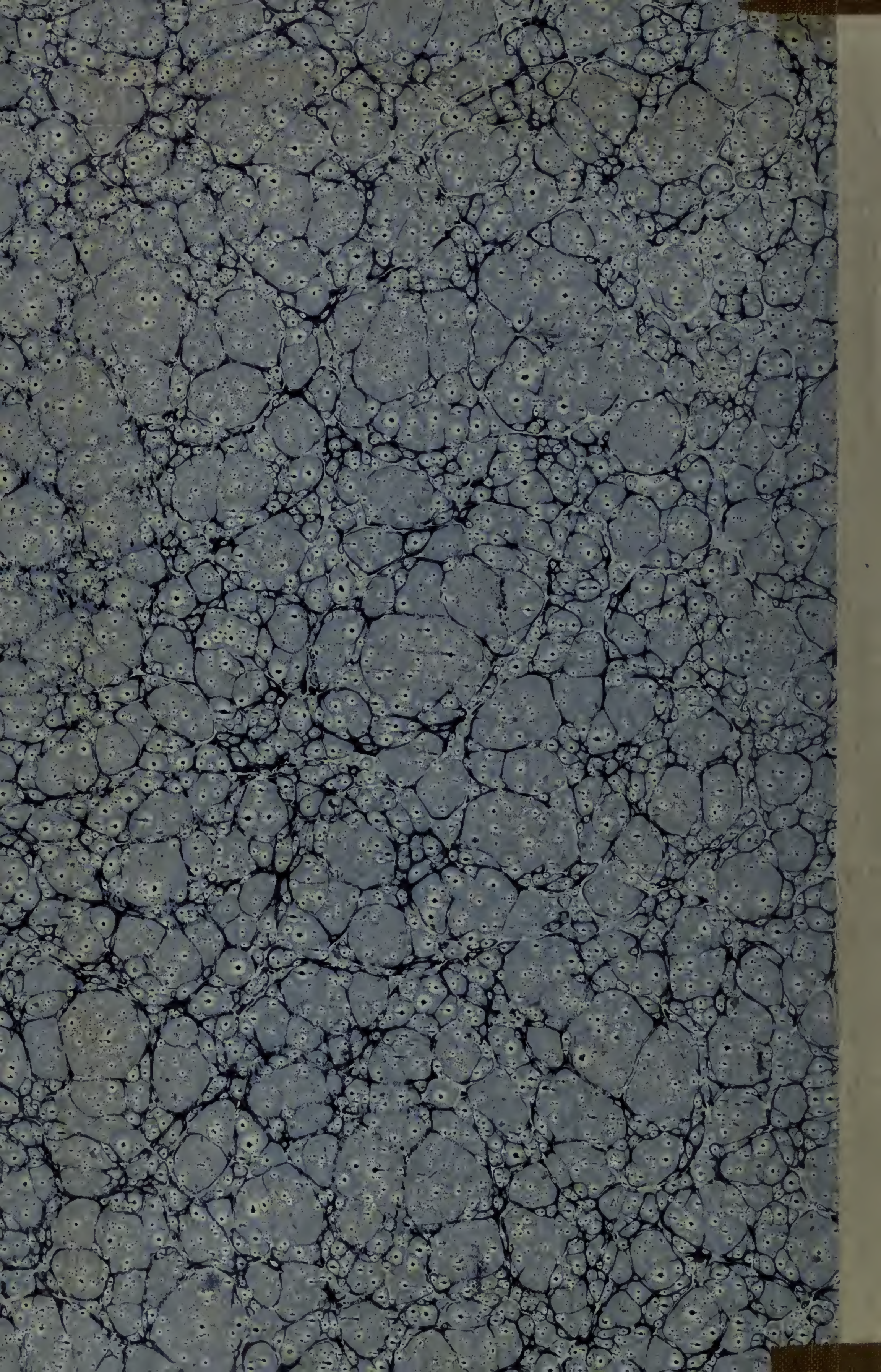
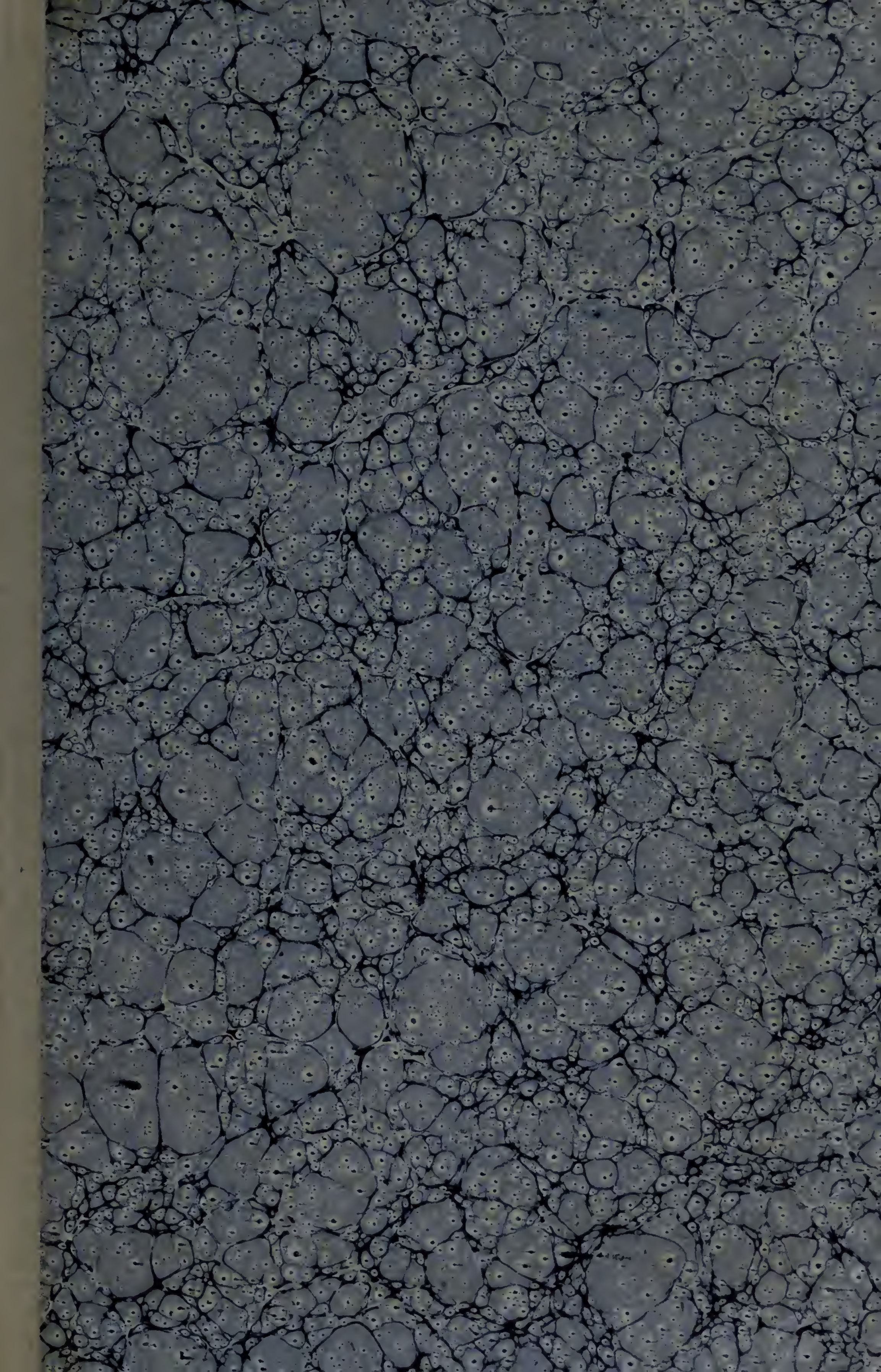

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01552053 9





à Monsieur C. Barbier de Meynard,

de la part et avec les salutations affectueuses,

du Traducteur.

G. L.

/

MANTIC UTTAÏR

OU

LE LANGAGE DES OISEAUX.

CHEZ BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.

Rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7.

MANTIC UTTAÏR

OU

LE LANGAGE DES OISEAUX,

POËME DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

TRADUIT DU PERSAN

DE FARID UDDIN ATTAR,

PAR M. GARCIN DE TASSY,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC. ETC. ETC.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIII.

PRÉFACE.

Je complète aujourd'hui la publication du texte du *Mantic uttaïr* par celle de la traduction, aussi littérale que j'ai pu la faire pour rester intelligible, de cette production célèbre d'un des poëtes spiritualistes de la Perse les plus distingués. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit sur l'ouvrage et sur l'auteur dans mon mémoire intitulé *La poésie philosophique et religieuse chez les Persans, d'après le* Mantic uttaïr, j'ajouterai seulement à ces renseignements une pièce curieuse, c'est à savoir l'inscription tumulaire du monument érigé à la mémoire de Farîd uddîn Attâr, qui a été trouvée, en dehors de la ville de Nischâpûr, par M. Nicolas de Khanikoff, ancien consul général de Russie en Perse, et dont je dois la communication à ce savant voyageur. Lorsqu'il était sur les lieux, il ne put malheureusement copier lui-même cette inscription, dans la crainte de blesser les préjugés des natifs, qu'il est dangereux de braver; mais il chargea de ce soin son mirzâ, qui dut le faire à la hâte, et ainsi d'une manière fautive et incomplète. J'ai eu seulement, d'abord, connaissance de cette copie, accompagnée de la reproduction de notre ami commun S. E. Alex. Kasem Beg, et de quelques remarques du même érudit, obligeamment traduites pour moi du russe par M. Wlad. de Veliaminof-Zernof. M. de Khanikoff m'avait donné de plus son avis sur plusieurs passages, lorsqu'il différait de celui de M. Kasem Beg. Tout cela est devenu inutile depuis que M. de Khanikoff, mécontent de notre texte, tout amélioré qu'il était par

notre triple travail, a bien voulu faire exécuter une nouvelle copie exactement et complétement prise cette fois.

D'après cette copie, récemment reçue de Nischâpûr, j'ai pu rétablir le véritable texte de l'inscription et en donner l'interprétation. Malheureusement cette inscription, qui est tracée sur une pierre noirâtre, n'est pas contemporaine du décès du grand poëte, car il y est dit qu'elle a été gravée pendant le règne du sultan Abû 'lgâzî Huçaïn, ce qui n'a pu avoir lieu qu'entre l'année 873 (1468-1469), dans laquelle il devint maître du Khorassan, et l'année 911 (1505-1506), qui fut celle de sa mort. M. de Khanikoff doute même que ce monument corresponde à l'endroit de la sépulture du poëte, et il va plus loin encore, car il pense qu'il est difficile qu'Attâr ait jamais été enterré, vu l'état de désolation du pays à l'époque de son décès. Dans tous les cas, le monument est curieux, le poëme funèbre est inédit, et l'on ne pourra que me savoir gré de le publier ici.

L'inscription commence, d'après l'usage musulman, par la double formule *Allah ul-bâquî* et *Bism Allah*, etc. puis on trouve le poëme, qui est un *masnawî* de vingt-quatre vers [1] du mètre du *Mantic*, le premier, le douzième et le dix-huitième en arabe, les autres en persan. Il est fâcheux que ce poëme *épitaphique* laisse dans le vague la date du décès d'Attâr, sur laquelle les biographes originaux ne sont pas d'accord, puisque les uns le font mourir en 627, les autres en 629 et même en 632. Dauletschâh se prononce, avec raison sans doute, pour l'année 627 (1229-1230). et toutefois, comme il fait naître notre poëte en 513 (1119-1120), il aurait eu plus de cent dix ans lorsqu'il périt de mort violente.

Voici au surplus l'inscription dont il s'agit, accompagnée de ma traduction et de quelques notes explicatives :

[1] A la fin du poëme il y a six vers de plus que dans la première copie; mais, de ces six vers, les cinq derniers sont frustes, la pierre tumulaire étant brisée en cet endroit, ce qui fait qu'on n'a pu guère que les dessiner, et que je me dispense d'en donner la reproduction conjecturale.

الله الباقى

بسم الله الرحمن الرحيم

هذه جنات عدن فى الدنا — عطّر العطار مهجة من دنا
قبر آن عالى مكان است آنكه بود — خاك راهش ديدهٔ چرخ كبود
شيخ عالى شيخ عطار فريد — آنكه هستند اوليا اورا مريد
طرفه عطارى كه از انفاس او — قاف تا قاف جهان شد مشكبو
در دكانش كاشيان دارد ملك — شيشهٔ پر قرص ليمو شد فلك
خاك نيشاپور تا يوم القيام — آبرو دارد از اين عاليمقام
شد زرش را خاك نيشاپور كان — مولدش زروند كركانش مكان
بود در شاپور هشتاد ودو سال — سى ودو در شادياخ[1] آسوده حال
سال هجرى پانصد وهشتاد وشش — شد به تيغ از فرقهٔ خورشيد وش
گشت درعهد هلاكو خان هلاك — درشهادت شد شهيدش جان پاك
عارفان كز ذاته دل آگهند — خرمن هستى بمشتى در دهند[2]
روّح الله تعالى روحه — ربِّ كثّر برّه وفتوحه
شد تمام اين لوح اين عاليمكان — درزمان دولت شاه جهان
حضرت سلطان ابو الغازى حسين — ظل حق پشت وپناه خافقين
آن قدر قدر وقضا صولت كرد هر — دشمنش را ميدهد از نوش زهر
تا شنيده عدل او نوشيروان — گشته از انصاف او نوشين روان[3]
از نهيب عدل آن شاه دلير — شانه كرده ريش بز ازينچه شير

[1] A cause de la mesure, le poëte a mis d'abord dans ce vers *Schâpûr* pour Nischâpûr, puis *Schâdyâkh*, qui est un autre nom de Nischâpûr.

[2] Les deux copies originales portent كرد هند ; mais MM. de Khanikoff et Kasem Beg pensent qu'il faut lire در دهند, et j'adopte cette leçon. On pourrait lire aussi كرده اند.

[3] La première copie originale semble porter نوشيروان au deuxième hémistiche comme au premier. En admettant cette leçon, il faudrait traduire : «Il devint par la justice un «autre Nuschirwân.» Dans la deuxième copie ce vers manque.

خلّد الله تعالى ملكه   فى بحار العدل جرّى فلكه

شد موفق حضرت مير كبير   آن ملاذ وملجاء مير وفقير

مير دريا دل على شه آنكه هست   چرخ پيش همتش چون پشّه پست

DIEU EST L'ÉTERNEL.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Voici le jardin inférieur d'Éden, où Attâr (le parfumeur[1]) a parfumé l'âme des gens les plus humbles;

C'est à savoir le tombeau de ce personnage si éminent, que la poussière du chemin qu'il parcourait aurait mérité de servir de collyre à l'œil du firmament azuré[2];

Du schaïkh illustre, le schaïkh 'Attâr Farîd, lui, dont les saints étaient les disciples;

De cet excellent parfumeur (*'attâr-é*), dont l'haleine embauma le monde d'un *câf* à l'autre *câf*.

Dans sa boutique, nid des anges, le firmament n'est qu'une fiole pleine de boulettes parfumées au citron.

La terre de Nischâpûr sera célèbre jusqu'au jour de la résurrection, à cause de cet illustre personnage.

La mine de son or s'est trouvée à Nischâpûr[3]; car il naquit à Zarwand, district de Gurgân[4].

Il demeura à Nischâpûr pendant quatre-vingt-deux ans, et il y vécut tranquille pendant trente-deux ans.

Dans l'année de l'hégire 586 (1190-1191), il fut poursuivi par l'épée de l'armée qui dévorait tout comme le soleil[5].

[1] Ce mot signifie proprement marchand de *'itr* « essence de roses, » et aussi de drogues et de parfums.

[2] A la lettre : « la poussière soulevée par « ses pieds était l'œil du firmament azuré. »

[3] Figure orientale pour dire qu'il naquit à Nischâpûr ou du moins dans les environs. Le mot زر, *or*, est d'ailleurs employé à dessein, à cause de Zarwand, qui en dérive.

[4] Bien qu'il y ait لركان dans la première copie, et لدكان dans la deuxième, M. de Khanikoff pense, avec le copiste de cette dernière, qu'il faut nécessairement lire Gurgân.

[5] Cette date n'est pas celle de la mort d'Attâr, car M. de Khanikoff me fait observer que la prise d'assaut et le sac de Nischâpûr eurent lieu en 608, c'est-à-dire trente-deux

Farîd périt pendant le temps d'Hulâkû Khân [1]; son âme pure fut martyre dans le massacre qui eut alors lieu.

Les contemplatifs qui ont la connaissance de l'essence divine livrent facilement pour rien la moisson de leur existence.

Que Dieu très-haut rafraîchisse son âme! Augmente, ô mon Seigneur, sa sainteté et son mérite!

La dalle tumulaire de cet homme éminent a été placée pendant le règne du roi du monde,

S. M. le sultan Abû 'lgâzî Huçaïn, l'ombre de Dieu, le soutien et l'asile des deux mondes,

Que le destin traita avec toute violence, mais qui abreuva de poison ses ennemis.

Nuschirwân lui-même n'avait point connu une justice pareille à celle de Huçaïn, et cette justice l'a rendu heureux.

Par la terreur qu'inspirait la justice de ce roi vaillant, le lion aurait peigné la barbe de la chèvre.

Que Dieu éternise son règne et qu'il dirige sa barque dans les mers de l'équité!

S. M. le grand émir, lui qui est l'asile et le refuge des grands et des petits, a été favorable [2];

Lui, dont la générosité est ample comme l'Océan, ce grand roi, au prix des vues élevées duquel le firmament n'est qu'un vil moucheron.

Le texte imprimé du *Mantic*, qu'accompagne aujourd'hui ma traduction, se compose de quatre mille six cent quarante-sept vers du genre dit *masnawî*, comme le petit poëme *épitaphique* que je viens de faire connaître, c'est-à-dire, dont les hémistiches riment ensemble avec changement de rimes à chaque vers. Ils appartiennent à la variété du mètre nommé *raml*, qui se compose à chaque hémistiche des trois pieds *fāĭ la tūn*, *fāĭ lā tūn*, *fāĭ lūn*, c'est à savoir de deux épitrites seconds et d'un amphimacre.

ans plus tard. Il n'est donc ici question que des premières vexations qu'éprouva notre poëte.

[1] Il aurait été plus rationnel de mentionner Jenguîz Khân ou Tûlî Khân, qui commandait les forces mogoles au siége de Nischâpûr: mais c'est pour amener une allitération entre هلاك et هلاكو, que le poëte a mentionné ce dernier nom.

[2] L'auteur de l'inscription veut dire apparemment que le sultan dont il s'agit a favorisé l'érection du monument élevé à Attâr.

Pour publier ce texte, j'ai eu l'avantage de pouvoir consulter un bon nombre de manuscrits; car le *Mantic uttaïr* a une si grande célébrité en Orient, que les manuscrits de ce poëme sont presque aussi communs que ceux du Gulistan, et cependant Attâr, bien que Persan, était sunnite et non schiite, et il prend même fait et cause pour les trois premiers khalifes dans l'introduction de son poëme, comme on le verra bientôt. On a retranché cette partie dans quelques manuscrits, et elle n'a pas été traduite dans la version hindoustanie dont je vais parler. Du reste les opinions sunnites d'Attâr éloignent bien des Persans de la lecture de ses ouvrages.

Un des principaux manuscrits que j'ai eus à ma disposition, le meilleur peut-être, faisait partie de la belle collection du chevalier Ferrão de Castelbranco (neveu du savant vicomte de Santarem), enlevé, en 1848, à la fleur de l'âge, aux lettres orientales, qu'il cultivait avec succès. Ce manuscrit, qui avait d'abord appartenu à feu de Sacy, a été copié en 901 (1495-1496). Un de ceux qui m'appartiennent est plus ancien, car il porte la date de 865 (1460-1461). Les autres ou n'ont pas de date, ou sont d'une date postérieure. J'ai suivi de préférence le premier pour la rédaction du texte, en m'aidant des autres. Parmi ceux qui m'ont été obligeamment prêtés, je dois spécialement en mentionner trois que mon ancien élève et ami M. N. Bland a laissés entre mes mains pour en faire usage à loisir. Le premier est fort beau; il est orné de vignettes remarquables, et la rédaction en est généralement bonne. Le second, qui a appartenu à l'orientaliste Hindley, m'a aussi été utile; enfin le troisième, qui a appartenu à Turner Macan, l'éditeur de l'édition du *Schâh Nâma* de Calcutta, est moins bon et incomplet.

Ajoutez à ces manuscrits plusieurs qui m'appartiennent ou qui m'ont été communiqués et qui m'ont ainsi permis de donner du *Mantic* une édition que je crois correcte, sauf les *errata* que je publie aujourd'hui. Quelques-uns de ces manuscrits offrent des particularités orthographiques. Ainsi il y en a un dans lequel les trois

points du *schin* sont placés horizontalement, et sous les ح duquel on a constamment placé la même lettre en plus petit caractère. Dans un autre, le pronom او est écrit séparément après les prépositions درازا, etc. Ainsi l'on y trouve au lieu de درو ازو, qui est l'orthographe reçue, در او از او, etc. Enfin le manuscrit Ferrão, tout excellent qu'il est pour la rédaction, n'est pas irréprochable quant à l'orthographe. Par exemple, on n'y écrit pas toujours le *wâw* dans les mots où il se trouve entre un *khé* et un *alif*, cas où il n'est pas prononcé. Ainsi l'on y voit toujours خار pour خوار ; خاست pour خواست, etc. Il en est de même du *hé mukhtafî* ou muet, qui termine quelques mots comme ك pour كه, بلك pour بلكه, etc.

J'ai eu aussi l'avantage de pouvoir m'aider, pour me décider entre les leçons des manuscrits, lorsqu'ils différaient, d'une version en hindoustani du Décan, intitulée *Panchhî-bâchâ*, پنچهی باچا, mots qui sont la traduction littérale du titre original منطق الطير[1]. Cette version, dont j'ai une copie manuscrite que je dois à l'obligeance de M. E. Sicé, de Pondichéry, désignée aussi sous le nom de *Panchhî-nâma* « le livre de l'oiseau, » a pour auteur Wajh uddîn, وجه الدين, surnommé poétiquement (متخلص) *Wajdî* وجدى « contemplatif, » et elle a été écrite en 1124 de l'hégire (1712-1713)[2]. Elle est la même que celle dont le savant major Ottley a cité un hémistiche dans sa seconde lettre à lord Stanley, insérée dans le *Morning chronicle* du 12 avril 1859, sur l'enseignement de l'hindoustani.

Mais le moyen de critique qui m'a le plus servi, c'est certainement la mesure et la rime. J'ai, en effet, vérifié avec soin l'exactitude des rimes, et j'ai scandé minutieusement chaque vers ; c'est

[1] Il paraît que, outre cette traduction en hindoustani du Décan du *Mantic uttaïr*, il en existe une en dialecte du nord ou urdû, qui porte le titre de *Gulschan-i tauhîd*, گلشن توحيد « le jardin de l'unité (des êtres). » Cette traduction se trouve mentionnée dans la préface de la traduction dakhnie de *l'Anwâr-i suhaïli*, par Muhammad Ibrâhîm, et dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Nizâm, qui possède aussi le *Panchhî-bâchâ*.

[2] Je dois ces renseignements à Nûr Khân, savant musulman de Pouna, munschî au *Normal school* de cette ville, par l'entremise

ainsi que j'ai pu rejeter plus sûrement les leçons erronées. Je n'ai pas donné les vers que les bons manuscrits ne donnent pas et qu'on peut ainsi considérer comme des interpolations, et je n'ai cité dans mes notes, en fait de variantes, que celles qu'il m'a paru indispensable de signaler.

Le style du *Mantic* est souvent fort obscur, surtout dans les digressions philosophico-religieuses. Si de savants orientalistes ne sont pas toujours satisfaits de la manière dont je les aurai comprises, je les prie de considérer que je n'ai pas eu le moindre commentaire à ma disposition, et que ces passages ou manquent entièrement, ou sont très-abrégés, ou rendus quelquefois trop littéralement dans la version hindoustanie dont j'ai parlé et dans la version turque imprimée à Constantinople en 1274 (1857-58). Je n'ai guère pu profiter dans ces cas que des variantes que m'ont offertes les manuscrits du texte persan que j'ai consultés, et ces variantes sont peu nombreuses et ne consistent souvent qu'en des fautes de copiste.

Les traductions hindoustanie et turque dont je parle sont l'une et l'autre en vers du même mètre que l'original. La première est trop libre et trop abrégée, la seconde est beaucoup trop littérale, et ainsi ces versions n'ont pu m'être utiles comme elles auraient dû l'être. Toutefois la traduction hindoustanie, dans les parties traduites, m'a souvent offert un véritable secours. Elle est en effet bien meilleure que la traduction turque; elle est empreinte des idées de l'original; elle a de la vie et de l'animation, au lieu que la traduction turque est servile quand elle est littérale, et quelquefois tellement mot à mot qu'elle est plus obscure que l'original, qu'elle aurait dû éclaircir. Mais, dans les endroits judicieusement traduits, elle m'a été profitable, et je regrette qu'elle n'ait paru qu'après ma publication du texte.

de mon ancien auditeur M. Henry Carter, et du Révérend D[r] J. Murray Mitchel; car le nom du traducteur indien ne se trouve pas indiqué dans le manuscrit que j'ai de son ouvrage, et son surnom ne l'est pas d'une manière bien claire.

En résumé, ces deux versions, malgré leurs omissions, leurs défauts et leurs contre-sens, car elles n'en sont pas dépourvues, m'ont rendu service pour ma traduction, ainsi que les travaux des célèbres orientalistes de Hammer et de Sacy pour les portions qu'ils ont traduites ou analysées[1].

Dans la version hindoustanie on a passé l'invocation, les louanges de Mahomet et tout ce qui a rapport aux premiers khalifes; ces mêmes parties ont été abrégées dans la version turque. La fin du poëme, à partir de l'épilogue, vers 4424 et suivants du texte imprimé, n'est pas absolument la même dans tous les manuscrits, et elle manque tout à fait dans les traductions hindoustanie et turque, à l'exception de la courte anecdote, vers 4516 et suivants. Dans la version hindoustanie, l'épilogue persan est remplacé par un épilogue spécial qui n'a de rapport qu'au travail de Wajh uddîn. Dans les manuscrits persans, les anecdotes de l'épilogue, qui peuvent être appelées accessoires, sont plus ou moins nombreuses; j'ai suivi, pour cette partie comme pour tout le reste, les manuscrits qui m'ont paru les meilleurs et les plus sûrs.

Les divisions du poëme varient selon les manuscrits, et les titres de ces divisions ou chapitres (*macâla*) et des anecdotes (*hikâyat*) diffèrent aussi dans les manuscrits où ils se trouvent, car ils manquent dans la plupart, ainsi que dans la version hindoustanie. Dans le texte que j'ai publié, j'ai suivi les coupures les plus rationnelles, et je n'ai conservé que les titres des principales divisions ou chapitres, en choisissant la rédaction la plus simple; mais dans ma traduction j'ai rétabli les titres des *hikâyat* en adoptant de préférence ceux de la version turque, qui m'ont paru les plus réguliers et les plus clairs.

Généralement mes notes n'ont trait qu'au texte en rapport avec ma traduction. Mes explications littéraires et philosophiques se trouvent dans mon mémoire, déjà cité, sur la «Poésie philoso-

[1] Le premier dans la *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, et le second dans le *Pend-Nameh* d'Attâr et dans le tome XII des *Notices des manuscrits*.

« phique et religieuse des Persans. » Les passages que je n'ai pas eu l'occasion de mentionner dans ce mémoire ont seuls donné lieu à quelques nouveaux éclaircissements.

On sera peut-être étonné que je n'aie pas toujours suivi exactement mon texte dans ma traduction ; et que dans mes notes je donne quelquefois ma préférence à des variantes que je n'ai pas suivies. Ceci tient d'abord à ce que j'ai eu entre les mains, depuis l'impression de mon texte, des manuscrits que je n'avais pas alors et la version turque dont j'ai parlé ; et, en second lieu, à ce que l'étude plus approfondie de certains passages me les a fait entendre différemment que je ne les avais d'abord entendus, et m'a déterminé à adopter pour ces passages une rédaction différente.

Je dirai, au surplus, de ma traduction, ce que saint Jérôme a dit de la sienne dans la préface de Job : « Vel verbum e verbo, vel « sensum e sensu, vel ex utroque commixtum, et medie temperatum « genus translationis. »

Ceux qui liront ma traduction ne pourront, au surplus, se faire une juste idée de la peine qu'elle m'a donnée malgré son imperfection, de même que celui qui chemine paisiblement sur le rivage ne peut se rendre compte des anxiétés des marins, ainsi que le dit une ancienne ballade anglaise qui reproduit ce célèbre hémistiche de Hafiz :

کجا دانند حال ما سبکباران ساحلها

Little do the landman know
What we poor seamen undergo.

ERRATA DU TEXTE PERSAN.

Pages.	Vers.	Au lieu de :	lisez :
1	16	اولا وعباسش	اولاد عباسش
2	23	طوطی	طوطئ
5	132	حسم	جسم
6	146	با و سر	پا و سر
19	498	نمرد	بمرد
Ib.	499	تاشناس	نا شناس
25	655	یسوزی	بسوزی
27	690	نبسث	نیست
31	787	جواهی	خواهی
41	1043	با همه	ما همه
42	1067	مجال	محال
49	1252	گفت اگر	گفت گر
50	1292	که	گه
52	1352	ومست عاشق	مست وعاشق
58	1500	انچان	آنچنان
67	1752	اخرین	آخر این
69	1802	پسیاری	بسیاری
74	1921	برکستوانی	برگستوانی
75	1940	گقتش	گفتش
76	1966	غجب	عجب
82	2112	پیغمبران	پیغمبر آن
89	2284	جهانی	جهان
94	2401	پست	بست
Ib.	2409	دمی خفتهٔ	همی خفتهٔ
96	2433	نباشم	بباشم
100	2550	نخواهد	بخواهد
102	2592	ملکتی	ملکت
110	2776	حشت	خشت
112	2834	پدیداری	پدید آری
Ib.	2842	ریزهٔ می باش	ریزهٔ می پاش
114	2897	هیچکس	هیچکس
117	2950	چو بر	چو بز
118	2983	کردی	گردی
124	3122	جز وغنمت	جزو غنیمت
128	3229	عمرو بوعثمان	عمروْ عثمان
135	3385	تن	پا
139	3497	اپن	این
Ib.	3503	گوش	کوش
140	3525	گار	کاز
Ib.	3526	خوش نغزش	خوش ونغرش
144	3627	برده	پرده
149	3739	دروکم	دروگم
156	3926	کم	گم
Ib.	3927	کم	گم
158	3978	بیابان	بیابان
164	4139	منزل که	منزل گه
165	4167	حالی این پرندگان	این پرّندگان
170	4286	کردهم	گر دهم
173	4386	بس	پس
174	4419	گر	گُر
180	4556	ان کفن چون	ان کفن چون

MANTIC UTTAÏR

OU

LE LANGAGE DES OISEAUX.

INVOCATION.

Louange au saint Créateur de l'âme, qui a gratifié de l'âme et de la Vers 1.
foi la vile terre, qui a posé sur les eaux son trône[1], et qui a fait vivre dans les airs des créatures terrestres! Il a donné aux cieux la domination et à la terre la dépendance; aux cieux il a imprimé un mouvement perpétuel, à la terre un uniforme repos. Il a placé au-dessus de la terre le firmament comme une tente sans pieux pour la soutenir. En six jours il a créé les sept planètes, et avec deux lettres[2] il a créé les neuf coupoles des cieux. Il a doré les dés des étoiles pour que pendant la nuit le ciel pût jouer au trictrac. Il a doué de propriétés diverses le filet du corps[3]; il a mis de la poussière sur la queue de l'oiseau de l'âme[4]; il a rendu liquide l'Océan en signe d'asservissement, et a glacé la montagne par la crainte qu'il lui a inspirée. Il a desséché complétement la mer; de la pierre il a fait naître le rubis, et du sang le musc. A la montagne il donna le poignard et la ceinture[5]; c'est pour cela qu'elle élève la tête avec orgueil. Tantôt il a fait naître des touffes de roses sur la face du feu[6], tantôt des ponts sur la face de l'eau. Il a fait attaquer par un petit moustique son ennemi, qui en a ressenti la

[1] Allusion au trône de Dieu qui est sur la surface des eaux. (*Gen.* I, 2.)

[2] Il s'agit ici du mot كُن, sois. (*Coran*, II, 111; cf. *Ps.* XXII, 9.)

[3] C'est-à-dire, le corps, comparable à un filet qui retient l'âme captive.

[4] C'est-à-dire, il a joint le corps à l'âme.

[5] C'est-à-dire, apparemment, les hauteurs et les vallées.

[6] Allusion à la légende orientale d'Abraham, jeté par Nemrod dans une fournaise ardente, dont le feu fut miraculeusement changé en roses. (Cf. *Coran*, XXI, 69.)

piqûre pendant quatre cents ans[1]. Dans sa sagesse, il inspira à une araignée de tisser sagement sa toile pour en garantir le plus éminent des hommes[2]. Il a serré la taille de la fourmi au point de la faire ressembler à un cheveu, et il en a fait la compagne de Salomon[3]; il lui a donné le beau vêtement noir des Abbassides et une robe de brocart digne du paon, et qu'on n'a pas eu la peine de tisser. Ayant vu que le tapis de la nature était défectueux, il l'a rapiécé convenablement. Il a ensanglanté de la couleur de la tulipe l'épée, et de la fumée il a fait un parterre de nénufar. Il a trempé de sang les mottes de terre pour en tirer la cornaline et le rubis.

Le soleil et la lune, l'un le jour, l'autre la nuit, courbent pour l'adorer leur front sur la poussière du chemin. C'est à cette adoration qu'est dû leur mouvement : pourrait-il avoir lieu sans l'adoration? C'est Dieu qui a étendu le jour blanc et l'a rendu brillant; c'est lui qui a ployé la nuit et qui l'a noircie comme s'il l'avait brûlée.

Il a donné au perroquet[4] un collier d'or; il a fait de la huppe la messagère du chemin. Le firmament est comme un oiseau qui bat des ailes sur la route que Dieu lui a tracée; il vient frapper de sa tête comme d'un marteau à sa porte. Dieu donne au firmament la révolution du jour et de la nuit; la nuit conduit le jour, et le jour, la nuit. Si Dieu souffle sur l'argile, il crée l'homme et il forme le monde d'un peu de vapeur[5]. Tantôt il fait précéder le voyageur par le chien[6], et tantôt il fait découvrir le chemin au moyen du chat. Ainsi, tandis qu'il rend le chien familier avec l'homme, il permet que celui-ci, tout brave

[1] Allusion à la légende du moustique qui piqua Nemrod, et lui occasionna une maladie qui dura quatre cents ans. (Voy. d'Herbelot, *Biblioth. orient.*)

[2] Allusion à une circonstance connue de la fuite ou hégire de Mahomet.

[3] Au second hémistiche du vers 15, au lieu de در کمر, plusieurs manuscrits portent هم کمر, ce qui vaut mieux. Le vers offre une allusion à une légende mentionnée dans le Coran (XXVII, 18).

[4] La véritable orthographe du premier mot du vers 23 est طوطيي, tant à cause du parallélisme avec هدهدی, qu'à cause du rhythme, ce mot devant être prononcé *tūtīyērā* (*fāïlātūn*); toutefois les manuscrits portent simplement طوطی. Le second hémistiche du même vers offre une allusion à une légende mentionnée dans le Coran (XXVII, 20).

[5] Ou d'un souffle, car le mot دود, qui signifie proprement fumée et vapeur, est traduit dans le *Burhân-i Kâti* par دمر et نفس.

[6] Allusion au chien de Tobie, et peut-être à celui des Sept Dormants, mentionné dans le Coran (XVIII, 8).

qu'il est comme un lion, s'assimile au chien. Tantôt il donne le pouvoir de Salomon à un bâton; tantôt il accorde à la fourmi l'éloquence[1]. D'un bâton il produit un serpent, et il fait sortir un torrent d'eau d'un four[2]. S'il met au firmament le globe orgueilleux (de la lune), il le ferre avec le fer de la décroissance rougi au feu. Il fait sortir une chamelle d'un rocher[3]; il fait beugler le veau d'or[4]. Dans l'hiver, il répand la neige argentée; dans l'automne, l'or des feuilles jaunies[5]. S'il couvre d'une teinte rouge une épine, c'est qu'elle est teinte du sang du bouton. Il donne quatre pétales au jasmin, et il pose sur la tête de la tulipe un bonnet rouge. Tantôt il met une couronne d'or sur le front du narcisse, tantôt il y enchâsse les perles de la rosée. A l'idée de Dieu, l'esprit se déconcerte, l'âme s'affaisse; à cause de Dieu, le ciel tourne, la terre chancelle. Depuis le dos du poisson jusqu'à la lune[6], chaque atome atteste son existence. La profondeur de la terre et l'élévation du ciel lui rendent l'un et l'autre en particulier témoignage.

Dieu produit le vent, la terre, le feu, le sang; c'est par ces choses qu'il annonce son secret. Il prit de la terre, il la pétrit avec de l'eau, et après quarante matins il y plaça l'âme, qui à son entrée dans le corps le vivifia. Dieu lui donna l'intelligence, pour qu'elle eût le discernement des choses; lorsqu'il vit que l'intelligence était en possession du discernement, il lui donna la science, pour qu'elle pût les apprécier. Quand l'homme eut ses facultés, il confessa son impuissance, et il fut submergé dans l'étonnement, tandis que son corps se livra aux actes extérieurs. Amis ou ennemis, tous courbent la tête sous le joug de Dieu, que sa sagesse impose, et, chose étonnante, il veille sur nous tous.

Au commencement des siècles, Dieu employa les montagnes comme

[1] Allusion à une légende mentionnée dans le Coran (XXVII, 18).

[2] Le premier hémistiche du vers 30 fait allusion à la verge de Moïse changée en serpent (*Exod.* IV, 3), et le second à une légende rabbinico-musulmane sur le déluge. (Voy. *Coran*, XI, 42.)

[3] *Coran*, XXVI, 155.

[4] Allusion à une légende rabbinico-musulmane, qui fait beugler le veau d'or. (*Exod.* XXXII, 1, etc. *Coran*, VII, 146.)

[5] Au vers 33, سیم, *argent*, est pris pour la neige, et زر, *or*, pour les feuilles des arbres jaunies par l'automne.

[6] Sur le contraste souvent établi par les écrivains orientaux entre le poisson et la lune, voyez une note de mon *Histoire de la littérature hind.* t. II, p. 505.

des clous[1] pour fixer la terre; puis il lava avec l'eau de l'Océan la face du globe[2]. Comme il plaça la terre sur le dos d'un taureau, le taureau est sur le poisson et le poisson est en l'air[3]. Mais sur quoi repose donc l'air ? Sur rien; mais rien n'est rien, et tout cela n'est rien. Admire l'œuvre de ce roi, quoiqu'il ne la considère lui-même que comme un pur néant. En effet, puisque son essence existe uniquement, il n'y a certainement rien hors d'elle. Son trône est sur l'eau, et le monde est en l'air; mais laisse là l'eau et l'air, car tout est Dieu. Le trône céleste[4] et le monde ne sont qu'un talisman. Dieu est tout cela, et ces choses n'ont qu'une valeur nominale. Sache que le monde visible et le monde invisible, c'est lui-même. Il n'y a que lui, et ce qui est, c'est lui. Mais, hélas! personne n'a la possibilité de le voir. Les yeux sont aveugles, quoique le monde soit éclairé par un soleil brillant. Si tu parviens à l'apercevoir, tu perds la sagesse; si tu le vois tout à fait, tu te perds toi-même. Chose étonnante! tous les hommes, en s'excusant de leur ignorance, retroussent par respect le pan de leur robe et disent avec empressement: O toi qu'on n'aperçoit pas, quoique tu te fasses connaître! tout le monde, c'est toi, et rien autre que toi n'est manifeste. L'âme est cachée dans le corps, et tu es caché dans l'âme. Ô toi qui es caché dans ce qui est caché! ô âme de l'âme! tu es plus que tout et avant tout. Tout se voit par toi, et l'on te voit en toute chose. Ton toit est plein de gardes et de sentinelles; aussi comment peut-on avoir accès auprès de ta personne ? Ni l'esprit ni la raison ne peuvent avoir accès auprès de ton essence, et personne ne connaît tes attributs. Quoique tu sois un trésor caché dans l'âme, tu es néanmoins manifeste, et dans l'âme et dans le corps[5]. L'esprit humain n'a aucune trace de ton existence; les prophètes eux-mêmes se perdent dans la poussière de ton chemin. Quoique l'esprit puisse découvrir ton existence, trouvera-t-il cependant jamais le chemin de ton essence ?

[1] *Coran,* LXXVIII, 7.

[2] Allusion au déluge universel.

[3] Allusion à la cosmogonie de la mythologie persane.

[4] عرش signifie le trône de Dieu, aussi bien que le ciel, ou plutôt le neuvième ciel, où Dieu réside, selon les musulmans.

[5] Au second hémistiche du vers 63, j'ai suivi la leçon d'un bon manuscrit, laquelle a été transcrite sur la marge d'un des meilleurs de ceux que j'ai consultés. La leçon plus générale est celle-ci :

هر چه گویم آن توئی وآن توئی

Parce que tu es éternel et parfait dans ton existence, tu as constamment déconcerté tout le monde.

Ô toi qui es dans l'intérieur et dans l'extérieur de l'âme! tu n'es pas et tu es tout ce que je dis. À ta cour, la raison a le vertige; elle perd le fil qui doit la diriger dans ta voie. Je vois clairement tout l'univers en toi, et cependant je ne l'aperçois pas du tout dans le monde. Tous les êtres sont marqués de ton empreinte, mais il n'y a visiblement aucune empreinte de toi. Tu t'es réservé le secret de ton existence. Quelque quantité d'yeux[1] qu'ait ouverts le firmament, il n'a pu apercevoir un atome de poussière du sentier qui conduit à toi. La terre non plus n'a pas vu cette *poussière*, bien que, de douleur, elle ait couvert sa tête de *poussière*. Le soleil a perdu la raison par amour pour toi, et chaque nuit il frotte son oreille sur la terre[2]. La *lune* se fond de son côté à cause de ton amour; chaque *lune* (*mois*), elle s'évanouit dans son étonnement[3]. L'Océan, ayant élevé ses vagues pour proclamer ta gloire[4], a eu sa robe mouillée et ses lèvres sèches. La montagne est restée cent fois sur le chemin qui conduit à toi, le pied profondément enfoncé dans la terre humide comme un brin de paille. À cause de ton amour, le feu s'est enflammé, et, s'il s'est élevé si haut, c'est qu'il a le pied dans le feu. Sans toi, le vent n'a ni tête ni pied; il a de la poussière dans le creux de sa main et il mesure l'air. Tant que l'eau a de l'eau dans le cœur, elle reste en arrière de ton amour. Je suis demeuré à ta porte, comme la poussière du chemin, avec de la cendre et de la poussière sur la tête.

Que dirai-je encore, puisque tu ne saurais être décrit? Pourrais-je d'ailleurs te décrire, puisque je ne te connais pas[5]? O mon cœur! si tu veux aborder le noviciat de cette connaissance, entre dans la voie spirituelle; regarde devant et derrière, marche avec circonspection.

[1] Allusion aux étoiles.

[2] Allusion au coucher du soleil.

[3] Dans le premier hémistiche du vers 74, ماه est pris pour *lune;* dans le second, ce même mot, écrit مه par contraction, est pris pour *mois*.

[4] Au premier hémistiche du vers 75, le mot شور est pris dans le sens de *renommée;* mais l'auteur a voulu faire aussi allusion à son autre sens de *salé,* appliqué à la mer.

[5] Au second hémistiche du vers 81, au lieu de چون کنم چون من, un manuscrit porte چون کنم من چون, ce qui vaut probablement mieux.

Vois les adeptes qui sont arrivés à cette cour; ils se sont soutenus les uns les autres dans cette voie. Pour chaque atome, il y a une porte différente, et de chaque atome s'ouvre un chemin différent qui conduit à l'être mystérieux dont je parle. Que sais-tu, pour marcher dans une telle route et pour parvenir à cette porte par un tel chemin ? Lorsque tu voudrais voir manifestement cet être, il est caché; si tu le désires caché, il est manifeste [1]. Enfin, si tu veux trouver cet être nonpareil visible et invisible à la fois, alors il n'est ni l'un ni l'autre. Tu n'as rien pu faire, ne cherche donc plus rien ; tout ce que tu dis n'est pas ce qu'il faut, ne dis donc rien. Ce que tu dis et ce que tu sais, c'est ce que tu es. Se connaître soi-même, c'est exister cent fois. Mais tu dois connaître Dieu par lui-même, et non par toi; c'est lui qui ouvre le chemin qui conduit à lui, et non la sagesse humaine [2]. Sa description n'est pas à la portée des rhétoriciens; l'homme qui a de l'énergie et celui qui en est dépourvu sont incapables de la tracer. La science ou l'ignorance sont ici la même chose, car cet être ne peut s'expliquer ni se décrire. Les opinions des hommes à ce sujet ne sont que le produit de leur imagination; il est absurde de vouloir les déduire. Qu'ils s'expriment bien ou mal, ce qu'ils en ont dit, ils l'ont dit d'eux-mêmes. Dieu est en effet au-dessus de la science et au-dessus de l'évidence, car rien ne peut donner une idée de sa sainte majesté. De sa trace, personne n'a trouvé que l'absence de trace; personne n'a trouvé d'autre parti à prendre que de s'abandonner à lui. Tout homme, qu'il soit de sang-froid ou hors de soi, n'a pas autre chose à faire que de reconnaître le Dieu de la révélation [3]. Les êtres atomiques des deux mondes ne sont que le produit de tes conjectures. Tout ce que tu sais, hors Dieu, n'est que le résultat de tes propres conceptions. Le mot *imperfection* ne peut atteindre la hauteur où il réside, et comment une âme humaine parviendra-t-elle

[1] Les vers 86 et 87 semblent être deux leçons différentes du même vers, car ils ont un sens tout à fait identique; aussi n'en ai-je pas répété la traduction. Au vers 86, كورا est pour كراورا et وان est pour وآن .

[2] Le *waw* du mot خود. qui termine le premier hémistiche du vers 91, étant معدول, c'est-à-dire, *passé* (dans la prononciation), ce mot rime fort bien avec خرد, qui termine le second hémistiche.

[3] Les mots الا الذى, etc. sont tirés du Coran (x, 90); ils signifient, «Je crois qu'il «n'y a de Dieu que celui auquel croient les «enfants d'Israël,» et sont placés dans la bouche de Pharaon, lorsqu'il fut submergé dans la mer en poursuivant les Israélites.

où il est? Il est mille fois au-dessus de l'âme, il est bien au-dessus de tout ce que je peux dire. La raison reste interdite dans son amour passionné pour lui; l'esprit est déconcerté[1]. Quoi! l'âme est désolée à son sujet, le cœur est ensanglanté par son propre sang!

Ô toi qui apprécies la vérité! ne cherche pas d'analogie en ceci, car l'existence de l'être sans pareil n'admet pas d'analogie. Sa gloire a jeté dans l'abattement l'esprit et la raison; ils sont l'un et l'autre dans une indicible stupéfaction. Comme aucun des prophètes et des messagers célestes n'a compris la moindre parcelle du tout, ils ont, dans leur impuissance, courbé leur front sur la poussière, en disant : « Nous ne t'avons pas connu comme tu dois l'être[2]. » Que suis-je donc pour me flatter de le connaître? Celui-là l'a connu, qui n'a cherché à le connaître que par lui. Comme il n'y a pas d'autre être que lui dans les deux mondes, avec qui, si ce n'est avec lui, pourra-t-on être en rapport d'affection et d'amour? L'Océan agite ses flots pour proclamer son essence; mais tu ne comprends pas ce discours et tu restes dans l'incertitude[3]. Celui qui ne sait pas trouver dans cet Océan l'essence dont il s'agit cesse d'exister, car il ne trouve autre chose que néant et négation[4]. Ne parle pas de cet être lorsqu'il ne se manifeste pas allégoriquement à toi; n'en dis rien lorsqu'il ne se montre pas à toi par des emblèmes. Il est vrai qu'aucune allégorie ni aucune explication ne peuvent en donner une juste idée; personne ne le connaît ni n'en a trouvé la trace. Anéantis-toi; telle est la perfection, et voilà tout. Renonce à toi-même; c'est le gage de ton union avec lui, et voilà tout. Perds-toi en lui pour pénétrer ce mystère; toute autre chose est superflue. Marche dans l'unité, et tiens-toi à l'écart de la dualité; n'aie qu'un cœur, une quibla, un visage.

Ô ignorant fils du premier homme, vicaire de Dieu sur la terre[5]!

[1] A la lettre : « mord ses doigts d'étonnement. »

[2] Sentence qui doit être ainsi complétée : ما عرفناك حق معرفتك « Nous ne t'avons pas connu (Dieu) selon ta vraie connaissance. »

[3] Au second hémistiche du vers 110, l'expression شش پنج زدن signifie *être étonné et perplexe.*

[4] Au second hémistiche du vers 111, la répétition de la négation arabe لا offre un jeu de mots, sorte de figure très-recherchée des Orientaux.

[5] Le titre de خليفه *khalife,* donné ici (vers 117) à Adam, lui est aussi attribué dans le Coran (II, 28) en qualité de *locum tenens* de Dieu dans le monde.

tâche de participer à la science spirituelle de ton père. Toutes les créatures que Dieu tira du néant pour l'existence se prosternèrent devant lui pour l'adorer. Lorsque enfin il voulut créer Adam, il le fit sortir de derrière cent voiles. Il lui dit : « O Adam! sois un océan de bonté; « toutes les créatures m'adorent, sois adoré à ton tour. » Le seul qui détourna le visage de son adoration fut transformé d'ange en démon; il fut maudit et n'eut pas connaissance de ce secret[1]. Lorsque son visage fut devenu noir, il dit à Dieu : « Ô toi qui jouis d'une absolue « indépendance, ne m'abandonne pas, et fais quelque chose pour moi! » Le Très-Haut lui répondit : « Toi dont la voie est maudite, sache « qu'Adam est à la fois mon lieutenant et le roi de la nature. Aujour-« d'hui va au-devant de lui, et demain brûle pour lui l'*ispand*[2]. » Lorsque l'âme s'unit au corps, ce fut la partie et le tout : jamais on ne fit un talisman plus merveilleux. L'âme eut en partage l'élévation, et le corps la bassesse terrestre; il se forma un amalgame de vile terre et de pur esprit. Par l'assemblage de ce qui est élevé et de ce qui est bas, l'homme fut le plus étonnant des mystères. Toutefois personne n'eut la connaissance de ce secret, et, en effet, cette chose n'est pas l'affaire de tout indigent. Nous ne savons pas, nous ne comprenons pas, nous ne pouvons pas même disposer tant soit peu de notre esprit. Quelque chose que tu veuilles dire, tu n'as pas de meilleur parti à prendre que le silence; car personne ne saurait même pousser un soupir à ce sujet. Bien des gens connaissent la surface de cet océan; mais ils en ignorent la profondeur. Or il y a un trésor dans cette profondeur, et le monde visible est le talisman qui le protége[3]; mais ce talisman des entraves corporelles sera enfin brisé. Tu trouveras le trésor quand le talisman aura disparu; l'âme se manifestera quand le corps sera mis à l'écart. Mais ton âme est un autre talisman; elle est pour ce mystère une autre substance. Marche dans la voie que je t'indique et ne demande pas d'explication; ne demande pas de remède à une telle maladie.

Bien des hommes se sont noyés dans les profondeurs de cet océan

[1] Il s'agit ici de Satan.

[2] C'est simplement, à ce qu'il paraît, le nom de la graine de moutarde, qu'on brûle aux mariages, à la naissance des enfants et dans d'autres circonstances particulières, pour chasser les mauvais esprits.

[3] Comme les talismans qui, selon les Orientaux, défendent les trésors.

sans fond, et il n'a plus été question d'aucun d'eux. Dans cet immense océan, le monde est un atome et l'atome un monde. Le monde est une bulle d'eau de cet océan, sache-le bien. L'atome est identique à la bulle, sache-le bien. S'il ne restait pas un seul atome du monde, les deux bulles de cet océan, si petit au prix de l'immensité divine, disparaîtraient aussi. Quelqu'un sait-il si dans cet océan profond c'est le gravier ou la cornaline qui a de la valeur?

Nous avons joué notre vie, notre raison, notre esprit, notre religion, pour comprendre la perfection d'un atome. Couds-toi les lèvres, ne demande rien au sujet de l'empirée et du trône de Dieu; ne demande absolument rien à ce sujet. Puisque ton esprit se consume pour une chose aussi déliée qu'un cheveu, il faut te coudre les deux lèvres et ne rien demander. En effet, personne ne connaît réellement l'essence d'un atome; demande ce qui en est ou parle à ce sujet, peu importe. Qu'est-ce que le ciel, pareil à une coupole sens dessus dessous, sans stabilité, mobile et immobile à la fois? Tu t'es complétement perdu dans le chemin de ce mystère; ce n'est que voile sur voile. Qu'est, pour une telle chose, le ciel, dont la tête tourne et dont le pied s'égare? Peut-il savoir ce qu'il y a derrière le rideau, lui qui, pendant tant d'années, sans tête ni corps, tourne impuissamment autour de cette porte? S'il ignore le mystère qui est caché par le voile, comment serait-il manifeste à un être tel que toi? Le monde, étonné et désespéré, ne peut que rester dans une profonde stupéfaction. Dans une telle affaire, qui est comme une surface sans commencement ni fin, on est comme la figure peinte sur le mur et l'on se mord le dos de la main. Ceux qui avant nous sont entrés dans le chemin spirituel ont étudié à temps et à contretemps ce mystère. Ils se sont beaucoup tourmentés, et, en définitive, ils n'ont eu pour résultat que la faiblesse et l'ébahissement.

Vois d'abord ce qui est arrivé à Adam, vois combien d'années il a passé dans le deuil, occupé de cette pensée. Contemple le déluge de Noë et tout ce que ce patriarche souffrit pendant mille ans de la part des impies. Vois Abraham, qui était plein d'amour pour Dieu. Il souffre des tortures [1] et est jeté dans le feu. Vois l'infortuné Ismaël, sacrifié dans

[1] Le mot منجنيق est le grec *μάγγανον*, et désigne une machine de guerre.

la voie de l'amour divin[1]. Tourne-toi vers Jacob, qui devint aveugle à force de pleurer son fils. Regarde Joseph, admirable dans sa puissance comme dans l'esclavage, dans le puits et dans la prison. Regarde le malheureux Job, étendu sur sa porte, en proie aux vers et aux loups. Vois Jonas qui, égaré dans sa route, alla de la lune (*mâh*), (où les vagues l'avaient porté), dans le ventre d'un poisson (*mâhî*), où il demeura quelque temps. Admire Moïse dès sa naissance; un coffre lui servit de berceau, et Pharaon l'éleva. Vois David, qui s'occupait à faire des cuirasses et qui, par les soupirs embrasés de son cœur, rendait le fer mou comme de la cire. Vois le roi Salomon, de l'empire duquel un dive s'empara[2]. Vois Zacharie, si ardent dans l'amour de Dieu qu'il ne fit pas entendre une plainte et resta silencieux quand on lui scia le cou. Vois Jean-Baptiste, vilipendé devant le peuple, et dont la tête, coupée comme une bougie, fut mise sur un plat. Admire le Christ au pied du gibet, lorsqu'il se sauva à plusieurs reprises des mains des Juifs[3]. Admire enfin tout ce què le chef des prophètes a souffert d'injures et de tourments de la part des impies.

Crois-tu donc qu'il soit si facile de parvenir à la connaissance des choses spirituelles[4]? il l'est moins que de renoncer à la vie. Que dirai-je encore, puisqu'il ne me reste plus rien à dire, et qu'il ne reste pas une rose au buisson? Je suis tout à fait anéanti par l'étonnement; je ne connais d'autre ressource à cet état que le manque de ressource. Ô sagesse! tu es dans cette voie comme un enfant à la mamelle, et la raison du vieillard expérimenté s'égare dans cette recherche. Comment moi, insensé, pourrai-je arriver à cette essence? et, si j'y arrive, comment le pourrai-je sans entrer par la porte?

Tu n'es pas accessible à la science, et cependant tu n'es pas manifeste

[1] Allusion au sacrifice d'Abraham, dont l'objet, selon le Coran, fut Ismaël et non Isaac.

[2] Ceci fait allusion à une légende rabbinico-musulmane, d'après laquelle un jinn déroba à Salomon le sceau auquel ce roi devait son pouvoir extraordinaire, et se fit passer pour Salomon pendant quarante jours; mais, le jinn ayant perdu cet anneau, il fut retrouvé dans un poisson et rendu à Salomon, qui reprit ainsi sa puissance.

[3] Allusion à la croyance des musulmans que ce n'est pas le Christ qui fut crucifié, mais un homme qui lui ressemblait. (Cf. *Coran*, IV, 156, 157.)

[4] Au premier hémistiche du vers 169, un manuscrit porte عشق au lieu de اين, ce qui explique le sens du dernier mot.

à tout le monde. L'avantage ou le dommage ne t'atteignent pas. Tu ne retiras aucun avantage de Moïse, et tu n'éprouvas aucun dommage de Pharaon. Ô Dieu! qui est infini, si ce n'est toi? qui est comme toi sans limite et sans borne? Y a-t-il, en effet, quelque chose qui soit réellement sans fin et sans terme? Ô toi, au sujet duquel le monde créé est resté dans l'étonnement, toi qui es resté caché sous un voile! retire à la fin ce voile, pour que mon âme ne se perde pas à ta recherche; ne me consume pas désormais en secret derrière ce voile. Je suis perdu tout à coup dans ton océan agité par les vagues; délivre-moi de l'étourdissement où je suis plongé. Je suis resté dans l'océan du monde, entouré par le firmament et rejeté de l'intérieur du voile en dehors. Ah! retire ton serviteur de cette mer qui lui est étrangère; tu m'y as précipité toi-même, retire-m'en donc. La concupiscence saisit entièrement mon être. Si tu ne me prends pas par la main, hélas! que deviendrai-je? Mon âme est souillée par la vanité; mais je ne veux pas supporter cette souillure. Ah! purifie-m'en, ou bien plonge-moi dans le sang, puis réduis-moi en poussière. Les hommes te craignent; mais pour moi je me crains moi-même, car je me suis assuré que le bien vient de toi et le mal de moi. Quoique je marche sur la surface de la terre, je suis cependant mort. Vivifie mon âme, ô saint Créateur! Les croyants et les mécréants sont également plongés dans le sang; la tête leur tourne et ils sont égarés. Si tu m'appelles, ma raison s'égare; si tu me repousses, je suis interdit. Ô mon roi! je suis souillé de sang, j'ai tout à fait le vertige comme le ciel.

Je veux, mes amis, vous répéter jour et nuit mon discours. Ah! ne restez pas un instant sans songer à la recherche de la vérité.

Nous sommes voisins l'un de l'autre; tu es comme le soleil et moi comme l'ombre. Ô toi qui es généreux envers les indigents! pourquoi ne ferais-tu pas attention à tes voisins? Mon cœur est contristé, mon âme est affligée, l'ardeur qui me porte vers toi fait couler mes larmes comme l'eau du nuage. J'ai le regret de ne pouvoir être uni à toi; mais je ne te recherche pas moins[1]. Ah! sois mon guide, car je me suis égaré dans mon chemin; donne-moi le bonheur, quoique je te le demande

[1] Au second hémistiche du vers 195, au lieu de يكى جويم, que porte mon édition, on lit dans un manuscrit همى جويم. que je préfère.

peut-être intempestivement. Celui qui a eu le bonheur d'entrer dans ta voie s'est dégoûté de lui-même et s'est perdu en toi. Je ne suis pas sans espoir, mais je suis impatient. J'espère que sur cent mille tu en prendras un.

V. 199. PARABOLE ANECDOTIQUE.

Un homme méchant maltraitait un pauvre malheureux[1], à qui il avait lié les mains. Au moment où il allait lui trancher la tête, sa femme donna un morceau de pain au malheureux patient. Lorsque le méchant vit ce morceau de pain à la main de sa victime : « Misérable, « lui dit-il, qui t'a donné ce pain ? » — « C'est ta femme, » répondit-il. En entendant ces mots positifs, le méchant dit : « Il ne m'est plus per- « mis de te tuer. Je ne saurais lever le sabre sur un homme qui a par- « tagé mon pain. Je ne puis rien refuser à celui qui a mangé mon pain, « à bien plus forte raison ne dois-je pas me servir de l'épée pour verser « son sang. »

Ô mon Créateur! depuis que je suis entré dans ta voie, j'ai mangé ton pain sur ta table. Lorsque quelqu'un se nourrit du pain d'une autre personne, il en est très-reconnaissant. Ne serais-je donc pas reconnaissant envers toi qui possèdes des milliers d'océans de bonté et qui m'as abondamment nourri de ton pain?

Ô Dieu des créatures! je suis dans l'abattement. Du milieu du sang où je suis plongé, je me réfugie sur un navire. Prends-moi par la main, sois mon refuge. Comme la mouche, j'élève mes mains vers toi au-dessus de ma tête. Ô toi qui pardonnes mes fautes et qui agrées mes excuses! je suis cent fois consumé; pourquoi voudrais-tu me brûler encore? C'est par ton impulsion que mon sang est en ébullition; permets-moi de déployer mon ardeur. En proportion des péchés innombrables que j'ai commis par une négligence coupable, tu m'as gratifié de tes abondantes miséricordes. Ô mon roi! tourne tes regards sur moi, qui suis pauvre et indigent. Ne considère pas mes fautes passées, pardonne-moi mes fautes d'ignorance, fais grâce, je t'en supplie,

[1] Au premier hémistiche du vers 199, ainsi que dans plusieurs autres passages qu'on trouvera plus loin, le pronom démonstratif آن est pris dans le sens du pronom indéfini يك, souvent représenté par un ى final.

à mon âme et à mon cœur affligé. Si mon œil ne pleure pas visiblement, je pleure intérieurement avec abondance à cause de l'amour que j'éprouve pour toi. Ô mon Créateur! le bien ou le mal que j'ai fait, je l'ai fait avec mon corps. Pardonne mes faiblesses, efface mes fautes. Je suis entraîné par mes penchants et jeté par toi-même dans l'incertitude; ainsi, le bien ou le mal que je fais dérive de toi. Sans toi je ne suis qu'une petite partie du tout; mais je deviendrai le tout, si tu daignes me regarder. Jette donc un regard vers mon cœur ensanglanté, et retire-moi de tout ceci. Si tu m'appelles un instant auprès de toi, moi malheureux, personne n'atteindra à ma poussière. Qui suis-je, pour que je compte en quelque chose auprès de toi? Il me suffit de n'y compter pour rien. Pourrais-je dire que je suis comme le point noir de ta face? Non, je suis seulement le point noir de la terre où se tient le chien de ta rue. Tu as mis au milieu de mon âme un point noir [1]. Tu m'as marqué d'une tache aussi noire que la peau de l'Abyssin; mais si je ne deviens pas ton éphélide, comment pourrai-je être agréé de toi? aussi, pour devenir tel, j'ai transformé mon cœur en noir esclave abyssin. Ne vends pas ce point noir du jardin de mon cœur; place plutôt, moi ton esclave, à ton oreille comme un anneau. Ô toi, de la bonté duquel personne ne désespère! je suis ce point noir devenu ton pendant d'oreille éternel. Ne sois pas bienveillant pour celui qui n'entre pas de bon cœur dans ton amour [2], car il ne t'appartient pas. Ah! donne-moi un peu de ton amour, ô toi qui es ma ressource! car, sans ton amour, mon âme se meurt.

L'impiété est à l'infidèle, la dévotion au croyant; mais le cœur d'Attar veut avoir un peu de ton amour en partage. O Seigneur! tu sais que je t'invoque et que tu es présent dans mes nuits de deuil. Alors ma tristesse se change en plaisir délicieux et une lumière enchanteresse luit au milieu de mes ténèbres. Accorde-moi une compensation pour ce deuil; secours-moi, car je n'ai personne qui puisse le faire. Donne-moi la joie de la lumière islamique; anéantis en moi ma tyrannique concupiscence. Je suis un atome perdu dans une ombre; je n'ai

[1] C'est-à-dire, la tache du péché originel.

[2] Dans le premier hémistiche du vers 229, et souvent ailleurs dans ce poëme, le mot درد, qui signifie ordinairement *peine, affliction*, se prend pour *peine amoureuse*, et simplement pour *amour*.

pas le moindre capital de l'existence; je viens mendier auprès de cette majesté comparable au soleil, dans l'espoir d'obtenir un peu de son éclat. Je suis comme un atome errant; mais, dans le puits où je suis tombé, je saisis la corde de ma main. Je sors par l'ouverture de ce puits, et je suis enfin en possession du monde brillant de l'existence. Tant que mon âme ne viendra pas sur mes lèvres, je conserverai mon esprit dans ces sentiments. Lorsque ma vie me quitte, je n'ai que toi. A mon dernier soupir, sois le compagnon de mon âme. Que je serais malheureux au moment où je quitterai le monde, si tu n'étais avec moi! J'espère que tu ne m'abandonneras pas. Tu le peux, si c'est ta volonté.

V. 244. ÉLOGE DE MAHOMET, LE SEIGNEUR DES ENVOYÉS.

Mustafa (l'élu) est le trésor de la fidélité, le maître du monde spirituel et du monde temporel : il en est la pleine lune et le centre, le soleil de la loi et l'océan de la certitude, la lumière de l'univers, *une miséricorde de Dieu pour les créatures*[1]. L'âme des êtres les plus purs est la poussière de la sienne; il est le libérateur de l'âme : la création est sa poussière. Il est le seigneur des deux mondes et le roi de l'univers, le soleil de l'âme et de la foi de tous. Il est monté aux cieux; il est le centre des créatures, l'ombre de Dieu, le soleil de son essence. Les deux mondes lui sont soumis; le trône et le dais de Dieu ont adoré sa poussière[2]. Il est le chef de ce monde et de l'autre, le chef des êtres visibles et des êtres invisibles. Le plus grand et le premier des prophètes, celui qui dirige les purs et les saints, le guide de l'islamisme, le conducteur dans les droits sentiers, celui qui décide des choses obscures, l'imâm de tous et de chacun en particulier.

Il est au-dessus de tout ce que je peux dire; il est avant tout en toutes choses. Il s'est déclaré lui-même le seigneur des espaces; il a dit : «Je suis une miséricorde pour la terre[3].» Les deux mondes dépendent de son existence; c'est lui qui est le soutien du dais du trône

[1] Les mots رحمة للعالمين sont tirés du Coran (XXI, 107). La phrase entière signifie : «Ô Mahomet! nous (Dieu) ne t'avons «envoyé que par compassion pour les créa«tures.»

[2] A la lettre : «ont fait de sa poussière «leur quibla,» c'est-à-dire, l'endroit vers lequel on se tourne pour adorer Dieu.

[3] Ceci est une reproduction de la sentence du Coran qui vient d'être citée.

de Dieu[1]. Par lui les créatures du monde sont arrivées de l'océan de la libéralité à l'existence comme la rosée. Les créatures se dirigent vers sa lumière. Il est l'origine de tout ce qui existe et de tout ce qui pourrait exister. Lorsque Dieu vit cette lumière suprême, il créa de cette lumière un océan de lumière. Ce fut pour lui-même qu'il créa cette âme pure, et pour elle qu'il créa le monde[2]. En créant le monde, il n'eut d'autre but que Mahomet; car nul être ne fut plus pur que lui.

Ce qui fut d'abord apparent du sein du mystère, ce fut sans aucun doute cette lumière pure. Puis cette lumière élevée se montra, et le trône, le dais, la tablette des décrets divins et le calam se manifestèrent. Une trace de cette lumière, ce fut le monde; l'autre, l'humanité, c'est-à-dire, Adam. Lorsque ce dernier provint de cette lumière suprême, il se prosterna pour adorer le Créateur. Toutes les générations prirent part par Adam à cette adoration; toutes les vies s'unirent dans ce prosternement. Il se tint debout des années entières, et pendant un long espace de temps il prononça la profession de foi musulmane.

C'est à cause de la prière (namâz) que fit alors Mahomet, lumière de cet océan du mystère, que la prière (namâz[3]) fut obligatoire pour toute la nation musulmane. Dieu considéra cette lumière (Mahomet) comme le soleil et la lune, et comme à jamais sans pareille. Puis, tout à coup, il s'ouvrit à cette lumière, dans l'océan de la vérité, une voie manifeste. Lorsque cette lumière, c'est-à-dire, Mahomet, eut vu la surface de l'océan du secret, il fut ému par sa grandeur et son attrait. Il revint pendant sept fois à cette recherche, et alors les sept coupoles des cieux se manifestèrent. Les regards que Dieu jeta sur lui furent autant d'étoiles, et c'est ainsi que le ciel fut formé. Ensuite Mahomet, cette pure lumière, se reposa. Alors le dais et le trône célestes se montrèrent; ils furent un reflet de son essence; les anges

[1] كرسى est le trône, et عرش le dais du trône de Dieu.

[2] Allusion à un hadîs cité dans ma traduction de Wali, p. 52, et dans ma traduction des Aventures de Kamrup, p. 146, c'est à savoir: لولاك لما خلقت الافلاك. « Si ce n'était toi, je (Dieu) n'eusse pas créé les cieux. »

[3] Nom persan de la prière officielle des musulmans, appelée صلوة en arabe. Selon les musulmans, Mahomet la fit dès le commencement du monde, lorsqu'il fut créé avec toutes les autres âmes contenues en Adam.

aussi y prirent leur existence. De ses soupirs se formèrent les splendeurs célestes, et des pensées de son esprit furent divulgués les mystères. C'est à ces pensées que nous devons le secret de l'âme, d'après ces mots du *Très-Haut :* « J'ai soufflé en lui quelque chose de mon « esprit [1]. » Ce fut en effet lorsque ces soupirs et ces mystères furent réunis que les âmes purent s'entendre. Par l'effet de sa lumière, toutes les nations qui devaient peupler le monde accoururent autour de cette parole : « Tous surgiront [2]. » Quant à lui, il existe jusqu'au jour de la résurrection, dans l'intérêt de toutes les créatures du monde.

Lorsqu'il appela Satan, celui-ci fit profession de l'islamisme. Par la permission du Très-Haut, Mahomet appela aussi manifestement les jinns dans une nuit spéciale. Il fit aussi asseoir les anges [3] et les prophètes, qu'il convoqua dans la même nuit. Lorsqu'il appela les animaux, le chevreau et la belette accoururent. Il invita à la *religion* tous les êtres du monde, lesquels s'empressèrent d'arriver humblement devant lui. Mahomet, cette essence immaculée, appela aussi tous les atomes du monde, et ce fut ainsi que toute la terre participa par lui aux louanges de Dieu. Qui est-ce qui d'entre les prophètes a été en possession d'une telle prérogative? Qui, comme lui, a pu appeler à la foi toutes les nations de la terre? Comme sa lumière a été la source de tous les êtres, et comme son essence a produit les autres essences, il a dû en effet appeler à la foi les deux mondes, les atomes manifestes et les atomes cachés. Tous les individus qui ont fait partie de sa nation ont glané quelque chose de ses vues élevées. Au jour de la résurrection, il dira seulement en faveur de la poignée de terre (qui aura adopté l'islamisme), « Ceci est mon peuple ; » et ces mots suffiront. Dieu en effet, à cause de l'âme de ce flambeau de la direction, accordera la délivrance [4] à sa nation. Comme il est le maître de toute

[1] Ces mots sont tirés du Coran (xv, 29); mais là ils se rapportent à Adam, tandis qu'ici ils sont appliqués à Mahomet.

[2] كل مبعوث. Cette sentence est probablement un hadîs, car elle ne se trouve pas dans le Coran.

[3] Le mot قدسی signifie *l'ange Gabriel;* mais, comme il est ici employé au pluriel, j'ai cru devoir donner à ce terme le sens plus général d'*ange*.

[4] La véritable orthographe du mot qui termine le second hémistiche du vers 291 est فدا ; mais elle a été altérée à cause de la rime.

chose, tout lui est soumis. Quoiqu'il n'ait pas tout vu (de ses yeux), il ne faut pas s'en affligèr. Tout ce qui existe est à l'abri auprès de lui, et toutes les intentions sont dirigées par lui. Il a le secret de tous les désirs du monde; il est le remède du cœur de chaque blessé. Quelqu'un pourrait-il avoir une idée, même en songe, des prérogatives du Prophète? Il s'est vu complétement lui-même, et il a vu tout le monde; il a vu aussi bien devant et derrière. Dieu en a fait le sceau de la prophétie; il en a fait la merveille de la nature et de la générosité. Il lui a ordonné d'inviter à la foi les grands et les petits; il l'a comblé de la plénitude de la grâce. Il a donné du répit aux infidèles avant de les châtier; il n'a pas accompli leur punition du temps du Prophète. Les choses spirituelles et les choses temporelles sont sous la protection de sa gloire; il a donné sa vie en faveur de sa nation [1].

Une nuit il monta au ciel, et tous les secrets lui furent dévoilés. Il devint alors, par sa majesté et sa dignité, l'objet des deux quiblas [2]; et l'ombre de son corps, dont jamais on n'aperçut l'ombre, s'étendit dans les deux horizons [3]. Ce fut de Dieu qu'il reçut un livre excellent, et ce fut par lui qu'il connut complétement toute chose.

Ses épouses étaient les mères des croyants; son ascension fut l'objet du respect des prophètes. Ces derniers sont ses suivants, et il est leur directeur; les savants de sa nation sont comme des prophètes. Le Très-Haut, à cause de la considération qu'il a eue pour Mahomet, a mentionné son nom dans le Pentateuque et dans l'Évangile [4]. Par lui, une pierre [5] a obtenu honneur et élévation, et son manteau avait le pouvoir divin. La terre où il est enseveli est devenue, par suite du respect qu'on

[1] Ceci est une allusion à la doctrine chrétienne sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les musulmans se sont étudiés à établir toutes les analogies possibles entre nos croyances et les leurs. On en voit un exemple dans la ligne suivante.

[2] C'est-à-dire qu'au lieu de se tourner pour prier vers Jérusalem et la Mecque, on se tourna vers lui ou plutôt vers Médine, où se trouve son tombeau, ainsi qu'on le verra plus loin. Le mot قبلتين peut aussi être employé figurément pour l'orient et l'occident, c'est-à-dire, pour le monde entier.

[3] L'expression خافقين signifie *duo horizontis partes, ortiva et occidua*, ou comme s'explique une note marginale en turc, que je trouve dans un de mes manuscrits, بين المشرق والمغرب ديمكدر.

[4] Voyez mon Eucologe musulman et mon Mémoire sur le *Mantic*, au sujet de la prétendue mention de Mahomet dans le Pentateuque et dans l'Évangile.

[5] Allusion au tombeau de Mahomet.

lui porte, une quibla qui n'a été ni changée ni délaissée par sa nation. Son apparition a renversé les idoles; sa nation est la meilleure de toutes les nations. Une goutte d'eau de sa bouche remplit d'eau limpide un puits dans une année de sécheresse. Son doigt divisa la lune, et le soleil recula par son ordre. Au milieu de ses deux épaules, aussi brillantes que le soleil, il y avait visiblement le cachet de la prophétie[1]. Il a été le guide des hommes dans le meilleur des pays[2], et le meilleur des hommes dans la meilleure tribu[3]. Par lui, la caaba devint la noble maison de Dieu et un lieu de sûreté pour celui qui y entre. Gabriel reçut du Prophète le manteau de l'initiation, et c'est par là qu'il fut célèbre. Du vivant de Mahomet, la terre eut plus de vigueur; elle vit à la fois une mosquée et un Sinaï. Tous les secrets furent connus de l'apôtre de Dieu; il reçut cet ordre : « Parle, sans lire dans le livre[4]. » Puisque le langage de Dieu fut le sien, son temps fut le meilleur des temps. Au dernier jour, toutes les langues seront anéanties à l'exception de la sienne[5], en sorte qu'à la fin des siècles, lorsque les choses changeront, il intercédera auprès de Dieu.

Comme son cœur était réellement agité dans l'océan du mystère, cette ardeur se manifestait surtout dans la prière. Il disait à Bilal[6] : « Rafraîchis-moi, pour que je sorte de ces étroites pensées. » Puis, se retournant troublé, il disait : « Parle-moi, ô Hamira (Aïscha[7]) ! » Toutefois, si l'on réfléchit sérieusement, on ne sait s'il gagnait une âme sur cent. La raison ne peut se faire une idée de l'entretien secret de Mahomet avec Dieu dans son ascension, et la science ne connaît pas le temps de sa durée. Lorsque Dieu prend à part son ami dans un banquet mystérieux, Gabriel n'y est pas admis; il se brûlerait les ailes. Quand le Simorg de l'essence divine se manifeste, Moïse (Muça) devient aussi craintif qu'une bergeronnette (*mucicha*[8]). Moïse alla cependant

[1] Croyance musulmane dont j'ai parlé dans le mémoire ci-dessus mentionné.

[2] L'Arabie.

[3] La tribu de Coraïsch.

[4] C'est-à-dire, la Bible.

[5] C'est-à-dire qu'il ne sera permis qu'à Mahomet d'intercéder pour les hommes.

[6] Son muezzin.

[7] حمیر est le nom d'une tribu arabe célèbre, à laquelle appartenait Aïscha.

[8] Selon le *Burhân-i cati'*, موسیچه est le nom d'un oiseau qui ressemble à la tourterelle; ailleurs ce mot est traduit par کهنجن. *motacilla alba*; hochequeue, *wagtail*. Un manuscrit porte موریچه, diminutif de مور, *fourmi*; mais cette leçon n'est pas admissible, parce

s'asseoir sur le tapis de cette majesté; mais après avoir reçu l'ordre de Dieu d'ôter sa chaussure. Lorsqu'il se fut approché nu-pieds, il pénétra dans la vallée du saint par excellence et fut plongé dans la lumière; mais plus tard, dans la nuit de l'ascension de Mahomet, le flambeau de la gloire céleste, Bilal, entendit le bruit de ses semelles, tandis que Moïse, fils d'Amran[1], bien qu'il fût roi, ne put cependant arriver auprès de Dieu avec sa chaussure[2]. Admire la faveur que Dieu fit au serviteur de sa cour (Mahomet) en faveur de sa dignité; il en fit l'homme de son chemin; il le laissa arriver jusqu'à lui avec sa chaussure. Lorsque Moïse, fils d'Amran, fut témoin de la faveur dont jouissait ce serviteur de Dieu, il dit : « Ô Seigneur! admets-moi dans sa « nation, fais que je participe au banquet de ses vues élevées. » Mais ce fut en vain que Moïse demanda cette faveur, elle ne fut accordée qu'à Jésus. C'est après cette entrevue que Mahomet invite le peuple à la foi; il descend du quatrième ciel en terre et il se prosterne[3].

Le Messie, qui a acquis une si grande célébrité, ne fut qu'une éphélide du visage de Mahomet. Dieu se servit de lui pour annoncer le nom du Prophète[4]. Si quelqu'un dit qu'il aurait fallu un témoin de cette ascension, réponds (en t'adressant à Mahomet) : « Tu es parti de ce « monde et tu y es revenu; tu as écarté nos difficultés une à une, en « sorte que tu n'as pas laissé un seul doute dans notre cœur. »

Personne dans les deux mondes, si ce n'est Mahomet, n'est venu du ciel ni manifestement, ni d'une manière cachée. Ce qu'il a vu de ses yeux en cet endroit, les *autres* prophètes l'ont seulement connu par la science *divine*. Il est leur roi et tous sont ses conviés; il est leur empereur et ils forment son armée. Lorsque sa tête eut reçu la couronne exprimée par les mots « j'en jure par ta vie[5], » aussitôt les gens devinrent à sa porte la poussière du chemin. Le monde ayant été rempli du parfum du musc de ses cheveux, l'Océan a été altéré du désir de le

que le jeu de mots entre موسى et موسيچه est détruit.

[1] Cf. *Coran*, III, 30; LXVI, 12.

[2] *Exode*, III, 5. et *Coran*, III; 30, XX, 12; LXVI, 12.

[3] Au lieu de جان در ميان du vers 339, qu'on ne sait comment traduire, un manuscrit porte جان از جهان, qui n'est guère plus satisfaisant. Cet *incisum* est ce qu'on nomme vulgairement une cheville.

[4] Allusion au passage de l'Évangile de saint Jean cité plus haut.

[5] *Coran*, XV, 72.

respirer au point d'en avoir les lèvres sèches. Quel est celui qui n'est pas altéré de sa vue et qui n'affronte pas pour lui le bois et la pierre? Lorsque cet océan de lumière fut monté sur le *minbar*, on entendit au loin de tendres soupirs. Les cieux qui ne sont pas soutenus par des colonnes furent pleins de lumière, et ces colonnes (en supposant qu'elles existassent) furent affligées de son absence. Lorsque je veux décrire ses perfections, ma peau se couvre d'une sueur de sang. Il est le plus éloquent du monde; à son prix je suis muet; comment donc pourrais-je donner une explication satisfaisante de ce qui le concerne? Une telle description sera-t-elle acceptable pour ma faiblesse? Le Créateur de l'univers en est seul capable.

Ô Mahomet! le monde, malgré son excellence, n'est que la poussière de tes pieds; les âmes des deux mondes ne sont que la poussière de ton âme pure. Les prophètes, étonnés, ont renoncé à te louer; ceux mêmes qui connaissent les secrets divins ont détourné la tête de cette louange[1]. Le soleil est le commensal de ton sourire, le nuage obéit à tes pleurs. Les deux mondes sont la poussière de tes pieds. Tu te contentais de dormir sur un tapis de derviche, et cependant, quel espace pourrait te contenir? Ô généreux! dresse ta tête de dessus ton tapis, et foule aux pieds la dignité de Moïse[2]. Toute loi a été abrogée par la tienne; tout tronc a été détruit par ta branche; ta loi et tes ordonnances sont pour l'éternité; ton nom est associé à celui de Dieu; tous les prophètes et les apôtres accourent de leurs sentiers divers auprès de ta loi. Comme avant toi aucun prophète n'a été au-dessus de toi, il n'en viendra nécessairement plus après toi. Tu es à la fois après et avant le monde; tu es en même temps antérieur et postérieur. Personne n'atteint à ta poussière; personne n'arrive à ta dignité. C'est en Mahomet seul, son envoyé, que Dieu a fixé pour l'éternité l'empire des deux mondes.

Ô prophète de Dieu! je suis découragé, je suis resté la main pleine de vent et la tête couverte de poussière. Tu es le constant soutien de ceux qui sont délaissés, et je n'ai que toi dans les deux mondes. Ah! jette sur moi,

[1] Au second hémistiche du vers 355 il y a un jeu de mots entre سَر *tête* et سِر *secret*.

[2] Autre jeu de mots entre كليم *couverture* (*blanket*), *tapis* (*carpet*), et كليم *interlocuteur* (de Dieu), surnom de Moïse.

qui suis en proie au chagrin, un regard; apporte un remède aux maux de moi, malheureux! J'ai perdu, il est vrai, ma vie par mes fautes; mais je me repens; intercède pour moi auprès de Dieu. Quoique je craigne la sentence du Coran, «Ne te livre pas à la confiance[1],» cependant je lis aussi dans le même livre sacré les mots : «Ne désespère pas[2].»

Je suis assis nuit et jour en proie à la tristesse, jusqu'à ce que tu intercèdes un moment pour moi. Si la moindre intercession a lieu de ta part, le cachet de l'obéissance couvrira mes transgressions. Ô toi qui es l'intercesseur de cette malheureuse poignée de terre[3]! allume avec bienveillance la lampe de l'intercession, afin que, pareil au papillon, je vienne agiter, au milieu de ton assemblée, mes ailes devant ton flambeau.

Quiconque verra manifestement ton flambeau soumettra son esprit à son cœur comme le papillon. Il suffit à la vue de l'âme de te contempler, et aux deux mondes de te plaire. Le remède de la peine de mon cœur, c'est ton amour; la lumière de mon âme, c'est le soleil de ton visage. Mon âme est à ta porte; mes reins sont serrés par ma ceinture. Regarde les perles[4] de l'épée de ma langue; chaque perle que je fais tomber de ma bouche sur ta route provient du fond de mon cœur. Si je répands ainsi des perles de l'océan de mon âme, c'est que j'en reçois l'indication de toi, qui es cet océan. Quand mon âme a trouvé par toi une trace, ma trace a été nulle.

Ô essence élevée! ce que je désire, c'est que tu veuilles bien, dans ta bonté, jeter sur moi un regard. Par ce regard tu anéantiras pour toujours mon existence séparée. Purifie-moi de tous les pensers qui m'agitent, des associations polythéistes et des vanités, ô essence pure! Ne noircis pas mon visage par le péché, aie égard à ce que je porte ton nom[5]. Je suis un enfant submergé dans ton chemin; l'eau noire m'entoure comme un cercle; j'espère que tu me retireras de cette eau noire et que tu me remettras dans ton chemin.

[1] XII, 11 et 87.

[2] *Ibid.*

[3] Ceci peut s'entendre, soit de l'auteur, soit de l'humanité entière.

[4] L'auteur compare la langue à une épée couverte de perles, c'est-à-dire, moirée. Les perles signifient aussi les fleurs du discours : c'est dans ce sens que ce mot est employé ici.

[5] Le prénom de Farid uddin Attar était, en effet, Muhammad ou Mahomet.

V. 388. ANECDOTE ALLÉGORIQUE.

Un enfant tomba dans l'eau et sa mère tomba dans l'agitation et les angoisses. Dans son saisissement, l'enfant se démena des bras et des jambes, mais l'eau le porta jusqu'au bateau du moulin. L'eau le poussa, et cet enfant bien-aimé s'en alla roulant sur la surface de l'eau. Sa mère, qui vit la chose, aurait voulu être dans le bateau; elle se jette néanmoins à l'eau et elle sauve l'enfant; elle le prend alors dans ses bras, elle l'abreuve de son lait et le serre contre sa poitrine.

Ô toi dont la tendresse est pareille à celle des mères [1], tu es pour moi, dans ce gouffre, un bateau protecteur! Lorsque je suis tombé dans cet abîme de stupéfaction, je me suis trouvé devant le bateau de l'océan des soupirs. Je suis resté en proie au vertige comme cet enfant dans l'eau, agitant dans mon trouble mes pieds et mes mains. Ô toi qui es plein de tendresse envers les enfants de ton chemin [2]! jette en ce moment avec bienveillance un regard sur ceux qui sont submergés, aie pitié de notre cœur plein d'angoisses, viens à notre aide en voyant que les eaux nous entraînent, fais-nous goûter le lait des mamelles de ta libéralité, ne retire pas de devant nous la table de ta générosité; ô toi qui es au delà de l'intelligence et qu'on ne peut définir! toi que les récits des narrateurs ne sauraient décrire! la main d'aucun de nous n'a pu parvenir à la bride *de ton coursier,* et nous ne sommes nécessairement que la poussière de ta poussière; tes saints amis sont devenus ta poussière, et les habitants du monde ne sont que la poussière de ta poussière.

Celui qui n'est pas à l'égard de tes amis comme de la poussière, celui-là en est l'ennemi; le premier est Abû Bekr, et le dernier, Alî. Ils sont les quatre colonnes de la caaba de la vérité et de la pureté. Le premier (Abû Bekr) fut digne par sa sincérité d'être le confident de Mahomet et son ministre; le second (Omar) était pour la justice un soleil resplendissant; le troisième (Osman) est un océan de modestie et

[1] Au lieu de la leçon کرده du premier hémistiche du vers 393, M. de Sacy a suivi la leçon de quelques manuscrits qui portent صس چو. — [2] C'est-à-dire, les nouveaux adeptes de la voie spirituelle.

de retenue; le quatrième enfin (Alî) est un roi, possesseur de science et de générosité.

ÉLOGE D'ABÛ BEKR. V. 406

Le premier est donc Abû Bekr, le premier ami de Mahomet et le second des deux personnages qui furent dans la caverne[1]; le centre de la religion, le véridique du Très-Haut, le pôle du vrai Dieu, celui qui en toute chose a eu la prééminence. Tout ce que Dieu a répandu de sa cour élevée sur la noble poitrine de Mahomet, il l'a aussi répandu en totalité et réellement sur la poitrine d'Abû Bekr. Lorsque Dieu eut tiré du néant les deux mondes par une parole, il tint gravement la bouche fermée et retint ses agréables paroles. De même, Abû Bekr restait la tête baissée toute la nuit jusqu'au jour; à minuit il faisait entendre des gémissements, par l'effet de l'ardeur *de son amour pour Dieu.* Ses soupirs odorants allaient jusqu'en Chine, et le sang du daim de Tartarie produisait le musc. C'est à cause de cela que le soleil de la loi et de la religion[2] a dit : « Il faut aller d'ici à la Chine à la recherche « de la science[3]. » La sagesse réglait si bien les mouvements de la bouche d'Abû Bekr, que ses lèvres prononçaient sans cesse le mot *Hû*[4] avec la gravité convenable. Que dis-je! sa gravité se manifestait sur sa langue, en sorte qu'il ne prononçait d'autre nom que celui de Dieu. Il faut de la gravité pour que la dignité se manifeste : comment un homme sans gravité peut-il être bon à quelque chose? Omar vit un échantillon de la grave dignité d'Abû Bekr, et il dit : « Je voudrais en « avoir un peu en partage, ne serait-ce que la valeur d'un des poils de « sa poitrine[5]. »

Ô Dieu! puisque tu as agréé le second des deux *de la caverne*, Abû Bekr est bien le second après le Prophète.

[1] Les six premiers mots du second hémistiche du vers 406 sont tirés du Coran (IX, 40). On sait qu'Abû Bekr accompagna Mahomet dans son hégire ou fuite de la Mecque et se cacha avec lui dans une caverne. De là les fréquentes allusions à ce fait.

[2] C'est-à-dire, Mahomet.

[3] Hadîs souvent cité.

[4] هو, *lui*, c'est-à-dire, Dieu.

[5] Le singulier jeu de mots du vers 417 entre مو, *poil, cheveu*, pris la première fois dans le sens figuré de *un rien, un peu*, ne peut s'apercevoir dans une traduction, mais il est bon de le signaler ici.

V. 419. ÉLOGE D'OMAR.

Il est le maître de la loi, le grand soleil de la religion, l'ombre de Dieu, le remarquable trancheur *des difficultés*, le flambeau de la religion. Il a mis réellement le sceau à la justice et à l'équité; par sa perspicacité il a eu la prééminence sur tous les hommes. Dieu a prononcé à son sujet dès le commencement les mots *ta ha*[1] pour qu'il en fût purifié et redressé. C'est lui qui doit passer le premier sur le pont *Sirât.* Ce fut Mahomet qui lui donna son nom d'Omar. Heureux cet homme éminent, qui, le premier, s'empara de la robe d'honneur de Jérusalem[2]! Comme dès le principe Dieu mit sa main dans la sienne, à la fin il l'a conduit là où il est. Par sa justice les choses de la religion ont trouvé leur accomplissement; le trouble et l'émotion se sont calmés. Il était la bougie allumée du paradis, et de cette bougie il ne venait d'ombre à personne dans aucune réunion. Comment cependant n'y a-t-il pas à la bougie l'ombre de la lumière, puisque le dive s'est enfui loin de cette ombre? Lorsque Omar parlait, la vérité était sur sa langue, elle venait manifestement du chemin du cœur.

Lorsque le Prophète vit qu'il brûlait *d'amour pour Dieu*, il dit : « Cet « homme célèbre est le flambeau du ciel. » En effet, tantôt il brûlait son âme par l'ardeur de l'amour, et tantôt sa langue par ses entretiens avec Dieu.

V. 431. ÉLOGE D'OSMAN.

Il est le seigneur de la *Sunna;* il est la lumière absolue; que dis-je ! le maître des deux lumières[3]. Osman, fils d'Affân, est celui qui a été plongé dans l'océan de la connaissance spirituelle; il a été le centre de la religion. L'élévation qu'acquit la bannière de la foi, elle l'acquit par Osman, le commandeur des croyants. La splendeur religieuse qui brille sur la surface des deux mondes fut tirée du cœur lumineux du

[1] Ou plutôt طه, mot mystique qui commence le chapitre xx du Coran, et qu'il est d'usage de prononcer comme je l'ai fait, ce que, du reste, la mesure exige.

[2] Expression figurée pour dire qu'il prit la ville de Jérusalem. — [3] On nomme ainsi deux de ses femmes qui étaient filles de Mahomet. (Voyez mon mémoire sur un chapitre inédit du Coran dans le *Journal asiatique* de 1844.)

possesseur des deux lumières. Ce second Joseph, d'après la parole de Mahomet, fut une mine, que dis-je! un océan de piété et de modestie. Il se sacrifia pour servir son parent (Mahomet); il joua sa vie pour l'accomplissement des desseins du Prophète. On lui trancha la tête pendant qu'il était assis. Il ne tenait à rien, si ce n'est à la compassion.

Ce fut surtout de son temps que la bonne direction et l'honneur se répandirent dans le monde. Par sa justice, la foi se propagea, et par sa sagesse, le Coran. Le Seigneur des seigneurs disait : « Les anges dans « le ciel sont jaloux d'Osman. » Et le Prophète a dit aussi : « Dieu ne « compte pas avec Osman quand il lui découvre ses mystères. » Comment n'aurait-il pas accepté l'investiture du khalifat? puisque le Prophète lui serra la main *en signe de transmission de son pouvoir*. Chacun des assistants *à l'installation des deux premiers khalifes* dit : « Je frappe« rais ma poitrine si j'étais absent comme le possesseur des deux lu« mières. »

ÉLOGE D'ALÎ. V. 444.

Alî est le maître de la vérité, le chef possesseur de droiture, la montagne de la douceur, l'océan de la science, le pôle de la religion. Il est l'échanson qui verse à boire l'eau du Kauçar, l'imâm qui montre le vrai chemin, le cousin de Mahomet, le lion de Dieu, le choisi, l'élu, l'époux de la vierge, le chaste seigneur, le gendre du Prophète. Il est venu expliquer la direction; il est venu dévoiler le secret de *demandez-moi*[1]; il est le directeur plein de mérite de la religion; il en est le juge absolu. Comme Alî est le seul confident des secrets de Dieu, on ne peut éprouver aucun doute sur sa science éminente[2]. D'après une sentence de Mahomet[3], Alî connaît l'essence divine; que dis-je! il en fait partie. Si quelqu'un fut ressuscité par le souffle de Jésus, Alî par une parole guérit une main coupée. Dans la caaba il fut agréé de Dieu; il en brisa les idoles jusque sur le dos et les épaules du

[1] Hadîs qui commence par cette expression.

[2] Au second hémistiche du vers 449, des manuscrits portent پیش او خودکی شکست.

[3] اقضیکم, etc. Ce vers offre quelques variantes insignifiantes et il est omis dans plusieurs manuscrits, probablement comme malsonnant.

Prophète. Son cœur contenait les secrets du mystère; il aurait pu retirer de son sein sa main blanche[1]. S'il n'avait eu sa main vraiment blanche, comment l'épée *zû'l ficar* s'y serait-elle reposée? Tantôt il était en émotion à cause de ses préoccupations, tantôt il disait à voix basse des secrets dans un puits[2]; il ne trouva dans les horizons personne dont il pût faire son compagnon; il entra dans le sanctuaire et il n'y eut pas de *mahram*.

V. 457. SUR LE FANATISME RELATIF AUX PREMIERS KHALIFES.

Ô toi qui es en proie au fanatisme! toi qui restes tantôt dans la haine, tantôt dans l'amour! si tu te flattes d'avoir de l'intelligence et du cœur, pourquoi donner dans le fanatisme? Ô ignorant! il n'y a pas de déviation dans le khalifat; car comment penser qu'elle ait pu avoir lieu de la part d'Abû Bekr et d'Omar? Si elle avait eu lieu dans ces deux chefs, tous les deux auraient désigné leur fils pour leur successeur, et, bien que ces deux éminents personnages eussent fait porter témoignage de la vérité par des gens dignes de confiance, les autres y auraient mis empêchement. Or comme personne n'y mit obstacle[3], c'est qu'il n'y eut pas de prétentions opposées. Si donc personne ne vint empêcher Abû Bekr d'être proclamé khalife, veux-tu démentir tout le monde? Mais si tu démens les compagnons du Prophète, tu n'agrées pas le discours du Prophète lui-même, qui dit : « Chacun de mes amis est un astre lumineux, et ma tribu est la meilleure tribu. Les meilleurs hommes « sont mes amis; ils sont mes alliés et mes affectionnés. » Si le meilleur devient pour toi le plus mauvais[4], comment peut-on t'appeler clairvoyant? Peux-tu admettre que les compagnons du Prophète eussent accepté de bon cœur des gens indignes pour les faire asseoir à la place de Mahomet? Cela n'est pas admissible pour les compagnons du Prophète. Si le choix de la majorité n'a pas été bon, dans ce cas la collection du Coran en volume n'a pas été meilleure. Or tout ce que les compagnons

[1] Allusion à un des miracles de Moïse, qui mit dans son sein sa main attaquée de la lèpre et qui la retira guérie. (*Exode*, IV, 6.)

[2] بچه, dans le second hémistiche du vers 455, est mis par contraction pour به چاه, à cause de la mesure.

[3] Au lieu de در منع, du premier hémistiche du vers 463, des manuscrits portent از منع, ce qui explique clairement le sens de l'autre leçon.

[4] Au premier hémistiche du vers 467, بتر est pour بد تر.

du Prophète ont fait, ils l'ont fait justement et convenablement. En méconnaissant l'élection d'une personne, vous en condamnez trente-trois mille. Celui qui a mis son espoir en Dieu seul n'a pas lié le genou de son chameau. S'il est en suspens dans cette affaire, comment peut-il recevoir la vérité de Dieu? N'aie donc pas une telle opinion.

Si la déviation avait eu lieu en faveur d'Abû Bekr, aurait-il jamais dit: « Tuez-moi? » Si elle avait eu lieu pour Omar, aurait-il tué son enfant en le blessant avec un bâton? Abû Bekr a toujours été l'homme de la voie spirituelle, insouciant de tout et assidu à la cour céleste. Il donna à Mahomet son bien et sa fille; il se dévoua à lui, et, tout timide qu'il était, il ne le trahit jamais; il était pur de l'écorce des fictions, car il était dans la moelle de la véritable connaissance. Si l'on considère comme il convient la chaire du khalifat, on voudra y placer Abû Bekr. Quand on réfléchit sur tout ce qui s'est passé avant et après, comment pouvoir appeler injuste cet éminent personnage?

Puis vient Omar, le séparateur, qui n'avait en vue que la justice. Tantôt il remuait des briques, et tantôt il ramassait des épines; tantôt il portait du bois sur son dos; tantôt, étant dans la ville, il demandait son chemin. Chaque jour il était activement occupé, et il ne prenait pour toute nourriture que quelques bouchées de pain. Ceux qui partageaient son pain à sa table ne recevaient rien du trésor public. Lorsqu'il dormait, le sable était son lit, et la terre de la vallée son oreiller. Il se chargeait d'une outre d'eau comme un porteur d'eau, et portait à une vieille femme de l'eau à boire pendant qu'elle dormait. Il allait de nuit veiller avec ardeur sur son armée. Il disait à Khadija: « Ô toi « qui es clairvoyante! as-tu vu en Omar la moindre hypocrisie? C'est en « vain qu'on me déguise mes défauts que je connais, et qu'on m'offre « des présents[1]. »

Si Omar avait obtenu le khalifat injustement, pourquoi aurait-il porté un vêtement qui pesait dix-sept manns[2]? Il n'avait ni robe, ni tapis, et il recousait ensemble deux morceaux de cuir pour raccommoder sa ceinture déchirée. Celui qui exerça de cette manière une royauté si considérable n'aurait pu se rendre coupable de partialité.

[1] Le vers 490 est obscur. Un manuscrit porte بکند, au lieu de نکند, ce qui vaut peut-être mieux. — [2] Tant il était rapetassé.

Lui qui tantôt portait des briques, et tantôt remuait l'argile, n'aurait-il pas alors fait en vain ces durs travaux? Mais, s'il avait jeté aux vents le khalifat, du moins devait-il accepter le sultanat. En effet, de son temps, les villes des infidèles furent, en son nom, vides de l'infidélité. Si tu fais une opposition fanatique à Omar, tu n'as pas d'équité; meurs de ta colère à ce sujet. Omar a péri par le poison, et toi, combien de fois ne meurs-tu pas de colère à cause de lui, bien que tu n'aies pas avalé comme lui du poison? Ô ignorant qui méconnais la justice! ne juge pas le khalifat d'après ta propre manière de voir. S'il en était ainsi, cent feux tomberaient sur ton cœur par suite de ce chagrin. Dans tous les cas, en supposant qu'un des trois premiers khalifes eût usurpé le khalifat, il se serait chargé du fardeau de cent espèces de maux qu'ils ont soufferts. Il n'est pas facile, quand l'âme est dans le corps, d'être chargé d'une chose dont une autre personne devait être chargée.

V. 503. ANECDOTE RELATIVE À OMAR.

Un jour qu'Omar était dans un état d'exaltation en présence d'Awis [1], il dit : « Je veux mettre le khalifat en vente. Je le vendrai à qui le « voudra, pourvu qu'on l'achète à bonne intention. » Lorsque Awis eut entendu ce discours d'Omar, il lui dit : « Laisse-moi le khalifat, et reste « libre de soucis. Écarte tout autre individu qui pourrait le désirer ou « s'en emparer. »

Quand on sut qu'Omar voulait laisser le khalifat, il ne s'éleva qu'un cri du milieu de ses amis. Tous lui dirent : « Ô notre chef! nous t'en « prions, au nom de Dieu, ne délaisse pas ses créatures. Abû Bekr a « chargé de ce fardeau ton cou, il ne l'a pas fait à l'aveugle; il l'a fait « bien sciemment. Si tu détournes la tête de son obéissance, son âme « sera attristée à cause de toi. » Quand Omar eut entendu cet argument décisif, il en sentit la force et se résigna.

V. 512. ANECDOTE AU SUJET DU MARTYRE D'ALÎ.

Lorsque, par l'effet du destin, un malheureux assassin eut blessé

[1] Un des principaux compagnons de Mahomet. (Voyez au sujet de ce personnage, qui fut guéri de la lèpre, le *Mishkat ulmasabih,* trad. par Matthew, t. II, p. 811.)

Alì, on donna tout de suite à Alì quelque chose à boire, et il dit : « Où est celui qui a fait couler mon sang? Donnez-lui d'abord à boire, « puis à moi; et ne le traitez pas différemment de moi. » On porta donc à boire à cet homme, qui s'écria : « Quel malheur! Alì veut me faire « périr par le poison. » Alì dit alors : « J'en jure par la vérité du Créa- « teur, si ce malheureux prend cette boisson, je ne placerai pas le pied « sans lui devant Dieu dans le jardin de l'éternité. » En effet Alì n'entra pas au ciel sans ce méchant homme qui le tua. Puisque son intercession eut lieu de cette manière envers son ennemi, aurait-il pu jamais détester Abû Bekr? Dieu ne crée pas plus un nouveau monde qu'un ami comme Alì à Abû Bekr. Tu as beau dire qu'Alì a été traité injustement en étant repoussé du khalifat; puisqu'il est le lion de Dieu, et comme une couronne à la tête, on n'aurait pu le traiter injustement. Sache cela, ô mon fils!

HADÎS RELATIF À ALÎ. V. 523.

Mahomet alla dans un endroit au-dessous du chemin, et il ordonna d'apporter de l'eau du puits pour l'armée. Un homme alla, revint en toute hâte et dit : « Le puits est plein de sang, et il n'y a pas d'eau. » Mahomet dit : « Je crois que c'est parce qu'Alì, plein de la peine qu'il « éprouve, a dit ses secrets dans ce puits. Le puits n'a pas eu la force « d'entendre ces secrets, et c'est ainsi qu'il est plein de sang et non « d'eau. » Celui dont une telle émotion agitait le cœur, comment aurait-il pu avoir la malice d'une fourmi?

Ton âme se démène dans le fanatisme; mais il n'en était pas ainsi d'Alì. Garde donc le silence; ne compare pas Alì à toi, car cet ami de la vérité (Dieu) était submergé en Dieu (la vérité). Il était complétement absorbé dans ses devoirs et dégoûté de tout ce qui est imaginaire. Si Alì avait été comme toi plein d'inimitié, il aurait livré bataille à l'armée de Mahomet. Il a été plus brave que toi, et cependant il ne s'est battu avec personne. Chose étonnante! si Abû Bekr n'était pas dans la vérité, Alì, qui y était, devait donc demander le khalifat. Comme l'armée de la mère des croyants (Aïscha) ne cherchait pas à tirer vengeance d'Alì, relativement à la religion, *mais pour d'autres motifs*,

nécessairement Alî, ayant vu un tel combat et une telle confusion, repoussa ces troupes[1] par la force. Aïscha, qui était capable de combattre contre la fille de Mahomet[2], pouvait bien combattre le père de celle-ci.

Ô mon enfant! tu n'as pas d'idée de ce qu'est Alî; tu ne vois que les lettres *aïn*, *yé* et *lam*, qui forment son nom. Tu es impatient par l'amour de ta propre vie, et lui était prêt à livrer au vent cent vies.

V. 539. ANECDOTE À LA LOUANGE D'ALÎ.

Lorsqu'un des compagnons de Mahomet était tué, l'impétueux Alî en était très-affligé. « Pourquoi, disait-il, ne suis-je pas tué, moi aussi? « Ma vie, bien qu'elle me soit chère, est vile à mes yeux. » Quelqu'un lui dit : « De quoi te plains-tu, ô Alî! puisque le roi (Dieu) t'a gardé « comme en dépôt? »

V. 542. ANECDOTE SUR L'ABYSSIN BILAL.

Bilal reçut un jour quelque part sur son faible corps de nombreux coups de bûches de bois et de lanières de cuir. Son sang coula en abondance par l'effet des coups, et toutefois il ne cessait de s'écrier : « Dieu « est unique! Dieu est unique! »

Si un océan d'ignominie se présentait tout à coup à toi, il ne resterait ni amour ni haine sur ton chemin. Celui qui est affligé dans la main de l'avilissement[3] a tort de demeurer dans de telles conditions. Puisque ces gens-là étaient ainsi, pourquoi es-tu autrement? Jusques à quand resteras-tu plongé dans l'étonnement? Ta langue a augmenté le nombre des adorateurs des idoles; elle a blessé les Compagnons du Prophète. Tu noircis ton diwan[4] par l'abondance des paroles, et au contraire tu emportes la boule du mail si tu retiens ta langue.

[1] Au second hémistiche du vers 535, au lieu de قوم, un de mes manuscrits porte دست, qui a évidemment ici le même sens.

[2] C'est-à-dire, Fatime, femme d'Alî.

[3] Au premier hémistiche des vers 544 et 545, le mot خاری est le même que خواری, dont il représente la prononciation.

[4] C'est-à-dire, le livre où sont écrites les bonnes et les mauvaises actions de l'homme.

AUTRE ANECDOTE À LA LOUANGE D'ALÎ. V. 549.

Alî et Abû Bekr étaient plongés l'un et l'autre dans la recherche de la vérité. Lorsque Mahomet se réfugia dans la caverne, Alî passa cette nuit sur le lit du Prophète ; il s'exposa ainsi à sacrifier sa vie pour sauver celle du plus éminent des hommes éminents. D'un autre côté, Abû Bekr accompagna Mahomet dans la caverne, et joua ainsi sa vie pour celle du Prophète. Tous les deux exposèrent donc d'une manière différente leur vie pour lui. Serais-tu donc fanatique contre ces personnages, qui l'un et l'autre ont sacrifié leur vie pour leur ami ? Si tu es l'homme de celui-ci ou de celui-là, si tu éprouves de la sympathie pour celui-ci plutôt que pour celui-là, au moins fais comme eux métier de sacrifier ta vie. Garde le silence, et cesse de te passionner au sujet de ces premiers khalifes. Tu connais, ô mon fils, Alî et Abû Bekr, et tu ignores ce que sont Dieu, l'esprit et l'âme. Laisse là ce fait historique, qui est scellé, et sois jour et nuit homme de vérité comme Râbiah. Râbiah n'était pas une femme, elle valait cent hommes de la tête aux pieds; l'amour de Dieu la dominait entièrement. Elle était toujours plongée dans la lumière divine ; elle était libre des choses inutiles et submergée dans l'amour divin.

ANECDOTE SUR RÂBIAH[1]. V. 561.

Quelqu'un dit à Râbiah : « Toi qui es agréable à Dieu, dis-moi « quel est ton avis sur les amis du Prophète ? » — « Je ne puis rien dire « de satisfaisant sur Dieu, répondit-elle ; comment pourrais-je parler « de ses amis ? Si je n'avais perdu mon âme et mon esprit en Dieu, je « pourrais donner un moment d'attention aux hommes ; mais n'est-ce « pas moi dont l'œil fut percé par une épine pendant que j'étais absor- « bée dans la contemplation, tout en faisant mon chemin, et dont le sang « coula de mes yeux sur la terre sans que je m'en aperçusse ? Celle

[1] رابعه ou ربيعه était une femme qui vivait dans le 1er siècle de l'hégire, et qui professait, dit-on, les doctrines auxquelles les sofis ont donné plus tard leur nom. On cite d'elle beaucoup de sentences qui annoncent que telles furent en effet ses opinions. Elle était de la tribu des *'Adî* (عدىّ), et c'est ainsi qu'on la nomme aussi *Adûya* (عدويه). Elle mourut en 135 de l'hégire (752-753 de J. C.). (Voy. Tholuck. *Sufismus*, p. 51.)

« dont l'amour pour Dieu est porté à un tel point, comment pourrait-« elle s'occuper d'un homme ou d'une femme ? Puisque je me suis « méconnue moi-même, comment connaîtrais-je quelque autre par « analogie ? » Puisque tu n'es dans cette voie ni Dieu ni prophète, retire ta main du refus et de l'acceptation. Ne sois ni dépendant ni indépendant. Tu es une poignée de terre, contente-toi d'être de la poussière dans cette voie. Puisque tu n'es qu'une poignée de terre, parle terrestrement; crois que tout est pur, et parle conformément à la pureté du cœur.

V. 571. PRIÈRE DE MAHOMET.

Le seigneur du monde (Mahomet) dit un jour au Créateur : « Charge-« moi des affaires de ma nation, de façon que personne ne s'ingère en « rien dans les fautes de mon peuple. » — « Ô toi qui es le centre des grands « hommes ! lui répondit Dieu, tu ne pourrais supporter[1] la vue de « ces fautes innombrables, tu en serais stupéfait, tu en serais honteux « et tu te cacherais dans un coin. Tu as entendu ce qu'ont dit les gens « extérieurs et tu les as renvoyés à leur place. Quoiqu'il y en ait qui « soient des meilleurs, beaucoup néanmoins sont couverts de fautes dans « la nation musulmane; tu n'aurais pas la force de supporter de telles « fautes, ainsi borne-toi à sauver ta nation en intercédant pour elle. Si « tu désires que personne dans le monde ne trouve de traces des fautes « de ta nation, je désire, moi, ô essence élevée ! que toi-même tu les « ignores. Ne mets pas le pied au milieu, va de côté, et charge-moi « nuit et jour de l'affaire de ta nation. »

Ainsi, de ton côté, ne décide rien, raccourcis ta langue, sois sans fanatisme, et occupe-toi de marcher dans la voie spirituelle. Mets devant tes yeux ce que les premiers khalifes ont fait; marche paisiblement et suis ton chemin. Place le pied dans la vérité comme Abû Bekr; choisis la justice comme Omar; comme Osman, agis avec douceur et modestie; comme Alî, sois un océan de science et de bonté, ou ne dis rien et suis mon avis à ce sujet et va ton chemin, ou bien lève le pied et agis conformément à ton idée. Es-tu un homme de sincérité *comme*

[1] Au premier hémistiche du vers 577, le verbe آوردن est pris dans le sens de توانستن.

Abû Bekr, et de science *comme Ali?* non, tu es un homme de concupiscence, tu es infidèle à chaque instant. Détruis donc d'abord ton âme infidèle, sois croyant, et, lorsque tu auras fait périr cette âme concupiscente, tu seras en sécurité. Dans ton fanatisme *au sujet des premiers khalifes,* tu te passionnes excessivement; tu délivres de toi-même un mandat prophétique *en faveur d'Ali;* mais tu ne dois pas seulement admettre les préceptes de la loi, sache quel discours tu dois tenir sur les amis du Prophète. Ô Dieu! le fanatisme dont je parle n'est pas en moi; préserve-m'en pour toujours, purifies-en mon âme, fais que cette faute ne se trouve pas sur le livre de mes actions!

CHAPITRE PREMIER.

RÉUNION DES OISEAUX. V. 593.

Sois la bienvenue, ô huppe! toi qui as servi de guide au roi (Salomon), toi qui fus réellement la messagère de toute vallée; ô toi qui es parvenue heureusement aux frontières du royaume de Saba[1]. Toi dont le colloque gazouillant (*mantic uttaïr*) avec Salomon fut excellent, tu fus la confidente des secrets de Salomon et tu obtins ainsi une couronne de gloire[2]. Pour être la digne confidente des secrets de Salomon, tu dois enfermer et tenir dans les fers le démon *qui veut te tenter.* Lorsque tu auras agi ainsi, tu entreras derrière le rideau du palais de Salomon.

Ô bergeronnette (*mûcîcha*), qui ressembles à Moïse (*Mûça*), lève-toi et fais résonner ton chalumeau (*mûcichar*) pour célébrer la vraie connaissance de Dieu. Le musicien sait tirer lui-même des sons harmonieux de son gosier les louanges de Dieu. Comme Moïse, tu as vu le feu de loin; tu es réellement un petit Moïse sur le mont Sinaï[3]. Éloigne-toi du brutal Pharaon; arrive au temps propice et sois bien l'oiseau du mont Sinaï. Mon discours est sans parole, sans langue et sans bruit; comprends-le sans esprit et entends-le sans oreille.

[1] Au premier hémistiche du vers 594, سبا et non صبا, selon la mauvaise orthographe du manuscrit hindoustani, est le nom de la province de l'Arabie heureuse, d'où une tradition musulmane fait venir la reine nommée *Balkis,* la même que l'historien Josèphe appelle *Nicaulis,* pour visiter Salomon, avec la huppe pour messager.

[2] Allusion à la couronne de plumes qui orne la tête de la huppe.

[3] Tout ceci est amené par suite du jeu de mots entre Mûça et Mûcîcha.

Sois la bienvenue, ô perruche! qui te reposes sur le Tuba; toi qui es revêtue d'une belle robe et qui as un collier de feu. Ce collier de feu dont tu es ornée est propre à un habitant de l'enfer; mais ta robe est digne d'un habitant du ciel et d'un homme généreux. Celui qui veut se sauver du feu de Nemrod, de même qu'Abraham, peut-il se plaire dans le feu? Brise la tête de Nemrod comme un calam, et pareille à Abraham, l'ami de Dieu, place le pied au milieu du feu. Lorsque tu seras délivrée de la dureté de Nemrod, revêts-toi de ta robe, et tu ne craindras plus le collier de feu.

Sois la bienvenue, ô perdrix! qui te balances gracieusement dans ta marche. Tu es contente lorsque tu parcours la montagne de la connaissance divine. Livre-toi à la joie en songeant aux avantages de ce chemin; frappe du marteau la porte de la maison de Dieu. Fais fondre humblement la montagne de tes inclinations perverses, afin qu'il en sorte une chamelle[1]; alors tu verras couler un ruisseau de lait et de miel. Pousse donc en avant cette chamelle, si tu le peux, et Salih lui-même viendra à ta rencontre.

Salut, ô excellent faucon royal, à la vue perçante! Jusques à quand seras-tu violent et passionné? Attache à ta patte la lettre de l'amour éternel, mais ne la décachette pas jusqu'à l'éternité. Échange avec ton esprit ta raison innée, afin de considérer comme identique l'éternité *a priori* et *a posteriori*. Brise ton immonde carcasse naturelle et établis-toi dans l'intérieur de la caverne de l'unité. Lorsque tu te seras établi dans cette grotte, Mahomet (l'ami de la caverne), le centre du monde, viendra à toi.

Salut, ô caille (*darraj*)[2] du *mi'râj* d'*alast*[3]! toi qui as vu la couronne d'*alast* sur la tête de *balé* (oui). Lorsque tu entends dans ton esprit l'*alast* de l'amour, ton âme concupiscente répond *balé* avec dé-

[1] Allusion à la chamelle que le prophète Salih fit sortir miraculeusement d'une montagne, selon le Coran (VII, 71, etc.).

[2] دُر راج ou دُرّاج est traduit dans les dictionnaires en latin, par *attagen*, et en anglais par *partridge*, *snipe*, *woodweck*. D'un autre côté, دُرّاج est rendu par *hedgegoh*. L'auteur a employé évidemment cette expression, dont la signification est très-vague, pour amener un jeu de mots entre در راج et معراج, le *mi'râj* ou l'ascension de Mahomet au ciel.

[3] الست est le premier mot du passage célèbre du Coran الست بربّكم, «Ne suis-je «pas votre Seigneur?» (*Coran*, VII, 171), mots que Dieu adressa, selon Mahomet, à toutes

plaisir. Or, si l'acquiescement de ton âme concupiscente est pour toi le tourbillon du malheur, comment pourras-tu te soutenir dans ce tourbillon? Consume ton âme concupiscente comme l'âne du Christ; puis, comme le Messie, enflamme-toi de l'amour du Créateur. Brûle donc cet âne et mets en œuvre l'oiseau de l'âme, afin que l'esprit de Dieu[1] vienne heureusement à toi.

Salut, ô rossignol du jardin de l'amour! Gémis gracieusement par l'effet de la peine et de la blessure de l'amour; gémis tendrement par l'effet de l'affliction de ton cœur, comme David, afin qu'à chaque instant cent âmes fassent le niçar pour toi. Ouvre ton gosier mélodieux, digne de David, au sujet du sens spirituel des choses[2]; montre aux hommes la voie droite par le chant de ton gosier. Assez longtemps tu as fabriqué pour ton âme vile une cotte de mailles comme David; avec lui aussi rends le fer de ton cœur aussi mou que la cire. Si ce fer devient tendre comme la cire, tu seras aussi fervent que David dans l'amour de Dieu.

Salut, ô paon du jardin aux huit portes[3]! Tu as été affligé à cause du serpent à sept têtes. La société de ce serpent t'a jeté dans le sang et t'a fait sortir du paradis d'Éden. Il t'a éloigné du Sidra et du Tuba; il a rendu ton cœur noir par l'effet de son mauvais naturel[4]. Tant que tu ne feras pas périr ce serpent, comment seras-tu digne de pratiquer ces secrets? Si tu es délivré de ce détestable serpent, Adam te prendra avec lui dans le Paradis.

Salut, ô excellent faisan[5]! qui vois de loin et qui aperçois ainsi la source du cœur qui est submergé dans l'océan de la lumière. Cepen-

les âmes du genre humain contenues dans Adam, et auxquelles elles répondirent: «Oui,» بلى. L'auteur compare cet acte solennel au *mi'râj*.

[1] C'est-à-dire, Jésus-Christ, à qui ce titre est donné dans le Coran (IV, 169).

[2] Comme il est dit, dans *Les Oiseaux et les Fleurs*, que tout a un sens dans la nature: le frémissement des feuilles, le bruit de la porte qu'on ferme, etc.

[3] C'est-à-dire du ciel, que les musulmans, comme Dante, divisent en huit sections. Il y a ici une allusion à la légende que j'ai exposée à l'article de l'allégorie du paon, dans mon édition de Mucaddécî.

[4] Au vers 630, au lieu de سَنّ, des manuscrits portent بنن, ce qui vaut peut-être mieux.

[5] تذرو (vers 633), ou plutôt تيزرو, *agile*, comme on lit ce mot en hindoustani, est le nom qu'on donne à la chauve-souris; et, en effet, la traduction turque le rend par خفاش; toutefois le mot تذرو est traduit dans le dictionnaire persan de John-

dant tu es resté dans un puits ténébreux, retenu dans la prison de l'incertitude. Sors de ce puits ténébreux, lève la tête vers le sommet du trône divin ; à l'imitation de Joseph, laisse le puits et la prison, afin d'être roi dans l'Égypte de l'honneur. Si un tel royaume t'était dévolu, tu trouverais en même temps le véridique Joseph.

Salut, ô gémissante tourterelle! Tu es allée contente et tu es revenue le cœur serré, parce que tu es restée dans le sang [1] et renfermée dans une prison aussi étroite que celle de Jonas. Ô toi qui erres çà et là comme le poisson! pourras-tu languir un instant dans le mauvais vouloir? Oh! coupe la tête à ce poisson (*mahî*) du mauvais vouloir, afin de pouvoir te frotter au sommet de la lune (*mâh*) [2]. Si tu te sauves du poisson de ta propre âme, tu deviendras le compagnon familier de Jonas.

Salut, ô colombe (*fakhita*)! Entonne ton roucoulement afin que je répande sur toi en *niçâr* sept plateaux de perles [3]. Comme le collier de la fidélité est à ton cou [4], il ne serait pas bien à toi d'agir avec infidélité. Tant que tu auras la moindre parcelle de défaut, je t'appellerai vraiment infidèle. Si tu entres *dans le domaine des choses spirituelles* et que tu sortes de toi-même, tu trouveras, par ta sagesse, le chemin vers le sens spirituel. Lorsque ta sagesse te conduira de ce côté, Khizr t'apportera l'eau de la vie éternelle.

Bravo! toi, faucon, qui t'es envolé, et qui, après t'être révolté *contre ton maître,* as courbé la tête. Ne te redresse pas lorsque tu dois baisser la tête; tiens-toi convenablement, même quand tu es plongé dans le sang. Tu es lié au cadavre de ce monde [5], et tu as ainsi été éloigné de l'autre. Laisse plutôt non-seulement le monde présent, mais le futur; ôte ton chaperon, regarde *librement*, et, lorsque tu

son, par *a cock pheasant*, *the junglecock*, et je pense qu'on doit le traduire ici par *faisan.*

[1] Allusion à ses pieds.

[2] Le jeu de mots si commun de *mâhi*, poisson, et de *mâh,* lune, est fondé sur l'ancienne cosmologie orientale, et n'est pas seulement amené par l'allitération, car on le trouve aussi en arabe, où سمك *poisson*, et قمر *lune*, n'offrent aucune ressemblance.

[3] Les perles du langage sont ce que nous appelons les fleurs du langage.

[4] Cf. *Les Oiseaux et les Fleurs*, et *La Colombe messagère,* par Sabbagh.

[5] A la lettre : «à la charogne du monde,» c'est-à-dire, au monde, qui est pareil à une charogne.

te seras dégagé des deux mondes, tu te reposeras sur la main d'Alexandre[1].

Salut, ô chardonneret[2]! Viens joyeusement, sois empressé d'agir, et arrive comme le feu. Consume donc entièrement, par ta chaleur, tout ce qui se montrera; brûle complétement jusqu'à l'essence de l'âme. Lorsque tu auras brûlé tout ce qui se présentera, la lumière de Dieu se manifestera de plus en plus en toi à chaque instant. Puisque ton cœur a connu les secrets de Dieu, reste fidèlement attaché aux choses de Dieu. Lorsque tu seras en cela un oiseau parfait, tu n'existeras plus, mais Dieu demeurera. Salut!

CHAPITRE II.

DISCOURS DE LA HUPPE AUX OISEAUX. V. 658.

Les oiseaux du monde se réunirent tous, tant ceux qui sont connus que ceux qui sont inconnus, et ils tinrent alors entre eux ce langage: « Il n'y a pas dans le monde de pays sans roi; comment « se fait-il cependant que le pays des oiseaux en soit privé? Il ne « faut pas que cet état de choses dure plus longtemps; nous devons « joindre nos efforts et aller à la recherche d'un roi, car il n'y a pas « de bonne administration dans un pays sans roi, et l'armée est désor- « ganisée. »

En conséquence de ces considérations, tous les oiseaux se rendirent en un certain lieu pour s'occuper de la recherche d'un roi. La huppe, tout émue et pleine d'espérance, arriva et se plaça au milieu de l'assemblée des oiseaux. Elle avait sur la poitrine l'ornement qui témoignait qu'elle était entrée dans la voie spirituelle; elle avait sur la tête la couronne de la vérité. En effet, elle était entrée avec intelligence dans la voie spirituelle, et elle connaissait le bien et le mal. « Chers « oiseaux, dit-elle, je suis réellement enrôlée dans la milice divine, et « je suis le messager du monde invisible. Je connais Dieu et les secrets

[1] Dans le texte, Alexandre est nommé *le possesseur des deux cornes*, ou des deux rayons de gloire, comme Moïse, parce que ses conquêtes avaient pour but la propagation de la vraie religion. (*Coran*, XVIII, 82 et suiv.)

[2] زرير (vers 653) est traduit par les mots, *avis aureas habens alas*, par Meninski (*Thesaurus linguar. orientalium*). Ne serait-ce pas l'oiseau que les Anglais appellent *gold finch*, pinson doré, c'est-à-dire, le chardonneret?

« de la création. Quand, comme moi, on porte écrit sur son bec le nom « de Dieu [1], on doit nécessairement avoir l'intelligence de beaucoup de « secrets. Je passe mes jours dans l'anxiété, et je n'ai affaire avec « personne. Je m'occupe de ce qui intéresse personnellement le roi; « mais je ne me mets pas en peine de son armée. J'indique l'eau par « mon instinct naturel, et je sais en outre beaucoup d'autres secrets. « J'entretins Salomon et j'allai en avant de son armée. Chose étonnante! « il ne demandait pas de nouvelles et ne s'informait pas de ceux qui « manquaient dans son royaume [2]; mais, lorsque je m'éloignais un peu « de lui, il me faisait chercher partout. Puisqu'il ne pouvait se passer de « moi, ma valeur est établie à jamais. Je portais ses lettres et je revenais; « j'étais son confident derrière le rideau. L'oiseau qui est recherché « par le prophète Salomon mérite de porter une couronne sur sa tête. « Tout oiseau peut-il entrer dans le chemin de celui qui y est parvenu « avec bonheur par la grâce de Dieu? Pendant des années, j'ai traversé « la mer et la terre, occupée à voyager. J'ai franchi des vallées et des « montagnes; j'ai parcouru un espace immense du temps du déluge. « J'ai accompagné Salomon dans ses voyages; j'ai souvent arpenté toute « la surface du globe. Je connais bien mon roi, mais je ne puis aller le « trouver toute seule. Si vous voulez m'y accompagner, je vous donne- « rai accès à la cour de ce roi. Délivrez-vous de toute présomption « timide et aussi de tout trouble incrédule. Celui qui a joué sa propre « vie est délivré de lui-même; il est délivré du bien et du mal dans le « chemin de son bien-aimé. Soyez généreux de votre vie, et placez le « pied sur ce chemin, pour poser ensuite le front sur le seuil *de la porte* « *de ce roi*. Nous avons un roi légitime, il réside derrière le mont *Câf*. « Son nom est *Simorg;* il est le roi des oiseaux. Il est près de nous, et « nous en sommes éloignés. Le lieu qu'il habite est inaccessible [3], et il

[1] Il est probablement question ici de la première partie de la profession de foi musulmane, لا اله الا الله, *il n'y a de dieu que Dieu*, laquelle semble être la traduction orthodoxe de l'ancienne formule persane panthéiste, نیست بجز یزدان, *il n'y a que Dieu;* mais qui en diffère essentiellement, comme l'a fait observer le Rév. J. L. Merrick, *The life and religion of Muhammad*, p. 401. (Voy. au surplus, au sujet des sentences brodées sur les gilets des sofis, mon *Mémoire sur les vêtements à inscriptions;* Journ. asiat. 1838.)

[2] Au deuxième hémistiche du vers 674, plusieurs manuscrits portent او, au lieu de زو, et je crois cette leçon préférable.

[3] A la lettre, en suivant la rédaction im-

« ne saurait être célébré par aucune langue. Il a devant lui plus de « cent mille voiles de lumière et d'obscurité. Dans les deux mondes, il « n'y a personne qui puisse lui disputer son empire. Il est le souverain « par excellence; il est submergé dans la perfection de sa majesté. Il ne « se manifeste pas complétement même au lieu de son séjour, auquel la « science et l'intelligence ne peuvent atteindre. Le chemin est inconnu, « et personne n'a assez de constance pour le trouver, quoique des mil- « liers de créatures le désirent. L'âme la plus pure ne saurait le dé- « crire, ni la raison le comprendre. On est troublé, et, malgré ses deux « yeux, on est dans l'obscurité. Aucune science n'a encore découvert « sa perfection, aucune vue n'a encore aperçu sa beauté. Les créatures « n'ont pu s'élever jusqu'à son excellence; la science est restée en ar- « rière, et l'œil a manqué de portée. C'est en vain que les créatures « ont voulu atteindre avec leur imagination à cette perfection et à cette « beauté [1]. Comment ouvrir cette voie à l'imagination, comment livrer « la lune (*mâh*) au poisson (*mâhi*)? Là des milliers de têtes seront « comme des boules de *mail;* on n'y entendra que des exclamations et « des soupirs. On trouve tour à tour dans ce chemin l'eau et la terre « ferme, et l'on ne saurait se faire une idée de sa longueur. Il faut un « homme à cœur de lion pour parcourir cette route extraordinaire; car « le chemin est long et la mer profonde [2]. Aussi marche-t-on stupéfait, « tantôt riant, tantôt pleurant. Quant à moi, je serais heureuse de trou- « ver la trace de ce chemin, car ce serait pour moi une honte que de « vivre sans y parvenir. A quoi servirait l'âme, si elle n'avait un objet à « aimer? Si tu es un homme, que ton âme ne soit pas sans maîtresse. « Il faut un homme parfait pour un tel chemin, car il doit savoir in- « troduire son âme à cette cour. Lave-toi bravement les mains de « cette vie, si tu veux être appelé un homme d'action. A quoi servi- « rait la vie, si l'on n'aimait pas? Pour ta bien-aimée, renonce à ta vie « chérie, comme les hommes dignes de leur vocation. Si tu livres gra-

primée du vers 690 : *il se repose sur un arbre élevé ;* mais ce sens littéral est expliqué par la rédaction de deux de mes meilleurs manuscrits, qui portent در حریمی عزتست آرام او, et در کمال عزتست, etc.

[1] Au lieu de مشتاقی, vers 700, un manuscrit porte مشت, ce qui vaut peut-être mieux.

[2] Conf. *Les Oiseaux et les Fleurs*, p. 120.

« cieusement ton âme, tu mériteras que ta bien-aimée te sacrifie sa « vie. »

V. 712. PREMIÈRE MANIFESTATION DU SIMORG.

Chose étonnante ! ce qui concerne le Simorg commença à se manifester en Chine au milieu de la nuit. Une de ses plumes tomba donc alors en Chine, et sa réputation remplit tout le monde. Chacun prit le dessin de cette plume, et quiconque la vit prit à cœur l'affaire. Cette plume est actuellement dans la salle des peintures de la Chine, et c'est pour cela que le Prophète a dit : « Allez à la recherche de la science, « fût-elle à la Chine[1]. » Si la manifestation de cette plume du Simorg n'eût pas eu lieu, il n'y aurait pas eu tant de bruit dans le monde au sujet de cet être mystérieux. Cette trace de son existence est un gage de sa gloire ; toutes les âmes portent la trace du dessin de cette plume. Comme sa description n'a ni commencement ni fin, il n'est pas nécessaire de dire à ce sujet plus que je ne le fais. Maintenant, vous qui êtes les hommes du chemin, abordez cette route et placez-y le pied.

Tous les oiseaux se réunirent donc, ainsi qu'il a été dit. Ils étaient dans l'agitation en songeant à la majesté du roi dont la huppe leur avait parlé. Le désir de l'avoir pour souverain s'était emparé d'eux et les avait jetés dans l'impatience. Ils firent donc leur projet de départ et voulurent aller en avant ; ils devinrent ses amis et leurs propres ennemis. Mais comme la route était longue et lointaine, chacun d'eux néanmoins était inquiet au moment de s'y engager et donna une excuse différente pour s'en dispenser, malgré la bonne volonté qu'il paraissait avoir.

CHAPITRE III.

V. 725. LE ROSSIGNOL.

L'amoureux rossignol se présenta d'abord ; il était hors de lui-même par l'excès de sa passion. Il exprimait un sens dans chacun des mille tons de ses chants, et dans ces sens divers se trouvait contenu un monde de secrets. Il célébra donc les secrets du mystère, au point qu'il ferma la bouche aux autres oiseaux. « Les secrets de l'amour me sont

[1] Hadîs déjà cité en d'autres termes.

« connus, dit-il; toute la nuit je répète mes chants d'amour. N'y a-t-il « pas quelque être malheureux comme David à qui je puisse chanter de « mélancoliques psaumes d'amour? C'est à l'imitation de mon chant « que la flûte gémit, et que le luth semble faire entendre des plaintes. « Je mets en émoi les parterres de roses aussi bien que le cœur des « amants. J'enseigne sans cesse de nouveaux mystères; à chaque instant « je répète de nouveaux chants de tristesse. Lorsque l'amour me fait « violence, je fais entendre un bruit pareil à celui des vagues de la mer. « Quiconque m'écoute perd la raison; il est dans l'ivresse, quelque « empire qu'il garde ordinairement sur lui-même. Si je suis privé pen- « dant longtemps de la vue de ma rose chérie, je me désole et je cesse « mes chants, qui dévoilent les secrets. Lorsqu'elle répand dans le « monde, au commencement du printemps, son odeur suave, je lui « ouvre gaiement mon cœur, et, par son heureux horoscope, mes « peines cessent; mais le rossignol se tait lorsque sa bien-aimée ne se « montre pas. Mes secrets ne sont pas connus de tout le monde; mais « la rose les sait avec certitude. Entièrement plongé dans l'amour de « la rose, je ne songe pas du tout à ma propre existence; je ne pense « qu'à l'amour de la rose; je ne désire pour moi que la rose vermeille. « Atteindre au Simorg, c'est au-dessus de mes forces, l'amour de la « rose suffit au rossignol. C'est pour moi qu'elle fleurit avec ses cent « feuilles; comment donc serais-je malheureux[1]? La rose qui s'épa- « nouit aujourd'hui pleine de désirs pour moi me sourit joyeusement. « Lorsqu'elle ne se montre à moi que sous le voile, je vois même évi- « demment qu'elle me sourit. Le rossignol pourrait-il rester une seule « nuit privé de l'amour d'un objet si charmant? »

La huppe répondit au rossignol : « Ô toi qui es resté en arrière, « occupé de la forme extérieure des choses! cesse de te complaire dans « un attachement séducteur. L'amour du minois de la rose a enfoncé « dans ton cœur bien des épines; il a agi sur toi et il t'a dominé. « Quoique la rose soit belle, sa beauté disparaît dans une huitaine de « jours. Or l'amour d'une chose évidemment si caduque ne doit pro- « voquer que le dégoût des gens parfaits. Si le sourire de la rose excite

[1] Au vers 743, il y a un jeu de mots entre صد برگ, *centifolium*, et بی برگ, *n'ayant pas de feuilles*, c'est-à-dire, malheureux, destitué de tout.

« tes désirs, c'est pour t'attirer jour et nuit dans le gémissement de la « plainte. Laisse donc la rose et rougis; car elle se rit de toi à chaque « nouveau printemps, et elle ne te sourit pas. »

V. 754. LA PRINCESSE ET LE DERVICHE.

Un roi avait une fille, belle comme la lune, et pour laquelle tout le monde avait de la sympathie et de l'affection. La passion était continuellement en éveil à cause de ses yeux à demi fermés par le sommeil et par une douce ivresse. Son visage avait la blancheur du camphre, et ses cheveux, la noirceur du musc. Le rubis de la plus belle eau séchait de jalousie par l'éclat de ses lèvres. Si elle manifestait tant soit peu sa beauté, la raison était contristée de ne pouvoir l'apprécier dignement. Si le sucre était venu à connaître la saveur de ses lèvres, il se serait coagulé ou fondu de honte. Par l'effet du destin, un derviche, dont la vue était tombée sur cette lune éclatante, en fut violemment épris. Le pauvre homme avait à la main un petit pain rond, tandis que le pain qui aurait pu le nourrir était resté chez le boulanger. Mais quand son regard tomba sur la joue de cette lune, le petit pain tomba de sa main sur le chemin. La jeune fille passa devant lui comme une flamme de feu, et elle s'éloigna de lui en riant. Lorsque le derviche vit ce sourire, il tomba sur la poussière plongé dans le sang. Il avait encore la moitié de son pain et la moitié de son âme; il fut privé en même temps de l'un et de l'autre. Il n'eut de repos ni jour ni nuit; mais il garda le silence, et se contenta de pleurer et de brûler. Lorsqu'il se rappelait le sourire de cette princesse, il versait des larmes comme le nuage qui répand une pluie abondante. Cet amour frénétique dura sept ans, pendant lesquels il dormit avec les chiens dans la rue de sa maîtresse. Les gens de la princesse finirent par s'apercevoir de la chose, et, comme ils étaient d'un méchant naturel, ils formèrent d'un commun accord le dessein de trancher la tête du derviche comme on coupe une bougie. Toutefois cette princesse appela le faquir en secret et lui dit : « Y a-t-il quelque rapprochement possible entre « une personne comme moi et une personne comme toi? Mais sache « que mes gens en veulent à ta vie; ainsi, va-t'en et fuis; cesse de te « tenir à ma porte, lève-toi et disparais. »

Le malheureux derviche répondit : « Le jour où je suis devenu amou-« reux de toi, j'ai lavé mes mains de la vie. Puissent des milliers d'âmes « privées de repos comme moi se sacrifier à chaque instant pour ta « beauté. Puisqu'on veut me tuer injustement, dis une parole en ré-« ponse à la seule demande que j'aie à te faire. Au moment où tu étais « cause qu'on voulait me trancher la tête, dis-moi pourquoi tu te riais « de moi ? » — « Ô ignorant ! répondit-elle, lorsque j'ai vu que tu allais « te déshonorer, j'ai ri de pitié pour toi. Je me suis permis de rire de « pitié, mais non par moquerie [1]. » Elle dit et se retira comme la fumée, loin du derviche désolé [2].

CHAPITRE IV.

LA PERRUCHE. V. 778.

Vint ensuite la perruche, tenant du sucre au bec, vêtue de vert comme la pistache, et ornée d'un collier d'or. Au prix de son éclat, l'épervier n'est qu'un moucheron [3], et partout la verdure est le reflet de ses plumes. Le sucre distille de ses paroles, car elle croque du sucre dès le matin. Écoute quel est son langage : « Des gens vils et des « cœurs d'acier, dit-elle, m'ont enfermée, toute charmante que je suis, « dans une cage de fer. Retenue dans cette prison, je désire avec ardeur « la source de l'eau de l'immortalité gardée par Khizr. Comme lui, je « suis vêtue de vert [4], car je suis le Khizr des oiseaux. Je voudrais m'a-« breuver à la source de cette eau, mais je n'ai pas la force de m'éle-« ver jusqu'à l'aile du Simorg ; la source de Khizr me suffit. »

La huppe lui répond : « Ô toi qui n'as aucune idée du bonheur !

[1] L'auteur établit une distinction entre rire de quelqu'un et lui rire en face. La première expression peut signifier rire par manière de plaisanterie, l'autre se moquer. Du reste, le but de cette anecdote est de mettre en relief cette pensée, que la belle dont il s'agit se rit du derviche comme la rose du rossignol.

[2] Le deuxième hémistiche du vers 777 est ainsi rédigé dans un de mes manuscrits :

ناگهان جان از تن او در ربود

ce qui s'applique au derviche, et signifie qu'il mourut de douleur ; et, en effet, le traducteur hindoustani l'a ainsi entendu, car il a rendu cet hémistiche par le suivant :

اگیا سو پل مین جیو دینا فقیر

[3] Pensée ridicule pour amener un jeu de mots entre باشه et پشه.

[4] Allusion au vêtement vert, sous lequel est représenté Khizr ou Élie. Sur ce personnage mystérieux, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.*

« sache que celui qui ne sait pas renoncer à sa vie n'est pas homme. « La vie t'a été donnée pour que tu puisses posséder un seul instant « une digne amie. Recherche sincèrement l'eau de la vie; mets-toi donc « en marche, car tu n'as pas l'amande, tu n'en as que l'écorce. Veux-tu « sacrifier ta vie pour les belles? imite les hommes dignes de ce nom, « en entrant franchement dans leur voie. »

V. 789. LE FOU ET KHIZR.

Il y avait un fou, *par excès d'amour de Dieu*, qui occupait une position élevée. Khizr lui dit : « O homme parfait! veux-tu être mon ami? » — « Tu ne saurais me convenir, répondit-il, parce que tu as bu à longs « traits de l'eau de l'immortalité, en sorte que tu subsisteras toujours. « Or, moi, je veux renoncer à la vie, parce que je suis sans ami, et que « je ne saurais ainsi supporter l'existence. Tandis que tu es occupé à « préserver ta vie, je sacrifie tous les jours la mienne [1]. Il vaut donc « mieux que nous nous séparions, comme des oiseaux échappés du filet. « Adieu. »

CHAPITRE V.

V. 795. LE PAON.

Vint ensuite le paon, à la robe dorée, aux plumes de cent, que dis-je? de cent mille couleurs. Il se montre dans tous ses atours, comme la nouvelle mariée; chacune de ses plumes manifeste sa splendeur. « Le peintre du monde invisible, dit-il, remit de sa main, pour me « former, son pinceau aux jinns. Quoique je sois le Gabriel des oiseaux, « mon sort est cependant bien moins avantageux; car, ayant contracté « amitié avec le serpent dans le paradis terrestre, j'en fus ignominieu- « sement chassé. On me priva du poste de confiance qui m'avait été « confié, et mes pieds furent ma prison [2]; mais j'ai toujours espoir qu'un

[1] La rédaction de ce vers 793 n'est pas satisfaisante. On le lit ainsi dans un de mes manuscrits :

نی چو تو در حفظ جانی مانده ام
بلکه من هر روز جان افشانده ام

La traduction hindoustanie porte :

تم منگین کرتی اپس کا جیو جتن
مین مگون هوتی شهید بی کفن

[2] Métaphore en allusion à la laideur des pieds du paon, mentionnée dans *Les Oiseaux et les Fleurs*.

« guide généreux me tirera de cet obscur séjour pour me conduire à « la demeure de l'éternité. Je n'ai pas la prétention de parvenir jusqu'au « roi *dont tu parles*, il me suffit d'arriver à son portier. Le Simorg pour- « rait-il être l'objet de mon ambition, puisque je la borne à habiter « le paradis terrestre? Je n'ai rien à faire dans le monde tant que je « n'irai pas me reposer une autre fois dans le Paradis. »

La huppe lui répondit : « Ô toi qui t'égares volontairement du « vrai chemin! sache que celui qui désire le palais de ce roi, bien « préférable au palais dont tu parles, n'a rien de mieux à faire que « de s'en approcher[1]. C'est l'habitation de l'âme, c'est l'éternité, ob- « jet de nos désirs, le logis du cœur, en un mot le siége de la vérité. « Le Très-Haut est ce vaste océan, le paradis des délices terrestres n'en « est qu'une petite goutte. Celui qui possède l'océan en possède la « goutte, tout ce qui n'est pas cet océan est folie. Lorsque tu peux avoir « l'océan, pourquoi irais-tu rechercher une goutte de la rosée nocturne? « Celui qui participe aux secrets du soleil pourra-t-il s'arrêter à un « atome de poussière? Celui qui est le tout a-t-il affaire avec la par- « tie? L'âme a-t-elle besoin des membres du corps? Si tu es un homme « parfait, considère le tout, recherche le tout, sois le tout, choisis le « tout. »

LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE. V. 814.

Un disciple demanda à son maître : « Pourquoi Adam fut-il obligé « de sortir du Paradis? » Le maître répondit : « Lorsque Adam, la plus « noble des créatures, entra dans le Paradis, il entendit du monde « invisible une voix retentissante[2], qui lui dit : « Ô toi que cent liens « attachent au paradis terrestre! sache que quiconque dans les deux « mondes s'occupe d'autre chose que de moi, je le prive de tout ce qui « existe visiblement, afin qu'il ne s'attache qu'à moi, son véritable ami. « Qu'est une âme au prix de milliers d'âmes? mais à quoi servirait-elle « si elle ne s'attachait pas à l'être digne d'être aimé par excellence[3]?

[1] Conf. *Ps.* LXXXIII, 2.

[2] هاتف signifie, à la lettre, un interlocuteur du monde invisible.

[3] L'auteur joue, dans ce vers 819, entre le mot جانان, pluriel de جان, âme, et le même mot employé dans le sens de bien-aimé, maîtresse. Ici le bien-aimé, la maîtresse, c'est Dieu, ainsi qu'il est facile de le

« Celui qui a vécu pour autre chose que pour lui, fût-il Adam lui-« même, a été repoussé. Les habitants du Paradis savent que la pre-« mière chose qu'ils doivent donner, c'est leur cœur; mais, s'ils ne sont « pas des gens du Paradis, ils reculeront devant le sacrifice de leur « cœur. »

CHAPITRE VI.

V. 823. ### LE CANARD.

Le canard sortit craintivement hors de l'eau; il se rendit à l'assemblée *des oiseaux,* vêtu de sa plus belle robe, et dit : « Personne, dans « les deux mondes, n'a parlé d'une jolie créature plus pure que moi. Je « fais régulièrement, et à toute heure, l'ablution légale; puis j'étends « sur l'eau le tapis *de la prière.* Qui est-ce qui se tient sur l'eau comme « moi? car c'est certainement un pouvoir merveilleux que je possède. Je « suis, parmi les oiseaux, un pénitent aux vues pures, au vêtement pur, « à l'habitation toujours pure. Rien ne me paraît profitable, si ce n'est « l'eau, car ma nourriture et ma demeure sont dans l'eau. Quelque « grand que soit le chagrin que j'éprouve, je le lave tout de suite dans « l'eau, que je ne quitte jamais. Il faut que l'eau alimente toujours le « ruisseau où je me tiens, car je n'aime pas la terre sèche. Ce n'est « qu'avec l'eau que j'ai affaire; comment la quitterais-je? *Tout ce qui vit,* « *vit par l'eau*[1] et ne peut absolument s'en passer[2]. Comment pourrais-je « traverser les vallées et voler jusqu'au Simorg? Comment celui qui se « contente, comme moi, de la surface de l'eau, peut-il éprouver le « désir de voir le Simorg. »

La huppe lui répondit : « Ô toi qui te complais dans l'eau! toi dont « l'eau entoure la vie comme il en serait du feu! tu t'endors mollement « sur l'eau, mais une vague vient et t'emporte; l'eau n'est bonne que « pour ceux qui n'ont pas le visage net. Si tu es ainsi, tu fais bien de « rechercher l'eau; mais combien de temps seras-tu aussi pur que l'eau, « puisqu'il te faut voir le visage de tous ceux qui n'ont pas le visage « net *et qui viennent se baigner?* »

comprendre par le contexte et par le sens général du poëme. — [1] Conf. *Coran,* XXI, 31; *Genèse,* I, 20. — [2] A la lettre : « ne peut s'en laver les mains. »

ANECDOTE ALLÉGORIQUE. V. 839.

Quelqu'un demanda à un fou *religieux* : « Que sont les deux mondes « qui occupent toutes nos pensées ? » Il répondit : « Le monde supérieur « et le monde inférieur sont comme une goutte d'eau qui est ou n'est « pas.

« Au commencement, il se manifesta une goutte d'eau, qui se revêtit « des plus belles figures; mais toute figure qui est sur l'eau, serait-« elle de fer, périra. Il n'y a rien de plus dur que le fer, et cepen-« dant sache bien qu'il a l'eau pour principe. Mais tout ce qui a l'eau « pour fondement, serait-ce du fer, n'a pas plus de réalité qu'un songe. « Personne n'a jamais considéré l'eau comme quelque chose de stable. « Un édifice serait-il solide sur l'eau ? »

CHAPITRE VII.

LA PERDRIX. V. 846.

Puis la perdrix s'approcha, contente, et marchant avec grâce; elle sortit de son trou[1], timidement et comme en état d'ivresse. Son bec est rouge, son plumage aurore, le sang bouillonne dans ses yeux. Tantôt elle vole avec ceinture et épée, tantôt elle tourne la tête devant l'épée. « Je suis constamment restée dans les ruines, dit-elle, parce « que j'aime beaucoup les pierreries. L'amour des joyaux a allumé « un feu dans mon cœur, et il suffit à mon bonheur. Quand la cha-« leur de ce feu se manifeste, le gravier que j'ai avalé rougit comme « s'il était ensanglanté[2]; et tu peux voir que lorsque le feu produit « son effet, il donne tout de suite à la pierre la couleur du sang. Je « suis restée entre la pierre et le feu dans l'inaction et la perplexité. « Ardente et passionnée, je mange du gravier, et, le cœur enflammé, « je dors sur la pierre. Ô mes amis! ouvrez les yeux, voyez ce que je « mange et comment je dors. Peut-on provoquer celui qui dort sur une « pierre et qui mange des pierres? Mon cœur est blessé, dans cet état « pénible, par cent chagrins, parce que mon amour pour les pierres

[1] Allusion au nid de la perdrix, qui est dans la terre.

[2] Feu le baron de Hammer remarque que les naturalistes nous font savoir que la perdrix avale de petites pierres, surtout colorées.

« précieuses m'attache à la montagne. Que celui qui aime une chose « autre que les joyaux sache que cette chose est transitoire; au con- « traire le règne des joyaux est un établissement éternel; ils tiennent « par leur essence à la montagne; je connais et la montagne et la « pierre précieuse. Pour chercher le diamant, je ne quitte pas un « instant ma ceinture ni mon épée[1], dont la lame moirée m'offre tou- « jours des diamants, et là même je les cherche. Je n'ai encore trouvé « aucune essence dont la nature fût supérieure aux pierreries, ni une « perle d'aussi belle eau qu'elles. Or le chemin vers le Simorg est diffi- « cile, et mon pied reste attaché aux pierres précieuses, comme s'il « était enfoncé dans l'argile. Comment arriverais-je bravement auprès « du Simorg la main sur la tête et le pied dans la boue? Je ne me dé- « tourne pas plus du diamant que le feu de sa proie; ou je meurs, ou « je trouve des pierres précieuses. La noblesse de mon caractère doit « se déployer, car celui qui ne l'a pas en partage est sans valeur. »

La huppe lui répondit : « Ô toi qui as toutes les couleurs comme les « pierreries! tu es un peu boiteuse et tu donnes des excuses boiteuses. « Le sang de ton cœur teint tes pattes et ton bec, et tu t'avilis à la « recherche des joyaux. Que sont les joyaux, sinon des pierres colo- « rées? Et c'est cependant leur amour qui rend ton cœur d'acier; sans « couleur, elles ne seraient que de communs petits cailloux. Or celui « qui s'attache à la couleur (*rang*) n'a pas de poids (*sang*). Celui qui pos- « sède l'odeur ne recherche pas la couleur[2], comme celui qui recherche « le vrai joyau de la qualité foncière ne se contente pas d'une pierre. »

V. 872. L'ANNEAU DE SALOMON.

Aucune pierre n'eut jamais l'éminente prérogative du chaton de l'anneau de Salomon. La renommée et la réputation de cet anneau étaient extrêmes, et cependant le chaton n'était qu'une simple pierre du poids d'un demi-dang[3]. Lorsque Salomon prit pour chaton de sa bague cette pierre, toute la face de la terre fut sous sa puissance. Salomon vit ainsi son règne établi; il vit les horizons sous sa loi. La su-

[1] Attar veut indiquer par là l'éperon ou l'ergot de la perdrix.

[2] C'est-à-dire, celui qui possède l'essence de la chose n'en recherche pas l'extérieur.

[3] Le دانگ équivaut au quart de la drachme.

perficie de son royaume était donc immense[1]; le vent le portait partout à son gré, et il ne possédait en réalité que sa pierre d'un demi-dang. Il dit : « Comme mon royaume et mon gouvernement ne sont « stables que par cette pierre, je ne veux pas que dans le monde spi- « rituel ou temporel quelqu'un puisse posséder désormais une telle « puissance[2]. »

Ô mon roi! j'ai vu clairement de l'œil de la raison ce royaume précaire; il est un diminutif de celui qui viendra ensuite. Désormais ne le donne jamais à personne autre; je ne veux avoir affaire ni avec l'armée, ni avec l'empire; mais je choisis pour toujours la besace du derviche. Quoique Salomon fût un roi puissant, à cause de la pierre de son anneau, cette pierre était cependant ce qui arrêtait sa marche dans la voie spirituelle.

Comme cette pierre produisait cet effet à l'égard de Salomon, que n'opérerait-elle pas à l'égard d'un être tel que toi, pauvre perdrix? Et puisque le diamant est une simple pierre, ne le recherche pas; ne donne ton âme que pour la face de ta maîtresse; détourne ton cœur du joyau vulgaire, ô toi qui recherches le vrai joyau! et sois toujours à la poursuite du bon joaillier.

CHAPITRE VIII.

LE HUMAY. V. 887.

Le humay, à l'ombre heureuse, arriva devant l'assemblée, lui dont l'ombre crée les rois. C'est du humay qu'est venu le nom de *humayûn* (fortuné), parce que cet oiseau est celui de tous qui a le plus d'ambition.

« Oiseaux de la terre et de la mer, dit-il, je ne suis pas un oiseau « comme les autres oiseaux. Une haute ambition m'a fait agir, et c'est « pour la satisfaire que je me suis séparé des créatures; c'est ainsi que « je considère comme vile ma chienne d'âme. C'est par moi que Feri-

[1] Il y a, mot à mot, *l'étendue (de son royaume) était de quarante parasanges;* mais quarante, en persan, exprime un nombre indéterminé; ainsi l'on dit les quarante colonnes (*chihal minar*), pour exprimer les colonnes qu'on trouve aux ruines de Persépolis, etc.

[2] La tradition porte que Salomon jeta en effet dans l'Océan son anneau merveilleux. (Voy. *Mille et une Nuits,* trad. de Lane.)

« doun et Jamschid ont été grands. Les rois sont élevés sur le pavois « par l'influence de mon ombre; mais les hommes qui ont un carac- « tère de mendiant ne me plaisent pas. Je donne des os à ronger à ma « chienne d'âme, et je mets mon esprit en sûreté contre elle. Comme « je me borne à donner des os à mon âme, mon esprit[1] acquiert par « là un rang élevé. Comment peut-il détourner sa tête de sa gloire, « celui dont l'ombre crée les rois? Tout le monde cherche à s'abriter à « l'ombre de ses ailes, dans l'espoir d'en obtenir quelque avantage. « Comment rechercherais-je l'amitié de l'altier Simorg, puisque j'ai la « royauté à ma disposition ? »

La huppe lui répondit : « O toi que l'orgueil a asservi! cesse d'é- « tendre ton ombre, et ne te complais plus désormais en toi-même. En « ce moment, bien loin de faire asseoir un roi sur le trône, tu es oc- « cupé, comme le chien, avec un os. Plût à Dieu que tu ne fisses pas « asseoir des Khosroës sur le trône, et que tu ne fusses pas occupé d'un « os! En supposant même que tous les rois de la terre ne sont assis sur « le trône que par l'effet de ton ombre, demain cependant ils tom- « beront dans le malheur, et resteront pour toujours privés de leur « royauté, tandis que, s'ils n'avaient pas vu ton ombre, ils n'auraient « pas à rendre un compte terrible au dernier jour.

V. 904. MAHMÛD ET LE SAGE.

Un homme aux intentions pures, et qui était dans le droit chemin, vit une nuit, en songe, le sultan Mahmûd, et il lui dit : « Ô roi, dont « la fortune fut si heureuse! quelle est ta situation dans le royaume « de l'éternité ? » Il répondit : « Frappe mon corps si tu le veux, mais « n'afflige pas mon âme; ne dis rien et retire-toi, car on ne doit pas « parler ici de royauté. Mon pouvoir a été à la fois illusoire et cou- « pable. Comment, en effet, la souveraineté pourra-t-elle s'élever d'une « vile poignée de terre ? La royauté ne convient qu'à Dieu, le maître

[1] Attar distingue, comme saint Paul (*Thess.* v, 23), l'*anima* du *spiritus*, c'est-à-dire, l'âme concupiscente, l'âme inférieure, de l'âme supérieure, de l'esprit. Il donne à l'esprit le nom de روح en arabe, et de دل en persan, quoique ce dernier mot signifie proprement *cœur*, et à l'âme concupiscente celui de نفس en arabe, et de جان en persan. Toutefois ce dernier mot est employé dans les deux sens, comme on le voit ici, où il est opposé à نفس. Il est facile d'en juger par le contexte.

« de l'univers. Lorsque j'ai vu ma faiblesse et mon incapacité, j'ai eu « honte de ma propre royauté. Si tu veux me donner un titre, donne-« moi celui de *désolé*. Dieu est le roi de la nature; ne m'appelle pas « roi, moi aussi. L'empire lui appartient, et je serais aujourd'hui heu-« reux si j'étais un simple faquir sur la terre. Plût à Dieu qu'il y eût eu « cent puits *pour m'y emprisonner*, et que je n'eusse pas été en dignité ! « Je voudrais avoir glané les champs de blé plutôt que d'avoir été roi. « Retire-toi donc, je ne possède plus rien actuellement, et l'on me de-« mande compte des plus petites choses. Que se dessèchent les ailes et « les plumes de cet humay qui m'a donné place sous son ombre! »

CHAPITRE IX.

LE FAUCON. V. 915.

Le faucon arriva ensuite fièrement, et vint dévoiler le secret des mystères devant l'assemblée *des oiseaux*. Il fit parade de son équipement militaire et du chaperon qui couvre sa tête. Il dit : « Moi, qui « désire me reposer sur la main du roi, je ne regarde pas les autres « créatures; je me couvre les yeux d'un chaperon, afin d'appuyer mon « pied sur la main du roi. Je suis élevé dans la plus grande étiquette, et « je pratique l'abstinence comme les pénitents, afin que, lorsqu'un « jour on m'amène au roi, je puisse faire exactement le service qu'on « exige de moi. Pourquoi voudrais-je voir le Simorg, même en songe? « pourquoi m'empresserais-je étourdiment d'aller auprès de lui? Je me « contente d'être nourri de la main du roi; sa cour me suffit dans le « monde. Je ne me sens pas disposé à prendre part au voyage proposé; « je suis assez honoré par la main du roi. Celui qui jouit de la faveur « royale obtient ce qu'il désire. Or, pour me rendre agréable au roi, je « n'ai qu'à prendre mon vol dans des vallées sans limites. Ainsi je n'ai « pas d'autre désir que de passer joyeusement ma vie dans cette situa-« tion, tantôt auprès du roi, tantôt allant à la chasse d'après son « ordre. »

La huppe lui dit : « Ô toi qui es sensible aux choses extérieures sans « t'occuper des qualités essentielles, et qui es resté attaché à la forme! « sache que si le roi avait un égal dans son royaume, une telle royauté « ne lui conviendrait pas. Le Simorg est l'être à qui la royauté convient,

« parce qu'il est unique en puissance. Celui-là n'est pas roi qui fait « follement sa volonté dans un pays; mais le roi est celui qui n'a pas « d'égal, qui est fidèle et conciliant. Si le roi du monde est souvent « équitable, il se livre cependant quelquefois à l'injustice [1]. Plus on est « proche de lui, plus on est sans doute dans une position délicate; on « craint toujours de déplaire au roi; la vie même est souvent en danger. « Le roi du monde peut être comparé au feu; éloigne-toi de lui, cela « vaut mieux que d'en approcher. Il est bon de vivre loin des rois, ô « toi qui as vécu auprès d'eux! sache-le bien. »

V. 938. LE ROI ET SON ESCLAVE.

Il y avait un roi, d'un noble caractère, qui affectionnait un esclave dont la beauté avait attiré son attention. Il lui était tellement attaché qu'il ne pouvait rester un moment sans s'en occuper. Il lui donnait un plus beau costume qu'aux autres esclaves; il l'avait toujours devant ses yeux. Lorsque le roi s'amusait à tirer des flèches dans son château, cet esclave se pâmait de peur, parce que le roi se servait pour but d'une pomme qu'il mettait sur la tête de cet esclave. Or, lorsque le roi fendait de sa flèche cette pomme, l'esclave était, de peur, jaune comme le bois de teinture nommé *zarîr*.

Quelqu'un qui ignorait ce qui se passait dit un jour à l'esclave : « Pourquoi ton visage a-t-il la couleur de l'or? pourquoi, malgré la con- « sidération dont tu jouis auprès du roi, as-tu cette pâleur mortelle? » —« Le roi, répondit l'esclave, prend pour but de ses flèches une pomme « qu'il place sur ma tête. Si sa flèche me touche, il dit en me reniant : « L'esclave ne s'est pas bien tenu, car je suis le plus habile tireur de mon « royaume. Si, au contraire, la flèche va droit à son but, tout le monde « dit que c'est par l'effet de l'adresse du roi. Quant à moi, dans cette « cruelle alternative, je suis dans le trouble sans que le roi y prenne « garde. »

[1] Au deuxième hémistiche du vers 933, au lieu de جفاکاری, des manuscrits portent گرفتاری. et d'autres ستمگاری.

CHAPITRE X

LE HÉRON[1]. V. 950.

Le héron vint ensuite en toute hâte, et il parla ainsi aux oiseaux sur sa position : « Ma charmante demeure est auprès de la mer, là où « personne n'entend mon chant. Je suis si inoffensif, que qui que ce soit « ne se plaint de moi dans le monde. Je siége soucieux sur le bord « de la mer, triste et mélancolique. J'ensanglante mon cœur par le désir « de l'eau[2]; que puis-je devenir si elle me manque? Mais, comme je ne « fais pas partie des habitants de la mer, je meurs, les lèvres sèches, « sur son bord. Quoique l'Océan soit très-agité, *et que ses vagues viennent « jusqu'à moi*, je ne puis en avaler une goutte. Si l'Océan perdait une « seule goutte d'eau, mon cœur brûlerait de dépit. A une créature « comme moi, l'amour de l'Océan suffit; cette passion suffit à mon cer- « veau. Je ne suis actuellement en souci que de l'Océan; je n'ai pas la « force d'aller trouver le Simorg; je demande grâce. Celui qui ne re- « cherche qu'une goutte d'eau pourra-t-il s'unir au Simorg? »

« Ô toi qui ne connais pas l'Océan! lui répondit la huppe, sache « qu'il est plein de crocodiles et d'animaux *dangereux*, que tantôt son « eau est amère, tantôt saumâtre, tantôt calme, tantôt agitée. C'est une « chose changeante et non stable; quelquefois en flux et quelquefois « en reflux. Bien de grands personnages ont préparé un petit navire « *pour aller sur cet Océan*, et sont tombés dans l'abîme, où ils ont péri. « Le plongeur qui y pénètre n'y trouve que de l'affliction pour son « âme, et, si quelqu'un touche un instant le fond de l'Océan, il reparaît « bientôt mort sur sa surface, comme l'herbe. D'un tel élément, qui « est dépourvu de fidélité, personne ne doit espérer d'affection. Si tu « ne t'éloignes pas tout à fait de l'Océan, il finira par te submerger. « Il s'agite lui-même par amour pour son ami[3]; tantôt il roule ses « flots, tantôt il fait entendre du bruit. Puisqu'il ne peut trouver pour « lui-même ce qu'il désire, tu ne trouveras pas non plus en lui le repos « de ton cœur. L'Océan n'est qu'un petit ruisseau qui prend sa source

[1] La traduction hindoustanie rend le mot بوتیمار, que je traduis par *héron*, par بگلا, qui est bien, en effet, le héron.

[2] C'est-à-dire, je désire ardemment vivre auprès de l'eau. — [3] C'est-à-dire, Dieu représenté sous l'allégorie du Simorg.

« dans le chemin qui conduit à l'ami; comment t'en contenterais-tu « donc et te priverais-tu de voir sa face? »

V. 972. LE SAGE ET L'OCÉAN.

Un observateur des choses spirituelles alla auprès de l'Océan, et lui demanda pourquoi il était vêtu de bleu; pourquoi cette robe de deuil, et pourquoi il bouillonnait sans feu.

L'Océan donna cette réponse à cet homme d'esprit attentif : « Je « suis ému à cause de la séparation de mon ami. Comme, à cause de « mon insuffisance, je ne suis pas digne de lui, j'ai pris des vêtements « bleus en signe du chagrin que j'en ressens. Dans mon trouble, mes « lèvres sont desséchées, et c'est à cause du feu de mon amour que j'é- « prouve cette agitation pareille à l'ébullition. Si je pouvais trouver « une goutte de son eau céleste du Kauçar, je jouirais à sa porte de « la vie éternelle. Sans cette goutte que je recherche, je mourrai « de désir avec les milliers d'individus qui périssent jour et nuit dans « sa voie. »

CHAPITRE XI.

V. 979. LE HIBOU.

Le hibou [1] vint ensuite d'un air effaré et dit : « J'ai choisi pour ma « demeure une maison délabrée. Je suis faible; je suis né dans les « ruines, et je m'y plais; mais non pour y boire du vin [2]. J'ai bien « trouvé des centaines de lieux habités; mais les uns sont dans le trouble, « les autres dans la haine. Celui qui veut vivre en paix doit aller, « comme l'ivrogne, parmi les ruines. Si je réside tristement au milieu « des ruines, c'est parce que c'est là que sont cachés les trésors. L'amour « de ces trésors m'a ainsi conduit dans les ruines, car ce n'est qu'au « milieu d'elles qu'ils existent. Là je cache à tout le monde ma sollici- « tude, dans l'espoir de trouver mon trésor, qui ne soit pas défendu par

[1] Le mot persan كوف, du texte, est rendu, tant dans la traduction hindoustanie que dans la traduction turque, par le mot جغد, également persan, qui est plus usité pour exprimer le *noctua* ou hibou, et que porte, du reste, un de mes manuscrits du texte original. — [2] Allusion à l'usage des musulmans de se retirer au milieu des endroits peu fréquentés et des ruines pour y boire du vin, chose interdite par la loi.

« un talisman. Si mon pied rencontrait un trésor, mon cœur désireux « serait libre. Je crois bien que l'amour envers le Simorg n'est pas fabu- « leux, car il n'est pas ressenti par des insensés; mais je suis loin de « me tenir ferme dans son amour, je n'aime que mon trésor et mes « ruines. »

La huppe lui dit : « Ô toi qui es ivre de l'amour des richesses! sup- « posons que tu parviennes à trouver un trésor; eh bien! tu mourras « sur ce trésor, et ta vie se sera ainsi écoulée sans avoir atteint le but « élevé *qu'on doit se proposer*. L'amour de l'or est le propre des mé- « créants. Celui qui fait de l'or une idole est un autre Tharé[1]. Adorer « l'or, c'est de l'infidélité; ne serais-tu pas par hasard de la famille de « l'Israélite qui fabriqua le veau d'or[2]? Tout cœur qui est gâté par « l'amour de l'or aura la physionomie altérée, *comme une monnaie fausse*, « au jour de la résurrection. »

L'AVARE. V. 994.

Un sot avait un coffret plein d'or, qu'il laissa en mourant. Un an après, son fils le vit en songe sous la figure d'une souris, les deux yeux pleins de larmes, qui rôdait en trottant autour de l'endroit où était enfoui son or. Son fils raconta qu'il l'avait interrogé, en lui disant : « Pourquoi es-tu venu ici? dis-le-moi. » Le père répondit : « J'ai caché « de l'or ici; je viens voir si quelqu'un l'a découvert. » Son fils lui de- manda : « Pourquoi as-tu la forme d'une souris? » Il dit : « Le cœur « dans lequel s'est élevé l'amour de l'or a cette forme[3]. Regarde-moi, « et fais ton profit de ce que tu vois, en renonçant à l'or, ô mon en- « fant! »

[1] Le texte porte آذری, *un Azur,* c'est, en effet, le nom que les musulmans donnent à Tharé, père d'Abraham, qui fut, selon eux, idolâtre et adorateur du feu. (Cf. *Coran*, xx, 87, 90, 96.)

[2] Cet individu est nommé ici, comme dans le Coran (xx, 8), سامری, Samiri.

[3] Après le vers 999, plusieurs manuscrits donnent celui qui suit :

حشر او چون (ou بر) صورت موشی بود
هر زبان در جان او (ou حسرتش) جوشی بود

« A la résurrection, il prendra la figure d'une « souris, et tout le monde l'invectivera. »

CHAPITRE XII.

V. 1002. ### LA BERGERONNETTE.

Vint ensuite la bergeronnette, le corps faible et le cœur tendre, agitée comme la flamme de la tête aux pieds. « Je suis, dit-elle, stupé- « faite, abattue, sans vigueur, sans force, sans moyens d'existence. Je « suis frêle comme un cheveu, je n'ai personne pour me secourir, et, « dans ma faiblesse, je n'ai pas la force d'une fourmi. Je n'ai ni duvet, « ni plumes, rien enfin. Comment parvenir auprès du noble Simorg ? « Comment un faible oiseau comme moi pourrait-il arriver auprès de « lui ? La bergeronnette le pourrait-elle jamais ? Il ne manque pas de « gens dans le monde qui recherchent cette union ; mais convient- « elle à un être tel que moi ? Je sens que je ne puis parvenir à cette « union, et ainsi je ne veux pas pour une chose impossible faire un « pénible voyage. Si je me dirigeais vers la cour du Simorg, je mour- « rais ou je serais brûlée en route. Puisque je ne me sens pas propre « à l'entreprise que tu proposes, je me contenterai de chercher ici mon « Joseph dans le puits. J'ai perdu un Joseph, mais je pourrai le trouver « encore dans le monde. Si je viens à bout de retirer mon Joseph « du puits, je m'envolerai avec lui du poisson à la lune. »

La huppe lui répondit : « Ô toi qui, dans ton abattement, tantôt « triste, tantôt gaie, résistes à mon invitation ! je fais peu d'attention à « tes adroits prétextes et à ton hypocrisie, bien loin d'agréer tes rai- « sons. Mets le pied en avant, ne souffle mot, couds-toi les lèvres. Si « tous se brûlent, tu brûleras comme les autres ; mais, puisque tu te « compares métaphoriquement à Jacob, sache qu'on ne te donnera « pas Joseph : ainsi cesse d'employer la ruse. Le feu de la jalousie[2] « brûlera toujours, et le monde ne peut s'élever à l'amour de Jo- « seph. »

[1] L'oiseau nommé ici صعوه est rendu par كهنجن en hindoustani ; c'est le même que celui dont il a été question plus haut sous le nom de موسيچه. — [2] Allusion aux frères de Joseph.

ANECDOTE SUR JACOB. V. 1016.

Lorsque Joseph fut séparé de son père, Jacob perdit la vue par l'effet de la séparation de son fils. Des larmes de sang coulaient en abondance de ses yeux, le nom de Joseph était toujours dans sa bouche. L'ange Gabriel vint, et lui dit : « Si jamais tu prononces encore le nom « de Joseph, je retrancherai ton nom du nombre des prophètes et des « envoyés. »

Lorsque cet ordre arriva de Dieu à Jacob, le nom de Joseph fut effacé de sa langue; mais ce nom fut toujours néanmoins comme son commensal, et il le répétait sans cesse en son cœur.

Une nuit il vit Joseph en songe, et il l'appela auprès de lui; mais il se ressouvint de ce que Dieu lui avait ordonné, et, dans son trouble et son abattement, il se frappa la poitrine. Toutefois, par l'effet de sa faiblesse il poussa de son cœur immaculé un soupir de tristesse. Lorsqu'il se leva de son agréable sommeil, Gabriel arriva, et fit entendre ces mots : « Dieu dit : Tu n'as pas prononcé le nom de Joseph « de ta langue, mais tu as poussé à la place un soupir; or, par ton « soupir, j'apprends la réalité. C'est qu'en vérité tu as anéanti ta péni- « tence. Quel avantage en as-tu retiré? » — « L'amour agit ainsi envers « l'esprit; vois ce que le jeu de l'amour opère en moi. »

CHAPITRE XIII.

MENTION GÉNÉRALE DES OISEAUX. V. 1030.

Ensuite tous les autres oiseaux apportèrent, dans leur ignorance, une quantité d'excuses. Chacun d'eux donna une sotte excuse; toutefois il ne l'énonça pas dans l'intérieur *de la réunion*, mais sur le seuil. Si je ne te répète pas les excuses de tous ces oiseaux, pardonne-moi, *lecteur*, car ce serait trop long. Chacun d'eux n'en avait qu'une mauvaise à présenter; aussi comment de tels oiseaux pouvaient-ils embrasser dans leurs serres le Simorg?

Celui qui préfère le Simorg à sa propre vie doit se combattre vaillamment lui-même. Quand on n'a pas trente grains dans son nid[1], il peut se faire qu'on ne soit pas amoureux du Simorg. Puisque tu n'as pas

[1] C'est-à-dire, celui qui n'apprécie pas cet oiseau qui en vaut trente.

un gésier propre à digérer le grain, pourrais-tu être le compagnon de jeûne du Simorg? Lorsque tu as à peine goûté au vin, comment en boiras-tu une grande coupe, ô paladin? Si tu n'as pas plus d'énergie et de force qu'un atome, comment pourras-tu trouver le trésor du soleil? Puisque tu peux te noyer dans une goutte d'eau imperceptible, comment pourras-tu aller du fond de la mer aux hauteurs célestes? C'est bien réel et ce n'est pas une simple odeur[1]. Ceci n'est pas l'affaire de ceux qui n'ont pas le visage net.

Lorsque tous les oiseaux eurent compris ce dont il s'agissait, ils s'adressèrent encore à la huppe en ces termes : « Toi qui te charges de « nous conduire dans le chemin, toi qui es le meilleur et le plus puis- « sant des oiseaux, sache que nous sommes tous faibles et sans force, « sans duvet ni plumes, sans corps ni énergie; comment pourrons-nous « enfin arriver au sublime Simorg? Notre arrivée auprès de lui serait « un miracle. Dis-nous avec qui cet être merveilleux a de l'analogie; « car sans cela des aveugles comme nous ne sauraient chercher ce « mystère. S'il y avait quelque rapport entre cet être et nous, nous « éprouverions de l'inclination à aller vers lui; mais nous voyons en « lui Salomon, et nous sommes la fourmi mendiante. Vois ce qu'il est et « ce que nous sommes : comment l'insecte qui est retenu au fond du « puits pourra-t-il s'élever jusqu'au grand Simorg? La royauté sera- « t-elle le partage du mendiant? Cela pourra-t-il avoir lieu avec le peu « de force que nous avons? »

La huppe répondit : « Ô oiseaux sans ambition! comment un géné- « reux amour pourrait-il surgir d'un cœur dépourvu de sensibilité? « Cette sorte de mendicité, dans laquelle vous semblez vous complaire, « est pour vous sans résultat. L'amour ne s'accorde pas avec le manque « de sensibilité. Celui qui aime les yeux ouverts[2] marche à son but « en jouant avec sa vie. Sache que quand le Simorg manifeste hors « du voile sa face aussi brillante que le soleil, il produit des milliers « d'ombres sur la terre; puis il jette son regard sur ces ombres pures. « Il déploie donc son ombre dans le monde, et alors paraissent à chaque

[1] Au premier hémistiche du vers 1040, au lieu de بوی, quelques manuscrits portent گوی.

[2] C'est-à-dire, en connaissant bien l'objet de son amour.

« instant de nombreux oiseaux. Les différentes espèces d'oiseaux qu'on « voit dans le monde ne sont donc tous que l'ombre du Simorg. Sa- « chez bien cela, ô ignorants! Dès que vous le saurez, vous compren- « drez exactement le rapport que vous avez avec le Simorg. Admirez « ce mystère avec intelligence, mais ne le divulguez pas. Celui qui a ac- « quis *cette science* est submergé dans l'immensité du Simorg ; mais, « gardons-nous de dire qu'il est Dieu pour cela. Si vous devenez ce que « j'ai dit, vous ne serez pas Dieu, mais vous serez à jamais submergés « en Dieu. Un homme ainsi submergé est-il pour cela une transsubstan- « tiation [1]? et ce que je dis à ce sujet peut-il être considéré comme « superflu ? Puisque vous savez de qui vous êtes l'ombre, vous devez « être indifférents à vivre ou à mourir. Si le Simorg n'eût pas voulu se « manifester au dehors, il n'aurait pas projeté son ombre; s'il eût « voulu rester caché, jamais son ombre n'eût paru dans le monde. Tout « ce qui se manifeste par son ombre se produit ainsi visiblement. Si tu « n'as pas un œil propre à voir le Simorg, tu n'auras pas non plus un « cœur brillant comme un miroir *propre à le réfléchir*. Il est vrai qu'il « n'y a pas d'œil susceptible d'admirer cette beauté, ni de la com- « prendre; on ne peut aimer le Simorg comme les beautés temporelles; « mais, par excès de bonté, il a fait un miroir pour s'y réfléchir. Le « miroir, c'est le cœur. Regarde dans le cœur, et tu y verras son « image. »

LE ROI CHARMANT. V. 1070.

Il y avait un roi charmant et incomparable dans le monde de la beauté. La vraie aurore était un éclair de son visage, l'ange Gabriel une émanation de son odeur. Le royaume de sa beauté [2] était le Coran de ses secrets, et ses yeux en étaient les versets par leur attrait. J'ignore si quelqu'un avait jamais eu la force de soutenir la vue de ce prince d'une beauté si accomplie. Quoi qu'il en soit, le monde entier était plein de sa renommée, et son amour se faisait ressentir violemment à toute créature. Quelquefois il lançait son coursier dans la rue,

[1] C'est-à-dire, peut-il se considérer comme Dieu même?

[2] Le mot عالم (vers 1072), qui en arabe signifie *monde*, se prend aussi, surtout dans l'Inde, dans le sens de *beauté*.

le visage couvert d'un voile rose; mais à ceux qui regardaient ce voile, on séparait la tête du corps, bien qu'ils fussent innocents; et à ceux qui prononçaient son nom, on coupait aussitôt la langue. Donc celui qui songeait à avoir des rapports avec lui livrait par là inévitablement au vent son esprit et son âme. En un seul jour il mourait un millier de personnes du chagrin causé par son amour. Voilà l'amour et son résultat.

Afin de voir manifestement la beauté de ce prince, on donnait volontiers sa vie, et l'on mourait, persuadé qu'il valait mieux mourir de passion pour le visage de cet être charmant, que de vivre cent longues vies loin de lui. Personne ne pouvait se résigner à la patience relativement à lui; personne n'en avait la force. Les hommes périssaient à sa recherche; chose étonnante! ils ne pouvaient ni supporter sa présence, ni se passer de lui. Toutefois, si quelqu'un pouvait soutenir un instant sa vue, le roi manifestait alors son visage; quant à ceux qui n'avaient pas le courage de le regarder, ils se bornaient à avoir le plaisir de l'entendre. Personne n'était digne de lui, et tous mouraient le cœur plein du chagrin que leur causait son amour. Le roi fit faire en conséquence un miroir, pour qu'on pût y regarder *indirectement* son visage. On disposa convenablement le palais du roi, et l'on y plaça ce miroir. Le roi allait en haut du palais, et il regardait dans ce miroir; son visage se réfléchissait alors dans le miroir, et chacun pouvait le voir.

De même, si tu chéris la beauté de ton ami, sache que ton cœur en est le miroir. Prends ton cœur et contemples-y sa beauté; fais de ton âme un miroir pour y voir l'éclat *de ton ami*. Il est ton roi dans le château de la gloire, et ce château est lumineux par le soleil de cette beauté. Admire dans ton propre cœur ton roi; vois son trône dans un atome. Toute apparence qui se manifestera à toi dans le désert doit être réellement pour toi l'ombre mystérieuse du Simorg. S'il t'avait révélé sa beauté, tu la reconnaîtrais dans son ombre. Qu'il y ait trente oiseaux (*si-morg*), ou qu'il y en ait quarante, tout ce que tu vois est l'ombre du Simorg. Le Simorg n'est pas distinct de son ombre : soutenir le contraire, ce n'est pas dire la vérité; l'un et l'autre existent ensemble. Cherche-les donc réunis, ou mieux, laisse l'ombre, et tu trouveras alors

le secret. Si le bonheur te secondait, tu verrais dans cette ombre le soleil; mais si tu te perdais dans cette ombre, comment pourrais-tu obtenir le Simorg lui-même? Si tu découvres, au contraire, que l'ombre se perd dans le soleil, alors tu verras que tu es toi-même le soleil[1].

ANECDOTE SUR ALEXANDRE. V. 1103.

On dit qu'une fois l'heureux Alexandre, roi du monde, au lieu d'envoyer un ambassadeur, se revêtit lui-même des insignes de ses envoyés, et alla ainsi secrètement s'acquitter du rôle qu'il s'était donné. Puis il dit, comme venant de la part d'Alexandre, ce que tout le monde ignorait. Personne, dans l'univers, ne sut jamais que cet ambassadeur était Alexandre de Grèce. Comme tout le monde ne connaissait pas Alexandre, on ne l'aurait pas cru s'il avait dit qu'il était Alexandre.

Le roi connaît un chemin pour arriver à tous les cœurs; mais il n'y a pas de chemin qui mène au cœur égaré. Si le roi semble méconnaître ta cellule, ne t'afflige pas, puisque tu sais qu'il y réside *en réalité* intérieurement.

MAHMÛD ET AYÂZ. V. 1110.

Ayâz, ayant été attristé par le mauvais *œil*, finit par être placé loin de l'*œil* du sultan Mahmûd. Dans son découragement, il s'étendit sur le lit des gémissements, et il tomba dans l'affliction, la peine et l'abattement. Lorsque la nouvelle en parvint à Mahmûd, et qu'il sut ainsi la vérité, il appela un serviteur : « Va, lui dit-il, auprès d'Ayâz, « et adresse-lui ces mots : Ô toi qui as été disgracié par le roi! voici « ses propres paroles : « Je suis éloigné de toi et de ton charmant visage, « c'est pourquoi j'éprouve de la peine et du chagrin. Je pense bien que « tu es triste, mais je ne sais qui est plus triste de toi ou de moi. Si « mon corps est éloigné de ta société intime, mon âme aimante est « auprès de toi. Ô toi qui m'aimes! je suis l'âme de toi-même; je ne « suis pas un instant absent loin de toi. Le mauvais œil a fait bien du « mal, puisqu'il a attristé un être aussi charmant que toi. » Ainsi dit

[1] La traduction hindoustanie du deuxième hémistiche du vers 1102 me paraît en fixer le sens, que je suis dans ma traduction : تو اپنی خورشید ہوکر آئیگا.

le roi; puis il ajouta en parlant à son serviteur : « Va au plus vite, « comme la flamme et comme la fumée; ne t'arrête pas en chemin, « prends garde; va comme l'eau, et comme l'éclair qui précède le ton-« nerre. Pour peu que tu te retardes dans le chemin, je rendrai « étroits à ton égard les deux mondes. »

Le serviteur, troublé, se mit en route et ne tarda pas d'arriver comme le vent auprès d'Ayâz; mais il trouva le roi assis devant son esclave. Son esprit pénétrant fut agité; un tremblement s'empara de son corps, on aurait dit qu'il était en proie à une peine extrême. Il disait, en effet, en lui-même : « Quel malheur d'être attaché au service « du roi! il va sans doute répandre aujourd'hui mon sang. » — « Je « jure, dit alors le serviteur, que je ne suis resté ni assis ni debout « dans aucun lieu; et j'ignore tout à fait comment le roi a pu arriver « ici avant moi. Le roi me croit-il, oui ou non? Si j'ai manqué en « quelque chose à mon devoir, je me reconnais infidèle. » — « Tu n'es « pas mahram dans cette chose, répondit Mahmûd, comment aurais-« tu pu franchir le chemin comme je l'ai fait? J'ai un chemin secret « pour aller jusqu'à Ayâz, parce que je ne puis me passer un instant « de le voir. Je puis désirer d'avoir extérieurement des nouvelles « d'Ayâz; mais, derrière le rideau, je sais à quoi m'en tenir sur son « compte. Que je demande des nouvelles de ce qui le concerne aux « vieillards ou aux jeunes gens, mon âme n'en est pas moins en réa-« lité unie à lui. »

CHAPITRE XIV.

V. 1133. EXPLICATIONS DE LA HUPPE SUR LE VOYAGE PROJETÉ.

Lorsque tous ces oiseaux eurent entendu ce discours, ils découvrirent les anciens secrets. Ils reconnurent leur rapport avec le Simorg, et nécessairement ils éprouvèrent le désir de faire le voyage *que la huppe leur proposait*. Toutefois ce discours même les fit reculer à se mettre en route; ils éprouvèrent tous la même inquiétude, et l'exprimèrent pareillement. Ils dirent donc à la huppe : « Ô toi qui es notre « guide dans cette affaire! veux-tu que nous abandonnions, pour abor-« der ce chemin, la vie tranquille dont nous jouissons, puisque de

« faibles oiseaux comme nous ne peuvent se flatter de trouver le vrai « chemin pour arriver au lieu sublime où demeure le Simorg. »

La huppe répondit alors, en sa qualité de guide : « Celui qui aime « ne songe pas à sa propre vie ; si l'on aime véritablement, il faut re- « noncer à la vie, qu'on soit abstinent ou libertin. Puisque ton esprit « n'est pas d'accord avec ton âme, sacrifie celle-ci, et tu parviendras « au but de ton voyage. Si cette âme t'intercepte le chemin, écarte-la ; « puis jette tes regards en avant et contemple. Si l'on te demande de « renoncer à la foi, si l'on veut que tu renonces à la vie, renonce à « l'une et à l'autre ; laisse la foi et sacrifie ta vie. Un ignorant des « choses spirituelles aura beau dire qu'il est faux que l'amour soit pré- « férable, soit à l'infidélité, soit à la foi, *en disant :* Quel rapport y a- « t-il entre la foi, l'infidélité et l'amour ? Les amants font-ils atten- « tion à leur vie ? L'amant met le feu à toute espèce de moisson : il « enfonce la scie à son cou, et il se perce le corps. A l'amour il faut « la douleur et le sang du cœur ; l'amour aime les choses difficiles.

« Ô échanson ! remplis ma coupe du sang de mon cœur, et, s'il n'y « en a plus, donne-moi la lie qui reste[1]. L'amour est une peine cruelle « qui dévore tout. Tantôt il déchire le voile de l'âme, tantôt il le re- « coud. Un atome d'amour est préférable à tout ce qui existe entre les « horizons, et un atome de ses peines vaut mieux que l'amour heureux « de tous les amants. L'amour est la moelle des êtres ; mais il n'existe « pas sans douleur réelle. Quiconque a le pied ferme dans l'amour « renonce à la fois à la religion et à l'incrédulité. L'amour t'ouvrira la « porte de la pauvreté *spirituelle*, et la pauvreté te montrera le chemin « de l'incrédulité. Quand il ne te restera plus ni incrédulité ni religion, « ton corps et ton âme disparaîtront ; tu seras digne de ces mystères : « il faut, en effet, être tel pour les pénétrer. Avance donc sans crainte « ton pied dans cette voie comme les hommes *spirituels*, et renonce, « sans balancer à la foi et à l'infidélité. N'hésite pas, retire tes mains « de l'enfance, aie plutôt pour cette chose l'ardeur des braves ; cent « vicissitudes tomberaient inopinément sur toi, que tu n'aurais pas de « crainte à éprouver si elles avaient lieu dans la voie dont il s'agit. »

[1] Jeu de mots sur درد *dard*, douleur, qui, prononcé دُرد *dard*, signifie *lie*.

V. 1159. HISTOIRE DU SCHAÏKH SAN'ÂN.

Le schaïkh San'ân était un saint personnage de son temps, plus parfait que tout ce qu'on peut dire. Ce schaïkh resta dans la retraite pendant cinquante ans avec quatre cents disciples parfaits. Chacun de ses disciples, chose étonnante! ne cessait de faire pénitence jour et nuit. Il avait les œuvres et la science en partage, et il avait aussi des amis; il avait les avantages extérieurs et la révélation intérieure, ainsi que l'intelligence des mystères. Il avait exécuté quatre ou cinq fois le pèlerinage de la Mecque; il avait passé à cet exercice un temps considérable. Il faisait des prières et des jeûnes sans nombre; il n'omettait aucune pratique de la sunna. Ses anciens étaient hors d'eux-mêmes à son sujet en se voyant ainsi surpassés. Cet homme spirituel aurait fendu un cheveu; il était fort dans les miracles et les degrés du spiritualisme. Quiconque était malade ou abattu retrouvait la santé par son souffle. En résumé, dans la joie et la tristesse, il était un exemple pour les hommes et comme un drapeau dans le monde. Quoiqu'il se *vît* le modèle de ses compagnons, il *vit* pendant quelques nuits la même chose en songe; à savoir, que de la Mecque il allait résider en Grèce, et qu'il y adorait une idole. Après avoir eu ce songe fâcheux, il fit part de la douleur qu'il en éprouvait; car, hélas! le Joseph de la grâce allait tomber dans le puits; une circonstance difficile se présentait dans le chemin. «J'ignore (dit-il) si je pourrai retirer mon âme de ce «chagrin; je dois renoncer à la vie si je veux professer la foi. Sur toute «la surface de la terre il n'y a pas un homme qui ait à supporter une «telle vicissitude dans sa route; s'il la surmonte, le chemin sera lumi-«neux pour lui jusqu'à ce qu'il atteigne son but; mais s'il ne peut «y réussir, le chemin sera à la fin trop long pour lui.» Bref, ce maître incomparable dit à ses disciples : «Mon parti est pris; il faut «que j'aille tout de suite du côté de la Grèce, afin d'avoir prompte-«ment l'explication de ce songe.» Ses quatre cents disciples fidèles l'accompagnèrent dans le voyage. Ils allèrent de la Caaba aux confins de la Grèce, et ils parcoururent d'un bout à l'autre ce pays. Par hasard ils virent un balcon[1] élevé, sur lequel était assise une jeune fille.

[1] Le mot منظر, qu'on trouve au vers 1181, signifie proprement un lieu propre à être vu.

C'était une fille chrétienne, d'une figure angélique, qui possédait des facultés contemplatives dans le chemin de Dieu. C'était un soleil sans déclin sur la sphère de la beauté et sur le zodiaque de la dignité. L'astre du jour, par la jalousie que lui inspirait l'éclat de son visage, paraissait dans la rue qu'elle habitait plus jaune que le visage des amants. Quiconque liait son cœur à la chevelure de cette jeune fille ceignait la ceinture des chrétiens en songeant à cette chevelure; quiconque plaçait son âme sur le rubis des lèvres de cette beauté ravissante perdait la *tête* avant même d'avoir mis le *pied* dans le chemin de l'amour; l'aurore prenait une teinte noire à cause de ses noirs cheveux; la Grèce se couvrait de rides[1], à cause de cette belle aux éphélides. Ses deux yeux étaient la séduction des amants; ses deux sourcils figuraient des arcs parfaits. Lorsqu'elle regardait ses admirateurs, elle les terrassait de la main de son œillade[2]. Son sourcil formait comme le cintre de la lune de son œil où se repose la prunelle. Lorsque cette prunelle de son œil agissait avec énergie[3], elle saisissait comme une proie l'âme de centaines d'hommes. Son visage, sous ses cheveux lisses, brillait comme un charbon ardent; l'humide rubis *de ses lèvres* rendait altéré un monde entier; le narcisse de ses yeux langoureux avait pour cils cent poignards; celui qui avait soif de l'eau pure dont on s'abreuve à sa bouche, ainsi qu'une source vive, ressentait sur son cœur le piquant de ses cils comme autant de poignards. Vu que les expressions ne pouvaient passer par sa bouche, *tant elle était petite*, on ne comprenait pas ce qu'elle disait. En effet, la forme de sa bouche était celle du trou d'une aiguille; et sa taille, aussi mince qu'un cheveu, était en outre serrée par son zunnâr. Elle avait au milieu du menton une fossette couleur d'argent, vivifiante comme les discours de Jésus. Des milliers de cœurs, noyés dans le sang comme

un lieu de spectacle, un théâtre; mais ici ce mot paraît signifier un balcon, et il est rendu en effet, dans la traduction hindoustanie, par چهجها, *galerie*, etc.

[1] Le texte porte پر چین, *pleines de rides* ou *de Chine*, la dernière expression signifiant l'une et l'autre chose, et étant employée ici pour obtenir un jeu de mots et faire ainsi contraster la Chine avec la Grèce.

[2] A la lettre : «elle les jetait sur l'appui «de la fenêtre avec la main de son œillade» (vers 1189).

[3] Jeu de mots, au premier hémistiche du vers 1191, entre مردم, *le petit homme*, c'est-à-dire, la prunelle de l'œil, et مردمی, *bravoure*, *énergie*.

Joseph, se précipitaient tête baissée dans ce puits[1]. Des perles aussi brillantes que le soleil ornaient ses cheveux; elle avait le visage couvert d'un voile d'étoffe noire. Lorsque cette jeune fille chrétienne eut levé son voile, le cœur du schaïkh déjà asservi s'enflamma. Par là même qu'elle montra son visage de dessous ce voile, elle ceignit les reins du schaïkh de cent zunnâr au moyen d'un seul de ses cheveux. Quoique le schaïkh n'eût pas arrêté ses regards sur la jeune chrétienne, toutefois il ressentit pour elle un amour qui produisit un effet tel, que son libre arbitre glissa entièrement de ses mains, et qu'il tomba lui-même sans que ses pieds pussent le soutenir; il tomba, dis-je, à cet endroit même, consumé par le feu de l'amour. Tout ce qu'il avait cessa d'exister tout à fait; son cœur s'évanouit en fumée par l'effet du feu de son amour. L'amour de cette jeune fille mit son âme au pillage; l'infidélité se répandit des cheveux de la chrétienne sur sa foi.

Le schaïkh livra donc sa foi et acheta l'infidélité; il vendit sa situation saine et acquit l'infamie. Cet amour agit avec violence sur son âme et son cœur au point qu'il désespéra de son cœur et fut rassasié de son âme : « Lorsque la religion vous quitte, s'écria-t-il, à quoi bon « le cœur? Oh! combien est pénible pour moi l'amour que je ressens « pour cette jeune chrétienne! »

Lorsque ses disciples le virent si affligé, ils comprirent ce qui était arrivé. Ils furent étonnés *à son sujet*, et, stupéfaits, ils tinrent la tête baissée. Plusieurs lui donnèrent des conseils qui n'avaient pas d'utilité, car en les admettant il n'aurait éprouvé aucun bien-être. A quiconque lui donna son avis, il n'obéit pas, parce que son affliction n'était susceptible d'aucun remède. Comment un amant passionné pourrait-il recevoir des ordres? Comment une douleur qui détruit tout remède pourrait-elle agréer un remède? Jusqu'à la nuit pendant ce long jour il eut l'œil fixé sur le balcon et la bouche ouverte. Les étoiles, qui cette nuit brûlaient comme des lampes, empruntaient leur chaleur au cœur de ce saint personnage. Son amour s'accrut cent fois cette nuit,

[1] La comparaison de la fossette du menton avec un puits est très-usitée chez les poëtes musulmans. Le puits leur rappelle tout de suite celui dans lequel fut jeté Joseph; mais, bien loin d'être exposé à y trouver la mort, on y trouve la vie, comme on la trouvait par les paroles du Christ.

et inévitablement il fut tout à fait hors de lui. Il arracha son cœur à lui-même et au monde; il jeta de la poussière sur sa tête et se mit en deuil. Pendant quelque temps il n'eut ni sommeil ni repos; il était agité par l'amour, et il se lamentait à l'excès. « Seigneur, disait-il, « cette nuit n'est donc pas suivie du jour pour moi, ou bien est-ce que « la lampe du firmament ne brûle pas? Je suis resté bien des nuits en « abstinence, et personne ne pourrait dire ce que j'ai supporté. Je n'ai « plus eu la force de brûler comme la bougie; il n'est pas resté d'autre « eau à mon foie que le sang de mon cœur. On m'a retiré, comme la « bougie, de la liquéfaction et de la brûlure; on me brûle dans la nuit « et l'on me retire dans le jour. J'ai été assailli toute la nuit; je suis « resté plongé dans le sang de la tête aux pieds. Cent attaques m'ont « atteint à chaque instant durant la nuit; mais j'ignore quand viendra « le jour où je succomberai. Celui qui éprouverait de telles angoisses « pendant une seule nuit en aurait pour toujours le cœur consumé. Je « suis resté jour et nuit dans les plus grands tourments. Cette nuit a « été un jour fatal pour moi. Le malheureux incident que je devais subir « un jour, c'est cette nuit qu'il a eu lieu. Ô Seigneur! il ne doit pas y « avoir de jour après cette nuit; la lampe du firmament ne doit pas « brûler de nouveau. Ô Dieu! quelle est donc la chose que signale cette « nuit? Sera-t-elle le jour de la résurrection? La lampe du firmament « a-t-elle été éteinte par mes soupirs, ou bien s'est-elle cachée dans sa « jalousie pour la beauté de l'objet de mon amour? Cette nuit est aussi « longue et aussi noire que ses cheveux; sans cette circonstance, je serais « mort cent fois, privé de voir sa face. Je brûle dans cette nuit par « l'effet de la folie de mon amour, je n'ai pas la force d'en supporter « l'agitation; mais qu'est[1] ma vie, pour que je la passe à décrire mon « affliction et à déplorer ce que j'éprouve? Où est ma patience, pour « que je retire mes pieds sous le pan de ma robe, ou qu'ainsi que les « hommes *spirituels* je prenne la coupe enivrante du vin? Où est ma « fortune, si elle n'accomplit pas mon désir, et si elle ne me vient en « aide dans l'amour *de cette jeune fille?* Où est ma raison, pour que je « puisse faire usage de la science, ou qu'avec adresse je me serve pour

[1] کو est ici adverbe, et signifie *où;* il est en effet rendu dans la traduction hindoustanie par کان, qui est la forme dakhnî pour کهان, et en turc par کیم.

« moi-même de mon jugement? Où est ma main, pour que je mette sur « ma tête la poussière du chemin, tandis que je la relèverai de dessous « la poussière et le sang? Où est mon pied, pour qu'il cherche la rue « de mon amie? Où est mon œil, pour que je puisse voir encore son « visage? Où est mon amie, pour me donner son cœur en me voyant « dans une telle peine? Où est-elle, pour me prendre par la main? Où « est le jour, pour que pendant sa durée je pousse des cris et des gé- « missements? Où est l'intelligence, pour en faire un instrument de « sagesse? Ma raison, ma patience et mon amie ont disparu. Quel est « cet amour, quelle est cette douleur, quelle est cette chose? »

Tous les amis du schaïkh, prenant intérêt à lui, se réunirent cette nuit, à cause de ses plaintes. Un d'eux lui dit : « Ô grand schaïkh, « lève-toi, et chasse la tentation à laquelle tu es en proie. Lève-toi, « et fais l'ablution légale (*gusl*) de cette tentation. » Le schaïkh lui répondit : « Sache, ô impatient! que j'ai fait cette nuit cent ablutions « avec le sang de mon cœur. »

Un autre lui dit : « Où est ton chapelet? car comment pourrais-tu te « bien conduire sans chapelet? » Il répondit : « J'ai rejeté mon chapelet « de ma main, afin de pouvoir me ceindre du *zunnâr* chrétien. »

Un autre lui dit encore : « Ô saint vieillard! si tu as péché, repens- « t'en sans retard. » Le schaïkh répondit : « Je me repens actuelle- « ment d'avoir suivi la loi positive; je veux quitter la position absurde « où j'étais. »

Un autre lui dit : « Ô toi qui connais les secrets! réveille-toi et lève- « toi pour la prière. » Il dit : « Où est le *mihrab* de la face de mon amie, « afin que je n'aie désormais d'autre soin que d'y faire le *namâz?* »

Un autre lui dit : « Jusques à quand tiendras-tu ce discours? Lève- « toi, et va dans le secret adorer Dieu. » Le schaïkh dit : « Si mon « idole était ici, il me conviendrait alors, en effet, de faire adoration « devant elle. »

Un autre lui dit : « Tu n'éprouves donc pas de repentir? tu ne con- « serves donc aucun attachement pour l'islamisme? » Il dit : « Personne « n'est plus repentant que moi de n'avoir pas été amoureux jus- « qu'ici. »

Un autre lui dit : « Un dive t'a barré le chemin et a percé inopiné-

« ment ton cœur avec la flèche de la frustration. » Il répondit : « Dis au « dive qui barre mon chemin de m'attaquer tout de suite, s'il doit le « faire, agilement et lestement. »

Un autre lui dit : « Quiconque est intelligent te dira, bien que tu « sois notre directeur, que tu t'es égaré. » Il dit : « Je m'embarrasse peu « de ce qu'on pourra dire, et je n'ai pas honte de ma conduite. J'ai « brisé avec une pierre la fiole de l'hypocrisie. »

Un autre lui dit : « Tes vieux amis sont affligés à ton sujet, et leur « cœur en est fendu en deux. » Il dit : « Puisque la jeune chrétienne « a le cœur satisfait, mon propre cœur est insouciant sur tout le « reste. »

Un autre lui dit : « Arrange-toi avec nous, qui sommes tes vrais « amis, afin de retourner cette nuit en notre compagnie à la caaba. » Il dit : « A défaut de la caaba, il y a l'église. Je suis en possession de « ma raison dans la caaba, mais je suis ivre dans l'église. »

Un autre lui dit : « Décide-toi tout de suite à partir, va te recueillir « dans le harem sacré de la Mecque, et y demander pardon à Dieu. » Il répondit : « Je veux demander mon pardon en posant ma tête sur « le seuil de la porte de cette belle. Laisse-moi donc en repos. »

Un autre lui dit : « L'enfer est sur ta route; toutefois on peut tou- « jours l'éviter, en veillant sur soi. » Il dit : « L'enfer peut bien être sur « ma route, mais c'est un seul de mes soupirs qui alimente le feu des « sept enfers. »

Un autre lui dit : « Reviens *à de meilleurs sentiments* par l'espoir du « Paradis, et repens-toi de ta mauvaise conduite. » Il répondit : « Puis- « que j'ai une amie au visage céleste, j'ai à ma portée la route du « Paradis, si je veux y arriver. »

Un autre lui dit : « Crains Dieu, et rends-lui l'honneur qui lui est dû. » Il dit : « Ce feu que Dieu a *jeté* dans mon cœur, je ne puis le *re- « jeter* de mon cou. »

Un autre lui dit : « Renonce à ce dangereux objet, reviens à la foi et « sois croyant. » Il dit : « Ne cherche autre chose auprès de moi que « l'infidélité. Ne demande pas la foi à celui qui est devenu infidèle. »

Comme les discours des amis du schaïkh ne produisaient aucun effet sur lui, ils se décidèrent à garder le silence, en voyant qu'ils

avaient pris un soin inutile. Des flots de sang s'agitèrent dans l'intérieur de leur cœur et finirent par sortir au dehors.

Enfin le lendemain, lorsque le Turc du jour, armé de son bouclier d'or, trancha la tête avec son sabre à la nuit noire[1], et que le monde, plein de tromperie, fut plongé dans un océan de lumière provenant de la source du soleil, le schaïkh, auparavant si retiré du monde, mais désormais le jouet de son amie, alla dans sa rue errer avec les chiens. Il s'assit, dans la méditation, sur la poussière de cette rue, le cœur en désordre, comme les cheveux qui ornaient le visage de sa belle, semblable à la lune. Près d'un mois, jour et nuit, il attendit patiemment dans sa rue de voir le soleil de sa face. A la fin, il tomba malade, privé qu'il était de voir celle qui avait asservi son cœur, et cependant il ne leva pas la tête du seuil de sa porte. La terre de la rue de cette idole était son lit, et la marche de sa porte son oreiller. Comme la belle chrétienne vit qu'il ne quittait pas sa rue, elle comprit qu'il était amoureux d'elle. Elle se déguisa[2], et lui dit : « Ô schaïkh ! pourquoi es-tu ainsi « troublé ? Comment se fait-il qu'un abstinent tel que toi soit enivré « du vin du polythéisme et vienne s'asseoir dans la rue des chrétiens ? « Si le schaïkh m'adore[3], la folie s'emparera de lui pour toujours. »

Le schaïkh lui dit : « C'est parce que tu m'as vu faible, que tu as « dérobé mon cœur, qui déjà ne m'appartenait plus. Ou rends-moi mon « cœur, ou cède à mon amour. Considère ma supplication, et n'agis « pas avec pruderie ; laisse la coquetterie et la fierté, et fais attention à « moi, qui suis *pîr* et amant malheureux. Ô ma belle ! puisque mon « amour est sérieux, ou tranche-moi la tête, ou apporte la tienne à « mes embrassements. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour toi, si tu le « demandes ; car si tu le voulais tu me rendrais cette vie par le contact « de tes lèvres. Ô toi dont les lèvres et les boucles de cheveux m'offrent « à la fois avantage et désavantage ! te posséder, c'est mon dessein et

[1] C'est-à-dire, simplement, lorsque le jour arriva.

[2] Dans le vers 1283, اعجمی کرد est rendu dans la version hindoustanie par انجان هوکر, et ici ces deux expressions signifient, à ce qu'il semble, qu'elle prit des vêtements d'homme pour aller parler au schaïkh, l'étiquette orientale ne permettant pas aux femmes de parler aux hommes hors du harem.

[3] A la lettre : « si le schaïkh adore une fille « chrétienne, c'est-à-dire, s'il admire ma « beauté au point d'oublier Dieu, et, par con« séquent, de m'adorer, etc. »

« mon but. Ne me jette pas tantôt dans le trouble par tes cheveux « embrouillés, tantôt dans la langueur par tes yeux languissants. A « cause de toi, mon cœur est comme du feu, mes yeux se fondent en « eau; sans toi, je suis sans parent, sans ami, sans patience. Privé que « je suis de toi, j'ai vendu le monde ainsi que ma vie[1], et j'ai cousu « ma bourse[2] par l'effet de ton amour. J'ai répandu des larmes de mes « yeux comme la pluie, parce que hors de toi mes yeux ne me servent « plus pour voir. Mon cœur par ta vue est resté dans le deuil; mon « œil a vu ta face, et mon cœur est resté dans le chagrin. Personne « n'a vu ce que j'ai vu de mes yeux, et qui est-ce qui a enduré ce que « mon cœur a enduré? Il n'est resté de mon cœur que le sang; mais « pourrai-je me nourrir du sang de mon cœur, s'il ne me reste plus de « cœur? Désormais ne me frappe plus, moi malheureux, qui t'implore; « ne me soufflette pas avec tant de violence pour me terrasser. Ma vie « s'est passée dans l'attente; si je puis m'unir à toi, je trouverai enfin « la vie. Chaque nuit je dresse des embûches à ma propre âme; je joue « ma vie au bout de ta rue. La face sur la poussière de ta porte, je la « donne gratis en échange de la poussière. Je gémis plaintivement à ta « porte; ouvre-la, et admets-moi un instant en ta présence. Tu es le « soleil; comment pourrais-je m'éloigner de toi? Je suis l'ombre; com- « ment pourrais-je exister sans toi? Quoique je sois comme l'ombre « par l'effet de la crainte, je suis toutefois la fenêtre d'où l'on découvre « ton soleil. Je mettrais sous moi[3] les sept coupoles du monde, si tu « abaissais ta tête vers moi, qui suis un homme perdu. »

« Ô vieux radoteur! lui répondit la jeune chrétienne, n'as-tu pas « honte d'employer du camphre[4] et de préparer ton linceul? Rougis de « confusion. Puisque ton souffle est froid, ne cherche pas l'intimité avec « moi. Tu es devenu *pîr*[5]; ne fais pas le projet de jouer ton cœur. « Occupe-toi actuellement de ton linceul; cela vaudra mieux que de « t'occuper de moi. Dans l'âge avancé que tu as atteint, borne-toi à la

[1] Au vers 1294, un manuscrit porte ز تو بین جان وجهان, etc., ce qui explique le sens de جانم.

[2] C'est-à-dire, j'ai renoncé à l'or.

[3] A la lettre : « sous mon aile. » C'est la variante du fameux *sublimi feriar sidera vertice*.

[4] Qui s'évapore.

[5] پیر, nom qu'on donne aux schaïkhs et aux faquîrs, signifie proprement *vieillard*, et c'est surtout dans ce sens qu'il est ici employé.

« vie animale. Tu ne peux inspirer de l'amour ; va-t'en donc. Comment « pourrais-tu obtenir la royauté, lorsque tu ne peux trouver du pain « pour te rassasier ? »

Le schaïkh répliqua : « Tu dirais encore mille autres choses, que ton « amour seul occuperait toujours mes pensées. Qu'importe qu'on soit « jeune ou vieux pour aimer? L'amour produit son effet sur tous les « cœurs qu'il touche. »

La jeune fille dit : « Si tu es ferme dans ton projet, tu dois te laver « absolument les mains de l'islamisme, car l'amour de celui qui n'est « pas identique à son ami n'est que couleur et odeur. »

Le schaïkh dit : « Je ferai tout ce que tu me diras, et j'exécuterai « passivement ce que tu me commanderas. Toi dont le corps est blanc « comme l'argent, je suis ton esclave; mets à mon cou, pour faire « connaître mon esclavage, une boucle de tes cheveux. »

La jeune fille dit : « Si tu es un homme d'action, tu dois te décider à « faire quatre choses ; c'est à savoir : te prosterner devant les idoles, « brûler le Coran, boire du vin, fermer les yeux à la religion positive. »

Le schaïkh dit : « Je consens à boire du vin, mais je n'accepte pas « les trois autres conditions. Je puis boire du vin à ta beauté, mais je « ne puis me décider à faire les trois autres choses. »

Elle dit : « Lève-toi donc et viens boire du vin; lorsque tu auras « bu du vin, tu éprouveras l'émotion qui te décidera à accepter les autres « conditions. »

On conduisit donc le schaïkh jusqu'au temple des mages, et ses disciples y accoururent en toute hâte. Le schaïkh vit là réellement une réunion toute nouvelle pour lui, banquet dont l'hôte se distinguait par une incomparable beauté. Alors *le feu* de l'amour fit disparaître *l'eau* de ses œuvres, et les boucles de cheveux de la jeune chrétienne qu'il aimait emportèrent ses mérites. Il ne conserva ni sa raison, ni son bon sens; il soupira silencieusement en ce lieu. Il accepta une coupe de vin de la main de son amie, il la but, et il retira son cœur de ses devoirs.

Le vin et l'amour de son amie agirent en même temps sur le schaïkh. Que dis-je ! l'amour qu'il ressentait pour cette lune s'accrut à l'infini. En effet, lorsque le schaïkh vit cette belle à la bouche gracieuse,

et qu'il contempla ses riantes lèvres de rubis comme les deux valves d'une boîte, le feu de l'amour s'empara de son cœur, et un fleuve de sang se porta vers ses cils. Il demanda encore du vin et il le but; il mit à son oreille une boucle des cheveux de sa belle *en signe d'esclavage*. Il se rappelait les ouvrages, au nombre de plus de cent, qu'il avait lus ou écrits lui-même sur la religion, et le Coran, qu'il savait si bien par cœur; mais lorsque le vin parvint de la coupe dans son estomac, son sens spirituel s'effaça, et il ne lui resta plus qu'une vaine prétention. Tout ce qu'il savait disparut de son esprit, à mesure que le vin (*bâdah*) produisit son effet; son esprit s'en alla comme le vent (*bàd*). Le vin lava entièrement de la tablette de sa conscience le sens spirituel qu'il possédait auparavant. L'amour de cette belle le rendit soucieux, et tout ce qui l'avait occupé jusqu'alors s'évanouit pour lui.

Lorsque le schaïkh fut ivre, son amour devint violent, et son âme fut agitée comme l'Océan. Étant dans l'ivresse, la coupe en main, il regarda donc cette idole et perdit tout à coup son libre arbitre; il laissa glisser son cœur de sa main, et, excité par le vin, il voulut porter la main au cou de la belle chrétienne.

La jeune fille lui dit : « Tu n'es pas un homme d'action, tu n'as que « des prétentions en amour; tu ne connais pas le sens mystérieux des « choses. L'état normal ne peut s'allier à l'amour, mais l'infidélité y est « favorable. Si tu as le pied ferme dans l'amour, tu possèdes le chemin « de mes boucles de cheveux tortillées. Pose le pied dans l'infidélité, « représentée par mes boucles embrouillées; suis la route de mes che- « veux, tu pourras dès à présent mettre ta main à mon cou; mais si « tu ne veux pas suivre ce chemin, lève-toi et va-t'en; prends ton « bâton et le manteau de faquîr. »

A ces mots l'amoureux schaïkh fut tout à fait abattu, et il se soumit avec insouciance au destin. Avant que le schaïkh fût ivre, il n'avait déjà plus le sentiment de son existence; mais lorsque l'ivresse se fut emparée de lui, son esprit et sa raison lui échappèrent entièrement. Il ne revint plus à lui, et il fut livré à l'ignominie; il se fit effrontément chrétien[1]. Le vin vieux qu'il but produisit sur lui un effet

[1] A la lettre : « il devint *tarsâ* et ne *craignit* (*tarsîd*) rien de personne. » L'auteur a arrangé ainsi la phrase pour amener l'allitération entre *tarsâ* et *tarsîd*.

extraordinaire; il fit perdre la tête au schaïkh, et le rendit incertain comme le compas. Son vin était vieux, et son amour jeune. Sa maîtresse étant présente, comment la patience était-elle possible? Dans cet état extatique, le schaïkh s'enivra, et comment n'aurait-il pas été hors de lui, étant ivre et amoureux?

« Ô visage de lune! dit-il, je suis sans force; dis-moi ce que tu veux « de moi, qui ai perdu mon cœur. Si lorsque j'avais ma raison je ne « suis pas devenu idolâtre, j'ai brûlé le Coran devant l'idole lorsque « j'ai été ivre. »

La jeune chrétienne lui répondit : « Tu es actuellement mon homme; « qu'un bon sommeil répare tes forces, car tu es digne de moi. Tu « étais auparavant *cru* pour l'amour, mais maintenant que tu as acquis « de l'expérience tu es *cuit;* salut donc! »

Lorsque la nouvelle arriva aux chrétiens que le schaïkh dont il s'agit avait embrassé leur croyance, ils le portèrent dans leur église tandis qu'il était encore ivre, et ils lui dirent de ceindre le zunnâr. En effet, le schaïkh se serra les reins de cette ceinture; il jeta son froc dans le feu[1], et il se livra aux actes de la religion chrétienne.

Il rendit son cœur libre de l'islamisme, et ne se souvint plus de la Caaba, ni de la qualité de schaïkh. Après quelques années de vraie foi, le vin nouveau dont il a été parlé lava encore son visage (pour en faire disparaître tout ce qui tenait à la religion positive). Il dit alors : « L'apostasie m'a pris pour but; l'amour que j'ai ressenti pour la jeune « chrétienne a produit son effet. Je ferai tout ce qu'elle me dira désor- « mais[2], et j'irai encore plus loin que je n'ai fait jusqu'ici; car je n'ai « pas adoré les idoles dans un jour de raison, mais seulement quand « j'étais plongé dans l'ivresse. » Il ajouta : « Ô charmante jeune fille! « que reste-t-il à faire? Tout ce que tu as ordonné a été exécuté. Qu'y « a-t-il encore à accomplir? J'ai bu du vin, j'ai adoré les idoles avec « amour; personne ne fit jamais ce que l'amour m'a fait faire[3]. Quelqu'un

[1] Au deuxième hémistiche du vers 1359, au lieu de خرقه را آتش, des manuscrits portent خرقه در آتش, ce qui vaut peut-être mieux.

[2] Au vers 1363, au lieu de فرمان كنم, un manuscrit porte از جان كنم, ce qui vaut mieux.

[3] Au lieu de شود, qui termine les deux

« sera-t-il jamais fou d'amour comme moi, et un schaïkh tel que moi « sera-t-il aussi déshonoré que je le suis? J'ai marché à reculons pen« dant près de cinquante ans; mais à la fin l'océan du mystère a agité « ses flots dans mon cœur. Un atome d'amour s'est élancé vivement de « l'endroit où il était caché, et il m'a porté tout de suite sur le bord « de la planche de l'existence. L'amour a déjà beaucoup fait, et il fera « sans doute plus encore; il a fait et il fera encore d'un froc un zunnâr. « L'amour sait lire sur les parois de la Caaba; l'amour connaît le secret « du mystère qui fait perdre la raison. J'ai renoncé à tout; mais dis« moi actuellement comment tu pourras t'unifier avec moi. Lorsque « les fondements de l'édifice de l'union avec toi ont été jetés, tout ce « que j'ai fait, je l'ai fait dans l'espoir de cette union. J'ai désiré l'u« nion, j'ai recherché l'amitié, j'ai brûlé de dépit de me trouver dans « l'absence [1]. »

La jeune chrétienne dit encore : Ô vieillard! esclave de l'amour, je « suis une personne considérable, et tu n'es qu'un faquîr; mais sache, « ignorant que tu es, qu'il me faut de l'argent et de l'or; ta prétention « pourra-t-elle réussir sans argent [2]? Puisque tu n'as pas d'or, prends ta « tête [3] et va-t'en. Reste seul comme le soleil, prompt dans sa marche; « prends bravement patience et sois homme. »

Le schaïkh lui dit : « Ô charmante femme à la taille de cyprès, au « sein d'argent! tu m'engages vraiment à une belle chose! Je n'ai per« sonne que toi, ô charmante idole! Retire donc la main du discours « que tu tiens. Tu me repousses à chaque instant d'une manière diffé« rente, et tu me jettes ainsi dans le désespoir. Pour toi, j'ai tout « supporté, par rapport à toi, j'ai fait tout ce que je pouvais faire [4]. « Dans la voie de ton amour, tout a disparu pour moi, l'infidélité et l'is« lamisme, la perte et le profit. Quelle n'a pas été l'agitation où tu « m'as jeté dans mon attente! et cependant tu ne m'as pas donné le

hémistiches du vers 1367, des manuscrits portent نشی, ce qui est, je crois, préférable.

[1] Au deuxième hémistiche du vers 1374, plusieurs manuscrits portent خواهم, comme au premier, au lieu de سوزم, ce qui donne un sens tout différent.

[2] A la lettre : « sans argent, ta prétention « pourra-t-elle être comme de l'or ? »

[3] Nous dirions : « prends tes jambes. »

[4] Ce vers 1382 manque dans plusieurs manuscrits, et il commence ainsi dans un autre : چون که بر روی تو لج.

« repos dont je croyais jouir[1]. Tous mes amis se sont retirés de moi[2] : « ils sont devenus ennemis de ma vie. Tu es ainsi, ils sont ainsi ; que « ferai-je ? Ô toi qui as la nature vivifiante du Messie ! je préfère être « avec toi en enfer que sans toi en paradis. »

A la fin, lorsque le schaïkh fut devenu l'homme de la jeune chrétienne, le cœur de cette belle finit par ressentir à son égard la flamme de l'amour ; mais elle lui dit (pour l'éprouver encore) : « Actuellement, pour mon douaire[3], ô homme imparfait ! va garder mes « pourceaux pendant une année entière ; et ensuite nous passerons « ensemble notre vie dans la joie ou dans la tristesse. »

Le schaïkh ne détourna pas la tête de l'ordre de sa belle ; car s'il l'eût détournée, il n'aurait pas trouvé ce qu'il recherchait. Ainsi donc ce schaïkh de la Caaba, ce saint et grand personnage, se résigna à garder les pourceaux pendant une année.

Dans la nature de chacun de nous il y a cent pourceaux : il faut devenir pourceau ou prendre le zunnâr. O toi qui n'es rien ! tu penses que ce danger était à appréhender pour le schaïkh, et voilà tout. Or ce danger se trouve dans l'intérieur de chacun de nous, il montre la tête lorsqu'on entre dans la voie du spiritualisme. Si tu ne connais pas ton propre pourceau, tu es excusable alors que tu n'es pas homme de la voie spirituelle. Quant à toi, homme d'action, lorsque tu mets le pied dans cette voie, tu vois en même temps cent mille idoles et cent mille pourceaux. Chasse le pourceau, et brûle l'idole dans la plaine déserte de l'amour ; sinon sois, comme ce schaïkh, déshonoré par l'amour.

A la fin, lorsque le schaïkh fut devenu chrétien, le bruit s'en répandit dans toute la Grèce[4]. Ses compagnons en furent déconcertés et tout à fait désolés. Lorsqu'ils connurent sa détermination, ils abjurèrent son amitié. Tous fuirent son déshonneur et répandirent de la terre sur leur tête, par suite du chagrin qu'ils en ressentirent. Un de

[1] Le vers 1384 ne se trouve pas dans quelques manuscrits.

[2] « Amici mei et proximi mei adversum « me appropinquaverunt et steterunt. » (*Ps.* XXXVII, 12.)

[3] Au premier hémistiche du vers 1389, au lieu de کابیم, des manuscrits portent کابین را, et je préfère cette variante.

[4] Le vers 1399 manque dans quelques manuscrits, et, dans un des meilleurs que j'ai consultés, les hémistiches sont terminés par نمود, au lieu de l'être par بود.

ses amis accourut néanmoins dans l'assemblée où était le schaïkh, et se présenta devant lui, en disant : « Ô toi qui négliges tes intérêts « religieux! retournons aujourd'hui auprès de la Caaba. Donne-nous « tes ordres, et dis-nous ton secret à ce sujet, ou bien nous nous « ferons tous chrétiens comme toi[1], et nous deviendrons le *mihrab* de « l'ignominie. Nous ne voulons pas que tu sois seul à apostasier; nous « aussi nous prendrons le zunnâr chrétien. Autrement, pour ne pas te « voir dans l'état où tu t'es mis[2], nous nous en irons de cette terre sans « toi; nous nous mettrons en prière dans la Caaba, pour ne pas voir ce « que nous voyons. »

Le schaïkh répondit : « Mon âme est pleine de tristesse; allez promp- « tement là où votre désir vous porte. Quant à moi, l'église est désor- « mais ma place, et la jeune chrétienne, le bonheur de ma vie. Savez- « vous pourquoi vous êtes libres, c'est que vous ne vous êtes pas « trouvés dans les mêmes circonstances que moi. Si vous vous fussiez « trouvés un seul instant[3] dans la même situation, j'aurais à présent « des compagnons pour mes chagrins amoureux. Retournez donc, ô mes « chers amis! à la Caaba; car, pour ce qui me concerne à présent, « j'ignore ce qui pourra avoir encore lieu. Si l'on me demande des « explications sur ma conduite, je répondrai la vérité. Où est (dira- « t-on, par exemple) celui à qui le pied a manqué et dont la tête a « tourné? » Je répondrai : « Il est resté l'œil plein de sang et la bouche « pleine de poison; il est resté dans la bouche des dragons de la vio- « lence. Aucun infidèle au monde ne consentirait jamais à faire ce « qu'a fait ce fier musulman par l'effet du destin. Il a vu de loin le « visage d'une chrétienne, et il a repoussé avec impatience la raison, la « religion et sa qualité de schaïkh. La jeune chrétienne a jeté les « boucles de ses cheveux, comme un nœud coulant, autour de son cou, « et elle l'a livré en proie à la langue de toutes les créatures. Si quel- « qu'un me gourmande à ce sujet, dis-lui que beaucoup d'autres « tombent aussi dans ce chemin. Dans cette route, en effet, qui n'a

[1] Au premier hémistiche du vers 1405, on lit dans quelques manuscrits, au lieu de با, le mot ما, qui me paraît préférable.

[2] Au lieu de تا, dans le premier hémistiche du vers 1407, plusieurs manuscrits portent ما, et je préfère cette leçon.

[3] Jeu de mots entre دمی, *un instant*, et همدمی, *compagnon*.

« ni commencement ni fin, quelqu'un sera-t-il par hasard à l'abri de « la fourberie et du danger ? »

Il dit, et détourna son visage de ses amis, puis il retourna vers les pourceaux pour les garder. Bien de ses amis pleurèrent à cause du chagrin qu'ils éprouvaient à son sujet, et le regardèrent longtemps de loin. A la fin ils retournèrent du côté de la Caaba, l'esprit dévoré d'inquiétude, et le corps anéanti par la fatigue. Leur schaïkh était resté seul dans la Grèce ; il avait jeté au vent sa religion et était devenu chrétien. Ses disciples, honteux et stupéfaits, restèrent cachés chacun dans un coin.

Or il y avait dans la Caaba un ami du schaïkh qui, dans son ardeur, avait lavé ses mains de toute chose. Il était clairvoyant et dans la bonne route, et personne ne connaissait mieux le schaïkh que lui. Par hasard, lorsque le schaïkh partit de la Caaba pour son voyage, cet ami n'était pas présent, et, quand ce dernier fut revenu à sa demeure, il ne trouva plus le schaïkh dans sa retraite. Il demanda aux disciples du saint personnage des nouvelles de ce dernier, et ils lui apprirent tout ce qui s'était passé, à savoir, quelle lourde branche d'arbre lui avait blessé la poitrine par l'opération du destin, et quel accident lui était survenu par l'effet du sort. La chevelure d'une jeune infidèle, lui dit-on, l'a lié d'un seul de ses cheveux, et a obstrué pour lui de cent côtés le chemin de l'islamisme. Actuellement il joue à l'amour avec des boucles de cheveux et des éphélides ; il a brûlé son froc, et sa position est devenue tout à fait anormale. Il a entièrement retiré la main de l'obéissance aux préceptes de la religion, et à cette heure il garde les pourceaux. Livré aujourd'hui à un fol amour, le corps entouré d'un zunnâr, il est irrésolu[1] ; mais, quoique le schaïkh ait joué son âme dans la voie de la religion, on ne peut reconnaître son infidélité comme invétérée.

Lorsque le disciple eut entendu cette histoire, il en fut si stupéfait que son visage devint jaune comme l'or, et qu'il se mit à se lamenter

[1] چار پیچ کردن signifie *être irrésolu;* چار کردن, du deuxième hémistiche du vers 1435, a sans doute ici la même signification. Au surplus, des manuscrits portent جان, au lieu de چار, et les traductions hindoustanie et turque ne fournissent aucun éclaircissement sur ce passage.

amèrement. Toutefois il dit à ses confrères : « Ô vous qui pleurez[1] ! il « n'y a pas de distinction, dans la fidélité, entre l'homme et la femme. « Pour secourir un ami malheureux, il n'y a quelquefois pas une seule « personne sur cent mille qui puisse lui être utile à un jour donné[2]. « Puisque vous étiez les amis véritables du schaïkh, pourquoi ne l'avez- « vous pas aidé ? Soyez honteux d'une telle conduite, et aidez-le à sortir « de sa situation fâcheuse ; traitez-le avec justice et fidélité.

« Puisque ce schaïkh a mis sa main sur le zunnâr, il faut nous en « serrer tous les reins ; il ne fallait pas se séparer de lui ; mais, au « contraire, nous faire tous chrétiens. En agissant comme vous avez « fait, ce n'est pas une assistance secourable que vous lui avez prêtée ; « mais vous avez agi avec hypocrisie. Quiconque voudra venir en aide à « son ami doit rester son ami, quand même il serait infidèle. C'est « dans le malheur qu'on peut connaître celui qui vous est affectionné ; « car dans le bonheur on a des milliers d'amis. Lorsque le schaïkh « est tombé dans la gueule du crocodile, tous se sont enfuis loin de lui « pour ne pas perdre leur réputation et leur honneur ; mais l'édifice « de l'amour est souvent fondé sur l'infamie. Si l'on a de l'éloignement « pour ce mystérieux phénomène, on est inexpérimenté. »

Tous les disciples du schaïkh dirent : « Ce que tu dis, nous l'avons dit « bien des fois auparavant ; nous avons fait effectivement le dessein de « passer ensemble avec lui la vie, dans la joie ou dans le chagrin. Nous « aurions voulu rejeter la religion véritable et embrasser l'idolâtrie ; « mais ce schaïkh, à la savante expérience duquel nous devions nous « fier, exprima le désir de nous voir retourner l'un après l'autre. C'est « parce que le schaïkh ne trouva pas notre secours utile, qu'il nous « renvoya promptement. Ce fut ainsi que nous retournâmes d'après « son ordre ; voilà ce qui s'est passé, nous n'en faisons pas un secret. » Le fidèle disciple répliqua : « Si vous vouliez agir dans cette affaire « avec zèle, il fallait aller frapper à la porte de Dieu, et vous mettre, « par la prière, en sa présence. En vous plaignant devant Dieu « du malheur que nous déplorons, vous auriez récité chacun une

[1] Au premier hémistiche du vers 1438, au lieu de ای, plusieurs manuscrits portent کای, qui vaut mieux.

[2] Au deuxième hémistiche du vers 1439, au lieu de نایی, un manuscrit porte بابی, qui vaut peut-être mieux.

« prière différente, en sorte que, vous ayant vus agités, Dieu vous « eût rendu de nouveau le schaïkh sans retard. Pourquoi vous retirer « de la porte de Dieu, si vous vouliez veiller avec soin sur votre « schaïkh ? »

Lorsque les disciples eurent entendu ce discours, aucun d'eux n'osa lever la tête, à cause de la confusion qu'il éprouvait. Mais il leur dit : « A quoi sert actuellement cette honte? Lorsque nous pourrons agir, « nous nous lèverons promptement ; nous serons assidus à la cour de « Dieu, et nous nous mettrons au niveau de la poussière, à cause du « crime du schaïkh. Nous nous couvrirons tous d'un vêtement de sup- « pliant, et, à la fin, nous parviendrons à notre schaïkh. » Tous allèrent donc d'Arabie en Grèce, et restèrent secrètement en prière jour et nuit. Chacun des innombrables disciples du schaïkh était à la porte de Dieu, tantôt en supplication, tantôt en lamentation. Ils agirent ainsi pendant quarante jours et quarante nuits, sans détourner leur tête. Pendant ces quarante nuits, ils ne mangèrent ni ne dormirent; pendant ces quarante jours, ils ne goûtèrent ni pain ni eau. Par l'effet des supplications de cette troupe d'hommes sincères, une pénible agitation se fit sentir dans le ciel ; les anges et les saints, habillés de vert sur les hauteurs et dans les vallées du ciel, se revêtirent tous de vêtements de deuil. A la fin, la flèche de la prière parvint à son but.

Le disciple dévoué qui avait excité ses compagnons, et qui tenait le premier rang parmi eux, était en extase dans sa cellule solitaire. Au matin, un zéphir musqué survint, et le monde fut dévoilé à son esprit. Il vit Mahomet arriver comme une lune avec deux boucles noires de cheveux qui descendaient sur sa poitrine. L'ombre de Dieu était le soleil de son visage ; l'âme des cent mondes était attachée à chacun de ses cheveux. Il marchait avec grâce et souriait; quiconque le voyait se perdait en lui. Lorsque ce disciple vit le Prophète, il se leva aussitôt en disant : « Ô messager de Dieu, secours-moi ! Tu es le guide des créa- « tures ; notre schaïkh s'est égaré, montre-lui le chemin, je t'en con- « jure au nom de Dieu ! »

Mahomet lui dit : « Ô toi dont les vues sont vraiment élevées! va et « sache que j'ai débarrassé ton schaïkh de ses liens. Ton intention pure « a été récompensée, car tu n'as pas eu de cesse que tu n'aies obtenu la

« conversion du schaïkh. Entre le schaïkh et Dieu (la vérité) il y avait « depuis longtemps un grain de poussière noire. J'ai enlevé aujourd'hui « cette poussière de sa route, et je ne l'ai pas laissé plus longtemps au « milieu des ténèbres. J'ai versé la rosée de l'océan de la supplication, « et elle s'est répandue sur son existence. Cette poussière s'est retirée « aujourd'hui du chemin; le repentir a eu lieu, et le péché s'est effacé. « Sache bien positivement que les fautes de cent mondes disparaissent « du chemin par la vapeur d'un moment de repentir. Lorsque l'océan « de la bienveillance agite ses vagues, il efface les fautes des hommes « et des femmes. »

Le disciple fut saisi de stupéfaction par la joie qu'il éprouva; il poussa un cri tel que le ciel en fut ému. Il apprit cette circonstance à tous ses compagnons, et, après les avoir instruits de la grande nouvelle, il fit le projet de se remettre en route. Il s'en alla avec ses amis, pleurant et courant, jusqu'au lieu où le schaïkh gardait un troupeau de pourceaux. Ils virent le schaïkh devenu comme du feu, charmé au milieu de l'agitation qu'il éprouvait. Il avait rejeté de sa bouche la clochette chrétienne, et avait déchiré sa ceinture. Il avait à la fois jeté le bonnet de l'ivrognerie et renoncé au christianisme.

Lorsque le schaïkh vit de loin ses amis, il s'aperçut qu'il était dans les ténèbres[1]. De honte il déchira son vêtement, et de sa main débile il jeta de la terre sur sa tête. Tantôt il répandait des larmes de sang comme la pluie, tantôt il se livrait au désespoir et voulait retirer ses mains de sa douce vie. Tantôt le rideau du firmament s'enflammait par l'effet de ses soupirs; tantôt, par l'effet de sa douleur, son sang se calcinait dans son corps. La sagesse et les secrets divins, le Coran, les prophéties, tout ce qui avait été entièrement lavé de son esprit, tout cela lui revint à la fois en mémoire, et en même temps il fut délivré de sa folie et de sa misère. Lorsqu'il considérait son état, il se prosternait et pleurait, son œil ensanglanté par ses larmes ressemblait ainsi à la rose, et de honte il était perdu dans la sueur.

Lorsque ses compagnons virent que leur schaïkh était en proie à la

[1] Au second hémistiche du vers 1492, au lieu de در میان بی نور, un manuscrit porte در میان نور, et cette leçon est confirmée par la traduction hindoustanie :

آشنائے تازہ پائی نور سون

douleur après s'être livré à une folle joie, ils allèrent tous devant lui, dans un état indicible de trouble, et s'offrant en sacrifice par reconnaissance. Ils dirent au schaïkh : « Apprends le secret sans voile; le « nuage s'est retiré de dessus ton soleil. L'infidélité a quitté le chemin, « et la foi s'y est établie. L'idolâtre de la Grèce est devenue l'adoratrice « de Dieu. L'océan de l'acceptation a agité tout à coup ses vagues, car « le Prophète a intercédé pour toi. Actuellement c'est l'heure de la re- « connaissance, exprime à Dieu ta gratitude; pourquoi être dans le « deuil ? Grâce soit à Dieu de ce que dans cet océan de poix il a tracé « un chemin aussi visible que le soleil ! Celui qui sait rendre éclatant « ce qui est noir sait aussi donner la contrition de tant de fautes; c'est « à savoir, le feu du repentir, qui, lorsqu'il brille, brûle tout ce qu'il « faut brûler. » Bref, il fut décidé qu'on se mettrait tout de suite en route. Le schaïkh fit son ablution, il reprit son froc et partit avec ses compagnons pour le Héjaz.

Sur ces entrefaites, la jeune fille chrétienne vit en songe le soleil [1] descendre à côté d'elle et lui faire entendre ces paroles : « Suis ton « schaïkh, adopte sa doctrine, sois sa poussière [2]. Toi qui l'as souillé, « sois pure comme il l'est actuellement. Comme il est venu franche- « ment dans ta voie, prends à ton tour véritablement sa voie. Tu l'as « arraché à sa voie, entre dans la sienne. Puisqu'il est dans la vraie « voie, suis le même chemin. Tu as mis sa foi au pillage, comme un « voleur de grand chemin; suis actuellement la même route, reconnais « enfin la vérité, après avoir si longtemps négligé de t'en instruire. »

Lorsque la jeune chrétienne se réveilla de son sommeil, une lumière pareille au soleil éclaira son esprit. Dans son cœur il surgit une étonnante émotion [3], qui la rendit impatiente dans sa recherche. Le feu tomba sur son âme ivre, sa main saisit son cœur, et son cœur tomba de sa main. Elle ignorait le fruit que son trouble produirait dans son intérieur. Cependant la jeune chrétienne n'avait pas de confident quand ces circonstances se produisirent. Elle vit qu'elle était une créa-

[1] C'est-à-dire, Mahomet, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

[2] C'est-à-dire, humilie-toi devant lui.

[3] Au premier hémistiche du vers 1518, au lieu de در آمد ای عجب, plusieurs manuscrits portent پدید آمد عجب, et cette leçon me paraît préférable.

ture isolée au milieu de ces choses extraordinaires, une créature qui manquait de direction pour son chemin. Sa langue devait donc rester muette, et l'ignorance était son partage. En effet, chose étonnante! au milieu de la joie et du plaisir, le schaïkh se glissa loin d'elle comme la pluie; la jeune chrétienne sortit en courant, jetant des cris et déchirant ses vêtements; elle courut au milieu du sang, la tête couverte de poussière. Avec un cœur plein d'affliction et un corps impuissant, elle poursuivit le schaïkh et ses disciples. Elle était inondée de sueur comme d'eau le nuage[1]; elle avait laissé échapper son cœur de sa main, et elle allait à la poursuite du schaïkh. Elle ignorait par quel côté de la plaine et du désert il fallait passer; elle se lamentait beaucoup, faible et agitée qu'elle était, et, frottant à plusieurs reprises son visage contre terre: «Ô Dieu créateur! disait-elle en gémissant (et en s'adressant au «schaïkh), je suis une femme dégoûtée de tout. Adepte, comme toi, «du chemin sans limite du spiritualisme, j'ai frappé de mes pieds ce «chemin. Ne me frappe donc pas, car j'ai frappé sans connaissance. «Apaise l'océan de ta fureur; j'ai fait des fautes par ignorance, couvre-«les. Ne relève pas ce que j'ai fait de mal. J'ai accepté la vraie religion; «ne me considère donc[2] pas comme étant sans religion.»

Cependant une voix intérieure apprit au schaïkh ce qui se passait: «Cette jeune fille, lui dit-elle, a quitté l'infidélité; elle a connu l'exis-«tence de notre temple sacré, elle est entrée dans notre voie. Ainsi, «reviens auprès de cette belle, tu peux désormais être intimement lié «sans crime avec ton idole.»

Alors le schaïkh rebroussa tout de suite chemin comme le vent, et, le bruit s'en étant immédiatement répandu parmi ses disciples, ils lui dirent tous: «Quel est donc le résultat définitif de ta conduite? A «quoi t'ont servi ton repentir et toutes tes courses? Une fois encore tu «te livres à l'amour; tu laisses la pénitence et tu renonces à la prière.» Mais le schaïkh leur raconta l'histoire de la jeune fille; il leur dit tout

[1] Au premier hémistiche du vers 1526, plusieurs manuscrits portent خون, au lieu de خوى, qui, dans tous les cas, n'est pas pris ici dans son sens ordinaire, mais dans celui de *transpiration, sueur*, ainsi qu'on le trouve expliqué dans Castell, *Dictionarium heptaglotton*.

[2] L'expression بدين du second hémistiche du vers 1532 est pour به این.

ce qu'il avait entendu, et leur déclara qu'il renonçait à vivre. Ensuite lui et ses disciples revinrent sur leurs pas jusqu'à ce qu'ils arrivassent au lieu où se trouvait la belle chrétienne. Mais ils la trouvèrent couchée par terre, le visage jaune comme l'or, les cheveux souillés par la poussière du chemin, les pieds nus, et ses jolis vêtements déchirés; on aurait dit un cadavre.

Lorsque cette charmante lune vit son schaïkh, elle tomba en syncope par l'effet de la blessure qu'éprouva son cœur, et elle entra dans le sommeil de l'évanouissement. A cette vue, des larmes coulèrent sur le visage du schaïkh, et quand la belle chrétienne put jeter de son côté les yeux sur le schaïkh, elle répandit des larmes comme la rosée printanière. Elle vit que le schaïkh était fidèle à ses engagements, et elle se jeta à ses mains et à ses pieds. Elle dit : « Mon âme est consumée par « la honte que j'éprouve à cause de toi; mais désormais je ne puis brû- « ler derrière le voile du secret; enlève ce voile pour que je sois ins- « truite, et montre-moi l'islamisme pour que je sois dans la vraie voie. »

Le schaïkh fit donc connaître l'islamisme à la jeune chrétienne, et le bruit s'en répandit parmi ses amis. Lorsque cette jolie idole fut au nombre des fidèles, ils versèrent d'abondantes larmes de joie; enfin quand cette belle, digne d'être adorée, eut trouvé le vrai chemin, elle trouva aussitôt[1] dans son cœur le goût de la foi; mais son cœur impatient se livra à la tristesse sans rencontrer de consolation.

« Ô schaïkh! s'écria-t-elle, mon pouvoir est à bout; je ne saurais sup- « porter l'absence! Je m'en vais de ce monde poudreux et étourdissant. « Adieu, schaïkh San'aân, adieu! Je ne puis en dire davantage; j'avoue « mon insuffisance; pardonne-moi, et ne t'oppose pas à moi. »

Cette lune parla ainsi et secoua sa main de sa vie; elle n'avait plus qu'une demi-vie; elle la sacrifia pour son amant. Son soleil se cacha sous les nuages, sa douce âme fut séparée (de son corps). Quel dommage! Elle était une goutte d'eau dans cet océan illusoire, et elle retourna dans l'océan véritable.

Nous quittons tous le monde comme le vent[2]; elle est partie, et nous

[1] Au second hémistiche du vers 1551, au lieu de آگاه, plusieurs manuscrits portent ناگاه, et j'ai suivi cette leçon.

[2] Au second hémistiche du vers 1559, un manuscrit porte او برفت وما همه, ce qui vaut mieux pour la mesure.

partirons aussi. Des faits pareils sont souvent arrivés dans la voie de l'amour; celui-là le sait qui connaît l'amour. Tout ce qu'on dit au sujet de la voie spirituelle est possible; il y a miséricorde et désespoir, tromperie et sécurité. L'âme concupiscente ne peut entendre ces secrets, le malheur ne peut enlever la boule du mail du bonheur. Il faut entendre ces choses avec l'oreille de l'esprit et du cœur, et non avec celle du corps[1]. Le combat du cœur avec l'âme concupiscente est à chaque instant terrible; gémis, car le deuil est grand.

CHAPITRE XV.

LES OISEAUX SE CONCERTENT POUR ALLER VERS LE SIMORG. V. 1565

Lorsque tous les oiseaux eurent entendu cette histoire, ils se décidèrent à renoncer eux aussi à la vie. La pensée du Simorg enleva le repos de leur cœur; son unique amour remplit le cœur des cent mille oiseaux. Ils firent le projet de se mettre en route, projet louable, pour lequel ils se préparèrent promptement. Tous dirent : « Actuellement il faut nous procurer avec notre argent un guide pour nouer « et dénouer. Il nous faut un conducteur pour notre route, parce qu'on « ne peut agir d'après ses propres idées. Il faut un excellent administrateur en un tel chemin, dans l'espoir qu'il puisse nous sauver de « cette mer profonde[2]. Nous obéirons de cœur à ce guide; nous ferons « ce qu'il dira, bon ou mauvais, pour qu'à la fin notre boule tombe, « loin de cette place de vanterie, dans le maillet du Caucase. L'atome « joindra ainsi le majestueux soleil; l'ombre du Simorg tombera sur « nous. » A la fin les oiseaux dirent : « Puisque nous n'avons pas de « chef reconnu, tirons au sort, c'est la meilleure manière. Celui sur « qui tombera le sort sera notre chef; il sera grand parmi les petits. » Lorsque ce tirage au sort fut résolu, le cœur des oiseaux impatients reprit de la tranquillité.

En effet, quand la chose fut décidée, l'effervescence se calma, et tous les oiseaux restèrent silencieux. Ils tirèrent donc au sort d'une

[1] Au second hémistiche du vers 1563, au lieu de بنقش, plusieurs manuscrits portent بنفس, leçon qui me paraît meilleure.

[2] Le vers 1570 manque dans quelques manuscrits, et offre dans d'autres des variantes qu'il est inutile de mentionner, à cause de leur insignifiance.

manière régulière, et le sort tomba sur la huppe aimante. Tous l'acceptèrent pour guide et résolurent de lui obéir, jusqu'à exposer leur vie, quelque chose qu'elle commandât. Tous dirent alors d'un commun accord : « La huppe est désormais notre chef, notre guide et notre con-« ducteur dans cette voie. Nous recevrons ses ordres, et nous lui obéi-« rons; nous n'épargnerons, pour lui être agréables, ni notre âme, ni « notre corps. »

Lorsque la huppe entreprenante arriva après sa nomination, on mit la couronne sur sa tête. Cent mille oiseaux accoururent dans le chemin; ils étaient en si grand nombre qu'ils cachaient la lune et le poisson. Lorsqu'ils aperçurent, du chemin, l'entrée de la première vallée, ils s'envolèrent de frayeur jusqu'à la lune. La terreur de ce chemin s'empara de leur âme, un feu ardent s'empara de leur cœur. Ils soulevèrent tous à l'envi leurs plumes, leurs ailes, leurs pattes, leur tête. Tous, dans leur intention pure, renoncèrent à la vie; en effet, leur tâche était lourde et le chemin long. C'était un chemin où l'on ne pouvait avancer et où, chose étonnante! il n'y avait ni bien ni mal. Le silence et la tranquillité y régnaient; il n'y avait ni augmentation, ni diminution.

Cependant un des oiseaux[1] demanda à la huppe : « Pourquoi ce « chemin est-il désert? » La huppe lui répondit : « C'est à cause du « respect qu'inspire le roi, à la demeure duquel il conduit. »

V. 1591. ANECDOTE SUR BÂYASÎD BISTÂMÎ.

Une fois le schaïkh Bayâzîd[2] sortit de la ville, et il trouva partout un profond silence. La lune éclairait le monde, et par son éclat rendait la

[1] Au premier hémistiche du vers 1590, سالكى, qui signifie proprement un voyageur, et surtout un voyageur dans le chemin spirituel, signifie ici un des oiseaux dont il s'agit, qui, en effet, allaient être voyageurs.

[2] Abû Yazîd Taïfar ben 'Iça Bistâmî, c'est-à-dire de la ville de Bistam, en Khoraçan, est un des sofis les plus célèbres de la Perse. Il hérita du manteau d'un saint personnage nommé *Habîb 'Ajamî,* comme Élisée, de celui d'Élie. On dit qu'il atteignit le plus haut degré du spiritualisme, c'est-à-dire, l'union parfaite avec Dieu, au point qu'il disait être Dieu lui-même et qu'il s'appelait *Subhânî.* Il mourut en 261 de l'hégire (874 de J. C.). (Voy. *Trans. liter. soc. Bombay,* t. I, p. 109; *Pend-nameh,* de Silvestre de Sacy, p. 281; *Dabistan,* traduction de Shea et Troyer, t. III, p. 229 et 291, et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

nuit brillante comme le jour. Le ciel était couvert de ses étoiles symétriquement groupées, et dont chacune avait ses fonctions spéciales. Le schaïkh marcha longtemps à travers les champs sans y trouver le moindre mouvement, et sans y voir personne. Il en fut ému et il dit : « Seigneur, un vif sentiment de peine agite mon cœur. Pourquoi une « cour aussi sublime que la tienne est-elle sans adorateurs empressés? — « Cesse d'être étonné, lui dit une voix intérieure, le roi ne donne pas « accès à sa cour à tout le monde. Sa dignité ne lui permet pas de re- « cevoir les mendiants à sa porte. Lorsque le sanctuaire de notre « splendeur répand son éclat, il repousse les insouciants endormis, « ceux qui doivent être admis à cette cour attendent pendant des an- « nées entières, jusqu'à ce qu'un d'eux sur mille puisse y avoir accès. »

CHAPITRE XVI.

DÉPART DES OISEAUX. V. 1601.

Tous les oiseaux par la terreur et la crainte du chemin eurent leurs plumes et leurs ailes pleines de sang, et poussèrent des gémissements. Ils virent une route sans terme; ils éprouvèrent la peine de l'amour, et ils n'y virent pas de remède. Le vent du détachement des choses terrestres soufflait tellement en ce lieu, que le ciel en avait sa voûte brisée. Dans ce chemin désert, où le paon du firmament[1] ne sert de rien, comment un oiseau (autre que la huppe) pourrait-il rester un seul instant? Aussi ces oiseaux, dans la crainte que la vue de ce chemin leur faisait éprouver, entourèrent-ils, réunis en un même endroit, la huppe, et hors d'eux-mêmes, devenus tous ses disciples (*tâlib*) pour la voie spirituelle, ils lui dirent : « Ô toi qui connais ce chemin! nous « n'ignorons pas qu'on ne peut se présenter devant le roi que d'une « manière très-respectueuse. Mais toi, qui as souvent été en présence « de Salomon, et qui t'es assise sur le tapis royal, tu connais tous les « usages de l'étiquette, tu sais où il y a incertitude et où il y a assu- « rance. Tu as vu aussi les montées et les descentes de cette route, et « tu as volé bien des fois autour du monde. Puisque, au moyen de notre « argent, tu es aujourd'hui notre imam pour lier et délier, nous vou- « drions te voir monter ici sur le minbar (chaire). Instruis-nous, nous

[1] C'est-à-dire, le soleil.

« qui sommes ta troupe, au sujet du chemin dans lequel nous allons « nous engager. Explique-nous aussi les usages et le cérémonial usités « chez les rois; car nous ne voulons pas nous conduire follement dans « cette affaire. Nous trouvons tous des difficultés dans nos esprits, et « il faut pour ce chemin un esprit libre de soucis.

« En t'interrogeant sur les difficultés qui se présentent à nos pensées, « nous voulons effacer les doutes de nos esprits. Dénoue donc dès à « présent ces difficultés, afin que nous nous mettions volontiers en « route, car nous savons bien que nous ne pouvons voir clair dans ce « long chemin, si nous manquons de tous les renseignements néces- « saires[1]. Lorsque notre esprit sera débarrassé de toute anxiété, notre « corps se mettra en route, et nous irons poser ensuite notre tête sur « le seuil sacré, sans esprit ni corps. »

Alors la huppe se disposa à parler aux oiseaux. Pour cela, elle s'assit sur un trône avant de commencer son discours. Quand les oiseaux la virent sur son trône avec sa couronne, ils furent charmés. Devant elle plus de cent mille individus de l'armée des oiseaux se formèrent en rangs. Le rossignol et la tourterelle vinrent ensemble pour s'adresser à elle[2]. Comme ils vinrent pour dire la même chose, ils étaient comme deux lecteurs à la douce voix. Tous les deux firent alors entendre leur chant à tel point que le monde entier en eut connaissance. Tous ceux qui l'entendirent perdirent le repos, ainsi que le sentiment. Un état extraordinaire[3] eut lieu pour chacun d'eux; nul n'était ni dans son assiette, ni hors de lui. Ensuite la huppe fit son allocution, et souleva par là le voile de la face du mystère.

CHAPITRE XVII.

V. 1629. EXCUSES DES OISEAUX, DISCOURS D'UN PREMIER OISEAU.

Cependant un oiseau[4] interrogea la huppe en ces termes : « Ô toi « qui te mets à notre tête! dis-nous en quoi tu as sur nous la préémi-

[1] Au premier hémistiche du vers 1618, au lieu de اين, plusieurs manuscrits portent كين, que je préfère.

[2] Au second hémistiche du vers 1623, au lieu de تا كنند, un manuscrit porte تا شوند, ce qui est plus clair.

[3] Au second hémistiche du vers 1625, غلغلى est synonyme de غلغله, *bruit, tumulte.*

[4] Au lieu de طائرى, *un oiseau,* plusieurs manuscrits, ici et ailleurs, portent سايلى, *un demandeur;* ce qui revient au même.

« nence. Puisque tu es en réalité comme nous, et nous comme toi, « d'où vient la différence qu'il y a entre nous? Quelle faute avons-nous « commise dans notre âme ou dans notre corps, pour que tu sois d'une « catégorie pure, et nous d'une catégorie impure? »

La huppe répondit : « Sache, ô oiseau! que Salomon m'aperçut par « hasard une fois, et que le bonheur que j'ai en partage ne fut le ré- « sultat ni de l'or, ni de l'argent, mais de cette heureuse rencontre. « Comment, en effet, une créature aurait-elle un si grand avantage par « l'obéissance seule? car c'est en vain que Satan obéit. Toutefois, si quel- « qu'un disait qu'il faut rejeter l'obéissance, que la malédiction pleuve « sur lui pour toujours! Ne néglige donc jamais l'obéissance, mais ne « mets aucun prix à cette obéissance. Passe ta vie dans l'obéissance, et « alors tu obtiendras un regard du *véritable* Salomon. Si tu en es agréé, « tu seras plus encore què ce que je pourrais dire. »

MAHMÛD ET LE PÊCHEUR. V. 1639.

On raconte qu'un jour le roi Mahmûd avait été accidentellement séparé de son armée. Tout seul, sans escorte, il poussait en avant son cheval vite comme le vent, lorsqu'il vit un enfant assis au bord de la rivière, lequel avait jeté son filet au fond de l'eau. Le roi le salua et se mit devant lui; mais l'enfant était triste, il avait le cœur blessé et l'âme froissée. « Cher enfant, lui dit le roi, quelle est la cause de ton cha- « grin? Je n'ai jamais vu personne aussi affligé que toi. » L'enfant lui dit : « Ô prince illustre! sache que nous sommes sept enfants, sans père. « Notre mère nous reste; mais elle est très-pauvre et sans appui. Je « jette tous les jours mon filet pour pêcher un poisson, afin d'avoir un « gîte pour la nuit. C'est seulement, sire, quand j'ai pris un poisson « après beaucoup de peine, que nous avons de quoi vivre ce soir-là. » — « Veux-tu, mon pauvre enfant, lui dit le roi, m'associer à toi dans ta « pêche? »

L'enfant y consentit, et le roi jeta dans la rivière le filet du jeune enfant. Or le filet participa au bonheur du roi, et prit ce jour-là cent poissons. Lorsque l'enfant vit tous ces poissons devant lui, il dit en lui-même : « Je suis étonné de ma bonne fortune. Ô mon enfant (dit-il en « parlant à lui-même)! tu es bien heureux de ce que tous ces poissons

« sont tombés dans tes filets. » Mais le roi lui dit : « Tu ne dois pas « t'abuser, ô mon jeune enfant! mais apprends la vérité par celui qui a « pris pour toi le poisson. Ton bonheur vient ici de moi, car c'est le roi « qui a pêché pour toi. » Il parla ainsi et remonta sur son cheval. L'enfant voulait que le roi mît sa portion de côté. Le roi dit qu'il ne voulait rien prendre aujourd'hui, mais que la pêche du lendemain serait pour lui. « Demain tu pêcheras pour moi, lui dit-il, et certainement je « ne donnerai cette pêche à personne. »

Le jour suivant, comme le roi revint à son palais, il pensa à son associé. Un officier alla appeler l'enfant. Le roi le fit asseoir avec lui sur son trône, en sa qualité d'associé. « Sire, lui disait-on, cet enfant est « un mendiant. » — « N'importe, répondit le roi, il est mon associé. « Puisque nous avons formé ensemble une société, je ne puis le re- « pousser. » En effet le roi le traita comme son égal. Sur ces entrefaites quelqu'un demanda à l'enfant : « Comment as-tu acquis un tel degré « d'honneur ? » Il répondit : « La joie m'est arrivée et mon chagrin « s'est passé, parce qu'un heureux monarque m'a rencontré. »

V. 1664.

ANECDOTE SUR UN MEURTRIER.

Un roi, en colère, punit de mort un meurtrier. Cette nuit même un sofi vit ce meurtrier en songe dans le paradis d'Éden, où il se promenait[1], satisfait de son heureux état. Le sofi lui dit : « Tu as assassiné et tu « as vécu dans l'infamie; comment donc te trouves-tu en ce lieu où l'on « ne peut avoir accès quand on a commis les crimes dont tu es coupa- « ble ? » L'assassin répondit : « Lorsque mon sang coulait sur la terre[2], « un ami passa par là. C'était un saint *pîr* entré en avant dans la voie « spirituelle. Ce vénérable personnage jeta sur moi à la dérobée un clin « d'œil. Par l'excellence de ce seul regard j'ai obtenu l'honneur dont tu « me vois possesseur, et cent autres faveurs dont tu n'as pas d'idée. »

Celui sur qui tombe un regard fortuné est à l'instant en possession de cent secrets. Tant que le regard d'un homme spirituel ne tombera pas sur toi, comment connaîtras-tu ta propre existence ? Si tu restes dans l'isolement, tu ne pourras franchir le chemin spirituel. Il te faut

[1] Jeu de mots entre خرم et خرامان. — [2] Au premier hémistiche du vers 1668, زمی est pour زمين, à cause de la rime.

un *pîr*[1]; ne va pas seul, n'entre pas à l'aveugle dans cet océan. Notre *pîr* est un guide sûr pour ce chemin, et un refuge pour toute chose. Lorsque tu ignores entièrement ce que tu dois faire pour sortir du puits du monde, comment pourras-tu te mettre en route sans conducteur armé d'un bâton? Tu n'as pas l'œil à la chose, et le chemin n'est pas court; le *pîr* est ton guide dans la voie.

Quiconque repose sous l'ombre d'un homme en possession du bonheur ne sera jamais confus. En effet, dans la main de celui qui est uni au bonheur, les épines se changent en bouquets de roses.

MAHMÛD ET LE BÛCHERON. V. 1680.

Une fois que le roi Mahmûd était allé chasser, il s'égara loin de son armée, et il rencontra un vieux bûcheron qui conduisait son âne chargé de broussailles. Elles tombèrent, et en tombant lui écorchèrent la tête. Mahmûd vit cet homme dans ce fâcheux état, ses broussailles par terre, et son âne renversé. Il alla au-devant de lui : « Ô infortuné! lui « dit-il, tu voudrais avoir un ami pour t'aider dans cette circonstance? » — « Oui, dit le bûcheron, tel est mon désir, ô cavalier ! Si tu m'aides, « j'en retirerai de l'avantage, et tu n'en éprouveras pas de dommage. « Ta physionomie heureuse est pour moi de bon augure. Il n'est pas « étonnant qu'on éprouve de la bienveillance de la part des personnes « d'heureuse physionomie. » Cependant le roi descendit avec bonté de son cheval[2], et aussitôt il avança sa main délicate comme une rose vers les broussailles épineuses. Le grand monarque replaça lui-même le fagot sur l'âne; il dirigea ensuite de nouveau son coursier vers son armée, et il dit à ses soldats : « Un vieux bûcheron vient derrière moi « avec son âne chargé de broussailles; barrez-lui le chemin de tous « côtés, afin qu'il se trouve face à face avec moi. »

L'armée barra donc le chemin au vieux bûcheron, qui fut ainsi obligé de passer devant le roi. Le vieillard disait en lui-même : « Com- « ment avec ce faible animal pourrai-je traverser cette armée tyran-

[1] On trouve l'explication de ce mot dans la notice de Silv. de Sacy du *Nafahât uluns*, de Jâmi, et dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*. Il signifie *vieillard*, et, par suite, *directeur spirituel*.

[2] Au premier hémistiche du vers 1676, au lieu de بزیر, plusieurs manuscrits portent فرو, que je préfère.

« nique ? » Sur ces entrefaites il aperçut en tremblant le parasol royal et il vit que le chemin qu'il tenait y aboutissait. Il fit donc avancer son âne jusqu'auprès du roi; mais lorsqu'il aperçut Mahmûd, il demeura confus. Il vit en effet sous le parasol une figure connue[1], et il en fut très-soucieux et très-inquiet. « Ô Dieu! disait-il, à qui avouer ma position ? car j'ai fait aujourd'hui de Mahmûd mon portefaix. »

Lorsque le roi vit l'embarras du bûcheron, il lui dit avec bienveillance : « Mon pauvre ami, dis-moi quelle est ton occupation? » Le bûcheron répondit : « Tu le sais déjà; agis avec droiture. Ne me méconnais pas, je suis un pauvre vieillard, bûcheron de mon état; jour et nuit je ramasse des broussailles dans le désert. Je vends mes broussailles, et cependant mon âne meurt de faim. Si tu le veux bien, donne-moi du pain. » — « Infortuné vieillard, répliqua Mahmûd, dis-moi ce que je puis te donner de ton fagot. » Le bûcheron répondit : « Puisque tu ne veux pas le prendre pour rien, et que je ne veux pas te le vendre, donne-m'en une bourse d'or. » En entendant ces mots, les soldats lui dirent : « Tais-toi, insensé, ceci ne vaut que deux grains d'orge[2], donne-le pour rien. » Le vieillard dit : « En effet, ceci ne vaut réellement que deux grains d'orge, mais sa valeur est changée, car l'acquéreur est excellent. Lorsqu'un homme fortuné comme le roi a mis la main à mes *épines*, il les a rendues cent fois préférables à des *roses*. S'il veut donc acheter ces broussailles, il doit payer les plus mauvaises un dînar. Le roi a donné involontairement du prix à mes épines, par le contact de ses mains. Ces broussailles n'avaient aucune valeur, mais le contact de ses mains leur donne la valeur de cent vies. »

CHAPITRE XVIII.

V. 1708. ### ALLOCUTION D'UN SECOND OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô protectrice de l'armée de Salomon! je suis impuissant à entreprendre ce voyage. Je suis faible et

[1] C'est-à-dire, il reconnut celui qui l'avait aidé à ramasser son fagot.

[2] Il y a dans le texte, deux grains d'*orge*, جو; mais la traduction hindoustanie porte *deux grains d'or*, جوزر, et cette explication est confirmée par d'autres passages de ce même poëme.

« sans force, je ne pourrai aborder un tel chemin. Il y a une longue « vallée à parcourir, et le chemin est difficile; je mourrai à la première « station. On trouve beaucoup de volcans dans la route; aussi ne con- « vient-il pas à tout le monde de s'engager dans une telle entreprise. « Là des milliers de têtes roulent comme des boules de mail, car il a « péri beaucoup de ceux qui ont été à la recherche du Simorg. Des « milliers d'intelligences ont reconnu leur néant, et, si elles ne l'ont « pas fait, elles y ont été contraintes[1]. Dans un tel chemin, où les « hommes les plus sincères ont caché par crainte leur tête sous le lin- « ceul, que deviendrai-je, moi, malheureux, si ce n'est de la pous- « sière? car si j'entreprenais un tel voyage je mourrais dans les gémis- « sements. »

« Ô toi qui es si abattu! lui répond la huppe, pourquoi ton cœur « est-il ainsi serré à ce sujet? Puisque tu as si peu de valeur dans ce « monde, que tu sois jeune et vaillant, vieux et faible, c'est la même « chose. Le monde est véritablement de l'ordure; les créatures y péris- « sent à chaque porte[2]. Des milliers de personnes, comme le ver à soie « qui jaunit, périssent au milieu des pleurs et de l'affliction. Il vaut « mieux perdre misérablement la vie dans la recherche que je propose, « que de languir désolé dans l'infamie. Si nous ne réussissons pas dans « cette recherche et que nous mourions de douleur, eh bien! tant « pis. Comme les fautes sont nombreuses dans le monde, il est bon « d'en éviter une nouvelle. L'amour a beau être considéré par quel- « ques-uns comme une folie, il vaut mieux cependant s'y livrer que de « balayer et de poser des ventouses. Des milliers de créatures sont astu- « cieusement occupées à la poursuite du cadavre de ce monde. En « supposant même que la chose se fasse sans astuce, n'y prends aucune « part, et mon chagrin sera moindre. Quand feras-tu de ton cœur un « océan (d'amour) si tu te livres à ce commerce, surtout avec astuce? « Quelqu'un dira que le désir des choses spirituelles est de la pré- « somption, et qu'on ne saurait parvenir là où n'est parvenu per- « sonne. Mais ne vaut-il pas mieux que je sacrifie ma vie dans l'orgueil

[1] Au lieu de کانکه او ننهاد, du second hémistiche du vers 1713, des manuscrits portent وانکه او بنهاد, ce qui change un peu le sens; mais, dans tous les cas, je préfère وانکه à کانکه. — [2] Ou, *sans le savoir*, si on lit بی خبر, avec un de mes manuscrits.

« de ce désir plutôt que d'attacher mon cœur à une boutique? J'ai tout « vu et tout entendu, et rien n'a ébranlé ma résolution. J'ai eu long- « temps affaire avec les hommes, et j'ai vu combien il y en a peu qui « soient vraiment détachés des richesses[1]. Tant que nous ne mour- « rons pas à nous-mêmes et que nous ne serons pas indifférents aux « créatures, notre âme ne sera pas libre. Un *mort* vaut mieux que celui « qui n'est pas entièrement *mort* aux créatures, car il ne peut être admis « derrière le rideau. Le *mahram* de ce rideau doit avoir une âme intel- « ligente. Quand on prend part à la vie extérieure, on n'est pas homme « de la vie spirituelle. Mets-y le pied si tu es un homme d'action, et « retire à la fin tes mains des ruses féminines. Sache sûrement que si « même cette recherche était impie, c'est cependant ce qu'il faut faire, « et la chose n'est pas facile. Le fruit est sans feuilles sur l'arbre de « l'amour[2]. Dis à celui qui a des feuilles d'y renoncer. »

Lorsque l'amour s'est emparé d'une personne, il lui enlève le cœur. L'amour plonge l'homme dans le sang; il le jette, la tête en bas, en dehors du rideau. Il ne le laisse pas tranquille un seul instant avec lui-même; il le tue, et il demande encore le prix du sang. L'eau qu'il lui donne à boire, ce sont des larmes; le pain qu'il lui donne à manger a pour levain du sang. Mais si à cause de sa faiblesse il est plus débile que la fourmi, l'amour lui prête à chaque instant de la force. Lorsque l'homme est tombé dans l'océan du danger, comment pourra-t-il manger une bouchée de pain s'il manque de courage?

[1] C'est dans ce sens qu'un poëte hindou a dit dans le *kabit* dont la traduction suit : « J'ai vu des joguis aux ongles longs, aux « longs cheveux; j'en ai vu avec les oreilles « coupées et le corps enduit de cendre; j'en « ai vu se priver de parler; j'ai vu des *séoras* « (faqûîrs jaïns) la tête rasée; j'ai vu des « anachorètes se livrer à des extravagances « dans les forêts; j'ai vu des braves; j'ai vu « des héros; j'ai vu des fous; j'ai vu des sages; « j'ai vu les villes de l'illusion, où l'on est « perdu au milieu des richesses; j'ai vu des « gens heureux du commencement à la fin, « et d'autres malheureux toute leur vie; mais « je n'ai jamais vu personne dont l'esprit n'ait « pas été souillé par la convoitise. »

[2] Le premier hémistiche du vers 1736 est rédigé ainsi qu'il suit dans un de mes meilleurs manuscrits, et cette leçon me paraît préférable à celle que j'ai suivie :

بر درخت عشق نه برگ ونه بار

Ce vers manque dans plusieurs manuscrits.

ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH KHIRCÂNI. V. 1743.

Le schaïkh Khircâni [1], en allant à Nischâpour, fut très-fatigué par la route. Il s'arrêta pendant une semaine dans un coin, couvert de son froc; il était affamé, et n'avait pas un morceau de pain à manger. Lorsque la semaine fut passée, il dit : « Ô Dieu! donne-moi du pain, et « montre-moi la route que je dois tenir. »

Une voix intérieure lui dit : « Balaye avec soin, et tout de suite, la « terre de la place de Nischâpur. Lorsque tu l'auras entièrement ba- « layée, tu trouveras un demi-grain d'or; tu en achèteras du pain, que « tu mangeras. » Le schaïkh répondit : « Si j'avais un balai et un cri- « ble, me serait-il difficile d'avoir du pain? Mais je suis sans force [2]. « Donne-moi donc du pain pour soulager ma faiblesse, sans exiger un « travail au-dessus de mes forces. »

La voix intérieure lui dit : « Cela te sera facile; balaye la terre, « puisqu'il te faut du pain. » Le schaïkh partit, et, à force de sollicitations, il put emprunter de quelqu'un un balai et un crible. Il balaya la terre petit à petit en se hâtant, la cribla, et trouva à la fin la parcelle d'or que la voix lui avait annoncée. Son âme fut contente lorsqu'il vit cet or; il alla chez le boulanger [3] et acheta du pain, sans songer ni au balai ni au crible. Lorsqu'il s'en souvint, il fut désolé, et se mit en course pour les chercher, en se lamentant et en disant : « Il n'y a « en ce moment personne d'aussi tourmenté que moi, car je ne pos- « sède pas de quoi indemniser les propriétaires de ces objets. » Il finit par entrer comme un fou dans une maison en ruine. Il était là, triste et abattu, lorsqu'il vit son balai et son crible. Le *pîr* fut alors content, et il dit : « Ô mon Dieu! pourquoi as-tu rendu le monde noir « pour moi? Tu as changé mon pain en poison. Ma vie dût-elle en dé- « pendre, reprends-moi ce pain. »

Une voix intérieure lui dit alors : « Ô méchant naturel! le pain n'est

[1] Abû Saïd, ou plutôt Abu'lhaçan Khircâni, est un sofi célèbre, auteur d'ouvrages mystiques. Au lieu de خرقانی, des manuscrits portent بوناخی.

[2] A la lettre : « mon foie est sans eau. » Singulier idiotisme pour signifier : mon cœur est dépourvu de liquide (de sang), c'est-à-dire, est sans force.

[3] نان وا ou نانوا est synonyme de نان با, qui est pour نان بایع, mot hybride persi-arabe, signifiant *marchand de pain*.

« pas bon sans quelque chose qui l'accompagne. Puisque tu n'as pu « avoir que du pain, je t'accorde ma grâce pour ce qui te manque. »

V. 1763. ANECDOTE SUR UN CONTEMPLATIF.

Un fou[1] (d'amour pour Dieu), l'esprit élevé vers les choses spirituelles, allait tout nu, tandis que les autres hommes étaient couverts de leur vêtement. Il disait : « Ô mon Dieu ! donne-moi un beau vêtement et rends-moi par là content comme les autres hommes. » Une voix du monde invisible se fit entendre à lui, et lui dit : « Ça donc[2], « je t'ai donné un chaud soleil, assieds-toi et jouis-en. » Le fou dit : « Ô « mon Dieu ! pourquoi me punir ? N'aurais-tu pas un meilleur vêtement « à me donner que le soleil ? » La voix lui dit : « Va, patiente encore « dix jours, et je te donnerai, sans plus faire de difficulté, un autre vê- « tement. »

Lorsque cet homme eut été brûlé pendant huit jours par le soleil, il obtint un vêtement; mais il avait cent mille pièces, parce que l'individu qui le lui avait donné était pauvre. Le fou dit (à Dieu) : « Ô toi « qui connais les secrets ! comment se fait-il que tu m'aies donné au- « jourd'hui ce vêtement rapiécé ? Tes vêtements sont donc brûlés dans « ton trésor, qu'il a fallu rapiécer ce vieux vêtement ? Tu as cousu en- « semble cent mille vêtements. De qui as-tu appris cet art ? »

Il n'est pas facile d'avoir affaire à la cour (de Dieu); il faut devenir pour cela la poussière du chemin qui y conduit. Les gens qui sont arrivés de loin à cette cour ont été brûlés par le feu en même temps qu'ils ont été éclairés par la lumière. Lorsque après une vie entière on croit parvenir au but, on éprouve le regret de ne l'avoir pas atteint.

V. 1776. ANECDOTE SUR RÂBI'AH.

Râbi'ah, qui, bien que femme, était la couronne des hommes, resta huit ans pour aller à la Caaba, se roulant sur le côté de son corps.

[1] Au premier hémistiche du vers 1763, au lieu de ان ديوانه, un manuscrit porte بِك ديوانه, ce qui confirme l'explication que j'ai donnée ailleurs du pronom ان dans des circonstances analogues. — [2] Au premier hémistiche du vers 1765, au lieu de هين, un manuscrit porte بين, qui vaut peut-être mieux.

Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du temple sacré, elle dit : « J'ai pu « enfin accomplir le rite du pèlerinage. » Au jour consacré, quand elle voulut visiter la Caaba, ses femmes s'en excusèrent. Râbi'ah retourna sur ses pas, et dit : « Ô Dieu! ô toi qui possèdes la gloire! j'ai mesuré « le chemin avec le côté de mon corps durant huit ans, et, lorsque j'ai « vu ce jour que j'ai appelé de mes ferventes prières, tu as jeté « sur mon chemin une telle épine! Ou fais-moi reposer dans ta maison « (la Caaba), ou ne me laisse pas dans l'agitation dans mon propre « logis. »

Il faudrait trouver un amant (de Dieu) comme Râbi'ah pour qu'il pût comprendre l'importance d'un tel accident. Tant que tu flotteras dans l'océan profond (du monde), les vagues te repousseront et te recevront tour à tour. Tantôt tu seras admis dans la Caaba, tantôt tu soupireras dans une pagode. Si tu retires la tête de cet abîme, tu jouiras d'un bonheur constant; mais si tu continues à être éprouvé dans cet abîme, la tête te tournera comme une meule de moulin, et tu ne trouveras pas un seul instant le parfum de la tranquillité; une seule mouche suffira pour te troubler.

LE FOU D'AMOUR POUR DIEU. V. 1788.

Il y avait dans un coin un pauvre fou, et devant lui il y avait un célèbre roi d'Égypte. Ce dernier lui dit : « Je vois en toi une sorte « d'habileté; c'est celle de jouir du repos. » Le fou répondit : « Com- « ment trouverai-je du repos, puisque je ne puis me délivrer des puces « ni des mouches? Toute la journée les mouches me tourmentent et « toute la nuit les puces m'empêchent de dormir. Un petit moucheron, « qui entra dans l'oreille de Nemrod, troubla le cerveau de cet insensé[1]. « Je suis peut-être le Nemrod de ce temps, car j'ai en partage, de la « part de mon ami, les mouches, les moucherons et les puces. »

CHAPITRE XIX.

ALLOCUTION D'UN TROISIÈME OISEAU. V. 1794.

Un troisième oiseau dit à la huppe : « Je suis couvert de fautes; « ainsi, comment me mettre en route? La mouche, qui est toute souil-

[1] A la lettre : « il remplit de fumée le cerveau de ce personnage, dont la tête était perdue. »

« lée, sera-t-elle digne du Simorg au Caucase? Celui qui, entraîné par « le péché, détourne la tête de la voie (spirituelle), comment pourra-« t-il approcher du roi? »

La huppe répondit : « Ô insouciant oiseau! ne désespère pas; de-« mande la grâce et la faveur éternelle. Si tu jettes si facilement ton « bouclier loin de toi, ô ignorant! ton affaire sera difficile. Si ton re-« pentir n'était pas accepté, la chute qui y donne lieu serait-elle utile? « Lorsque tu as péché, la porte du repentir reste ouverte. Fais donc « pénitence, car cette porte ne sera pas fermée pour toi. Pourvu que tu « entres avec sincérité dans ce chemin, la victoire te sera facile. »

V. 1802. ANECDOTE SUR UN CRIMINEL.

Un homme coupable de beaucoup de fautes s'en repentit amèrement et revint dans le droit chemin. Une autre fois, son âme concupiscente reprit de la force; il anéantit sa pénitence et se livra encore à ses mauvais penchants : ainsi il quitta de nouveau la bonne voie, et il tomba dans toute espèce d'actions criminelles. Plus tard, la douleur lui serra le cœur et la honte le réduisit à l'état le plus pénible. Lorsqu'il n'eut plus pour partage que le désespoir, il voulut se repentir encore; mais il n'en eut pas la force. Jour et nuit, comme le grain de blé dans la poêle[1], il avait le cœur plein de feu et des larmes de sang dans les yeux[2]. Il enlevait avec l'eau de ses larmes la poussière qui avait souillé son chemin.

Un matin, une voix mystérieuse se fit entendre à lui en ces termes, pour le rendre propre à la pénitence et la lui faciliter : « Voici ce que « dit le Seigneur du monde : Lorsque tu t'es repenti une première fois, « je t'ai pardonné et j'ai agréé ta pénitence; j'aurais pu te punir, mais je « ne l'ai pas fait. Une autre fois, lorsque tu es tombé de nouveau dans « le péché, je t'ai donné du répit, et dans ma colère je ne t'ai pas fait « mourir. Or aujourd'hui que tu reconnais, ô insensé! ta nouvelle per-

[1] On mange dans l'Orient des grains de blé grillés, de même qu'on mange en Italie et dans le midi de la France des fèves torréfiées.

[2] Au second hémistiche du vers 1807, au lieu de در خونابهٔ, un manuscrit porte چون خونابهٔ. La traduction turque explique le texte; elle porte en effet :

دل پر آتش دیده پر خون ایدی اول

« fidie, tu veux retourner à moi une troisième fois. Reviens donc tout « de bon; je t'ouvre ma porte et je t'attends, puisque tu as expié tes « offenses par ton repentir. »

L'ANGE GABRIEL ET LA BONNE INTENTION. V. 1815.

Une nuit Gabriel était sur le Sidrah, lorsqu'il entendit Dieu prononcer des paroles d'acquiescement [1]. « Un serviteur de Dieu, dit Ga- « briel en lui-même, invoque l'Éternel en ce moment; mais qui sait qui « il est? Tout ce que je puis comprendre, c'est que ce serviteur a sans « doute un mérite éminent, que son âme concupiscente est morte et son « esprit vivant. » Toutefois Gabriel voulut connaître cet heureux mortel; mais il ne le trouva pas dans les sept climats [2]. Il parcourut toute la terre et les îles de la mer; mais il ne trouva celui qu'il cherchait ni dans la montagne ni dans la plaine. Il se hâta de revenir auprès de Dieu, et il entendit encore une réponse favorable aux mêmes prières. Dans son extrême anxiété il parcourut de nouveau le monde. Cette fois encore il n'aperçut pas ce serviteur, et il dit : « Ô Dieu! indique- « moi donc le chemin qui doit me conduire auprès de ce serviteur. » — « Dirige-toi, lui répondit Dieu, dans le pays de Rûm; va dans un « certain couvent chrétien et tu le trouveras. » Gabriel y alla, et vit manifestement l'homme objet des faveurs célestes. Or, en ce moment même, cet homme invoquait une idole. Alors Gabriel ouvrit la bouche et dit à Dieu : « Ô maître du monde! écarte loin de moi le voile de ce « secret. Comment peux-tu exaucer avec bonté celui qui invoque une « idole dans un couvent? » Dieu répondit : « Il a le cœur obscurci; il « ignore que par là il s'égare dans son chemin. Comme il s'est égaré « par ignorance, et que je le sais, je lui pardonne son erreur. Ma bonté « l'excuse, et je lui donne accès au rang le plus distingué. »

Ainsi dit le Très-Haut, et il ouvrit la voie de l'esprit de cet homme; il délia sa langue pour qu'il pût prononcer le nom de Dieu, afin que tu

[1] لبّيك est une expression arabe qui signifie littéralement : « mon dévouement est à « toi. » Si on lit لبيكى, comme je l'ai fait, d'après plusieurs manuscrits, le dernier ى est le *yé* persan d'unité.

[2] Je crois devoir considérer l'expression de هفت آسمان, du vers 1818, comme synonyme de هفت اقليم ou de سات طبقات de la traduction hindoustanie.

saches que telle est la véritable religion, et que tu n'as pas de prétexte pour ne pas entrer dans cette route. Puisque, de toi-même, tu n'as rien qui puisse te faire parvenir à cette cour céleste, il ne faut pas négliger la plus petite chose à ce sujet. Tout renoncement aux choses du monde ne s'achète pas facilement; rien même ne s'achète à l'égard de cette cour.

V. 1834. ANECDOTE SUR UN SOFI.

Un sofi allait en toute hâte à Bagdad, lorsqu'au milieu de la route il entendit une voix qui disait : « J'ai beaucoup de miel que je vendrai « à très-bon compte, s'il y a quelqu'un pour l'acheter. » Le sofi lui dit : « Mon brave homme, veux-tu m'en donner un peu pour rien ? » — « Retire-toi, répondit son interlocuteur, tu es fou sans doute, ô avide! « est-ce qu'on donne jamais rien pour rien ? »

Alors une voix intérieure dit au sofi : « Avance, fais un pas au delà « de l'endroit où tu es, et je te donnerai pour rien tout le bonheur pos- « sible et tout ce que tu désireras. La miséricorde divine est un soleil « brûlant qui pénètre les plus petits atomes. Vois sa miséricorde, qui « est telle qu'il a réprimandé un prophète au sujet d'un infidèle » (ainsi qu'on le voit dans l'anecdote suivante).

V. 1842. REMONTRANCE DE DIEU À MOÏSE.

Dieu dit un jour à Moïse : « Coré t'a appelé en sanglotant septante « fois, et tu ne lui as jamais répondu. S'il m'avait appelé de la même « manière une seule fois, j'aurais arraché de son cœur la tige[1] du poly- « théisme, et j'aurais couvert sa poitrine du vêtement de la foi. Ô Moïse! « tu l'as fait périr dans cent angoisses, tu l'as renversé, avili sur la terre. « Si tu l'avais créé, tu aurais été moins sévère à son égard. »

L'être qui déploie sa miséricorde envers ceux mêmes qui sont sans miséricorde comble de ses faveurs les gens miséricordieux. Il est un intarissable océan de bonté; aussi nos larmes et nos sanglots sollicitent-ils le pardon de nos fautes. Celui qui obtiendra un tel pardon pourra-t-il être changé par une souillure? Commettre les fautes que commettent d'ordinaire les pécheurs, c'est s'unir par là à la troupe des méchants.

[1] Au premier hémistiche du vers 1844, au lieu de شاخ, un manuscrit porte بيخ, qui vaut peut-être mieux.

LE CRIMINEL DÉFUNT. V. 1851.

Un indigent[1] mourut en état de crime, et comme on le portait en terre, un dévot qui passait se gara, en disant qu'il ne fallait pas prier pour cet homme; mais, la nuit suivante, il vit en songe ce malheureux dans le ciel, le visage aussi brillant que le soleil. Dans son étonnement il lui dit : « Mon enfant, comment as-tu obtenu une place aussi « élevée, toi qui as toujours vécu dans le crime et qui es souillé de la tête « aux pieds? » Il répondit : « C'est à cause de ton manque de compas- « sion (envers moi) que Dieu m'a fait miséricorde, à moi dont la conduite « a été si déréglée. » Vois la sagesse de Dieu dans le jeu de son amour pour les hommes. Il refuse ou il accorde sa miséricorde. Dans sa sagesse, par exemple, il envoie, dans une nuit aussi noire que le corbeau, un enfant avec une lampe; ensuite il envoie un vent rapide et lui dit : « Lève-toi et va éteindre cette lampe. » Puis il prend cet enfant sur la route, et lui demande pourquoi il a éteint la lampe. S'il reprend ainsi cet enfant, c'est afin de ne lui adresser, au jour du compte[2], que de bienveillants reproches.

Si tous les hommes étaient assidus à la prière, Dieu n'aurait pas besoin d'employer dans sa sagesse le jeu de l'amour. Ce n'est que de cette manière que le déploiement de sa sagesse sera complet, et c'est ainsi qu'il a toujours lieu. Il y a dans son chemin des milliers de sagesses dont une seule parcelle est un océan de miséricorde. Nuit et jour, ô mon enfant! les sept sphères célestes[3] sont employées pour toi. L'obéissance à Dieu de la part des esprits célestes a lieu en ta faveur. Le ciel et l'enfer sont le reflet, l'un de ta bonté, l'autre de ta méchanceté[4]. Les anges t'ont tous adoré[5]. La partie et le tout se sont perdus dans ton essence. Ne te regarde donc pas avec mépris[6], car rien n'est

[1] Au vers 1852, et plus loin, au lieu de مفلس, plusieurs manuscrits portent مفسد, qui vaut peut-être mieux.

[2] Au premier hémistiche du vers 1861, au lieu de تا در حساب, plusieurs manuscrits portent روز حساب, qui détermine mieux le sens.

[3] On trouve une pensée tout à fait pareille dans la préface du Gulistan de Saadi.

[4] Le ciel étant destiné aux bons et l'enfer aux méchants représentent ainsi, le premier la bonté, et le second la méchanceté.

[5] Allusion à l'adoration légendaire des anges envers Adam, père des hommes.

[6] Au premier hémistiche du vers 1868, au lieu de سوى او, quelques manuscrits

au-dessus d'elle. Ton corps est la partie du tout, et ton âme est le tout entier. Ne te rabaisse donc pas à tes propres yeux. En connaissant ton tout, ta partie se manifeste à toi. Quand ton âme s'est montrée, tes membres se sont aussi produits. Le corps n'est pas distinct de l'âme, il en est une partie, et l'âme n'est pas distincte du tout, elle en est une partie. Dans ce chemin unique, il n'y a pas de nombre; on ne doit donc jamais y parler de portion ni de tout. Au-dessus de toi il y a des milliers de nuages qui versent la pluie de la miséricorde pour augmenter ton désir. C'est pour toi que le temps arrive où la rose déploie la beauté de son vêtement. Quelque chose qu'aient faite les anges, ils l'ont faite pour toi, ainsi qu'il est dit dans le Coran[1]. Le Créateur te prodiguera, en effet, tous leurs services[2], comme un éternel *niçâr*[3].

V. 1876. ANECDOTE SUR 'ABBÂÇAH.

'Abbâçah dit qu'au jour de la résurrection, lorsque les créatures fuiront de crainte, les visages des rebelles et des lâches seront noircis en un instant par l'effet de leurs péchés. Les hommes qui seront dépourvus de bonnes œuvres resteront stupéfaits et agités en même temps de différentes manières. Dieu demanda, par pure bienveillance, depuis la terre jusqu'aux neuf cieux[4], cent mille années d'obéissance de la part des anges, puis il les appliqua à la poignée de terre de l'humanité. Un cri s'éleva alors du côté des anges, qui dirent à Dieu : « Pourquoi ces créatures interceptent-elles notre chemin ? » Mais Dieu leur dit : « Ô êtres célestes! puisque je ne retire de vous ni avantage « ni dommage, ce que je désire sera du moins accompli par les êtres « terrestres; car il faut donner du pain aux affamés[5]. »

portent سوی خود. Le vers manque dans plusieurs autres.

[1] *Coran*, XXI, 30.

[2] « Quoniam angelis suis mandavit de te, « ut custodiant te in omnibus viis tuis. » Ces mots du psaume XC, 11, qui s'appliquent spécialement au Messie, peuvent se rapporter aussi à l'homme en général.

[3] J'ai expliqué plusieurs fois ce mot.

[4] La traduction hindoustanie applique avec raison cet *incisum* aux anges, car le vers 1880 est ainsi rendu :

حق تعالی تب طلب کرکه ملك
جو اچهینگی اس زمین سون تا فلك

[5] C'est-à-dire, aux hommes qui désirent la faveur que vous dédaignez.

CHAPITRE XX.

DEMANDE D'UN QUATRIÈME OISEAU. V. 1885.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Je suis efféminé de caractère, et « je ne sais que sauter d'une branche à l'autre. Tantôt je suis libertin, « tantôt abstinent; d'autres fois je suis ivre; tantôt j'existe et n'existe « pas; tantôt je n'existe pas et j'existe; tantôt mon âme concupiscente « me porte à aller dans les tavernes, tantôt mon esprit m'engage à me « livrer à la prière. Quelquefois le diable me détourne malgré moi de « la route spirituelle [1], d'autres fois les anges m'y font rentrer. Ainsi, « stupéfait que je suis entre ces deux attractions, que puis-je faire dans « le puits et dans la prison où je gémis *comme Joseph?* »

La huppe répondit : « Ceci arrive à tout le monde; car il y a peu « de gens qui possèdent des qualités identiques. Si tous étaient purs « originairement, Dieu aurait-il dû envoyer ses prophètes [2]? En t'atta- « chant à l'obéissance, tu arriveras aisément au bonheur. Jusqu'à ce « que ta vie s'élève comme une montagne, elle ne donnera à ton corps « ni repos ni bonheur. Ô toi qui résides dans les étuves de la paresse, « et qui es cependant plein de désirs! tes larmes de sang dévoilent les « secrets de ton cœur, tandis que sa rouille annonce la satiété du bien- « être. Lorsque tu nourris toujours ta chienne d'âme, ton naturel est « pis que celui de l'impuissant hermaphrodite. »

ANECDOTE SUR SCHABLI. V. 1897.

Schabli [3] disparut pendant quelque temps de Bagdad, et l'on ne savait où le trouver. On le chercha dans beaucoup d'endroits, et quelqu'un finit par le découvrir dans une maison d'eunuques [4]. Il y était assis

[1] J'ai traduit le vers 1888 conformément à la leçon d'un de mes meilleurs manuscrits, qui porte نا بنگرم, au lieu de تا بنگرم, que donne le texte imprimé.

[2] Au second hémistiche du vers 1891, au lieu de بعثت ou بعثه, *mission*, des manuscrits portent بیعت ou بیعة, *inauguration*.

[3] Abû Bekr Ja'far Schabili ou Schabli, c'est-à-dire de la ville de Schabil, en Transoxane, ou Ma-wara-un-nahr, est un des principaux disciples du célèbre Junaïd. Il est souvent cité dans les écrits mystiques. Il mourut en 334 (945-946).

[4] Proprement : « d'un homme hermaphro- « dite; » toutefois, le mot hindoustani ہجڑا, par lequel est traduit le mot مخنث du texte, signifie *hermaphrodite* et *eunuque*.

l'œil humide et les lèvres sèches au milieu de cette troupe grossière. « Ô toi qui étudies les secrets divins! lui dit-on, est-ce bien ici ta « place? » Il répondit : « Ces gens-ci, comme le libertin dans la voie de « la religion [1], ne sont en effet ni hommes ni femmes [2]. Je suis comme « eux; car dans la voie de la religion il n'y a ni homme ni femme [3]. « Je me suis perdu dans mon inertie et j'ai honte de ma virilité. Qui- « conque rend intelligente son âme fait de sa blessure une nappe pour la « table du chemin (qui conduit à Dieu). Celui-là a préféré l'avilissement « comme les hommes *de la vie spirituelle*, il a comblé d'honneur les « malheureux qui ont failli. Si tu veux te produire le moins du monde « aux regards [4], seras-tu meilleur qu'une idole? Si l'on fait une diffé- « rence entre la louange et le blâme, on est fabricant d'idoles. Si tu « es vraiment serviteur de Dieu, ne sois pas fabricant d'idoles. Si tu es « un homme de Dieu, ne sois pas Azur [5]. Il n'y a ni dans les classes éle- « vées ni dans les basses classes un rang au-dessus de celui du service « (de Dieu). Applique-toi à ce devoir et n'aie pas d'autre prétention; « sois un homme de Dieu, ne cherche pas ta gloire ailleurs. Lorsque « tu caches cent idoles sous ton froc, pourquoi te montrer sofi devant « les hommes? Toi qui es eunuque, ne porte pas le vêtement des hommes « de la voie spirituelle, ou abandonne désormais ta légèreté. »

V. 1913. QUERELLE DE DEUX SOFIS.

Deux individus couverts du froc de la pénitence se disputèrent et s'injurièrent devant le tribunal. Le juge les renvoya dans un coin en leur disant : « Il n'est pas convenable que des sofis se disputent. Vous « avez placé sur votre poitrine la veste de la résignation, pourquoi vous « êtes-vous mis en tête de vous quereller? Si vous êtes des gens de « combat et de vengeance, rejetez loin de vous ce vêtement. Si, au con- « traire, vous êtes dignes de ce vêtement, renoncez à cette folle discus- « sion. Moi qui suis juge, et non un homme du sens spirituel, j'éprouve « une véritable honte à cause du froc que vous portez. Il vaut mieux

[1] Au second hémistiche du vers 1901, au lieu de دنیا, des manuscrits portent دینی, que je préfère.

[2] Comme on dit : ni chair, ni poisson.

[3] Conf. saint Matth. xxii, 30.

[4] A la lettre : *un cheveu*, موی.

[5] Tharé, père d'Abraham.

« que vous vous contentiez de rester dans la différence d'opinion que « de vous disputer en portant un froc. »

Puisque tu n'es ni homme ni femme dans l'affaire de l'amour, comment pourras-tu démêler ses secrets? Si tu es soumis à des épreuves dans la voie de l'amour, garantis-toi avec l'armure convenable. Si tu as la prétention de te diriger vers cet emplacement, tu devras livrer ta tête au vent et abandonner ta vie. Désormais n'élève pas ta tête par ta prétention, pour n'être pas obligé de te soumettre de nouveau à l'infamie.

LE ROI ET LE MENDIANT. V. 1924.

Il y avait en Égypte un roi célèbre dont un malheureux devint réellement amoureux. Lorsque cette nouvelle parvint au roi, il fit venir aussitôt cet homme égaré et lui dit : « Puisque tu es amoureux de moi, « choisis un des deux partis que je vais te proposer : ou de quitter « cette ville et ce pays, ou d'avoir la tête tranchée par amour pour moi. « Je te dis ton fait en un mot; ainsi choisis d'avoir la tête tranchée ou « d'émigrer. » Ce malheureux n'était pas homme d'action, il préféra quitter la ville, et, étant hors de lui, il se disposait à partir, lorsque le roi ordonna de lui trancher la tête. Un chambellan dit alors : « Il est « innocent; pourquoi le roi a-t-il ordonné de lui trancher la tête? — « C'est, répondit le roi, parce qu'il n'était pas un véritable amant et « qu'il n'était pas véridique dans la voie de mon amour. Si, en effet, il « eût été homme d'action, il aurait préféré avoir ici la tête tranchée plutôt « que de quitter le pays. Ce serait un crime que d'aimer celui qui pré« fère sa vie à l'objet de son amour. S'il eût consenti à avoir la tête « tranchée, j'aurais serré pour le servir mes reins de ma ceinture et je « serais devenu son derviche. Mais comme il avait seulement des pré« tentions en amour, il était convenable de lui faire trancher la tête. « Celui qui conserve dans mon amour l'amour de sa tête n'a pas le vé« ritable ni le pur amour. J'ai donné cet ordre afin qu'aucun homme « sans résolution ferme ne vienne se vanter faussement de ressentir de « l'amour pour moi. »

CHAPITRE XXI.

V. 1940. ### EXCUSES D'UN CINQUIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Je suis mon propre ennemi ; comment m'aventurer dans ce chemin, puisque j'ai avec moi le voleur « qui doit m'arrêter? Mon âme concupiscente, mon âme de chien ne « veut pas se soumettre; je ne sais même comment en sauver mon âme « spirituelle. Je reconnais bien le loup dans le champ; mais cette « chienne d'âme, belle en apparence, ne m'est pas encore bien connue. « Je suis dans la stupéfaction à cause de cette âme infidèle, car je voudrais savoir si elle pourrait m'être enfin connue. »

La huppe répondit : « Ô toi qui es comme un chien toujours errant! « toi qui es foulé aux pieds comme la terre! ton âme est à la fois louche « et borgne. Elle est vile comme un chien, paresseuse et infidèle. Si « un homme faux s'empare de toi, c'est qu'il est ébloui par le faux éclat « de ton âme. Il n'est pas bon que cette chienne d'âme soit choyée et « qu'elle s'engraisse artificieusement. Dans le commencement de la vie « tout a été inutilité, enfantillage, faiblesse et insouciance. Au milieu « de la vie tout a été singularité et démence de jeunesse. A la fin, lorsque la vieillesse s'empare de nous, l'âme devient languissante et le « corps débile. Avec une telle vie disposée par la folie, comment l'âme[1] « pourra-t-elle s'orner *des qualités spirituelles?* Nous vivons dans l'insouciance depuis le commencement jusqu'à la fin, aussi le résultat que « nous obtenons est-il nul. Et l'homme finit souvent par obéir à l'âme « concupiscente qui asservit tant de gens. Des milliers de cœurs sont « morts de chagrin, et cette chienne d'âme infidèle ne meurt jamais. »

V. 1955. ### LE VIEUX FOSSOYEUR.

Un fossoyeur parvint à un âge avancé. Quelqu'un lui dit : « Réponds « à la question que je vais te faire : toi qui as passé toute ta vie à creuser « des fosses dans la terre, n'y as-tu rien vu de merveilleux? » Le fossoyeur répondit : « Ce que j'y ai vu de plus étonnant, c'est que ma chienne

[1] A la lettre : *l'âme de chien*, نفس سگ, ou simplement *ce chien*, بهہ کتّا, comme on le lit dans la traduction hindoustanie.

« d'âme m'a vu pendant soixante et dix ans creuser des fosses, et n'est « pas morte une seule fois, ni n'a obéi un seul moment à la loi de Dieu. »

AUTRE ANECDOTE SUR 'ABBÂÇAH. V. 1959.

Un soir 'Abbâçah dit : « Ô vous qui êtes ici présents! supposons que « les infidèles qui remplissent le monde et même les Turcomans loquaces[1] acceptent sincèrement la foi, la chose pourrait se faire; mais « cent vingt mille prophètes sont venus pour que cette âme infidèle « soit une bonne fois musulmane ou qu'elle pérît, et ils n'ont cependant pu y parvenir, bien que ce fût juste. D'où peut venir cette différence (entre leur zèle et le résultat)? »

Nous tous, nous sommes sous la domination de cette âme infidèle et désobéissante, nous l'entretenons nous-mêmes en nous; sera-t-il donc facile de la détruire? Lorsque cette âme trouve son assistance de deux côtés, il serait en effet étonnant qu'elle pérît. L'esprit, comme un cavalier, parcourt avec constance le royaume spirituel; mais, jour et nuit, cette âme vile est son commensal. Le cavalier a beau faire galoper son cheval, cette âme le suit toujours sans relâche comme un chien. Tout ce que le cœur a reçu de l'objet de son amour, l'âme en a pris tout autant du cœur. Toutefois, celui qui lie vigoureusement ce chien prendra dans son filet le lion des deux mondes. Celui qui asservit à lui-même ce chien devance ses rivaux au point qu'ils n'atteignent pas même la poussière de sa chaussure, et s'il lie fortement ce chien, la poussière de ses souliers aura plus de valeur que le sang des autres.

DEMANDE D'UN ROI À UN DERVICHE. V. 1973.

Un homme engagé dans la voie du spiritualisme et couvert de haillons passait son chemin, lorsqu'un roi l'aperçut et lui dit : « Ô toi qui es « couvert de haillons! est-ce moi qui vaux mieux que toi, ou est-ce toi « qui vaux mieux que moi ? » Le spiritualiste lui dit : « Ô ignorant! frappe-« toi la poitrine et garde le silence. Quoiqu'il ne m'appartienne pas de « faire mon propre éloge, car celui qui se loue lui-même ne sait ce qu'il

[1] C'est ainsi que je traduis l'expression پر فضول, du vers 1960, à cause qu'elle est rendue dans la traduction hindoustanie par ابو فضول, et qu'un de mes manuscrits porte بو الفضول. Au lieu de ترکمان, un manuscrit porte کافران.

« dit, toutefois, puisque je dois le faire, il n'est pas douteux qu'un homme « tel que moi ne soit mille fois meilleur qu'un homme tel que toi. En effet, « tu ne connais pas le goût de la religion, et ton âme concupiscente t'a « réduit à l'état d'âne. — Cette âme concupiscente te domine, sire, et « tu es accablé par son poids. Elle enveloppe jour et nuit ta tête avec « une têtière, et tu n'agis que par son ordre. Tout ce qu'elle t'ordonne, « à toi qui n'es propre à rien, action ou non action, tu dois le faire sans « réplique ; mais moi, qui ai connu le secret du cœur, j'ai fait, au con- « traire, de cette chienne d'âme mon âne. Lorsque cette âme est de- « venue mon âne, je me suis assis dessus. Ta chienne d'âme te domine, « et moi, je la domine ; mais lorsque mon âne monte sur toi, tu es alors « comme moi, et cent mille fois meilleur que tes pareils. »

Ô toi qui te contentes de cette chienne d'âme ! toi que dévore le feu de la concupiscence ! sache que le *feu* de cette concupiscence enlève l'*eau* de ton honneur, la lumière de ton cœur et la force de ton corps. L'obscurité des yeux et la surdité des oreilles, la vieillesse, l'affaiblissement de ton esprit et l'affaissement de ton intelligence, tout cela forme son armée et ses soldats, lesquels sont, en réalité, les serviteurs du prince de la mort. Jour et nuit, il envoie sans relâche cette armée ; il l'envoie devant et derrière, et lorsque cette armée arrive de tous côtés[1], tu tombes avec ton âme loin du chemin. Tu t'es diverti avec ta chienne d'âme et tu t'es livré à la joie, mais tu es devenu son esclave, tu t'es soumis à sa puissance. Lorsque le roi de la mort et son cortége arriveront auprès de toi, cette chienne d'âme se séparera de toi, et toi d'elle ; mais si vous vous décidez à vous séparer actuellement l'un de l'autre, serez-vous alors soumis à cette séparation ? Ne t'attriste pas si vous n'êtes pas ensemble en ce monde, car elle sera certainement avec toi en enfer.

V. 1995. LES DEUX RENARDS.

Deux renards, mâle et femelle, partageaient la même nourriture et jouissaient de leur compagnie mutuelle. Un roi, qui était dans la plaine avec des panthères et des faucons, sépara ces deux renards. Alors la femelle demanda au mâle : « Ô chercheur de trous ! dis-moi où nous

[1] Au premier hémistiche du vers 1989, au lieu de آمد, plusieurs manuscrits portent آید, qui vaut mieux.

« nous trouverons encore ensemble ? » Il répondit : « Si nous avons jamais « encore à être ensemble, ce ne sera que dans la boutique d'un fourreur « de la ville. »

CHAPITRE XXII.

EXCUSES D'UN SIXIÈME OISEAU. V. 1999.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Le diable excite mon orgueil pour « m'empêcher de prendre un guide au moment où je voudrais entrer « dans ce chemin. Comme je ne puis le surmonter par force, le trouble « a lieu dans mon cœur par suite de sa tromperie. Comment pourrai- « je me sauver d'Éblis et être vivifié par le vin du sens spirituel ? »

La huppe répondit : « Tant que cette âme concupiscente sera devant « toi, le diable[1] fuira-t-il loin de toi ? Il emploie ses agaceries pour te « tromper. Chacun de tes désirs devient un démon pour toi : bien plus, « si tu te livres à un seul de tes désirs, cent diables surgiront en toi. »

Le monde, qu'on peut comparer au chauffoir des bains et à une prison, est, en réalité, le domaine[2] du diable. Retires-en donc ta main, pour n'avoir rien à démêler avec son maître.

PLAINTES D'UN NOVICE À UN SCHAÏKH SUR LES TENTATIONS DU DÉMON. V. 2007.

Un homme insouciant alla se plaindre à un jeûneur de quarantaine des tentations du démon. « Le diable, dit-il, m'a caché la voie spiri- « tuelle, il a anéanti complétement en moi la religion. » Le jeûneur lui dit : « Cher jeune homme, avant d'en venir là, le démon rôdait autour « de toi. Il était affligé et contrarié à ton égard, et il avait jeté sur sa tête « de la poussière à cause de ton injustice envers lui. Il disait : Tout le « monde est mon domaine, mais celui qui est l'ennemi du monde n'est « pas dans ma dépendance. Dis-lui donc actuellement à ton tour : « Passe ton chemin et retire de moi ta main. » Je fais une ferme réso- lution, relativement à lui, d'être fidèle à la religion, puisqu'il a mis

[1] C'est-à-dire, le démon de l'orgueil, dont il a été parlé.

[2] Dans la traduction hindoustanie, l'expression اقطاع est rendue, en effet, ici, vers 2005, et plus bas, vers 2011 et 2014, par le mot جاگیر, qui signifie proprement *un fief*, et c'est bien le sens en arabe, car اقطاع est le pluriel de قطع, *coupure de terres données en fief*.

fortement la main sur ma vie temporelle. Or celui qui est sorti des domaines du démon n'a affaire en rien avec lui.

V. 2015. LE POSSESSEUR D'UNE PIÈCE D'OR.

Un grand personnage dit un jour à un individu qui possédait une pièce d'or : « Je ne comprends pas quelle est ta situation ? » Celui-ci répondit : « Je mange du pain à la table de Dieu, et cependant j'obéis « aux ordres du diable. »

« En effet, le diable t'a écarté de la route et tu ne dis pas *Lâ haul*[1]. « Tu n'es musulman que de nom ; tu es enserré dans les chagrins du « monde. La terre couvre ta tête, car tu es devenu un cadavre ; puisque « je t'ai dit de jeter le monde (au vent), désirerais-je actuellement que « tu t'y attachasses ? Lorsque tu lui as donné tout ce que tu possèdes, « comment pourras-tu y renoncer facilement ? »

Ô toi qui par négligence es tombé dans l'océan de la cupidité ! ignores-tu pourquoi tu restes en arrière ? Les deux mondes, vêtus de deuil, pleurent, et tu demeures dans la désobéissance. L'amour du monde a enlevé de ton cœur le goût de la foi, et tes vains désirs ont absorbé ton âme. Qu'est le monde, sinon un nid de passions avides, qui n'a pu suffire à Pharaon et à Nemrod. Tantôt Caroun (Coré) y a passé[2] et l'a laissé, tantôt Schaddâd[3] l'a péniblement possédé. Dieu a proclamé le néant du monde, et cependant tu t'es laissé prendre dans son filet ? Jusques à quand t'occuperas-tu de ce monde, qui ne doit être pour toi que le cadavre du néant ? Celui qui se perd dans cet atome de néant, comment peut-il être un homme estimable ? Il est resté jour et nuit ivre et ébahi jusqu'à ce qu'il laisse tout à fait ce cadavre[4].

[1] Premiers mots d'une prière connue, tirée du Coran, et qui signifie : « Il n'y a de « puissance et de force qu'en Dieu très-haut, « très-grand. »

[2] Au premier hémistiche du vers 2025, au lieu de رفته وبگذشته, des manuscrits portent کرده قی بگذشته, ce qui peut bien être la véritable leçon, malgré sa signification de : *il l'a vomi et il a passé outre.*

[3] Il y a au second hémistiche du vers 2025 un jeu de mots entre شداد et شدّت. Schaddâd est un des *sahâba* ou premiers Compagnons de Mahomet. Toutefois, au lieu de بشدت, des manuscrits portent بسختی.

[4] Le second hémistiche du vers 2029 est ainsi rédigé dans un de mes meilleurs manuscrits :

تا دهی یکقطره زین لاشه بدست

et j'ai suivi cette leçon dans ma traduction.

Celui qui respire un seul instant dans ce rien sera moindre que cent monceaux de rien. Qu'est le monde, si ce n'est une absolue nullité? et qu'est cette nullité, si ce n'est un esclavage?

Le monde est un feu brillant où vient se brûler à chaque instant une nouvelle créature. Tu es un homme-lion si tu peux échapper à ce feu violent. Ah! détourne les yeux de ce feu comme le lion, si tu ne veux te brûler à ce feu comme le papillon. Celui qui adorera ce feu comme le papillon devra s'y brûler dans son ivresse décevante. Ce feu est devant toi et derrière toi; aussi est-il impossible que tu ne t'y brûles à chaque instant; mais regarde où tu pourras te mettre pour que ce feu ne dévore pas ton âme.

DEMANDE D'UN KHOJA ET RÉPONSE D'UN SOFI. V. 2038.

Un khoja disait dans sa prière : « Ô Dieu! fais-moi miséricorde et favorise mes entreprises. » Un fou (d'amour divin) entendit ces paroles et dit : « N'espère pas la miséricorde divine si tu ne prends pas la ceinture du sofi et si tu marches constamment avec orgueil. Tu as ton visage levé vers le ciel et vers les quatre murs (les quatre points cardinaux) dorés. Tu es servi par dix esclaves mâles et par autant de femmes esclaves. Comment la miséricorde aura-t-elle lieu justement avec toi dans le secret? Regarde toi-même, et vois si avec tout cela tu peux obtenir miséricorde. Sois donc couvert de confusion. Si, comme moi, tu n'avais que du pain à manger, tu serais alors en possession de la miséricorde divine; mais tant que tu ne détourneras pas ton visage des richesses et des honneurs, la miséricorde ne te montrera pas sa face un seul instant. Désormais, détourne donc ton visage de tout, afin d'être entièrement libre comme les hommes spirituels. »

AUTRE ANECDOTE SUR UN SOFI. V. 2047.

Un homme sincère dans la piété dit un jour à des vauriens qui tournaient (vers la Caaba) le visage d'un musulman à l'agonie : « Il aurait bien mieux valu que le visage de cet homme, qui ignore ce que vous faites aujourd'hui, se fût toujours tourné auparavant (du côté convenable). Quelle utilité y a-t-il de planter des rameaux desséchés et sans feuil-

« les? De même, à quoi sert actuellement de tourner le visage de cet « homme? Celui dont on est obligé de tourner le visage dans ce mo- « ment meurt coupable; ne cherche donc pas en lui la pureté. »

CHAPITRE XXIII.

V. 2051. EXCUSES D'UN SEPTIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « J'aime l'or; l'amour de l'or est « en moi comme l'amande dans sa pellicule. Tant que je n'aurai pas de « l'or dans ma main comme j'aurais une rose, je ne pourrai m'épa- « nouir délicieusement comme cette fleur. L'amour du monde et de « l'or du monde m'a rempli de vains désirs et m'a privé de l'intelligence « des choses spirituelles. »

La huppe répondit : « Ô toi qui es dans l'ébahissement par l'effet « d'une forme extérieure! toi dont le cœur ne vit jamais l'aurore de la « valeur réelle des choses! apprends que tu n'as pas cessé d'être nycta- « lope, et que tu es resté, comme la fourmi, étreint par une vaine ap- « parence. Attache-toi au sens des choses et ne t'inquiète pas de la « forme; le sens est l'essentiel, la forme n'est qu'embarras. Sans la cou- « leur, l'or ne serait qu'un métal ordinaire; cependant tu es séduit par « sa couleur comme l'enfant. S'il te détourne de Dieu, il est pour toi « une idole. Ah! rejette-la loin de toi; suis mon avis[1]. Si personne ne « tire avantage de ton or, toi non plus tu n'en profiteras pas. Au con- « traire, si tu donnes une obole de ton or à un malheureux, vous en ti- « rez tous les deux du profit. Tu n'es pas un Omar ou un Zaïd; mais, si « tu donnes une obole, tu seras un Junaïd. Au moyen de l'or, tu es l'ami « des hommes; mais si ton épaule est marquée, c'est à cause de l'or[2].

[1] J'omets ici la traduction du vers 2059, qui est obscur. Il n'est pas traduit dans la version hindoustanie, et il l'est en turc par le vers suivant :

مرد ایسك چوق اعتبار ایمه ذره
قفل ایدرلر انی فرج استره

que M. Royer rend ainsi : « Si tu es *gentle- « man*, n'attache pas de considération à l'or, « car on le renferme dans le *pudendum* du « mulet. » Cache-t-on, par hasard, quelque- fois de l'or dans la matrice des animaux? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a vu, dans l'Orient, des femmes se servir elles- mêmes de cette cachette naturelle, entre autres pour des lettres à transmettre en secret.

[2] Les voleurs sont marqués, en Perse, à l'épaule; des criminels l'étaient ainsi en France, il n'y a pas longtemps encore.

« Chaque nouveau mois, il te faut donner le prix de ta boutique, et ce « prix c'est ta propre âme. Mais ton âme précieuse et ta vie chérie te « quittent avant que tu puisses gagner une seule obole dans cette bou- « tique. Tu as tout donné, les choses mêmes auxquelles ton cœur était « le plus attaché, pour n'avoir rien. Mais j'espère que la fortune te ten- « dra une échelle sous la potence. Il ne faut pas que la religion fasse « périr absolument pour toi les choses du monde, quoique le monde et « la religion ne s'accordent guère. Tu cherches le repos par le travail, « et tu te plains lorsque tu ne le trouves pas. Dépense de tous côtés « ce que tu possèdes, car tu n'acquerras le bonheur qu'en proportion « de ta générosité[1]. Il faut laisser tout ce qui existe, il faut même re- « noncer à la vie. Si tu ne peux renoncer à la vie, tu peux bien encore « moins renoncer à la richesse, aux honneurs; à ceci, à cela. N'au- « rais-tu qu'une couverture grossière pour te coucher, que ce serait en- « core une barrière qui t'empêcherait d'entrer dans la voie spirituelle. « Ô toi qui connais la vérité! brûle cette couverture. Jusques à quand « agiras-tu avec duplicité envers Dieu. Si tu n'oses brûler aujourd'hui « cette couverture, comment pourras-tu demain[2] te débarrasser du « vaste linceul de la mort? »

Celui dont le و, *wâ*, du mot او, *o*, lui[3], a été absorbé par le و, *wâ*, du mot خود, *khûd*, lui-même, n'aura plus du tout de و, *wâ*[4]. Le nom de la lettre و, *wâ*, se compose des deux lettres وا, l'*alif* et le *wâ*. Or je les vois toutes les deux dans خاك, *khâk*, la terre, et خون, *khûn*, le sang. Vois le *wâ* s'établir au milieu du sang, خون, *khûn*, et l'*alif* avili au milieu de la poussière, خاك, *khâk*.

[1] Au second hémistiche du vers 2070, تنالو est pour تنالوا, véritable orthographe de ce mot en arabe. On a retranché l'*alif*, qui n'est ici qu'un accessoire purement orthographique.

[2] C'est-à-dire, à la dernière heure. Au second hémistiche du vers 2075, un de mes meilleurs manuscrits porte أز, au lieu de به, et j'ai suivi cette leçon dans ma traduction.

[3] Au premier hémistiche du vers 2076, il faut entendre, par le و du mot أو, ce mot lui-même, qui se prononce *o*, et qui devrait, en réalité, ne se composer que de la lettre و, l'*alif* n'étant employé dans cette circonstance que pour supporter la voyelle brève, destinée à fixer la prononciation du *waw*. Tous les copistes n'ont pas compris ce vers, car plusieurs ont écrit رای, au lieu de وای.

[4] C'est-à-dire, cessera d'exister.

V. 2079. LE PÎR ET SON COMPAGNON DE VOYAGE.

Un jeune adepte dans la voie du spiritualisme avait réuni, à l'insu de son schaïkh, un petit amas de pièces d'or. Le schaïkh le savait, mais il ne lui en dit rien, et le disciple continua, de son côté, à tenir cet or caché. Or cet élève et ce maître de la voie spirituelle se mirent tous deux ensemble en voyage. Une noire vallée se présenta, et il y avait deux routes. Celui des deux voyageurs qui avait de l'or éprouva de la crainte; car, en effet, l'or avilit promptement celui qui le possède. Il dit donc au schaïkh : « Puisqu'il y a deux routes, par laquelle « des deux faut-il passer ? » Le schaïkh répondit : « Débarrasse-toi de ce « qui excite ta crainte[1], car cette chose te rend coupable, et alors tout « chemin que tu voudras prendre sera bon. Le dive craint celui qui est « indifférent à la possession de l'argent et s'enfuit promptement loin de « lui. Pour l'appréciation d'un grain d'or qui t'est interdit, tu iras jus« qu'à diviser avec empressement un cheveu. L'or est dans la religion « comme l'âne boiteux; il n'a pas de valeur quoiqu'il ait du poids. Lors« qu'il arrive à l'improviste, il vous gouverne, et, lorsqu'il s'attaque à « la piété, il vous stupéfie. Celui qui a suivi la route de l'or s'est égaré, « et on l'a jeté pieds et poings liés dans le puits. Évite, comme Joseph, « ce puits profond; mais retiens en tous cas ton haleine, car on res« pire dans ce puits un air tout à fait extraordinaire. »

V. 2092. LE SCHAÏKH DE BASRA ET RÂBI'AH.

Le schaïkh de Basra[2] alla un jour auprès de Râbi'ah, et il lui dit : « Ô « toi qui connais tout ce qui concerne l'amour divin! apprends-moi une « sentence que tu ne tiennes de personne, que tu n'aies dite à personne « et que tu n'aies pas vue se vérifier. Dis-moi ce que tu as trouvé clair « de soi-même, car je le désire ardemment. » Râbi'ah lui dit : « Ô schaïkh « du temps! j'avais tressé quelques pièces de corde; je les portai (au mar-

[1] Les mots معلومت بيفكن du vers 2085 sont rendus en hindoustani par ست دی. اپنی ڈرکی چیز, et j'ai préféré suivre ce sens dans ma traduction, quoique معلوم signifie aussi l'argent monnayé, sens qui va fort bien avec le contexte, mais qu'il vaut mieux laisser deviner.

[2] Au lieu de شیخ بصره, la traduction turque porte شیخ نصراباد.

« ché), je les ai vendues et j'ai été content de ma vente, car j'ai gagné deux « pièces d'argent; mais je n'ai pas mis ces deux pièces dans une seule « main. J'en ai pris une dans une main et l'autre dans l'autre, parce que « si les deux pièces avaient été ensemble, je n'aurais pas dormi la nuit « dans la crainte des voleurs. L'homme du monde place son esprit et « son cœur dans le sang; il place des milliers de filets de différentes sor- « tes jusqu'à ce qu'il soit injustement en possession d'un grain d'or; lors- « qu'il l'a obtenu, il meurt, et bonsoir. Cet or devient légitime pour « son héritier, tandis qu'à cause de cet or il est dans les tourments. »

Ô toi qui vends le Simorg pour de l'or, et qui as enflammé ton cœur comme la bougie par l'amour de ce métal! si tu n'entres pas du tout dans la voie que je t'indique, tu ne pourras acquérir la moindre parcelle du trésor qu'on y trouve, ni voir la face de son or. Si tu poses le pied dans le chemin comme la fourmi, on te prendra par force par ta taille, fine comme un cheveu; mais lorsqu'on ne ressent pas le moindre amour, on n'ose pas aborder cette route.

REPROCHE DE DIEU À UN SOFI. V. 2106.

Un saint personnage, qui trouvait son bonheur en Dieu, s'était livré pendant quarante ans à l'adoration. Il avait fui le monde, il s'était entretenu des secrets de Dieu derrière le rideau. Dieu était intimement uni à lui, et cela lui suffisait; il aurait cessé d'être, que c'eût été indifférent pour lui, puisque Dieu n'aurait pas cessé d'exister. Le sofi possédait un enclos au milieu duquel il y avait un arbre. Or un oiseau avait fait son nid sur cet arbre. Le chant de cet oiseau était doux, ses accents étaient agréables; il y avait cent secrets dans chacune de ses notes. Ce serviteur de Dieu trouva du charme dans le chant suave de cet oiseau, ainsi que dans son voisinage. Mais Dieu fit à ce sujet une révélation au prophète de ce temps-là, qui était un homme d'action, en ces termes : « Dis à ce sofi qu'il est étonnant qu'après avoir fait jour et nuit « toutes ses pratiques de piété, qu'après avoir pendant tant d'années « brûlé d'amour pour moi, il ait fini par me vendre pour un oiseau. Il « est vrai que cet oiseau est admirable de perfection; mais enfin c'est « le chant d'un oiseau qui t'a pris dans son filet. Moi, au contraire, je « t'ai acheté et je t'ai enseigné, et toi tu m'as indignement vendu. T'ai-je

« donc vendu l'achat? Ai-je donc appris de toi la fidélité? Ne te vends « pas gratuitement pour si peu de chose; je suis ton ami, ne cesse pas « d'être le mien. »

CHAPITRE XXIV.

V. 2120. EXCUSES D'UN HUITIÈME OISEAU [1].

Un autre oiseau dit à la huppe : « Mon cœur est embrasé par le plai- « sir, car le lieu de ma résidence est un endroit charmant. Je demeure, « en effet, dans un palais doré et agréable que tout le monde admire. « J'y trouve un monde de contentement; comment pourrai-je en retirer « mon cœur? Je suis dans ce palais élevé comme le roi des oiseaux; « comment irai-je m'exposer aux fatigues dans les vallées dont tu me « parles? Dois-je renoncer à ma royauté et quitter le siége de mon pa- « lais? Aucun homme raisonnable n'abandonnerait le jardin d'Irem « pour entreprendre un voyage pénible et difficile. »

La huppe lui répondit : « Ô toi qui es sans ambition et sans énergie! « tu n'es pas un chien; pourquoi vouloir t'occuper à chauffer les bains? « Ce bas monde tout entier n'est qu'un chauffoir de bains, et ton châ- « teau en fait partie. Quand même ton château serait pour toi l'éternité « et le paradis, avec la mort te viendrait néanmoins la prison de la peine. « Si la mort n'exerçait pas son empire sur les créatures, il te convien- « drait seulement alors de rester dans ta demeure. »

V. 2130. BON MOT D'UN SAGE SUR UN PALAIS.

Un roi fit élever un château orné de dorures pour la construction duquel il dépensa cent mille dînars. Lorsque ce château fut semblable au paradis, on l'embellit encore par des tapis. De tous les pays il vint des gens présenter au roi leur hommage, et ils lui offrirent des présents sur des plateaux. Le roi appela alors, avec ces hôtes, les notables de son royaume; il les fit venir auprès de lui, les fit asseoir sur des siéges, et leur dit : « Comment trouvez-vous ce palais? Y reste-t-il quelque chose « à désirer pour la beauté et la perfection ? » Tous dirent alors : « Per- « sonne ne vit jamais ni ne verra jamais sur la face de la terre un pa- « lais pareil. » Toutefois un homme voué à la dévotion se leva et dit :

[1] Il s'agit évidemment ici d'un faucon.

« Sire, il y a une fente, et c'est un grand défaut. Si ce palais n'avait pas ce « défaut, le paradis lui-même devrait lui apporter un présent du monde « invisible (pour reconnaître sa supériorité). » — « Je ne vois pas la fente « dont tu parles, répliqua le roi ; tu es un ignorant et tu veux exciter « du trouble. » Le sofi dit : « Ô toi qui es fier de ta royauté! sache que « la fente dont il s'agit est celle par laquelle doit passer l'ange de la « mort. Plût à Dieu que tu pusses boucher ce trou! car autrement qu'est « ce palais, que sont cette couronne et ce trône? Quoique ce palais soit « agréable comme le paradis, la mort le rendra désagréable à tes yeux. « Rien n'est stable, et c'est ce qui enlaidit l'endroit où nous vivons. Au- « cun art ne peut rendre stable ce qui ne l'est pas. Ah! ne te complais « pas tant dans ton palais et dans ton château; ne fais pas tant cara- « coler le coursier de ton orgueil. Si, à cause de ta position et de ta di- « gnité, personne ne te fait connaître tes fautes, malheur à toi! »

AUTRE ANECDOTE SUR UN PALAIS. V. 2145.

Un marchand extravagant fit construire un merveilleux palais tout doré. Lorsque l'édifice fut achevé, il engagea tout le monde à venir le voir. Il fit son invitation avec cent délicatesses et prévenances afin qu'on vînt voir son château. Mais, ô merveille! un fou vit par hasard l'individu qui courait hors de lui pour faire les invitations et il lui dit : « Je voudrais bien aller voir à l'instant ce palais, ô blanc-bec! mais je « n'en ai pas le temps; excuse-moi donc et cesse tes instances. »

L'ARAIGNÉE. V. 2151.

N'as-tu pas vu l'impatiente araignée qui passe fantasquement son temps? Elle dresse par avidité un filet merveilleux, dans l'espoir qu'une mouche y tombe. Dans sa prévoyance elle se bâtit une maison qu'elle garnit de provisions pour son usage. Lorsque la mouche se précipite tête baissée dans son filet, l'araignée suce le sang de la chair de la pauvre bestiole. Ensuite elle laisse le cadavre se dessécher sur place, et elle continue à en faire pendant quelque temps sa nourriture. Mais tout à coup le maître de la maison se lève, le balai[1] à la main. En un instant il anéantit et le nid de l'araignée et la mouche. Or le nid de l'araignée

[1] Proprement : *le bâton*, چوب.

représente le monde, et la mouche, la subsistance que Dieu y a placée pour l'homme.

Quand même tout le monde te serait dévolu, tu le perdrais en un instant. Tu as beau te glorifier de la royauté du monde, tu n'es qu'un enfant dans la voie spirituelle; car tu t'amuses en dehors du rideau. Ne recherche pas la royauté, si tu n'as pas mangé la cervelle d'un âne; et sache, ô insensé! que le royaume du monde est livré aux taureaux[1]. Celui dont le tambour et le drapeau signalent la haute dignité ne saurait être derviche. Quant à toi, éloigne-toi de ces choses, car ce n'est que du bruit et du vent. En effet, c'est le vent qui enfle le drapeau, et le bruit sort du tambour; ces deux choses valent moins que la plus petite monnaie de billon. Ne fais pas tant caracoler le coursier de ta sottise, ne te délecte pas tant dans l'illusion de ta position élevée. On finit par écorcher la panthère, et de même on t'arrachera bientôt la vie.

Puisqu'il est impossible d'être distingué individuellement, il vaut mieux se perdre volontairement et entrer tête baissée *dans le tout*. Il ne t'est pas possible d'être fier, humilie-toi donc; jusques à quand joueras-tu? Ou courbe ta tête et ne cherche pas la domination, ou laisse le jeu et ne le mets pas dans ta tête. Ton palais et ton jardin ne sont pour toi qu'une prison. Ton âme est le malheur de ton âme. Laisse cette habitation terrestre pleine d'illusions. Jusques à quand la parcourras-tu? Ouvre l'œil de la vraie ambition et aperçois la voie spirituelle; mets le pied dans cette voie et découvre la cour céleste. Si tu viens à bout de faire parvenir ton âme à cette cour, tu ne tiendras plus à la gloire du monde.

V. 2173. LE DERVICHE MISANTHROPE.

Un infortuné parvint, à force de marcher, en un endroit désert auprès d'un derviche et lui dit : « Ô derviche! comment vont tes affaires? Le dévot répondit : « N'es-tu pas honteux (de me faire une telle de- « mande)? Rougis-en. Je suis resté dans ce monde qui est bien res-

[1] Au premier hémistiche du vers 2161, مطلب est pour مه طلب; au second, au lieu de la leçon que j'ai adoptée, on trouve گاو آن, et dans un de mes meilleurs mss. ملك گاه آزاد دهند. Les traductions hindoustanie et turque ne rendent pas ce passage.

« serré pour moi en ce moment et où je suis à l'étroit. » Son interlocuteur répliqua : « Tu ne dis pas vrai ; comment peux-tu être à l'étroit dans « ce vaste désert ? » — « Si ce lieu n'était pas étroit, reprit le derviche, « m'aurais-tu jamais rencontré ? »

On a beau te faire mille promesses, on ne te donnera jamais de ce côté-ci que du feu pour tout signe ; et quel est pour toi ce feu, si ce n'est le monde ? Quitte-le donc, et, comme les lions, garde-toi d'en approcher. Lorsque tu passeras au delà, ton cœur te reviendra et tu arriveras au palais du contentement. Il y a un feu en avant, et la route est très-longue : le corps est faible, le cœur est esclave, et l'âme éprouve de l'appréhension. Quant à toi, débarrasse-toi de tout et sois libre en tout point, ne t'occupe que d'une seule chose. Plus tu as vu le monde, plus tu dois en retirer ton âme ; car tu n'es en possession ni du nom du monde, ni de sa trace. Quelque chose que tu aies vue, tu n'as rien vu ; quelque chose que je dise encore, ne t'en émeus pas.

ANECDOTE SUR LA PERTE D'UN ENFANT. V. 2185.

Un homme étranger aux choses spirituelles perdit un enfant, le fruit de son cœur, ce qui lui enleva la patience, le repos et la tranquillité. Il suivait tristement le cercueil et il disait en pleurant dans son agitation : « Ô cher enfant qui n'as pas connu le monde pendant « que tu existais ! tu es sorti du monde sans avoir rien vu. »

Un fou d'amour pour Dieu, qui entendit ces mots et vit la chose, se mit à dire : « Il a parfaitement vu cent fois le monde. »

Si tu veux emporter le monde avec toi, tu mourras sans l'avoir vu [1]. Ta vie s'est écoulée à chercher à voir le monde ; mais as-tu pu porter remède à ta peine ? Si tu n'agis pas sans ton âme vile, ton précieux esprit se perdra dans la fange.

AUTRE ANECDOTE ALLÉGORIQUE. V. 2192.

Un homme insouciant brûlait un morceau de bois d'aloès. Un individu qui le vit poussa un cri de joie. Alors un homme respectable

[1] C'est-à-dire, si tu es attaché au monde, tu te plaindras de ne l'avoir pas vu en mourant.

dit à cet individu : « On a brûlé ce bois pour te faire pousser un « cri[1]. »

CHAPITRE XXV.

V. 2194. ### EXCUSES D'UN NEUVIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô éminent oiseau ! l'amour d'un « objet charmant m'a rendu esclave; cette affection s'est emparée de « moi, elle m'a enlevé la raison et m'a dominé complétement. L'image « de cette face chérie est comme un voleur de grand chemin ; elle a « mis le feu à la moisson de ma vie. Loin de cette idole, je n'ai pas un « instant de repos. Je me croirais infidèle si je me décidais à vivre sans « elle. Comment, moi désolé, dont le cœur est enflammé par la passion, « pourrais-je me mettre en route ? On a tout d'abord à franchir une « vallée où il faut supporter cent épreuves. Comment pourrais-je me « priver de voir, même pendant quelque temps, la joue de cette face « de lune pour chercher la route que tu m'indiques ? Ma peine ne sau- « rait être calmée par la main du remède. Mon amour est au-dessus « de la foi et de l'infidélité. Ma piété ou mon impiété dépend de « mon amour; le feu qui est dans mon cœur provient de son amour. « A défaut de confident pour mon amour, j'ai mon chagrin, qui me « suffit. Cet amour m'a jeté dans la poussière et dans le sang; les bou- « cles de cheveux de son objet m'ont fait sortir de ma retraite. Mon « faible est tel à son égard que je ne puis rester un instant sans le voir. « Je suis la poussière de son chemin, et, souillé de sang, que puis-je « faire ? Voilà quel est en ce moment l'état de mon cœur; que puis-je « donc faire ? »

« Ô toi qui es resté attaché à ce qui est visible ! répond la huppe, « et qui es resté, de la tête aux pieds, dans le trouble *qui en est la suite*, « sache que l'amour des choses extérieures est autre que l'amour con- « templatif du Créateur invisible. L'amour charnel est un jeu qui t'as- « simile aux animaux. L'amour qu'inspire une beauté passagère ne « peut être que passager. Tu donnes le nom de lune sans décroissance « à un corps extérieur composé d'humeur et de sang. Il est une beauté

[1] « Tout a une cause spirituelle. » Telle est la doctrine développée dans la préface de Mucaddêci.

« qui ne décroît pas[1], et c'est une impiété que de la méconnaître. Y a-« t-il rien de plus laid au monde qu'un corps qui n'est composé que « d'humeur et de sang? Peux-tu, de bonne foi, estimer un objet dont la « beauté n'est qu'humeur et sang? Tu as longtemps erré, auprès de « la forme extérieure, à la recherche de l'imperfection. La vraie beauté « est cachée, cherche-la donc dans le monde invisible. Si le voile qui « dérobe à nos yeux ces mystères venait à tomber, il ne resterait ni ha-« bitant ni habitation dans le monde; car toutes les formes visibles se-« raient anéanties, et tout ce qui paraît excellent serait avili. Cet amour « pour les choses extérieures, auquel tu te livres dans tes vues étroites[2], « rend les uns ennemis des autres. Mais l'amour des choses invisibles, « c'est l'amour sans souillure. Si ce n'est pas ce pur amour qui occupe « ton esprit, le repentir te saisira bientôt. »

AUTRE ANECDOTE SUR SCHABLI. V. 2220.

Un individu pleurait un jour devant Schabli, et paraissait plongé dans l'affliction. Le sofi lui demanda pourquoi il pleurait. « Ô schaïkh! « répondit-il, j'avais un ami dont la beauté rendait mon âme verdoyante. « Il est mort hier, et je mourrai de chagrin, car le monde est devenu « noir pour moi, à cause de la tristesse qui me domine. »

Schabli lui répondit : « Pourquoi ton cœur est-il ainsi hors de lui à « cause de cet ami? Pourquoi une telle douleur? Tu as eu ta compen-« sation auparavant. Actuellement choisis-toi un autre ami qui ne « meure pas, afin de n'être pas dans le cas de mourir d'affliction. En « effet, l'amitié d'un être qui est exposé à mourir ne peut donner que « du chagrin à l'ami. Celui qui est séduit par l'amour de la forme exté-« rieure tombera par là même en cent afflictions. Cette forme glissera « bientôt de sa main, et, dans sa stupéfaction, il s'abîmera au milieu « du sang. »

[1] Le vers 2211 a été jugé obscur par les copistes, car il est omis dans plusieurs manuscrits, et il n'est pas rédigé de même dans les autres. Voici, par exemple, la leçon du premier hémistiche d'un de mes meilleurs manuscrits :

هر جمالی را که بینی پر زوال

[2] Des manuscrits offrent une variante assez saillante du vers 2217 :

دوستی وصورتی دو مختصر

V. 2228. ANECDOTE SUR UN RICHE MARCHAND.

Un marchand, riche en denrées et en capitaux, avait une esclave douce comme du sucre. Il se décida, néanmoins, un jour à la vendre; mais il en fut aussitôt désolé, il s'en repentit et fut troublé et agité. Dans son désespoir, il alla trouver le nouveau maître de cette esclave, offrant d'en donner mille pièces d'or de bénéfice. Son cœur brûlait de désir; mais le nouveau maître de l'esclave ne voulut pas la revendre. Le marchand allait sans cesse sur la voie publique, jetant de la poussière sur sa tête. Il disait en gémissant et en s'interpellant lui-même : « Je mérite la peine douloureuse que j'éprouve; elle est, en effet, la « juste rétribution de ma faute; car, par folie, après avoir cousu mon « œil et ma raison, j'ai vendu ma maîtresse pour une pièce d'or[1]. Je me « suis porté ce préjudice à moi-même un jour de bazar, après l'avoir « bien parée *pour la vendre plus avantageusement.* »

Chacune de tes respirations qui mesurent ton existence est une perle, et chacun de tes atomes est un guide pour toi vers Dieu. Les bienfaits de cet ami te couvrent de la tête aux pieds; ils se manifestent visiblement en toi. Si tu connaissais l'être dont tu es éloigné, en supporterais-tu avec patience la séparation? Dieu a pris soin de toi avec cent égards et attentions, et toi, par ignorance, tu es resté avec un autre être.

V. 2240. LE ROI ET SON CHIEN.

En partant pour aller chasser dans le désert, un roi donna ordre à celui qui avait soin des meutes de chiens de lui amener sa levrette. Or c'était un chien privé, couvert d'une robe du satin le plus fin. Un collier d'or, orné de pierreries, donnait de l'éclat à son cou. A ses pattes de derrière ainsi qu'à ses pattes de devant il y avait des anneaux d'or; une laisse de soie était à son cou. Le roi, qui considérait ce chien comme doué d'un intelligent instinct, le prit donc par sa laisse, et il marchait derrière l'animal, qui courait[2], lorsqu'un os se trouva sur le

[1] Il est bon de savoir que les musulmans préfèrent souvent avoir une esclave au lieu d'une femme légitime, ce qui est permis par la loi de Mahomet. — [2] Des manuscrits portent, au premier hémistiche du vers 2245, قفای سگ . au lieu de قفاش آن سگ, et

chemin. A la vue de cet os, le chien s'arrêta[1]; le roi s'en aperçut, et il entra tellement en colère contre le malheureux chien, qu'il le frappa en exprimant son étonnement de ce que, devant un roi pareil à lui, ce chien eût pu faire attention à un os immonde. Alors il coupa la laisse, et dit : « Laissez en liberté ce chien mal appris; il aurait mieux valu « que ce chien eût avalé des milliers d'aiguilles que d'avoir été tenu par « cette laisse[2]. » Le gardien des chiens dit alors au roi : « Sire, la nature « du chien s'est réveillée, quoique celui-ci fût bien dressé. Il était « propre à habiter les plaines et les déserts et non à être revêtu, comme « nous, de soie, d'or et de perles. » Le roi dit : « Enlève de cet animal « l'or et l'argent qui l'ornent et renvoie-le tel qu'il était d'abord, afin « que, s'il réfléchit, il se rappelle sa parure, se souvienne de la société « dans laquelle il était, et comment il a été séparé d'un monarque « tel que moi. »

Ô toi qui as d'abord acquis l'amitié de Dieu et qui l'as perdue par ta négligence! place résolument le pied dans cet amour, qui est le véritable, bois bravement à la même coupe que le dragon. Celui qui tient là son pied ferme est un dragon. Pour les amants, avoir la tête tranchée c'est comme le prix du sang. Ce qui donne à l'homme de la célébrité, c'est de ne pas faire plus d'attention aux dragons qu'aux fourmis. Les amants, qu'il n'y en ait qu'un ou qu'il y en ait des milliers, n'arrivent à leur but qu'abreuvés de leur sang.

ANECDOTE SUR HALLÂJ. V. 2261.

Au moment où l'on allait empaler Hallâj[3], il ne prononçait que ces

cette leçon me paraît préférable. Dans d'autres on trouve des variantes analogues.

[1] Au premier hémistiche du vers 2246, un de mes meilleurs manuscrits porte همی, au lieu de نمی, et cette leçon me paraît préférable.

[2] Le second hémistiche du vers 2250 offre plusieurs variantes. J'ai suivi dans ma traduction celle que paraît confirmer la traduction turque :

بهترش بودی که با آن رشته کار

[3] Huçaïn Mansûr Hallâj fut mis à mort à Bagdad pour avoir dit qu'il était Dieu. Pendant qu'on lui faisait subir les traitements les plus barbares, il ne cessa de témoigner la plus grande joie. Le *Dânzda Mansa*, poëme hindoustani qui a été publié dans la Chrestomathie urdu et dakhni, mentionne (p. 12) ce sofi en ces termes : « Mansûr « Hallâj a livré son âme pour l'amour de « Dieu. »

دیا جیو عشقمین منصور حلاج

Ce contemplatif fait le sujet d'un roman historique en vers hindoustanis, que j'ai eu

mots : « Je suis Dieu. » Comme on n'appréciait pas ce qu'il voulait dire, on lui coupa les mains et les pieds. Il pâlit à mesure que le sang sortait en abondance de son corps. Comment, en effet, dans cette situation, quelqu'un pourrait-il rester coloré ? Alors cet homme, dont la conduite était aussi belle que le *soleil*, se hâta de frotter ses mains coupées à son visage, comparable à la *lune*, en disant en lui-même : « Comme « c'est le sang qui colore le teint de l'homme, je veux m'en servir au- « jourd'hui pour rendre mon visage vermeil. Je ne veux paraître pâle « aux yeux de personne; mais je veux être rouge, de crainte que celui « qui me verrait pâle en ce moment pût penser que j'ai éprouvé de « la crainte. Or puisque je n'éprouve pas la moindre crainte, je dois « avoir le visage vermeil. Lorsque l'homme sanguinaire qui a exécuté la « sentence prononcée contre moi se tournera vers le gibet, il verra qu'il « y a là un homme courageux. Puisque je ne considère pas plus le monde « que la boucle du *mîm*[1], pourquoi ce lieu m'inspirerait-il de la crainte « (*bîm*)? Celui qui mange et dort dans le mois de juillet avec des dra- « gons à sept têtes se trouvera bien mal d'un tel jeu, mais pour lui le « gibet sera fort peu de chose. »

V. 2273. ANECDOTE SUR JUNAÏD.

L'imâm de la religion, Junaïd[2], cet océan profond de sagesse, tenait un soir, à Bagdad, des discours si excellents, que les cieux eux-mêmes les écoutaient avec empressement. Or Junaïd, ce directeur spirituel, avait pour fils un jeune homme beau comme le soleil. Il arriva qu'on lui trancha la tête, chose déplorable ! et qu'on la jeta avec mépris au milieu de la réunion que présidait Junaïd. Lorsque ce vertueux personnage vit cette tête, il ne se plaignit pas, et calma au contraire la

l'occasion de mentionner (Discours d'ouverture du cours d'hindoustani, 1853). Voyez, au surplus, sur ce personnage, Ibn Khallican, trad. de M. J. de Slane, t. I, p. 423.

[1] C'est-à-dire, de la lettre م.

[2] Abû'l Câcim ul-Cauwarînî Junaïd, de Bagdad, qui a mérité le surnom de سيّد طايفه, *prince de l'ordre* (des sofis), est un personnage célèbre, dont M. S. de Sacy a traduit, dans le tome XII des *Notices des Manuscrits*, page 422 et suiv. la vie entière, écrite par Jâmî. Il mourut vers l'an de l'hégire 298 (910-911). Il fut disciple d'Abû Ja'far ul-Haddâd, et laissa plusieurs disciples qui se distinguèrent aussi dans la même voie. Celui qui a obtenu le plus de célébrité, c'est Mansûr, dont il vient d'être parlé.

consternation de l'assemblée. Puis il dit : « J'avais mis cette nuit sur le « feu le grand chaudron de mon âme : il a bien besoin de la faveur di- « vine pour que les secrets anciens s'y manifestent ; mais il n'en sera ni « plus ni moins par ce qui vient de se passer. »

CHAPITRE XXVI.

EXCUSES D'UN DIXIÈME OISEAU. V. 2280.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Je crains la mort ; or cette vallée « est lointaine, et je suis dépourvu du moindre viatique. J'ai une telle « appréhension de la mort, que je perdrai la vie à la première station. « Quand même je serais un émir puissant, lorsque l'heure de ma mort « (*âjul*) arrivera, je n'en devrai pas moins tristement mourir. Celui « qui voudrait repousser la mort l'épée à la main aurait la main brisée « comme un calam ; car, hélas ! de la force qui se produit par la main « et par l'épée il ne résulte que douleur. »

La huppe répondit à cet oiseau : « Ô toi qui es faible et impuissant ! « veux-tu rester une simple charpente formée de quelques os munis de « moelle[1] ? Ne sais-tu pas que la vie, longue ou courte, ne se compose « que de quelques respirations ? Ne comprends-tu pas que quiconque « naît meurt, qu'il va en terre et que le vent disperse les éléments qui « constituaient son corps ? Tu as été nourri pour mourir, tu as été ap- « porté (en ce monde) pour en être emporté. Le ciel est comme un plat « dessus dessous qui est submergé chaque soir dans le sang par l'effet « du crépuscule. On dirait que le soleil, armé d'un sabre, est chargé « de trancher toutes les têtes qui sont sous ce plat. Que tu sois pur ou « impur, tu n'es qu'une goutte d'eau pétrie avec de la terre. Comment « voudrais-tu disputer à l'Océan cette goutte d'eau qui n'est absolument « que douleur ? Quand même pendant toute ta vie tu aurais commandé « dans le monde, tu rendras ton âme dans l'affliction et les gémisse- « ments. »

[1] Au premier hémistiche du vers 2286, au lieu de بر يك, des manuscrits portent درهم et برهم, leçons qui me paraissent préférables.

V. 2295. LE PHÉNIX.

Le phénix[1] est un admirable et charmant oiseau qui habite l'Hindoustan. Il a un bec extraordinairement long et très-dur, percé, comme une flûte, de trous, au nombre de près de cent. Il n'a pas de femelle, et il vit isolé. Chacun de ces trous fait entendre un son, et dans chacun de ces sons il y a un secret particulier. Lorsqu'il fait entendre ces accents plaintifs par chaque trou, les oiseaux et les poissons sont agités; les animaux les plus féroces se taisent et sont hors d'eux-mêmes en entendant ces doux accents. Or un philosophe fréquenta cet oiseau et apprit par son chant la science de la musique. Le phénix vit environ mille ans, et il connaît avec exactitude le temps de sa mort. A ce moment[2], il réunit autour de lui quantité de feuilles de *mucl*[3], et, éperdu au milieu de ces feuilles, il fait entendre des cris plaintifs. Par chaque ouverture de son bec, il fait douloureusement sortir, du profond de son cœur pur, des accents plaintifs et variés, car ils diffèrent selon chaque ouverture. Au milieu de ces gémissements que lui fait pousser le chagrin de mourir, il tremble comme la feuille, sans discontinuer. Tous les oiseaux sont attirés par son chant[4] et les animaux féroces par le bruit qu'il fait; tous viennent auprès de lui assister au spectacle de son décès, et tous à la fois, à son exemple, se résignent à mourir. En ce jour, en effet, grand nombre d'animaux meurent le cœur ensanglanté devant le phénix, à cause de la tristesse à laquelle ils le voient en proie. Ils tombent dans la stupéfaction par l'effet de ses gémissements, et beaucoup perdent la vie par suite de leur défaut d'énergie. Le jour où le sang du phénix coule, et où se font entendre ses plaintes attendrissantes, est

[1] ققنس et, selon la traduction hindoustanie, ققنوس, est le nom de l'oiseau fabuleux nommé par les Grecs φοῖνιξ, dont nous avons fait phénix. On remarquera que le nom arabe, qui a passé dans les langues de l'Orient musulman, n'est pas autre que le nom grec altéré, et que la description que donnent de la mort de cet oiseau les écrivains orientaux est pareille à celle des écrivains grecs.

[2] Au premier hémistiche du vers 2303, des manuscrits portent بردن دل زخويش. *Retirer son cœur du monde*, c'est *mourir*. (Voy. vers 2300.)

[3] On donne le nom de خزمه, *khazma*, aux feuilles de l'arbre nommé مقل, *mucl*, ou دوم, *dûm*, qui est une sorte de palmier. (Voy. S. de Sacy, *Chrest. ar.* III, 478.)

[4] Proprement, *par sa trompette*, par allusion à la trompette du dernier jour.

un jour extraordinaire. Lorsqu'il n'a plus qu'un souffle de vie, il bat des ailes et agite ses plumes devant et derrière. Par l'effet de ce mouvement, il se produit du feu qui opère un changement dans l'état du phénix. Ce feu prend promptement au bois, et le bois brûle agréablement. Bientôt, bois et oiseau, tout est réduit en braise et puis en cendre. Mais lorsqu'on ne voit plus une étincelle, un nouveau phénix s'élève du milieu de la cendre. C'est après que le feu a réduit le bois en cendre qu'un petit phénix paraît.

Est-il jamais arrivé à quelqu'un dans le monde de renaître après la mort ? Si l'on t'accordait une vie aussi longue qu'au phénix, tu mourrais néanmoins après avoir rempli la mesure de ta vie. Le phénix, éperdu durant mille ans, gémit cent fois sur lui-même. Il est resté pendant nombre d'années dans les plaintes et dans la douleur tout seul, sans compagne et sans progéniture; il n'a contracté de lien avec personne dans le monde; il n'a eu ni l'embarras d'une compagne ni celui des enfants. A la fin de sa vie, lorsqu'il a dû cesser d'exister, il est venu et il a jeté sa cendre au vent, afin que tu saches que personne ne peut échapper à la mort, quelque ruse qu'il emploie. Dans le monde entier, il n'est personne qui ne meure. Apprends, par le miracle du phénix, que personne n'est à l'abri de la mort. Quoique la mort soit dure et tyrannique, il faut savoir y habituer son cou; mais, bien que nous ayons beaucoup à supporter, mourir est la chose la plus pénible.

BON MOT D'UN SOFI À UN FILS AFFLIGÉ DE LA MORT DE SON PÈRE. V. 2329.

Un fils pleurait devant le cercueil de son père, et disait : « Ô mon « père! je n'ai jamais de ma vie éprouvé une peine pareille à celle que « je ressens aujourd'hui. » Un sofi, qui l'entendit, remarqua que son père avait éprouvé, lui aussi, pour la première fois, une peine bien plus poignante.

En effet, ce qui arriva à ce fils n'est rien au prix de ce qui arriva à son père, chose bien autrement pénible. Ô toi qui es arrivé dans le monde destitué de tout, la tête couverte de poussière et la main pleine de vent! quand même tu t'assiérais à la place d'honneur de l'empire, tu ne t'en iras de ce monde qu'avec du vent dans la main.

V. 2335. CONSEILS DE TÂÏ MOURANT.

Au moment où la mort menaçait Tâï[1], quelqu'un lui demanda : « Ô « toi qui es dans l'essence du secret! comment te trouves-tu dans ce « moment pénible? » Il répondit : « Je ne puis rien dire de mon état; j'ai « mesuré le vent tout le temps de ma vie, à la fin je vais en terre, et « bonsoir. » Il n'y a d'autre remède à la mort que de voir la face de la mort; son visage[2] disparaît au milieu des gémissements. Nous sommes tous nés pour mourir; la vie ne nous restera pas; nous devons nous soumettre. Celui qui a tenu le monde sous le chaton de son anneau (Salomon) est actuellement comme un minéral[3] sous la terre. Le guerrier qui de sa pique touche l'orbe du ciel ne tarde pas à être enseveli dans la poussière du tombeau. Tous les morts dorment sous la terre; mais, quoique endormis, ils sont troublés. Vois combien le chemin de la mort est difficile; car, dans ce chemin, la première station c'est le tombeau. Si tu avais la connaissance de l'*amertume* de la mort, ta *douce* âme serait sens dessus dessous.

V. 2345. LE CHRIST ET LA CRUCHE D'EAU.

Jésus but de l'eau d'un ruisseau limpide dont le goût était plus agréable que celui de l'eau de rose. De son côté, quelqu'un remplit sa cruche à ce ruisseau et se retira. Jésus but alors une gorgée de l'eau de cette cruche et continua sa route; mais il trouva cette fois l'eau amère et s'arrêta tout étonné. « Mon Dieu, dit-il, l'eau de ce ruisseau « et l'eau de cette cruche sont pareilles; découvre-moi donc le mystère « de cette différence de goût. Pourquoi l'eau de la cruche est-elle si « amère et l'autre plus douce que le miel? » La cruche, alors, fit en-

[1] Au lieu de تاي, *Tâï*, au vers 2335, la traduction hindoustanie porte كوئى خليفه, *un khalife* (كس خليفى كى نزديك آئى اجل), et la traduction turque بيژن, *Bizan* ou *Bijan*, nom d'un athlète de Caïcaous : نامر پهلوان كيكاوس. Dans la liste des contemplatifs dont Jâmî a donné la Vie, et qui a été publiée par S. de Sacy (*Not. et extr.* t. XII), on trouve (p. 403, l. 14) : طائى, *Tâï, fils d'Abû Nasr;* mais l'orthographe est différente. Il s'agit peut-être ici de Hâtim Tâï, طائى; mais dans ce cas l'orthographe diffère aussi.

[2] A la lettre (vers 2338) : « la feuille du « visage (de la mort) est écartée par les « gémissements. »

[3] A la lettre : *comme du vitriol,* توتيا.

tendre ces mots à Jésus : « Je suis un vieillard, lui dit-elle. J'ai été « mille fois travaillée sous le firmament à neuf coupoles, tantôt vase, « tantôt cruche, tantôt aiguière. On aurait beau me façonner encore en « mille formes, que j'aurais toujours en moi l'amertume de la mort. « Elle existe en moi de telle façon que l'eau que je contiens ne saurait « être douce. »

Ô homme insouciant! pénètre-toi enfin du mystère de cette cruche, et désormais ne deviens pas toi-même une cruche par négligence. Tu t'es perdu toi-même, ô toi qui recherches le mystère! Tâche de le découvrir avant que la vie te soit enlevée[1]; car si, vivant, tu ne te trouves pas toi-même, comment, lorsque tu mourras, connaîtras-tu le secret de ton existence? Durant ta vie tu ne peux te connaître, et, à ta mort, il n'y a pas trace de ton existence. Vivant, tu es resté en arrière; mort, tu t'es égaré. Tu as participé à la vie des hommes, et cependant tu n'as pas été véritablement homme. Des milliers de voiles couvrent les yeux de ce derviche : comment se trouvera-t-il donc lui-même ?

AVIS D'HIPPOCRATE À SES ÉLÈVES. V. 2360.

Lorsque Hippocrate[2] fut à l'agonie, un de ses élèves lui dit : « Ô mon « maître! quand nous aurons lavé et enseveli ton corps[3], où devrons- « nous t'enterrer? » — « Si tu me trouves, répondit-il, enterre-moi, « mon cher élève, où tu voudras, et bonsoir. Puisque pendant les « longues années que j'ai vécu je ne me suis pas trouvé moi-même, com- « ment me trouveras-tu quand je serai mort? J'ai vécu de telle manière « qu'au moment de ma dissolution je ne sais rien sur moi-même[4]. »

[1] Tel est le sens du contexte et de la traduction hindoustanie, mais non le mot à mot, qui n'est pas satisfaisant. Il paraît, toutefois, que جان بر امدن est synonyme de جان كردن, *être à l'agonie de la mort.* (V. 2355.)

[2] La version turque porte سقراط, Socrate, pour بقراط, Hippocrate (vers 2360). Les Arabes ont surnommé ce dernier مالك الصحة, « le maître de la santé. »

[3] Conf. *Act.* IX, 37.

[4] A la lettre : « le moindre poil de la con- « naissance de moi-même ne s'est pas mani- « festé. »

CHAPITRE XXVII.

V. 2365. EXCUSES D'UN ONZIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô toi dont la foi est sincère! je « n'ai pas un souffle de bonne volonté. J'ai passé toute ma vie dans le « chagrin, désireux de la boule du monde[1]. Il y a une telle tristesse dans « mon cœur plein de sang, qu'il en est sans cesse dans le deuil. J'ai « toujours été dans la stupéfaction et l'impuissance, et, quand j'ai été « content, j'ai été incrédule. Par suite de tout ce chagrin, je suis devenu « derviche, et je suis dans l'hésitation lorsque j'entre dans la voie spi- « rituelle. Si je n'étais pas aussi triste[2], mon cœur serait charmé de ce « voyage; mais comme mon cœur est plein de sang, que ferai-je? Je t'ai « exposé mon état, que dois-je faire actuellement? »

« Ô toi que l'orgueil a rendu insensé! répondit la huppe, toi qui es en- « tièrement plongé dans la folie, tu as beau t'agiter, l'insouciance pour « les choses spirituelles et l'amour du monde passent en un moment. « Puisque le monde passe, passe toi-même au delà, abandonne-le et ne « le regarde seulement pas; car quiconque attache son cœur à ce qui « est passager ne participe pas à la vie *spirituelle.* »

V. 2377. LE SCHAÏKH QUI REFUSE DE BOIRE.

Un homme d'idées élevées et les yeux fixés sur la voie *spirituelle* n'acceptait jamais à boire de la main de personne. Quelqu'un lui dit : « Ô toi qui es en rapport avec Dieu! pourquoi ne veux-tu jamais accep- « ter à boire ? » — « C'est, répondit-il, que je vois debout, devant moi, « la mort prête à s'emparer au plus vite du breuvage que j'accepterais. « Avec une telle perspective, le breuvage que je prendrais serait du poi- « son pour moi. Dans de telles circonstances, comment un breuvage « peut-il être agréable? Il ne serait pas seulement pour moi une méde- « cine, mais du feu. »

Ce qui n'a qu'un instant de stabilité ne vaut pas un demi-denier, quand même ce serait l'univers lui-même. Comment avoir confiance en une chose qui dure si peu, et qui est même un pur néant? Si tu es

[1] Allusion à la boule du mail. — [2] A la lettre : « si mon chagrin n'existait pas à ce point « en argent comptant, etc. »

animé d'une noble ambition, cesse de te complaire dans le désir d'un moment de jouissance, et, quand ton état est obscurci par l'insouciance, ne te plains pas si elle ne dure qu'un instant. Ta peine et ton affliction sont glorieuses et non avilissantes. Les souffrances qu'ont endurées les prophètes ne sont rien au prix de Karbala[1]. Ce qui à l'extérieur t'a paru une peine est en réalité un trésor pour le voyant. Cent faveurs t'arrivent à chaque instant; le monde entier est rempli pour toi des bienfaits célestes. Toutefois tu ne te souviens pas de ces bienfaits, tu n'y fais pas attention. Où est l'indice de ton amour? Tu n'es de la tête aux pieds qu'une peau qui enveloppe un obscur cerveau.

L'ESCLAVE RECONNAISSANT. V. 2392.

Un roi, bienveillant de son naturel, donna un jour un fruit à un de ses esclaves. Celui-ci se mit à manger ce fruit avec plaisir en disant qu'il n'avait jamais goûté un fruit plus délicieux. Ces paroles donnèrent au roi le désir d'en manger aussi, et il demanda à l'esclave de lui donner la moitié de ce fruit qu'il trouvait si excellent. Ce dernier remit donc au roi cette moitié, et, lorsque le monarque y eut goûté, il trouva ce fruit amer. Il fronça le sourcil, et exprima son étonnement de ce que son esclave avait trouvé douce une telle amertume. Mais cet esclave, qui était entré dans la voie du spiritualisme, lui répondit : « Sire, j'ai reçu « de ta main des dons si nombreux, que je ne saurais refuser le fruit « amer que tu me donnes. Si à chaque instant un trésor me parvient « de ta main, pourquoi m'affligerais-je d'une seule amertume? Puisque « je suis comblé de tes bienfaits, pourquoi une amertume m'éloigne-« rait-elle de toi? »

De même, *ô serviteur de Dieu*[2]! si tu éprouves de la peine dans la voie spirituelle, sois persuadé que c'est un trésor pour toi. La chose semble sens dessus dessous; mais alors ne dois-tu pas agir *comme cet esclave?* Quand est-ce que les gens expérimentés *dans la voie spirituelle*, qui marchent d'un pied ferme dans cette voie, ont goûté une bouchée

[1] Ou peut-être : « pour le ciel dont ce « champ de martyre est un gage. » (Voyez, sur Karbala, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.*)

[2] C'est la traduction hindoustanie qui ajoute, vers 2402, les mots fort utiles que je traduis ici.

des choses célestes sans qu'elle ait été teinte du sang du cœur? Tant qu'on ne se sera pas assis pour manger à la fois le pain et le sel, on ne pourra rompre le pain seul sans une grande énergie.

V. 2406. RÉPONSE D'UN SOFI[1].

Un homme distingué dit à un sofi : « Ô mon frère! comment passes-« tu ton temps? » — « Je demeure, répondit-il, dans une étuve[2]; j'y « suis les lèvres sèches et le vêtement mouillé, et je n'ose y *couper* du « pain pour manger, dans la crainte d'avoir le cou *coupé*[3]. »

Si tu cherches un instant de bien-être dans ce monde, il faut que tu t'endormes ou que tu répètes ce que tu auras vu en songe. Prends cependant bien garde en recherchant le bonheur, afin d'arriver bravement du côté du pont *Sirât*. Le contentement n'est pas visible dans le chemin du monde[4], car il ne s'y trouve pas du tout. Tant que l'âme concupiscente existe comme un feu brûlant, le cœur n'est pas content[5], et, si tu parcours le monde pour une affaire personnelle, nul n'en témoignera sa satisfaction.

V. 2414. LE SCHAÏKH ET LA VIEILLE.

Une vieille femme dit un jour au schaïkh Mahna[6] : « Enseigne-moi « une prière pour obtenir le contentement. J'ai été en proie jusqu'à pré-

[1] Cette anecdote manque dans un de mes meilleurs manuscrits et dans la traduction hindoustanie.

[2] L'expression de گلخنی, *étuve*, est allégorique, et signifie ici « le monde. »

[3] C'est-à-dire, je crois, « je n'y suis qu'en « tremblant, à cause des dangers qui m'entou-« rent. » Allusion à la situation d'un homme qui se serait introduit furtivement dans le *hammâm* des femmes.

[4] Au premier hémistiche du vers 2411, au lieu de کوی عالم, *le chemin du monde*, des manuscrits portent کل عالم, *tout le monde*.

[5] Le vers 2412 n'est pas clair. Au second hémistiche, on peut lire کو, au lieu de گو; et, avec un manuscrit :

در زمان کودکی گر خوش بود

ou, avec un autre :

گرم رو سوزنده وسرکش بود

Ce vers n'est pas rendu dans la traduction hindoustanie, car, ainsi que je l'ai dit, l'anecdote qui précède et les vers qui l'accompagnent sont omis. Quant à la traduction turque, elle le rend par le vers suivant :

سویمیجه دیو نفسك آتشی
بولیمزسن بو جهانده دل خوشی

[6] Au premier hémistiche du vers 2414, la traduction turque porte, au lieu de مهنه, les mots شیخ ابو الخیر.

« sent au mécontentement, mais je ne veux plus m'y livrer. Si tu « m'apprends la prière du contentement, elle deviendra ma prière quo« tidienne. » Le schaïkh lui répondit : « Il y a longtemps que je me suis « retiré dans une sorte de forteresse, derrière mon genou [1], pour recher« cher ardemment ce que tu désires; mais je ne l'ai ni vu ni trouvé. Tant « qu'on ne découvre pas de remède à l'amour, comment pourra-t-on « obtenir le contentement ? »

DEMANDE FAITE À JUNAÏD. V. 2420.

Un demandeur s'assit devant Junaïd et lui dit : « Ô toi qui es libre, « quoique esclave de Dieu! dis-moi quand est-ce qu'on peut posséder le « contentement du cœur. » — « Lorsqu'on a perdu son cœur, répondit« il, par l'effet de l'amour. »

Tant que tu n'obtiendras pas l'union avec le roi *de la nature*, tu ne pourras parcourir le chemin *du contentement*[2]. Dois-je considérer comme convenable l'égarement de l'atome, parce qu'il n'a pas la force de supporter la vue du soleil? Et, si l'atome est cent fois plongé dans le sang, comment pourra-t-il se tirer de cet égarement? Tant que l'atome sera atome, il ne sera qu'atome; il n'est pas ce qu'il semble être, il n'a qu'un éclat *apparent*. Si on le retourne, il n'est plus lumineux; mais il n'en est pas moins un atome et non la source brillante du soleil. Ce qui sort naturellement de l'atome n'est en réalité qu'un atome; mais, si l'atome se perd entièrement dans le soleil de l'immensité, il participera, quoique simple atome, à sa durée éternelle. Que l'atome soit bon ou mauvais, quand même il se démènerait pendant longtemps, il ne resterait que ce qu'il était. Ô atome! tu erres comme un homme ivre et malheureux, jusqu'à ce que, à force de tourner, tu sois avec le soleil. J'espère, ô toi qui es sans repos comme l'atome! que tu découvriras clairement ta propre impuissance.

[1] Allusion à une posture des sofis, qu'on peut voir sur le portrait de Saadi que j'ai publié dans ma *Notice sur Saadi considéré comme poëte hindoustani*.

[2] Le vers 2422 signifie, mot à mot : « tant « que l'union du roi ne te donnera pas la « main, le cheval que tu auras loué pour la « route ne te sera pas utile. »

V. 2432. LA CHAUVE-SOURIS À LA RECHERCHE DU SOLEIL.

Une nuit, une chauve-souris disait : « Comment se fait-il que je ne « puis regarder en aucune façon le soleil un seul instant ? Je suis pen- « dant toute ma vie dans cent désespoirs, afin de pouvoir être un seul « instant perdue en lui. J'erre les yeux fermés des mois et des années, « et à la fin j'arrive ici. » Un contemplatif à vue pénétrante lui dit : « Ô toi qui es enivrée par l'orgueil ! tu as encore des milliers d'années « de chemin pour arriver au soleil. Comment, toi qui es égarée, pour- « ras-tu parcourir ce chemin ? La fourmi qui est restée dans le puits « parviendra-t-elle à la lune ? »

« Je n'éprouve aucune crainte, dit la chauve-souris, je veux voler « afin de découvrir quelque trace de l'affaire qui m'occupe. » Elle avança en effet pendant des années, ivre et sans nouvelles *du soleil*, jusqu'à ce qu'il ne lui restât ni force, ni aile, ni plume. À la fin, l'âme consumée et le corps dissous, elle resta dans l'impuissance, étant sans aile ni plume. Comme elle n'avait pas eu de nouvelles du soleil, elle dit en elle-même : « J'ai peut-être passé au delà du soleil. »

Un oiseau intelligent lui dit : « Tu rêves sans doute, car tu n'as pas « seulement aperçu le chemin ; comment donc y aurais-tu fait un pas ? « et tu viens de dire que tu as laissé le soleil en arrière et que c'est « pour cela que tu es privée de tes ailes et de tes plumes ! »

Ce discours déconcerta la chauve-souris, et elle s'anéantit complétement. Dans son impuissance, elle se tourna aussitôt du côté du soleil et lui dit de la langue de son âme : « Tu as trouvé un oiseau clair- « voyant ; ne va pas désormais plus loin. »

CHAPITRE XXVIII.

V. 2446. DEMANDE D'UN DOUZIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô toi qui es notre guide ! qu'en « résultera-t-il si je me rends à tes ordres ? Je n'accepte pas de plein « gré la peine que cette affaire comporte, mais j'attends que tu « exprimes ta volonté. J'obéirai passivement lorsque tu commanderas, « et si je détourne ma tête de tes ordres, je payerai l'amende. »

La huppe répondit : « Tu as raison en parlant ainsi ; on ne peut

« attendre une plus grande perfection des créatures. Comment resteras-« tu maître de toi-même, si tu te portes passionnément vers un objet? « Au contraire, tu es ton maître lorsque tu obéis volontairement. Celui « qui se soumet à l'obéissance est délivré des déceptions; il échappe « aisément à toutes les difficultés. Une heure du service de Dieu en « conformité de la loi positive, est préférable à une vie entière passée « d'une manière indépendante dans ce même service. Celui qui se « soumet à beaucoup de peine sans avoir reçu l'ordre est comme le « chien abject de la rue qui se donne bien du mal et qui n'en retire « aucun profit, si ce n'est de mauvais traitements, lorsqu'il n'a pas « obéi. Mais celui qui pour obéir supporte un instant la peine en est « complétement récompensé. Est-ce obéir que d'esquiver l'obéissance? « Si tu es serviteur (de Dieu), ne t'éloigne pas de l'obéissance. »

RENTRÉE D'UN ROI DANS SA CAPITALE. V. 2457.

Un roi[1] devant retourner à sa capitale, les habitants ornèrent la ville pour le recevoir. Chacun employa à cet effet ce qu'il avait, et y réussit admirablement. Quant aux prisonniers, qui ne possédaient absolument rien si ce n'étaient des liens et des fers, ils employèrent, comme décoration, des têtes tranchées et des cœurs arrachés, et placèrent aussi dans le même but des pieds et des mains[2]. Lorsque le roi fit son entrée dans la capitale, il vit qu'elle était comme une peinture à cause des choses dont on l'avait ornée. Quand il arriva au lieu où était la prison, il descendit promptement de cheval et mit pied à terre. Il permit aux prisonniers de l'approcher; il leur promit leur grâce et leur donna beaucoup d'or et d'argent. Un courtisan voulut connaître le motif de cette bienveillance et dit au roi : « Sire, révèle-« moi le secret de cette chose. Tu as vu des milliers de magnifiques « tentures, tu as vu la ville couverte de brocart et de satin. On a par-« semé sur le sol de l'or et des pierreries, on a criblé dans l'air du musc « et de l'ambre. Tu as vu tout cela et tu l'as dédaigné; tu n'as pas seu-« lement tourné les yeux vers ces choses. Pourquoi, au contraire, t'es-

[1] Selon la traduction turque, il s'agit ici de Mahmud le Gaznévide.

[2] Il paraît que c'étaient des gens condamnés à ces peines dont on exposa ainsi les membres.

« tu arrêté à la porte de la prison pour regarder des têtes coupées? Il « n'y a rien de bien attrayant à voir des têtes, des pieds et des mains « coupés. Ces membres mutilés sont ceux d'assassins; pourquoi s'ar- « rêter pour de telles gens? » Le roi répondit : « Les ornements dé- « ployés par les autres citadins ne sont que comme un jeu de joueurs. « Chacun d'eux s'est présenté, et, selon sa manière et son habileté, a « offert ce qui lui appartient, tandis que tous ces prisonniers m'ont « payé à cette occasion un tribut bien autrement méritoire. N'était « mon ordre, aurait-on séparé leurs têtes de leurs corps et leurs « corps de leurs têtes? J'ai trouvé là mon ordre exécuté, et c'est pour « cela que j'ai tourné la bride de mon cheval. Tous les autres citadins « se sont passionnément livrés à ce déploiement fastueux d'ornementa- « tion, et ils se sont reposés dans leur vanité; mais les prisonniers ont « été jetés dans le trouble et la stupéfaction, tant à cause de mon ordre « que par le respect que je leur ai inspiré. Ils ont joué tantôt leurs « mains, tantôt leurs têtes, tantôt le sec, tantôt l'humide. Ils étaient « retenus là dans l'inaction jusqu'au moment d'aller de la prison ou du « puits[1] à la potence. Nécessairement cette prison a été un jardin pour « moi; tantôt je l'étais pour les prisonniers, tantôt ils l'étaient pour « moi. Les curieux pouvaient se déplacer pour obéir aux ordres; mais « il était du devoir du roi de venir visiter la prison. »

V. 2483. RÉPONSE DES CONTEMPLATIFS BÂYAZÎD ET TARMAZÎ.

Un docteur excellent, qui était le pivot du monde et qui était doué des qualités les plus excellentes, racontait ce qui suit : « Une nuit, disait-il, « je vis à la fois en songe, dans un chemin, Bâyazîd et Tarmazî[2], et ces « deux possesseurs de la prééminence me prirent cependant pour guide. « Je cherchai à expliquer ce songe d'une manière satisfaisante : c'est à « savoir, pourquoi ces deux schaïkhs m'avaient traité avec cette déférence. « Je me souvins alors qu'un matin un soupir sortit involontairement « de mon cœur. Or ce soupir s'éleva, il m'ouvrit le chemin *spirituel*, et

[1] On sait que les puits, ou plutôt les citernes sèches, servent souvent de prison en Orient.

[2] Le schaïkh Abû 'Abd Allah Muhammad ben 'Ali Tarmazî, c'est-à-dire de la ville de Tarmaz, en Khorassan, est surnommé quelquefois *le saint* (par excellence) du Turquestan, ainsi qu'on le voit plus loin.

« il agita le marteau de la porte du sanctuaire, en sorte qu'elle s'ou-« vrit. Lorsque j'y fus admis, on me parla sans se servir de la langue, « et tous les maîtres *spirituels* et leurs disciples me demandèrent quel-« que chose, excepté Bâyazîd *Bastamî*. Ce dernier se leva d'entre tous; « il voulut me voir, mais non pour me demander quelque chose[1]. Il me « dit : « Quand j'ai entendu cette nuit l'interpellation *de ton cœur*, j'ai « dit : Ni ceci ni cela n'est juste selon moi. Lorsque je désire *te voir*, tu « ne me payes pas de retour, et si je te cherche, tu n'es pas homme « à te laisser trouver. Ce que je désire, c'est de suivre tes ordres; ce « que j'ai à cœur, c'est de me conduire d'après ta volonté. Il n'y a en « moi ni droiture ni détour; qui suis-je pour former un souhait? Il suffit « au serviteur d'obtempérer aux ordres qu'il reçoit. Ce que tu ordonnes « me suffit. »

C'est à cause de ce discours que ces deux schaïkhs m'ont traité avec respect et m'ont donné la préséance. Lorsque l'homme marche constamment dans l'obéissance, il agit conformément à la parole de Dieu. Celui-là n'est pas serviteur *de Dieu* qui se vante de l'être; mais le *vrai serviteur* se montre au temps de l'épreuve. Subis cette épreuve afin de te faire connaître.

AUTRE ANECDOTE SUR ABÛ SA'ÏD KHIRCÂNI. V. 2501.

Le schaïkh Khircâni parla ainsi, chose étonnante! au dernier moment de sa vie, lorsque son âme était sur ses lèvres, prête à s'échapper : « Plût à Dieu qu'on ouvrît mon corps[2] et qu'on en arrachât mon « cœur brûlé, puis qu'on montrât mon cœur aux hommes et qu'on leur « expliquât en quoi consistent mes difficultés, afin qu'ils sussent que « l'adoration des idoles ne convient pas à celui qui connaît les secrets « spirituels! N'agis donc pas tortueusement : voilà en quoi consiste le « service *de Dieu;* le reste est de la concupiscence. Ce service consiste « en dévouement, sache-le bien, ô serviteur inutile! Mais tu te mets

[1] Le vers 2491 n'est pas d'une clarté grammaticale parfaite. Un manuscrit le donne de la manière suivante :

بـا يـزيـد از جـمـلـهٔ يـاران مـاسـت
زانكه ما را خواست وهيچ از ما نخواست

[2] Vers 2502. Cette anecdote ne se trouve pas dans la traduction hindoustanie. La traduction turque reproduit mot à mot le persan et y conserve le mot جان *âme*, pris évidemment ici, dans un sens métaphorique, pour جسم *corps*.

« à la place de Dieu, bien loin de le servir; comment pourrais-tu donc « te dévouer à lui? Livre-toi toi-même, et tu seras alors un vrai servi- « teur; sois un serviteur dévoué et vis. Puisque tu veux être esclave *de* « *Dieu,* sois dévoué à ton service, sois ambitieux dans la voie de l'hon- « neur. Si le serviteur se déshonore dans son chemin, le souverain le « repoussera tout de suite loin de son tapis royal. Le sanctuaire est in- « terdit à l'homme sans honneur; mais si tu as de l'honneur, tu obtien- « dras certainement la faveur d'y être admis. »

V. 2511. ROBE D'HONNEUR DONNÉE À UN ESCLAVE.

Un roi donna à un esclave une robe d'honneur, et ce dernier se mit en route avec cette robe. Or, comme la poussière du chemin souilla son visage, il s'empressa de l'essuyer avec la manche de sa robe. Un jaloux ne manqua pas d'apprendre au roi l'usage que cet esclave avait fait de sa robe d'honneur. Le roi, indigné de cet oubli des convenances, fit sur-le-champ empaler cet insensé.

Sache par là que celui qui se déshonore par des procédés grossiers est sans valeur sur le tapis du roi.

CHAPITRE XXIX.

V. 2516. DEMANDE D'UN TREIZIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô toi dont les intentions sont « pures! dis-moi comment il faut faire pour agir sincèrement dans la « voie de Dieu. Puisqu'il ne m'est pas permis de me livrer à l'ardeur de « mon cœur, je dépense tout ce que j'ai afin de parvenir à mon but. Ce « que j'acquiers me perd et devient comme un scorpion dans mes « mains. Je ne me serre par aucun lien; j'ai rejeté toute chaîne et toute « entrave. J'agis avec franchise dans la voie spirituelle, dans l'espoir de « voir la face de l'objet de mon culte. »

La huppe répondit : « Ce chemin n'est pas ouvert à tout le monde; « il faut y avoir la droiture pour viatique. Celui qui s'évertue pour s'y « engager doit le faire franchement et paisiblement. N'attache pas ton « cœur déchiré à un cœur brisé[1]; mais plutôt brûle entièrement ce

[1] Le premier hémistiche du vers 2523, qui n'est reproduit ni dans la traduction hindoustanie ni dans la traduction turque, contient un jeu de mots dont voici la traduction

« que tu y possèdes. Lorsque tu auras tout brûlé par tes soupirs en-« flammés, rassembles-en la cendre et assieds-toi dessus[1]. Quand tu « auras agi de cette façon, tu seras libre de toute chose; si tu ne l'es « pas, bois du sang jusqu'à ce que tu le sois enfin. Tant que tu ne « seras pas mort à toute chose une à une, tu ne pourras mettre le « pied dans ce portique. Puisque tu ne peux rester qu'un court espace « de temps dans la prison du monde, retire-toi de toute chose; car au « temps de la mort les choses *qui t'asservissent* écarteront-elles la main « qui doit te frapper? Commence d'abord à retirer ta main de toi-« même, puis entreprends d'entrer dans la voie spirituelle. Tant que « tu n'auras pas dès l'abord la sincérité en partage, tu ne pourras ac-« complir ce voyage[2]. »

PAROLES ALLÉGORIQUES DE TARMAZÎ. V. 2531.

Le saint du Turquestan dit un jour en parlant de lui-même : « J'aime « deux objets, c'est à savoir : mon fils et mon cheval pie. Si je venais « à recevoir la nouvelle de la mort de mon enfant, je donnerais mon « cheval en actions de grâces, parce que ces deux objets sont comme « deux idoles à l'égard de ma chère âme. »

Tant que tu ne te consumeras pas à l'exemple de la bougie, ne te flatte pas, devant l'assemblée, de la sincérité (de ton amour). Celui qui se pique de cette sincérité doit renoncer entièrement à ses intérêts (temporels). L'homme sincère qui mange son pain avec avidité reçoit par cela même sa rétribution.

LE SCHAÏKH KHIRCÂNI ET L'AUBERGINE. V. 2538.

Le schaïkh Khircâni, qui se reposait sur le trône de Dieu même, eut un jour envie d'aubergines. Sa mère, par affection pour lui, en demanda à (cor et à) cri, en sorte qu'elle finit par en obtenir la moitié d'une. Il n'eut pas plutôt mangé cette moitié d'aubergine, qu'il arriva qu'on coupa la tête à son enfant. Lorsque la nuit vint, un homme méchant plaça la tête de cet innocent sur le seuil de la porte du

littérale : « ne couds pas ton cœur *rapetassé* « au cœur brisé. »

[1] Allusion à une pratique de pénitence usitée dans l'Inde. — [2] A la lettre : « tu « n'obtiendras pas de prière pour accomplir « ce voyage. »

schaïkh, qui dit alors : « Ne vous avais-je pas annoncé mille fois, moi, « malheureux, que, si je venais à manger tant soit peu d'aubergine, j'é- « prouverais nécessairement quelque accident funeste? Ce désir brûlait « constamment mon âme, et je ne savais comment en triompher. Celui « que ses désirs subjuguent ne peut respirer un instant en compagnie « de son âme. C'est une chose terrible qui m'est arrivée; c'est plus que « le combat et la soumission. Le savant ne sait rien ; son savoir n'a pas « de certitude, et tu as affaire avec toute sorte de science. A chaque « instant, il arrive un hôte. Il arrive une caravane et une épreuve *nou- « velle*. Quoique mon âme ait été atteinte de cent chagrins, ce qu'elle « a encore à subir lui sera bien sensible. Quiconque a été manifesté « hors du gouffre du néant doit répandre complétement son sang[1]. « Des milliers d'amants pleins d'ardeur sacrifient avec empressement « leur vie pour une goutte de sang qu'a versée l'objet de leur amour. « Toutes les âmes sont employées à répandre leur sang. »

V. 2553. ANECDOTE SUR L'HOMME AU POISSON.

L'homme au poisson[2] dit un jour : « J'étais dans le désert, me con- « fiant à Dieu, sans bâton ni provisions. Je vis dans le chemin quarante « individus couverts du froc des derviches qui avaient rendu l'âme dans « le même lieu. Mon esprit se troubla, un feu dévora mon âme en « émoi. Je finis par m'écrier : « Ô Dieu ! qu'est-ce donc que je vois ? « Quoi ! tant de saints personnages renversés dans la poussière ! » Une « voix céleste me dit alors : « Nous sommes instruits de la chose. Nous « faisons, il est vrai, périr ces personnes, mais nous donnons le prix « de leur sang. » Je dis encore : « Combien enfin en feras-tu périr ainsi ? » « La voix répondit : « Jusqu'à ce que j'obtienne le prix du sang. C'est

[1] Le vers 2550 est obscur, surtout au second hémistiche, qui est ainsi rendu dans les traductions hindoustanie et turque :

H. اوسکی خونریزی پو هوتی هین نثار

T. اولدی اولدرسه کرکدر زار زار

J'ai suivi dans ma traduction la leçon d'un de mes manuscrits, qui porte :

سر بسر او خون بریزد زار زار

[2] Il s'agit ici, sans doute, du prophète Jonas, car après son nom on trouve, au titre de l'anecdote, dans la traduction turque, la formule de bénédiction, عليه الرحمة, employée pour les prophètes. (Voyez au surplus les *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 434, note 5, et d'Herbelot, *Biblioth. or.* au mot *Dhoualnoun.*)

«ainsi que j'agis. Tant que le prix du sang ne sera pas dans mon trésor, je tuerai afin de rester dans le deuil. Je fais périr une personne et je la traîne dans le sang; je la traîne sens dessus dessous dans tout le monde. Après cela, lorsque les parties de *son corps* ont été effacées, que ses pieds et ses mains ont été complétement perdus, je lui montre le soleil de ma face et je la couvre du manteau de ma beauté. Avec son sang, je teins couleur de rose son visage, et je la fais rester en contemplation sur la poussière de ce chemin[1]. J'en fais comme une ombre dans mon chemin; puis je montre le soleil de ma face, et, lorsqu'il paraît, comment une ombre pourrait-elle rester dans mon chemin? Comme l'ombre n'est rien devant le soleil, elle se perd en lui; mais Dieu seul connaît la vérité. Celui qui s'est perdu s'est sauvé de lui-même; il ne peut désormais s'en occuper : il est effacé. Ne parle donc plus d'effacement; livre ton âme et ne cherche pas davantage. Je ne connais pas de bonheur plus grand pour l'homme que de se perdre lui-même.»

ANECDOTE ALLÉGORIQUE.

Je ne sache pas que personne au monde ait acquis un bonheur tel que celui dont jouirent les magiciens de Pharaon. Le bonheur qu'ils obtinrent peut se comparer à la foi que les gens dont je viens de parler ont trouvée aujourd'hui. Ces gens-là (comme les magiciens) ont séparé en cet instant leur âme d'eux-mêmes; or jamais personne n'a eu en partage un tel bonheur. Au temps même où ils ont placé le pied dans la religion, ils l'ont retiré du monde. On n'a rien vu de meilleur que cela; on n'a pas vu d'affaire meilleure.

CHAPITRE XXX.

DEMANDE D'UN QUATORZIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : «Ô toi qui es clairvoyante! ce que tu proposes est digne d'attirer l'ambition. Quoique je sois faible d'apparence, j'ai en réalité une noble ardeur; quoique je n'aie que peu de force[2], j'ai cependant une haute ambition.»

[1] C'est-à-dire, «la voie du spiritualisme.» — [2] J'ai adopté, dans ma traduction du premier

La huppe répondit : « L'aimant de ceux qui sont affectionnés à la « profession de foi qui commence par le mot *alast* est l'ambition élevée « qui dévoile tout ce qui existe. Celui qui est animé par cette sublime « ambition connaît aussitôt tout ce qui existe. Quand on possède tant « soit peu seulement cette noble ambition, elle vous soumet même le « soleil. Le point capital du royaume du monde, c'est l'ambition. L'am- « bition, c'est l'aile et les plumes de l'oiseau des âmes. »

V. 2582. LA VIEILLE FEMME QUI VEUT ACHETER JOSEPH.

On dit que, lorsqu'on vendit Joseph, les Égyptiens manifestèrent pour lui une ardente sympathie. Comme il se présenta beaucoup d'acheteurs, on voulut avoir cinq à dix fois plus que son poids en musc. Parmi eux se trouvait une vieille femme, le cœur ensanglanté, et qui avait filé[1] à cette occasion quelques pelotes de fil. Elle arriva tout émue au milieu de la réunion, et elle dit au courtier : « Vends-moi ce Chananéen; je suis folle du désir que j'éprouve de posséder ce jeune homme. « J'ai filé dix pelotes de fil pour en payer le prix; prends-les et vends- « moi Joseph, en mettant ta main dans la mienne sans mot dire. » Le courtier se mit alors à sourire, et dit à la vieille : « Ta simplicité t'é- « gare; cette perle unique n'est pas pour toi. On offre, dans cette as- « semblée, cent trésors pour en payer le prix ; comment donc voudrais- « tu t'acquitter avec tes pelotes de fil ? » — « Je sais bien, répondit la « vieille, que personne ne vendrait pour si peu ce jeune homme; mais « il me suffit que mes amis et mes ennemis puissent dire : « Cette vieille « femme a été du nombre des acheteurs de ce jeune homme. »

Tout cœur qui n'est pas animé par une noble ambition ne peut atteindre au royaume infini[2]. Ce fut par cette ambition que le grand prince (dont il va être question) mit le feu à son royaume[3]. Quand il vit

hémistiche du vers 2577, la leçon طاقت, que confirment les deux traductions hindoustanie et turque.

[1] Ici, vers 2584, et plus bas, vers 2586, le mot que je traduis par *filé* est رشته, pour رسته (à cause de la rime) de رستن *filer*.

[2] Au second hémistiche du vers 2592, au lieu de ملکتی, plusieurs manuscrits portent ملکت, et j'ai adopté cette leçon dans ma traduction.

[3] Il s'agit ici d'Ibrâhîm Adham, roi ou plutôt fils d'un roi de Balkh, qui renonça au trône pour se faire faquir, comme on le voit dans l'anecdote qui suit. C'est ce que 'Attar

tous les inconvénients de la royauté temporelle, il considéra la royauté spirituelle comme ayant cent fois plus de valeur que cent mille royaumes terrestres. Son ambition s'étant développée en toute pureté d'intention, il fut dégoûté de tout royaume impur. En effet, lorsque l'œil de l'ambition voit le soleil, comment pourrait-il s'attacher à un atome?

ANECDOTE SUR IBRÂHÎM ADHAM. V. 2596

Ibrâhîm Adham[1] dit un jour à un individu qui se plaignait sans cesse et avec amertume de sa pauvreté : « Mon enfant, tu n'as peut-être rien « eu à payer pour ta pauvreté ? » — « Ton discours n'a pas de sens, « répondit cet homme, tu dois en être confus ; quelqu'un achète-t-il la « pauvreté[2] ? » Adham répliqua : « Moi, du moins, je l'ai choisie volon- « tairement et je l'ai achetée au prix du royaume du monde. J'achète- « rais encore un instant de cette pauvreté par cent mondes, car chaque « jour elle me convient mieux. Lorsque j'ai trouvé cette marchandise « précieuse, j'ai dit adieu à la royauté. Tu vois que je connais la va- « leur de la pauvreté, tandis que tu la méconnais ; j'en suis reconnais- « sant, et tu en es méconnaissant. Les gens d'ambition spirituelle jouent « leur âme et leur corps, et les brûlent pendant des années entières. « L'oiseau de leur ambition a atteint jusqu'à Dieu ; il s'est élevé à la fois « au-dessus des choses temporelles et des choses spirituelles. Si tu n'es

veut dire par l'expression « mit le feu à son « royaume » ou « le brûla, » en traduisant mot à mot.

[1] Ou plutôt Ibrâhîm-i Adham, c'est-à-dire, Ibrâhîm, fils d'Adham, sultan de Balkh, qui régnait dans le VIIIe siècle. Je possède un fort joli dessin original représentant ce saint personnage dans le désert, où il s'était retiré pour se livrer à la contemplation. Il est assis sur la terre, son chapelet à la main, la tête entourée de l'auréole de la sainteté. Quatre anges ailés lui présentent de la nourriture, et deux autres arrivent dans les nuages. Il paraît qu'il refusait ces aliments miraculeux, car il est représenté une seconde fois dans un angle du dessin avec un fruit et une cruche d'eau, et n'ayant pour tout vêtement qu'un *lung* (pagne). On lit au bas du dessin cette inscription persane :

اختیار فقیری غودن ابراهیم ادهم

C'est-à-dire, *Ibrâhîm Adham embrasse la vie des faquirs.* On rapporte que la conversion de ce saint musulman eut lieu miraculeusement. Il vit, dit-on, en songe, un individu qui cherchait sur le toit de la maison son chameau égaré, et le traita de fou ; mais celui-ci lui répondit : « Tu es bien plus « insensé, si tu crois trouver Dieu dans ton « royaume terrestre. »

[2] Au second hémistiche du vers 2599, au lieu de آنکه, plusieurs manuscrits portent آخر, que je préfère.

« pas homme à avoir une telle ambition, retire-toi, car tu es indigne « d'avoir part à la grâce. »

V. 2607. LE SCHAÏKH GAURI ET LE ROI SANJAR.

Le schaïkh Gauri, qui s'était entièrement identifié avec Dieu, alla un jour sous un pont avec des fous (d'amour de Dieu). Sanjar, qui passait fortuitement par là en grande pompe, lui dit : « Quels sont les in« dividus qui sont sous ce pont ? » Le schaïkh répondit : « Ce sont des « gens qui tous n'ont ni tête ni pieds[1], et l'état de nous tous ne peut être « différent. Si tu veux être toujours notre ami, nous t'enlèverons promp« tement et totalement du monde[2]. Si, au contraire, tu es notre en« nemi et non notre ami, nous t'enlèverons promptement à la religion[3]. « Vois donc quelle est notre amitié et quelle est notre inimitié. Mets le « pied en avant, et tu seras déshonoré comme nous. Si tu viens un ins« tant sous le pont, tu seras délivré du vain éclat qui t'entoure et de « la concupiscence. »

Sanjar lui répondit : « Je ne suis pas votre homme ; je ne mérite ni « votre amitié ni votre haine. Je ne suis ni votre ami ni votre ennemi ; « je m'éloigne pour que ma moisson ne soit pas brûlée[4]. Je ne retire « de vous ni honneur ni déshonneur ; je n'ai affaire ni avec ce que vous « pouvez faire de bien ni avec ce que vous pouvez faire de mal. L'am« bition est venue comme un oiseau à l'aile rapide, toujours plus vite dans « sa course ; mais, si cet oiseau se laisse emporter par son vol, comment « pourra-t-il recevoir l'attraction divine ? Comment parviendra-t-il au « secret de sa création ? Sa marche doit aller au delà des horizons de « l'existence, car il est à la fois au-dessus de la raison et de l'ivresse. »

V. 2620. LE MONDE SELON UN SOFI.

Un fou religieux pleurait abondamment au milieu de la nuit et di-

[1] Par cette expression, 'Attar veut dire que ces gens étaient dans un état complet de désordre physique, par suite de leur vie contemplative.

[2] C'est-à-dire, « nous t'arracherons aux « choses du monde et nous te ferons goûter « les plaisirs célestes. »

[3] C'est-à-dire, « nous t'excommunierons, » comme l'explique la version hindoustanie :

دين سون دكهلا ديں خارج كر تجهى

[4] C'est-à-dire, je pense, « pour ne pas « perdre ma position ; » خرمن سوختنه signifie *celui qui a tout perdu, qui a fait faillite.*

sait : « Voici ce qu'est, selon moi, le monde : il est comme un coffre « fermé, dans lequel nous sommes placés et où nous nous livrons sans « retenue à la folie. Lorsque la mort enlève le couvercle de ce coffre, « celui qui a des ailes s'envole jusqu'à l'éternité. Quant à celui qui est « dépourvu d'ailes, il demeure dans le coffre en proie à mille angoisses. »

Donne donc à l'oiseau de l'ambition *spirituelle* l'aile du sens *mystique;* donne du cœur à la raison et l'extase à l'âme. Avant qu'on ôte le couvercle de ce coffre, deviens un oiseau du chemin spirituel et déploie tes ailes et tes plumes, ou bien, fais mieux encore, brûle tes ailes et tes plumes, et détruis-toi toi-même par le feu pour arriver avant tout le monde.

CHAPITRE XXXI.

DEMANDE D'UN QUINZIÈME OISEAU. V. 2627.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Si le roi dont il s'agit a en partage « la justice et la fidélité, Dieu m'a aussi donné beaucoup de droiture « et d'intégrité, et je n'ai jamais manqué d'équité envers personne. « Quand ces qualités se trouvent réunies en un individu, quel ne sera « pas son rang dans la connaissance des choses spirituelles? »

« La justice, lui répondit la huppe, c'est le roi du salut. Celui qui « est équitable s'est sauvé des futilités. Il vaut bien mieux, en effet, ob- « server l'équité que de passer sa vie entière dans les prosternations et « les génuflexions du culte extérieur. La libéralité elle-même n'est pas « préférable dans les deux mondes à la justice qu'on exerce en secret. « Mais celui qui la met ouvertement en pratique sera difficilement « exempt d'hypocrisie. Quant aux hommes *de la voie spirituelle,* ils ne « demandent à personne de leur faire justice, mais ils la reçoivent géné- « reusement de Dieu[1]. »

ANECDOTE SUR L'IMÂM HAMBAL. V. 2635

Ahmad Hambal[2] était l'imâm de son siècle; son mérite est en

[1] Au second hémistiche du vers 2634, au lieu de از خود بسى, des manuscrits portent الحق بسى, et j'ai suivi cette leçon dans ma traduction.

[2] Il faut prononcer, tant à cause de la mesure qu'à cause du sens, Ahmad-i Hambal, ce qui signifie proprement Ahmad, fils de Hambal, et c'est le nom du fondateur d'une des quatre écoles orthodoxes musulmanes.

dehors de tout éloge. Lorsqu'il voulait se reposer de sa science et de sa dignité, il allait auprès d'un homme qui était nu-pieds. Quelqu'un l'ayant vu devant cet homme nu-pieds se mit à le blâmer et finit par lui dire : « Tu es l'imâm du monde, aucun homme n'a été plus savant « que toi, au point que tu ne te soumets à l'avis de personne, et cepen- « dant tu vas auprès de cet homme nu-pieds et nu-tête. »

« Il est vrai, répondit Ahmad Hambal, que j'ai remporté la boule « du mail dans les hadis et la sunna, et que j'ai bien plus de science « que cet homme nu-pieds; mais il connaît mieux Dieu que moi. »

Ô toi que ton injustice rend ignorant! admire un instant au moins l'intégrité de ceux qui ont les yeux fixés sur la voie spirituelle.

V. 2643. LE ROI INDIEN PRISONNIER DE MAHMÛD.

Les Indiens avaient un vieux roi qui fut fait prisonnier par l'armée de Mahmûd. Lorsqu'on le conduisit auprès de ce dernier, il finit par se faire musulman. Il connut alors l'amour de Dieu et le renoncement aux deux mondes. Il s'assit seul dans une tente; son cœur s'éleva tandis qu'il s'asseyait dans l'amour. Il fut nuit et jour dans les larmes et l'ardeur, le jour plus que la nuit et la nuit plus que le jour. Comme ses gémissements étaient profonds, Mahmûd finit par les entendre. Il l'appela auprès de lui et lui dit : « Je te donnerai cent royaumes préférables à celui que « tu as perdu. Tu es roi, ne te désole pas à ce point; cesse désormais « de pleurer et de te lamenter. » — « Ô padischah! répondit le roi hin- « dou, je ne pleure pas au sujet de mon royaume et de ma dignité[1]; « je pleure de ce que si demain, au jour de la résurrection, Dieu, le « vrai possesseur de gloire, m'interroge, il me dira : Ô homme sans « loyauté ni fidélité! qui as semé contre moi le grain de l'injure, tant « que Mahmûd ne t'a pas fièrement attaqué avec un monde de cava- « liers, tu ne t'es pas souvenu de moi; comment cela se fait-il? comment « quitter ainsi la ligne de la fidélité[2]? Il n'en a pas été de même lors-

[1] Au second hémistiche du vers 2651, au lieu de ملك, un de mes meilleurs manuscrits porte مال, et cette leçon me paraît préférable.

[2] Au second hémistiche du vers 2655, au lieu de بارى, un manuscrit porte پاى, qui est préférable. Si l'on adopte بارى, il vaut mieux remplacer خط par شرط, comme le porte un autre de mes manuscrits.

« que tu as eu à réunir une armée pour toi-même contre une autre. « Sans les soldats qu'il t'a fallu trouver, tu ne te serais pas souvenu de « moi. Dois-je donc t'appeler ami ou ennemi? Jusqu'à quand y aura-t-il « fidélité de ma part et ingratitude de la tienne? Une telle conduite n'est « pas permise en toute justice. Or, si ce discours a lieu de la part de « Dieu, quel compte ne devrai-je pas rendre de mon infidélité? Ô jeune « roi! c'est cette honte que j'éprouve et ce trouble que je ressens qui « me font verser des pleurs, à moi vieillard. »

Écoute les paroles de la justice et de la fidélité, écoute la lecture du diwân des bonnes œuvres. Si tu es fidèle, entreprends le voyage auquel je te convie, sinon assieds-toi et retires-en ta main. Ce qui ne se trouve pas dans l'index de la fidélité ne saurait être lu dans le chapitre de la générosité.

LE GUERRIER MUSULMAN ET LE CHRÉTIEN. V. 2664.

Un guerrier (musulman) demanda orgueilleusement à un infidèle de lui laisser le temps de faire sa prière. Ce dernier le lui accorda, et le guerrier fit sa prière; puis le combat recommença et continua vivement. Or l'infidèle eut, lui aussi, une prière à faire, et il voulut avoir à son tour une trêve. Il se retira donc à l'écart; il choisit un lieu convenable, puis il courba sa tête sur la poussière devant son idole. Lorsque le guerrier (musulman) vit la tête de son adversaire sur la poussière du chemin, il dit en lui-même : « J'ai obtenu actuellement la victoire. » Il voulut donc par trahison le frapper de son épée; mais une voix céleste lui fit entendre ces paroles : « Ô homme tout à fait déloyal qui « méconnais tes engagements! est-ce ainsi que tu prétends exercer la « fidélité et tenir ta parole? Cet infidèle n'a pas tiré l'épée lorsque la « première fois il t'a accordé du répit; or, si tu le frappes actuellement, « c'est une véritable folie. Tu n'as donc pas lu les mots du Coran : « Exécutez fidèlement vos promesses[1]? Tu veux agir sans droiture et « manquer à ton engagement. Puisque cet infidèle a agi auparavant avec « générosité, n'en manque pas à son égard; il t'a fait du bien, voudrais-« tu lui faire du mal? Fais-lui ce qu'il t'a fait à toi-même. La loyauté de « cet infidèle t'a tranquillisé; exerce donc envers lui la fidélité, puisque tu

[1] Surate XVII, verset 36.

« es un vrai croyant. Tu es musulman, et tu n'es pas digne de confiance ! « tu es, quant à la fidélité, inférieur à un infidèle. »

A ces mots le guerrier s'arrêta[1] et fut inondé de pleurs de la tête aux pieds[2]. Lorsque l'infidèle s'aperçut que son adversaire était en pleurs, ébahi, l'épée dans sa main, il lui demanda pourquoi il versait des larmes, et le musulman lui avoua la vérité. « Une voix céleste, lui « dit-il, vient de m'interpeller et me traiter d'infidèle par rapport à toi. « Si tu me vois stupéfait, c'est d'avoir été vaincu par ta générosité. »

Lorsque l'infidèle eut entendu ces mots précis, il jeta un cri et versa à son tour des larmes en disant : « Puisque Dieu fait en faveur de son « ennemi coupable une telle réprimande à son ami au sujet de la fidélité « aux promesses, comment pourrais-je continuer à agir déloyalement à « son égard ? Expose-moi les principes de la religion musulmane, afin « que j'embrasse la vraie foi, que je brûle le polythéisme et que j'a- « dopte les rites de la loi. Oh ! combien je regrette l'aveuglement qui « m'a jusqu'ici empêché de penser à un tel maître ! »

Ô toi qui as négligé de rechercher le seul objet digne de tes désirs[3] et qui as grossièrement manqué à la fidélité qui lui est due ! je pense bien que le ciel rappellera en ta présence une à une tes actions[4].

V. 2688. ANECDOTE SUR JOSEPH ET SES FRÈRES.

Les dix frères de Joseph, pour fuir la famine, vinrent de très-loin auprès de leur frère. Ils racontèrent avec désolation leur position, et ils demandèrent un expédient contre la dureté de l'année. Le visage de Joseph était alors couvert d'un voile, et devant lui il y avait une coupe. Joseph frappa visiblement de sa main la coupe, et cette coupe fit entendre une sorte de gémissement. Les dix frères, consternés, délièrent alors leur langue devant Joseph et lui dirent tous : « Ô Aziz ! toi qui

[1] Au premier hémistiche du vers 2677, رفت از جای خویش signifie, à la lettre, « il s'en alla de l'endroit où il était, » c'est-à-dire, « il renonça à son projet. »

[2] Le mot que je traduis par *pleurs* est عرق, qui signifie proprement *sueur ;* mais le contexte et les traductions hindoustanie et turque prouvent qu'il a ici le sens de *larmes*.

[3] C'est le poëte qui parle au lecteur.

[4] Au second hémistiche du vers 2687, le mot فعل *action,* ou خطا *péché,* ou tout autre, est sous-entendu, ainsi que le prouvent le contexte et la traduction hindoustanie, qui porte :

تجهه سون تیری فعل بولی ایک بیک

« connais la vérité, quelqu'un sait-il ce que signifie le bruit qui sort de « cette coupe? » Joseph répondit alors : « Je le sais très-bien; mais vous « ne pourriez en supporter la mention, car elle dit que vous aviez autre-« fois un frère remarquable par sa beauté, qui s'appelait Joseph et « qui vivait avec vous, sur qui il remportait la boule du mail par son ex-« cellence. »

Puis Joseph frappa de nouveau la coupe de sa main et dit : « Cette « coupe annonce, par le son qu'elle produit, que vous tous vous avez « jeté Joseph dans un puits et que vous avez ensuite amené un loup « innocent[1]. »

Joseph frappa une fois encore la coupe avec sa main et lui fit rendre un autre son. « Cette coupe, dit-il alors, fait savoir que les frères de « Joseph jetèrent leur père dans le feu du chagrin et vendirent Joseph, « visage de lune.

« Que feront donc aujourd'hui ces infidèles avec leur frère? Craignez « au moins Dieu, vous qui êtes présents! »

Ces gens furent étonnés de ce discours; ils furent en eau[2], eux qui étaient venus demander du *pain*. En vendant Joseph ils avaient vendu au même instant le monde[3]; et, lorsqu'ils se décidèrent à le mettre dans un *puits*, ils s'enfermèrent tous par là dans le *puits* de l'affliction.

Celui-là est aveugle qui entend cette histoire et n'en fait pas son profit. Ne regarde pas ce récit avec indifférence, car tout ceci n'est autre chose que ton histoire, ô ignorant! Les fautes que tu as faites par manque de fidélité l'ont été parce que tu n'as pas été éclairé par la lumière de la connaissance. Si jamais on frappe la coupe de ta vie, alors se dévoilent tes actes blâmables. Attends jusqu'à ce qu'on te réveille de ton sommeil et qu'on t'arrête dans tes mauvaises inclinations. Attends jusqu'à ce que demain on expose devant toi toutes tes injustices et tes péchés, et qu'on les compte un à un devant toi. Lorsque tu entendras distinctement de tes oreilles le son de cette coupe, j'ignore

[1] Il faudrait ajouter pour compléter le sens, « et vous l'avez tué pour ensanglanter « de son sang la chemise de Joseph et faire « croire à votre père qu'un loup l'avait dé-« voré. »

[2] C'est-à-dire, *en sueur* (en age — ague), à cause de l'émotion qu'ils éprouvaient. Au lieu de گشته (second hémistiche du vers 2702), plusieurs manuscrits portent گشتند, ce qui vaut mieux.

[3] C'est-à-dire, « l'honneur du monde. »

si tu conserveras ton esprit et ta raison. Ô toi qui as agi comme la fourmi boiteuse et qui a été prise au fond d'une coupe! combien de fois n'as-tu pas tourné tête baissée autour de la coupe (du ciel)[1]? Cesse d'agir ainsi, car c'est un vase plein de sang. Si tu restes séduit au milieu de cette coupe, tu entendras à chaque instant un nouveau son. Déploie tes ailes et passe plus loin, ô toi qui connais la vérité! sans quoi tu auras à rougir des sons de la coupe.

CHAPITRE XXXII.

V. 2717. DEMANDE D'UN SEIZIÈME OISEAU.

Un autre oiseau demanda à la huppe : « Ô toi qui es notre chef! « la hardiesse est-elle permise auprès de cette majesté? Si quelqu'un « est en possession d'une grande hardiesse, il ne ressent plus ensuite « aucune crainte. Puisque tu as la hardiesse nécessaire, parle, répands « les perles du sens et dis les secrets. »

« Toute personne qui en est digne, répondit la huppe, est le mahram du secret de la Divinité. Si elle déploie de la hardiesse, c'est « à bon droit, puisqu'elle a la constante intelligence des secrets de « Dieu. Toutefois, comment l'homme qui connaît ces secrets et qui les « comprend pourrait-il les divulguer? A quoi bon la contrainte et la « réserve quand on est guidé par le pur amour? Alors un peu de hardiesse est permise. Comment le chamelier, obligé de se tenir à l'écart, « pourra-t-il être le confident du roi? Il a beau être hardi comme les « gens du secret, il n'en reste pas moins en arrière quant à la foi et à « l'âme. Comment un libertin peut-il avoir dans l'armée le courage de la « hardiesse devant le roi? S'il y a dans le chemin spirituel un véritable « derviche étranger jusque-là aux choses du ciel, le contentement qu'il « éprouve lui donne une confiante hardiesse. Celui qui est hardi par « excès d'amour voit *rab* (le Seigneur, c'est-à-dire Dieu) en tout, et ne « reconnaît pas la distinction de *rab* (Dieu) et de *rob* (sy-rop). Dans la « folie que lui cause l'agitation de l'amour, il marchera, poussé par « son ardeur même, au-dessus de l'eau. Sa hardiesse sera alors bonne et

[1] Cette addition explicative m'est fournie par la traduction turque, qui porte طاس آسمان.

« louable, parce que cet homme, fou d'amour, est comme du feu. Mais le « salut peut-il se trouver dans le chemin du feu ? Et cependant pourra-« t-on blâmer l'insensé? Lorsque la folie te viendra manifestement, on « ne pourra comprendre tout ce que tu diras. »

UN FOU EN DIEU[1] ET LES ESCLAVES DE 'AMÎD. V. 2733.

Le Khorassan jouissait d'une grande prospérité qui était due au gouvernement du prince 'Amîd. Il était servi par cent esclaves turcs à visage de lune, à taille de cyprès, à jambes d'argent, aux cheveux de musc. Ils avaient tous à l'oreille une perle dont le reflet éclairait la nuit et la faisait ressembler au jour; ils avaient un bonnet de brocart et un collier d'or; ils avaient la poitrine couverte d'une étoffe d'argent et une ceinture dorée; ils avaient d'autres ceintures enrichies de pierreries et ils étaient montés sur des chevaux blancs. Quiconque voyait le visage d'un de ces jeunes guerriers donnait tout de suite son cœur et son âme. Par hasard un fou affamé, couvert de haillons, les pieds nus, vit de loin cette troupe de jeunes gens, et dit : « Qu'est-ce que cette ca-« valcade de houris? » Le magistrat en chef de la ville[2] lui donna une réponse exacte. « Ces jeunes gens, lui dit-il, sont les pages de 'Amîd, le « prince de la ville. » Lorsque cet insensé eut entendu ces mots, la vapeur de la folie lui monta à la tête, et il dit : « Ô Dieu! toi qui possèdes « le dais glorieux, apprends de 'Amîd à prendre soin de tes serviteurs. »

Si tu es comme ce fou[3], eh bien! aie sa hardiesse; élève-toi, si tu le peux, comme la tige élancée, sinon[4] garde-toi d'être hardi, et ne ris pas. La hardiesse des fous est une bonne chose; ils se brûlent comme les papillons. Cette sorte de gens ne peut s'apercevoir si le chemin est bon ou mauvais ; elle ne connaît qu'une manière d'agir.

[1] Le mot que je traduis par *fou en Dieu* est ديوانه, qui signifie simplement *fou*, mais qui ici et dans les passages analogues doit s'entendre d'un sofi tellement absorbé dans l'amour de Dieu qu'il en est comme fou, et que, dans tous les cas, il en a l'apparence.

[2] Au premier hémistiche du vers 2741, un de mes meilleurs manuscrits porte :

خواجهٔ شهرش جوابی الخ

et j'ai adopté cette leçon dans ma traduction.

[3] Au premier hémistiche du vers 2744, au lieu de ازین, un manuscrit porte چنین, qui est plus clair, et qui est traduit, en effet, en turc par بویله.

[4] A la lettre : « Si tu as des feuilles, sois « cette tige; si tu n'as pas de feuilles pour « cette tige élevée, ne sois pas hardi, etc. »

V. 2748. ANECDOTE D'UN AUTRE FOU SPIRITUEL.

La huppe dit encore : « Un autre fou était tout nu et affamé au mi- « lieu du chemin. Or c'était en hiver ; il pleuvait beaucoup, et le pauvre « fou fut mouillé par l'eau et par la neige, car il n'avait ni abri ni mai- « son. A la fin il se réfugia dans un palais en ruine. Lorsqu'il eut mis le « pied hors du chemin et qu'il fut entré dans ces ruines, une tuile lui « tomba sur la tête et lui fendit le crâne, au point que le sang en coula « comme un ruisseau. Alors cet homme tourna son visage vers le ciel « et dit : « Ne vaudrait-il pas mieux battre le tambour royal[1] plutôt que « de frapper ma tête avec une brique ? »

V. 2754. SENTENCE DE L'INGÉNIEUR D'UN CANAL.

Un homme dénué de ressources et qui demeurait dans un fossé creusé pour un canal, emprunta un âne à un voisin ; puis il s'endormit profondément sur la meule d'un moulin, et l'âne s'échappa. Alors un loup déchira cet âne et le dévora. Le lendemain, celui à qui l'âne avait été emprunté en réclama le prix du premier. Ces deux hommes arrivèrent en courant par la route jusqu'à l'ingénieur du fossé ; ils lui racontèrent la chose, et lui demandèrent qui est-ce qui devait rembourser le prix de l'âne prêté. « C'est à tout loup affamé, répondit « l'ingénieur, qui se montrera dans la plaine déserte, qu'il incombe « justement de donner le prix de cet âne, et vous devez le lui réclamer « tous les deux. »

Ô Dieu ! que le loup fera bien cette rétribution, car tout ce qu'il fait n'est-ce pas rétribution ?

Que n'arriva-t-il pas aux femmes d'Égypte parce qu'une belle créature[2] passa auprès d'elles ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'un fou éprouve une sensation extraordinaire[3] en voyant un palais ? Tant qu'il sera dans cet état exceptionnel, il ne regardera rien ni devant ni der-

[1] C'est-à-dire, « le tonnerre ; » mais le vers contient une allusion à l'usage des souverains de l'Orient d'avoir un tambour et même un orchestre à la porte de leur palais.

[2] Allusion à la légende rabbinico-musulmane de Joseph.

[3] Le mot حالت signifie proprement ici *extase, état extatique.*

rière. Il dira tout de lui-même et par lui-même; il cherchera tout de lui-même et par lui-même.

PRIÈRE D'UN FOU AU SUJET D'UN FLÉAU. V. 2766.

Une famine eut tout à coup lieu en Égypte, au point que les hommes périssaient en demandant du pain. Ils gisaient mourants pêle-mêle dans tous les chemins, dévorés par la famine, demi-vivants, demi-morts. Par hasard un fou vit la chose, c'est à savoir, que les hommes périssaient et que le pain n'arrivait pas. Il dit alors (en s'adressant à Dieu) : « Ô toi qui possèdes les biens du monde et de la religion! « puisque tu ne peux nourrir tous les hommes, crées-en moins. »

Quiconque sera hardi dans cette cour devra s'excuser ensuite quand il sera revenu à lui. S'il y dit quelque chose d'inconvenant et qui ne soit pas exact, il faudra qu'il en demande humblement pardon.

ANECDOTE D'UN AUTRE FOU EN DIEU. V. 2772.

Un sofi, fou par l'effet de l'amour de Dieu, avait le cœur ensanglanté, tourmenté qu'il était par des enfants qui lui jetaient des pierres. A la fin, il alla se réfugier dans l'angle d'un bâtiment[1]; mais il y avait une lucarne par laquelle il tomba de la grêle, qui atteignit sa tête. Le fou prit la grêle pour des cailloux; il allongea follement sa langue à ce sujet, et il injuria ceux qui, selon lui, lui jetaient des pierres et des briques. Or cette maison était obscure, et il croyait que les enfants continuaient en effet *à lui jeter des pierres*. Enfin le vent ouvrit une porte, et l'endroit où il était fut éclairé. Alors il distingua la grêle des pierres; il eut le cœur serré à cause des injures qu'il avait dites, et demanda pardon à Dieu de ses paroles insensées : « Ô Dieu! s'écria-« t-il alors, cette maison était obscure, c'est ce qui m'a fait errer dans « mon langage. »

Puisqu'un fou a ainsi parlé, ne te pose pas, toi, en contradiction

[1] Le mot du texte persan que je traduis ainsi est گلخنی, qui signifie proprement *une étuve;* mais il est évident qu'il ne peut avoir ici ce sens restreint, et les traductions hindoustanie et turque le prouvent; car ce mot est traduit dans la première par گهر *maison*, et dans la seconde par ویرانه, qui signifie *un endroit en ruines.* Plus loin, du reste, dans le texte persan, au vers 2777, on trouve le mot خانه, *maison,* employé comme synonyme de گلخن.

avec Dieu. Celui qui est là, ivre et sans raison, sera sans repos, sans ami et sans cœur. La vie se passe dans l'inaction, et cependant chaque instant offre un nouveau motif d'agitation. Éloigne ta langue de l'éloge de l'amoureux et de l'insensé; mais excuse-le néanmoins. Si tu connaissais les motifs secrets de ceux qui sont aveugles à la lumière, tu les excuserais sans doute.

V. 2786. ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH WÂCITÎ.

Wâcitî[1] allait errant à l'aventure, sans provisions, plongé dans l'ébahissement, quand sa vue s'arrêta sur les tombes des juifs, et sa pensée sur les meilleurs d'entre eux. « Ces juifs, dit-il à haute voix, sont bien excu-« sables; mais on ne saurait exprimer cette opinion devant personne. »

Un cazî entendit ces mots; il en fut courroucé, et fit comparaître devant lui Wâcitî[2]. Comme ces paroles ne convenaient pas à ce juge, il voulut faire rétracter Wâcitî; mais ce dernier n'y consentit pas, et s'y refusa positivement en disant : « Si cette malheureuse nation n'est pas « dispensée par ton ordre d'entrer dans la voie de l'islamisme, elle l'est « toutefois actuellement[3] par l'ordre du Dieu du ciel. »

CHAPITRE XXXIII.

V. 2793. DEMANDE D'UN DIX-SEPTIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Tant que je serai vivant, l'amour « de l'Être éternel me sera cher et agréable. Séparé de tout, je réside « loin de tout[4], mais je n'abandonne pas la pensée d'aimer cet Être « mystérieux. J'ai vu toutes les créatures du monde, et, bien loin de « m'attacher à quelqu'une, je me suis détaché de toutes. La folie de « l'amour m'occupe seule et me suffit. Une telle folie ne convient pas à « tout le monde. J'applique mon âme à l'amour de cet ami; mais ma « recherche est vaine. Le temps est venu où je dois tirer une ligne sur

[1] Célèbre personnage, natif de Wâcit, ville à laquelle il a emprunté son nom.

[2] Au second hémistiche du vers 2789, au lieu de بر, plusieurs manuscrits portent سوى, qui vaut mieux.

[3] Par allusion aux juifs enterrés dans les tombeaux que Wâcitî avait sous les yeux.

[4] Il paraît que l'oiseau dont il s'agit ici est le hibou.

« ma vie[1], afin de pouvoir partager la coupe de vin de mon bien-aimé. « Alors je rendrai lumineux par sa beauté l'œil de mon cœur, et ma « main touchera son cou en gage d'union. »

« Ce n'est ni par des prétentions, ni par des vanteries, répondit la « huppe, qu'on peut devenir commensal du Simorg au Caucase. N'exalte « pas tant et si amplement l'amour que tu crois ressentir pour lui, car « il n'est pas donné à tout le monde de le posséder. Il faut que le vent « du bonheur s'élève pour écarter le voile de la face de ce mystère. « Alors le Simorg t'attirera dans sa voie, et il te fera asseoir tout seul « dans son harem. Si tu as la prétention d'aller en ce lieu sacré, n'ou- « blie pas que ton soin principal doit être d'arriver au sens des choses « spirituelles; car ton amour pour le Simorg ne serait pour toi qu'un « tourment sans réciprocité. Il faut pour ton bonheur que le Simorg « t'aime lui-même. »

SONGE D'UN DISCIPLE DE BÂYAZÎD. V. 2806.

Après que Bâyazîd eut quitté le palais du monde, un de ses disciples le vit cette nuit-là même en songe, et demanda à ce pîr excellent comment il avait pu échapper à Munkir et à Nakîr. « Lorsque ces « deux anges, répondit le sofi, m'ont interrogé, moi, malheureux, au « sujet du Créateur, je leur ai dit : « Cette demande ne peut être par- « faite ni de votre part, ni par rapport à moi, car si je dis : « Il est mon « Dieu[2] et voilà tout, » ce discours n'exprimera qu'un désir de ma part. « Mais il n'en serait pas ainsi, si vous vouliez retourner auprès de Dieu « et lui demander ce qu'il pense de moi. S'il m'appelle son serviteur, « voilà mon affaire : vous saurez que je le suis en effet. Dans le cas « contraire, il est évident que Dieu m'abandonne aux liens qui me ser- « rent. Il n'est pas facile d'obtenir l'union avec Dieu. A quoi me servi- « rait-il donc de l'appeler mon Seigneur? S'il n'agrée pas mon service, « comment aurais-je la prétention de l'avoir pour maître? J'ai courbé, « il est vrai, ma tête sous son pouvoir; mais il faut encore qu'il m'ap- « pelle son esclave. »

[1] C'est-à-dire, « l'effacer, » en d'autres termes, « mourir. »

[2] C'est en effet ainsi que les catéchismes musulmans, suivant en cela le Coran, prescrivent de répondre.

Si l'amour vient de son côté, c'est une preuve que tu es digne de cet amour; mais lorsque l'amour vient de ton côté, c'est seulement parce qu'il te convient. Si Dieu se joint volontiers à toi, tu peux, à juste titre, être comme du feu par l'effet de ton contentement. C'est Dieu qui peut tout en cela et non l'homme : sache-le bien, ô toi qui es sans mérite! Comment celui qui ignore les choses spirituelles trouvera-t-il l'intelligence de mes paroles?

V. 2821. LE DERVICHE BRÛLANT D'AMOUR POUR DIEU.

Un derviche était tourmenté par la violence de l'amour, et il était agité comme la flamme par sa passion. Son âme était dévorée par le feu de son amour, et les flammes de son cœur brûlaient sa langue. L'incendie courait de l'esprit au cœur; la plus grande peine l'assaillait. Il était dans l'agitation au milieu du chemin; il pleurait, et tenait, en gémissant, ce langage : « Le feu de mon amour[1] brûle mon âme et « mon cœur, comment pleurerais-je lorsque ce feu a consumé toutes « mes larmes? »

Une voix du monde invisible lui dit : « Cesse désormais d'avoir ces « prétentions. Pourquoi dire des absurdités relativement à Dieu? » Le derviche répondit : « Comment aurais-je agi ainsi de moi-même? Mais « c'est Dieu lui-même, sans doute, qui a produit en moi ces sentiments. « Un être tel que moi pourrait-il avoir l'audace et la témérité[2] de « prétendre posséder pour ami un être tel que lui? Qu'ai-je fait, moi? « Quant à lui, il a fait ce qu'il a fait, et voilà tout. Lorsque mon cœur « a été ensanglanté, il a bu le sang, et voilà tout. Puis il t'a poussé et « t'a donné accès auprès de lui. Prends garde de ne rien mettre de toi-« même dans ta tête. Qui es-tu, pour que, dans cette grande affaire, tu « étendes un seul instant ton pied hors de l'humble tapis des derviches? « Si Dieu joue avec toi au jeu de l'amour, ô mon enfant! c'est qu'il « joue avec son ouvrage. Quant à toi, tu n'es rien et tu ne peux rien;

[1] Au premier hémistiche du vers 2825, au lieu de جان ودل را, plusieurs manuscrits portent جان ودل از, et au lieu de رشك *jalousie*, qui peut signifier aussi *amour jaloux*, un de mes meilleurs manuscrits porte عشق, qui vaut mieux, et qui, dans tous les cas, précise le sens de رشك.

[2] مغز وپوست signifie, à la lettre, *la cervelle et la peau*.

« mais l'approche de la créature vers le Créateur effacera ta nullité. Si « tu te mets toi-même en avant, tu seras libre à la fois de la religion « et de la vie[1]. »

MAHMÛD DANS UNE SALLE D'ÉTUVES. V. 2835

Une nuit Mahmûd, ayant le cœur serré, alla trouver un chauffeur de bain[2]. Ce dernier le fit asseoir convenablement sur la cendre, étendit de la braise dans la salle pour le réchauffer, et ensuite se hâta de mettre devant lui du pain sec. Le roi avança la main, et mangea avidement le pain; puis il dit en lui-même : « Si cette nuit ce chauffeur se « fût excusé de me recevoir, je lui aurais tranché la tête. » A la fin, lorsque le roi voulut se retirer, le chauffeur lui dit : « Tu as vu cet endroit; « tu as connu mon lit, ma nourriture et mon palais; tu as été mon « convive sans être prié. Si la même chose t'arrive une autre fois, viens « aussitôt, en mettant promptement et vivement le pied dans le che- « min. Quoique tu ne m'aimes pas, sois content; dis au baigneur de « bien étendre de la braise. En réalité, je ne suis ni plus ni moins « que toi; mais cependant, comment pouvoir t'être comparé dans mon « abjecte position ? »

Le roi du monde[3] fut satisfait de ce langage, et sept autres fois il vint être le commensal de cet homme. La dernière fois il l'engagea à lui demander enfin quelque chose. « Si ce mendiant, répondit-il, venait à « demander quelque chose, le roi ne le lui accorderait pas. » — « De- « mande, lui dit le roi, ce que tu voudras, quand ce serait de quitter ce « chauffoir pour être roi. » — « Je désire seulement, répliqua-t-il, que « le roi soit de temps en temps mon hôte. Ma royauté consiste à voir « son visage; la couronne de ma tête, c'est la poussière de ses pieds. « Sire, tu dispenses bien des grâces de ta main; mais jamais ce qui

[1] C'est-à-dire, « tu seras uni à Dieu sans « avoir besoin de la foi extérieure ni de la « vie individuelle. »

[2] Le texte persan porte رند گلخن « le libertin du chauffoir des bains, » expression que la traduction hindoustanie rend par بھونجا « torréfieur de grains; » mais à cause du contexte et de la traduction turque, où l'on trouve simplement واردی بر گلخنه « il « (le roi) alla dans un chauffoir, » je pense qu'il faut entendre par là un « garçon des « bains, un baigneur, » qu'Attar traite de libertin par la raison qu'en Orient les bains sont quelquefois des lieux de débauche.

[3] C'est-à-dire, « du monde indien, » de l'Inde.

« m'est arrivé n'est arrivé à aucun chauffeur de bains. Un chauffeur « assis auprès de toi dans un chauffoir vaut mieux qu'un roi dans un « jardin sans toi. Puisque c'est par ce chauffoir que m'est venu mon « bonheur, ce serait une infidélité de ma part que de le quitter. C'est « ici que ma réunion à toi s'est effectuée; comment donnerais-je *ce « moment de bonheur* pour le royaume des deux mondes? Tu as rendu « par ta présence ce chauffoir lumineux; qu'y a-t-il de meilleur que « toi-même que je puisse te demander? Que périsse l'âme de celui dont « le cœur inquiet peut choisir quelque chose de préférence à toi! Je ne « désire ni la royauté, ni l'empire; ce que je désire de toi, c'est toi-même. « Il suffit que tu sois roi : ne me donne pas la royauté; viens seule- « ment quelquefois être mon hôte. »

Son amour t'est nécessaire, voilà le fait; mais le tien ne peut que lui être à charge et incommode. Si tu aimes *Dieu*, recherche aussi d'être aimé de lui, ne retire pas ta main du pan de sa robe. Mais tandis que l'un recherche cet amour toujours ancien et toujours nouveau, l'autre désire deux oboles d'argent comptant des trésors du monde : il méconnaît ce qu'il possède; il quête une goutte d'eau, tandis que l'Océan est à sa disposition.

V. 2862. LES DEUX PORTEURS D'EAU.

Un porteur d'eau chargé de son liquide vit en avant de lui un autre porteur d'eau, et tout de suite il lui demanda de l'eau. Mais ce dernier lui dit : « Ô toi qui ignores les choses spirituelles! puisque « toi-même tu as de l'eau, pourquoi n'en bois-tu pas? » L'autre répliqua : « Donne-moi de l'eau, toi qui es en possession de la science spi- « rituelle, car je suis dégoûté de ma propre eau. »

Adam avait le cœur rassasié des vieilles choses, et c'est ce qui l'engagea à se porter hardiment vers le blé, chose nouvelle pour lui[1]. Il vendit toutes les vieilles choses pour un peu de blé; il brûla tout ce qu'il avait pour du blé. Il devint borgne[2]. La peine de l'amour s'éleva de son cœur à sa tête; l'amour vint et frappa pour lui

[1] On sait que, d'après une tradition rabbinico-musulmane, le blé est le fruit défendu du paradis terrestre.

[2] C'est-à-dire, « il ne vit plus qu'un seul être. »

le marteau de la porte. Lorsqu'il fut anéanti dans l'éclat de l'amour, les choses vieilles et nouvelles disparurent à la fois, et il en fut ainsi de lui-même. Quand il ne lui resta plus rien, il agit sans rien; ce qu'il possédait il le joua pour rien. Mais il n'est donné ni à moi ni à tout le monde d'être dégoûté de soi et de mourir tout à fait à soi-même.

CHAPITRE XXXIV.

DEMANDE D'UN DIX-HUITIÈME OISEAU. V. 2882.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Je crois que j'ai acquis, quant « à moi, toute la perfection dont je suis capable, et je l'ai acquise par « des austérités pénibles. Puisque j'obtiens ici le résultat que je dé- « sire, il m'est difficile de m'en aller de ce lieu. As-tu jamais vu quel- « qu'un quitter un trésor et s'en aller péniblement errer dans la mon- « tagne et dans la plaine? »

La huppe répondit : « Ô caractère diabolique, plein d'orgueil! toi « qui es enfoncé dans l'égoïsme et qui as de l'éloignement pour agir, « tu as été séduit par ton imagination et tu t'es éloigné du champ de « la connaissance *des choses divines*. L'âme concupiscente a eu le dessus « sur ton esprit; le diable a pris possession de ton cerveau. L'orgueil « s'est emparé de toi et t'a complétement dominé. La lumière que tu « crois avoir dans la voie spirituelle n'est que du feu, et le goût que « tu as pour les choses du ciel n'est qu'imaginaire. L'amour extatique « et la pauvreté spirituelle que tu crois avoir ne sont qu'une vaine « imagination : tout ce dont tu te flattes n'est autre chose qu'impossi- « bilité. Ne te laisse pas séduire par la lueur qui t'arrive du chemin; « tant que ton âme concupiscente est avec toi, sois attentif. Tu dois « combattre un tel ennemi l'épée à la main : comment quelqu'un pour- « rait-il en cette circonstance se croire en sûreté? Si une fausse lumière « se manifeste à toi de ton âme concupiscente, tu dois la considérer « comme la piqûre du scorpion, pour laquelle il te faut employer du « persil[1]. N'accepte pas la lueur de cette impure lumière ; puisque tu

[1] *Karafs* en persan, synonyme de *ajmûd* en hindi. (Voyez Gladwin, *Materia indica.*)

« n'es pas le soleil, ne cherche pas à être plus que l'atome. Que l'obs« curité que tu trouveras dans le chemin où je veux t'engager ne te « désespère pas, et que la lumière que tu y rencontreras ne te donne « pas la présomption d'être compagnon du soleil. Tant que tu demeu« reras, ô mon cher, dans l'orgueil de ton existence, tes lectures et tes « efforts ne vaudront pas plus qu'une obole. C'est seulement quand tu « renonceras à cet orgueil que tu pourras abandonner sans regret la vie; « car, si l'orgueil de l'existence ne te subjuguait pas, tu n'éprouverais « pas la douleur du néant. Mais il te faut au moins quelque peu de la « nourriture de l'existence; et avec elle l'infidélité et l'idolâtrie. Et ce« pendant si tu viens un instant seulement à l'existence, les flèches *du « malheur* t'atteindront de toutes parts. Tant que tu vivras en effet, tu « devras asservir ton corps aux douleurs de l'âme et courber ton cou « sous cent adversités; tant que tu existeras visiblement, le monde te « fera subir cent vexations. »

V. 2894. ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH ABÛ BEKR DE NISCHÂPÛR.

Le schaïkh Abû Bekr de Nischâpûr partit de son couvent à la tête de ses disciples. Le schaïkh était sur son âne, et ses compagnons le suivaient dans le chemin[1]. Tout à coup l'âne fit entendre un bruit inconvenant; le schaïkh s'en aperçut aussitôt, il jeta un cri et déchira sa robe. Ses disciples et tous ceux qui s'aperçurent de l'action du schaïkh ne l'approuvèrent pas. Un d'eux finit par lui demander pour quel motif il avait agi ainsi. Il répondit : « En jetant les yeux de tous « côtés je voyais le chemin occupé par mes compagnons. J'avais des « disciples devant et derrière moi, et je me dis alors : « Je ne suis pas « moins en réalité que Bâyazîd[2]. De même qu'aujourd'hui je suis « agréablement accompagné de disciples empressés, ainsi demain sans « doute j'entrerai fièrement avec la joie de la gloire et de l'honneur « dans la plaine de la résurrection. » Ce fut, ajouta-t-il, lorsque j'eus « ainsi présumé de mon destin, que l'âne a commis l'incongruité dont « vous avez été témoins et par laquelle il a voulu dire : « Voici la réponse

[1] Au premier hémistiche du vers 2895, au lieu de پی اصحابنا, on trouve dans plusieurs manuscrits با اصحابها, ce qui vaut peut-être mieux, et, dans d'autres, با اصحابنا.

[2] Il s'agit ici du célèbre sofi de ce nom cité plus haut.

« que donne un âne à celui qui a une telle prétention et une pensée « si vaine. » C'est alors que le feu du repentir est tombé sur mon âme, « que mes idées ont changé et que s'est écroulée ma position ima- « ginaire [1]. »

Tant que tu seras dans la stupéfaction et la séduction de l'orgueil, tu resteras éloigné de la vérité. Chasse la stupéfaction, brûle l'orgueil et les suggestions de la nature corrompue. Ô toi qui changes à chaque instant! toi qui as un Pharaon dans la racine de chacun de tes cheveux, tant qu'il restera de toi un atome, il sera empreint de fausseté. Mets-toi à l'abri de toute idée d'individualité, et par là tu seras l'ennemi des deux mondes [2]. Si tu détruis en toi le moi pendant un *jour* seul, tu seras lumineux quand même tu resterais toute la *nuit* dans l'obscurité. Ne prononce pas le mot *moi*, toi qui à cause du *moi* es tombé dans cent malheurs, si tu ne veux pas être tenté par le diable.

ENTRETIEN DE DIEU AVEC MOÏSE. V. 2913.

Dieu dit un jour à Moïse en secret : « Demande un bon mot à Satan. » Quand donc Moïse vit Éblis sur son chemin, il lui demanda de lui dire un bon mot. « Garde toujours en souvenir, répondit le diable, « ce seul axiome : ne dis pas *moi*, pour ne pas devenir comme *moi*. »

Tant qu'il te restera tant soit peu de vie extérieure tu auras en partage l'infidélité et non le service (de Dieu). L'inaction est le terme de la voie spirituelle; la renommée de l'homme de bien est dans le mauvais renom [3]; car s'il réussit à arriver au terme de ce chemin, cent *moi* s'y briseront la tête en un instant.

ANECDOTE ALLÉGORIQUE. V. 2919.

Un dévot disait : « Il est avantageux pour un novice d'être dans les

[1] Le vers 2905 est assez obscur; mais les traductions hindoustanie et turque en éclaircissent le sens. Voici, en effet, comment elles le rendent :

H. اس سخن سی دلمنی حالت پڑی
بخودی کی حال کی مستی چڑی

T. جانمه آتش براقدی بو ملال
باكه اندن حاصل اولدی اشبو حال

[2] C'est-à-dire, « tu n'auras plus affaire « ni avec le monde présent ni avec le futur. »

[3] C'est-à-dire, « il doit être indifférent à « tout, au point d'être aussi insensible à la « bonne qu'à la mauvaise réputation. »

« ténèbres. En effet, tant qu'il n'est pas entièrement perdu dans l'océan « de la bonté (divine), aucune direction n'existe pour lui; car, si quel- « que chose lui paraît manifeste, il en est séduit et devient alors in- « fidèle. »

Ce qui est en toi d'envie et de colère, les yeux des hommes le voient et non tes propres yeux. Tu as un coin de ton être plein de dragons, et par négligence tu les as délivrés. Tu les as entretenus jour et nuit, tu les as choyés et nourris [1]. Or, si tu aperçois de l'impureté dans ton intérieur, pourquoi rester ainsi insouciant?

V. 2926. LE SCHAÏKH ET LE CHIEN.

Un chien impur reposait sur la poitrine d'un schaïkh, qui ne retira pas le pan de sa robe. Quelqu'un lui dit : « Ô toi qui es recomman- « dable par ta dévotion! pourquoi ne te gares-tu pas de ce chien? » — « Ce chien, répondit le schaïkh, a un *extérieur* impur; mais, en réalité, « cette impureté n'est pas évidente à mon *intérieur*. Ce qui à l'*extérieur* « est manifeste à son égard m'est caché à l'*intérieur*. Puisque mon « intérieur est comme l'extérieur du chien, comment aurais-je de l'a- « version pour lui, puisqu'il me ressemble? Lorsque la moindre chose « obstrue ton chemin, qu'importe que tu sois arrêté par une montagne « (*koh*) ou par une paille (*kâh*)? »

V. 2932. LE DERVICHE À LONGUE BARBE.

Il y avait du temps de Moïse un derviche qui était en adoration jour et nuit. Il n'éprouvait cependant ni goût ni attraction (pour les choses spirituelles); il ne recevait pas de chaleur du soleil de sa poitrine. Or il avait une belle barbe, sur laquelle il passait souvent le peigne. Un jour il vit Moïse de loin, il alla auprès de lui et lui dit : « Ô général du mont « Sinaï! demande à Dieu, je t'en prie, de me faire savoir pourquoi je « n'éprouve ni satisfaction spirituelle ni extase. »

Lorsque Moïse fut sur le Sinaï, il exposa le désir du sofi; mais Dieu lui dit d'un ton de déplaisir : « Quoique ce derviche ait recherché avec

[1] Au second hémistiche du vers 2924, je suis le sens de la traduction turque, qui porte :

حاضر ایلرسن اکا خواب وخورش

et qui développe celui du texte.

« amour mon union, toutefois il est constamment occupé de sa barbe. » Moïse alla rapporter au sofi ce qu'il venait d'entendre, et ce dernier arracha aussitôt sa barbe, mais en pleurant. Gabriel accourut alors auprès de Moïse et lui dit : « Encore en ce moment ton sofi est préoccupé « de sa barbe; il l'était lorsqu'il la peignait et il l'est encore en l'arra- « chant actuellement. »

C'est un mal que de rester un instant sans s'occuper de Dieu, dans quelque position que l'on soit[1].

Ô toi qui crois avoir cessé de t'occuper de ta barbe! tu es noyé dans cet océan de sang. Lorsque tu en auras tout à fait fini avec ta barbe, alors tu pourras avec raison voguer sur cet océan. Mais si tu veux t'y plonger avec cette barbe, elle te gênera pour le traverser.

AUTRE ANECDOTE SUR UN HOMME À LONGUE BARBE. V. 2946.

Un sot, qui avait une grande barbe, tomba accidentellement dans la mer. Un passant le vit, et lui dit : « Rejette de ta tête cette besace. » — « Ceci n'est pas une besace, répondit celui qui se noyait; mais c'est « ma barbe, et ce n'est pas la barbe qui me gêne. » Le passant répliqua : « Puisque ceci est ta barbe, plonge ton corps; mais elle te fera périr. »

Ô toi qui, comme la chèvre, n'as pas honte de ta barbe! tu ne dois pas non plus avoir honte de l'enlever. Tant que tu auras une âme concupiscente et un démon à tes trousses, l'orgueil de Pharaon et d'Aman sera ton partage. Tourne le dos au monde, comme Moïse, et alors tu pourras saisir par la barbe ce Pharaon. Prends donc ce Pharaon par la barbe et tiens-le ferme; combattez bravement ensemble en vous tenant par la barbe. Mets le pied dans le chemin spirituel et renonce à ta barbe. Jusques à quand t'en occuperas-tu ? Ah ! marche en avant ! Si ta barbe ne te donne que du tourment, tu ne dois pas en avoir souci un seul instant. Celui qui marche avec intelligence dans la voie de la religion néglige sa barbe. Fais plus attention à toi-même qu'à ta barbe,

[1] Dans le premier hémistiche du vers 2942, او se rapporte à Dieu, comme on l'a vu antérieurement dans des circonstances analogues, et non à la barbe dont il est ici question. La traduction hindoustanie ne rend pas ce passage; mais, bien qu'il soit très-librement rendu dans la traduction turque, on y entrevoit le vrai sens. Voici le vers turc :

هر نه کیم اولسه سکا حقدن حجاب
مانع اولور گر خطا وگر صواب

et fais de ta barbe le tapis de la table du chemin spirituel. En fait d'eau, il ne faut au spiritualiste que des larmes de sang; il ne lui faut en fait de cœur qu'un *kabâb*[1]. S'il est comme le foulon, il ne voit pas le soleil, et, s'il est l'arroseur[2], il n'attend pas le nuage d'eau.

V. 2960. LE SOFI QUI LAVE SES VÊTEMENTS.

Lorsqu'un sofi venait à laver de temps en temps sa robe, il arrivait que les nuages obscurcissaient le monde. Un jour que la robe du sofi était sale[3], bien qu'il fût en souci par rapport au temps, il alla chez un épicier pour avoir de la potasse[4], et, précisément, les nuages parurent. Le sofi dit alors : « Ô nuage qui te montres! disparais, car j'achète du « raisin sec en secret[5]. Pourquoi viens-tu? je n'achète pas de la potasse. « A cause de toi, combien de potasse n'ai-je pas perdue[6]; mais je me « lave les mains de toi[7] au moyen du savon. »

CHAPITRE XXXV.

V. 2966. DEMANDE D'UN DIX-NEUVIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Dis-moi, toi qui as acquis de la « célébrité, comment je dois faire pour jouir du contentement dans ce « voyage. Si tu me le dis, mon trouble diminuera, et je consentirai à « me laisser diriger dans cette entreprise. Il faut, en effet, à l'homme « une direction pour ce voyage lointain, afin qu'il n'ait pas d'appréhen- « sion pour la route qu'il doit parcourir. Puisque je ne veux pas ac- « cepter la direction du monde invisible, je repousse, à plus forte raison, « la fausse direction des créatures. »

[1] Morceau de viande grillée.

[2] Au second hémistiche du vers 2959, au lieu de دهقان, un manuscrit porte سقا, qui précise le sens de l'autre mot.

[3] Au lieu de شوخ, pris ici dans le sens de *saleté,* un de mes meilleurs manuscrits porte چرك, mot persan, qui signifie plus explicitement la même chose, et qu'on trouve aussi dans la traduction turque.

[4] Le mot que je rends par *potasse* est اشنان, qui signifie proprement l'herbe nommée *alkali,* avec la cendre de laquelle on fait la potasse. La traduction turque rend ce mot par صابون, *savon.*

[5] Attendu qu'il était défendu d'en vendre, parce qu'on en fait du vin.

[6] Au premier hémistiche du vers 2965, au lieu de ريزد, plusieurs manuscrits portent ريزم, et j'adopte cette leçon dans ma traduction.

[7] C'est-à-dire, « je me passe de toi. »

« Tant que tu vivras, répondit la huppe, sois content par le souvenir de Dieu, et garde-toi de tout indiscret parleur. Si ton âme possède ce contentement, ses soucis et ses chagrins s'évanouiront. Tel est, « dans les deux mondes, le propre du contentement pour les hommes. « C'est par lui que la coupole du ciel est en mouvement. Demeure en « Dieu dans le contentement, tourne comme le ciel, par amour pour « lui. Si tu connais quelque chose de meilleur, dis-le, ô pauvre oiseau ! « pour que tu sois heureux au moins un instant. »

LE CONTEMPLATIF EN EXTASE. V. 2975.

Un fou en Dieu, chose étonnante, était dans un lieu montagneux, vivant nuit et jour au milieu des panthères. Il tombait de temps en temps en extase, et son état extatique se communiquait même aux personnes qui venaient au lieu où il était. Pendant vingt jours il restait en cet état anomal, pendant vingt jours il sautait et dansait du matin au soir, et il disait toujours : « Nous deux ne faisons qu'un ; nous ne « sommes pas plusieurs, sache cela, ô toi qui es tout joie et non tris- « tesse ! »

Comment pourrait-il mourir celui dont le cœur est avec Dieu ? Donne ton cœur à Dieu, car il aime l'ami de cœur. Si ton cœur éprouve l'atteinte de son amour, la mort aura-t-elle quelque prise sur toi ?

ANECDOTE SUR UN AMI DE DIEU. V. 2982.

Un ami de Dieu pleurait au moment de mourir. On lui en demanda la raison. « Je pleure, dit-il, comme le nuage printanier, parce qu'en « ce moment il me faut mourir et que la chose m'afflige. Je dois donc « gémir actuellement; car, comment mourir, puisque mon cœur est « déjà avec Dieu ? » Un de ses intimes lui dit alors : « Puisque ton cœur « est avec Dieu, si tu meurs, tu feras une bonne mort. » Le sofi répondit : « La mort peut-elle avoir lieu pour celui dont le cœur est uni à « Dieu ? Mon cœur est uni à lui; ainsi ma mort me paraît impossible.

Si tu es réjoui une fois seulement par la contemplation de ce secret, tu ne pourras être contenu dans le monde. Celui qui est satisfait de son existence (comme faisant partie du grand tout) perd son indivi-

dualité et devient libre. Sois éternellement content de ton ami, pour être en lui comme la rose dans son calice.

V. 2991. ANECDOTE ALLÉGORIQUE.

Un homme recommandable disait : « Depuis soixante et dix ans je suis « constamment en extase dans le contentement et le bonheur[1], et, dans « cet état, je participe à la souveraine majesté et je m'unis à la Divinité « même. Quant à toi, tandis que tu es occupé à rechercher les fautes « d'autrui, comment te réjouiras-tu de la beauté du monde invisible ? « Si tu recherches les fautes avec un œil scrutateur, comment pour- « ras-tu jamais voir les choses invisibles ? Débarrasse-toi d'abord de tes « fautes, puis sois véritablement roi par l'amour des choses invisibles. « Tu sépares en deux un cheveu pour les fautes des autres, mais tu es « aveugle pour tes propres fautes. Occupe-toi de tes propres défauts ; « alors, quand même tu aurais été coupable, tu seras agréé de Dieu. »

V. 2998. LES DEUX IVROGNES.

Un homme s'était enivré au point de perdre la raison et d'être dans l'état le plus déplorable, car l'ivresse à laquelle il s'abandonnait lui avait fait entièrement perdre l'honneur[2]. Comme il avait bu ce qui était limpide et ce qui était trouble, sa tête et ses pieds étaient à la fois perdus par suite de sa fâcheuse condition. Un passant vit cela avec déplaisir ; il mit dans un sac cet homme ivre, et il le portait ainsi à son domicile, lorsqu'il rencontra dans le chemin un homme également pris de vin. Ce second ivrogne ne pouvait marcher que soutenu par d'autres personnes, car il était complétement ivre. Lorsque celui qui était dans le sac vit cet autre dans ce fâcheux état, il lui dit : « Ô malheureux ! il « fallait boire[3] deux coupes de moins que moi, afin de pouvoir marcher « comme moi libre et seul. »

Cet homme vit donc la position de son confrère et non la sienne ; or

[1] Au second hémistiche du vers 2991, un de mes meilleurs manuscrits porte از وجد, au lieu de وز ناز, et cette leçon est plus claire.

[2] A la lettre : « l'eau de son affaire avait « entièrement emporté l'affaire de l'eau. »

[3] Au premier hémistiche du vers 3004, خورد doit être prononcé *khard*, pour rimer avec فرد, *fard*, et, pour qu'on ne s'y trompe pas, il est écrit خرد dans un manuscrit.

notre état n'est pas différent. Tu vois les défauts parce que tu n'aimes pas et que tu n'es pas susceptible d'éprouver ce sentiment. Si tu avais la moindre connaissance de ce que c'est que l'amour[1], les défauts de l'objet aimé te paraîtraient de bonnes qualités.

L'AMANT ET LA MAÎTRESSE. V. 3008.

Un homme brave et impétueux comme un lion fut pendant cinq ans amoureux d'une femme. Cependant on distinguait une petite taie à l'œil de cette belle ; mais cet homme ne s'en apercevait pas, quoiqu'il contemplât fréquemment sa maîtresse. Comment en effet cet homme, plongé dans un amour si violent, aurait-il pu s'apercevoir de ce défaut ? Toutefois son amour finit par diminuer ; une médecine guérit cette maladie. Lorsque l'amour pour cette femme eut été altéré dans le cœur de celui qui l'aimait, il reprit facilement son pouvoir sur lui-même. Il vit alors la difformité de l'œil de son amie, et lui demanda comment s'était produite cette tache blanche. « Dès l'instant, répondit-« elle, que ton amour a été moindre, mon œil a laissé voir son défaut. « Lorsque ton amour a été défectueux, mon œil l'est aussi devenu pour « toi. Tu as rempli ton cœur de trouble par l'aversion que tu éprouves « actuellement ; mais regarde, ô aveugle de cœur ! tes propres défauts. « Jusques à quand rechercheras-tu les défauts d'autrui ? Tâche plutôt « de t'occuper de ceux que tu caches soigneusement. Lorsque tes fautes « seront lourdes pour toi, tu ne feras pas attention à celles d'autrui. »

LE PRÉFET DE POLICE ET L'IVROGNE. V. 3020.

Le préfet de police frappa un jour un homme ivre. Ce dernier lui dit : « Ne fais pas tant de fracas, car tu te permets aussi des choses illi-« cites[2] ; tu apportes l'ivresse et la jettes dans le chemin. Tu es toi-même « beaucoup plus ivre que moi ; mais personne ne s'aperçoit de cette

[1] Dans le sens de charité (*caritas*), comme dans le passage de saint Paul, I Corinth. XIII, 4.

[2] Le premier hémistiche du vers 3021 n'est pas très-clair dans le texte persan, d'autant plus que les manuscrits offrent plusieurs variantes. Toutefois la traduction hindoustanie paraît en déterminer le sens ; elle porte, en effet :

مفت کی کھا کھا کو تکڑی سب حرام

« Tu as mangé bien des fois gratuitement des mor-« ceaux défendus. »

« ivresse. Ainsi désormais ne me tourmente pas, et demande aussi jus-« tice contre toi-même. »

CHAPITRE XXXVI.

V. 3024. DEMANDE D'UN VINGTIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô chef du chemin! que deman-« derai-je au Simorg si j'arrive au lieu qu'il habite? Puisque par lui le « monde sera lumineux, pour moi j'ignore ce que je pourrai lui de-« mander. Si je savais quelle est la meilleure chose au monde, je la « demanderais au Simorg quand j'arriverai au lieu qu'il habite. »

La huppe dit : « Ô insensé! quoi! tu ne sais que demander? Mais « demande donc ce que tu désires le plus. Il faut que l'homme sache « ce qu'il doit demander. Or le Simorg vaut mieux lui-même que tout « ce que tu peux souhaiter. Apprendras-tu sur lui dans le monde, avec « toute la diligence possible, ce que tu veux en savoir? Celui qui a « senti l'odeur de la poussière qui couvre le seuil de sa porte pourrait-« il s'en éloigner jamais, quand même on voudrait l'y décider par des « présents? »

V. 3031. ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH RUBDÂR.

Au moment de mourir, Bû Alî Rubdâr [1] prononça ces mots : « Mon « âme est arrivée sur mes lèvres dans mon attente des biens éternels. « Toutes les portes du ciel sont ouvertes, et l'on a placé pour moi un « trône dans le paradis. Les saints qui habitent le beau palais de l'im-« mortalité s'écrient de leur voix de rossignol : « Entre, ô vrai amant! « sois reconnaissant; puis marche avec joie, car personne n'a jamais « vu ce lieu. »

« Si j'obtiens ta faveur et ta grâce, mon âme ne lâchera pas la main « de la certitude. Ai-je besoin de tout ce dont on me parle, et que tu « m'as fait attendre pendant ma longue vie? Mon intention n'est pas de

[1] Le schaïkh Abû Alî Rubdâr, ou plutôt Rubdâri, est un des sofis dont Jâmi a donné la vie dans son *Nafahât ul-uns*. Il était natif du château de Rubdâr, dans l'Irac Ajami, célèbre dans l'histoire des Ismaéliens. Les musulmans le considèrent comme un grand saint, et il est souvent cité dans leurs ouvrages ascétiques.

« courber la tête pour le moindre présent, comme les gens occupés de « désirs temporels. Mon âme a été créée dans ton amour; je ne con- « nais donc ni le ciel ni l'enfer. Si tu me brûles et me réduis en cen- « dres, on ne trouvera pas en moi un autre être que toi. Je te connais, « mais je ne connais ni la religion, ni l'infidélité; je laisse tout cela si « tu le laisses. Je suis à toi, je te désire, je te connais; et toi, tu es à « moi, et mon âme est à toi. Toi seul m'es nécessaire dans le monde; « tu es pour moi ce monde-ci et l'autre monde. Satisfais tant soit peu « le besoin de mon cœur blessé, manifeste un instant ton amour pour « moi. Si mon âme se retire tant soit peu de toi, je consens à ce que tu « me prives de la vie, car je ne respire que par toi. »

PAROLES DE DIEU À DAVID. V. 3045.

Dieu très-haut dit une fois à l'intègre David : « Annonce ceci de « ma part à mes serviteurs, c'est à savoir : Ô poignée de terre! si je « n'avais pour récompense et pour punition ni le ciel ni l'enfer, mon « service ne vous serait-il pas désagréable? S'il n'y avait ni lumière[1] « ni feu[2], vous occuperiez-vous de moi? Mais, puisque je mérite le res- « pect suprême, vous devez m'adorer alors sans espoir ni crainte; et « cependant, si vous n'étiez tenus par l'espoir ou par la crainte, pen- « seriez-vous à moi? Toutefois il convient, puisque je suis toujours « votre Seigneur, que vous m'adoriez du fond du cœur. Dis donc à « mes serviteurs de retirer la main de tout autre que moi, et de m'a- « dorer comme je le mérite. »

Rejette entièrement tout ce qui n'est pas moi, brûle-le ensuite et réunis-en la cendre; puis répands cette cendre, afin que, dispersée par le vent de l'excellence, il n'en reste pas de trace. Lorsque tu auras agi ainsi, ce que tu cherches se manifestera alors de cette cendre. Si Dieu permet que tu t'occupes de l'éternité et des houris, sache sûrement qu'il t'a éloigné de lui-même. »

ANECDOTE SUR MAHMÛD ET AYÂZ. V. 3057.

Mahmûd appela un jour son favori Ayâz[3]; il lui remit sa couronne,

[1] Le ciel.

[2] L'enfer.

[3] Sur ce personnage, voyez une note des *Aventures de Kamrûp*, p. 142.

le fit asseoir sur son trône, et lui dit : « Je te donne mon royaume et « mon armée; règne, car ce pays est à toi. Je désire que tu exerces la « royauté et que tu mettes à la Lune et au Poisson la boucle d'oreille « de l'esclavage. »

Lorsque tous ceux qui composaient l'armée de Mahmûd, tant cavaliers que fantassins, eurent entendu ces paroles, leurs yeux s'obscurcirent par l'effet de la jalousie. « Jamais dans le monde, s'écrièrent-ils, « un roi n'a fait à un esclave tant d'honneur. » De son côté, l'intelligent Ayâz se mit à pleurer abondamment en apprenant la volonté du sultan ; mais tous lui dirent : « Tu es fou, tu ne sais pas ce que tu fais, « tu es dépourvu d'intelligence. Puisque tu es parvenu à la royauté, « toi qui n'es qu'un esclave, pourquoi pleurer ? Assieds-toi dans le con« tentement. » Ayâz leur répondit sans hésiter : « Vous êtes loin du « chemin de la vérité, car vous ne comprenez pas que le roi de la grande « assemblée me renvoie ainsi loin de sa présence. Il me donne de l'oc« cupation afin que je reste séparé de lui, au milieu de l'armée. Il veut « que je gouverne son royaume, et moi je ne veux pas m'éloigner du « roi un seul instant. Je veux bien lui obéir, mais je ne veux pas le « quitter. Qu'ai-je affaire de son royaume et de son gouvernement ? mon « bonheur est de voir sa face. »

Si tu étudies les choses spirituelles et si tu connais la vérité, apprends d'Ayâz[1] la manière de servir (Dieu). Ô toi qui es resté désœuvré nuit et jour ! occupé seulement de tes premiers désirs vulgaires, tandis que chaque nuit, comme pour te donner l'exemple, ô ambitieux ! Ayâz descend du sommet de la puissance[2]. Quant à toi, tu n'éprouves de désir spirituel ni nuit ni jour, et tu ne remues pas de ta place, comme un homme sans instruction. Ayâz descend du haut de l'excellence, et toi, tu es venu ensuite et tu t'es tenu en garde. Hélas ! tu n'es pas l'homme qu'il faut. A qui pourras-tu dire enfin ta douleur ? Tant que le paradis et l'enfer seront sur ta route, comment ton esprit connaîtra-

[1] Pour obtenir une rime régulière (au second hémistiche du vers 3071), la plupart des manuscrits portent ایاس, au lieu de ایاز, véritable orthographe que quelques manuscrits ont conservée, et qui, à la rigueur, peut être tolérée, les consonnes ز et س appartenant au même organe.

[2] Allusion à une légende sur Ayâz, mentionnée dans une note de ma traduction des *Aventures de Kamrûp*, loc. cit.

t-il le secret que je t'annonce? Mais lorsque tu laisseras ces deux choses, l'aurore de ce mystère s'élèvera de la nuit. Le jardin du paradis n'est pas d'ailleurs pour les indifférents; car l'empyrée est réservé aux gens de cœur. Quant à toi, renonce, comme les gens spirituels, à l'un et à l'autre, passe outre sans y attacher ton cœur. Lorsque tu y auras renoncé et que tu en demeureras séparé, serais-tu femme, que tu deviendras un homme *spirituel*.

PRIÈRE DE RÂBIAH. V. 3081.

Râbiah dit un jour à Dieu : « Ô toi qui connais le secret des choses! « accomplis les désirs mondains de mes ennemis et donne à mes amis « l'éternité de la vie future ; mais, quant à moi, je suis libre de ces deux « choses. Si je possédais ce monde-ci ou le futur, je tiendrais peu à être « en intimité avec toi. Mais c'est de toi seul, ô mon Dieu! que j'ai be- « soin; tu me suffis. Si je tournais mes regards vers les deux mondes, « ou si je désirais autre chose que toi, je me considérerais comme « infidèle. »

Celui qui possède Dieu possède tout; un pont est jeté pour lui sur les sept océans. Tout ce qui est et tout ce qui sera est allégorique, si ce n'est le Seigneur excellent. Tu trouveras le pareil de tout ce que tu cherches, à l'exception de lui seul; quant à lui, il est sans pareil, et il existe nécessairement.

AUTRES PAROLES DE DIEU ADRESSÉES À DAVID. V. 3090.

Le Créateur du monde parla en ces termes à David de derrière le voile du mystère : « Tout ce qui existe dans le monde, bon ou mauvais, « visible ou invisible, tout cela n'est que substitution, si ce n'est moi- « même, à qui tu ne trouveras pas de remplaçant ni de pareil. Puis- « que rien ne peut être substitué à moi, ne cesse pas d'être avec moi. « Je suis ton âme, ne te sépare pas de moi; je te suis nécessaire, tu es « dans ma dépendance. Ne sois pas un seul instant insouciant au sujet « de l'être nécessaire. Ne cherche pas à exister séparé de moi; ne dé- « sire pas ce qui s'offre à toi, si ce n'est moi. »

Ô toi qui vis plein de désirs dans le monde! toi qui es plongé jour et nuit dans les soucis qu'entraînent ces désirs, n'oublie pas que celui

que tu as reconnu comme digne de ton culte doit être ton unique but dans les deux mondes. Le monde visible te vend son néant ; mais, pour toi, prends garde de ne pas vendre Dieu pour rien au monde. Tout ce que tu lui préfères est une idole qui te rend infidèle, et tu es également coupable si tu te préfères à lui.

V. 3100. LE SULTAN MAHMÛD ET L'IDOLE DE SOMNÂT.

L'armée de Mahmûd trouva à Somnât[1] l'idole nommée *Lât*. Les Hindous s'empressèrent d'offrir, pour la sauver, dix fois son pesant d'or; mais Mahmûd refusa nettement de la vendre, et il fit allumer un grand feu pour la brûler. Un de ses officiers se permit de dire : « Il ne con« vient pas de détruire cette idole, il vaut mieux accepter ce qu'on pro« pose et prendre l'or qu'on offre. » — « Je craindrais, répondit Mah« mûd, qu'au jour du compte suprême le Créateur ne dît, devant « l'univers assemblé : « Écoutez ce qu'ont fait Azar[2] et Mahmûd : le « premier a sculpté des idoles, et le second en a vendu. »

On raconte que lorsque Mahmûd eut fait mettre le *feu* à l'idole de ces adorateurs du *feu*, il sortit de l'intérieur de la statue cent manns de pierres précieuses, et Mahmûd obtint ainsi gratuitement ce qui était désiré. Mahmûd dit alors : « Lât méritait ce traitement, et Dieu m'a « récompensé de mon action. »

Ah ! brise toi-même les idoles auxquelles tu rends un culte, afin de ne pas périr misérablement comme cette idole. Consume ton âme, comme Mahmûd consuma cette idole, par l'amour de ton divin ami, afin que tu fasses sortir les pierres précieuses de dessous la face extérieure. Lorsque le cri d'*alast*[3] retentira à ton oreille, ne diffère pas de répondre *oui*. Tu t'es lié avant d'exister par cet engagement; ne manque pas de l'accomplir aujourd'hui. Puisque tu as pris avec Dieu cet engagement antérieur, comment te serait-il loisible de le nier actuellement? Toi donc

[1] Sur Somnat, voyez la savante notice de feu l'éminent indianiste H. H. Wilson, dans l'*Asiatic Journal,* mai 1843, et mon article sur *Saadi, considéré comme auteur de poésies hindoustanies,* dans le *Journal asiatique* de Paris, 1843.

[2] Le père d'Abraham.

[3] Voyez, au sujet de ce mot, une note antérieure. Le premier hémistiche du vers 3111 est, du reste, rédigé ainsi qu'il suit dans un de mes meilleurs manuscrits :

ای باوّل داده اقرار الست

« Toi qui, à l'origine, as répondu affirmativement « à *alast*, etc. »

qui as accepté dans l'origine l'engagement d'*alast* et qui voudrais le renier actuellement, puisque tu l'as pris positivement à cette époque, comment y désobéiras-tu aujourd'hui? Tu ne peux éviter de remplir ta promesse; comporte-toi donc en conséquence, exécute fidèlement ce que tu as accepté, et n'agis pas par subterfuge.

AUTRE ANECDOTE SUR MAHMÛD. V. 3117.

Lorsque Mahmûd, le flambeau des rois, eut quitté Gazna pour faire la guerre aux Hindous, et qu'il aperçut leur innombrable armée, son cœur fut rempli de tristesse, à cause de cette multitude, et il fit vœu, ce jour-là, au Roi de toute justice, en disant : « Si j'obtiens la victoire « sur cette armée, je consacrerai aux derviches de la voie spirituelle tout « le butin qui tombera en mes mains. » Lors donc que Mahmûd eut été victorieux, on réunit un énorme butin au delà de toute proportion, au delà de ce qu'auraient pu imaginer cent esprits sages. Comme donc ces visages noirs furent mis en déroute et qu'on eut obtenu ce butin, qui dépassait toute prévision, le roi dit à un de ses officiers : « Envoie ce butin aux derviches, car j'ai fait ce vœu à Dieu dès le com« mencement, et je dois agir avec droiture par rapport à mon pacte et « à mon engagement. » Mais tout le monde se récria, et dit : « Comment! « donner tant d'argent et d'or à une poignée de gens sans valeur! Ou « donne-le à l'armée, qui a été en butte aux attaques de l'ennemi, ou « bien ordonne de le déposer dans le trésor. » Le sultan, troublé par l'incertitude, resta interdit entre sa promesse et cet avis unanime. Sur ces entrefaites, Bû Huçaïn, fou *spirituel*, qui était intelligent, mais sans éducation, passa au milieu de cette armée. Lorsque Mahmûd l'eut aperçu de loin, il dit : « Faites approcher cet insensé, demandez-lui ce que je « dois faire, et j'agirai comme il le dira. Puisqu'il ne tient ni au sultan, « ni à l'armée, il donnera librement son avis. » Le roi du monde fit donc alors venir ce fou, et lui raconta la chose. Celui-ci, hors de lui, dit ces mots : « Sire, il est ici question pour toi de deux oboles; mais « si tu veux agir convenablement envers Dieu, ne pense plus, ô mon « cher, à ces deux oboles; et si tu remportes encore une victoire par « sa grâce, aie honte d'en retirer deux oboles. Ainsi, puisque Dieu t'a

« donné la victoire et t'a fait réussir, quelle chose peut t'appartenir qui « n'appartienne pas à Dieu ? »

Mahmûd répandit cet or en aumônes, et devint un grand monarque.

CHAPITRE XXXVII.

V. 3139. DEMANDE D'UN VINGT ET UNIÈME OISEAU.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô toi qui veux nous conduire au- « près de la majesté inconnue! quelle est la chose la plus appréciée « à cette cour ? Si tu nous l'indiques, nous porterons ce qu'on y pré- « fère. Il faut aux rois des dons précieux ; il n'y a que des gens vils qui « se permettent de se présenter devant eux les mains vides. »

« Ô toi qui m'interroges! répondit la huppe, si tu veux suivre mon « avis, tu porteras au pays du Simorg ce qu'on n'y trouve pas. Est-il « en effet convenable d'emporter d'ici ce qui s'y trouve déjà ? Là se « trouve la science; là se trouvent les secrets; là se trouve abon- « damment l'obéissance passive des êtres spirituels. Portes-y donc l'ar- « deur de l'âme et la peine de l'esprit, parce que personne ne doit « donner là autre chose. Si un seul soupir d'amour parvient en ce lieu, il « y portera le parfum du cœur. Ce lieu est consacré à l'essence de l'âme « et non à sa vile enveloppe. Si l'homme peut y pousser un soupir, il « sera aussitôt en possession du salut. »

V. 3149. ANECDOTE SUR JOSEPH ET ZALIKHA.

A l'époque où Zalikha était en possession de son rang et de sa dignité, elle fit mettre un jour Joseph en prison, et elle dit à un de ses esclaves : « Place-le là à l'instant et donne-lui cinquante coups de « bâton. Déploie une telle force sur le corps de Joseph que j'entende « ses plaintes de loin. » Cet esclave ne se soucia pas d'exécuter sa mission, car il vit le visage de Joseph, et son cœur ne lui permit pas d'agir. Cet excellent homme avait aperçu une peau d'animal, et ce fut sur cette peau qu'il frappa avec énergie. A chaque coup que frappait manifestement l'esclave, Joseph pleurait abondamment. Lorsque Zalikha entendit de loin ces cris, elle dit : « Frappe plus fort, car tu es trop « indulgent. » Alors l'esclave dit à Joseph : « Ô toi qui es aussi brillant

« que le soleil! si Zalikha te regarde, comme elle ne verra sur toi aucune blessure de bâton, nul doute qu'elle ne me punisse sévèrement. « Découvre donc tes épaules et affermis ton cœur, puis supporte les « coups de bâton que je t'appliquerai. Si tu éprouves de la douleur « de ces coups, elle verra du moins les marques qui en résulteront. » Joseph découvrit alors son corps, et ses cris parvinrent jusqu'au ciel. L'esclave éleva la main et lui donna des coups de bâton tels que Joseph tomba par terre. Lorsque, cette fois, Zalikha eut entendu ses cris, elle dit : « C'est assez, car ces cris ont produit leur effet. Auparavant, ses « soupirs n'étaient rien; mais, cette fois, ils sont bien réels. »

Quand même il y aurait pour un deuil cent pleureurs mercenaires, le soupir de l'homme affligé serait seul effectif. S'il y avait un cercle de cent personnes affligées formant un anneau, l'homme vraiment affligé en serait le chaton. Tant que tu ne posséderas pas le véritable amour, tu ne seras pas digne de figurer dans le rang des hommes spirituels; mais celui qui participe au tourment et à l'ardeur de l'amour, trouvera-t-il du repos jour et nuit?

LE MAÎTRE ET SON ESCLAVE. V. 3168.

Un individu avait un esclave nègre très-actif, qui avait purifié ses mains des choses du monde, et qui priait toute la nuit jusqu'à l'aurore, animé des intentions les plus droites. Son maître lui dit un jour : « Diligent esclave, lorsque tu te lèves pendant la nuit, réveille-moi aussi, « pour que je fasse l'ablution et que je prie avec toi. » Le nègre lui répondit : « Celui qui aime à rechercher la voie spirituelle n'a pas besoin « d'être réveillé. Si tu ressentais cet amour, tu te réveillerais de toi-« même et tu ne resterais pas jour et nuit dans l'inaction spirituelle. « Lorsqu'il faut que quelqu'un te réveille, il vaut autant qu'une autre « personne te remplace pour ta prière. Celui qui n'éprouve pas ce sen-« timent et cet amour mérite d'être enseveli sous la poussière, car il « n'est pas homme de *la voie spirituelle;* mais celui qui a façonné son « cœur à cet amour n'appartient plus ni au ciel ni à l'enfer.

V. 3177. ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH BÛ ALI TUCI[1].

Bû Ali Tuci, qui était un des grands pîrs de son siècle, marchait dans la vallée de la diligence et de l'attention. Je ne connais personne qui ait jamais reçu autant de grâces et qui soit arrivé à un tel degré d'honneur spirituel[2]. Or il disait : « Dans l'autre monde[3], les malheu« reux damnés distingueront clairement les habitants du paradis, qui « pourront leur dire d'une manière positive ce qu'il en est réellement « des joies du paradis et du goût de l'unification[4]. » Or les bienheureux confesseront alors ceci : « Les joies vulgaires n'existent pas dans le ciel, « parce que, dans ce séjour parfait, le soleil de la beauté divine nous est « apparu. Lorsque cette beauté s'est manifestée à nous, les huit paradis « ont été, par confusion, dans les ténèbres. Devant l'éclat de cette beauté « qui dilate l'âme, il n'est resté de l'éternité bienheureuse ni nom ni « trace. »

Lorsque les habitants du Paradis exprimeront ainsi leur position, les gens de l'enfer leur répondront : « O vous pour qui le ciel et le paradis « ne sont plus rien ! nous sentons que ce que vous dites est réel[5] ; car « pour nous, qui habitons un lieu horrible, où nous sommes plongés « dans le feu de la tête aux pieds, lorsque nous avons su d'une manière « évidente que le déplaisir et la vexation avaient lieu à notre égard de la « part de l'ami ; que nous avons appris que nous avons encouru la colère « de Dieu et que c'est ainsi que nous avons été éloignés de sa face, notre « cœur mécontent a enlevé de notre souvenir le *feu* de l'enfer par le « *feu* du regret. Partout où ce feu-là produit son effet, il brûle l'âme et « le cœur des amants. Celui que l'affliction assaille dans sa voie pourra-

[1] Bû Ali Nacîr uddin Tuci est un sofi célèbre, le même, je pense, dont Jamî a donné la vie sous le nom de *l'Amoureux de Tous*, معشوق طوس. (Voyez *Notices des manuscrits*, t. XII, p. 413.)

[2] Au premier hémistiche du vers 3178, au lieu de آنكه آنجا كو, plusieurs manuscrits portent آنكه او آنجا, ce qui me paraît préférable à la leçon du texte imprimé.

[3] A la lettre : فردا, *demain*.

[4] Le second hémistiche du vers 3180 est expliqué par le contexte et élucidé par les traductions hindoustanie et turque, qui portent :

H. اهل سون پوچھینگی آشکار

T. اهل جنت دن صوررلر آشكار

[5] Au second hémistiche du vers 3186, au lieu de گفتيں, plusieurs de mes manuscrits portent گفتنں, et ce vers manque dans un.

t-il manifester son zèle[1] ? Il faut que tu supportes la douleur, l'affliction, la blessure. Il faut que tu y trouves du goût et le repos. Si tu arrives blessé dans ce lieu, tu seras le *mahram* du boudoir de l'âme. Si tu es blessé, ne le dis à personne, ajoute blessure sur blessure, et ne t'en plains pas.

DEMANDE FAITE À MAHOMET. V. 3196.

Un homme demanda humblement au Prophète la permission de faire la prière sur son tapis[2]. Le maître ne le lui permit pas, en lui disant : « A cette heure, la terre et le sable sont brûlants. Place ton visage sur « le sable brûlant et sur la terre du chemin, puisque tous ceux qui sont « blessés *d'amour* doivent en avoir l'empreinte sur le visage. Lorsque tu « aperçois une blessure à l'âme, il est convenable que la cicatrice soit « visible à l'extérieur. Tant qu'on ne voit pas de cette façon la cicatrice « du cœur, comment peut-on te considérer comme blessé ? Montre la « cicatrice du cœur, car dans l'emplacement de l'amour on connaît les « gens de cœur par leur blessure apparente. »

CHAPITRE XXXVIII.

DEMANDE D'UN VINGT-DEUXIÈME OISEAU ET DESCRIPTION DE LA PREMIÈRE VALLÉE, OU VALLÉE DE LA RECHERCHE (*TALAB*). V. 3202.

Un autre oiseau dit à la huppe : « Ô toi qui connais le chemin dont « tu parles et où tu veux nous accompagner ! la vue doit s'obscurcir « dans cette route[3], car, en effet, elle paraît très-pénible et longue de « bien des parasanges. »

[1] Au second hémistiche du vers 3192, au lieu de کم, plusieurs manuscrits portent کی, et je suis dans ma traduction cette leçon, adoptée dans la traduction hindoustanie, qui rend ainsi ce vers :

جسکو اوسکی دیدکی حیرت اچهی
کب اوسی اوس آگ سون غیرت اچهی

[2] Au second hémistiche du vers 3196, j'ai suivi évidemment une leçon erronée ; car il faut lire, avec plusieurs manuscrits : بر مصلایش نماز, leçon confirmée par la traduction turque, dans laquelle cet hémistiche est ainsi rendu :

کیم قیله سجّاده سی اوزره نماز

[3] Au second hémistiche du vers 3202, au lieu de دیدهٔ باشد, que portent mes manuscrits, M. de Sacy, qui a publié ce passage dans son édition du *Pand-nâma* de 'Attar, a mis دیده می گردد, et au vers suivant سیاهت, au lieu de سیاست.

« Nous avons, répondit la huppe, sept vallées à franchir, et ce n'est « qu'après ces vallées qu'on découvre le palais du Simorg. Personne « n'est revenu dans le monde après avoir parcouru cette route; on ne « saurait connaître de combien de parasanges en est l'étendue. Puis- « qu'il en est ainsi, comment veux-tu qu'on puisse t'instruire à ce sujet « et calmer ton impatience? Insensé que tu es, tous ceux qui sont en- « trés dans cette route s'y étant égarés pour toujours, comment pour- « ront-ils t'en donner des nouvelles?

« La première vallée qui se présente est celle de la recherche (*talab*); « celle qui vient ensuite est celle de l'amour (*'ischc*), laquelle est sans « limite; la troisième[1] est celle de la connaissance (*ma'rifat*), la qua- « trième celle de l'indépendance (*istignâ*)[2], la cinquième celle de la « pure unité (*tauhîd*), la sixième celle de la terrible stupéfaction[3] (*hai- « rat*), la septième enfin celle de la pauvreté (*facr*) et de l'anéantisse- « ment (*fanâ*), vallée au delà de laquelle on ne peut avancer. Là tu « seras attiré et cependant tu ne pourras continuer ta route; une seule « goutte d'eau sera pour toi comme un océan.

« Aussitôt que tu seras entré dans la première vallée, celle de la re- « cherche (*talab*), cent choses pénibles t'assailliront sans cesse. A chaque « instant tu auras à éprouver en ce lieu cent épreuves; le perroquet du « ciel[4] n'est là qu'une mouche. Il te faudra passer plusieurs années « dans cette vallée à faire de pénibles efforts et y changer d'état. Il te « faudra abandonner en effet tes richesses et te jouer de tout ce que tu « possèdes. Il te faudra entrer dans une mare de sang en renonçant à « tout; et quand tu auras la certitude que tu ne possèdes plus rien, il te « restera encore à détacher ton cœur de tout ce qui existe. Lorsque « ton cœur sera ainsi sauvé de la perdition, tu verras briller la pure « lumière de la majesté divine[5], et, lorsqu'elle se manifestera à ton esprit, « tes désirs se multiplieront à l'infini. Y aurait-il alors du feu sur la

[1] Au premier hémistiche du vers 3209, au lieu de آن, je lis, avec un de mes manuscrits, از آنها, leçon meilleure à la fois et pour le sens et pour la mesure.

[5] استغنا, ce nom d'action arabe signifie proprement « se suffire à soi-même. »

[3] Ou « ébahissement, » selon S. de Sacy.

[4] Métaphore intraduisible. « Le perroquet « du ciel » signifie « le ciel semblable à un per- « roquet, » c'est-à-dire, vert comme le perroquet. On sait que pour les Persans le ciel est *vert* et non *bleu*.

[5] Dans un de mes manuscrits, les deux hémistiches du vers 3219 se terminent par

« route du voyageur spirituel et mille nouvelles vallées plus pénibles à « traverser les unes que les autres, que, mû par son amour, il s'enga- « gerait comme un fou dans ces vallées et se précipiterait comme le pa- « pillon au milieu de la flamme. Poussé par son délire, il se livrera à « *la recherche* figurée par cette vallée; il en demandera à son échanson « une gorgée. Lorsqu'il aura bu quelques gouttes de ce vin, il oubliera « les deux mondes. Submergé dans l'océan de l'immensité, il aura ce- « pendant les lèvres sèches, et il ne pourra demander qu'à son propre « cœur le secret de l'éternelle beauté. Dans son désir de connaître ce « secret, il ne craindra pas les dragons qui cherchent à le dévorer. Si, « en ce moment, la foi et l'infidélité se présentaient ensemble à lui, il les « recevrait également volontiers, pourvu qu'elles lui ouvrissent la porte « *qui devrait le faire parvenir à son but.* En effet, quand cette porte lui « est ouverte, qu'est alors la foi ou l'infidélité, puisque de l'autre côté « de cette porte il n'y a ni l'une ni l'autre chose? »

PAROLES ALLÉGORIQUES D'AMRÛ D'OSMÂN. V. 3229.

Amrû d'Osmân[1], le Mecquois, dit dans son *Ganj-nâma* (livre du trésor), qu'il écrivit à la Mecque : « Lorsque Dieu mit le souffle pur de « la vie dans le corps d'Adam, qui n'était que terre et eau, il désira que « la troupe entière des anges n'eût aucune connaissance de la chose et « ne la soupçonnât même pas. » Il dit donc : « Prosternez-vous actuel- « lement devant Adam, ô esprits célestes! » Tous courbèrent alors la « tête sur la face de la terre, et nécessairement aucun d'eux ne vit le « secret que Dieu voulait leur cacher. Mais Iblis vint et dit en lui-même : « Personne ne me verra en ce moment fléchir le genou. Quand même

les mots از صفات et نور ذات, et S. de Sacy a suivi cette leçon dans le texte de ce passage qu'il a publié dans le *Pand-nâma*.

[1] Le texte persan porte : عمرو بو عثمان « Amrû, » père d'Osmân; la traduction turque, عمروبن عثمان « Amrû, fils d'Osmân, » et la traduction hindie, عمرو عثمان « Amrû d'Osmân, » ce qui signifie aussi « Amrû, fils d'Osmân; » car en persan, au lieu de dire, comme en arabe, « un tel, fils d'un tel, » on dit « un tel d'un tel, » en prononçant simplement après le premier nom l'*i* de l'*izâfat*. En français, Amrû d'Osmân peut aussi bien signifier Amrû, père ou fils d'Osmân, et c'est précisément pour cela que j'ai adopté cette expression; mais je pense qu'il faut lire, en effet, بن et non بو, bien que tous mes manuscrits portent بو, car il s'agit ici de عمرو بن عثمان المكى الصوفى.

« on ferait tomber ma tête de mon corps, ce ne serait pas pour moi « une affliction pareille à celle qui résulterait de cette action si je la fai- « sais. Je sais bien qu'Adam n'est pas *seulement* de la terre, et il n'y a « pas de danger que je baisse la tête pour ne pas voir ce secret. » Ainsi, comme Iblis ne baissa pas la tête, il vit le secret qu'il épiait. Alors Dieu lui dit : « Ô toi qui t'es mis en embuscade dans le chemin! tu as dérobé « ici même mon secret; mais, puisque tu as vu ce secret que j'avais ca- « ché, je vais te faire mourir, pour que tu ne le divulgues pas dans le « monde; car, toutes les fois qu'un roi dépose quelque part un trésor en « secret pour le cacher à son armée, il fait nécessairement périr la per- « sonne devant qui la chose s'est accomplie, et il tire une ligne sur sa « vie. Tu es cet homme du trésor; comme lui tu as vu un trésor caché, « il faut donc que tu te résignes à avoir la tête tranchée. En effet, si « en ce moment même je ne te tranche pas la tête, tu seras libre de « dévoiler ce secret à tout le monde. »

« Seigneur, dit Iblis, donne du répit à ton serviteur, indique un moyen « d'expiation à celui qui est tombé dans ta disgrâce. » — « Je veux bien, « répliqua Dieu, te donner du répit[1], toutefois je mets dès ce moment « à ton cou le collier de la malédiction, et je t'impose le nom de *men- « teur,* afin qu'on se méfie de toi jusqu'au jour de la résurrection. »

Iblis dit ensuite : « Qu'ai-je à craindre de ta malédiction, puisque ce « pur trésor a été manifeste pour moi? Si la malédiction vient de toi, tu « as aussi en partage la miséricorde; la créature dépend de toi, car le « destin t'appartient. Si la malédiction est mon partage, je n'éprouve pas « de crainte; s'il y a du poison, il y a aussi de la thériaque. Lorsque j'ai « vu les créatures demander miséricorde, alors moi (dans mon igno- « rance) j'ai pris ta malédiction. Tu maudis certaines de tes créatures et « tu en bénis d'autres. Je suis la créature de ta malédiction puisque « j'ai failli[2]. »

[1] Au lieu de مهلت بر منت, dont le sens est ambigu, un de mes meilleurs manuscrits porte مهلت دادمت, et j'ai suivi dans ma traduction cette leçon, confirmée par les versions hindoustanie et turque, qui portent :

تب کہا حق تجھکو مہلت ہی ولی الخ H.

حق دیدی ویردم بو کون مهلت سکا T.

[2] Je suis, dans ma traduction du vers 3251, cette leçon, que je trouve dans un de mes meilleurs manuscrits :

لعنت را همچو رحمت بنده ایست
بندهٔ لعنت منم کافکنده ایست

Si tu veux atteindre au mystère que je t'annonce, il faut agir ainsi; mais tu ne recherches pas le vrai sens des choses; tu n'en as que la prétention. Si tu ne peux le trouver ni jour, ni nuit, ce n'est pas parce qu'il n'existe pas, mais parce que ta recherche est défectueuse.

AUTRE ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH SCHABLI. V. 3254.

Au moment de mourir, Schabli était agité; il avait les yeux voilés et le cœur plein d'attente. Il avait les reins ceints par la ceinture de la stupéfaction et il était assis sur la cendre. Tantôt il mouillait de ses pleurs cette cendre, tantôt il en jetait sur sa tête. Quelqu'un lui fit alors cette demande : « Dans un pareil moment, as-tu vu quelqu'un se « servir du zunnar qui entoure tes reins? » Il répondit : « Je brûle, que « dois-je faire et comment agir? Que ferais-je, puisque je laisse la vie « par l'effet de la jalousie? Mon âme, qui a détaché sa vue des deux « mondes, brûle en ce moment par la jalousie qu'elle éprouve envers « Iblis. Puisqu'il s'est contenté de la parole de malédiction, j'espère que « ma plainte arrivera pleinement aussi à son but[1]. Schabli ayant donc « le cœur altéré et brûlé, transmettra-t-il à un autre quelque chose de « ce qu'il ressent? »

Si tu mets de la différence entre ce qui te vient de la part de Dieu, que ce soit pierre ou diamant, tu n'es pas homme de la voie spirituelle[2]. Si tu te trouves honoré par le diamant et déshonoré par la pierre, Dieu n'est pas avec toi[3]. Il ne faut pas plus aimer le diamant que détester la pierre, fais bien attention à cela, car tous les deux

laquelle a été adoptée par le traducteur turc, qui rend ainsi ce vers :

لعنتوكه رحمتوكه بنده يم
بنده لعنت بنم كافكنده يم

[1] Le second hémistiche du vers 3260 n'est pas très-clair. Au lieu de اضافت, un de mes manuscrits porte بضاعت, et l'hémistiche est ainsi rendu dans la traduction hindoustanie :

حرف هين مين بهى لطيفه هى عجب

[2] Au premier hémistiche du vers 3262, au lieu de باشدت, des manuscrits portent آيدت, et au second اى مرد, au lieu de تو مرد. Les versions hindoustanie et turque sont beaucoup plus explicites que le texte. Voici, en effet, comment elles rendent ce vers :

H. طالب صادق نهين تو اى عزيز
سنگ وگوهر مين اگر هى تجهه تميز
T. ايلسه دستندن احسان پادشاه
سنگ وگوهر فرقن ايتمز مرد راه

[3] Au premier hémistiche du vers 3263, au lieu de از سنگ, plusieurs manuscrits portent وز سنگ, ce qui vaut mieux.

viennent de Dieu. Si ta maîtresse, dans un moment d'égarement, te jette une pierre, cela vaut mieux que de recevoir un bijou d'une autre femme. Animé par un ardent désir et par l'espérance, l'homme doit exposer sans cesse sa vie dans le chemin spirituel. Il ne doit pas s'arrêter un instant dans cette recherche; il ne doit pas demeurer un instant dans l'inaction. S'il reste un seul moment sans s'occuper de sa poursuite, il sera violemment repoussé loin de ce chemin.

V. 3269. ANECDOTE SUR MAJNÛN.

Un homme distingué qui aimait Dieu vit Majnûn tamisant de la terre au milieu du chemin, et il lui dit : « Ô Majnûn ! que cherches-tu ainsi ? » — « Je cherche Laïla, » répondit-il. — « Peux-tu espérer de trouver « ainsi Laïla ? reprit l'interlocuteur ; une perle si pure serait-elle dans « cette poussière ? » — « Je cherche Laïla partout, dit Majnûn, dans « l'espoir de la trouver un jour quelque part. »

V. 3273. ANECDOTE SUR YÛÇUF HAMDANÎ.

Yûçuf de Hamdan, célèbre imâm de son siècle, qui possédait les secrets du monde et était clairvoyant dans ces choses, disait : « Tout ce « qu'on aperçoit en haut et en bas dans l'existence, chaque atome enfin « est un autre Jacob qui demande des nouvelles de Joseph, qu'il a « perdu. »

Il faut dans la voie spirituelle amour et espérance, car le temps doit se passer dans ces deux choses. Si tu n'es pas satisfait par ces deux choses, ne retire pas cependant la tête de ces secrets. L'homme doit être patient dans la recherche; mais celui qui aime ne sera-t-il pas impatient? Sois patient, que tu désires ou ne désires pas, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui t'indique le chemin que tu dois faire. Accroupi comme l'enfant dans le sein de sa mère, recueille-toi ainsi en toi-même, plongé dans le sang. Ne quitte pas ton intérieur pour te produire à l'extérieur. S'il te faut de la nourriture, sustente-toi de sang, c'est le sang seul qui nourrit l'enfant dans le sein de sa mère; et ce n'est que de la chaleur de l'intérieur qu'il provient. Nourris-toi donc de sang, et reste patiemment assis à te complaire dans ton amour,

en attendant de parvenir à être agréé par l'objet de ton affection, grâce à ta bonne fortune[1].

ANECDOTE SUR ABÛ SA'ÏD MAHNAH. V. 3284.

Le schaïkh Mahnah se trouvait dans une grande perplexité : il était dans la plaine, les yeux pleins de sang et le cœur fendu en deux, lorsqu'il vit de loin un vieux villageois dont l'apparence annonçait la piété, qui cheminait[2], tandis qu'un éclat lumineux sortait de son corps. Le schaïkh alla de son côté, le salua, et lui fit connaître aussitôt sa position pénible. Lorsque le vieux villageois l'eut entendu, il dit : « Ô Bû Sa'ïd, « si l'on remplissait de millet, non une fois, mais cent fois l'espace qui « existe du fond de la terre jusqu'au trône glorieux de Dieu, et s'il y « avait un oiseau qui prît un grain de ce millet dans mille ans, puis « qu'ensuite, pendant autant de temps, il volât cent fois loin du monde, « pendant tout ce temps l'âme n'aurait pas obtenu des nouvelles de la « cour céleste[3], et Bû Sa'ïd en serait encore éloigné. »

Il faut aux patients beaucoup de patience; mais toute personne qui étudie les choses spirituelles n'est pas patiente. Tant qu'on ne fouillera pas dans l'intérieur du chevrotin, on ne pourra extraire du milieu du sang la vessie du musc. Lorsque la recherche sort de l'intérieur à l'extérieur, quand même elle aurait tout l'univers pour se produire, elle avancerait dans le sang. Celui qui ne se livre pas à cette noble recherche est un animal, que dis-je? il n'existe pas, ou il est une figure sans âme[4]. Si tu devais trouver un trésor, tu serais peut-être plus ardent dans ta poursuite; mais quand on s'attache à un tel trésor, on

[1] Au second hémistiche du vers 3283, au lieu de روزگار, plusieurs de mes manuscrits portent کردگار.

[2] Au second hémistiche du vers 3285, au lieu de گاو می بست ou گاو میبرند, que porte un de mes meilleurs manuscrits, j'aime mieux lire, avec d'autres manuscrits, گامی راند ou خاك می بست, c'est-à-dire, simplement *cheminait* ou *marchait*, ce que la traduction turque rend par

اولدی صحرایه روان اول مرد پاك

L'anecdote manque dans la traduction hindoustanie.

[3] Au premier hémistiche du vers 3291, از درش بوی signifie, à la lettre : « l'odeur « de sa porte. » Le mot بوی, *odeur*, est pris ici dans le sens de خبر, *nouvelle*, par lequel il est, en effet, rendu dans la traduction turque.

Cette anecdote manque dans la traduction hindoustanie.

[4] Un manuscrit donne le vers 3295 de

en est esclave. Ainsi lorsqu'une chose vous arrête dans le chemin spirituel, elle devient votre idole et doit être traitée comme telle[1]. Si tu te laisses aller au moindre orgueil, tu n'es plus maître de ton cœur, car tu es comme enivré par la boisson et tu as perdu ton intelligence. Ne te laisse pas enivrer par cette coupe de vin et cherche toujours, quoiqu'il n'y ait pas de terme à ta recherche.

V. 3301. MAHMÛD ET LE CHERCHEUR D'OR.

Une nuit Mahmûd, s'étant éloigné de son armée, avisa un homme qui tamisait de la terre (pour y chercher de l'or), la tête courbée sur la poussière du chemin, et qui avait entassé çà et là devant lui des monceaux de terre. Lorsque le roi vit la chose, il jeta son bracelet au milieu de ces monceaux de terre; puis il poussa en avant son cheval, léger comme le vent. La nuit suivante, le roi revint, et il vit cet homme occupé de la même manière. « Ce que tu as trouvé hier, lui dit-il alors, « te suffirait sans doute pour payer dix fois[2] le tribut du monde, et « toutefois tu continues à cribler cette terre. Exerce donc la royauté, car « tu es indépendant. » — « J'ai trouvé en criblant la terre, répondit cet « homme, l'ornement auquel tu fais allusion, et c'est par ce travail que « j'ai obtenu un tel trésor caché. Comme par cette porte ma fortune « a été manifeste, je dois continuer à m'occuper ainsi tant que je vi- « vrai. »

Sois donc, toi aussi, l'homme de cette porte jusqu'à ce qu'on te l'ouvre; ne détourne pas la tête de ce chemin, jusqu'à ce qu'on te le montre. Tes deux yeux ne seront pas toujours fermés; cherche, car cette porte n'est pas fermée.

V. 3311. SENTENCE DE RÂBI'AH.

Un homme hors de lui disait à Dieu : « O Dieu! ouvre moi enfin

cette façon, qui ne laisse aucun doute sur le sens que j'ai suivi :

هرکه را نبود طلب مردار اوست
زندهٔ نبود صورتی بیکار اوست

[1] Mot à mot : « dis, agis avec l'idole (comme « il doit être agi). »

[2] Au second hémistiche du vers 3305, au lieu de ده خراج, plusieurs manuscrits portent صد خراج. Cette leçon est confirmée par la traduction turque, qui porte یوز خراج.

« une porte pour parvenir à toi. » Râbi'ah était assise là par hasard et elle lui dit : « O insouciant! est-ce que cette porte est fermée[1]? »

CHAPITRE XXXIX.

LA SECONDE VALLÉE, OU VALLÉE DE L'AMOUR (*ISCHC*). V. 3313.

« Après la première vallée (continua la huppe), celle de l'amour « (*ischc*) se présente. Pour y entrer il faut se plonger tout à fait dans « le feu; que dis-je? on doit être soi-même du feu, car autrement on « ne pourrait y vivre. L'amant véritable doit être en effet pareil au feu; « il faut qu'il ait le visage enflammé; qu'il soit brûlant et impétueux « comme le feu. Pour aimer, il ne faut pas avoir d'arrière-pensée; il « faut être disposé à jeter volontiers dans le feu cent mondes; il ne faut « connaître ni la foi ni l'infidélité, n'avoir ni doute ni certitude. Dans « ce chemin, il n'y a pas de différence entre le bien et le mal; avec « l'amour, ni le bien ni le mal n'existent plus.

« Ô toi qui vis dans l'insouciance! ce discours ne saurait te toucher; « tu le repousses, tes dents ne peuvent y mordre. Celui qui agit loya- « lement joue argent comptant, il joue sa tête pour s'unir à son ami. « Les autres se contenteront de la promesse qu'on leur fera pour de- « main[2]; mais celui-là recevra la chose argent comptant. Si celui qui « s'engage dans la voie spirituelle ne se consume pas lui-même en en- « tier, comment pourra-t-il être délivré de la tristesse qui l'accable? « Tant que toute essence ne sera pas radicalement consumée, pourras- « tu faire de ton cœur un électuaire de rubis et le vendre? Le faucon « est toujours en proie au feu de l'agitation tant qu'il n'arrive pas à son « but. Si le poisson tombe de l'Océan sur la plage, il s'agite jusqu'à ce « qu'il soit retourné dans l'eau. Dans cette vallée, l'amour est représenté « par le feu, et sa fumée c'est la raison. Lorsque l'amour vient, la rai- « son fuit au plus vite. La raison ne peut cohabiter avec la folie de « l'amour; l'amour n'a rien à faire avec la raison humaine. Si tu acqué-

[1] Ici deux de mes manuscrits ajoutent ce vers, qui est reproduit dans les traductions hindoustanie et turque :

درگشا دست ای پسر لیکن تو روی
سوی این درکن مراد خود بجوی

« Étends la main, ô mon enfant, tourne le vi- « sage vers cette porte et poursuis ton but. »

[2] C'est-à-dire, « la vie future. »

« rais du monde invisible une vue réellement droite, tu pourrais alors « seulement connaître la source de l'amour mystérieux que je t'an- « nonce[1]. L'existence de l'amour est peu à peu[2] complétement détruite « par l'ivresse même de l'amour. Si tu possédais la vue spirituelle (du « monde invisible), les atomes du monde visible te seraient aussi dé- « voilés ; mais si tu regardes avec l'œil de l'intelligence (humaine), tu « ne comprendras jamais comme il faut l'amour. Un homme éprouvé « et libre peut seul ressentir cet amour spirituel. Or tu n'as pas l'ex- « périence voulue, et d'ailleurs tu n'es pas réellement amoureux ; tu es « mort ; comment serais-tu propre à l'amour ? Il faudrait que celui qui « s'engage dans cette voie eût des milliers de cœurs vivants (par l'a- « mour), afin de pouvoir à chaque instant les sacrifier par centaines. »

V. 3335. LE KHOJA AMOUREUX.

Un khoja était errant sans lieu ni famille ; il était malheureux, à cause de l'amour qu'il éprouvait pour un jeune débitant de bière. L'excès de son amour s'était changé en folie, au point que l'infamie qui en était résultée pour lui avait du retentissement. Tout ce qu'il possédait d'objets mobiliers et d'esclaves il le vendit et en acheta de la bière. Lorsqu'il ne resta plus rien à cet homme qui avait perdu son cœur, et qu'il fut dans le dénûment, son amour s'accrut cent fois davantage. Quoiqu'on lui donnât du pain tant qu'il en voulait, il était toujours affamé, mais rassasié de la vie, parce que tout autant de pain qu'il recevait, il l'emportait et en achetait de la bière. Il restait toujours affamé, afin de pouvoir boire en *un* instant *cent* coups de bière.

Quelqu'un lui dit un jour : « Toi dont l'état est désolé, qu'est-ce « que l'amour ? Dévoile-moi ce secret. » — « L'amour est tel, répon- « dit-il, que tu dois vendre la marchandise de cent mondes pour ache- « ter la bière (qui le représente). Tant que l'homme n'agira pas ainsi, « connaîtra-t-il le vrai sentiment de l'amour ? »

[1] Au second hémistiche du vers 3328, au lieu de نه بینی, je lis, avec un de mes meilleurs manuscrits, به بینی. Un autre manuscrit porte بداني, ce qui signifie la même chose, et ces leçons sont aussi appuyées par les traductions hindoustanie et turque.

[2] A la lettre : « feuille par feuille. »

AUTRE ANECDOTE SUR MAJNÛN. V. 3345.

Les parents de Laïla ne laissaient jamais entrer Majnûn dans leur tribu; mais Majnûn, ivre d'amour, emprunta (un jour) une peau de brebis à un berger qui était dans le désert où la tribu de Laïla dressait ses tentes. Il courba sa tête, la couvrit de cette peau, et prit l'apparence d'une brebis. Il dit alors à ce berger : « Je t'en prie, au nom de Dieu! « laisse-moi au milieu de tes brebis. Pousse ton troupeau du côté de « Laïla, afin que du milieu (du troupeau où je serai) je puisse espérer « de voir celle que j'aime[1], afin qu'étant ainsi caché à mon amie sous « cette peau, j'en jouisse en quelque chose. »

Si tu pouvais ressentir un instant un tel amour, tu serais digne d'appartenir à l'humanité jusqu'à la base de chacun de tes poils. Hélas! tu ne ressens pas la douleur amoureuse des hommes spirituels, tu ignores la bonne fortune des gens de l'hippodrome spirituel.

Majnûn alla donc sous cette peau dans le chemin de son amie, caché avec les brebis. Il fut d'abord pénétré de joie en voyant Laïla; puis il finit par tomber en pâmoison. Lorsque l'amour eut produit sur lui cet effet, et que l'*eau* (l'honneur) eut quitté son visage, le berger le prit et l'emmena dans la plaine; il jeta de l'*eau* sur le visage de ce jeune homme si profondément ivre d'amour, pour calmer un peu ce *feu* avec cette *eau*.

Ensuite un jour que Majnûn, ivre d'amour, était assis avec quelques personnes dans le désert, un des membres de cette réunion lui dit : « Ô toi qui es d'une naissance distinguée! comment peux-tu rester sans « vêtements[2]? Si tu le désires, je t'apporterai à l'instant la robe que tu « préféreras. » — « Tout vêtement, répondit Majnûn, n'est pas digne « de mon amie; ainsi il n'y en a pas pour moi de plus convenable qu'une « peau de brebis; elle me sert comme de *sipand*[3] pour repousser le « mauvais œil. Majnûn porterait volontiers des habits de brocart et de

[1] A la lettre : « pour trouver l'odeur de « Laïla. »

[2] Majnûn était habituellement tout nu, selon la légende. (Voir la traduction de *Majnûn et Laïla* de Jâmi, par de Chézy.)

[3] سپند ou mieux اسپند, graine qu'on confond avec la graine de moutarde, et qu'on brûle aux mariages, à la naissance des enfants, etc. etc. pour chasser les mauvais esprits.

« drap d'or; mais il aime cette peau, au moyen de laquelle il peut plaire « à Laïla. J'ai pu apercevoir mon amie sous cette peau de brebis; « comment voudrais-je avoir d'autre vêtement que celui-là? C'est sous « cette peau que mon cœur a eu des nouvelles de l'amour; et, puisque « je ne puis parvenir à l'essence de la chose, cette peau me permet « d'en avoir une idée. »

Il faut que l'amour t'arrache à la sagesse, il faut qu'il change tes inclinations. La moindre chose dans l'anéantissement de ces inclinations, c'est de donner ta vie et de quitter les plaisirs vulgaires[1]. Mets le pied dans cette voie, si tu as les sentiments élevés dont je parle, car ce n'est pas un jeu que de jouer ainsi sa vie.

V. 3368. LE MENDIANT AMOUREUX D'AYÂZ.

Un mendiant devint amoureux d'Ayâz, et cette nouvelle se répandit en tous lieux. Lorsque Ayâz[2] allait à cheval dans le chemin, ce malheureux, qui en était instruit, accourait. Lorsque Ayâz, parfumé de musc, venait sur la place, ce libertin *spirituel* ne regardait que lui, comme le joueur de mail regarde la boule. On rapporta le fait à Mahmûd, c'est à savoir que ce mendiant était devenu amoureux d'Ayâz.

Le lendemain, lorsque Ayâz parut, ce libertin accourut aussi, plus amoureux que jamais. Il regardait le visage d'Ayâz; on aurait dit que le maillet allait saisir la boule. Le sultan le regarda à la dérobée, et il vit que l'âme d'Ayâz était comme le grain d'orge, et le visage de cet homme comme la balle qui l'entoure. Il vit que ce mendiant avait le dos recourbé comme le maillet, que la tête lui tournait comme la boule du mail, et qu'il allait errant de tous les côtés de la place, comme la même boule. Mahmûd l'appela, et lui dit : « Misérable mendiant, tu « veux donc boire à la même coupe que le roi[3]? » — « Quoique tu « m'appelles mendiant, répondit le derviche, je ne suis pas néanmoins « inférieur à toi dans le jeu de l'amour. L'amour et la pauvreté vont

[1] Le mot نزهات, du second hémistiche du vers 3366, doit être lu, par licence poétique, avec un *taschdid* qui est en effet, marqué dans un de mes meilleurs manuscrits.

[2] سواره, au premier hémistiche du vers 3369, est identique à سوار. On peut voir, au sujet du *hé* explétif, une note de mon édition de la *Grammaire persane* de sir W. Jones, p. 51.

[3] Au second hémistiche du vers 3376, on a retranché le ه final de پادشاه, à cause de la rime.

« ensemble; le capital de l'amour, c'est de n'en avoir pas. Tu es souve-« rain, et ton cœur est lumineux; mais, pour l'amour, il faut un cœur « calciné comme le mien[1]. Tu n'as de l'amour que l'élément le plus vul-« gaire, et voilà tout; patiente donc un instant dans la douleur de l'ab-« sence. Malgré l'union dont tu jouis, sache tenir le pied ferme dans la « peine de l'absence, si tu es vraiment amoureux. »

Le roi répliqua : « Ô toi qui es sans nouvelles de l'existence! pour-« quoi donc regardes-tu la boule du mail? » — « C'est, répondit le « mendiant, parce que cette boule est en mouvement comme moi; elle « est agitée comme moi, et moi comme elle. Elle connaît ma valeur et « moi la sienne; tous les deux nous sommes tombés l'un et l'autre (la « boule et moi) dans le même égarement[2]. Nous existons sans tête ni « pied[3]. Elle me connaît et je la connais, et nous pouvons parler (l'un « et l'autre) de la peine que le maillet nous fait éprouver; mais la boule « est plus heureuse que moi, car le cheval la touche de temps en temps « de son pied. Quoique je sois comme cette boule, sans tête ni pied, ce-« pendant j'éprouve plus de douleur que cette boule. La boule reçoit « sur son corps des blessures du maillet; mais ce mendiant désolé les « éprouve en son cœur. En effet, quoique la boule éprouve des peines « sans analogie, Ayâz finit par l'atteindre; mais pour moi, bien que « j'éprouve encore plus de tourments qu'elle, Ayâz n'est cependant pas « à ma poursuite, quoique je sois devant lui. La boule est quelquefois « tombée en sa présence, tandis que ce mendiant en est toujours éloi-« gné. A la fin, lorsqu'elle arrive devant lui, elle éprouve la joie que « donne le vin de l'union. Je ne puis participer même à l'odeur de son « union, tandis que la boule lui a été unie, et a ainsi remporté sur « moi la boule (du succès). »

« Ô mon derviche! lui dit alors le roi, tu t'es vanté devant moi de « ta pauvreté. Si tu ne mens pas, ô malheureux mendiant! tu dois « avoir un témoin de ta pauvreté. » — « Tant que je suis en possession « de la vie, répondit le derviche, je ne suis pas indigent. J'ai des pré-« tentions; mais je n'appartiens pas, en réalité, à l'assemblée (de la

[1] Au premier hémistiche du vers 3379, au lieu de دلی, un de mes meilleurs manuscrits porte ودل, et je préfère cette leçon.

[2] A la lettre : « action d'avoir la tête qui « tourne. »

[3] Allusion à la forme de la boule.

«pauvreté spirituelle). Si je sacrifie mon âme pour l'amour, ce sacrifice est le gage de ma pauvreté spirituelle. Et si toi, ô Mahmûd! tu as le sentiment de l'amour, sacrifie ta vie, sinon n'aie pas la prétention d'aimer.»

Il dit, et son âme quitta le monde; il la donna immédiatement pour la face de son bien-aimé. Lorsque ce libertin (spirituel) eut ainsi livré son âme sur la poussière du chemin, le monde fut noir pour Mahmûd, par l'effet du chagrin qu'il en éprouva.

Si tu trouves que c'est peu que de se jouer de la vie, viens voir ce fait extraordinaire. Si l'on te dit une fois «Entre,» alors afin d'entendre, du chemin où tu es, cette consolante parole, tu dois devenir tellement sans tête ni pied, que tu puisses jouer tout ce que tu possèdes, et lorsque la bonne nouvelle t'arrivera, ta raison et ton âme seront sens dessus dessous.

V. 3406. L'ARABE EN PERSE.

Un Arabe alla en Perse, et fut étonné des usages qu'il y trouva. Cet ignorant, tout en visitant le pays, passa par hasard devant une maison de calandar. Il vit là une poignée de gens désordonnés qui avaient joué les deux mondes, et qui ne disaient mot. Tous sans femme, sans obole, mais le cœur pur[1]; tous exempts de souillure, l'un plus que l'autre. Chacun d'eux avait à la main un flacon de vin trouble[2] qu'ils avaient eu soin de remplir avant de s'asseoir. Aussitôt que l'Arabe eut vu ces gens-là, il se sentit de l'inclination pour eux, et son esprit et son cœur tombèrent sur le grand chemin de sa course[3]. Lorsque les calandars le virent ainsi perdu d'honneur, de raison et d'esprit, ils lui dirent tous : «Entre, ô homme de rien!» Il entra donc bon gré, mal gré. Cela fut ainsi, et voilà tout. Il devint libertin comme eux[4]. S'étant enivré

[1] Au lieu de مهره دزد, qu'on lit au premier hémistiche du vers 3409, et qui signifie *privé de tout*, à la lettre : «volé du dernier *muhra* ou *kaurî* (coquillage qui sert de monnaie),» un de mes manuscrits porte پاك بازو «les mains (bras) pures.»

[2] دُرد, au premier hémistiche du vers 3410, signifie proprement *la lie du vin*; mais il paraît avoir ici une signification plus étendue, et, en effet, les traductions hindoustanie et turque rendent ce mot par شراب, qui signifie simplement *du vin*. J'ai pris un moyen terme, en le traduisant par *du vin trouble*.

[3] C'est-à-dire, «il s'arrêta là.»

[4] Au premier hémistiche du vers 3414,

par l'effet d'une seule coupe de vin, il fut comme effacé[1], et sa mâle vigueur fut anéantie. Il avait beaucoup d'objets de prix, beaucoup d'or et d'argent qu'un de ces calandars lui prit en un instant. Un libertin vint, et lui donna encore du vin, puis il le fit sortir de cette maison. Alors l'Arabe retourna en son pays, borgne, pauvre, l'âme altérée et les lèvres sèches. Ses gens lui dirent : « Tu es tout troublé, parle-nous « de ton or et de ton argent; mais tu t'es peut-être endormi (et l'on t'a « volé). Tu avais de l'argent, et actuellement tu es dans l'agitation; tu « as mal fait d'aller en Perse. Le voleur a attaqué ton chemin; qu'est « devenu ton argent? Explique la chose, pour que nous connaissions « la situation où tu te trouves. » — « Je suis allé en musant, répondit-« il, dans un chemin, et tout à coup je suis tombé parmi des calan-« dars. Je ne sais rien autre chose, si ce n'est que mon or et mon ar-« gent s'en sont allés, et que j'ai tout perdu. » On le pria de dépeindre ces calandars. « Ils m'ont simplement dit, répondit-il : « Entre. »

L'Arabe était resté interdit comme un enfant par ce mot : « Entre. » Mets donc toi-même le pied en avant, sinon suis tes propres fantaisies. Renonce à la vie[2], à moins que tu ne la préfères (à l'objet de ton amour). Si tu préfères, au contraire, les secrets de l'amour à ton âme, tu la sacrifieras alors pour cet objet. Tu livreras ton âme et tu resteras nu, mais tu entendras bientôt le mot sacramentel : « Entre. »

L'AMOUREUX QUI PERD SA MAÎTRESSE. V. 3429.

Un homme aux vues élevées, et possesseur de perfection, devint amoureux d'une belle personne. Or celle à qui il avait abandonné son cœur devint grêle et jaune comme une tige de safran. Le jour lumineux fut obscur pour son cœur, la mort arriva de loin et s'approcha d'elle. On annonça cette nouvelle à son amant; il accourut un poignard à la main et disant : « Je veux tuer sur-le-champ ma maîtresse[3], afin

au lieu de گشت, plusieurs manuscrits portent کرد. En admettant cette leçon, رندی est substantif et signifie *libertinage*, tandis que dans la leçon du texte imprimé ce mot signifie *un libertin*.

[1] C'est-à-dire, « il renonça à lui-même. »

[2] A la lettre : « dépose ton âme. »

[3] Au premier hémistiche du vers 3432, جانان, qui est proprement le pluriel de جان, *âme*, etc. est employé abusivement pour le singulier dans le sens de *maîtresse*. Il y a bon nombre de pluriels employés emphatiquement en persan pour le singulier, par exemple : امرا اولاد. etc.

« que cette belle, pareille à une admirable peinture, ne meure pas de « mort naturelle[1]. » On lui dit : « Tu es insensé; quel motif as-tu donc « de vouloir la tuer? Ne répands pas le sang, retire ta main de ce « meurtre, car elle va mourir. A quoi sert de tuer une personne qui « se meurt? Un fou seul tranche la tête à un mort. » — « Si mon amie « périt par ma main, on me fera périr par la peine du talion. Alors, au « jour de la résurrection, je brûlerai pour elle (en enfer) comme la « bougie en face des humains réunis. Je suis mis à mort à cause de ma « passion pour cette belle, et demain je serai aussi brûlé à cause d'elle. « Telle est ma situation ici et là. Mon sort est d'être ou tué ou brûlé « pour cette belle. »

Les amants qui jouent leur vie sont venus dans ce chemin, après avoir retiré leurs mains des deux mondes : ils ont arraché de leur âme la pensée des choses sensibles; ils ont entièrement retiré leur cœur du monde. Lorsque la vie *spirituelle* est revenue à leur corps mort, ils ont joui de l'intimité de l'objet leur affection.

V. 3443. ABRAHAM ET L'ANGE DE LA MORT.

Lorsque l'ami de Dieu fut à l'agonie, il ne livra pas sans regret son âme à Azraïl : « Retire-toi, lui dit-il, et dis au Roi de l'univers de ne pas « exiger l'âme de son ami. » Mais Dieu très-haut lui dit : « Si tu es mon « ami, tu dois désirer de venir me trouver. Il faudrait arracher avec « l'épée la vie de celui qui regretterait de la donner pour son ami. » Une personne qui était présente dit : « Ô Abraham! lumière du monde! « pourquoi ne veux-tu pas donner de bonne grâce ta vie à Azraïl? Comment se fait-il que les amants ont joué leur vie dans le chemin du « spiritualisme, et que tu y sois si attaché? » — « Comment, répondit « Abraham, pourrais-je quitter volontiers la vie, quand le pied d'Azraïl « s'est mis au milieu[2]? » Quand Gabriel vint auprès du feu[3] et me dit

[1] Il ne voulait pas apparemment qu'une mort de langueur défigurât sa belle maîtresse.

[2] Le second hémistiche du vers 3449 est élucidé par les traductions hindoustanie et turque, qui portent :

H. ناوں عزرائیل کا هی در میان

T. تاکه عزرائیل اوله اندر میان

[3] Allusion à la légende apocryphe de la fournaise ardente dans laquelle fut jeté Abraham, par ordre de Nemrod, et qui se changea miraculeusement en un jardin de fleurs.

« de lui demander quelque chose, je ne le regardai pas, parce que je « ne pensais qu'à Dieu. Lors donc que j'ai détourné ma tête de Gabriel, « comment livrerais-je mon âme à Azraïl ? Je ne veux pas faire le sacri- « fice volontaire de ma vie tant que je n'entendrai pas Dieu me dire lui- « même : « Donne ta vie. » Lorsque je recevrai l'ordre de l'abandonner, « le monde de mon âme ne vaudra pas pour moi un demi-grain d'orge. « Comment, dans les deux mondes, donnerais-je ma vie à quelqu'un, « sans qu'il l'ordonne lui-même ? Voilà tout ce que j'ai à dire. »

CHAPITRE XL.

LA TROISIÈME VALLÉE, OU VALLÉE DE LA CONNAISSANCE (*MA'RIFAT*). V. 3456.

« Après la vallée dont je viens de parler (continua la huppe), une « autre se présente aux regards. C'est celle de la connaissance (*ma'rifat*), « qui n'a ni commencement ni fin. Il n'y a personne qui puisse être d'une « opinion différente sur la longueur du chemin qu'il faut faire à travers « cette vallée. Aucun chemin n'est, vraiment, pareil à celui-là ; mais « autre est le voyageur temporel, autre le voyageur spirituel. L'âme et « le corps, par la perfection ou par l'affaiblissement, sont toujours en « progrès ou en décadence [1]. Nécessairement le chemin spirituel ne se « manifeste que dans les limites des forces respectives de chacun. Com- « ment, en effet, dans ce chemin que parcourut Abraham, l'ami de « Dieu, la faible [2] araignée pourrait-elle suivre le pas de l'éléphant ? La « marche de chaque individu sera relative à l'excellence qu'il aura pu « acquérir, et chacun ne s'approchera du but qu'en raison de sa dispo- « sition. Si un moucheron volait de toute sa force, pourrait-il jamais « égaler l'impétuosité du vent ? Ainsi, puisqu'il y a différentes manières « de parcourir cet espace, chaque oiseau ne peut voler de même. La

[1] Le lecteur reconnaîtra ici un exemple de la figure de rhétorique arabe appelée *laff o naschar*. En effet, dans la première partie de la phrase, nous avons les deux substantifs *perfection* et *affaiblissement*, auxquels se rapportent respectivement les substantifs *progrès* et *décadence* de la seconde partie de la phrase. (Voyez, au sujet de cette figure, mon *Mémoire sur la rhétorique des nations musulmanes*.)

[2] Au second hémistiche du vers 3461, le mot مبتلا, qui pourrait signifier *amoureuse*, est rendu dans la version hindoustanie par نا توان. et c'est ainsi que je l'ai traduit.

« connaissance spirituelle (*ma'rifat*) a là différentes faces. Les uns ont « trouvé le *mihrab*, les autres l'idole[1]. »

Lorsque le soleil de la connaissance brille à la voûte de ce chemin, qu'on ne saurait décrire convenablement, chacun est éclairé selon son mérite, et il trouve le rang qui lui est assigné dans la connaissance de la vérité. Quand le mystère de l'essence des êtres se montrera clairement à lui, la fournaise du monde deviendra un jardin de fleurs[2]. L'adepte verra l'amande bien qu'entourée de sa pellicule[3]. Il ne se verra plus lui-même, il n'apercevra que son ami; dans tout ce qu'il verra, il verra sa face; dans chaque atome il verra le tout[4]; il contemplera sous le voile des millions de secrets aussi brillants que le soleil. Mais combien d'individus ne se sont pas perdus dans cette recherche pour un seul qui a pu découvrir ces mystères? Il faut être parfait si l'on veut franchir cette route difficile et se plonger dans cet océan orageux. Quand on a un goût véritable pour ces secrets, on ressent à chaque instant une nouvelle ardeur pour les connaître. On est réellement altéré du désir de pénétrer ces mystères, et on s'offrirait mille fois en sacrifice pour y parvenir. Quand même tu atteindrais de la main le trône glorieux, ne cesse pas un instant de prononcer ces mots du Coran: « N'y a-t-il rien de plus[5]? » Plonge-toi dans l'océan de la connaissance, sinon mets du moins sur ta tête la poussière du chemin. Quant à toi qui es endormi et qu'on ne peut complimenter sur la réussite, pourquoi ne pas en être dans le deuil? Si tu n'as pas le bonheur de t'unir à l'objet de ton affection, lève-toi et porte au moins le deuil de l'absence. Toi qui n'as pas encore contemplé la beauté de ton ami, cesse de rester assis, lève-toi et cherche ce secret. Si tu ne connais pas la manière de t'y prendre, sois honteux. Jusques à quand seras-tu comme un âne sans licou[6]?

[1] Le *mihrab* est la niche placée au chevet des mosquées, et l'auteur entend figurément par ce mot *la foi;* de même que, par l'*idole,* il entend l'*infidélité*. L'auteur veut dire que, parmi ceux qui s'occupent des choses spirituelles, les uns se contentent de l'idolâtrie, tandis qu'il faut aux autres la religion de l'*islâm*.

[2] Autre allusion à la légende de la fournaise d'Abraham.

[3] C'est-à-dire, « Dieu à travers les voiles « sensibles. »

[4] A la lettre : « il verra sa boule. »

[5] Sur. L, vers. 29.

[6] Au second hémistiche du vers 3481, le mot فسار, que quelques manuscrits écrivent

LES LARMES PÉTRIFIÉES. V. 3482.

Un homme en ramassant[1] des pierres sur une montagne de la Chine répandit de ses yeux des larmes abondantes, et à mesure que ses larmes coulaient sur la terre, elles se changeaient en cailloux.

Si des cailloux de ce genre étaient en la possession des nuages, ce qu'il en pleuvrait jusqu'à la résurrection ne serait qu'un sujet de soupirs.

La science est le propre de l'homme pur et véridique. S'il faut aller en Chine pour la trouver, va l'y chercher[2]; car la science, par le mauvais vouloir des insouciants, est devenue aussi dure à manier que la pierre. Jusques à quand sera-t-elle méconnue? Le monde, palais de douleurs, est tout obscurité; mais la science y brille comme une lampe qui montre le chemin. En effet, ce qui guide ton âme dans ce lieu obscur, c'est le joyau de la science, de cette science qui dilate le cœur. Dans ces ténèbres, qui n'ont ni commencement ni fin, tu es resté sans guide comme Alexandre; mais si tu retires de ce précieux joyau l'avantage convenable, tu sentiras le repentir du mal que tu as fait. Si tu ne possèdes pas ce joyau, tu devras être encore plus repentant; et que tu le possèdes ou que tu ne le possèdes pas, je te trouverai toujours en proie aux regrets.

Le monde visible et le monde invisible ne sont rien pour l'âme; le corps n'est pas caché à l'âme, ni l'âme au corps. Lorsque tu es sorti du monde visible qui n'est rien[3], c'est là que se trouve le lieu propre à l'homme. Si tu parviens donc de ce lieu-ci dans ce lieu particulier, tu acquerras en un instant cent espèces de secrets; et, si dans ce chemin

فشار, signifie un *licou*, une *bride*, et il est, en effet, rendu dans la traduction hindoustanie par مہار, qui est plus usité, et dans la traduction turque par رسن, qui signifie simplement *corde*.

[1] Au premier hémistiche du vers 3482, au lieu de سنگ چین, des manuscrits portent سنگ کن, expression qui a le même sens. La traduction hindoustanie porte au contraire :

چین مین کوئی هوگیا انسان پتّهر

ce qui signifie «en Chine, un homme fut «changé en pierre,» sens qui est confirmé par le titre et la traduction de l'anecdote dans la version turque.

[2] Allusion à un *hadîs* souvent cité.

[3] Au lieu de کم در کمی, du premier hémistiche du vers 3494, un de mes meilleurs manuscrits porte کم وکمی, ce qui me paraît préférable.

tu restes en arrière, malheur à toi, tu te perdras totalement dans les pleurs. Si tu te prives de dormir pendant la nuit et que tu ne manges pas pendant le jour, tu pourras trouver ce que tu cherches. Cherche jusqu'à ce que tu te perdes dans ta recherche en t'abstenant de manger pendant le jour et en t'abstenant de dormir pendant la nuit.

V. 3499. L'AMOUREUX SOMNOLENT.

Un amoureux, troublé dans son esprit par l'excès de son amour, s'endormit en gémissant sur un tertre tumulaire[1]. Sa maîtresse passa auprès de l'endroit où il reposait sa tête, et elle le trouva endormi et privé de sentiment. Elle lui écrivit tout de suite un billet propre à la circonstance, et elle l'attacha à la manche de son amant. Lorsque celui-ci se réveilla de son sommeil, il lut la lettre, et son cœur fut ensanglanté, car il y était écrit : « Ô toi qui es muet! lève-toi, et, si tu « es un marchand, travaille à gagner de l'argent; si tu es un abstinent, « veille pendant la nuit, prie Dieu jusqu'au jour et sois son esclave; « mais, si tu es amoureux, sois honteux. Qu'a le sommeil à faire avec « l'œil de l'amant? Il mesure le vent[2] pendant le jour, et représente pen- « dant la nuit, par son cœur brûlant, l'éclat de la lune. Comme tu n'es « ni ceci ni cela, ô toi qui es dépourvu de tout éclat! ne te vante pas « faussement de m'aimer. Si un amant peut dormir ailleurs que dans son « linceul, je l'appellerai amant, mais de lui-même. Puisque tu es arrivé « à l'amour par la folie, que le sommeil te soit favorable! Mais tu es « indigne d'aimer. »

V. 3510. L'AMOUR SENTINELLE.

Un soldat chargé de faire sentinelle et devenu éperdument amoureux, était ainsi jour et nuit sans sommeil et sans repos. Un de ses amis lui dit : « Ô toi qui es privé de sommeil! dors au moins enfin une nuit. » — « L'amour, répondit-il, va à mes fonctions de sentinelle; car ces « deux choses peuvent-elles permettre de dormir? Puisque le sommeil

[1] L'expression سر خاکی, du second hémistiche du vers 3499, est précisée dans la traduction hindoustanie par les mots گور پر, et j'ai traduit en conséquence.

[2] C'est-à-dire, « il s'occupe de choses « futiles, » ou plutôt, « il boit du vin, » car cette expression figurée signifie ces deux choses.

« ne convient pas au soldat qui fait sentinelle, il est avantageux qu'il « soit amoureux. Comme un tel sentiment, qui consiste à jouer sa vie, « s'est emparé de moi, il s'identifie avec mes fonctions et mes fonc« tions rentrent dans son domaine[1]. Comment trouverais-je tant soit « peu de sommeil, puisque je ne puis l'emprunter d'aucun côté? Chaque « nuit l'amour me met à l'épreuve, et il me fait ainsi observer la con« signe. »

Quelquefois, en effet, cet amoureux allait et frappait de sa massue; d'autres fois, de chagrin, il se frappait le visage et la tête. Si, par hasard, privé qu'il était de sommeil et de nourriture, il s'endormait un instant, il rêvait à son amour. Il ne laissait passer personne pendant toute la nuit sans crier : « Qui vive ? » à moins qu'il ne dormît.

Un ami lui dit un jour : « Ô toi qu'occupent le zèle de tes fonctions « et l'ardeur de ton amour! tu n'as pas un instant de sommeil pendant « la nuit. » Le factionnaire lui répondit : « Le sommeil doit être étran« ger à la sentinelle. De même qu'il ne doit y avoir en fait d'eau (hon« neur) au visage de l'amant que des pleurs, ainsi la veille convient à « la sentinelle. Elle doit être habituée à veiller, comme les amants au « déshonneur. Comment le sommeil peut-il avoir lieu si l'on pleure au « lieu de dormir? Lorsqu'on est à la fois sentinelle et amoureux, le som« meil quitte aussitôt vos yeux[2]. L'amour est agréable pour la sentinelle, « car l'insomnie s'est glissée dans son essence. Celui à qui l'insomnie « est agréable sera-t-il jamais propre au sommeil ? »

Ne dors pas, ô homme! si tu es à la recherche des choses spirituelles; mais si tu te contentes d'en parler, le sommeil te convient alors. Garde bien le chemin de ton cœur, car il y a des voleurs aux alentours. La route est cernée par des voleurs du cœur, préserve donc de ces brigands le joyau de ton cœur.

Lorsque tu auras la vertu qui consiste à savoir garder ton cœur, ton amour pour la science spirituelle se manifestera promptement. Or cette connaissance viendra indubitablement à l'homme par la veille au

[1] Au vers 3514, au lieu des mots بسست, qui terminent les deux hémistiches, je lis, avec plusieurs manuscrits, نشست.

[2] Au second hémistiche du vers 3524, au lieu de بدریا بار شد, un de mes meilleurs manuscrits porte بدر یاك بار شد, leçon bien préférable, et que je suis dans ma traduction.

milieu de l'océan du sang de son cœur. Celui qui a longtemps supporté la veille a eu son cœur éveillé quand il s'est approché de Dieu. Puisqu'il faut se priver du sommeil pour avoir le cœur éveillé, dors peu, afin de conserver la fidélité du cœur. Je dois te répéter, lorsque ton existence croulera : « Il ne faut pas que celui qui se perd *dans* « *l'océan des êtres* fasse entendre un cri de plainte. Les amants véri« tables sont partis[1] pour se plonger dans le sommeil ivres d'amour. « Frappe-toi la tête, car ces hommes excellents ont fait ce qu'il fallait « faire. » Celui qui a réellement le goût de l'amour spirituel possède en sa main la clef des deux mondes. Si l'on est une femme, on devient un homme étonnant, et si l'on est un homme, on devient un océan profond.

V. 3539. SENTENCE DE 'ABBÂÇAH SUR L'AMOUR[2].

« Ô homme d'amour! dit un jour 'Abbâçah à quelqu'un, celui en « qui la passion du véritable amour brille tant soit peu seulement peut, « s'il est homme, devenir femme, et, s'il est femme, devenir homme. Tu « as vu une femme sortir d'Adam; et n'as-tu pas entendu parler d'un « homme (J. C.) qui est né de Marie (sans la coopération d'un homme)? « Tant que ce qu'il faut faire n'aura pas lieu entièrement, tu ne réus« siras jamais tout à fait. Lorsque le royaume (de Dieu) viendra, tu « obtiendras alors le résultat que tu désires; tout ce que tu as dans le « cœur se réalisera. Sache que ce royaume est le véritable, et que cet « empire est celui qui est réel. Ne considère ce monde-ci que comme « un atome du monde spirituel[3]. Si tu te contentes du royaume de ce « monde, tu perdras celui de l'éternité. La *vraie* royauté réside dans la « connaissance spirituelle; fais tes efforts pour la posséder. Celui qui « s'est enivré de la contemplation des choses spirituelles est roi sur

[1] Au premier hémistiche du vers 3535, l'expression تا پیشان, que j'ai admise dans mon texte d'après mes meilleurs manuscrits, signifie *tous,* à la lettre : « jusqu'aux der« niers, » ou plutôt, « jusqu'aux premiers, » c'est-à-dire, « à ceux de l'extrémité. »

[2] Cette anecdote manque dans la traduction hindoustanie.

[3] Le second hémistiche du vers 3544 est rédigé d'une manière assez obscure; mais il est expliqué par la traduction turque, bien que fort peu littérale :

جمله دنیا ذره در خورشید بو

« Tout le monde n'est qu'un atome, et ceci est « le soleil. »

« toutes les créatures du monde. Pour lui le royaume (*mulk*) de la terre « n'est qu'une possession (*milk*) vulgaire, et le ciel (*falak*) aux neuf cou- « poles n'est qu'un navire (*fulk*)[1] de l'Océan. Si les rois du monde pou- « vaient goûter une seule gorgée de l'eau de cet océan sans limites, « ils resteraient tous dans le deuil de l'affliction sans oser se regarder « l'un l'autre. »

MAHMÛD ET LE FOU RELIGIEUX. V. 3551.

Mahmûd se trouvait par hasard un jour dans un endroit désert, lorsqu'il vit un fou qui avait perdu son cœur. Il avait la tête baissée à cause de la tristesse qu'il éprouvait, et le dos courbé sous le poids de cette montagne (de chagrin). Lorsqu'il vit le roi, il lui dit : « Éloigne- « toi, sans cela je te donne cent (coups); éloigne-toi, te dis-je; tu n'es « pas un roi, mais un homme aux vils sentiments; tu es infidèle à la « grâce de ton Dieu. » — « Ne m'appelle pas infidèle, lui répondit « Mahmûd; tiens avec moi un discours (convenable) et pas d'autre. » « — Si tu savais, ô ignorant! répondit le faquir, d'où tu es tombé sens « dessus dessous (par l'effet de ton éloignement de Dieu), la cendre et « la terre ne te suffiraient pas; mais tu jetterais sans cesse et abondam- « ment du feu sur ta tête. »

CHAPITRE XLI.

LA QUATRIÈME VALLÉE, OU VALLÉE DE L'INDÉPENDANCE (*ISTIGNÂ*). V. 3558.

« Vient ensuite (continua la huppe) la vallée où il n'y a ni préten- « tion à avoir ni sens spirituel à découvrir. De cette disposition de l'âme « à l'indépendance il s'élève un vent froid dont la violence ravage en « un instant un espace immense. Les sept océans ne sont plus alors « qu'un simple mare d'eau; les sept planètes, qu'une étincelle; les sept « cieux, qu'un cadavre; les sept enfers, de la glace brisée. Alors, sans « qu'on puisse en deviner la raison, la fourmi, chose étonnante! a la « force de cent éléphants; alors cent caravanes périssent dans l'espace « de temps que met la corneille à remplir son jabot. Pour qu'Adam

[1] De ce mot nous avons fait *felouque*. Il est inutile de signaler plus particulièrement que je ne l'ai fait le double jeu de mots du vers 3548.

« fût éclairé de la lumière céleste, des milliers d'anges au vert vête« ment[1] furent consumés par la douleur. Pour que S. S. Noé fût char« pentier (de Dieu pour l'arche), des milliers de créatures furent privées « de la vie. Des milliers de moucherons tombèrent sur l'armée d'A« brahah pour que ce roi pût être terrassé; des milliers d'enfants « eurent la tête tranchée pour que Moïse vît Dieu; des milliers de per« sonnes prirent la ceinture des chrétiens pour que le Christ fût le « mahram des secrets de Dieu[2]. Des milliers d'âmes et de cœurs furent « au pillage pour que Mahomet montât une nuit au ciel. Ici ni ce qui « est nouveau ni ce qui est ancien n'a de la valeur; tu peux agir ou ne « pas agir. »

Si tu voyais un monde entier brûlé jusqu'au cœur par le feu[3], tu n'aurais encore qu'un songe *au prix de la réalité*. Des milliers d'âmes qui tombent sans cesse auprès de cet océan sans limite ne sont là qu'une légère et imperceptible rosée. Ainsi des millions d'individus se livreraient au sommeil sans provoquer par là le soleil à les couvrir de son ombre. En vain la terre et le ciel se diviseraient en menues parcelles, que tu ne pourrais pas même saisir la feuille d'un arbre; et cependant si tout tombait dans le néant[4], depuis le poisson jusqu'à la lune, on trouverait encore au fond d'un puits la patte d'une fourmi boiteuse. Quand même les deux mondes seraient tout à coup anéantis, il ne faudrait pas nier l'existence d'un seul grain de sable de la terre. S'il ne restait aucune trace ni d'hommes ni de génies, fais attention

[1] Le sens du vers 3563 est précisé par la traduction hindoustanie, qui porte :

جل گیُی غم سون هزاران جب ملك
تا لیا آدم نی صورت کا جهلك

Il s'agit donc ici de la légende chrétienne et juive, aussi bien que musulmane, que les hommes furent créés pour prendre au ciel la place des anges déchus. La traduction turque complète la métaphore, car on y lit :

بیك چراغ قدس اولدی مختفی
بر چراغ اویاردی تا آدم صفی

« Les mille lampes des esprits célestes ont dis« paru pour que celle d'Adam le pur (en Dieu) « pût s'allumer. »

[2] Au premier hémistiche du vers 3568, au lieu de در زنار, un de mes manuscrits porte اندر نار, *dans le feu*, c'est-à-dire, *en enfer*. C'est sans doute un copiste zélé qui damne ainsi tous les chrétiens qui, selon les musulmans, n'ont pas suivi les préceptes du Christ, lequel enseigna la véritable religion, c'est-à-dire, l'islamisme.

[3] A la lettre : « ayant le cœur comme de « la viande rôtie. »

[4] C'est-à-dire, « la non-existence de l'exis« tence actuelle. »

au secret de la goutte de pluie (dont tout a été formé). Si tous les corps disparaissaient de la terre, si même un seul poil des êtres vivants n'existait plus, quelle crainte y aurait-il à avoir? Bref, si la partie et le tout étaient complétement anéantis, ne resterait-il pas un fétu sur la face de la terre? Quand même en une seule fois les neuf coupoles *de l'univers* seraient détruites, ne resterait-il pas une goutte des sept océans?

LE JEUNE HOMME TOMBÉ DANS UN PUITS. V. 3581.

Dans mon village il y avait un jeune homme beau comme la lune et pareil à Joseph. Il se laissa choir dans un puits[1] et beaucoup de terre tomba sur lui. A la fin quelqu'un l'en retira; mais son état et sa situation étaient changés, et en deux instants ses affaires avaient été bouleversées. Ce jeune homme, d'excellente conduite, se nommait Muhammad, et il était apprécié par tout le monde. Lorsque son père le vit dans cet état, il lui dit: « Ô mon fils! toi qui es la lampe des yeux et l'âme de « ton père, ô Muhammad! sois affectueux envers ton père et dis-moi un « mot. » En effet son fils dit enfin un mot. « Parle, ô Muhammad (lui « dit encore son père)! parle, dis-moi encore quelque chose. » L'enfant parla, puis rendit l'âme, et voilà tout.

Ô toi qui es novice dans la voie du spiritualisme et qui observes! regarde Mahomet et Adam; parle d'Adam et des atomes, du tout et des parties du tout; parle de la terre et de la montagne, du ciel et de l'Océan; parle des fées, des dives, des hommes et des anges. Parle actuellement des milliers de corps formés de terre; parle des cent mille âmes pures. Parle de l'instant pénible de la reddition de l'âme; dis que tout individu, que l'âme, que le corps ne sont rien. Si tu réduis en poussière et que tu cribles les deux mondes et cent fois autant, qu'est-ce que ce serait? Ce serait pour toi comme un palais sens dessus dessous, et tu ne trouverais rien à la surface du crible[2].

[1] La mention de Joseph et du puits fait allusion à l'histoire de ce patriarche et à la citerne où ses frères l'avaient mis.

[2] Au vers 3594, le traducteur turc a lu سراب au lieu de سرای, et il a ainsi traduit ce vers d'une manière fort claire, mais peu exacte :

بر سراب اولور همانا پیچ پیچ
كلبه غربال اوزره غير هيچ

V. 3595. ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH YÛÇUF HAMDÂNI.

Yuçûf de Hamadân, qui désirait entrer dans le chemin du spiritualisme et qui avait le cœur pur et intelligent, disait : « Si tu restais pendant des années en haut du ciel, puis que tu descendisses sur le tapis « de la terre, tu t'assurerais que tout ce qui a été est et sera, soit bon, « soit mauvais; que tout, dis-je, n'est qu'un atome. Tout cela n'est qu'une « goutte de l'Océan; qu'importe que les races se perpétuent ou ne se « perpétuent pas[1]. »

Cette vallée n'est pas aussi facile à franchir que tu peux le croire dans ta simplicité. Quand même le sang de ton cœur remplirait cet océan, tu ne pourrais franchir que la première station. Quand même tu parcourrais toutes les routes possibles du monde, tu te trouverais toujours, si tu y faisais bien attention, au premier pas. En effet aucun voyageur (spirituel) n'a vu le terme de son voyage et n'a trouvé le remède à son amour. Si tu t'arrêtes, tu es pétrifié, ou bien tu meurs et tu deviens un cadavre. Si tu continues à marcher et que tu avances toujours dans ta course, tu entendras jusqu'à l'éternité ce cri : « Avance encore. » Il ne t'est permis ni d'aller en avant ni de t'arrêter; il ne t'est avantageux ni de vivre ni de mourir[2]. Quel profit as-tu tiré des choses difficiles qui te sont survenues? quel avantage as-tu trouvé dans les choses pénibles que tu as dû supporter? Peu importe que tu te frappes la tête ou que tu ne la frappes pas, ô toi qui m'entends! Reste silencieux, laisse tout cela et agis activement.

Abandonne les choses inutiles et poursuis les choses essentielles.

[1] Au second hémistiche du vers 3598, au lieu de آمن, on trouve آين, et les leçons آدم et آخر, dont le sens est plus clair.

[2] Au premier hémistiche du vers 3605, le verbe شدن est évidemment employé ici dans le sens d'*aller, marcher en avant*. Le verbe hindoustani جانا, qui représente شدن, a de même le double sens de *devenir* et d'*aller*, et, comme شدن, il sert à conjuguer les verbes passifs. Dans le second hémistiche, زادن, qui signifie proprement *naître*, me paraît avoir le sens de *vivre*. Au surplus, la traduction hindoustanie aussi bien que la traduction turque m'autorisent à admettre les significations que j'indique, car elles ont ainsi rendu ce vers :

H. ناکھڑی رہتی نہ چلتی بن کی آئی
نا توکچھ مرنی سون نا جینی سون پائی

T. ساکن نه کتمك نه طورمق یکدرر
پس نه اولمك نه دیرلمك یکدرر

Occupe-toi le moins possible de tes affaires *temporelles*, mais beaucoup des spirituelles. Alors l'action sera le remède de l'action, et elle demeurera avec toi jusqu'à la fin. Mais, si agir n'offre pas de remède à quelqu'un, il vaut mieux rester dans l'inaction. Laisse ce que tu as fait d'abord; il faut savoir agir ou rester dans l'inaction, selon l'occasion. Comment pourras-tu connaître cette chose qu'on ne peut connaître? Mais il peut se faire que, sans pouvoir la connaître tu agisses comme il faut à ce sujet. Aie en vue d'être indépendant et de te suffire à toi-même; et tantôt réjouis-toi, tantôt lamente-toi. Dans cette quatrième vallée, l'éclair de la vertu, qui consiste à se suffire à soi-même, brille tellement que sa chaleur consume des centaines de mondes. Puisque des centaines de mondes sont là réduits en poudre, serait-il extraordinaire que le monde que nous habitons disparût aussi?

L'ASTROLOGUE, ANECDOTE ALLÉGORIQUE. V. 3616.

N'as-tu jamais vu un sage plein d'intelligence mettre devant lui une tablette recouverte de sable? Il y trace des figures et des dessins; il y place les étoiles et les planètes, le ciel et la terre. Tantôt il tire un présage du ciel, tantôt de la terre; il trace aussi sur cette tablette les constellations et les signes du zodiaque, le lever et le coucher des astres, et il en déduit de bons ou de mauvais augures; il en tire la maison de la naissance et de la mort. Lorsque, d'après ces signes, il a fait l'horoscope du bonheur ou du malheur, il prend cette tablette par un coin et il en répand le sable, en sorte qu'on dirait que toutes les figures qui y étaient n'ont jamais existé. La surface accidentée de ce monde est pareille à la surface de cette tablette. Si tu ne possèdes pas l'énergie nécessaire pour résister aux tentations du monde[1], ne rôde pas autour, et reste plutôt assis dans un coin. Hommes et femmes, tous ont vécu dans le monde sans avoir cependant aucune idée ni du monde visible ni du monde invisible. Si tu n'as pas la vigueur nécessaire pour aborder ce chemin,

[1] Au premier hémistiche du vers 3624, au lieu de گلخن, qui signifie *étuve*, et qui peut être pris figurément pour le *monde*, je lis, avec plusieurs manuscrits, گنج, dans le sens de *grand espace*, expression qui peut ainsi s'appliquer au monde. Dans ce cas, گزین est adjectif, et il faut lire *ganj-i guzîn*.

aurais-tu la lourdeur de la montagne (*koh*), que là tu serais aussi léger que la paille (*kah*).

V. 3627. L'ILLUMINÉ, ANECDOTE.

Un individu dit un jour à un spiritualiste instruit des mystères : « Le « voile a été tiré pour moi loin du monde des secrets. » Une voix mystérieuse lui dit aussitôt : « Ô schaïkh! demande tout ce que tu désires, et « tu le recevras sans retard. » Le vieillard dit : « J'ai vu que les pro- « phètes ont toujours été affligés par des épreuves. Tout ce qui a eu lieu « en fait de douleur ou de malheur, tout cela a été éprouvé par les pro- « phètes. Puisque le malheur a été le partage des prophètes, comment « le repos arriverait-il à moi, malheureux *pîr?*

« Je ne désire ni l'honneur ni l'avilissement. Plaise à Dieu que tu me « laisses dans ma modeste situation! Puisque le sort des grands person- « nages c'est la douleur et la peine, comment le bonheur serait-il départi « aux petits? Les prophètes ont été dans l'agitation; mais moi je n'ai « pas la force de la supporter. Retire donc ta main de moi. »

Mais de quelle utilité est tout ce que je dis, quoique ce soit du fond de l'âme, et à quoi te serviront mes paroles tant que tu n'auras pas à en faire l'application? Si tu es tombé dans l'océan du danger, tu y es tombé comme la perdrix, avec des ailes et des plumes qui peuvent te soutenir sur l'eau[1]. Puisque tu sais qu'il y a des crocodiles et que l'Océan est profond, peux-tu vouloir marcher dans ce chemin? Reste toujours inquiet par la pensée de savoir comment parvenir au rivage si tu tombes dans cet océan.

V. 3639. LA MOUCHE TOMBÉE DANS DU MIEL, ANECDOTE.

Une mouche était à la recherche de sa nourriture lorsqu'elle vit dans un coin une ruche de miel. Elle éprouva un tel désir de manger de ce miel, qu'elle fut agitée au point qu'on l'aurait prise pour un *azâd*[2].

[1] Dans la traduction du vers 3636, les mots que j'ai ajoutés après *ailes* en forme d'explication m'ont été suggérés par la traduction ou plutôt par l'imitation hindoustanie, qui porte :

گرچه هیگا تو هی در بحر خطر
هی ولی کف کی نمن پانی اوپر

[2] آزاد est un adjectif persan qui signifie *indépendant*, et qu'on donne par suite à un ordre particulier de faquirs.

« Si[1] le miel, disait-elle, désire une obole de moi malheureuse, pour « me placer dans l'intérieur de sa ruche, et qu'ainsi il élève le rameau « de mon union, la racine en sera bien plantée dans le miel. » Quelqu'un eut pitié de cette mouche et l'introduisit dans la ruche en prenant d'elle une obole ; mais, quand la mouche fut entrée dans la ruche, ses pattes de devant et de derrière s'enfoncèrent dans le miel. Si elle tremblait, son adhésion était plus faible, et plus forte si elle sautait[2]. Elle fut troublée à ce sujet et elle dit : « J'éprouve de la tyrannie ; ce « miel est devenu pour moi plus violent que le poison. J'ai donné une « obole, mais je donnerais volontiers à présent deux oboles pour me « délivrer du tourment que j'endure. »

« Dans cette vallée, continua la huppe, personne ne doit rester dans « l'inaction, et l'on ne doit y entrer qu'après être arrivé à l'état d'adulte « spirituel. Il est temps d'agir au lieu de vivre dans l'incertitude et de « passer son temps dans l'insouciance : lève-toi donc et franchis cette « vallée difficile après avoir renoncé à ton esprit et à ton cœur ; car si « tu ne renonces pas à l'un et à l'autre, tu es polythéiste et le plus in- « souciant des polythéistes. Sacrifie donc ton âme et ton cœur dans cette « voie, sans cela tu dois renoncer à savoir te suffire (*istignâ*). »

LE DERVICHE AMOUREUX DE LA FILLE D'UN GARDEUR DE CHIENS. V. 3653.

Un schaïkh célèbre, couvert du froc de la pauvreté volontaire, fut tellement abruti par l'amour qu'il conçut envers la fille d'un gardeur de chiens, que des flots de sang, comme ceux de la mer, sortaient de son cœur. Dans l'espoir de voir le visage de sa bien-aimée, il dormait pendant la nuit dans sa rue en compagnie des chiens. La mère de la jeune fille fut instruite de ce qui se passait et elle dit au schaïkh : « Puisque ton cœur s'est égaré et que tu as conçu ce désir[3], sache que « notre métier est d'être gardiens de chiens et voilà tout. Si tu prends

[1] Au premier hémistiche du vers 3641, au lieu de كز, un de mes meilleurs manuscrits porte گر, que j'ai adopté dans ma traduction.

[2] Au second hémistiche du vers 3645, au lieu de چخيدن, un de mes meilleurs manuscrits porte جهيدن, et j'ai suivi cette leçon dans ma traduction. — [3] Le premier hémistiche du vers 3657 est ainsi conçu dans deux de mes meilleurs manuscrits :

گر ترا افتاد با من (ما et) این هوس

et j'ai adopté cette leçon dans ma traduction.

« nos manières et que tu consentes à être gardien de chiens, tu pourras « te marier dans un an et tu deviendras notre hôte. » Comme ce schaïkh n'était pas faible dans son amour, il jeta son froc et se mit promptement à l'ouvrage. Il allait (journellement) au bazar avec un chien, et il continua à agir ainsi pendant près d'une année. Un autre sofi, qui était son ami, lui dit lorsqu'il le vit dans cet état : « Ô homme de rien ! tu as « été occupé pendant l'espace de trente ans d'intérêts spirituels, com- « ment donc as-tu pu te décider à faire ce que n'a jamais fait aucun de « tes pareils ? » — « Ô toi, répondit-il, qui ne considères pas les choses à « leur vrai point de vue ! cesse ta longue remontrance. Si tu veux écar- « ter le voile de cette affaire, sache que Dieu seul connaît ce secret et « seul peut te le dévoiler. Comme il voit ton attaque insistante, il mettra « ce chien de ma main dans la tienne. Que dirai-je ? car mon cœur, par « son amour du chemin *spirituel,* a été ensanglanté et n'a pu y entrer un « seul instant. Il vaut mieux que je sois absurde à force de parler, que « toi de n'avoir pas cherché à pénétrer les secrets de la voie *spirituelle.* « Lorsque tu les connaîtras, tu seras alors instruit de mon état. Je vais « désormais beaucoup parler de la voie *spirituelle;* mais tous sont dans « le sommeil, et quelqu'un marche-t-il dans cette voie ? »

V. 3670. RÉPONSE D'UN SCHAÏKH À SON DISCIPLE.

Un disciple pria son maître de lui dire un bon mot. « Laisse-moi, « lui dit le schaïkh, je ne te dirai un bon mot que si tu te laves à l'ins- « tant le visage. L'odeur du musc se fait-elle sentir au milieu de la pour- « riture ? Pourquoi donc dire des bons mots devant des gens ivres ? »

CHAPITRE XLII.

V. 3673. LA CINQUIÈME VALLÉE, OU VALLÉE DE L'UNITÉ (*TAUHÎD*).

« Tu auras ensuite à traverser, continua la huppe, la vallée de l'u- « nité, lieu du dépouillement de toutes choses et de leur unification. « Tous ceux qui lèvent la tête dans ce désert la tirent d'un même collet. « Quoique tu voies beaucoup d'individus, il n'y en a en réalité qu'un « petit nombre ; que dis-je ? il n'y en a qu'un seul[1]. Comme cette quantité

[1] Au second hémistiche du vers 3675, au lieu de در یکی, un de mes meilleurs manuscrits porte بی شکی « sans aucun doute, » leçon que je préfère.

« de personnes n'en fait vraiment qu'une, celle-ci est complète dans son « unité. Ce qui se présente à toi comme une unité n'est pas différent de « ce qui se compte. Puisque l'être que j'annonce est hors de l'unité et du « compte, cesse de songer à l'éternité *a priori* et *a posteriori;* et puis donc « que ces deux éternités se sont évanouies, n'en fais plus mention. En ef- « fet, quand tout *ce qui est visible* sera réduit à rien et anéanti, y aura-t-il « quelque chose au monde qui soit digne d'attirer notre attention? »

RÉPONSE D'UN FOU *SPIRITUEL*. V. 3681.

Un homme éminent dit à un fou spirituel : « Qu'est-ce que le monde? « explique-le-moi [1]. » — « Ce monde, dit le fou, qui est plein d'hon- « neur et d'infamie, ressemble à un palmier fait avec de la cire empreinte « de cent couleurs. Si quelqu'un manie cet arbre, il redevient une masse « informe de cire. Puisque c'est la cire seule qui compte, va, et sois con- « vaincu que les couleurs que tu admirais ne valent pas une obole. « Puisqu'il y a unité, il ne peut y avoir dualité; là ni le moi ni le toi ne « peuvent surgir. »

ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH BÛ ALÎ DACCÂC. V. 3686.

Une vieille femme alla un jour auprès de Bû Alî et lui offrit une feuille de papier doré en lui disant : « Accepte ceci de moi. » Le schaïkh lui dit : « Je me suis engagé à ne rien accepter de personne, si ce n'est « de Dieu. » La vieille répliqua aussitôt à Bû Alî : « Où as-tu appris à « voir double? Tu n'es pas homme à pouvoir, dans ce chemin, lier ou « délier. Verrais-tu, en effet, plusieurs objets, si tu n'étais louche? « L'œil de l'homme n'aperçoit là rien d'accessible aux sens. Il n'y a ni « caaba ni pagode. Apprends par ma bouche la doctrine véritable, c'est- « à-dire l'éternelle existence de l'être (infini). On ne doit voir jamais « personne autre que lui, et on ne doit reconnaître comme permanent « personne autre que lui. On est en lui, par lui et avec lui, et on peut « aussi être en dehors de ces trois phases. Quiconque ne s'est pas « perdu dans l'océan de l'unité serait-il Adam lui-même, qu'il n'est

[1] Le second hémistiche du vers 3681 est ainsi rédigé dans un de mes meilleurs manuscrits :

چیست عالم شرح ده مارا تو نیز

et je préfère cette leçon à celle du texte imprimé.

« pas digne d'appartenir à l'humanité. Qu'on fasse partie des bons ou « des méchants, on possède toujours un soleil *de grâce* dans le giron « du monde invisible. A la fin, un jour viendra où ce soleil vous pren- « dra avec lui et rejettera le voile qui le couvre actuellement. Or sache « positivement que le bien et le mal sont dévoilés à celui qui est par- « venu à ce soleil[1]. Tant que tu vivras individuellement, le bien et le « mal existeront pour toi; mais, lorsque tu seras perdu (dans le soleil « de l'essence divine), tout sera amour. Si tu restes en arrière dans ta « propre existence, tu verras beaucoup de bien et beaucoup de mal « dans ton long chemin. Tant que tu n'arriveras pas de ce néant à la « vision céleste, tu seras retenu par ton individualité. Plût à Dieu que « tu fusses actuellement comme tu étais avant d'exister individuelle- « ment! c'est-à-dire, dans le néant de l'existence. Sois entièrement pu- « rifié des mauvaises qualités; puis sois comme la terre, avec du vent « dans la main[2]. Ne sais-tu pas qu'il y a dans tout corps des impuretés « et des ordures? Le serpent et le scorpion sont en toi derrière le voile, « ils sont endormis et comme anéantis; mais, si tu les touches tant soit « peu, chacun d'eux aura la force de cent dragons. C'est ainsi qu'il y a « pour chacun de nous un enfer plein de serpents. Si tu n'agis pas, ils « agissent infernalement[3]. Si tu te garantis de ces animaux immondes, « tu dormiras paisiblement sur la terre; sinon, ces serpents et ces scor- « pions te mordront violemment sous la poussière même du tombeau, « jusqu'au jour du compte.

« Mais, ô 'Attâr! cesse tes discours métaphoriques et reprends la des- « cription (que donna la huppe) de la mystérieuse vallée de l'unité.

« Lorsque le voyageur *spirituel* est entré dans cette vallée, il dispa-

[1] Les traductions hindoustanie et turque éclaircissent le sens du second hémistiche du vers 3697, elles portent en effet :

H. نیک وبد هوتا هی تجهکو سب نمود

T. نیک وبد قالمز اکا برشی نهان

Par cette expression, que « le bien et le mal « sont dévoilés, » l'auteur veut dire qu'on connaît alors leur véritable essence, c'est-à-dire leur nullité ou plutôt leur indifférence.

[2] Quoique با du second hémistiche du vers 3702 soit expliqué dans plusieurs manuscrits par la variante در ou بر, je préfère suivre l'explication de la traduction turque, qui porte

باد برکف خوار اولیدك مثل خاك

[3] Au second hémistiche du vers 3706, au lieu de بپردازی, plusieurs manuscrits portent نپندارى, leçon que j'ai suivie.

« raît ainsi que la terre même qu'il foule aux pieds. Il sera perdu, « parce que l'Être unique sera manifeste; il restera muet, parce que « cet être parlera. La partie deviendra le tout, ou plutôt elle ne sera « ni partie ni tout. Ce sera une figure[1] sans corps ni âme. De chaque « quatre choses, quatre choses sortiront, et de cent mille, cent mille[2]. « Dans l'école de ce merveilleux secret, tu verras des milliers d'intel- « ligences les lèvres desséchées par le mutisme. Qu'est ici l'intelligence? « elle est restée au seuil de la porte, comme un enfant aveugle-né. « Celui qui a trouvé quelque chose de ce secret détourne la tête du « royaume des deux mondes; mais un tel individu ne se trouve pas « dans le monde, et y trouve-t-on l'odeur de ce secret? L'être que j'an- « nonce n'existe pas *isolément;* tout le monde est cet être; existence ou « néant, c'est toujours cet être. »

PRIÈRE DE LOCMÂN SARKHACÎ. V. 3719.

Locmân de Sarkhas[3] disait : « Ô Dieu! je suis vieux, troublé dans « mon esprit, égaré loin du chemin. On satisfait un vieil esclave en lui « donnant un certificat et en le rendant libre. A ton service, moi aussi, « ô mon roi! mes noirs cheveux sont devenus blancs comme de la neige. « Je suis un esclave attristé, donne-moi le contentement. Je suis de- « venu vieux, donne-moi le certificat d'affranchissement. » — « Ô toi « qui as été spécialement admis dans le sanctuaire! lui répondit une « voix du monde invisible, quiconque désire se dégager de l'esclavage « devra en même temps effacer sa raison et ne se mettre en souci de « rien. Laisse donc ces deux choses, et mets le pied en avant. »

« Ô mon Dieu! répondit Locmân, je ne désire que toi, et je sais ainsi « que je ne dois pas suivre ma raison ni me laisser aller à l'inquiétude. « Je l'entends bien de cette manière. »

En conséquence Locmân renonça à sa raison et à tout souci; il frappait du pied et agitait les mains par folie, et il disait : « Je ne sais à « présent ce que je suis. Je ne suis pas esclave, il est vrai, mais que

[1] Au second hémistiche du vers 3712, au lieu de صفت, un de mes meilleurs manuscrits porte عيان, ce qui vaut mieux.

[2] Au second hémistiche du vers 3713, au lieu de فزون, un de mes manuscrits porte برون, leçon qui me paraît préférable.

[3] Ville du Khorassan, entre Nischapur et Marw.

« suis-je? Mon esclavage a été aboli, mais mon affranchissement n'a « pas eu lieu; il n'est demeuré dans mon cœur ni joie ni tristesse. Je « suis resté sans qualité et néanmoins je n'en suis pas dépourvu; je suis « contemplatif et je ne jouis pas de la contemplation. J'ignore si tu es « moi ou si je suis toi; j'ai été anéanti dans toi, et la dualité a été perdue. »

V. 3731. L'AMANT QUI RETIRE DE L'EAU SA MAÎTRESSE.

La maîtresse d'un homme tomba par hasard dans l'eau; son amant se hâta de s'y jeter pour l'en retirer. Lorsque les deux amants furent l'un près de l'autre, la maîtresse dit à l'amant : « Ô ignorant! puisque « je me suis jetée dans une eau courante, pourquoi t'y es-tu jeté aussi? » « Je me suis jeté à l'eau, répondit-il, parce que je ne me reconnais pas « autre que toi. Il y a déjà bien du temps que, véritablement, je suis « toi; tu es moi, et nous deux ne faisons qu'un. Es-tu moi, ou moi « suis-je toi? y a-t-il quelque chose de la dualité? ou bien je suis toi, « ou toi, moi, ou toi tu es toi-même. Puisque tu es moi et que je suis « toi pour toujours, nos deux corps ne sont qu'un même corps : voilà « tout. »

Lorsque la dualité a eu lieu, elle t'a trouvé dans le polythéisme. Lorsque la dualité a disparu, elle t'a trouvé dans l'unité. Perds-toi dans l'unité et tu y seras absorbé[1]. Agir différemment, c'est en être séparé.

V. 3740. AUTRE ANECDOTE SUR MAHMÛD ET AYÂZ.

On raconte qu'un jour Farukh et Maç'ûd assistaient à une revue de l'armée de Mahmûd. Il y avait dans le camp des éléphants et des troupes innombrables. Le roi était monté sur une hauteur. Ayâz et Haçan accompagnaient Mahmûd et passaient avec lui la revue de l'armée. Les éléphants et les soldats rendaient la face du monde semblable à un chemin intercepté par les fourmis et les sauterelles. L'œil du monde ne vit jamais une telle armée, et personne auparavant n'avait contemplé une telle réunion. Or le grand roi délia sa langue, et parla en ces termes à Ayâz : « Mon enfant, cette grande quantité d'éléphants et

[1] Au premier hémistiche du vers 3739, au lieu de گم کرد, un de mes meilleurs manuscrits porte گم شوکه, ce qui vaut mieux.

«d'hommes est à moi, et ainsi tout cela t'appartient, puisque je t'aime «au point de te considérer comme mon roi.» Bien que le célèbre Mahmûd eût prononcé ces mots, Ayâz resta tout à fait indifférent et impassible. Il ne remercia pas le roi en cet instant et ne fit même aucune réflexion. Haçan étonné lui dit: «Un roi te fait tant d'honneur, à toi, «simple esclave, et tu restes ainsi immobile et insouciant; tu ne te «courbes pas, tu ne te prosternes pas en témoignage de ton dévoue-«ment! Pourquoi n'agis-tu pas avec le respect convenable? ce n'est pas «reconnaître comme tu le dois les bontés du roi.»

«Je dois faire deux réponses à ce reproche, dit Ayâz, lorsqu'il eut «entendu ces paroles. La première, c'est que si moi, qui n'ai ni con-«sistance ni position, je présente mes respects au roi, je ne puis que «tomber sur la poussière devant lui dans une sorte d'avilissement, «ou bien lui tenir un discours larmoyant. Entre faire trop ou trop «peu à l'égard du roi, il vaut mieux ne rien faire. Qui suis-je pour en-«treprendre une telle chose en face de tout le monde? L'esclave est au «roi, et le respect qu'il a pour le roi est tout naturel. Qui suis-je, si «ce n'est obéissance? car tout est obéissance envers le roi. Quant à ce «que cet heureux monarque fait chaque jour à mon égard, et, sur-«tout, à l'honneur qu'il m'a départi aujourd'hui, si les deux mondes «proclamaient à la fois ses louanges, j'ignore si ce serait en rapport avec «ce qu'il mérite. Pourquoi paraîtrais-je avec ostentation dans cette «revue? Qui suis-je pour attirer l'attention sur moi? Si je ne rends pas «hommage au roi, et si je ne lui fais pas de protestations de fidélité, «c'est que je ne me reconnais pas digne de le faire.»

Lorsque Haçan eut entendu ce discours d'Ayâz, il dit: «Bien, ô «Ayâz! je vois que tu es reconnaissant. Je te donne un certificat pour «constater que tu es toujours digne de cent faveurs du roi.» Puis Haçan ajouta: «Donne-moi l'autre réponse que tu m'as annoncée.» — «Il n'est pas bon de la donner franchement devant toi, répondit «Ayâz; je ne pourrais le faire que si j'étais tout seul avec le roi. Quant «à toi, tu n'es pas *mahram* de ce secret; puisque tu n'es pas le roi, «comment te le dirais-je?»

Le roi renvoya donc promptement Haçan, qui faisait partie de cette armée. Alors, comme dans cette réunion il n'y eut ni *nous* ni *moi*, car

il n'aurait pas été bon (*haçan*) que *Haçan* y eût participé pour la valeur même d'un cheveu, le roi dit à Ayâz : « La réunion est actuellement « intime; dis ton secret, donne-moi cette réponse particulière. » — « Toutes les fois, dit alors Ayâz, que par l'excès de sa bonté le roi « daigne jeter les yeux sur moi, malheureux, il anéantit complétement « mon existence par l'éclat des rayons d'un seul de ses regards. Si je « me lève purifié de la poussière du chemin, c'est que j'éprouve de la « confusion en voyant le soleil de la gloire du roi. Comme le nom « même de l'existence ne me reste pas, comment pourrais-je me prosterner devant toi pour te faire agréer mon service? Si actuellement « tu aperçois quelqu'un, ce n'est plus moi que tu vois, c'est le roi du « monde (Mahmûd). Que tu m'accordes une ou cent faveurs, c'est à « toi-même qu'elles sont faites. De moi, faible ombre qui se perd dans « le soleil, quel service peut avoir lieu? Ayâz est comme une ombre « dans ton chemin; il est perdu dans le soleil de ton visage. Tant que « de lui-même il a été esclave, il est resté périssable; fais à son égard « ce que tu voudras; tu sais ce que tu dois faire, et il attend [1]. »

CHAPITRE XLIII.

V. 3779. ### LA SIXIÈME VALLÉE, OU VALLÉE DE L'ÉTONNEMENT (*HAÏRAT*).

Après la vallée de l'unité vient celle de l'étonnement, où l'on est en proie à la tristesse et aux gémissements. Là les soupirs sont comme des épées, et chaque souffle est une amère plainte. Ce ne sont que lamentations, que douleurs, qu'ardeur brûlante; c'est à la fois le jour et la nuit, et ce n'est ni le jour ni la nuit. Là, de l'extrémité de chaque cheveu, sans qu'il soit même coupé, on voit dégoutter du sang. Là il y a du feu, et l'homme en est abattu, brûlé et consumé. Comment, dans son étonnement, l'homme pourra-t-il avancer jusqu'en cet endroit? Il restera stupéfait et se perdra dans ce chemin. Mais celui qui a l'unité gravée dans le cœur oublie tout et s'oublie lui-même. Si on lui

[1] Le vers 3778 est rédigé tout différemment dans un de mes meilleurs manuscrits :

چون شد از خود بندهٔ فانی نماند
هر چه خواهی کن تو دانی آن نماند

Lorsqu'il est hors de lui, l'esclave périssable n'existe plus; fais ce que tu voudras, car tu sais qu'il n'existe plus (pour ainsi dire).

dit : « Es-tu ou n'es-tu pas; as-tu ou n'as-tu pas le sentiment de l'existence; es-tu au milieu ou n'y es-tu pas, ou es-tu sur le bord; es-tu « visible ou caché; es-tu périssable ou immortel; es-tu l'un et l'autre « ou ni l'un ni l'autre; existes-tu enfin ou n'existes-tu pas? » il répondra positivement : « Je n'en sais rien, je l'ignore et je m'ignore moi-même. « Je suis amoureux, mais je ne sais de qui; je ne suis ni fidèle ni infidèle. Que suis-je donc? J'ignore même mon amour; j'ai à la fois le « cœur plein et vide d'amour. »

LA PRINCESSE AMOUREUSE DE SON ESCLAVE. V. 3792.

Un roi dont l'empire s'étendait sur les horizons avait une fille belle comme la lune, qui demeurait dans son palais. Par sa beauté, elle faisait honte aux fées mêmes. Son admirable menton ressemblait au puits de Joseph[1]; les boucles de ses cheveux blessaient cent cœurs; chacun de ses cheveux s'emparait d'une veine animée[2]. La lune de son visage était semblable au paradis et ses sourcils ressemblaient à deux arcs. Lorsqu'elle lançait des flèches de ces arcs, l'intervalle des deux arcs[3] récitait lui-même ses louanges. Ses yeux, langoureux comme des narcisses, jetaient les épines des cils dans le chemin de beaucoup de sages. Le visage de cette belle, semblable à 'Azrâ à la face de soleil, déflorait la lune du firmament[4]. L'ange Gabriel[5] était dans l'admiration constante des perles de ses dents et du rubis de ses lèvres, qui étaient la nourriture de l'âme. Lorsque le sourire animait ses lèvres, l'eau de la vie périssait desséchée, tant elle en était altérée et demandait l'aumône à ces mêmes lèvres. Quiconque regardait son menton tombait

[1] A cause de la fossette qui l'ornait. Un manuscrit porte, au lieu de يوسف چاه, au second hémistiche du vers 3893, يوسفى چاه, leçon qui me paraît bien meilleure.

[2] C'est-à-dire, « faisait périr quelqu'un « d'amour. »

[3] Allusion au *mi'râj* pendant lequel Mahomet ne fut séparé de Dieu, selon le Coran, que de deux portées d'arc.

[4] A la lettre : « enlève le pucelage عقد « عذرا de la lune du firmament, » c'est-à-dire, « l'emporte sur elle en beauté. » Dans ce vers 3798, il y a un jeu de mots entre *'Azrâ*, une des héroïnes des légendes les plus populaires de l'Orient musulman qui servent de thème à un grand nombre de romans, et *'azrâ*, mot arabe qui signifie vierge.

[5] Au second hémistiche du vers 3799, l'ange Gabriel est nommé *l'esprit saint*. Tel est, en effet, le nom qui est donné à cet archange dans le Coran, et qui le fait confondre par les musulmans avec l'Esprit-Saint, troisième personne de la sainte Trinité.

tête première au fond du puits qui s'y trouvait, et, étant la proie de son visage pareil à la lune, il atteignait aussitôt sans corde le fond de ce puits.

Il y avait aussi au service du roi un esclave beau comme la lune; mais quel esclave! car sa beauté était telle que le soleil et la lune en éprouvaient amoindrissement et diminution. Il n'avait pas de pareil dans l'étendue du monde, et aucune renommée de beauté n'était semblable à la sienne. Dans les rues et les marchés, des milliers de personnes restaient stupéfaites à la vue du soleil de ce visage.

Par hasard, la belle princesse ayant un jour aperçu ce jeune esclave du roi, son cœur lui échappa de la main et elle tomba dans le sang. Sa raison la quitta et s'en alla : l'amour la domina. Son âme douce (*schîrîn*) comme *Schîrîn* fut troublée par l'amertume. Elle réfléchit quelque temps en elle-même, et à la fin elle prit pour occupation l'impatience. Son cœur, plein de désirs, fut à la fois liquéfié par l'amour et brûlé par l'absence.

Elle avait dix jeunes filles d'honneur, bonnes musiciennes, qui chantaient admirablement; toutes jouaient du chalumeau, elles avaient la voix du rossignol, et leur chant, digne de David, dilatait l'âme. Elle leur fit aussitôt part de son état, et leur dit qu'elle était prête à renoncer à sa renommée, à son honneur et à sa vie. Comment la vie de celui en qui l'amour sensible s'est manifesté serait-elle ici bonne à quelque chose? « Si je parle de mon amour à ce jeune homme, ajouta-« t-elle, il se rendra coupable de quelque faute, car il n'agira pas avec « prudence. Mon honneur en éprouvera aussi du dommage, car com-« ment une personne comme moi peut-elle se mettre en rapport avec un « esclave? Mais, d'un autre côté, si je ne lui fais pas connaître le sen-« timent que j'éprouve, je mourrai dans les gémissements derrière le « rideau du harem. J'ai lu cent volumes sur la patience; je suis cepen-« dant sans patience et découragée. Que dois-je faire? Ce que je vou-« drais, ce serait de jouir de la présence de cet esclave, de ce cyprès « élancé, sans qu'il en eût connaissance, de manière à atteindre à mon « but et que l'affaire de mon âme eût lieu selon le désir de mon cœur. »

Lorsque les filles d'honneur à la voix douce eurent entendu ce discours, elles dirent toutes à leur maîtresse : « N'attriste pas ton cœur,

« nous t'amènerons de nuit cet esclave en cachette, de telle façon qu'il « n'en saura rien lui-même. »

Une de ces jeunes filles vint en secret auprès de l'esclave et lui demanda (comme pour se divertir avec lui) de lui apporter deux coupes de vin. Elle jeta (dans une des deux coupes) une drogue narcotique, et en effet lorsque l'esclave eut bu ce vin, il perdit le sentiment, et la jolie fille d'honneur put ainsi mener à bien son entreprise. Depuis ce moment du jour jusqu'à la nuit, cet esclave à la poitrine d'argent resta dans l'ivresse et fut sans nouvelles des deux mondes. Quand la nuit arriva, les autres jeunes filles vinrent nonchalamment auprès de l'esclave, puis elles le mirent sur son lit et le transportèrent secrètement devant la princesse. Elles le firent aussitôt asseoir sur un trône d'or et mirent des perles sur sa tête. A minuit, lorsque ce jeune homme, encore à moitié ivre, ouvrit entièrement ses yeux, semblables à des narcisses, il vit qu'il était dans un palais aussi beau que le paradis, et qu'il avait tout autour de lui des siéges dorés. Dix bougies parfumées d'ambre étaient allumées, l'odoriférant bois d'aloès brûlait dans des cassolettes comme du bois ordinaire. Ces belles filles d'honneur entonnèrent à l'unisson un chant qui fit donner congé de la raison à l'esprit, et de l'âme au corps. Dans cette nuit, le soleil du vin circula à la lumière des bougies. Au milieu de toute cette joie et des désirs qui l'agitaient, le jeune esclave perdit la raison, il fut tout ébloui de la beauté du visage de la princesse. Déconcerté et stupéfait, il ne lui resta ni raison ni vie; il n'était réellement plus dans ce monde et il n'était cependant pas dans l'autre. Le cœur plein d'amour et la langue muette, son âme, dans les délices, tomba en extase. Il avait les yeux attachés sur les joues de sa belle, et ses oreilles, au son du chalumeau. Ses narines respiraient l'odeur de l'ambre et sa bouche trouvait dans le vin un liquide de feu. En effet la princesse lui présente une coupe de vin, et en la lui remettant elle lui donne un baiser. L'œil de l'esclave reste attaché au visage de la belle princesse; il est émerveillé à cette vue. Comme sa langue ne pouvait exprimer ce qu'il ressentait, il répandait des larmes et se frappait la tête. A chaque instant, cette princesse, belle comme une peinture, répandait des milliers de larmes sur le visage de l'esclave. Tantôt elle imprimait sur ses lèvres un baiser doux

comme du sucre, tantôt elle y glissait inhumainement du sel, tantôt elle mettait en désordre ses longs cheveux, tantôt elle se perdait dans ses beaux yeux[1]. Ce jeune homme, ivre, était donc devant cette charmante princesse, les yeux ouverts, ni maître de lui ni hors de lui. Il resta ainsi dans cette sorte de vision jusqu'à ce que l'aurore parût tout à fait à l'orient. En ce moment, quand souffla le zéphyr matinal, le bel esclave tomba dans un état de désolation inexprimable; mais, lorsqu'il se fut rendormi par l'effet d'une nouvelle potion narcotique, on le transporta promptement de nouveau où il était auparavant. Puis, lorsque cet esclave à la poitrine d'argent fut un peu revenu à lui, il se mit à crier sans savoir de quoi il s'agissait. Mais, dira-t-on : « La chose était finie, à « quoi bon crier ? » Le sang semblait avoir quitté son cœur, et cependant il en était inondé et en avait au-dessus de la tête. De sa main il déchira le vêtement qui couvrait son corps; il mit ses cheveux en désordre et jeta de la terre sur sa tête. On demanda à ce jeune homme pareil à une bougie ce qui lui était arrivé. « Il m'est impossible, répon-« dit-il, de l'exprimer convenablement, car ce que j'ai vu positivement, « étant ivre et désolé, jamais personne ne le verra, même en songe. Ce « qui m'est arrivé personnellement, à moi étonné, n'a jamais eu lieu « à l'égard de personne. Je ne saurais dire ce que j'ai vu; aucun secret « n'est plus étonnant. »

Cependant chacun lui disait : « Reviens un peu à toi et dis-nous au « moins une chose des cent choses (admirables que tu as vues). »

Il répondait : « Je suis déconcerté comme un homme en émoi, « parce que j'ai vu tout cela dans un autre corps[2]. Je n'ai rien entendu, quoique j'aie tout entendu; je n'ai rien vu, quoique j'aie tout vu. »

Quelqu'un lui dit d'un ton d'insouciance : « As-tu donc vu tout cela en « songe, puisque tu es si troublé que tu sembles avoir perdu l'esprit ? »

[1] L'expression دو جادوی خوشش « ses « deux charmes, » du second hémistiche du vers 3846, est prise ici métaphoriquement pour « les yeux, » ainsi que le témoignent, du reste, les traductions hindoustanie et turque, qui rendent ainsi cet hémistiche :

H. بوسه بر بادام تر دینی لگی

T. گه سوزردی نرگس خونخورنی

[2] Au second hémistiche du vers 3860, un de mes meilleurs manuscrits porte با دیگری, au lieu de با دیگری, leçon que paraît confirmer la version turque :

بنمی کوردم آنی بلمم غیر می

Ce qui signifierait : « J'ignore si j'ai vu la « chose moi-même ou si c'est un autre que « moi qui l'a vue. »

— « Ah! répondit-il, j'ignore si ce que j'ai vu je l'ai vu ou en songe « ou réveillé. J'ignore si je l'ai vu dans l'ivresse, ou si je l'ai entendu « raconter étant en pleine possession de mes facultés. Il n'y a pas dans « le monde d'état plus étonnant qu'un état de choses qui n'est ni mani- « feste ni caché. Je ne puis ni parler ni me taire, ni même être étonné « dans cette incertitude. Ce que j'ai vu n'est en aucune façon effacé « de mon esprit, et cependant je n'en retrouve aucune trace.

« J'ai vu une belle dont personne n'atteignit jamais la perfection. « Qu'est le soleil devant sa face, si ce n'est un atome? Mais Dieu con- « naît, au surplus, la vérité. Puisque je suis dans l'ignorance à ce sujet, « que dirai-je davantage, si ce n'est que je l'ai vue en effet. Toutefois, « que je l'aie vu ou que je ne l'aie pas vue, je suis troublé au milieu de « tout cela. »

LA VIEILLE MÈRE ET LA JEUNE FILLE DÉFUNTE. V. 3872.

Une mère pleurait sur le tombeau de sa fille. Un passant qui la vit s'écria : « Cette femme est vraiment supérieure aux hommes, car « elle sait ce que nous ne savons pas; c'est-à-dire, loin de qui l'on reste « éloigné et perdu, et comment on devient ainsi impatient. Heureuse la « personne qui connaît l'état des choses et qui sait sur qui elle doit « pleurer! Quant à moi, pauvre affligé, ma situation est bien pénible. « Jour et nuit je suis assis dans le deuil. J'ignore si je dois me livrer à « la douleur ou sur qui je dois pleurer comme la pluie. Je ne sais pas « même de qui je suis éloigné, tant mon trouble est grand, hors de moi « comme je le suis. Cette femme remporte la boule de l'excellence « sur des milliers de personnes comme moi, parce qu'elle a trouvé « l'odeur de l'être qu'elle a perdu[1]. Pour moi, je n'ai pas trouvé cette « odeur, aussi le chagrin a-t-il répandu mon sang et m'a-t-il fait périr « dans ma stupéfaction. En un tel lieu, où le cœur n'a pas accès, lieu « qui est même invisible, la raison a lâché ses rênes et l'on n'a plus « trouvé la porte du logis de la pensée. Quiconque arrivera en ce lieu « y aura la tête perdue; il ne trouvera pas d'ouverture à cette enceinte « de quatre murs. Mais, si quelqu'un venait à trouver son chemin, il « trouverait en un instant et entièrement le secret qu'il cherche. »

[1] C'est-à-dire, « parce qu'elle sait bien ce qu'elle a perdu. »

V. 3885. LA CLEF PERDUE.

Un sofi entendit, tout en marchant, des cris que poussait un individu qui avait perdu une clef et qui disait : « Quelqu'un n'a-t-il pas trouvé ici « une clef? Ma porte est fermée et je suis dans la poussière du chemin. « Si ma porte reste fermée, que faut-il que je fasse? Dois-je continuer « de me tourmenter? Que faut-il donc que je fasse? »

« Pourquoi t'affliger? lui dit le sofi; puisque tu connais ta porte, « reste auprès d'elle bien qu'elle soit fermée. Si tu demeures longtemps « assis à côté de cette porte fermée, il n'est pas douteux que quelqu'un « ne finisse par te l'ouvrir. Ton affaire est facile et la mienne est difficile, « car mon âme se consume dans sa stupéfaction. Il n'y a à mon affaire « ni tête ni pied; il n'y a ni porte ni clef. Plût à Dieu que je pusse aller « en toute hâte et trouver la porte ouverte ou fermée! »

L'homme n'a en partage que l'imagination; personne ne connaît le véritable état des choses. A celui qui vous dit : « Que ferai-je? » dites : « Ne fais pas ce que tu as fait; n'agis pas comme tu as agi jusqu'à présent. »

Celui qui *entre* dans la vallée de l'étonnement *entre* à chaque instant dans une douleur telle qu'elle suffirait à affliger cent mondes. Mais jusques à quand supporterai-je l'affliction et le trouble d'esprit? Puisque je me suis égaré, où porterai-je mes pas? Je l'ignore, mais plût à Dieu que je le susse! et si je le savais je serais dans la stupéfaction[1]. Ici la plainte de l'homme est une action de grâce, l'infidélité est devenue la foi et la foi l'infidélité.

V. 3899. ANECDOTE SUR LE SCHAÏKH DE NASRÂBÂD[2].

Un sentiment profond d'amour pour Dieu s'empara du schaïkh de Nasrâbâd, et il fit quarante fois à pied le pèlerinage de la Mecque. Quand ses cheveux furent blanchis par l'âge, on voyait son corps amaigri revêtu seulement de l'*izâr;* mais la chaleur était dans son es-

[1] Le second hémistiche du vers 3897 est ainsi rédigé dans un de mes meilleurs manuscrits :

می نداند هیچکس تا چیست حال

et j'adopte dans ma traduction cette leçon, confirmée par la version turque, qui porte :

کمسیه هیچ روشن اولمادی بو حال

La chose n'est pas rendue dans la traduction hindoustanie.

[2] Dans le titre de la traduction turque,

prit et dans son cœur. Il s'était ceint du zunnar et il tenait la main ouverte. Il fit alors, sans prétention ni forfanterie, le tour du pyrée des Guèbres[1]. On lui dit : « Ô grand personnage du temps! n'as-tu pas « honte d'agir ainsi? Après avoir fait tant de pèlerinages et tant d'excel- « lentes choses, le résultat de tout cela aboutirait-il donc à l'infidélité? « Un tel acte provient de ton inexpérience; mais à cause de toi les « spiritualistes auront un mauvais renom. « Quel est donc ce schaïkh « (dira-t-on) qui est auprès de ce chemin? » Ne sais-tu donc pas que « ceci est un pyrée? »

« Ma situation, répondit le schaïkh, est devenue difficile. Le feu est « à ma maison et mon mobilier est perdu. Ce feu a livré ma moisson « au vent; il a livré au vent de la destruction mon nom et mon hon- « neur. J'en suis devenu fou; je ne sais quel stratagème employer ac- « tuellement. Lorsqu'un tel feu parvient à mon âme, comment mon « corps et mon honneur pourront-ils y résister? Et tant que je serai ab- « sorbé par de telles pensées, je serai également dégoûté du pyrée et « de la caaba. Si l'étonnement (spirituel) s'empare tant soit peu de toi, « cent afflictions t'assailliront comme elles m'assaillent moi-même. »

LE DISCIPLE QUI VOIT EN SONGE SON SCHAÏKH. V. 3913.

Un novice dont le cœur était pur comme le soleil vit un jour son maître en songe, et il lui dit : « Mon cœur est plongé dans le sang « par l'effet de l'étonnement. Fais-moi connaître la position où tu te « trouves. Depuis ton absence j'ai allumé la bougie de mon cœur; depuis « que tu m'as laissé, j'ai brûlé de chagrin. Je viens chercher ici le secret « de mon étonnement; dis-moi donc quelle est à présent ta position. »

« Plus que toi, lui répondit le pîr, je suis dans l'abattement et l'éton-

ce schaïkh est appelé *Haçan Basrî*, c'est-à-dire de Basra ou Bassorah, et il est nommé le *schaïkh de Basra* dans le premier hémistiche de l'anecdote :

شیخ بصره اول ربیٔس اهل درد

[1] Le second hémistiche du vers 3902 est ainsi rédigé dans un de mes meilleurs manuscrits :

گرد اتشگاه گبری را طواف

et j'ai adopté dans ma traduction cette leçon, que confirme la version turque :

کافر اتش خانه سن ایلر طواف

Cette anecdote ne se trouve pas dans la version hindoustanie.

« nement, et je mords avec mes dents le dos de ma main. Je suis ici au « fond de la prison et du puits, bien plus ébahi que toi. Oui, j'éprouve « ici cent fois plus de saisissement sur ma fin dernière que je n'en « éprouvais dans le monde. »

CHAPITRE XLIV.

V. 3920. LA SEPTIÈME VALLÉE, OU VALLÉE DU DÉNÛMENT (*FACR*) ET DE LA MORT (*FANÁ*).

Après la sixième vallée, vient celle du dénûment et de la mort, vallée dont il est impossible de faire l'exacte description. Ce qu'on peut considérer comme l'essence de cette vallée, c'est l'oubli, le mutisme, la surdité et l'évanouissement. Là tu vois disparaître, par un seul rayon du soleil *spirituel*, les milliers d'ombres éternelles qui t'entouraient. Lorsque l'océan de l'immensité vient à agiter ses vagues, comment les figures qui sont tracées sur sa surface pourraient-elles y subsister? Or les figures qu'on voit sur cet océan ne sont autre chose que le monde présent et le monde futur, et quiconque déclare qu'ils n'existent pas acquiert par là un grand mérite. Celui dont le cœur s'est perdu dans cet océan y est perdu pour toujours, et y demeure en repos. Dans cette mer paisible il ne trouve pas autre chose que l'anéantissement. S'il lui est jamais permis de revenir de cet anéantissement, il connaîtra ce que c'est que la création, et bien des secrets lui seront dévoilés. Lorsque les voyageurs expérimentés du chemin spirituel et les hommes d'action sont entrés dans le domaine de l'amour, ils se sont égarés dès le premier pas, et ainsi à quoi leur a-t-il servi de s'y être engagés, puisque aucun d'eux n'a pu faire le second pas? Or, puisque tous se sont égarés dès le premier pas, on peut les considérer comme appartenant au règne minéral, quoiqu'ils soient des hommes. Le bois d'aloès et le bois de chauffage mis au feu se réduisent tous les deux également en cendre. Sous deux formes ils ne sont, en effet, qu'une pareille chose, et cependant leurs qualités sont bien distinctes. Un objet immonde a beau tomber dans un océan d'eau de rose, il restera dans l'avilissement à cause de ses qualités propres. Mais si une chose pure tombe dans cet océan, elle perdra son existence particulière, elle participera à l'agitation des flots de cet océan; en cessant d'exister

isolément, elle sera belle désormais. Elle existe et n'existe pas. Comment cela peut-il avoir lieu ? Il est impossible à l'esprit de le concevoir.

AVIS D'UN SCHAÏKH À SES DISCIPLES. V. 3936.

L'amoureux de Tûs[1], cet océan des secrets spirituels, disait un jour à l'un de ses disciples : « Fonds-toi sans cesse par l'effet de l'amour, jus-« qu'à ce que tu sois aussi mince qu'un cheveu. Lorsque tu seras mince « comme un cheveu, il te conviendra d'être placé au milieu des cheveux « de ton amie. En effet quiconque sera mince comme un cheveu dans « sa vue deviendra, sans doute, un cheveu dans sa chevelure. Si tu as « les yeux tournés vers la voie spirituelle et que tu sois clairvoyant, « contemple de même cette voie en détail[2]. »

Celui qui a quitté le monde pour suivre cette voie trouve la mort, et après la mort, l'immortalité. Si, ô mon cœur! tu es sens dessus dessous, traverse le pont *Sirât* et le feu brûlant; ne te livre pas au chagrin, car l'huile dans la lampe produit en se brûlant une fumée noire comme un vieux corbeau; mais, lorsque l'huile a été consumée par le feu, elle cesse d'avoir son existence grossière. Si elle traverse un feu brûlant, elle deviendra comme le corps immatériel du Coran[3]. Si tu veux arriver en cet endroit et parvenir à ce lieu élevé, débarrasse-toi d'abord de toi-même, puis fais sortir du néant un autre *Borâc*. Revêts-toi du manteau du néant et bois à la coupe de l'annihilation, puis couvre ta poitrine de l'amour du rapetissement et mets sur ta tête le *burnous* de la non-existence. Place le pied dans l'étrier du renoncement absolu, et pousse décidément ton coursier inutile vers le lieu où il n'y a rien. Au milieu et hors du milieu, dessus, dessous, dans l'unité, serre tes reins avec la ceinture du néant. Ouvre tes yeux et regarde, mets à tes yeux du collyre bleu. Si tu veux être perdu, tu le seras en un

[1] C'est-à-dire, « Nâcir uddin Tûcî (ou de Tûs, ville du Khorassan), » auteur d'un ouvrage célèbre qu'on pourrait intituler, en français, *La Morale en action*, le quelporte de son nom le titre persan de *Akhalâqu-i Nâciri*. Cet ouvrage est l'objet d'un mémoire de E. Frissel dans les *Transactions de la société littéraire de Bombay*, t. I, p. 17 et suiv.

[2] A la lettre : « cheveu à cheveu. »

[3] Ce vers et les douze suivants manquent dans plusieurs manuscrits.

moment, puis tu le seras d'une seconde manière; mais marche néanmoins tranquillement jusqu'à ce que tu parviennes au royaume de l'anéantissement. Si tu possèdes le bout d'un cheveu de ce monde-ci, tu n'auras aucune nouvelle de ce monde-là. S'il te reste le moindre égoïsme, les sept océans seront pour toi pleins de malheurs.

V. 3958. ANECDOTE SUR LES PAPILLONS.

Une nuit, les papillons se réunirent, tourmentés du désir de s'unir à la bougie. Tous dirent : « Il faut trouver quelqu'un qui puisse nous « donner des nouvelles de l'objet de notre amoureuse recherche. » Un papillon alla jusqu'à un château lointain, et il aperçut dans l'intérieur la lumière de la bougie. Il revint et rapporta ce qu'il avait vu [1]; il se mit à faire la description de la bougie selon la mesure de son intelligence. Mais le sage papillon qui présidait la réunion exprima l'opinion que le papillon explorateur ne savait rien sur la bougie. Un autre papillon alla passer auprès de la lumière et s'en approcha. Il toucha de ses ailes la flamme, la bougie fut victorieuse et il fut vaincu. Il revint lui aussi, et il révéla quelque chose du mystère en question. Il expliqua un peu en quoi consistait l'union avec la bougie; mais le sage papillon lui dit : « Ton explication n'est pas plus exacte que celle qu'a « donnée ton compagnon. »

Un troisième papillon se leva ivre d'amour; il alla se jeter violemment sur la flamme de la bougie : lancé par ses pattes de derrière, il tendit en même temps celles de devant vers la flamme. Il se perdit lui-même et s'identifia joyeusement avec elle; il s'embrasa complétement et ses membres devinrent rouges comme le feu. Lorsque le sage papillon (chef de la réunion) vit de loin que la bougie avait identifié l'insecte à elle et lui avait donné la même apparence, il dit : « Le papillon « a appris ce qu'il voulait savoir; mais lui seul le comprend, et voilà « tout. »

Celui en effet qui n'a ni trace ni indice de son existence sait réellement plus que les autres au sujet de l'anéantissement. Tant que tu

[1] A la lettre : « son livre, » ou, comme on le dirait, « l'album où il avait écrit ses im« pressions. »

n'ignoreras pas ton corps et ton âme, connaîtras-tu jamais l'objet de ton amour? Celui qui t'a donné le moindre indice de la chose plonge profondément par là ton âme dans le sang; mais, puisque le souffle même n'est pas admis ici, personne, à plus forte raison, ne peut l'être.

RÉPARTIE D'UN SOFI MALTRAITÉ. V. 3976.

Un sofi cheminait à l'aventure, lorsqu'un vaurien au cœur de pierre le frappa fortement par derrière. Il se retourna avec un cœur plein de sang et dit : « Celui qui vient de recevoir de toi un coup par derrière « est mort depuis environ trente ans et a renoncé au monde. Le monde « de l'existence est anéanti pour lui; il y a renoncé. »

« Ô toi qui n'as que des prétentions et non des œuvres! lui répondit « le vaurien, comment un mort peut-il parler? Sois honteux de ce que « tu dis. Puisque tu parles, tu n'es pas identifié avec Dieu. Tant que tu « restes quelque chose de séparé, tu n'es pas *mahram*[1]. Si tu es seu- « lement séparé par un cheveu de l'objet de ton amour, c'est une dis- « tance de cent mondes. »

Si tu veux parvenir à cette station, tu y parviendras avec difficulté tant que tu seras seulement même un cheveu. Jette au feu tout ce que tu as, jusqu'à ta chaussure. Lorsque tu n'auras plus rien, ne pense pas même au linceul, et jette-toi tout nu dans le feu. Lorsque tu seras réduit en cendres ainsi que ton bagage, tu n'auras plus le moindre sentiment de ton existence; mais s'il te restait seulement, comme à Jésus, une simple aiguille, sache que tu aurais encore cent voleurs qui t'attendraient sur ton chemin. Quoique Jésus eût jeté son bagage dans le chemin, son aiguille put encore lui déchirer le visage[2]. Lorsque l'existence disparaît, les richesses et l'empire, l'honneur et les dignités ne servent à rien. Laisse donc là tout ce que tu possèdes et retire-toi dans la solitude. Lorsque ton intérieur (*darûn*) sera recueilli dans le renoncement, tu seras alors en dehors (*birûn*) du bien et du mal.

[1] A la lettre : « tant que tu souffles, tu « n'es pas même souffle (avec Dieu); tant que « tu restes un cheveu (quelque chose), tu « n'es pas mahram. »

[2] D'après une légende hétérodoxe admise par les musulmans, le Christ fut enlevé au ciel et non crucifié. Ces derniers ajoutent qu'il emporta une aiguille et un pot cassé. (Voyez à ce sujet le *Burhân-i câti'*.)

Lorsqu'il n'y aura plus pour toi ni bien ni mal, tu aimeras *véritablement*, et enfin tu seras digne de l'anéantissement, résultat de l'amour.

V. 3992. LE PRINCE ET LE MENDIANT.

Il y avait une fois un roi dont le visage était beau comme la lune, éclatant comme le soleil, et qui avait un fils aussi charmant que Joseph. Personne n'eut jamais un fils aussi beau et ne fut jamais en possession d'une telle importance ni d'une telle dignité. Tous l'aimaient et auraient été volontiers la poussière de ses pieds; les seigneurs de sa cour étaient les esclaves de son visage. S'il sortait pendant la nuit de derrière son rideau, on croyait qu'un nouveau soleil se montrait dans le désert. Il n'y a pas moyen (*rûé*) de décrire son visage (*rûé*), car le jour n'est pas même un poil (*mûé*) de ce visage (*rûé*). Si l'on avait fait une corde de ses noirs cheveux, des milliers de cœurs seraient gaiement descendus dans le puits[1]. Les cheveux de cette bougie allumée incendiaient le monde et produisaient sur l'univers entier (à cause de leur longueur) une longue sensation. Il serait impossible de faire, même dans l'espace de cinquante ans, la description de l'hameçon des boucles de cheveux de ce Joseph de beauté. Lorsqu'il regardait de son œil semblable au narcisse, il mettait en feu le monde entier. Son sourire répandait du sucre, et cent mille roses s'épanouissaient sans attendre le printemps. Sa bouche était si petite qu'on ne saurait en parler, car on ne peut rien dire de ce qui n'est pas appréciable[2]. Lorsqu'il sortait de derrière le rideau de ses appartements, chacun de ses cheveux opérait mille meurtres. Le jeune prince faisait le malheur de l'âme (*jân*) du monde (*jahân*) entier. Il était au-dessus de tout ce que je pourrais dire.

Lorsqu'il poussait son cheval du côté de la plaine, on tenait devant et derrière lui des épées nues, et on faisait à l'instant retirer du chemin quiconque regardait du côté de ce jeune prince. Or il y avait un mal-

[1] Allusion au puits où fut descendu Joseph par ses frères, au moyen d'une corde.

[2] Le vers 4002 est élucidé par les versions hindoustanie et turque, qui le traduisent ainsi qu'il suit :

H. دهن کا اس کی نه دستا کچھ نشان
جو عدم هی سو نشان اسکا کهان

T. اغزی کویا نقطهٔ موهوم ایدی
وارمی یوقمی هیچ نا معلوم ایدی

heureux derviche qui, dans sa simplicité, avait perdu la tête par amour pour ce jeune prince. Il ne retirait de ce fol amour qu'abattement et trouble; sa vie s'en allait, et il n'avait pas le courage de parler. Comme il ne trouva personne qui eût de la sympathie pour son malencontreux amour, il sema dans son cœur le grain de l'affliction. Il était assis jour et nuit dans la rue du jeune prince, et il avait fermé ses yeux aux créatures du monde. Il pleurait en vain sans obtenir ce qu'il désirait, gardant le silence; il dépérissait, car il ne dormait ni ne mangeait. Personne dans le monde n'aurait pu être son confident, et c'est ainsi qu'il tenait caché son secret jour et nuit. Son visage était (jaune) comme l'or, et ses larmes (blanches) comme l'argent; il était assis jour et nuit, le cœur *brisé* en deux. Ce qui cependant faisait vivre cet impatient derviche, c'est que de temps en temps le jeune prince passait loin de lui. Lorsqu'il paraissait, tout le bazar était en émoi; tout le monde était sur pied, mais chacun s'enfuyait pour ne pas se trouver sur son passage. Ses gens se tenaient en avant et en arrière et tuaient bien des indiscrets. Le bruit qui se faisait retentissait dans les nuages et s'entendait jusque dans la lune. Les gens du prince occupaient près d'une parasange. Lorsque le derviche entendait leurs cris, il retournait *la tête*, et *les pieds* lui manquaient. Il s'évanouissait, il était ensanglanté et perdait le sentiment de son existence. Dans ce moment, il lui aurait fallu cent mille yeux pour verser à son gré des larmes de sang. Tantôt le teint de ce malheureux était livide, tantôt du sang coulait de ses yeux. Quelquefois ses larmes étaient glacées par ses soupirs, d'autres fois elles étaient brûlées par sa douleur. Il était tué à moitié, demi-mort, demi-vivant, et à cause de sa misère il n'avait pas à manger la moitié d'un pain. Comment un tel prince aurait-il pu porter du soulagement à un individu tombé dans un tel état? Cet homme simple, qui n'était qu'une ombre ou la moitié d'un atome, voulait prendre ce soleil sur sa poitrine.

Un jour que le prince était à la tête de l'armée, ce mendiant jeta un cri. Il poussa donc ce cri étant hors de lui et il dit: « Mon âme est embrasée et ma raison s'est retirée de moi. Pendant combien de temps consumerai-je encore mon âme? Mais désormais je n'ai plus ni patience ni force pour souffrir. »

Ainsi parla cet homme désolé, et à chaque instant il frappait par affliction sa tête sur la pierre du chemin. Lorsqu'il eut dit ces mots, son esprit défaillit, et le sang sortit de ses yeux et de ses oreilles. Un serviteur du prince s'en aperçut, et, voulant faire périr le derviche, il alla auprès du roi, à qui il dit : « Sire, un libertin inconsidéré manifeste son amour envers le prince votre fils. » Le roi fut tellement affecté de cette nouvelle que la chaleur de l'indignation mit son cerveau en ébullition et qu'il dit : « Levez-vous et allez empaler cet audacieux. Liez-lui les pieds et mettez-le la tête en bas sur le pal. » Aussitôt les cavaliers du roi partirent; ils firent un nœud coulant autour du cou de ce mendiant, puis ils l'entraînèrent vers le pal, tandis qu'une troupe de gens cherchaient à l'arracher de leurs mains. Toutefois personne ne connaissait le sujet de sa douleur ni n'intercédait pour lui. Lorsque le vizir l'eut conduit sous la potence, il poussa un cri que lui arracha le feu du chagrin et il dit au vizir : « Donne-moi, pour « Dieu! quelque répit, afin qu'au moins je fasse ma prière sous la potence. » Le vizir, bien que d'humeur chagrine, lui donna le sursis qu'il demandait. Le faquir posa donc sa tête sur la terre. Puis, au milieu de ses génuflexions, il dit : « Ô Dieu! puisque le roi me fait mourir, « moi qui suis innocent, donne à moi, ignorant, avant de quitter la « vie, la bonne fortune de voir la beauté de ce jeune homme. Fais que « je voie au moins une fois sa face et que je puisse lui offrir à cette « occasion ma vie en sacrifice. Si je vois parfaitement la face de ce « prince, je pourrai donner volontiers cent mille âmes. Ô mon Dieu et « mon roi! ton serviteur te sollicite; il est amoureux, et il consent à ce « que tu le fasses périr dans la voie de l'amour. Je suis cordialement « attaché à cette porte, et je suis un véritable amant, bien loin d'être « infidèle. Puisque tu exauces cent mille désirs, exauce celui-ci et accomplis mes souhaits. »

Ce derviche repoussé du chemin (de l'amour) n'eut pas plutôt exprimé ce qu'il souhaitait, que la flèche de son désir arriva à son but. Le vizir devina sa prière secrète, et son cœur ressentit de la douleur par la douleur de ce derviche. Il alla auprès du roi et il pleura. Il dit au roi le véritable état de ce pauvre derviche, qui avait donné son cœur. Il lui parla des gémissements qu'il avait fait entendre dans sa prière et

des vœux qu'il avait exprimés dans ses prosternations. Alors la compassion s'empara aussi du cœur du roi; il fut satisfait de ces explications et disposa son esprit à pardonner au derviche. Il dit aussitôt au prince son fils : «Ne détourne pas la tête loin de ce malheureux qui s'est avili[1]. «Lève-toi et accours, auprès de la potence, devant cet homme qui t'a «livré son cœur et qui est ensanglanté. Parle à ce derviche qui te dé«sire. Il a perdu son cœur à cause de toi, rends-le-lui. Sois bienveil«lant envers lui, car il a supporté ta colère; bois avec lui, car il a «goûté ton poison. Prends-le du côté du chemin où il se trouve, et «conduis-le du côté du jardin; amène-le avec toi et conduis-le devant «moi.»

Le jeune prince, autre Joseph, partit pour aller auprès du derviche. Ce soleil à la face de feu se mit en marche pour être en tête-à-tête avec un atome. Cet océan plein des perles les plus belles voulut aller à la recherche d'une goutte d'eau.

Frappez-vous la tête de joie, agitez les pieds et battez des mains[2].

Bref, le jeune prince alla donc sous la potence, lui dont la vue excitait un trouble pareil à celui de la résurrection. Le prince vit le derviche dans le plus grand abattement, le visage renversé sur la poussière. La poussière s'était changée en boue par l'effet du sang de ses deux yeux; un monde entier était plein de ses soupirs. Étant anéanti, perdu, réduit à rien, aurait-il pu se trouver dans un plus fâcheux état? Lorsque le jeune prince eut vu le derviche ainsi tombé dans le sang, des pleurs lui vinrent aux yeux. Il voulut cacher ses larmes à l'armée, mais ce fut inutile. Quand donc il se mit ainsi à pleurer, cent mondes furent gagnés au derviche. En effet, lorsqu'on parvient au véritable amour, l'objet passif de l'amour devient le sujet actif. Oui, si tu es en possession du véritable amour, ton ami viendra te trouver lui-même.

A la fin le jeune prince aussi beau que le soleil appela avec bienveillance le derviche. Celui-ci n'avait jamais entendu la voix du prince; mais il l'avait souvent vu de loin. Lorsqu'il eut levé la tête de dessus

[1] A la lettre : «qui est tombé de son «pied.»

[2] Le vers 4062 paraît être une citation et s'adresser au derviche. Deux de mes manuscrits portent au premier hémistiche زنند, au lieu de زنيد, et au second بركوبند, au lieu de بر زنيد.

la poussière du chemin, il vit face à face le visage du prince; il y eut alors un feu brûlant et un océan d'eau, car il avait beau brûler, il ne communiquait aucune chaleur (au cœur du prince). Ce derviche privé de son cœur était comme un feu qui aurait eu pour voisinage l'Océan. Il porta son âme sur ses lèvres et dit : « Ô prince! puisque « je suis dans cet état, tu peux bien me priver tout à fait de la vie. Tu « n'avais pas besoin d'amener avec toi cette armée. »

Ainsi parla-t-il, et on vit qu'il allait cesser d'exister. En effet, il jeta un cri, il livra son âme et mourut. Lorsqu'il sut qu'il était uni à son bien-aimé, il fut tout à fait annihilé et anéanti. Ceux qui parcourent l'hippodrome de l'amour spirituel savent ce que produit parmi eux l'anéantissement dans l'amour.

Ô toi dont l'existence est *mêlée* avec le néant, et dont le bonheur est *mêlé* à la douleur! tant que tu ne seras pas resté pendant quelque temps dans l'inquiétude, comment pourras-tu apprécier le repos? Tu t'agites comme l'éclair, la main ouverte, et tu es arrêté par des balayures devant un peu de neige. Y songes-tu? Entre vaillamment (dans le chemin spirituel), brûle la raison et livre-toi à la folie. Si tu veux user de cette alchimie, montre-toi au moins une fois. Réfléchis un peu, et, à mon exemple, renonce à toi-même; occupe-toi quelques instants, au dedans de ton âme, de tes propres pensées, en sorte que tu parviennes à la fin à la pauvreté spirituelle (*facr*) et à la perfection du goût de l'abnégation. Quant à moi, qui ne suis resté ni moi ni un autre que moi, ce qu'il y a de bien et de mal en moi vaut mieux que ma raison. Je me suis entièrement égaré loin de moi; je ne trouve à mon état d'autre remède que le désespoir. Lorsque le soleil de la pauvreté spirituelle a brillé sur moi, il a brûlé les deux mondes plus facilement qu'un grain de millet. Lorsque j'ai vu les rayons de ce soleil, je ne suis pas resté isolé; mais la goutte d'eau est retournée à l'Océan. Quoique dans mon jeu j'aïe quelquefois gagné et quelquefois perdu, cependant j'ai fini par tout jeter dans l'eau noire. J'ai été effacé, j'ai disparu; il n'est rien resté de moi-même; je n'ai plus été qu'une ombre, il n'est pas resté de moi le moindre atome. J'étais une goutte perdue dans l'océan du mystère, et actuellement je ne retrouve pas même cette goutte. Quoiqu'il ne soit pas donné à tout le monde de disparaître ainsi,

j'ai pu me perdre dans l'anéantissement avec beaucoup d'autres qui ont été comme moi. Y a-t-il dans le monde, du poisson à la lune, quelqu'un qui ne désire pas être ici perdu?

DEMANDE D'UN DISCIPLE À SON SCHAÏKH ET RÉPONSE DE CELUI-CI. V. 4098.

Un pieux adepte fit un jour à Nûrî cette demande : « Comment « pourrai-je jamais arriver à l'union (mystérieuse avec Dieu)? » — Il y a à traverser pour cela, répondit-il, sept océans de lumière et sept de feu, et à parcourir un chemin fort long. Lorsque tu auras franchi ces sept océans, alors un poisson[1] t'attirera à lui en un instant, poisson tel que, quand il respire de sa poitrine, il attire les premiers et les derniers[2]. Ce poisson merveilleux n'a ni tête ni queue; il se tient au milieu de l'océan paisible de l'indépendance, il entraîne, comme un crocodile, les deux mondes en un instant; il attire sans exception toutes les créatures.

CHAPITRE XLV.

ATTITUDE DES OISEAUX. V. 4104.

Lorsque tous les oiseaux[3] eurent entendu le discours de la huppe, ils baissèrent la tête et eurent le cœur ensanglanté. Ils comprirent tous que cet arc difficile à tendre ne convenait pas à un poignet impuissant. Ils furent donc en grand émoi à cause du discours de la huppe, et un bon nombre d'entre eux moururent même dans le lieu de leur réunion. Quant aux autres, ils se décidèrent au même moment, sans être revenus de leur stupéfaction, à se mettre en route. Ils voyagèrent des années entières par monts et par vaux, et une grande partie de leur vie s'écoula durant ce voyage. Comment pouvoir développer convenablement ce qui leur arriva pendant le chemin? Il faudrait le suivre soi-même un jour pour y jeter un coup d'œil et en voir les sinuosités. Alors on saurait ce que firent ces oiseaux; on apprendrait tout ce qu'ils souffrirent.

[1] Image de Dieu et du Christ, représenté par les premiers chrétiens par un poisson.

[2] Conf. saint Matth. xx, 8, etc.

[3] Au premier hémistiche du vers 4104, des manuscrits portent عالم, au lieu de وادى, et j'adopte cette leçon.

A la fin, un bien petit nombre seulement de toute cette troupe arriva au lieu sublime auquel elle tendait. Ces milliers d'oiseaux disparurent presque tous; quelques-uns seulement parvinrent au but. Les uns furent submergés dans l'Océan, les autres furent anéantis et disparurent. D'autres périrent sur la cime de hautes montagnes, dévorés par la soif, en proie à toutes sortes de maux; d'autres, par l'effet de la chaleur du soleil, eurent leurs plumes brûlées et leur cœur calciné comme la viande grillée; d'autres furent tristement dévorés en un instant par les tigres et les panthères du chemin; d'autres moururent de fatigue dans le désert, les lèvres sèches, accablés qu'ils étaient par la chaleur. D'autres s'entre-tuèrent follement pour un grain; d'autres éprouvèrent toutes sortes de peines et de fatigues, et finirent par rester en route sans pouvoir atteindre leur but. D'autres, stupéfaits par la vue des phénomènes de la route, s'arrêtèrent ensemble au même endroit; d'autres, occupés seulement de curiosité et de plaisir, périrent sans songer à l'objet de leur recherche.

Il ne parvint donc à peine au but que quelques-uns de ces milliers d'oiseaux. Les oiseaux qui s'étaient mis en route remplissaient le monde entier, et il n'en arriva que trente, encore étaient-ils tous ébahis, sans plumes ni ailes, fatigués et abattus, le cœur brisé, l'âme affaissée, le corps abîmé; mais ils virent cette majesté qu'on ne saurait décrire et dont l'essence est incompréhensible, cet être qui est au-dessus de la portée de l'intelligence humaine et de la science. Alors brilla l'éclair de la satisfaction, et cent mondes furent brûlés en un instant. Ils virent réunis des milliers de soleils plus resplendissants les uns que les autres; des milliers de lunes et d'étoiles toutes également belles; ils virent tout cela et ils en furent étonnés; ils furent agités comme le vacillant atome, et ils s'écrièrent : « Ô toi, qui es merveilleux comme le soleil ! « toi dont la majesté l'anéantit comme un simple atome, comment « pouvons-nous nous montrer ici ? Ah ! pourquoi avons-nous inutile- « ment enduré tant de peines dans le chemin ? Nous avons entièrement « renoncé à nous-mêmes, et maintenant nous ne pouvons pas obtenir « ce que nous espérions. Ici cent sphères sont un atome de poussière, « ici peu importe que nous existions ou que nous cessions d'exister. »

Alors tous ces oiseaux qui déjà étaient abattus, et semblables au coq

à demi tué, furent anéantis et réduits à rien, jusqu'à ce qu'un temps opportun arrivât. Enfin, dans ce moment propice, un noble chambellan d'entre les grands officiers de la majesté suprême vint tout à coup. Il vit que, du grand nombre d'oiseaux qui avaient entrepris le voyage, il n'en était resté que trente, vieillis, sans plumes ni ailes, abattus et le corps dans le plus affreux état, sans tête ni pattes, que dis-je, sans corps.

« Çà donc, ô oiseaux! leur dit-il, d'où venez-vous, pourquoi vous « êtes-vous arrêtés ici? Quel est votre nom? Ô vous qui êtes destitués « de tout! quel est le lieu ordinaire de votre résidence? Comment vous « appelle-t-on dans le monde, et que peut-on faire d'une impuissante « poignée de terre *comme vous?* »

« Nous sommes venus ici, répondirent-ils, afin de reconnaître le Si- « morg pour notre roi. L'amour que nous ressentons pour lui a troublé « notre raison. Pour lui, nous avons perdu notre esprit et notre repos. « Il y a longtemps que nous avons entrepris notre voyage. Nous étions « alors des milliers, et trente seulement d'entre nous sont arrivés à « cette cour sublime. Nous sommes venus de bien loin, espérant péné- « trer auprès de cette majesté suprême. Comment ce roi pourrait-il « dédaigner la peine que nous avons éprouvée? Ah non! il ne man- « quera pas de nous regarder à la fin d'un œil de bienveillance. »

« Ô vous qui avez la tête troublée! leur répondit le chambellan, vous « qui vous êtes baignés dans le sang de votre cœur comme la rose, que « vous soyez ou que vous ne soyez pas dans l'univers, le roi n'en existe « toujours pas moins éternellement. Des milliers de mondes pleins de « créatures sont comme une fourmi à la porte de ce roi. Vous n'avez « que des gémissements à faire entendre. Retournez donc en arrière, « ô vile poignée de terre! »

Tous ces oiseaux furent tellement désespérés de ce discours qu'ils devinrent immobiles de stupeur. Ils dirent néanmoins : « Ce grand roi « nous rejettera-t-il ignominieusement dans le chemin? Mais l'ignominie « peut-elle avoir lieu de sa part à l'égard de quelqu'un, et, si elle a lieu, « ne se change-t-elle pas en honneur? »

V. 4154. DISCOURS ALLÉGORIQUE DE MAJNÛN.

Majnûn dit une fois : « Si tous les habitants de la terre célébraient « continuellement mes louanges, je voudrais ne les accepter de per- « sonne; je me contente en ce genre des injures de Laïla. En effet, une « de ses injures vaut mieux pour moi que cent compliments d'une autre « personne. Je préfère son nom au royaume des deux mondes. »

« Je t'ai dit, mon cher, ma façon de penser. Si l'avilissement a lieu, « quel mal en résultera-t-il ? »

« L'éclair de la gloire se montre, ajouta le chambellan, et il enlève « la raison de toutes les âmes. Quel avantage y a-t-il que l'âme soit « brûlée par cent douleurs? quel avantage y a-t-il en cet instant à la « grandeur ou à la bassesse ? »

Ces oiseaux, enflammés d'amour, dirent encore : « Nos âmes sont dé- « vorées par le feu. Comment le papillon pourra-t-il se sauver du feu, « puisque le feu lui plaît pour sa demeure ? Quant à nous, nous vou- « lons être anéantis par le feu. Si l'ami que nous recherchons ne nous « gratifie pas de son union, et si nous ne pouvons actuellement avoir « accès auprès de celui que désire notre cœur, nous ne saurions cepen- « dant nous informer ailleurs du chemin qui doit nous y conduire. »

V. 4164. FIN DE L'HISTOIRE DES OISEAUX.

Tous les oiseaux du monde voulurent élucider l'histoire du papillon. « Ô faible insecte! lui dirent-ils, jusques à quand te joueras-tu de ta « noble vie ? Puisque ton union avec la bougie ne peut avoir lieu, ne « livre pas follement ta vie pour une chose impossible. »

Le papillon, troublé et malheureux de ce discours, répondit : « J'ap- « précie ce que vous me dites, mais mon cœur est pris pour toujours. « Si je ne parviens pas jusqu'à la bougie, je lui demanderai au moins « (ce dont j'ai besoin). »

Tous les hommes sont entrés dans l'amour de l'être (par excellence), et ils ont été ainsi complétement plongés dans la peine, qui en est le résultat.

Bien que la satisfaction dépassât toute limite, il y eut une nouvelle manifestation de la faveur céleste.

Le chambellan de la grâce vint leur ouvrir la porte, puis il ouvrit encore cent rideaux, les uns après les autres. Alors un monde (nouveau) se présenta sans voile à ces oiseaux : la plus vive lumière[1] éclaira cette manifestation. Tous s'assirent sur le *masnad* de la proximité, sur la banquette[2] de la majesté et de la gloire. On mit devant eux un écrit en leur disant de le lire jusqu'au bout. Or cet écrit devait leur faire connaître par allégorie leur état désolé.

JOSEPH RECONNU PAR SES FRÈRES. V. 4176.

Joseph, que les astres adoraient[3], fut vendu par ses dix frères. L'Égyptien Malik le leur acheta à bon marché; mais il voulut avoir un reçu d'eux. Il exigea donc ce reçu des frères de Joseph sur le lieu même, et il fit certifier la vente par les dix frères. Quand 'Azîz d'Égypte[4] l'eut acheté à son tour, le fatal reçu tomba entre les mains de Joseph. A la fin, lorsque Joseph fut revêtu du pouvoir royal, ses dix frères vinrent en Égypte. Ils ne le reconnurent pas, et ils se prosternèrent devant lui. Ils s'offrirent en esclavage pour obtenir les moyens d'exister; ils renoncèrent à l'*eau* (l'honneur) pour avoir du *pain*. Joseph le véridique leur dit alors : « Ô hommes! j'ai en ma possession un écrit « en langue hébraïque. Personne ne sait le lire; si vous pouvez le dé« chiffrer je vous donnerai beaucoup d'or. » Tous lisaient en effet l'hébreu, et ils répondirent, contents et empressés : « Sire, montre-nous cet écrit. »

Qu'il est aveugle dans son esprit celui qui, par orgueil, ne reconnaîtra pas là son histoire par rapport à Dieu!

Joseph leur remit donc leur propre écrit, et aussitôt un tremblement convulsif s'empara de leur corps. Ils ne purent lire une seule ligne de cet écrit, ni en déchiffrer la moindre particularité. Tous restèrent dans la douleur et l'affliction, préoccupés de l'affaire de Joseph. Leur langue devint muette tout à coup, et leur âme fut tourmentée par ce fâcheux incident.

[1] نور النور, c'est-à-dire proprement, *lumière de lumière*.

[2] *Banquette* est l'équivalent de *masnad*. J'emploie à dessein ce mot, au lieu de *trône*, par lequel on rend plus ordinairement *sarîr*, pour faire entendre qu'ils partagèrent le siége du Simorg, qui, d'après l'usage général de l'Orient, devait pouvoir contenir plusieurs personnes.

[3] A lettre : « pour lequel les astres brûlèrent le *sipand*. »

[4] Le Putiphar de l'Écriture.

« Vous paraissez interdits, leur dit Joseph; pourquoi rester muets « lorsqu'il s'agit de lire cet écrit ? »

« Nous aimons mieux être mis à mort tout de suite, répondirent-ils « tous ensemble, plutôt que de lire cet écrit et d'avoir ensuite la tête « tranchée. »

Ainsi, lorsque les trente oiseaux amaigris eurent lu le contenu de l'écrit qui leur avait été remis pour leur instruction, ils y trouvèrent complétement consigné tout ce qu'ils avaient fait.

Ce fut en effet très-dur pour les frères de Joseph, alors esclaves, d'avoir à regarder cet écrit. Ils étaient allés et avaient fait un long voyage pour retrouver ce Joseph qu'ils avaient jeté dans le puits. Ils avaient brûlé dans l'ignominie l'âme de Joseph, et ils le voyaient actuellement briller en un rang éminent.

Tu ne sais donc pas, ô insignifiant faquir! que tu vends un Joseph à chaque instant? Lorsque Joseph sera ton roi et qu'il sera le premier et le chef, tu finiras par venir devant lui comme un mendiant affamé et nu [1].

L'âme de ces oiseaux s'anéantit entièrement de crainte et de honte, et leur corps, *brûlé*, devint comme du charbon en poussière. Lorsqu'ils furent ainsi tout à fait purifiés et dégagés de toute chose, ils trouvèrent tous une nouvelle vie dans la lumière du Simorg [2]. Ils devinrent ainsi de nouveaux serviteurs, et furent une seconde fois plongés dans la stupéfaction. Tout ce qu'ils avaient pu faire anciennement fut purifié et même effacé de leur cœur. Le soleil de la proximité darda sur eux ses rayons, et leur âme en fut resplendissante. Alors dans le reflet de leur visage ces trente oiseaux (*sî morg*) mondains contemplèrent la face du Simorg *spirituel* [3]. Ils se hâtèrent de regarder ce Simorg, et ils s'assurèrent qu'il n'était autre que *sî morg* [4]. Tous tombèrent alors dans la stupéfaction; ils ignoraient s'ils étaient restés eux-mêmes ou s'ils

[1] Ce passage, à partir du vers 4200 jusqu'au vers 4300, a été publié et traduit par Silv. de Sacy dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 307 et suiv. mais on verra que mon texte et ma traduction diffèrent quelquefois, et je crois avec raison.

[2] « In lumine tuo videbimus lumen. » (Ps. xxxv, 10.)

[3] Comme l'a fait observer Silv. de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 311, les trente oiseaux représentent les choses visibles, les créatures, et le Simorg, les invisibles, le Créateur.

[4] Les trente oiseaux, c'est-à-dire, « eux-« mêmes. »

étaient devenus le Simorg. Ils s'assurèrent enfin qu'ils étaient véritablement le Simorg et que le Simorg était réellement les trente oiseaux (*sî morg*). Lorsqu'ils regardaient du côté du Simorg ils voyaient que c'était bien le Simorg qui était en cet endroit, et, s'ils portaient leurs regards vers eux-mêmes, ils voyaient qu'eux-mêmes étaient le *Simorg*. Enfin, s'ils regardaient à la fois des deux côtés, ils s'assuraient qu'eux et le Simorg ne formaient en réalité qu'un seul être. Ce seul être était Simorg, et Simorg était cet être. Personne dans le monde n'entendit jamais rien dire de pareil. Alors ils furent tous plongés dans l'ébahissement, et ils se livrèrent à la méditation sans pouvoir méditer. Comme ils ne comprenaient rien à cet état de choses, ils interrogèrent le Simorg sans se servir de la langue; ils lui demandèrent de leur dévoiler le grand secret, de leur donner la solution du mystère de la pluralité et de l'unité des êtres[1]. Alors le Simorg leur fit, sans se servir non plus de la langue, cette réponse : « Le soleil de ma majesté, dit-il, est un « miroir ; celui qui vient s'y voit dedans, il y voit son âme et son corps, « il s'y voit tout entier. Puisque vous êtes venus ici trente oiseaux, vous « vous trouvez trente oiseaux (*sî morg*) dans ce miroir. S'il venait en« core quarante ou cinquante oiseaux, le rideau qui cache le Simorg « serait également ouvert. Quoique vous soyez extrêmement changés, « vous vous voyez vous-mêmes comme vous étiez auparavant. »

Comment l'œil d'une créature pourrait-il arriver jusqu'à moi? Le regard de la fourmi peut-il atteindre les Pléiades? A-t-on jamais vu cet insecte soulever une enclume, et un moucheron saisir de ses dents un éléphant? Tout ce que tu as su ou vu n'est ni ce que tu as su ni ce que tu as vu, et ce que tu as dit ou entendu n'est pas non plus cela. Lorsque vous avez franchi les vallées du chemin spirituel, lorsque vous avez fait de bonnes œuvres, vous n'avez agi que par mon action, et vous avez pu ainsi voir la vallée de mon essence et de mes perfections. Vous avez bien pu, vous qui n'êtes que trente oiseaux, rester stupéfaits, impatients et ébahis; mais moi je vaux bien plus que trente oiseaux (*sî morg*), car je suis l'essence même du véritable Simorg. Anéantissez-vous donc en moi glorieusement et délicieusement, afin de vous retrouver vous-mêmes en moi.

[1] A la lettre : « du *nous* et du *tu*. »

Les oiseaux s'anéantirent en effet à la fin pour toujours dans le Simorg; l'ombre se perdit dans le soleil, et voilà tout.

J'ai discouru tant que ces oiseaux ont été en marche; mais mon discours est arrivé à ce point qu'il n'a plus ni tête ni queue; aussi dois-je le terminer ici. La voie reste ouverte, mais il n'y a plus ni guide, ni voyageur.

V. 4233. AUTRE ANECDOTE SUR HALLÂJ.

Lorsque Hallâj fut entièrement consumé par le feu qu'on avait allumé pour lui, un sofi brûlant d'amour de Dieu arriva par hasard, un bâton à la main, et s'assit sur le tas de cendres auquel avait été réduit Hallâj. Puis il ouvrit la bouche et agita pour parler sa langue pareille à la flamme, au point que la cendre en fut remuée. Il dit alors aux personnes présentes. Répondez-moi d'une manière précise et dites-moi où est Hallâj, qui a dit : « Je suis la vérité (Dieu) ? »

Tout ce que tu as dit et tout ce que tu as entendu, tout ce que tu as su et tout ce que tu as vu, tout cela n'est pas même le commencement de ce que tu dois savoir. Anéantis-toi, puisque l'habitation ruinée du monde n'est pas ta place. Il te faut chercher le tronc de l'arbre ; il doit te suffire, peu importe que les branches existent ou n'existent pas. Le soleil véritable brille toujours, ne le considère ni comme un atome ni comme une ombre[1].

V. 4241. L'IMMORTALITÉ APRÈS L'ANÉANTISSEMENT.

Lorsque cent mille générations (représentées par ces oiseaux) hors du temps antérieur et postérieur furent arrivées, alors ces oiseaux mortels se livrèrent spontanément à un total anéantissement, et lorsque tous ces oiseaux qui étaient hors d'eux-mêmes furent revenus à eux, ils parvinrent à l'immortalité après l'anéantissement. Jamais homme, ni jeune ni vieux, ne put parler *convenablement* de la mort ni de l'immortalité. De même que ces choses sont loin de ta vue, ainsi leur description est au delà de toute explication et de toute définition. Mais

[1] Au second hémistiche du vers 4240, un de mes meilleurs manuscrits porte است, au lieu de مان.

mes lecteurs veulent au moins l'explication allégorique de l'immortalité qui succède à l'anéantissement. Comment les satisfaire? Il faudrait écrire sur ce sujet un nouveau livre.

Tant que tu es dans l'existence ou dans le néant, comment pourrais-tu mettre le pied en ce lieu? Mais lorsque, ô ignorant! tu n'es plus arrêté dans ta route par l'existence ou par le néant, tu entres comme dans un songe et tu vois ce qui a eu lieu au commencement et à la fin; et, en connaissant la fin, vois-en l'avantage. Un germe est nourri au milieu de cent honneurs et soins pour devenir un être intelligent et agissant. On l'a instruit de ses propres secrets, on lui a donné les connaissances nécessaires; puis la mort est venue tout effacer, et elle a jeté cette grandeur dans l'abaissement. Cet être est devenu la poussière du chemin et a été plusieurs fois anéanti. Mais au milieu de cet anéantissement il a appris cent secrets qu'il ignorait. Alors on lui a donné l'immortalité tout entière, et il a reçu l'honneur au lieu de l'avilissement, qui était son partage. Sais-tu ce que tu possèdes? Rentre enfin en toi-même et réfléchis. Tant que ton âme n'est pas au service du roi *éternel*, comment t'acceptera-t-il ici? Tant que tu ne trouveras pas l'abaissement du néant, tu ne verras jamais l'élévation de l'immortalité. On te jette d'abord dans la route *spirituelle* avec avilissement, puis on t'élève avec honneur.

LE VIZIR COMPATISSANT. V. 4263.

Il y avait un roi qui possédait le monde entier; les sept climats, en effet, lui obéissaient. Il était un autre Alexandre par son pouvoir : ses armées remplissaient le monde de l'un à l'autre *Caf*[1]. Son éclat donnait à la lune celui de ses deux faces[2], qu'elle courbait vers la terre devant ce roi, lequel avait un ministre distingué par son mérite, qui s'étendait

[1] قاف ou كوه قاف (mont *Caf,* d'où *Caucase*) est le nom que les musulmans donnent aux montagnes qu'ils supposent entourer le monde et borner les deux horizons; être la résidence des divs, des jinns (génies) et des paris (fées), et spécialement du Simorg, ainsi qu'on le voit dans ce poëme. Selon le *Gul o sanaubar,* roman hindoustani, dont j'ai donné la traduction dans la *Revue orient. et amér.* 1861, la capitale de la région de Koh-câf est واقاف, *Wâcâf,* et il faut traverser les sept océans pour y arriver.

[2] Au premier hémistiche du vers 4265, au lieu de دوزخ, un de mes meilleurs manuscrits porte دو رخ, leçon qui me paraît préférable, à cause du jeu de mots.

aux plus petites choses. Cet excellent ministre avait un enfant, sur le visage duquel toute la beauté du monde semblait s'être fixée. Personne ne vit jamais un être aussi charmant ni ayant autant de dignité. Cet enfant, qui donnait de l'éclat au *jour* même, ne pouvait sortir de *jour*, à cause de l'effet que produisait sa grande beauté. Si par hasard cette lune se montrait en effet de jour, l'agitation du moment de la résurrection se manifestait. Il n'a jamais paru dans le monde un être aussi parfait; on ne vit jamais dans le laps des siècles une créature plus aimable. Le visage de cet enfant était pareil au soleil, et les boucles de ses cheveux avaient l'odeur et la couleur du musc : elles étaient comme une ombrelle noire pour son soleil. N'eussent été ses lèvres, l'eau de la vie aurait été tarie[1]. Au milieu de ce soleil qui charmait les cœurs, sa bouche était aussi petite qu'un atome, et jetait ainsi le trouble parmi les hommes. Trente étoiles[2] s'y cachaient dans l'intérieur. Lorsqu'une telle étoile se montrait dans le monde, comment trente étoiles pouvaient-elles se cacher dans un atome? Ses boucles de cheveux retombaient sur l'élégant coussin sur lequel il se reposait, et descendaient gracieusement sur ses épaules; la frisure (*schikan*) de la chevelure de cet enfant au corps d'argent mettait instantanément en déroute (*schikan*) les rangs des hommes de cent mondes. Ses boucles de cheveux ombrageaient aussi ses joues, et chaque cheveu en particulier offrait cent merveilles. Ses sourcils avaient la forme d'un arc, jamais bras n'en souleva un pareil. Ses narcisses (yeux) étaient ravissants; et pour charmer les cœurs ils avaient exécuté cent sorcelleries par chaque cil. Ses rubis (lèvres) étaient la source de la fontaine de la vie, doux comme du sucre et plus frais que l'herbe verte. La beauté vermeille de son visage et ses moustaches naissantes représentaient le perroquet de la source de l'océan de la perfection. Quel est l'insensé qui oserait parler de ses dents? Qui est-ce qui a préféré le diamant de la mine à leur excellence? Son éphélide musquée était le point du *jîm* de *jamâl*[3] (beauté); le *passé* et le *futur* avaient fait de lui le *présent*. Si je faisais la description de la beauté de ce charmant enfant pendant une vie en-

[1] A la lettre : «aurait eu les lèvres sèches.»

[2] C'est-à-dire, «ses dents.»

[3] Pour comprendre le jeu de mots de ce passage, il faut se rappeler que le mot arabe جمال *beauté*, commence par la lettre ج *jîm*.

tière, pourrais-je jamais la terminer? Bref, le roi était fou de cet enfant et hors de lui par l'effet de sa vive affection. Ce roi, excellent et tout-puissant, devint comme le *croissant de la lune* à cause de l'amour qu'il ressentait pour cette *pleine lune*. Il était tellement absorbé par ce sentiment qu'il n'avait pas la conscience de sa propre existence. S'il restait un instant loin de lui, son cœur troublé faisait couler de ses yeux un ruisseau de sang. Sans lui, il n'avait pas un moment de repos; et, hors de son amour, il n'avait pas de patience pendant le moindre espace de temps. Il ne passait pas un instant sans lui ni jour ni nuit; il était son compagnon intime jour et nuit. Il le faisait asseoir auprès de lui tout le jour jusqu'à la nuit, et il disait ses secrets à ce visage de lune. La nuit noire avait beau arriver, mais ni sommeil ni repos n'existaient pour le roi. Cet enfant dormait devant le roi, et le roi regardait avec admiration son beau visage. Il était éclairé toute la nuit par le flambeau de cet être séduisant. Le roi regardait donc ce visage de lune et répandait chaque nuit des larmes de sang. Tantôt il jetait des roses sur son visage, tantôt il enlevait la poussière de ses cheveux. Tantôt, par l'effet de son affliction amoureuse, il faisait tomber sur ses joues, comme la pluie du haut des nuages, des larmes abondantes. Tantôt il fêtait cette lune, tantôt il la plaisantait agréablement. Il ne la laissait pas aller un instant loin de lui, car sa présence lui était nécessaire.

Il est étonnant que cet enfant pût ainsi rester auprès du roi, mais c'est qu'il avait le pied lié (pour ainsi dire) par la crainte du Khosroès. En effet, s'il avait un instant quitté sa ceinture, le roi lui aurait, par jalousie, retranché la tête du corps. Si le père ou la mère de cet enfant voulaient le voir un instant, ils n'osaient le faire, pour ne pas déplaire au roi, et pour éviter les observations multipliées auxquelles leur visite aurait pu donner lieu.

Or il y avait dans le voisinage du roi une jeune fille au visage de soleil, aussi belle qu'une peinture. Le tout jeune homme en devint amoureux ; il fut ardent comme le feu à son égard. Une nuit, il s'arrangea pour passer la nuit avec elle, et il prépara une fête aussi belle que son visage. Il s'assit en secret avec elle sans le roi ; car, par hasard, le roi était ivre cette nuit. A minuit, le roi encore demi-ivre descendit

de son lit, un poignard à la main. Il chercha le jeune homme et ne le trouva pas. Il arriva enfin là où il était avec la jeune fille, et il comprit facilement qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre. A cette vue, le feu de la jalousie fit irruption dans le cœur de ce roi célèbre. En ce moment, lui, grand monarque, ivre et amoureux, étonné que cet enfant pût aimer quelqu'un autre que lui, dit en lui-même : « Puisqu'il a choisi « cette personne de préférence à un roi tel que moi, il est un insensé. « Tout ce que j'ai fait à son égard, personne ne le fit jamais envers qui « que ce fût; et c'est ainsi qu'il agit en échange du bien que je lui ai « fait. Schirin agit de même en préférant Koh-kan [1]. Les clefs de mes « trésors sont en ses mains; les gens les plus élevés du monde sont au- « dessous de lui ; il est constamment mon confident et mon intime; il « connaît mes peines et leur remède, et voilà qu'à présent il s'assied « en secret avec une mendiante; mais je veux à l'heure même délivrer « de lui le monde [2]. » Le roi parla ainsi et donna ordre de lier fortement ce jeune homme. Sa couleur argentée devint, au milieu de la poussière du chemin, par l'effet de la canne du roi, pareille à l'indigo [3]. Puis le roi ordonna de dresser l'échafaud et de faire mourir ce jeune homme au milieu de la plate-forme. « Arrachez-lui d'abord la peau, dit- « il, puis empalez-le, sens dessus dessous, afin que lorsqu'on aura été « dans l'intimité du roi on ne fasse jamais plus attention à personne « autre. » On chercha d'abord en vain le jeune homme; mais à la fin on le trouva où il était et on l'enleva, lui malheureux et désolé, pour enfoncer sa tête ivre au pal.

Le vizir, instruit de la position de son fils, jeta de la terre sur sa tête et dit : « Ô âme de ton père! quel est donc ce mécompte qui a « eu lieu dans ton chemin? par quelle coïncidence le roi est-il devenu « ton ennemi ? »

Or dix jeunes esclaves du roi étaient chargés d'exécuter la sentence

[1] کوه کن, *koh-kan*, signifie proprement *tranche-montagne*, et c'est le surnom qu'on a donné à Farhad, auteur, dit-on, des sculptures de Bé-sitûn (ou Béhistûn), et amant de Schîrin ou Irène, femme de Khusrau Parviz, roi de Perse, et fille de l'empereur byzantin Maurice.

[2] Les traductions hindoustanie et turque ne laissent aucun doute sur le sens du second hémistiche du vers 4320.

[3] A cause des coups qu'il en avait reçus. Il paraît que خام est ici pour فام, *couleur*.

de mort. Le vizir arriva, le cœur triste et navré; il donna à chacun d'eux un diamant[1], si beau qu'il pouvait servir de lampe pendant la nuit. « Le roi s'est enivré cette nuit, leur dit-il, et ce jeune homme « n'est pas coupable comme il le croit. Lorsque cet illustre souverain « sera revenu à lui, il se repentira d'avoir donné cet ordre, et en sera « très-agité. Alors laissera-t-il vivant un seul des cent esclaves qui au- « raient contribué à l'exécuter? » Mais, dirent-ils alors : « Si le roi vient « et qu'il ne trouve personne pour obtempérer à ses ordres, il fera aussi- « tôt couler un ruisseau de notre sang, puis il nous placera sur le pal « la tête en bas. »

Alors le vizir fit sortir un meurtrier de la prison, puis il lui fit arracher la peau comme à une gousse d'ail. Il l'attacha sens dessus dessous au pal, et par son sang il rendit la terre couleur de rose. Il fit cacher le jeune homme (objet de l'animadversion du roi) en attendant que le bonheur (du monde[2]) se montrât de nouveau pour lui de derrière le rideau.

Le lendemain, quand le roi fut remis de son ivresse, son cœur brûlait néanmoins encore de colère. Il appela donc les jeunes exécuteurs et leur dit : « Comment avez-vous traité ce chien? — Nous l'avons, répon- « dirent-ils, solidement empalé au milieu de la plate-forme. Nous lui « avons arraché entièrement la peau, et il est actuellement sens dessus « dessous sur le pal. »

Lorsque le roi eut entendu la réponse de ces dix jeunes esclaves, il en fut content. Il donna à chacun d'eux une belle robe d'honneur, il les éleva en grade et leur accorda des distinctions. Puis il dit : « Laissez « le coupable pendant quelque temps encore sur le pal, dans l'état avi- « lissant et malheureux où il est, afin que ses contemporains prennent « exemple par ce qui est arrivé à cet impur et inutile serviteur. »

Les gens de la ville n'eurent pas plutôt entendu le récit de cet événement qu'ils en furent tout attristés. Ils vinrent en grand nombre

[1] Le mot دُرّ, du texte persan, signifie proprement *perle;* mais le contexte prouve qu'il est plutôt pris ici dans le sens de *diamant,* et, en effet, la traduction hindoustanie le rend par رتن, et la traduction turque par جوهر.

[2] جهان est le synonyme persan du mot arabe عالم, *monde,* et, comme ce dernier, il prend plusieurs autres significations dérivées de la première, y compris, je pense, celle de *bonheur.*

pour voir le patient, mais personne ne le reconnut. Ils aperçurent un corps ensanglanté dont on avait arraché la peau et qu'on avait empalé sens dessus dessous. Tous ceux, grands ou petits, qui le virent en cet état, versèrent des larmes de sang abondantes comme la pluie. Le deuil de ce beau jeune homme eut lieu tout le jour jusqu'à la nuit; la ville fut pleine de douleur, de regret et de soupirs.

Après quelques jours, le roi, privé de son ami, se repentit de son action. Sa colère se calma et son amour reprit plus de violence. L'amour fit une fourmi de ce roi à cœur de lion. Un tel roi, avec un tel jeune homme semblable à Joseph, assis jour et nuit en agréable tête-à-tête, ce roi, dis-je, qui était toujours en gaieté par le vin de l'union, comment aurait-il pu rester dans l'affreuse ivresse de l'absence? A la fin il ne put se contenir un instant de plus, et ne fut désormais occupé qu'à pleurer continuellement. Il brûlait son âme par la douleur de l'absence; il était impatient et sans repos à cause du désir *qui occupait son cœur*. Il se livra au repentir le plus amer; il remplit ses yeux de sang et jeta sur sa tête la poussière du chemin. Il prit des vêtements bleus (de deuil) et les serra contre sa poitrine. Il s'assit au milieu de la cendre et du sang. A partir de ce temps, il ne mangea ni ne but, et le sommeil quitta ses yeux ensanglantés. Lorsque la nuit vint, le roi sortit et fit retirer d'autour du pal les étrangers. Il alla tout seul sous l'échafaud de l'adolescent, réfléchissant à ce qui s'était passé. Lorsque le souvenir lui vint en détail de cette malheureuse affaire ses soupirs s'élevèrent (pour ainsi dire) de l'extrémité de chacun de ses poils. Une douleur illimitée s'empara de son cœur; à chaque instant un deuil nouveau eut lieu pour lui. Il pleura beaucoup sur la tête de ce jeune homme qu'il avait fait mourir, et, de son sang, à plusieurs reprises il se frotta le visage. Il se jeta par terre et il déchira d'une main le dos de son autre main. Si quelqu'un avait pu tenir compte de ses larmes, il aurait vu qu'elles étaient beaucoup plus nombreuses que les gouttes d'eau de cent averses de pluie. Il resta ainsi seul toute la nuit jusqu'au jour, comme une bougie, dans les larmes et le brûlement. Lorsque le zéphyr du matin soufflait, le roi se retirait avec ses confidents. Il se retirait du milieu de la poussière et de la cendre dans une douleur incessante. Après quarante jours et quarante nuits, le roi, d'éminente

dignité, se montra comme Moïse[1] et ne cessa d'aller sous l'échafaud, malade qu'il était de souci. Personne n'osa pendant ces quarante jours et ces quarante nuits ouvrir la bouche pour lui parler. Après quarante nuits et quarante jours passés sans boire ni manger, il vit en songe ce jeune homme dont le visage, pareil à la lune, était inondé de pleurs et le corps plein de sang de la tête aux pieds.

« Ô charmant jeune homme! lui dit le roi, toi dont la vue dilate mon « âme, pourquoi es-tu ainsi plongé dans le sang de la tête aux pieds? » — « Je suis dans le sang, répondit-il, à cause de ton amitié, ou plutôt « parce que tu y as été infidèle. Tu m'as fait écorcher tout vif, moi « innocent. Est-ce être fidèle à l'amitié, ô roi? Un ami agit-il ainsi avec « son ami? Je veux être infidèle, si jamais infidèle a agi comme toi. « Qu'ai-je fait pour être empalé, pour avoir la tête tranchée et être « mis sens dessus dessous? Je détourne actuellement mon visage de toi, « et jusqu'à la résurrection je demanderai justice contre toi. Quand le « tribunal de la justice suprême sera ouvert, le Très-Haut exigera qu'il « me soit fait justice contre toi. »

Lorsque le roi eut entendu le discours de cette lune, il se réveilla tout de suite le cœur ensanglanté. L'émotion dominait son cœur et son âme; à chaque instant sa peine était plus vive. Il finit par perdre la raison et l'intelligence, il devint languissant[2], et le chagrin ne le quitta plus. Il ouvrit la maison de la folie et se mit à pousser de nombreux soupirs. « Ô toi, disait-il, qui es l'objet de mon inutile affection! mon « esprit et mon cœur ont été ensanglantés à cause de toi. Ô toi qui m'as « fait perdre la raison, et qui ensuite as été tristement mis à mort par « mes ordres! qui est-ce qui, comme moi, s'est frappé lui-même? qui « est-ce qui a fait de sa propre main ce que j'ai fait moi-même? Il con- « vient que je sois plongé dans le sang, puisque j'ai fait périr l'objet de « mon amour. Regarde à la fin où tu es, ô mon enfant! et ne tire pas « une barre (d'encre) sur mon amitié. Ne me rends pas le mal pour le

[1] Moïse resta pendant quarante jours, loin des Israélites, dans la contemplation de Dieu, et ce fut durant ce temps qu'eut lieu l'adoration du veau d'or. (Conf. *Ex.* xxiv, 18, et *Coran*, ii, 48.)

[2] Au lieu de la leçon du texte imprimé, ضعف در پیوست, dans le second hémistiche du vers 4386, un de mes meilleurs manuscrits porte ضعف غالب گشت, et j'ai suivi cette leçon dans ma traduction.

« mal que je t'ai fait, car je me le suis fait en réalité à moi-même. Je « suis stupéfait et attristé à cause de toi; je mets de la poussière sur « ma tête en me tenant sur la poussière du chemin où je t'ai perdu. « Ô ma vie! où te chercherai-je? Aie compassion de mon cœur ébahi. Si « tu as été cruellement traité par moi et si je t'ai manqué de fidélité, « toi qui es fidèle, ne me traite pas méchamment. Si j'ai fait couler par « sottise le sang de ton corps, combien de fois n'as-tu pas fait couler « celui de mon cœur, ô mon enfant? J'étais ivre quand je commis ce « crime; comment se fait-il que le destin m'ait poussé à une telle chose? « Actuellement que tu as disparu tout à coup de devant moi, comment « pourrai-je vivre sans toi dans le monde? Puisque, privé de toi, je ne « suis plus moi-même, je n'ai plus à vivre que quelques moments. Privé « qu'il est de toi, le roi fait arriver son âme au bord de ses lèvres, afin « de l'offrir pour le prix de ton sang. Je ne crains pas la mort, mais je « crains le malheur dans lequel je me suis plongé. Si je sollicitais éter« nellement le pardon pour ce crime, je n'oserais l'espérer. Plût à Dieu « qu'on me coupât la gorge avec un cimeterre, et que la peine et l'afflic« tion que j'éprouve s'éloignassent de mon cœur!

« Ô mon Créateur! mon âme a brûlé dans ce trouble profond; elle a « été entièrement consumée par la douleur. Je n'ai ni la force ni le « courage de supporter la séparation; aussi mon âme brûle-t-elle de « désir. Ôte-moi la vie par compassion, ô distributeur de la justice! car « je ne puis plus la supporter. »

Le roi parla ainsi, puis il garda le silence et tomba en défaillance au milieu de son silence. A la fin, le courrier de la faveur divine arriva, et l'action de grâce put avoir lieu après la plainte. En effet le vizir était caché au lieu même où le roi se livrait à une douleur qui dépassait toute limite. Il avait tenu le jeune homme tout prêt pour cette éventualité, et, au moment qu'il jugea favorable, il le fit paraître devant le roi du monde. L'adolescent sortit de derrière le rideau comme la lune de dessous le nuage, et il se présenta au roi avec sa tunique et son épée. Il se prosterna par terre devant le roi, et il répandit des larmes aussi abondantes que la pluie.

Comment peindrai-je le moment où le roi vit cette lune? Il tomba dans la poussière et le jeune homme dans le sang. Qui peut savoir

comment eurent lieu ces choses étonnantes? Tout ce que je pourrais dire de plus ne doit pas plus se dire qu'on ne peut percer la perle qui est au fond de l'abîme. En effet, lorsque le roi fut ainsi délivré de la peine de la séparation, il entra avec son esclave dans une pièce retirée. Personne désormais n'est au courant des choses secrètes qui se passent entre eux, car les rivaux n'ont pas accès en ce lieu. Ce n'est qu'un aveugle qui a pu voir et un sourd qui a pu entendre. Qui suis-je pour développer ce que celui-ci dit et que cet autre entendit, et pour tracer à l'esprit l'explication de cette histoire? Comment exposerais-je la chose, moi qui ne suis pas parvenu au degré suprême de la connaissance? Je frappe mon corps, harassé à cette poursuite, tandis que, si mes chefs (spirituels[1]) le voulaient bien, ils me donneraient cette explication.

Actuellement j'ai terminé mon discours; je n'ai pas autre chose à dire. Salut.

ÉPILOGUE. V. 4424.

Ô Attar (parfumeur)! tu as répandu constamment dans le monde le contenu de la vessie du musc des secrets. Les horizons du monde sont remplis de tes parfums (*'atr*), et les amants qui habitent le monde sont pleins de trouble à cause de toi. Tantôt tu pousses les soupirs du pur amour, tantôt tu fais entendre des plaintes auprès du rideau qu'assaillent les véritables amants. Tes vers leur offrent un capital; puissent-ils s'en parer comme d'un bijou! Ceci est ton sceau comme la lumière est le sceau du soleil, c'est à savoir : « le Langage des oiseaux (*Mantic uttaïr*) » et « les Séances des oiseaux (*Macâmât uttiyûr*[2]). » Ce sont les séances (ou

[1] Quoique Mahomet ait dit : لا رهبانية في الاسلام « il n'y a pas de vie monastique « dans l'islamisme, » on n'ignore pas que, outre les faquirs ou derviches indépendants quant à leur conduite particulière, mais qui appartiennent tous à des confréries soumises à des supérieurs, il y a chez les musulmans de véritables moines qui vivent en communauté. (Voyez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.)

[2] Dans plusieurs manuscrits, le *Mantic uttaïr* se divise en deux parties, dont la seconde porte ce dernier titre.

les stations) du chemin de la stupéfaction, ou, peut-être mieux, le diwân (recueil de poésies) du vertige.

Entre avec amour dans ce diwân, livre avec abandon ton âme, et introduis-toi dans ce palais. Dans un tel hippodrome, où l'âme ne s'est pas montrée, dans cet hippodrome qui ne fut même jamais visible, si tu n'entres pas avec affection, tu n'en apercevras pas même la poussière. Lorsque le *Duldul*[1] de ton amour vient à galoper, si tu désires quelque chose, agis en conformité de ton désir. Tant que le dégoût (des choses du monde) ne sera pas ta nourriture, comment ton cœur ébahi pourra-t-il vivre? Excite en toi le sentiment de l'amour, car il est le remède à tes maux, il est le remède de l'âme dans les deux mondes. Ô toi qui es en marche dans le chemin spirituel! ne lis pas mon livre comme une production poétique ou de magisme, mais lis-le comme se rapportant à l'amour spirituel, et juge, par une seule sensation de ton amour, de ce que peuvent être mes cent douleurs amoureuses. Celui-là lancera jusqu'au but la boule du bonheur, qui lira (mon livre) animé de cet amour. Laisse là l'abstinence et la vulgarité; il ne faut ici que l'amour, oui, l'amour et le renoncement. Quiconque possède cet amour, qu'il n'ait pas d'autre remède que de renoncer à son âme. Il faut que l'homme (de la voie spirituelle) soit altéré, affamé et sans sommeil, et tellement altéré qu'il ne puisse de toute éternité parvenir à apaiser sa soif.

Celui qui n'a pas goûté le parfum de mon discours n'a pas eu le moindre accès dans le chemin des amants. Celui au contraire qui l'aura lu avec soin deviendra un homme d'action, et celui qui l'aura bien compris sera digne d'entrer dans la voie que j'annonce. Les gens extérieurs sont comme noyés par l'effet de mon discours, mais les gens du sens spirituel sont en possession des secrets *qu'il contient*. Mon livre est l'ornement du siècle; il est à la fois un cadeau pour les gens distingués et pour le vulgaire. Si un homme froid comme glace voyait ce livre, il s'élancerait vivement comme le feu hors du voile qui lui cache le mystère. Mes vers ont une particularité étonnante, qui est de donner de plus en plus du profit à mesure qu'on les lit. Si tu as l'occasion de

[1] Nom du coursier que Mahomet donna à Ali.

les parcourir souvent, ils te plairont certainement chaque fois davantage. Le voile de cette épouse du harem ne sera écarté que graduellement dans la place d'honneur de la grâce. Un état extatique tel que le mien ne sera jamais tracé par le calam sur du papier jusqu'à la résurrection. J'ai répandu les perles de l'océan de la contemplation; je m'en suis parfaitement acquitté, et mon livre en est la preuve; mais si je me louais trop moi-même, quelqu'un approuverait-il l'éloge que je ferais de moi? Celui qui est impartial à mon égard reconnaîtra mon mérite, car la lumière de ma pleine lune n'est pas cachée. J'ai dû signaler avec quelque détail ma position; et celui qui apprécie l'éloquence me traitera sans doute avec justice. Je resterai, sinon par moi-même, du moins par les perles poétiques que j'ai répandues sur la tête des hommes, jusqu'à la résurrection. J'ai laissé un souvenir sur la langue des mortels jusqu'au jour du compte, et mon livre sera ce souvenir. Les coupoles du ciel viendraient à se dissoudre qu'il ne se perdrait cependant pas un point de ce poëme mémorable. Celui à qui ce livre pourra montrer la voie rejettera bien loin de lui le voile qui lui cache la vérité. S'il éprouve du bien-être par la lecture attentive de ce poëme, il devra se souvenir de l'écrivain dans ses prières. J'ai parsemé çà et là les roses de ce jardin (spirituel). Souvenez-vous de moi en bien, ô mes amis! Chaque spiritualiste a manifesté ses vues d'une manière particulière, puis il a bientôt disparu. Moi aussi, comme mes devanciers, j'ai manifesté l'oiseau de mon âme[1] à ceux qui sont endormis. Si le sommeil qui a rempli ta longue vie t'a privé de ce discours, ton âme sera cependant un instant réveillée par le secret qu'il révèle. Je sais, sans aucun doute, que mon désir s'effectuera, que mon chagrin et mon inquiétude cesseront. Je me suis brûlé comme la mèche afin d'éclairer comme elle un monde de gens. Mon cerveau s'est enfumé comme la niche dans laquelle est placée la lampe; le flambeau de l'éternité brille devant moi. Jusques à quand la lampe (matérielle) brûlera-t-elle? Le jour je n'ai pas faim, la nuit je n'ai pas de sommeil; il n'est pas resté d'eau à mon cœur à cause du feu qui dévore mon âme. Je me suis dit à moi-même: « Ô toi qui parles beaucoup! au lieu de tant parler, frappe

[1] C'est-à-dire, « j'ai fait connaître ma pensée. »

« ton corps et cherche les secrets. » Mon cœur répond : « Je suis plongé « dans le feu, ne m'accuse pas; je brûle si je ne parle pas. L'océan de « mon âme agite ses flots de mille manières; comment pouvoir rester « un seul moment silencieux? Je ne m'enorgueillis pas à ce sujet au- « dessus de personne, mais ces pensées m'occupent entièrement. Quoi- « que cet amour ne quitte pas mon cœur, que puis-je dire, puisque je « ne suis pas initié à la chose? Mais quels sont tous ces vains récits, et « que prétendent ces hommes souillés d'égoïsme? Que sortira-t-il d'un « cœur qui a été occupé de ces vanités, si l'on met en oubli mon dis- « cours? Il faut se déterminer à renoncer cent fois à la vie et à deman- « der pardon de toutes ces vanités. Si tu veux que l'océan de l'âme reste « dans une agitation salutaire, il faut savoir renoncer à la vie et garder « le silence. »

V. 4479. LE THÉOLOGIEN À L'AGONIE.

Un savant théologien étant à l'agonie dit : « Ah! si j'avais su aupara- « vant quel plus haut degré d'honneur il y a à écouter qu'à parler, au- « rais-je perdu ma vie à discourir? Un discours serait-il aussi excellent « que l'or, qu'il vaudrait mieux ne pas le dire. »

L'action est le propre des hommes dignes de leur mission. Au lieu de parler, ne vaut-il pas mieux se livrer à l'amour (divin)? Si tu avais, comme les hommes spirituels, un tendre amour pour la religion, tu trouverais vrai ce que je dis. Puisque ton cœur est étranger à l'amour, tout ce que je dis te paraît fabuleux. Endors-toi avec abandon comme un homme qui rejette les pratiques extérieures de la religion, et je te débiterai mes agréables récits. Si Attar t'en a fait qui t'aient charmé, le sommeil te viendra agréablement. Dors donc à ton aise : j'ai répandu assez d'huile sur du sable; j'ai attaché assez de perles au cou des pourceaux. Assez souvent j'ai préparé cette table, et je m'en suis cependant levé affamé. Assez souvent j'ai admonesté mon âme, et elle n'a pas obéi; je lui ai donné des médicaments, et ils n'ont pas produit d'effet. Comme rien n'a pu me réussir, j'ai lavé mes mains de moi-même[1] et je suis resté à l'écart. Il a fallu que l'attraction divine m'ap-

[1] C'est-à-dire, « j'ai renoncé à agir. »

pelât d'en haut, car autrement ce que j'ai fait n'aurait pas été régulier. Comme à chaque instant mon âme (animale) prend plus de force, il n'est pas à espérer qu'elle devienne meilleure. Ce n'est pas parce qu'elle n'écoute rien qu'elle se fortifie, car si elle écoute tout à la fois, elle n'est pas meilleure. Jusqu'à ce que je meure étouffé par mes soupirs, hélas, Seigneur! elle ne s'amendera pas. Gare à elle!

ANECDOTE SUR ALEXANDRE. V. 4495.

Lorsque Alexandre mourait dans son expédition en faveur de la religion [1], Aristote lui dit : « Ô monarque de la foi! pendant toute ta vie « tu n'as cessé de donner des instructions impérieuses; mais aujourd'hui « tu es toi-même un avertissement pour le monde. »

Ô mon cœur! reçois cet avertissement au milieu de ce tourbillon de malheur. Reste attentif et vigilant, car la mort est à tes trousses. Je t'ai fait entendre le langage des oiseaux et tous leurs discours. C'est à toi de comprendre, ô ignorant! Les oiseaux sont du nombre des amants, lorsqu'ils s'envolent de leur cage avant la mort. Chacun d'eux s'est expliqué et énoncé différemment, car chacun a une manière particulière de s'exprimer. Il a trouvé avant le Simorg la pierre philosophale, celui qui a compris le langage de tous ces oiseaux.

Comment connaîtras-tu le bonheur des spiritualistes au milieu de la sagesse des Grecs? Tant que tu ne te sépareras pas de cette *prétendue* sagesse, comment auras-tu la sagesse de la foi? Quiconque mentionnera cette sagesse dans le chemin de l'amour dont je parle ignore cet amour célébré dans le diwân de la foi. Je préfère ici le *kaf* de « l'impiété (*kufr*), » relativement à la contemplation, au *fâ* de « la philosophie (*falsafa* [2]); » car si l'on écartait le rideau qui couvre l'impiété, il te serait facile de t'en garantir, tandis que, si l'on discute selon la science de la dialectique, on ne peut guère s'adresser qu'aux savants.

Si tu veux éclairer ton cœur par cette sagesse, pourquoi tout brûler

[1] On sait que les musulmans, fondés sur un texte du Coran (XVIII, 82), pensent qu'Alexandre était un conquérant missionnaire qui avait pris les armes pour étendre le culte du vrai Dieu. Cette idée est développée par des récits légendaires dans les romans orientaux sur ce personnage célèbre.

[2] Le vers 4503 n'est intelligible que dans le texte. Le ك, *kaf*, est la première lettre du mot كفر, *impiété, infidélité*, et le ف, *fâ*, la première du mot grec *arabisé* فلسفه, *philosophie*. De là le jeu de mots d'Attar.

comme Omar? Puisque le flambeau de la foi a brûlé la sagesse des Grecs, il ne faut pas vendre le flambeau de ton esprit pour cette science. La sagesse spirituelle suffit à l'homme de la foi : jette donc de la poussière sur les Grecs dans ton ardent amour pour la foi.

Jusques à quand continueras-tu ton discours, ô Attar? Tu n'es pas l'homme de cette admirable chose. Tâche de sortir sans souillure de ta propre existence, sois poussière par ton anéantissement sur la face de la terre. Tant que tu ne seras pas foulé aux pieds par les gens les plus vils, tu ne seras pas la couronne de la tête de tout le monde. Anéantis-toi, afin que tous les oiseaux du chemin *spirituel* te mènent à leur suite jusqu'au noble but de leur voyage. Le discours que tu tiens doit te servir de directeur dans la voie; car ce discours n'est pas à la portée de tout le monde. Quoique je ne sois rien à l'égard des oiseaux du chemin, j'en fais mention, et voilà tout. A la fin la poussière de cette caravane viendra jusqu'à moi, et, de ces êtres qui sont partis, l'amour m'arrivera.

V. 4516. ANECDOTE SUR LES DISCOURS ÉDIFIANTS.

Un homme religieux âgé dit un jour à un sofi : « Pourquoi rapportes-tu si souvent les discours des hommes de Dieu? » — Il répondit : « Ce que disent des hommes (engagés dans la voie spirituelle) sera toujours agréable à ma bouche. Quoique je ne sois pas de leur nombre, je répète ce que je leur ai entendu dire, et je suis content d'agir ainsi. »

Si je n'ai du sucre que le nom, cela vaut encore mieux que d'avoir du poison dans le gosier. Tout mon diwan est de la folie (*dîwânaguî*); la raison n'a rien à faire avec mes discours. Je ne sais ce que je dois dire; chose étonnante, je cherche des choses qui ne sont pas perdues. Dans ma folie j'ai laissé la fortune, et j'ai récité la leçon des désœuvrés insouciants. S'ils me disent : « Ô toi qui t'es égaré dans le chemin! demande de toi-même excuse pour tes propres fautes. » J'ignore comment la chose pourra se faire convenablement, et si je puis m'excuser de cent vies (mal employées). S'il m'était donné de marcher ferme dans le chemin *spirituel*, le *schîn* de mes vers deviendrait à jamais pour moi le *sîn* du mystère[1]. Si j'étais entré une bonne fois dans ce chemin,

[1] Pour comprendre le jeu de mots du second hémistiche du vers 4525, il faut penser qu'en

comment aurais-je été ainsi absorbé dans mes vers? M'occuper à faire des vers fut un vain prétexte pour ne pas entrer résolûment dans cette voie, comme c'est une folie que de se regarder soi-même. N'ayant trouvé dans le monde aucun *mahram*, j'ai récité mes vers à voix basse. Si tu crois être en possession du secret, cherche-le encore, appliques-y ton existence, verse ton sang et cherche-le sans cesse. Je n'ai répandu des larmes de sang qu'afin d'exciter un sourire d'amour. Si tu as le sentiment instinctif de la magie difficile de mes vers, agrée l'odeur pénétrante [1] de mon langage. Celui qui est charmé de tout ce qui est remarquable considérera comme de la thériaque ce langage élevé. Quoique je sois parfumeur (*'attar*) et marchand de thériaque, je brûle mon cœur et j'en donne le sang comme du vin [2]; mais les gens à qui j'ai affaire sont dépourvus de science et de goût, et c'est pour cela que je suis forcé de ronger solitairement mon foie. Lorsque je prends du pain sec sur ma nappe, j'emploie pour bouillon les pleurs de mes yeux, et j'y sers mon cœur grillé, afin d'avoir un instant Gabriel pour mon hôte. Or, puisque Gabriel est mon commensal, comment pourrais-je rompre le pain avec les méchants? Je ne veux le pain d'aucun méchant; ceci est mon pain et ce qui l'accompagne. La richesse de mon cœur augmente ma vie; la vérité est mon trésor impérissable. Comment celui qui peut posséder ce trésor ira-t-il supplier un homme bas et vil? Grâce à Dieu, je ne suis pas courtisan; je ne me suis lié avec aucun indigne. Mettrai-je perfidement des chaînes à mon cœur et donnerai-je le nom de «Seigneur» à toute dualité? Je n'ai mangé la nourriture d'aucun injuste, et je n'ai pas attaché mon nom [3] à un livre (quelconque). Mon but élevé est de louer l'Être éternel; pour la nourriture de mon corps la force de mon âme suffit. Mes chefs (spirituels) m'ont

disant que le *schîn* qui commence le mot شعر, *schi'r*, poésie, vers, se changerait en *sîn* du mot سر, *sir* (pour *sirr*), qui signifie secret, mystère, le poëte a voulu dire que, s'il lui avait été donné d'entrer dans la voie spirituelle, il aurait renoncé à la poésie pour s'occuper des mystères du spiritualisme. C'est M. Derenbourg qui me suggère cette explication.

[1] A la lettre, «de sang,» *sanguine,* comme on le dirait en anglais.

[2] C'est-à-dire, je crois, «en prenant beaucoup de peine, je donne au lecteur mes «vers, comparables à la vigne, ou plutôt au «jus de la vigne.»

[3] Ou plutôt, «mon surnom poétique, *ta«khallus*.»

fait venir devant eux. Jusques à quand prendront-ils de l'importance à mon égard? Afin d'être libre des choses du monde, je suis resté joyeux au milieu de cent épreuves. Je ne fais aucune attention au cercle des gens mal intentionnés envers moi, qu'ils me louent ou qu'ils me blâment. Je suis tellement absorbé par mon amour spirituel, que je secoue la main de tous les horizons. Si tu entendais le récit de mes regrets et de mes douleurs, tu en serais plus étonné que moi-même. Mon âme et mon corps s'en sont allés, ou, pour mieux dire, il ne leur reste en partage que le chagrin et les regrets.»

V. 4551. DISCOURS D'UN SOFI MOURANT.

Un philosophe religieux dit au moment où il était en proie aux angoisses de la mort : «Puisque je n'ai pas de viatique pour mon chemin, «j'ai pétri honteusement une poignée d'argile, puis j'en ai fait une «brique. J'ai pris aussi une fiole pleine de mes larmes, et j'ai gardé «des haillons pour m'en faire un drap mortuaire. Vous me laverez «d'abord avec l'eau de mes larmes, et vous placerez ensuite cette «brique sous ma tête. J'ai trempé de mes pleurs ce drap mortuaire «et je l'ai couvert, hélas! d'écriture. Lorsque vous en aurez enve-«loppé mon corps pur, mettez-le en toute hâte en terre. Si vous agissez «ainsi, il ne pleuvra sur mon tombeau, du sein des nuages, que des «regrets, jusqu'à la résurrection. Sais-tu pourquoi de tels regrets au-«ront lieu? c'est qu'un moucheron ne peut vivre avec le vent. L'ombre «recherche l'union avec le soleil; elle ne peut la trouver, et la folie «de l'amour devient ainsi absurde. Or, si l'absurdité est manifeste, on «ne doit pas s'en occuper; toutefois, quelle chose meilleure pourrait «occuper l'esprit de celui qui ne se livrerait pas à ces pensées? Je «vois les difficultés s'accroître fortement pour moi à chaque instant; «comment mon esprit s'en dégagera-t-il? Qui est-ce qui est resté «seul et isolé comme moi? Qui est resté (comme moi) les lèvres sèches, «quoique submergé dans l'Océan? Personne n'est mon confident ni «mon intime, personne ne partage mes peines et n'est mon *mahram.* «Mes vues désintéressées ne m'attirent cependant pas la sympathie «d'aucun de ceux que je loue, et, au milieu des ténèbres qui «m'environnent, je ne jouis pas de la bienveillante familiarité d'un

« ange[1]. Je n'ai ni le cœur d'un ami ni mon propre cœur; je ne suis « enclin ni au bien ni au mal; je n'ai pas envie de goûter les mets « du roi et de m'exposer ainsi aux soufflets du portier. Je ne puis me « résoudre à rester seul un instant, et à demeurer éloigné de cœur des « gens du monde un seul moment. Ma position est sens dessus dessous, « comme le dit de lui-même le *pîr* (dont l'histoire suit) : »

PAROLES D'UN PÎR. V. 4570.

Un homme foncièrement religieux disait un jour : « J'ai constamment « vécu hors de moi pendant trente années entières, livré à un chagrin « occulte, comme Ismaël (Isaac), lorsque son père voulut lui trancher « la tête. Que deviendra l'homme qui a passé sa vie entière comme « l'instant *pénible* qu'eut à supporter Ismaël? Quelqu'un sait-il comment « on peut passer la vie, nuit et jour, au milieu de cette prison et de « cette peine? Tantôt je brûle dans l'attente comme la bougie; tantôt je « pleure comme la pluie au commencement du printemps. Lorsque tu « vois la clarté de la bougie, tu es content, et tu ne t'aperçois pas que « ce n'est que du feu. Quiconque se bornera à me regarder à l'extérieur, « comment pourra-t-il jamais s'introduire dans l'intérieur de mon cœur? « Agité comme la boule du mail dans la courbure du maillet, je ne dis- « tingue pas la fin du commencement, ni le commencement de la fin. « Je ne vois pas d'utilité à mon existence, car ce que j'ai fait et ce que « j'ai dit n'est rien. Hélas! je n'ai de secours de personne, ma vie s'est « perdue dans l'inaction. Lorsque j'aurais pu agir, je ne l'ai pas su, et de « quelle utilité m'a été ma science, puisque lorsque j'ai su agir, je ne « l'ai pu. Actuellement la faiblesse et le désespoir sont seuls mon par- « tage; j'ignore tout à fait comment m'y prendre pour sortir de cette « situation. »

AUTRE ANECDOTE SUR SCHABLI. V. 4582.

Lorsque Schabli fut mort[2], un homme de bien le vit en songe et

[1] Je me hasarde à traduire روح, qui veut dire proprement *âme, esprit,* par *ange,* les anges étant nommés les *esprits célestes* et le nom de روح القدس, *l'esprit de sainteté,* étant donné dans le Coran à l'ange Gabriel.

[2] A la lettre, « partit de ce lieu désolé, » c'est-à-dire, « du monde. »

lui dit : « Ô fortuné ! comment Dieu t'a-t-il traité ? » — Il répondit : « Quoique j'eusse dans mon compte des choses fâcheuses, comme Dieu « a vu que j'étais ennemi de moi-même, il a considéré mon abattement, « ma faiblesse et mon désespoir. Il en a eu donc pitié, et dans sa gé- « nérosité il m'a entièrement pardonné. »

Ô mon Créateur ! je suis à ton égard un malheureux voyageur, et tel envers toi qu'une fourmi boiteuse qui serait tombée dans un puits. J'ignore si je suis de tes élus ; j'ignore où je suis, qui je suis et ce que je suis. Je suis faible, malheureux et dans le dénûment. Je suis un indigent sans repos et en même temps sans énergie. J'ai passé ma vie plongé dans le sang de mon cœur et je n'ai pas profité de cette vie qui m'a été départie. J'ai reçu la rétribution de tout ce que j'ai fait ; ma vie est arrivée à son terme et mon âme est sur mes lèvres. J'ai perdu à la fois les choses spirituelles et les choses temporelles. Je n'ai possédé ni la forme extérieure ni le sens *véritable des choses*. Je ne suis resté ni infidèle ni musulman. Je suis demeuré stupéfait entre la foi et l'infidélité. Que dois-je donc faire, n'étant ni musulman ni infidèle ? Que dois-je donc faire ? car la tête me tourne et je suis troublé. Je n'ai pu franchir la porte étroite du mystère, et j'ai appuyé mon visage sur le mur de la réflexion. Oh ! ouvre à moi, qui suis désespéré, cette porte ; indique à moi, qui suis égaré, un chemin.

Le serviteur de Dieu qui n'a pas de viatique pour la voie (spirituelle) ne doit pas cesser de pleurer et de gémir. Tu peux anéantir tes fautes par le feu de tes soupirs, et laver avec tes larmes ton noir diwân[1]. Dis de venir à celui qui peut verser des rivières de pleurs, car il est digne de ce rang élevé ; mais dis à celui dont les yeux ne peuvent verser des larmes de sang, qu'il n'a rien à faire avec moi.

ANECDOTE ALLÉGORIQUE.

Un pîr qui cheminait rencontra par hasard dans sa route des spiritualistes parmi lesquels il était question d'argent comptant, qu'ils paraissaient s'arracher l'un à l'autre. Ce pîr demanda tout aussitôt à

[1] C'est-à-dire, « le livre de tes bonnes et de tes mauvaises actions. »

ces gens de lui dire ce que c'était que cet argent. Un d'entre eux[1] lui répondit : « Ô pîr voyageur! sache qu'un malheureux a passé ici. Il a « poussé de son cœur un chaste soupir et il est mort; il a versé de « chaudes larmes sur la terre et il est mort. Actuellement nous nous « arrachons l'un à l'autre, dans le chemin du chagrin, ces larmes « chaudes et ces froids soupirs. »

Ô Dieu! je répands beaucoup de larmes, je pousse beaucoup de soupirs, et la chose me vient en aide, puisque je ne possède rien. Si les pleurs et les soupirs ont cours *là* (où tu es), ton serviteur a *ici* cette marchandise. Purifie donc l'emplacement de mon âme par mes soupirs, et nettoie, au moyen de mes pleurs, mon diwân[2]. Je suis resté le pied lié dans le puits[3] et dans la prison (du monde); qui est-ce qui m'en retirera, si ce n'est toi? Mon corps emprisonné a été souillé; mon cœur, tourmenté par le chagrin, a été flétri. Si je suis venu dans ta voie aussi abattu, pardonne-moi, car j'arrive du puits et de la prison.

UN SAGE AU JOUR DE LA RÉSURRECTION. V. 4611.

Un sage disait : « Si Dieu glorieux m'interroge dans la plaine de la « résurrection en ces mots : Ô toi qui parais harassé de fatigue! qu'as-« tu apporté du chemin que tu as parcouru? — Je répondrai : Ô Dieu! « que peut-on apporter d'une prison? Je suis arrivé ici de la prison « (du monde) où j'étais plongé dans le malheur, je suis arrivé dans « l'ébahissement, perdu complétement de la tête aux pieds. Je n'ai que « du vent dans la main[4], et je suis la poussière du seuil de ta porte; « je suis l'esclave et le prisonnier de ton chemin. J'espère que tu ne « me vendras pas[5], et que tu me revêtiras du manteau de ta faveur. »

Tu me purifieras de toute souillure et tu joindras ma cendre à l'islamisme[6]. Quand mon corps sera caché dans la poussière et la bri-

[1] Au premier hémistiche du vers 4603, au lieu de مرغ, des manuscrits portent مرد, et j'ai suivi cette leçon dans ma traduction.

[2] C'est-à-dire, « le livre de mes actions, » comme il a été dit plus haut.

[3] Allusion à l'usage oriental de retenir les prisonniers au fond de citernes ou de puits secs.

[4] C'est-à-dire, « je suis dépourvu de « bonnes œuvres. »

[5] C'est-à-dire, « que tu ne me délaisseras « pas. » Allusion à la vente de Joseph par ses frères.

[6] C'est-à-dire, « que tu me considéreras « comme étant mort musulman. »

que, daigne ne t'occuper ni du bien ni du mal que j'aurais pu faire. Puisque tu m'as créé gratuitement, tu dois me pardonner gratuitement.

V. 4620. ANECDOTE SUR NIZÂM UL-MULK.

Lorsque Nizâm ul-Mulk fut à l'agonie, il dit : « Ô mon Dieu ! je m'en « vais entre les mains du vent. »

Ô mon Créateur et mon Seigneur ! je te prie par les mérites de celui que je sais avoir dit tes paroles (Mahomet), de celui dont j'ai accepté la loi, que j'ai soutenu et aimé. Je me suis attaché à acheter ta faveur, et je ne t'ai jamais vendu pour personne ; j'ai cherché avec empressement à acheter ta faveur, et je ne t'ai pas vendu comme tant d'autres. Ah ! rachète-moi à ton tour au dernier moment. Tu es l'ami de ceux qui n'ont pas d'amis ; secours-moi. Ô mon Dieu ! en ce dernier instant, accorde-moi ton assistance, car, alors, il n'y aura pour moi personne autre que toi. Mes vertueux amis auront les yeux pleins de larmes de sang lorsqu'ils auront éloigné leurs mains de ma poussière[1]. Dans ce moment, tends-moi une main généreuse pour que je puisse saisir vivement le pan de la robe de ta bonté.

V. 4629. ANECDOTE SUR SALOMON.

Salomon, malgré sa parfaite sagesse, fit humblement un jour cette demande à une fourmi boiteuse[2] : « Parle, lui dit-il, toi qui es plus im- « prégnée que moi des doctrines spirituelles ; quelle est l'argile qui se « mêle le mieux au chagrin ? » La fourmi boiteuse donna aussitôt cette réponse : « C'est, lui dit-elle, la dernière brique de l'étroite tombe ; « car, en effet, la dernière brique qu'on placera en terre (pour la « sépulture) mettra fin à toutes les espérances, même aux plus inno- « centes. »

Ô pure essence ! lorsque, étant sous la terre, je n'attendrai plus rien des créatures et que la brique couvrira mon visage, oh ! alors ne détourne pas de moi ta face bienveillante. Lorsque moi, désolé, je

[1] C'est-à-dire, « quand ils m'auront mis en terre. » دست فشاندن از چیزی signifie « laisser, quitter quelque chose. »

[2] Allusion à la tradition rabbinico-musulmane, mentionnée dans le Coran, qui fait entretenir Salomon avec une fourmi.

porterai en terre mon visage, n'y *porte* absolument rien contre moi. Oh! oui, j'espère, ô mon Dieu! que tu n'apporteras à mon visage rien de fâcheux, malgré les grandes fautes que j'ai commises. Toi, ô mon Créateur! tu es le généreux par excellence, pardonne ce qui s'est passé, oh! pardonne-le!

ANECDOTE SUR BÛ SA'ÎD MAHNAH. V. 4638.

Bû Sa'îd Mahnah, étant un jour au bain, s'aperçut que son baigneur[1] était un homme étranger aux choses spirituelles. Cet homme nettoya le schaïkh le mieux qu'il put, il réunit tout ce qu'il avait enlevé et le montra au dévot. « Ô schaïkh, lui dit-il, âme pure, qu'y a-t-il « dans le monde de comparable à la générosité[2]? » — « C'est, répondit « le schaïkh, de cacher l'ordure et de ne pas la mettre devant les yeux « des gens. » Cette réponse était au-dessus de l'intelligence du baigneur; toutefois il tomba aux pieds du saint et il confessa son ignorance. Alors le schaïkh le servit à son tour et lui demanda pardon.

Ô Créateur! ô Conservateur! ô Dispensateur! ô Roi qui accomplis mes désirs et qui es généreux! puisque ta libéralité envers les créatures du monde n'est qu'une rosée de l'océan de ta bonté, tu es l'aide[3] absolu par ton essence même, et ta générosité est telle qu'on ne saurait la décrire. Pardonne ma légèreté et ma hardiesse, et ne me remets pas sous les yeux mon impureté[4].

[1] Au second hémistiche du vers 4638, au lieu de قايمش, un de mes meilleurs manuscrits porte خادمش, qui détermine encore mieux le sens.

[2] Le baigneur voulait par là demander indirectement d'être récompensé par le schaïkh.

[3] قائم, *attendant* (en anglais) est le même mot qui a été employé plus haut dans le sens de *baigneur*.

[4] Jeu de mots entre شوخى, prononcé *schokhî* « légèreté » et *schukhî* « impureté. » Ceci est un exemple à signaler de l'avantage de l'ancienne prononciation persane conservée dans l'Inde, où l'on distingue l'*o* de l'*û* et l'*é* de l'*î*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE CHEZ LES PERSANS

D'APRÈS

LE MANTIC UTTAÏR,

OU

LE LANGAGE DES OISEAUX

DE FARID-UDDIN ATTAR,

PAR

M. GARCIN DE TASSY,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.,

7, RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT.

1860

LA

POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE

CHEZ LES PERSANS

D'APRÈS

LE MANTIC UTTAÏR

DE FARID-UDDIN ATTAR.

L'énigme de la nature a été diversement expliquée par la philosophie. Il s'est élevé en différents lieux et en différents siècles de grands génies, auxquels la foule a été docile et qui ont fait adopter par des millions d'adeptes leurs suppositions réduites en systèmes. Toutefois, il manquait à ce grand mystère une explication authentique, qui pût satisfaire à la fois et l'esprit et le cœur. Cette explication, que la science humaine avait en vain cherchée, nous la devons à la révélation déposée dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elle nous a fait connaître les deux points culminants du mystère *Dieu* et l'*homme*. C'est sur ce dualisme abstrait que se sont exercés depuis longtemps nombre d'écrivains distingués, juifs, chrétiens et musulmans, et ces derniers peuvent même être simplement classés parmi les hérétiques chrétiens [1]. Mahomet fit reculer le christianisme jusqu'à une espèce de judaïsme; il admet cependant non-seulement l'Ancien, mais le Nouveau Testament comme base de ses doctrines, et il reconnaît la mission de Moïse et celle de Jésus, le Messie promis. Ainsi, l'islamisme n'est en effet qu'une grande aberration chrétienne. Avec les sociniens, les musulmans rejettent la divinité du Sauveur, et, par conséquent, la rédemption; avec les unitaires, ils nient la Trinité, et enfin, comme les quakers, ils ne sont pas baptisés. Mais ils admettent la tradition de l'Église catholique sur le culte des saints et les prières pour les morts.

Les musulmans ont surtout déployé, pour développer le mystère de la nature, une subtilité remarquable. Ils ont entrepris une tâche bien difficile, l'alliance de la philosophie et de la révélation. Placés entre le panthéisme des joguis indiens et le Coran, qui est quelquefois une

[1] *Catéchisme de Montpellier,* 1re section, ch. III, § 10.

informe copie de la Bible, les philosophes musulmans nommés *sofis* ont établi une école panthéiste appropriée aux idées musulmanes [1], une sorte de doctrine ésotérique de l'islamisme, qu'on doit distinguer du panthéisme indien [2], bien qu'elle n'offre en réalité que les erreurs du védanta [3] et du sankhya [4]. Or, « le panthéisme, comme doctrine morale, conduit aux mêmes conclusions que le matérialisme, négation de la liberté humaine, indifférence des actions, légitimité des jouissances temporelles. Dans ce système *tout est Dieu, excepté Dieu lui-même,* puisqu'il cesse par là même de l'être [5]. »

Le spiritualisme des sofis, quoiqu'il soit le contraire du matérialisme, lui est en réalité identique. Mais si leur doctrine n'est pas plus raisonnable, elle est du moins plus élevée et plus poétique. Un voyageur anglais (Burton) l'a parfaitement décrite en peu de mots : « The religion of beauty, whose leading principle is that of earthly, the imperfect type of heavenly love. Its high priests are Anacreontic poets; its rites wine, music and dancing, spiritually considered, and its places of worship meadows and gardens where the perfume of the rose and the song of the nightingale, by charming the heart, are supposed to improve the mind of the listener. »

Il y a eu cependant des écrivains sofis qui ont employé leurs efforts à faire concorder un à un avec les dogmes mahométans leurs propres principes, de manière à en établir l'orthodoxie [6].

Il règne au surplus chez les musulmans, dit d'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, au mot *Giamaat,* une grande liberté d'opinion. Le plus grand nombre de leurs écrivains religieux appartiennent à la secte philosophique des sofis, ce qui a propagé parmi eux la doctrine du libre examen. Les docteurs les plus orthodoxes de l'islamisme semblent l'approuver, et on cite complaisamment cette sentence du célèbre Ibn Mas'ûd : « L'Église ne consiste pas dans la quantité des personnes. Celui qui possède la vérité de son côté est l'Église, fût-il seul [7]. »

[1] Voyez le chapitre d'Ibn Khaldoun sur la doctrine des sofis, t. XII, p. 294 et suiv. des *Notices des Mss.*

[2] Ces deux branches du panthéisme sont mal à propos confondues par Graham dans son *Treatise on sufism* (*Transactions of the literary Society of Bombay*, t. III, p. 89 et suiv.).

[3] Vyaçadéva est l'auteur de ce système de philosophie, qui enseigne l'unité des êtres.

[4] Kapila est l'auteur de ce système, qui enseigne le néant des choses visibles.

[5] Cette phrase est tirée de la remarquable *Histoire générale des races humaines,* par M. le comte Eusèbe de Salles.

[6] On a publié dernièrement en Allemagne un curieux ouvrage turc où ce sujet est habilement traité; mais on pense bien que c'est un tour de force sans résultat positif. Voyez sur cet ouvrage, qui a été publié à Leipzig par M. Krell, le rapport de M. Mohl sur les travaux de la Société asiatique en 1849.

[7] Nous disons aussi : « Ubi Christus ibi Ecclesia. »

La théosophie ou la doctrine des sofis est ancienne dans l'islamisme, et elle y est très-répandue, surtout chez les partisans d'Ali [1]. De là la croyance de ces derniers à l'infusion de la divinité dans Ali et leur explication allégorique de tous les préceptes religieux et cérémoniels. Toutefois, celui qui porta le premier le titre de *sofi,* ce fut Abû Hâschim de Kufa, qui vivait dans la dernière moitié du huitième siècle [2].

Le célèbre sofi Bâyazid Bistami a dit [3] : « La semence de la théosophie a été mise en terre du temps d'Adam; elle a poussé sous Noé; elle a fleuri sous Abraham, et du temps de Moïse les raisins ont commencé à se développer. Ils sont parvenus à leur maturité au temps du Christ, et au temps de Mahomet on en a fait du vin pur. Ceux qui parmi ses sectateurs ont aimé ce vin, en ont bu au point de perdre la conscience d'eux-mêmes et de s'écrier : « Louange à moi! Y a-t-il un être plus grand que moi? » Ou bien : « Je suis la vérité (c'est-à-dire Dieu)! Il n'y a de Dieu que moi! »

Il est bon de rappeler que *sofi* ne vient pas du mot grec σοφός « sage », comme on serait tenté de le croire, mais du mot arabe *sûf* « laine », et qu'il signifie « vêtu de laine ». Une robe de laine est en effet le costume ordinaire des derviches ou faquirs, tous contemplatifs et spiritualistes.

On nomme aussi les sofis *mutaçauwif,* mais ce mot sert plutôt à désigner le *tâlib* « novice » qui s'efforce de devenir sofi. On donne plus ordinairement au tâlib le nom de *salik* « marcheur dans la voie spirituelle ». Par suite, ce mot se prend simplement pour « homme ». Saint Thomas a employé dans le même sens l'expression de *viator,* dans la prose *Lauda Sion,* lorsqu'il a dit :

Ecce panis angelorum
Factus cibus viatorum.

« Voici le pain des anges qui est devenu la nourriture des hommes. »

On nomme *abûdiyat* « esclavage » le service de Dieu, et *abd* « esclave », celui qui s'y consacre. Le contemplatif se nomme *ârif* « celui qui connaît », et l'objet de sa contemplation *marifat* « la connaissance de Dieu ». Celui qui est parvenu à cette connaissance se nomme *walî* « approché », mot qui, par suite, peut se rendre par *saint. Jazb,* c'est « l'attraction » divine si bien développée dans une homélie de saint Augustin [4]. L'état extatique qui est le résultat de la contemplation se nomme *hâl* « situation », et les pauses qu'on y fait, *macâm* « station ».

[1] Dans le *Missionary Register,* Londres, 1818, p. 251, il est dit qu'il y a en Perse seulement quatre-vingt mille sofis.

[2] *Commentaire de Hariri,* publié par feu S. de Sacy, p. 595; *Notices des Mss*, t. XII, p. 290.

[3] Sprenger, *Journal As. Soc. of Bengal*, 1856, p. 134.

[4] Troisième leçon du mercredi des Quatre-Temps de la Pentecôte du Bréviaire de Paris.

L'union avec Dieu se nomme *jam'*, la séparation, *farc*, et la demeure avec Dieu, *sukûnat.*

On nomme *jâhil* « ignorant » le mondain, celui qui ne s'occupe pas des choses spirituelles, celui à qui elles sont étrangères.

Les musulmans distinguent « l'amour de Dieu », *ischc ullah* [1], du *hubbat* « affection », *muhubbat* « amitié », *schauc* « désir », *ischtiyâc* « ardeur », *wajd* « extase ».

Telles sont les principales expressions employées par les spiritualistes musulmans. Il y en a beaucoup d'autres encore, mais leur explication exigerait des développements que ne comporte pas le cadre de ce travail [2].

Les principes de la secte philosophique des sofis ont été exposés dans de nombreux traités didactiques, mais ce sont surtout des ouvrages poétiques qui les ont rendus populaires. Les plus célèbres de ces ouvrages sont dus à des poëtes de la Perse, et leurs poésies mystiques sont, il me semble, ce qu'offre de plus original la littérature persane, cette belle littérature trop peu connue encore, et si injustement jugée par Zamakhschari dans un vers qu'on regrette de trouver pour épigraphe d'un ouvrage classique [3] :

« Il y a la même différence entre les Arabes et les Persans qu'entre la datte et le noyau. »

Le poëme que j'entreprends d'analyser offre, dans un cadre allégorique et sous des expressions métaphoriques, sinon un traité complet, du moins un tableau exact de la véritable doctrine des sofis, et présente sous son jour réel leur philosophie religieuse. Son titre de *Langage des oiseaux* (Mantic uttaïr) est emprunté au Coran (XXVII, 16), où on lit : « Salomon succéda à David, et il dit : O hommes ! je connais le *langage des oiseaux.* »

Ce poëme, un des monuments les plus curieux de la doctrine dont il s'agit, se compose d'environ quatre mille six cent cinquante vers du genre dit *masnawi* et du mètre appelé *raml.* Le poëte qui en est l'auteur [4] se nommait Muhammad ben Ibrahim; il avait le surnom de Nischapuri, c'est-à-dire de la ville de Nischapur, le titre honorifique de Farid uddin (la Perle de la religion), et le sobriquet d'Attar (Parfumeur). Il naquit

[1] Ces mots étaient gravés sur le chaton de la bague d'un prince d'Aoude qui était à Paris il y a quelques années.

[2] Voyez entre autres, à ce sujet, le Mémoire de S. de Sacy sur le *nafhat uluns,* t. XII des *Notices des Mss.*, p. 326 et suiv. — [3] Chrestomathie arabe.

[4] La vie d'Attar par Daulet Schâh a été publiée et traduite par S. de Sacy dans le *Pend nameh* d'Attar. Voy. aussi la notice de sir Gore Ouseley dans ses « Biographical Notices of Persian Poets », p. 236 et suiv. On trouve son portrait au département des gravures de la Bibliothèque impériale, peintures persanes, O-d, 64, feuille 30.

en 1119 de Jésus-Christ, et mourut vers 1230, âgé de plus de cent dix ans, massacré par les soldats mogols de Genguiz Khân. Il exerça d'abord la profession de parfumeur, ainsi que l'indique son sobriquet. Un jour que notre poëte était dans sa boutique, il passe un dervîche qui s'arrête tout à coup, jette un regard sur les marchandises qui étaient étalées, puis pousse un profond soupir. Attar, étonné, le prie de continuer sa route. « Tu as raison, lui répond l'inconnu, le voyage de l'éternité est facile pour moi. Je ne suis pas embarrassé dans ma marche, car je n'ai au monde que mon froc. Il n'en est malheureusement pas ainsi de toi, qui possèdes tant de précieuses marchandises. Songe donc à te préparer à ce voyage. »

Ce discours, disent les biographes originaux, fit une vive impression sur l'esprit d'Attar; il abandonna son commerce et le monde pour se consacrer exclusivement au service de Dieu. Pendant plusieurs années, il se livra aux exercices de la mortification et à la pratique de la piété. Il fit ensuite le pèlerinage de la Mecque et fréquenta beaucoup de pieux personnages. Ce fut ainsi qu'il recueillit la grande quantité d'anecdotes dont il a enrichi ses ouvrages, et qui fournissent de précieuses données à la biographie musulmane.

Dans sa vieillesse il reçut à Nischapur la visite de Jalâl uddîn Rûmî, auteur du célèbre *Masnawi*, et il lui donna son *Asrâr nâma* « Livre des secrets ». Ce fut, dit-on, la lecture de ce livre qui inspira à Rûmî le goût du spiritualisme [1].

Attar n'a écrit en prose qu'une vie des saints musulmans, intitulée *Tazkirat ulauliya* (Mémorial des amis de Dieu). Ses autres ouvrages sont en vers, et forment un total de cent mille vers; mais je n'en parlerai pas ici, et je traiterai seulement du *Mantic uttaïr*, qu'il écrivit vers 1175, et qui jouit d'une immense réputation en Orient [2]. Dans le tableau analytique que je vais en donner, je comparerai quelquefois le sacré au profane, non pas que je veuille l'assimiler en rien ni faire un mélange impie, mais parce qu'il est consolant pour le chrétien sincère de voir la vérité se réfléchir sur l'erreur et témoigner des anciennes traditions divines, étouffées par les doctrines humaines. A défaut du soleil de la révélation qui éclaire notre intelligence, nous trouvons ici, au milieu des ténèbres de la nuit musulmane, quelques vers luisants dont la lumière phosphorique nous rappelle l'éclat resplendissant de la vérité.

[1] Je tire ce renseignement de Faïz, traducteur hindoustani du *Pand nâma*.

[2] Le *Mantic* n'est pas entièrement inconnu en Europe. Feu S. de Sacy en a traduit quelques morceaux dans le tome XII des *Notices des Mss.* et dans les notes du *Pend nameh* du même Attar, et M. de Hammer en a donné un aperçu sommaire dans son *Geschichte der Schönen Redekünste Persiens*.

Près d'un siècle après la publication du *Mantic*, il paraissait en Syrie un ouvrage arabe qui jouit aussi dans l'Orient musulman d'une grande réputation, et qui a quelques traits de ressemblance avec celui d'Attar. C'est celui de Mucaddéci, auquel j'ai donné le titre français de « les Oiseaux et les Fleurs », et qui est lui-même une imitation d'un livre arabe plus ancien, intitulé *Icâz ulwasnân* « le Réveil du dormeur », lequel fut composé à peu près dans le même temps que le *Mantic* par Abu'lfaraj Aljuzi. Sous quelques rapports, l'auteur de ce dernier ouvrage a pu en emprunter l'idée au *Tuhfat ikhwân ussafa* « Cadeau des frères de la pureté », ouvrage célèbre qu'on a attribué à Attar, mais auquel Hajî Khalfa donne pour auteur Majriti, de Cordoue, mort en 1004[1].

Les allégories morales de Mucaddéci parurent en Syrie vers l'époque où le *Roman de la Rose* fut écrit en France. Ce dernier ouvrage, qui a joui d'une grande popularité dans le moyen âge, a quelque analogie avec *les Oiseaux et les Fleurs*, et surtout avec le *Mantic*. En effet, ce roman est généralement considéré, avec juste raison, comme mystique, et la rose mystérieuse proposée à la conquête de l'homme, c'est Dieu lui-même. L'objection qu'on a tirée des images licencieuses et des expressions libres qu'on y trouve pour rejeter l'idée d'un but religieux ne me paraît pas fondée; car tel était le mauvais goût du siècle. En Orient, on trouve plus que partout ailleurs ce mélange extraordinaire. On y trouve même la mention fréquente de l'amour antiphysique; elle salit les poésies mystiques de Saadi, de Hafiz et d'autres célèbres écrivains. Attar lui-même a cédé quelquefois à ce déplorable relâchement des mœurs chez les musulmans, dans ses expressions et dans ses tableaux. On y trouve du reste, comme chez tous les poëtes sofis, un étrange amalgame de l'amour spirituel et de l'amour charnel. Au surplus, ce singulier mélange n'est pas particulier à l'Orient musulman. L'éminent érudit M. V. Leclerc[2] a dit à ce sujet : « Les annales de cette poésie qui invoque sous le nom d'une femme la Divinité elle-même, dont cette femme est le symbole ou *idéal* ou *visible*, s'ouvrent pour l'Europe par un grand nom philosophique, celui de Platon. C'est Platon qui a dit que Dieu est la

[1] On trouve dans la riche bibliothèque de M. le comte Charles de l'Escalopier un curieux ouvrage du même genre, mais sur les oiseaux seulement. Il est intitulé : *La vertu enseignée par les oiseaux*, par le R.P. Alard le Roy. Liége, 1653, p. in-8°. Quelques-uns de nos oiseaux y sont mentionnés : le rossignol, symbole de la musique; le paon, de l'orgueil; la colombe, de la sincérité; le perroquet, du babil.

On trouve dans la même bibliothèque l'*Ornithologia moralis, per discursus prædicabiles, auctore Hueber*, Monachii, 1678, in-folio.

[2] Dans un article qu'il a consacré à l'examen de l'ouvrage de M. E. J. Delécluze, intitulé : « Dante Alighieri ou la Poésie amoureuse et mystique. » Paris, 1848.

beauté unique d'où émane tout ce qui est beau dans le monde, le terme suprême où doit aspirer le cœur de l'homme qui s'y élève par degrés, en contemplant d'abord le beau sensible.... L'amour des êtres créés est le symbole et le premier degré de l'amour de Dieu. »

Il existe en hindoustani un roman qui ressemble en quelque chose au *Roman de la Rose*, et qui porte le même titre; c'est la *Rose de Bakawali*[1]. On trouve précisément dans cet ouvrage un passage où est exposée poétiquement, en peu de mots, la doctrine des sofis musulmans. Voici ce passage :

« Dieu existait seul au commencement des siècles; il était concentré en lui-même; le soleil de sa substance était resté caché derrière le voile du mystère; il se complaisait dans son amour; mais il éprouva le désir de se manifester au dehors; il voulut montrer sa beauté, faire connaître le vin de son amour et mettre en évidence le trésor caché de sa nature. A cet effet, il créa l'univers. Ce fut ainsi que l'unité de Dieu alla se réfléchir dans le miroir du néant[2].

» L'homme est la plus parfaite des créatures de Dieu; il est l'image et la ressemblance du Créateur. Il est le roi de la nature, parce que lui seul dans le monde se connaît lui-même, connaît ainsi le Créateur et possède l'intelligence de la révélation. On peut comparer Dieu au soleil qui se réfléchit dans l'eau. Or, le reflet de la lumière n'est que la lumière elle-même. C'est ainsi que des hommes religieux, enivrés de la coupe de la communion divine, se sont écriés : *Je suis Dieu.* En effet, l'homme participe aux attributs divins, que dis-je? sa substance est celle de Dieu même. La seule différence, c'est qu'il n'est qu'un être casuel, tandis que Dieu seul est l'être nécessaire. »

Je vais résumer actuellement la doctrine des sofis en un petit nombre d'articles qui seront occasionnellement développés plus loin. Voici ce symbole du panthéisme islamique :

1° Dieu seul existe; il est dans tout et tout est lui-même[3].

[1] J'en ai donné la traduction abrégée dans le *Journal asiatique* en 1835; et plus complète dans la *Revue de l'Orient*, 1858-59.

[2] Saint Paul a dit (Hébr., XI, 3) : « C'est par la foi que nous comprenons comment le monde a pu être formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qui était invisible soit devenu visible. » L'idée des sofis que le monde est le reflet de la Divinité, l'ombre du soleil, se trouve exprimée de même dans Eckart, *Mystique du moyen âge*, cité par M. J. Sandoz dans la *Revue chrétienne*, numéro d'août 1859. Le christianisme trop formaliste du moyen âge avait fait naître chez les âmes généreuses ces idées mystiques qui dégénèrent facilement en panthéisme. Jean de Parme, général des Franciscains, auteur du livre célèbre intitulé : « L'Évangile éternel, » et même l'auteur encore inconnu de « l'Imitation » proclament que se perdre en Dieu c'est le but auquel on doit tendre.

[3] Pope s'exprime d'une manière analogue dans ces vers (*Essay on man*) :

« Warms in the sun, refreshes in the breeze,
« Glows in the stars, and blossoms in the trees. »

2° Tous les êtres visibles et invisibles en sont une émanation [1]; « divinæ particula auræ », et n'en sont réellement pas distincts [2]. La création est une sorte de jeu ou de passe-temps de la Divinité : « Ludens in orbe terrarum. » Prov. VIII, 31.

3° Le paradis et l'enfer, tous les dogmes enfin des religions positives, ne sont que des allégories dont le sofi seul connaît l'esprit.

4° Ainsi les religions sont indifférentes [3]. Elles servent cependant de moyen pour arriver à la réalité. Quelques-unes sont plus avantageuses que les autres pour atteindre ce but, entre autres la religion musulmane, dont la doctrine des sofis est la philosophie.

5° Il n'existe réellement pas de différence entre le bien et le mal, puisque tout se réduit à l'unité, et qu'ainsi Dieu est en réalité l'auteur des actions de l'homme.

6° C'est Dieu qui détermine la volonté de l'homme, et, ainsi, ce dernier n'est pas libre dans ses actions.

7° L'âme est préexistante au corps et y est renfermée comme dans une cage ou dans une prison [4]. La mort doit donc être l'objet des vœux du sofi; car c'est alors qu'il rentre dans le sein de la Divinité dont il émane, et qu'il obtient ce que les bouddhistes nomment le *nirwâna*, c'est-à-dire l'anéantissement en Dieu.

8° C'est par la métempsycose que les âmes qui n'ont pas rempli leur destination ici-bas sont purifiées et deviennent dignes d'être réunies à Dieu.

9° La principale occupation du sofi doit être de méditer sur l'unité et de s'avancer progressivement par les divers degrés de la perfection spirituelle, afin de mourir en Dieu [5], et d'atteindre dès ce monde à l'unification avec Dieu.

10° Sans la grâce de Dieu, ce que les sofis nomment *faïz*, on ne peut de soi-même parvenir à cette union spirituelle ; mais les sofis admettent

[1] Le système d'émanation semble fondé sur ce texte du Coran, I, 151 : « Nous sommes *de* Dieu et nous retournons *à* lui. »

[2] L'homme est le reflet du Créateur, comme il a été dit plus haut. Attar dit dans le *Mantic*, que Dieu est le soleil et lui l'ombre. Feuerbach, élève de Hegel, a soutenu l'impie thèse inverse : « Dieu, a-t-il dit, c'est l'homme reproduit dans un merveilleux mirage. C'est le reflet de l'ombre grandiose du genre humain, c'est l'image de Narcisse dans la fontaine. »

[3] Voici la traduction d'un vers du célèbre sofi Jalâl uddîn Rûmî qu'on cite à ce sujet : « En quelque lieu que nous mettions le pied, nous sommes toujours, Seigneur, dans ton ressort. Dans quelque coin que nous nous retranchions, nous sommes toujours chez toi. Peut-être, disions-nous, il y a quelque chemin qui mène ailleurs; mais quelque chemin que nous ayons pris, il nous a toujours conduits vers toi. » C'est dans un autre sens que David a dit à peu près la même chose dans le ps. CXVIII, v. 8 et suiv.

[4] « L'âme, d'après un dicton populaire, est un prisonnier, qui en s'échappant tue son geôlier. »

[5] Un poëte musulman de l'Inde a dit : « Pour celui qui est mort (en Dieu), le nom même de l'existence est une sorte de déshonneur. »

la grâce suffisante, car ils disent que Dieu ne refuse pas son secours à celui qui l'attire par ses fervents désirs.

Les funestes doctrines dont je viens de donner le symbole n'ont pas été, on le sait, sans partisans dans l'Europe chrétienne. Nous avons entre autres nos sofis dans les adamites [1], qui enseignaient que l'âme humaine était une émanation de la Divinité emprisonnée dans les organes corporels; qu'il fallait donc chercher à l'en affranchir; que tous les actes du corps étaient indifférents en eux-mêmes et ne portaient aucune atteinte à l'âme.

Sans aller aussi loin, plusieurs chrétiens célèbres ont émis des opinions tout à fait panthéistes. Ainsi, dans le septième siècle, Maxime le Confesseur, sans s'écarter ouvertement des dogmes de l'Église, supposait Dieu en tout et considérait son essence comme la vie de tous les êtres. Ainsi encore, Cabasilas voulait dégager l'âme de tout le poids dont la nature enveloppe nos facultés, pour arriver à la fusion absolue avec l'*un* ineffable, préparée par la contemplation. Pour tous ces mystiques, l'unification avec le premier principe et l'absorption complète de l'être sont le dernier terme de l'épuration de l'âme. L'Église latine a eu aussi son panthéisme spiritualiste comme l'Église d'Orient, mais il y a entre les deux Églises une différence que le savant helléniste M. Hase a signalée dans le *Journal des Savants* [2].

Au surplus, il ne faut pas toujours prendre à la lettre les expressions impies des écrivains mystiques de l'Orient musulman. Attar, par exemple, dans l'épilogue du *Mantic*, dit qu'il n'est ni musulman ni infidèle; et, quelques lignes plus bas, il demande à Dieu de le conserver dans l'islamisme. Le panthéisme des écrivains musulmans est quelquefois plus apparent que réel. On doit les juger par l'ensemble de leurs idées et non par des phrases isolées [3]. Quoi qu'il en soit, malgré leurs théories insensées, les sofis suivent souvent avec fidélité dans la pratique les devoirs extérieurs de la religion : *Intus ut libet, foris ut moris est.*

Avant d'aborder l'analyse détaillée du *Mantic uttaïr*, et de mettre par là en lumière les doctrines philosophiques des sofis, je dois indiquer en quelques mots le sujet allégorique du poëme.

[1] Hérétiques des premiers siècles de l'Église. — [2] Article sur l'ouvrage de Gass, intitulé : *Die Mystik des Nicolaüs Cabasilas*, cahier de novembre 1849.

[3] C'est ainsi qu'en lisant, sans le contexte, certains passages de l'*Imitation*, et en ignorant qu'ils sont tirés de ce livre admirable, on pourrait croire que son pieux auteur est panthéiste. On lit, par exemple, au ch. III, v. 2 du livre Ier : « Cui omnia unum sunt, et qui omnia ad unum trahit, et omnia in uno videt, is potest stabilis corde esse et in Deo pacificus permanere. O veritas (*ulhacc*, comme le disent les musulmans) Deus! fac me unum tecum in caritate perpetua. » Et ch. IV, v. 5 du livre III : « Dilata me in amore, ut discam interiore cordis ore degustare, quam suave sit amare, et in amore liquefieri et natare. »

Les oiseaux vivaient en république, mais ils sentirent la nécessité d'avoir un roi. *Un pays sans roi,* dit un proverbe indien, *est comme une nuit privée de la clarté de la lune et une femme vertueuse sans mari* [1]. La huppe, que les traditions rabbiniques et musulmanes donnent pour guide à Salomon dans son voyage à Saba, et qui, ayant ainsi connu familièrement le grand roi d'Israël, était plus que tout autre oiseau capable d'apprécier les qualités que doit avoir un bon roi, la huppe, dis-je, propose aux oiseaux pour souverain *Sîmorg,* oiseau extraordinaire qui réside au Caucase et dont elle loue les admirables mérites.

Les oiseaux agréent Sîmorg pour roi, mais ils sont effrayés par la longueur et le danger du voyage qu'il faut entreprendre pour aller le trouver. Les principaux d'entre eux exposent tour à tour leurs objections ou leurs excuses, mais la huppe les réfute toutes. Leurs raisons sont celles que donnent les mondains contre les préceptes de l'Évangile. C'est le repas du père de famille que dédaignent les conviés. Quelques oiseaux spiritualistes n'élèvent aucune objection, et se contentent d'adresser à la huppe des *demandes* sur ce qu'ils ont à faire.

Tous les oiseaux se décident enfin à partir, mais la plupart périssent en route de faim, de soif, de fatigue. Enfin, après bien des peines, et après avoir franchi sept vallées mystérieuses, ils arrivent au nombre de *trente* seulement auprès de *Sîmorg.* Or, ce mot signifie en persan *trente oiseaux.* Ainsi les oiseaux, qui représentent les hommes, se retrouvent eux-mêmes en Sîmorg, c'est-à-dire en Dieu.

Telle est l'allégorie dont Attar s'est servi pour enseigner l'unité des êtres et l'existence de Dieu seul, représenté par l'oiseau mystérieux du Caucase.

Le *Mantic* se divise en deux parties, ainsi qu'Attar le dit lui-même dans son épilogue : le *Mantic uttaïr* proprement dit, c'est-à-dire *les Conférences préparatoires des oiseaux,* et le *Macâmât uttuyûr,* c'est-à-dire *les Stations des Oiseaux*, ou, comme Attar les appelle aussi, *les Séances du chemin de la stupéfaction* et *le Diwan des poésies du vertige.* En effet, dans plusieurs manuscrits, ces deux parties sont distinctes et forment même quelquefois deux poëmes différents. Le *Mantic* se compose d'une introduction, des deux parties dont je viens de parler, et d'un épilogue. Partout le récit est coupé, de temps en temps, par des anecdotes ou des paraboles propres à faire ressortir les pensées de l'auteur et à mettre en relief ses doctrines.

Actuellement, on pourra, je pense, me suivre facilement, tant dans l'analyse plus complète que je vais donner de l'ouvrage, que dans les nom-

[1] *Prem sagar,* ch. LI.

breux extraits que je traduirai du persan en français aussi littéralement que notre goût le comporte, en m'aidant des traductions hindoustanie et turque qui en ont été faites. « C'est une chose presque incroyable, dit le célèbre Arnauld d'Andilly [1], que l'extrême difficulté qu'il y a à faire des traductions aussi fidèles qu'élégantes et aussi élégantes que fidèles. Il est incomparablement plus aisé de bien écrire de soi-même, dans la liberté tout entière que l'on a de s'exprimer, que de traduire, dans la contrainte où l'on se trouve pour rendre fidèlement et éloquemment, tout ensemble, les pensées de l'auteur. »

Les musulmans commencent toujours leurs écrits par une invocation à Dieu suivie des louanges de Mahomet et des quatre premiers khalifes ou des imâms [2], et quelquefois des uns et des autres. Attar n'a pas manqué de se conformer à cet usage, et il n'a pas employé moins de cinq cent quatre-vingt-douze vers à cette introduction. Les vers dont elle se compose sont souvent empreints d'une véritable éloquence, et on y trouve çà et là de belles pensées, mais quelquefois des images bizarres et singulières qui font l'admiration de l'Orient, mais que notre goût réprouve. De cette introduction, je ne traduirai pas les lieux communs qu'on trouve dans la plupart des ouvrages musulmans, mais seulement ce qu'elle présente de neuf ou du moins de peu connu, et tout ce qui tend à faire apprécier l'esprit des doctrines de l'auteur.

« Louange, dit Attar en commençant, au pur Créateur des âmes, qui a gratifié de l'âme et de la foi l'homme fait de poussière, qui a placé sur les *eaux* son trône, et qui a mis dans les airs des créatures *terrestres*. »

On voit que l'auteur du *Mantic* passe tout de suite à la création des oiseaux, qui sont les héros de son livre. La pensée qui précède est biblique, c'est le *spiritus Domini ferebatur super aquas* de la Genèse [3].

« Il a donné aux cieux, continue Attar, la domination, et à la terre, la dépendance. Aux cieux, il a imprimé un mouvement perpétuel; à la terre un uniforme repos. Il a étendu le firmament au-dessus de la terre comme une tente sans pieux. En *six* jours, il a créé les *sept* planètes, et au moyen de deux lettres il a créé les neuf coupoles des cieux. »

Nous trouvons ici deux jeux de mots qu'il faut expliquer : les sept planètes font allusion aux sept jours de la semaine, dont six seulement furent employés à la création. Quant aux deux lettres dont parle Attar, ce sont celles qui forment le mot *kun* « sois », formé de deux lettres seulement en arabe, et cité dans un célèbre passage du Coran (II, 111), qui représente le *dixit et facta sunt* de la Bible [4].

[1] Lettres d'Arnaud d'Andilly à l'abbé de Rancé. — [2] Selon qu'ils sont sunnites ou schiites. — [3] *Gen.*, I, 2. — [4] Ps. XXXII, 9.

« Dieu a donné à la fourmi une taille aussi fine qu'un cheveu ; il l'a mise en rapport avec Salomon [1]. Il lui a départi un beau vêtement digne des Abbacides, robe de brocart que le paon lui envie, et qu'on n'a pas eu la peine de tisser.... »

« Dans l'hiver il répand la neige argentée ; dans l'automne, l'or des feuilles jaunies... A l'idée de Dieu, l'esprit se déconcerte, l'âme s'affaisse. A cause de Dieu, le ciel tourne, la terre chancelle. Depuis le dos du *poisson* jusqu'à la *lune*, chaque atome atteste son existence. La terre inférieure, le ciel élevé, lui rendent l'un et l'autre témoignage. »

Il est souvent fait allusion dans les poésies musulmanes à cette idée de la cosmogonie persane que le monde repose sur le dos d'un poisson. Or *poisson* se dit *mâhi* en persan, et *lune*, *mâh*. De là les jeux de mots perpétuels sur le *poisson* et la *lune;* sur l'empire, par exemple, du Roi des rois, qui s'étend de la lune au poisson. On trouvera plus loin d'autres allusions à cette idée.

« Dieu produit le vent, la terre, le feu, le sang. C'est par ces choses qu'il annonce son secret [2]. Il pétrit de la terre, et après quarante jours il y mit l'âme : lorsque l'âme entra dans le corps, elle le vivifia. Dieu lui donna l'intelligence, pour qu'elle eût le discernement des choses ; il lui donna la science pour qu'elle pût les apprécier. Quand l'homme eut ces facultés, il confessa son impuissance, et, submergé dans l'étonnement, il tâcha d'agir.

» Amis ou ennemis, tous courbent la tête sous le joug de Dieu : c'est sa sagesse qui l'impose, c'est elle qui veille sur tous.

» Au commencement des siècles, Dieu a employé les montagnes comme des clous [3] pour fixer la terre, et il a lavé avec l'eau de l'Océan la face du globe. Il a placé la terre sur le dos d'un taureau. Or le taureau est sur le poisson, et le poisson est en l'air. Mais sur quoi repose le poisson ? sur rien. Mais rien n'est rien ; et tout cela n'est rien. »

On le voit, dès le début de son poëme, Attar nous fait connaître son système ou plutôt celui des sofis. Tout ce qui est visible, c'est le néant ; la réalité gît dans le monde invisible. C'est là que nous devons chercher Dieu, le seul être réel, l'océan où les gouttes de l'existence vont se perdre. L'auteur revient cent fois sur la même idée dans le courant de

[1] Ceci fait allusion à une légende citée surate XXVII, v. 19. Cette surate porte le titre de *chapitre de la fourmi*, parce que la mention de la légende dont il s'agit est ce qu'il y a de plus saillant dans ce chapitre. D'après cette légende, les fourmis que l'armée de Salomon foulait aux pieds s'en plaignirent à ce prince par l'organe de leur chef.

[2] Young a dit (Nuit VIIe) :

Parts, like half-sentences, confound : the whole
Conveys the sense, and God is understood.

[3] Conf. *Coran*, LXXVIII, 7.

son poëme; cent fois il proclame l'unité des êtres. C'est qu'en effet les principes des sofis se réduisent proprement à ce dogme unique.

Mais continuons à écouter Attar : « Admire l'œuvre de ce Roi (Dieu), quoiqu'il ne la considère lui-même que comme un pur néant. En effet, bien que son essence seule existe, il n'y a rien en réalité, si ce n'est elle. Le trône de ce Roi est sur l'eau, et le monde est en l'air; mais laisse là l'eau et l'air, car tout est Dieu. Le ciel et la terre ne sont qu'un talisman qui voile la Divinité; sans elle ils ne sont qu'un vain nom. Sache donc que le monde visible et le monde invisible, c'est Dieu même. Il n'y a que lui, et ce qui est, c'est lui. Mais, hélas! personne ne peut le voir; les yeux sont aveugles, bien que le monde soit éclairé par un soleil brillant.

» O toi, qu'on n'aperçoit pas quoique tu te fasses connaître! tout le monde, c'est toi, et rien autre que toi n'est manifeste. L'âme est cachée dans le corps et tu es caché dans l'âme. O obscurité d'obscurité, ô âme de l'âme! tu es plus que tout et avant tout. Tout se voit en toi, et on te voit en toutes choses.

» Ni l'esprit ni la raison ne comprennent ton essence, et personne ne connaît tes attributs[1]..... Les prophètes eux-mêmes viennent s'abîmer dans la poussière de ton chemin. Quoique l'esprit existe par toi, trouvera-t-il cependant jamais la route de ton existence?

» O toi qui es dans l'intérieur et dans l'extérieur de l'âme! tu es et tu n'es pas ce que je dis. A ta cour, la raison a le vertige; elle perd le fil qui doit la diriger dans ta voie. J'aperçois clairement l'univers en toi, et cependant je ne te découvre pas dans le monde. Tous les êtres sont marqués de ton empreinte; mais toi-même tu n'as visiblement aucune empreinte; tu t'es réservé le secret de ton existence. Quelque quantité d'yeux[2] qu'ait ouverts le firmament, il n'a pu apercevoir un grain de la *poussière* du sentier qui conduit à toi. La terre non plus n'a pas vu cette *poussière*, bien que de douleur elle ait couvert sa tête de *poussière*. »

Ce dernier jeu de mots, que j'ai cru devoir reproduire, commence une série d'allégories d'aussi mauvais goût. Je les laisse pour continuer à faire connaître ce qui, dans l'invocation, me paraît offrir de l'intérêt.

Nous allons voir Attar reconnaître virtuellement la nécessité de la révélation, et c'est ce trait qui caractérise le panthéisme de l'école musulmane. Mais les sofis ramènent tout à leur idée favorite. Ils ne voient dans la révélation que la manifestation de leur croyance, et ils pensent que la Bible et le Coran ont été seulement écrits pour l'homme qui se contente

[1] On peut dire à ce propos avec saint Augustin (serm. CXVII, 5) : « Quid mirum si Deum non comprehendis? Si enim comprehendis non est Deus. » — [2] Allusion aux étoiles.

de l'apparence des choses, qui s'occupe de l'extérieur, pour le *zâhir parast,* comme ils le nomment, et non pour le sofi qui sonde le fond des choses. Écoutons Attar :

« Tu dois connaître Dieu par lui-même et non par toi. C'est lui qui ouvre le chemin qui conduit à lui, et non la raison humaine. Sa description n'est pas à la portée des rhétoriciens. L'homme qui a de l'énergie et celui qui en est dépourvu sont également incapables de la tracer. La science ou l'ignorance sont ici une même chose; car Dieu ne peut s'expliquer ni se décrire....

» Les êtres atomiques des deux mondes ne sont que le produit de tes conjectures; tout ce que tu sais, en dehors de Dieu, n'est que le résultat de tes propres conceptions. Quant à lui, il est parfait; mais comment l'âme humaine parviendra-t-elle où il est? Il est mille fois au-dessus de l'âme; il est bien au-dessus de tout ce que je peux dire...

» O toi qui apprécies la vérité, ne cherche pas d'analogie en ceci, car l'existence de l'Être sans pareil n'admet pas d'analogie. Sa gloire a jeté dans l'abattement l'esprit et la raison; ils sont l'un et l'autre dans une indicible stupéfaction. Les prophètes et les envoyés célestes eux-mêmes n'ont pas compris la moindre parcelle du tout, et ils ont touché la terre de leurs fronts en disant : « Nous ne t'avons pas connu comme tu dois » l'être. »

» L'Océan agite ses flots pour proclamer l'essence divine; mais tu ne comprends pas, et tu restes dans l'irrésolution.... Ce qu'on peut dire de Dieu n'est qu'emblématique et allégorique; or, aucune allégorie ni aucune explication ne peuvent en donner une juste idée; personne ne le connaît, et il ne s'est signalé réellement à personne. Anéantis-toi, telle est la perfection, et voilà tout; renonce à toi-même, c'est le gage de ton union avec Dieu, et voilà tout. Perds-toi en lui pour pénétrer ce mystère; toute autre chose est superflue [1]. Marche dans l'unité, et tiens-toi à l'écart de la dualité; n'aie qu'un cœur, un visage, une quibla. »

Attar termine sa tirade panthéiste par une allusion mahométane et judaïque; car par la *quibla* il faut entendre, on le sait, l'endroit vers lequel on se tourne pour prier, c'est-à-dire Jérusalem pour les juifs, et la Mecque pour les musulmans.

Continuons à écouter ce mélange hybride de révélation et de philosophie, de vérité et d'erreur. A présent Attar va agencer à sa manière les traditions bibliques, enrichies par les rabbins et par les musulmans, avec les doctrines panthéistes.

« O ignorant fils d'Adam, tâche de participer à la science spirituelle

[1] Dimitte transitoria et quære æterna. (*Imitation*, liv. III, ch. I, 2.)

de ton père. Toutes les créatures que Dieu tira du néant à l'existence se prosternèrent pour l'adorer. Lorsque enfin il créa Adam, il le fit sortir de derrière cent voiles, comme un échantillon de sa toute-puissance. Il lui dit : « O Adam, sois un océan de bonté; toutes les créatures m'a- » dorent, sois adoré à ton tour. » Le seul qui détourna son visage de cette adoration fut transformé d'ange en démon, il fut maudit et ne connut pas les secrets divins. »

Il est dit aussi dans le psaume xcvi, 7 : « Adorez-le (Dieu), vous qui êtes ses anges. » Et saint Paul, par allusion à ce texte, dit de son côté (Héb. i, 6), en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Lorsqu'il (Dieu) a introduit son premier né dans le monde, il dit : « Que tous les anges » de Dieu l'adorent. »

D'après la légende musulmane qui est mentionnée dans le Coran (vii, 171), et qu'Attar rappelle plus explicitement dans un autre endroit, Dieu fit à toutes les âmes des hommes contenues dans Adam cette demande qu'Attar nomme ailleurs l'*aimant des amis de Dieu :* « Ne suis-je pas votre Seigneur? » Oui, lui répondirent-elles; puis elles l'adorèrent. C'est ainsi, disent les musulmans, que l'homme qui se détourne du vrai culte de Dieu, c'est-à-dire de l'islamisme, est coupable, puisqu'il méconnaît l'engagement qu'il prit alors. Les sofis ajoutent que l'homme a confessé par cet acte que Dieu est le maître absolu de la nature, qu'il existe nécessairement, tandis que les créatures sont ou ne sont pas, puisqu'il les produit ou les fait disparaître à son gré.

Une légende qui accompagne celle-ci, c'est celle de la déchéance de Satan : elle est empruntée à une ancienne tradition que les saints Pères nous ont fait connaître. Dieu, disent-ils, tira du néant les anges dès le premier jour de la création. Il confia à Michel le soin du monde invisible et à Satan celui du monde visible. Après la création de l'homme, Dieu voulut que les anges adorassent dans Adam le Messie futur, Dieu et homme tout ensemble, leur rédempteur et celui de tout le genre humain. Tous le firent, excepté Satan et ceux qui le suivirent dans sa révolte. Michel leur livra alors le combat mystérieux dont il est question dans l'Apocalypse, et les mauvais anges furent précipités dans l'abîme éternel. Mahomet a rapporté cette légende dans le Coran (ii, 32); mais, selon lui, ce fut simplement l'homme que Dieu voulut faire adorer aux anges. Attar donne dans le *Mantic* la raison de la désobéissance de Satan. « Ce dernier, dit-il, se doutant bien qu'Adam n'était pas fait seulement de terre, ne se courba pas, afin de voir le secret que Dieu voulait cacher aux anges, » c'est-à-dire apparemment la transmission de son souffle divin.

Cette scène est représentée dans un dessin qui se trouve dans un

manuscrit du poëme persan intitulé : *Majâlis uluschschâc* (les Réunions des amants *de Dieu*). On y voit les anges prosternés autour d'Adam, et Satan en observation dans un angle, mordant ses doigts d'étonnement.

« Pour former Adam, continue Attar, l'âme s'unit au corps comme la partie au tout. Jamais on ne fit un talisman plus merveilleux : cette union de l'âme élevée et du corps abject offre un mélange de vile terre et de pur esprit. Par l'assemblage de ce qui est élevé et de ce qui est bas, l'homme est le plus étonnant des mystères [1].... Bien des gens connaissent la surface de cet océan; mais ils en ignorent la profondeur. Or il y a un trésor dans cette profondeur, et le monde visible est le talisman qui en défend l'approche; mais ce talisman se brisera enfin. Tu trouveras le trésor quand le talisman n'existera plus. L'âme se manifestera quand le corps sera mis à l'écart. Mais tu es toi-même un autre talisman, tu es pour ce mystère une autre substance.

» Bien des hommes se sont noyés dans cet océan sans fond [2], et il n'a plus été question d'aucun d'eux. Dans cet immense océan, le monde est un atome et l'atome un monde. J'ai joué ma vie, mon esprit, mon cœur, ma religion, pour comprendre la perfection d'un atome.

» Ceux qui, avant nous, ont cherché péniblement à pénétrer ces mystères, n'ont obtenu pour résultat que le découragement et la stupéfaction.

» Vois d'abord ce qui est arrivé à Adam; vois combien d'années il a passées dans le deuil *occupé de ces pensées*. Contemple le déluge de Noé et tout ce que ce patriarche souffrit pendant mille ans de la part des impies. Vois Abraham qui était plein d'amour pour Dieu. Il souffre des tortures et il est jeté dans le feu [3]. Vois l'infortuné Ismaël [4] sacrifié dans le sentier de l'amour divin. Tourne-toi vers Jacob, qui devint aveugle à force de pleurer Joseph. Regarde ce dernier, admirable dans sa puissance comme dans l'esclavage, dans le puits comme dans la prison. Regarde le malheureux Job étendu sur le seuil de sa porte, en proie aux vers et aux loups. Vois Jonas qui, égaré dans sa route, alla de la lune (*mâh*) *où les vagues l'avaient porté*, dans le ventre d'un poisson (*mâhi*), où il séjourna quelque temps. Admire Moïse dès sa naissance. Un coffre lui servit de berceau, et Pharaon l'éleva. Vois David qui s'occupait à faire

[1] Young a dit (Nuit Ire) :

« How poor, how rich, how abject, how august,
« How complicate, how wonderful is man ! »

[2] C'est en effet le cas de dire avec saint Paul (Rom. XII, 3) : « Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. » Et avec l'*Ecclésiaste* (I, 18) : « Qui addit scientiam, addit et laborem. »

[3] Allusion à une légende orientale connue.

[4] Allusion au sacrifice d'Abraham, dont la victime, selon les musulmans, était Ismaël et non Isaac.

des cuirasses, et qui par les soupirs de son cœur rendait le fer mou comme de la cire. Vois le roi Salomon de l'empire duquel un dive s'empara[1]. Vois Zacharie, si ardent dans l'amour de Dieu qu'il ne fit entendre aucune plainte quand on lui scia le cou. Vois Jean-Baptiste dont la tête tranchée fut mise dans un plat; contemple Christ[2] au pied du gibet lorsqu'il s'échappa à plusieurs reprises des mains des Juifs. Vois enfin ce que le chef des prophètes (Mahomet) a souffert d'injures et de tourments de la part des impies. »

Respirons un instant après cette longue citation, qui certes n'est pas dépourvue d'intérêt. Il me paraît inutile de donner des éclaircissements particuliers sur plusieurs indications erronées de l'auteur. Elles tiennent, ainsi que je l'ai déjà fait observer, à des légendes rabbiniques adoptées par les musulmans. Quant à ce que l'auteur dit en dernier lieu de Jésus-Christ, c'est conforme à la doctrine musulmane; car on lit dans le Coran que Jésus-Christ ne fut pas crucifié; mais qu'il s'échappa des mains des Juifs, qui crucifièrent un individu qui lui ressemblait en croyant le crucifier lui-même[3]. En effet, si Mahomet eût considéré Jésus-Christ comme fils de Dieu et sauveur du genre humain[4], s'il avait cru à la rédemption, il aurait prêché l'Évangile, la bonne nouvelle du salut par la foi aux mérites du Sauveur, et non une doctrine qui faisait reculer, ainsi que je l'ai déjà dit, le christianisme jusqu'au judaïsme, et lui ôtait son véritable caractère si noble et si consolant à la fois. Il lui a donc fallu, en admettant Jésus-Christ comme un prophète éminent, comme le *Verbe* et l'*Esprit* de Dieu, nier sa mort sur la croix, afin d'ôter tout motif de croire à son sacrifice expiatoire pour le genre humain. Ici encore, Mahomet n'a pas été inventeur; il a suivi l'opinion des valentiniens, qui croyaient qu'un homme de l'apparence du Sauveur lui avait été substitué dans la Passion, tandis que lui-même avait été enlevé dans le ciel[5]. Les manichéens pensaient aussi que Jésus-Christ n'était mort et

[1] Les musulmans croient qu'un génie s'empara de l'anneau magique de Salomon, anneau auquel ce roi devait son pouvoir extraordinaire, et qu'il le garda pendant quarante jours, pendant lesquels il se fit passer pour Salomon.

[2] Christ est synonyme de Messie et signifie *oint :* mais Christ est aussi le nom propre du Sauveur aussi bien que Jésus, quoiqu'il soit employé en grec avec l'article, conformément aux usages de la langue. C'est ainsi qu'on dit *ad libitum* le Christ et Christ ou Jésus-Christ.

[3] Voyez *Coran*, IV, 156, 157.

[4] Tous les efforts de Mahomet ont tendu à renverser le dogme fondamental du christianisme, la divinité du Sauveur. Il est facile de s'en convaincre par la lecture la plus superficielle du *Coran*.

[5] Je ne parle pas de l'Évangile apocryphe de saint Barnabé, où il est dit que Dieu permit que Judas eût l'apparence du Sauveur et comme tel fût crucifié à sa place. Cet Évangile n'est connu que par une traduction italienne du quinzième siècle, et comme on n'a pas l'original, on peut penser qu'il n'a jamais existé. Dans tous les cas, il serait de fabrique rabbinico-musulmane. Voyez, à ce sujet, Fabricius, *Codicis apocryphi Novi Testamenti pars tertia*, p. 377.

ressuscité qu'en apparence. Remarquons encore, en passant, que Mahomet a puisé ses erreurs chez les hérésiarques des premiers siècles et dans les livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Continuons la lecture de l'invocation du *Mantic :*

« Tu n'es pas accessible à la science, et cependant tu n'es pas manifeste *à tout le monde.* L'avantage ou le dommage ne t'atteignent pas. Tu n'as retiré aucun avantage par Moïse, et tu n'as éprouvé aucun dommage par Pharaon. O Dieu! qui est infini comme toi? qui est, comme toi, sans limites et sans bornes?.... O toi qui es resté caché sous un voile, retire à la fin ce voile, pour que mon âme ne se consume pas *à ta recherche*.... Je suis demeuré dans l'océan du monde, entouré par le firmament.... Ah! retire ton serviteur de cette mer qui lui est étrangère; tu m'y as précipité toi-même, retire-m'en.... Les hommes te craignent, mais pour moi je me crains moi-même; car le bien vient de toi et le mal de moi. »

Cette dernière pensée est tout à fait chrétienne, mais elle se trouve dans le Coran, car il y a textuellement : « Le bien qui t'arrive vient de Dieu et le mal vient de toi-même[1]. » On aime à la voir exprimée par un sofi dont la doctrine enseigne l'indifférence du bien et du mal en l'attribuant à Dieu lui-même.

« O mon Créateur, depuis que je suis entré dans ta voie j'ai mangé ton pain sur ta table. Lorsque quelqu'un mange le pain d'un autre il en est reconnaissant. N'aurais-je donc pas de gratitude envers toi, qui possèdes des millions d'océans de bonté et dont le pain m'a nourri si copieusement!... En proportion des péchés innombrables que j'ai commis, par une négligence coupable, tu m'as gratifié de tes abondantes miséricordes. O mon Roi, tourne tes regards vers moi qui suis pauvre et indigent. Ne considère pas mes fautes passées. Pardonne-moi les fautes d'ignorance que j'ai faites. »

Cette dernière prière rappelle celle du Psalmiste : *Ignorantias meas ne memineris, Domine*[2]. Mais voici actuellement que pour s'excuser de ses fautes, Attar se jette dans la doctrine des priscillianistes et des quiétistes, c'est-à-dire dans celle de l'indifférence des actions, sous le prétexte qu'elles sont faites par le corps sans la participation de l'âme. Or cette funeste doctrine fait Dieu l'auteur du mal comme du bien. Car le corps, selon les sofis, n'étant, comme l'âme, qu'une émanation de la Divinité, en fait ainsi partie. Donc ce qu'il fait, c'est Dieu lui-même qui le fait. Le poëte va le dire d'ailleurs lui-même en propres termes. Écoutons-le :

[1] Sur. IV, verset 81. — [2] Ps. XXIV, 7.

« O mon Créateur, le bien ou le mal que j'ai fait, je l'ai fait avec mon corps. Pardonne mes faiblesses, efface mes fautes. Je suis entraîné par mes penchants et jeté par toi-même dans l'incertitude. Ainsi le bien ou le mal que je fais dérivent de toi. Sans toi je ne suis qu'une petite partie du tout : mais je deviendrai le tout, si tu daignes me regarder. »

Après avoir parlé d'une manière aussi hétérodoxe, Attar paraît en éprouver du regret, et il s'écrie :

« Ah! donne-moi la lumière islamique, anéantis en moi ma tyrannique concupiscence. Je suis un atome perdu dans l'ombre; je n'ai pas le capital de l'existence. Je suis un mendiant auprès de ta majesté comparable au soleil, et je lui demande un peu de ton éclat.... Lorsque ma vie me quitte, je n'ai que toi. Ah! sois à mon dernier soupir le compagnon de mon âme!... »

La première partie de l'introduction du *Mantic*, c'est-à-dire l'invocation à Dieu, se termine ici. Elle est suivie d'abord des louanges de Mahomet. Écoutons un instant ces exagérations bien singulières dans la bouche d'Attar. Il préconise Mahomet et il sape en même temps les fondements de sa religion. On le dirait ici un zélé mahométan, si ses doctrines panthéistes ne perçaient çà et là dans ses vers.

« Mustafa (l'*élu*, c'est-à-dire Mahomet) est le trésor de la fidélité, le seigneur du monde spirituel et du monde temporel, la pleine lune et le centre de ces deux mondes, le soleil de la loi et l'océan de la certitude, la lumière de l'univers, *la miséricorde de Dieu pour les créatures*[1]. L'âme des êtres les plus purs est la poussière de son âme, il est le libérateur de l'âme, et la création entière est sa poussière. Il est le seigneur des deux mondes et le roi de l'univers, le soleil de l'esprit et de la foi. Il est monté aux cieux[2]; il est le roi des créatures, l'ombre de Dieu, le représentant du soleil de l'essence divine.... Il est le plus grand et le premier des prophètes, celui qui dirige les purs et les saints, le guide de l'islamisme, le conducteur dans les droits sentiers, celui qui décide des choses obscures, l'imam de tous et de chacun en particulier.... Ce fut pour lui-même que Dieu créa cette âme immaculée et

[1] Paroles du *Coran*, XI, 107. Le mot que je rends par *créatures* est *alamin*. Il signifie proprement, ainsi que l'a fait observer feu S. de Sacy dans un article du *Journal As.*, en 1829, *les différentes catégories des êtres*. L'expression de *siècle* dans le passage de saint Paul (Héb., I, 2), *per quem fecit et secula*, a, je pense, le même sens, et non celui de véritable monde, comme le croit le docteur aujourd'hui cardinal Wiseman, cinquième Discours.

[2] L'auteur veut parler du mirâj ou ascension miraculeuse de Mahomet au ciel. (Conf. *Coran*, LXXe surate.) Cette ascension fait le sujet d'un dessin qui orne un beau manuscrit du *Mantic*, dont je dois la communication à M. N. Bland, de Randall's Park. Ce dessin représente Mahomet monté sur le *Borac* (cheval à figure de femme). Le faux prophète a le visage voilé et entouré d'une auréole. On voit à ses côtés des anges ailés qui lui offrent des fruits.

pour elle qu'il créa le monde [1].... Ce ne fut qu'après que cette lumière (Mahomet) eut paru [2] que le trône et le dais célestes, la tablette des décrets divins et le *calam* se montrèrent. Le monde fut une manifestation de cette lumière, ainsi que l'humanité en Adam. »

On vient de voir Attar reconnaître, malgré son panthéisme, une véritable création, telle que la Bible nous l'enseigne, et non l'émanation ou l'expansion qu'annonce la doctrine des sofis. Nous devons nous habituer à ces contradictions, à cet amalgame de vérité et d'erreur.

Attar continue, dans les lignes suivantes, à parler comme un vrai mahométan. Il mentionne le dogme de l'intercession de Mahomet, dogme par lequel le Coran a voulu compenser celui de la rédemption. Les musulmans se servent à ce sujet des propres expressions des livres saints. Ils disent que Mahomet s'est chargé des péchés de sa nation, qu'il s'est fait victime de propitiation pour elle [3].

« Le jour de la résurrection, dit Attar, ne sera pas à redouter pour la poignée de terre (la portion des créatures) dont Mahomet pourra dire à Dieu : « Ceci est mon peuple. » Cette parole sera toute-puissante. Dieu, en effet, à cause de ce flambeau de la direction, accordera à ce peuple la rédemption *des peines de l'enfer*...

» Quelqu'un pourrait-il avoir, même en songe, une idée des prérogatives du Prophète?... Dieu lui a ordonné d'inviter à l'*islamisme* les grands et les petits; il l'a comblé de la plénitude de sa grâce...

» Mahomet est devenu par sa majesté et sa dignité l'objet des deux *quiblas;* et l'ombre de son corps (dont jamais on n'aperçut l'ombre) s'est étendue sur les deux horizons. Ce fut de Dieu qu'il reçut un livre excellent, et ce fut par lui qu'il connut toute chose.. A cause de la considération que le Très-Haut a eue pour Mahomet, il l'a nommé dans le Pentateuque et dans l'Évangile. »

On sait déjà ce qu'il faut entendre par la *quibla.* L'auteur, en disant que Mahomet est l'objet des deux quiblas de Jérusalem et de la Mecque, veut indiquer la puissance de son intercession auprès de Dieu. Plus loin il parle de son tombeau, qui est devenu une troisième quibla par suite du respect qu'on lui porte.

L'allusion qu'Attar fait à l'ombre de Mahomet tient à l'idée des musulmans que le corps de Mahomet était glorieux et ne projetait pas d'ombre.

J'ai donné en tête de mon *Eucologe musulman* les passages de l'Ancien

[1] Il y a ici une allusion à un hadis que j'ai eu l'occasion de mentionner dans les *Aventures de Kâmrûp* et dans les *OEuvres de Wali.* « Si ce n'était toi, je (c'est Dieu qui parle) n'aurais pas créé les sphères célestes. » — [2] A la lettre : « Eut planté son étendard. »

[3] Conf. Évang. de saint Jean, I, 29, et IIe Épît. de saint Jean, II, 2.

et du Nouveau Testament que les mahométans appliquent à Mahomet et à sa mission. Le passage du Pentateuque où se trouve la prétendue mention de Mahomet est celui du Deutéronome, XVIII, 18 : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi ; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. » Dans ce passage, les musulmans entendent par l'expression *leurs frères* les frères des Israélites, c'est-à-dire les Ismaélites ou les Arabes. Mais il ne s'agit pas ici de ces derniers. L'expression *leurs frères* (les frères des Israélites) est usitée dans la Bible pour signifier les Israélites eux-mêmes.

Quant au passage de l'Évangile auquel il est fait allusion, c'est celui de l'Évangile de saint Jean, XIV, 26 : « Le consolateur, le Saint-Esprit que *mon* Père enverra en mon nom, vous enseignera toute chose, et vous fera ressouvenir de ce que je vous ai dit. »

Or dans ce texte les mots τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ne sauraient s'appliquer à un homme, mais au Saint-Esprit seul ; et c'est en vain que les musulmans ont eu recours à la subtilité de lire περικλυτός, *loué*, synonyme du nom de Mahomet (*Muhammad* ou plutôt *Ahmad*, comme on le nomme aussi), au lieu de παράκλητος, *consolateur*. Cette interpolation se trouve aussi dans le prétendu Évangile de saint Barnabé [1].

Écoutons encore quelque chose des louanges exagérées et hyperboliques qu'Attar donne à Mahomet :

« Au milieu de ses deux épaules, aussi brillantes que le soleil, se voyait manifestement le cachet de la prophétie [2]. Il a été le guide des *hommes* dans le meilleur des pays, et le meilleur des hommes dans la meilleure des tribus. Par lui, la Caaba est devenue la maison de Dieu et un lieu de sûreté pour celui qui y entre. Gabriel a reçu de Mahomet le manteau de l'initiation, et c'est par là qu'il fut célèbre [3].

» Lorsque Dieu prend à part son ami (Mahomet) pour un colloque mystérieux, Gabriel n'y est pas admis ; car il se brûlerait les ailes. Quand le Sîmorg de l'essence divine se montre, Moïse devient aussi craintif que la bergeronnette [4]. Ce prophète alla cependant s'asseoir sur le tapis de cette majesté, mais après avoir reçu l'ordre de Dieu d'ôter sa chaussure [5].... Admirez la faveur de Dieu envers le noble serviteur de sa cour (Mahomet). Il en fit l'homme de sa voie, il le laissa arriver jusqu'à lui avec sa chaussure. Lorsque Moïse, fils d'Amram, fut témoin de la faveur

[1] Fabricius, *Codicis apocryphi Novi Testamenti pars tertia*, p. 367.

[2] Les musulmans croient que tous les prophètes ont eu ce signe visible de leur mission divine.

[3] On sait que ce fut l'ange Gabriel, que Mahomet paraît confondre avec l'esprit de Dieu ou le Saint-Esprit, qui, d'après le *Coran* même, fut l'intermédiaire de Dieu auprès de Mahomet. Attar, par une hyperbole orientale et un excès d'enthousiasme envers son prophète, semble supposer le contraire. — [4] Voyez plus loin le motif de ce rapprochement.

[5] Conf. *Coran*, XX, 12, et Exode, III, 5.

dont jouissait ce serviteur de Dieu, il dit : O Seigneur, admets-moi dans sa nation, fais que je participe au banquet de son élévation ! Mais ce fut en vain que Moïse demanda cette faveur; elle ne fut accordée qu'à Jésus... Cependant Christ, qui a acquis une si grande célébrité, ne fut qu'une éphélide du visage de Mahomet : Dieu s'en servit pour faire connaître le nom du prophète [1]. »

Remarquons d'abord ici que les musulmans placent Jésus-Christ bien au-dessus de Moïse ; mais, dans leur aveuglement, ils prétendent que le Sauveur était musulman, et que le but de sa mission n'était que de prêcher par avance l'islamisme, que Mahomet, annoncé, selon eux, par lui, ainsi que nous venons de le voir, devait proclamer définitivement, en terminant la série des prophètes envoyés de Dieu aux hommes.

Mais nous n'avons pas encore épuisé le chapitre de l'éloge de Mahomet. Voici quelques-unes des hyperboles qu'on y trouve et que je dois citer pour leur singularité.

« Le soleil est le commensal de ton sourire; le nuage, de tes pleurs; les deux mondes sont la poussière de tes pieds. Tu te contentais de dormir sur un tapis de derviche, toi que rien ne peut contenir.. Toute loi a été abrogée par la tienne. Ta loi et tes ordonnances sont pour l'éternité; ton nom est associé à celui de Dieu... Tu es à la fois avant et après le monde, tu es en même temps antérieur et postérieur. Personne ne parvient à ta poussière [2], personne n'arrive à ta dignité. Dieu a départi pour l'éternité l'empire des deux mondes à Mahomet, son envoyé. »

Enfin l'auteur adresse de véritables prières à Mahomet, et il lui demande son intercession avant de commencer le récit qui fait le sujet de son livre, si peu conforme cependant à l'orthodoxie musulmane.

« O prophète de Dieu, dit Attar, je suis découragé, je suis resté la main pleine de vent et la tête couverte de poussière. J'ai perdu ma vie par mes fautes; mais je me repens; implore de Dieu mon pardon. Quoique je craigne la sentence du Coran, « ne te livre pas à la confiance [3] », cependant je lis aussi dans ce livre sacré les mots « ne désespère pas [4] »... O toi quoi es le médiateur de cette malheureuse poignée de terre, allume avec bienveillance la lampe de l'intercession, afin que, pareil au papillon, je vienne agiter, au milieu de ton assemblée, mes ailes devant ton flambeau.

» O essence élevée, ce que je désire, c'est que tu veuilles bien, dans ta bonté, jeter un regard sur moi, et que par ce regard tu anéantisses pour toujours *mon existence séparée*. Purifie-moi de toutes les pensées

[1] Allusion au texte de saint Jean déjà cité.
[2] C'est-à-dire : « ne t'atteint pas même de loin. » — [3] XII, 11. — [4] XII, 87.

qui m'agitent et des vanités, ô essence pure! Ne noircis pas mon visage par le péché, aie égard à ce que je porte ton nom [1]. »

Je laisse la suite de cette prière, parce qu'elle est déjà connue par la traduction qu'en a donnée feu l'illustre de Sacy dans son *Pend nâmeh* (p. 188), et je néglige aussi les louanges des premiers khalifes : Abubekr, Omar, Osman et Ali; car Attar ne donne sur ces personnages aucun détail qui ne soit déjà connu. Je citerai cependant sur Ali un court passage qui semblerait annoncer qu'Attar était schiite, tandis qu'il était sunnite, ainsi qu'on le verra plus loin. Ici en effet, conformément au langage des admirateurs d'Ali, Attar lui donne le titre d'*âme de Dieu*, titre qui équivaut à celui d'*Esprit de Dieu* qui est donné au Sauveur dans le Coran. Écoutons Attar :

« Comme Ali est le confident particulier des secrets de Dieu, on ne peut éprouver aucun doute sur sa science éminente. D'après une sentence de Mahomet, Ali connaît Dieu comme il doit être connu ; que dis-je, il fait partie de l'essence divine. Si quelqu'un a été ressuscité par le souffle de Jésus, Ali, par une parole, a restauré dans son état premier une main qui avait été coupée »...

Après ces chapitres accessoires à l'invocation, vient un dernier chapitre au sujet des discussions des schiites et des sunnites, c'est-à-dire des orthodoxes et des hétérodoxes musulmans, sur la question de savoir si les premiers khalifes ont été légitimes ou usurpateurs du pouvoir spirituel et temporel, et si Ali était le successeur légitime de Mahomet. Attar se prononce pour la première opinion et se montre zélé sunnite. Les avis qui terminent ce chapitre rappellent ceux que l'admirable auteur de l'Imitation donnait aux religieux de son temps sur les discussions qui avaient lieu entre eux au sujet du plus ou du moins de mérite des fondateurs de leurs ordres respectifs [2]. Laissons parler Attar :

« Tu connais, ô mon fils, Ali et Abubekr, et tu ignores Dieu, ton esprit, ton âme... Ne décide rien, raccourcis ta langue, sois sans fanatisme, et occupe-toi de suivre la voie spirituelle. Mets devant tes yeux ce que les premiers khalifes ont fait; marche paisiblement et suis ton chemin. Place le pied dans la vérité, comme Abubekr; choisis la justice, comme Omar. Comme Osman, agis avec douceur et modestie; et comme Ali, sois un océan de bonté et de science. Es-tu un homme de sincérité et de science *comme Ali?* Non, tu es un homme de concupiscence, tu croupis dans l'infidélité. Détruis donc d'abord ton âme infidèle, sois croyant, et lorsque tu auras fait périr cette âme concupiscente, aie confiance...

[1] Ainsi qu'on l'a vu au commencement de ce Mémoire, Muhammad était le prénom d'Attar.
[2] Liv. III, chap. LVIII, v. 2.

» O Dieu! ce fanatisme *au sujet des premiers khalifes* n'est pas en moi; mais préserve-m'en pour toujours. Purifies-en mon âme; fais qu'il ne souille pas le livre de mes actions! »

C'est ainsi que se terminent l'invocation du *Mantic uttaïr* et les pièces de vers qui s'y rattachent.

Attar va s'occuper actuellement des personnages de son poëme, c'est-à-dire de ces oiseaux emblèmes de l'homme, offrant comme lui un funeste mélange de vertus et de vices.

Avant tout, il met en scène les principaux acteurs de son drame : la huppe, la bergeronnette, la perruche, la perdrix, le faucon sauvage et le faucon privé, la caille, le rossignol, le paon, le faisan, la chauve-souris, la tourterelle, la colombe. Il les interpelle, il les engage à renoncer à leur passion dominante et à s'occuper de la seule chose nécessaire [1].

Six de ces oiseaux figurent dans l'ouvrage de Mucaddéci. C'est à savoir : la huppe, la perruche, le faucon de chasse, le rossignol, le paon, la chauve-souris, la colombe. Nous verrons ensuite paraître dans le *Mantic* deux autres oiseaux mentionnés aussi dans Mucaddéci : le canard et le hibou. Quant à la chauve-souris (*khaffâsch*), cet oiseau, si toutefois on peut lui donner ce nom, qui est l'objet d'une des allégories les plus remarquables de Mucaddéci, est aussi dans le *Mantic* le sujet d'une parabole d'après laquelle la chauve-souris, privée de la vue du soleil, veut aller d'elle-même à sa recherche; mais, pareille à l'homme qui n'a pour guide que les incertitudes de la philosophie humaine, elle s'égare dans sa route, elle perd ses ailes; son corps se dissout, son âme s'anéantit, et elle ne peut parvenir à l'objet de sa recherche.

Enfin, Attar introduit encore plus loin deux nouveaux oiseaux, qui ne sont cités ni ici, ni dans Mucaddéci. Ce sont le humaï et le héron.

Trois oiseaux mis en scène dans Mucaddéci ne sont pas mentionnés par Attar. Ce sont l'hirondelle, le coq et le corbeau.

Ceux qui prennent nominalement part au *langage des oiseaux* sont donc au nombre de seize. Dans une jolie vignette, d'une admirable exactitude de dessin, qui orne un manuscrit illustré de M. N. Bland, de Randall's Park, on trouve la représentation de onze oiseaux du *Mantic*, et on reconnaît facilement dans ces figures la huppe, la bergeronnette, deux perruches, la perdrix, la caille, le rossignol, le paon, le faisan, le canard et le héron.

Attar s'adresse d'abord à la huppe; il lui rappelle qu'elle a été le guide de Salomon auprès de la reine Balkis à Saba, qu'elle a tenu avec lui un *langage d'oiseaux* (*mantic uttaïr*), par allusion au titre du poëme que j'analyse, et à la connaissance qu'attribue le Coran à Salomon du langage des

[1] Conf. Évangile de saint Luc, x, 42.

oiseaux; qu'elle a été sa confidente, qu'elle a mérité par là la couronne qui orne sa tête; qu'ainsi elle doit plus que tout autre oiseau tenir dans les fers le démon qui voudrait la détourner de la voie spirituelle.

Puis vient la bergeronnette, dont le nom persan, *mûcicha,* qui semble signifier *petit Moïse,* donne à Attar l'occasion de rappeler ce prophète législateur et de faire un jeu de mots avec le *chalumeau,* en persan *mûcichâr,* que rappelle le chant de la bergeronnette.

La perruche, *tûtî,* arrive à son tour avec sa belle robe verte, qui, selon Attar, rappelle le *ciel*[1], et son collier rouge comme le feu de l'*enfer.*

Le poëte interpelle ensuite la perdrix, *kabk,* qui se balance, dit-il, gracieusement dans sa marche sur la montagne de la connaissance spirituelle. Il l'engage à frapper à la porte de Dieu après avoir abaissé la montagne de ses inclinations vicieuses.

Attar se tourne ensuite vers le faucon royal, qu'il nomme *nek bâz* ou *bon faucon*[2], c'est-à-dire le *faucon libre,* et qu'il distingue du faucon dressé pour la chasse, oiseau qu'il mentionne plus bas et qu'il nomme simplement *bâz*[3]. Il lui demande jusqu'à quand il sera violent et brutal. Il l'engage à attacher à sa patte, au lieu du cordon de l'esclavage, le billet de l'amour éternel de Dieu, et de ne l'en détacher jamais. Le poëte recommande enfin au faucon d'entrer dans la caverne de l'unité pour y rencontrer le plus éminent des hommes, c'est-à-dire Mahomet. Ce dernier avis a rapport à une circonstance de la fuite, ou hégire, du faux prophète de la Mecque à Médine. Mahomet fut en effet obligé de se réfugier dans une grotte avec son beau-père, Abubekr, circonstance que l'imagination orientale a embellie d'accessoires merveilleux pareils à ceux d'une aventure semblable arrivée à saint Félix de Nole.

Vient maintenant la caille[4], dont le nom persan, *darrâj,* amène un jeu de mots avec l'ascension ou *mirâj* de Mahomet. Attar engage cet oiseau à faire périr son âme concupiscente, qu'il compare à l'âne qui servit de monture à Jésus, afin de trouver l'*esprit de Dieu,* c'est-à-dire le Christ ou le Messie; car Mahomet, dans le Coran, comme Tertullien dans son Apologétique, donne alternativement au Sauveur les deux noms d'*Esprit de Dieu* et de *Verbe de Dieu.*

[1] Les Persans disent que le ciel est vert. Il leur paraît avoir cette nuance par un effet particulier d'optique. Attar fait peut-être aussi allusion à la couleur des vêtements des habitants du paradis.

[2] La version hindoustanie rend cette expression par *schâh bâz* « faucon royal », qu'on appelle en arabe *schâhin* « le royal ».

[3] Ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, notre mot français *buse* paraît dériver du mot persan *bâz.*

[4] Shakespeare traduit le mot *darrâj* par *a partridge;* Golius, car c'est un mot arabe, par *attagen* vulgo *francolium;* mais je pense qu'il s'agit ici de la *caille*, et le dessin qui, dans le manuscrit illustré de M. Bland, représente les principaux oiseaux mis en scène par Attar, me confirme dans cette idée.

Attar s'adresse actuellement au rossignol, à l'oiseau de l'amour, dont le gosier harmonieux rivalise avec celui de David, prophète et roi, célèbre, dit le poëte, par la composition et le chant des psaumes. Il l'engage à exciter les hommes à entrer dans la voie spirituelle : « Assez longtemps, lui dit-il, tu as tissé, à l'imitation de David, une cotte de mailles pour ton âme vile. Aujourd'hui rends, à son exemple, le fer de ton cœur mou comme de la cire, et deviens aussi fervent que ce prince. »

Les deux vers dont je viens de donner la traduction rappellent une légende rabbinico-musulmane à laquelle il a été déjà fait allusion plus haut, légende d'après laquelle David s'occupait à faire des cuirasses dont le fer s'amollissait miraculeusement sous ses doigts. Les saints personnages, quelque élevée qu'ait été leur dignité, disent les musulmans, se sont fait un devoir de vivre du travail de leurs mains. Selon eux, David faisait des cuirasses et Salomon des corbeilles d'osier. On sait, au surplus, que saint Paul, qui aurait pu se passer de travailler, employait ses moments de loisir à faire des tentes.

Au rossignol succède le paon. L'allocution d'Attar roule encore sur une légende rabbinico-musulmane d'après laquelle ce serait le paon qui aurait introduit dans le paradis terrestre à *huit* portes, Satan sous la forme d'un serpent à *sept* têtes. Mucaddéci, dans l'allégorie du paon, fait aussi allusion à la même légende. Attar dit, comme Mucaddéci, que la compagnie du serpent a fait sortir le paon de l'Éden et l'a privé du Sidra et du Tûba (les deux arbres du paradis). Il engage le noble oiseau à tuer ce serpent immonde, pour avoir part aux secrets spirituels et rentrer avec Adam dans le paradis.

Le faisan, *tazrû*, qui se distingue par sa vue pénétrante, reçoit d'Attar le reproche d'être resté dans un puits ténébreux en proie à l'incertitude. Le poëte l'excite à sortir comme Joseph de la prison de ce puits, afin de devenir roi dans l'Égypte du bonheur.

Attar blâme aussi la tourterelle, *cumrî*, de languir dans un étroit cachot, comme Jonas dans le ventre de la baleine. Il l'engage à couper la tête de ce poisson, *mâhi*, du mauvais vouloir, afin de pouvoir toucher de son front la lune, *mâh*[1]. Si la tourterelle, ajoute-t-il, se sauve du poisson de sa propre âme, elle partagera le bonheur de Jonas.

Attar s'adresse ensuite à la colombe, *fakhita*. Il lui demande de roucouler gracieusement, afin qu'il répande sur elle les perles brillantes de son éloquence. Il lui dit que puisque son cou est orné du collier de la

[1] Cette expression rappelle celle d'Horace souvent citée :

Sublimi feriar sidera vertice.

fidélité [1], il ne lui siérait pas d'agir avec déloyauté. Il l'engage à entrer dans le chemin du sens spirituel, l'assurant que Khizr (le prophète Élie) lui apportera l'eau de la vie.

Enfin Attar interpelle le faucon dressé pour la chasse. Son état de domesticité lui fournit la matière d'une double allusion, d'abord à la soumission dans laquelle il doit être envers Dieu, et, en second lieu, au détachement qu'il doit avoir pour le monde, qu'Attar compare avec mépris à un animal mort. Il termine en prêchant, d'après son usage, l'indifférence à la religion positive. Il recommande au faucon de laisser à la fois le monde présent et le monde futur, d'ôter son chaperon et de regarder librement, pour mériter de reposer sur la main d'Alexandre, que les musulmans considèrent comme un roi missionnaire qui étendit par ses armes le vrai culte de Dieu.

Cette indifférence religieuse pour tout autre dogme qui n'est pas l'unité divine tient au surplus à l'essence de l'islamisme. Les musulmans sont tolérants pour tout le reste; ils parlent avec autant de respect de Zoroastre et de Brahma, de Locman et d'Alexandre le Grand, que des personnages sacrés de la Bible. C'est ainsi que les musulmans de l'Inde rendent un culte égal à leurs saints Muïn uddin et Ma'çûd Gâzi, et aux saints hindous Kabir et Ramanand [2].

L'auteur du Dabistan [3] cite un sofi indien (Sabjâni) qui faisait avec autant de ferveur le *pouja* (adoration) et le *dandawat* (prosternation) dans les pagodes, que les prières musulmanes dans les mosquées. Nous avons vu du reste à Paris, il y a une trentaine d'années, un brahmane célèbre [4] fréquenter indifféremment l'église catholique ou protestante et la synagogue.

Attar termine cette revue des principaux acteurs de son drame par une espèce de calembour qui doit charmer sans doute les lecteurs persans. Il s'adresse à l'*oiseau doré,* mais cette expression est figurée et signifie le *soleil.* « Consume par ta chaleur, lui dit-il, tout ce qui est créé, jusqu'à l'essence de l'âme, afin qu'il n'y ait plus pour toi d'existence distincte de Dieu. Alors, dès que tu auras connu les secrets divins et que tu seras devenu un *oiseau* parfait, tu n'existeras plus toi-même, mais Dieu seul restera. » C'est par ce trait panthéiste qu'Attar termine ce qu'on peut appeler son premier chant.

Actuellement qu'il a fait connaître au lecteur les principaux acteurs

[1] Conf. *les Oiseaux et les Fleurs, Allégorie de la Colombe,* et l'ouvrage de Sabbagh intitulé *la Colombe messagère.* Voyez aussi le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney, t. I[er], p. 271 et suiv., et t. II, p. 51 et suiv.

[2] Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.*

[3] Voyez la traduction du cap. Troyer, t. III, p. 300. — [4] Ram Mohan Roy.

qu'il veut mettre en scène, il entame le récit qui fait l'objet de son poëme. Je préfère le laisser parler un instant lui-même :

« Les oiseaux du monde se réunirent tous, dit-il, tant ceux qui nous sont connus que ceux qui nous sont inconnus, et ils tinrent entre eux ce langage : « Il n'y a pas dans le monde de pays sans roi; mais comment se fait-il cependant que la nation des oiseaux en soit privée? Il ne faut pas que cet état de choses dure plus longtemps. Nous devons joindre nos efforts et aller à la recherche d'un roi.

» Les oiseaux se réunirent donc pour s'occuper de cette affaire importante. La huppe tout émue s'avança la première au milieu de l'assemblée. Elle avait sur sa poitrine l'ornement qui témoignait qu'elle était entrée dans la voie spirituelle [1], et sur sa tête la couronne de la vérité.

» Chers oiseaux, dit-elle, je suis réellement enrôlée dans la milice céleste, et messager du monde invisible. Je connais Dieu et les secrets de la création. Quand on porte, comme moi, écrit sur son bec le nom de Dieu, on doit nécessairement avoir l'intelligence de beaucoup de secrets. »

La huppe continue à vanter ses qualités non-seulement spirituelles mais physiques. Elle dit entre autres choses qu'elle devine instinctivement les sources d'eau. Puis elle rappelle ses relations avec Salomon, ses entretiens avec ce grand prince, le rôle d'avant-coureur de son armée qu'elle a rempli et de messager chargé de ses lettres. Elle se flatte d'avoir parcouru, au temps du déluge, la surface du globe et d'avoir accompagné Salomon dans ses voyages par monts et par vaux, par terre et par mer. Mucaddéci s'exprime à peu près comme Attar sur le compte de la huppe. Ce langage uniforme est fondé sur une légende rabbinico-musulmane dont j'ai déjà parlé.

« Je connais bien mon roi, continue la huppe; mais je ne puis aller le trouver toute seule. Si vous voulez m'accompagner, je vous donnerai accès à sa cour. Mais vous devez laisser toute présomption, toute crainte et toute incrédulité. Celui qui joue sa vie pour entrer dans cette voie est délivré du bien et du mal. Soyez donc généreux de votre vie et placez le pied sur ce chemin, pour poser ensuite le front sur le seuil de la porte du palais de ce roi légitime qui réside derrière le mont Câf. Son nom est *Sîmorg*, il est le roi des oiseaux. Il est près de nous et nous en sommes éloignés [2], et il ne saurait être célébré par une langue humaine. Il a devant

[1] C'est, je pense, une allusion aux mots *Allah akbar* ou à toute autre sentence brodée sur le gilet des sofis. Voy. mon *Mémoire sur les vêtements à inscriptions*, dans le *Journal As.* 1838.

[2] C'est-à-dire, je crois, qu'il n'a pas de lieu fixe pour se manifester. Il est partout et nulle part, comme les musulmans le disent de Dieu dans leurs catéchismes les plus orthodoxes. (Conf. Actes, XVII, 27.)

lui des milliers de voiles de lumière et d'obscurité. Dans les deux mondes il n'y a personne qui puisse lui disputer son empire. Il est le roi par excellence ; il est parfait dans sa majesté. Il ne se manifeste pas complétement, même au lieu de son séjour : et cependant ni la science ni l'intelligence ne peuvent y atteindre. Là des milliers de têtes sont comme des boules du *mail;* on n'y entend que des exclamations et des soupirs. On trouve tour à tour dans ce chemin l'eau et la terre ferme, et on ne saurait se faire une idée de son étendue. Il faut un homme à cœur de lion pour parcourir cette voie extraordinaire, car la route est longue et la mer profonde. »

C'est ainsi que la huppe parle du *sîmorg,* de cet oiseau fantastique, emblème de Dieu. Or, le *sîmorg* des Persans est le même animal mystérieux que le *'anka* des Arabes et le griffon du moyen âge. C'est un oiseau dont tout le monde parle, disent les Arabes, et que personne ne vit jamais : *il est connu de nom et inconnu de corps.* De là son nom est synonyme d'*inouï, introuvable.* Mucaddéci ne lui assigne pas le même séjour qu'Attar. Selon lui, il habite une des îles de la mer. Or, par les îles de la mer, il faut entendre les îles, les presqu'îles[1], et même les ports d'Europe. Dans la Bible, l'expression *les îles des nations* ou *de la mer* a la même signification (Isaïe, XI; Ézéch., XXVIII, 3; II Mach., VI, 29; XIV, 5).

Le 'anka est aussi représenté comme le roi des animaux dans le *Tuhfat ikhwân ussafa,* et son nom se donne quelquefois par métaphore à l'objet d'un amour humain. Il en est aussi fait mention dans le *Livre des Rois* de Firdauci comme du gardien de Zal, père de Rustam, et les naturalistes orientaux disent qu'il a le volume de trente oiseaux, qu'il est unique, doué d'intelligence et de la parole, et qu'il a existé avant Adam.

Un dessin original, fait dans l'Inde, représente cet oiseau merveilleux les ailes étendues comme s'il fondait sur une proie. Il a une sorte de huppe ou de crête sur la tête, des plumes qui pendent sous son bec, et trois longues queues.

Attar, continuant son récit, nous apprend que les oiseaux, excités par la huppe, acceptent Sîmorg pour souverain, et se décident à partir pour le lointain pays où il réside. Toutefois leurs mauvais penchants les retiennent encore, et, au moment de se mettre en route, chacun d'eux vient alléguer des prétextes pour rester. Ces prétextes prennent leur source dans une passion dominante, dans un vice particulier. C'est ainsi que chaque oiseau représente un des défauts ou des péchés capitaux que les théologiens mettent au nombre de sept. En faisant attention à l'analyse

[1] Le mot arabe *jazira,* au pluriel *jazâïr;* dont nous avons fait *Alger,* signifie, comme le mot grec νῆσος, *île* et *presqu'île.*

que je vais donner des discours des différents oiseaux et des réponses de la huppe, on s'assurera qu'en effet le *humaï* représente l'*orgueil;* la *perdrix,* l'*avarice;* le *rossignol,* la *luxure;* le *paon,* l'*envie;* la *perruche,* la *gourmandise;* le *faucon,* la *colère;* le *canard,* la *paresse.* N'oublions pas que ces oiseaux ne sont autre chose que les hommes, avec leur indifférence pour les choses spirituelles et leur entraînement pour tout ce qui est visible et temporel.

Le premier oiseau qu'Attar fait parler, c'est le rossignol. Il s'avance, dit le poëte, « exprimant un sens par chacune de ses mille modulations : et ces sens renferment un monde de secrets. » Or, voici le discours que lui fait tenir le poëte :

« Les secrets de l'amour, dit-il, me sont connus. Toute la nuit j'en répète les chants. C'est à l'imitation de mes accents que la flûte gémit, et que le luth semble faire entendre des plaintes. Je mets en émoi les parterres de roses aussi bien que le cœur des amants. J'enseigne sans cesse de nouveaux mystères. A chaque instant je répète de nouveaux chants de tristesse.... Quiconque m'écoute perd la raison; il est hors de lui, quelque empire qu'il garde ordinairement sur lui-même. Si je suis privé pendant longtemps de la vue de ma bien-aimée *rose*, je me désole et je cesse mes chants. Lorsqu'elle répand dans le monde, à l'époque du printemps, son odeur suave, je lui ouvre gaiement mon cœur, et par son heureux horoscope je fais trêve à d'amères plaintes. Mais le rossignol se tait lorsque sa bien-aimée ne se montre pas. Mes secrets ne sont pas connus de tout le monde; la rose seule les sait. Entièrement plongé dans son amour, cet unique sentiment m'anime, et je ne songe pas à ma propre existence. Je ne désire pour moi que la rose vermeille. Atteindre à Sîmorg est au-dessus de mes forces, l'amour de la rose suffit au rossignol. Elle fleurit pour moi avec ses cent feuilles; comment ne serais-je pas heureux? La rose s'épanouit pleine de désirs pour moi, et elle me sourit joyeusement. Le rossignol pourrait-il rester une seule nuit privé de l'amour d'un objet si séduisant? »

C'est ainsi que s'exprime le rossignol. Dans sa réponse, la huppe lui reproche son attachement à la beauté passagère de la rose. Elle lui en signale les défauts et l'engage à préférer l'éternelle beauté.

« O toi, lui dit-elle, qui es resté en arrière, occupé de la forme extérieure des choses, cesse de te complaire dans un attachement qui te séduit. L'amour de la rose a enfoncé dans ton cœur bien des épines; il a agi sur toi, et il t'a dominé. La rose est belle, il est vrai, mais sa beauté disparaît en quelques jours. Or, l'amour d'un objet qui dure si peu doit déplaire aux gens parfaits. Si la gracieuse apparence de la

rose excite tes désirs, c'est pour t'attirer nuit et jour dans les plaintes et les gémissements. Laisse donc la rose; car, *rougis* de honte! elle se *rit* de toi à chaque nouveau printemps, mais elle ne te *sourit* pas.

A peine la huppe a-t-elle fait cette réponse au rossignol, que la perruche arrive à son tour, « un morceau de sucre au bec, dit Attar, vêtue de vert comme la pistache, et ornée d'un collier d'or. Au prix de son éclat l'épervier n'est qu'un moucheron; la verdure des champs n'est qu'un reflet de ses plumes. » Voici quel est son langage : « Des gens vils et des cœurs d'acier, dit-elle, m'ont enfermée, toute charmante que je suis, dans une cage de fer. Retenue dans cette prison, je désire avec ardeur la source de l'eau de l'immortalité gardée par Khizr. Comme lui je suis vêtue de vert[1]; car je suis le Khizr des oiseaux. Je voudrais m'abreuver à la source de cette eau mystérieuse; mais je n'ai pas l'ambition de m'élever jusqu'à l'aile de Sîmorg. La source de Khizr me suffit. »

La huppe, continuant son rôle de prédicateur, répond à la perruche qu'elle n'a pas d'idée du vrai bonheur; que pour l'acquérir il faut savoir renoncer même à la vie; qu'elle doit ambitionner quelque chose de plus que l'eau de l'immortalité; qu'elle ne doit pas se contenter de l'écorce, mais chercher l'amande; qu'elle doit vouloir la moelle, et non ce qui l'entoure et la cache. A ce sujet, Attar cite l'exemple d'un sofi qui refusa l'eau de l'immortalité que lui offrait Khizr, pour n'être pas privé de l'avantage de mourir et d'être ainsi uni à Dieu.

Le paon se présente à son tour, dit Attar, vêtu d'or, paré de plumes de mille couleurs, et pareil à une nouvelle mariée dans tous ses atours. Voici le discours qu'il tient :

« Pour me former, dit-il, le peintre du monde invisible (c'est-à-dire Dieu) remit son pinceau aux génies. Quoique je sois le Gabriel des oiseaux, mon sort a cependant été bien inférieur à celui de cet ange; car, pour avoir contracté amitié avec le serpent dans le paradis terrestre, j'en fus ignominieusement chassé. Forcé de quitter le rang élevé que j'occupais, je fus obligé d'aller vivre dans la solitude, humilié par la laideur de mes pieds. Mais j'ai toujours espoir d'être retiré de cet obscur séjour et conduit à la demeure de l'éternité. Qui suis-je pour parvenir auprès du roi *dont tu parles?* il vaut mieux que je m'en tienne éloigné. Le Sîmorg peut-il être d'ailleurs l'objet de mon ambition, puisque le paradis élevé est le séjour qui m'est destiné? Je n'ai rien à faire dans ce monde; je ne dois me reposer que dans le paradis. »

La réponse de la huppe mérite aussi d'être rapportée textuellement,

[1] Allusion au vêtement vert sous lequel est représenté Khizr ou Élie. Voyez, à ce sujet, mon *Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde.*

à cause de la manière allégorique dont Attar s'exprime sur l'unité des êtres. Ce sont, à la vérité, les mêmes idées qui reviennent sans cesse sous sa plume; mais nous devons tolérer ces répétitions. Voici au surplus le discours de la huppe :

« O toi qui t'égares volontairement de la vraie voie, sache que le palais de ce roi vaut mieux que celui dont tu parles. C'est l'éternelle habitation de l'âme pleine de désirs; le logis du cœur, le siége de la vérité. L'Être véritable est un vaste océan dont l'Éden n'est qu'une petite goutte. Lorsque tu peux avoir l'Océan, pourquoi irais-tu chercher une goutte de la rosée nocturne[1]? Celui qui participe aux secrets du soleil pourra-t-il s'arrêter à un atome de poussière? Celui qui est le tout doit-il avoir affaire avec la partie? L'âme a-t-elle besoin des membres du corps? Si tu es un homme parfait, considère le tout, recherche le tout, choisis le tout. »

Le canard sort timidement de l'eau, dit Attar, et vient aussi présenter ses objections. Son langage est à peu près celui qu'il tient dans Mucaddéci.

« Il n'y a pas dans les deux mondes, dit-il, de créature plus pure que moi. Je me lave exactement à toutes les heures *canoniques;* puis j'étends sur l'eau le tapis *de la prière.* Qui est-ce qui se tient sur l'eau comme moi? car c'est un pouvoir merveilleux que je possède. Je suis, parmi les oiseaux, un pénitent aux vues pures, au vêtement pur, à l'habitation toujours pure. Tout me paraît inutile, si ce n'est l'eau; car ma nourriture et ma demeure sont dans l'eau... Ce n'est qu'avec l'eau que j'ai affaire, comment la quitterais-je? Tout ce qui vit, vit par l'eau, et ne peut s'en passer; ainsi je ne saurais voler à travers les vallées, ni m'élever jusqu'à Sîmorg. »

« Nous avons produit de l'eau tous les êtres vivants[2]. » Telle est la sentence du Coran à laquelle Attar fait allusion par l'organe du canard, et qui paraît fondée sur ce verset de la Genèse : « Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent et des oiseaux qui volent[3]. » Le système de Thalès n'est que le développement de cette doctrine.

Attar revient à son thème favori sur la vanité de l'existence, et il cite à ce sujet la réponse d'un dévot[4] à qui on demandait ce qu'étaient les deux mondes : « Le monde présent et le monde futur, répondit-il, ne sont qu'une goutte d'eau dont l'existence est indifférente[5]. »

Nous arrivons à la perdrix, *kabk,* qui s'avance marchant, dit Attar, avec grâce. Son bec est rouge, son plumage aurore. Le sang bouillonne dans

[1] Conf. *Sagesse*, XI, 23. — [2] *Coran,* XXI, 31, et XXIV, 44. — [3] *Genèse*, I, 20.

[4] Le mot que je traduis par *dévot* est *dîwânâ*, qui signifie proprement fou, mais qui se prend aussi pour *fou spirituel,* et par suite *dévot.* (Conf. saint Paul, I Cor., I, 23.)

[5] Voyez encore le *Livre de la Sagesse*, XI, 23.

ses yeux : « Je reste constamment dans les mines [1], dit-elle, car j'aime les pierreries. L'amour des joyaux est comme un feu dans mon cœur, et suffit à mon bonheur. Quand la vapeur de ce feu s'élève, elle donne la couleur du sang au gravier que j'ai avalé [2]....

» Le règne des pierreries est éternel. Il est aussi solide que la montagne qui les renferme. Je connais la montagne et le joyau qu'on y trouve. Pour le chercher, je ne quitte ni ma ceinture ni mon épée [3] dont la lame offre le brillant du diamant. Je n'ai encore trouvé aucune essence dont la nature soit supérieure aux pierreries, ni rien qui leur soit comparable, et puisque le chemin vers Sîmorg est difficile, mon pied reste attaché aux *pierres* précieuses, comme s'il était enfoncé dans l'*argile*. »

La huppe répond à la perdrix que ses objections sont bien faibles; qu'elle s'avilit en préférant la recherche des pierreries à celle de Sîmorg. Car, ajoute-t-elle en formulant une hérésie en histoire naturelle, les pierreries ne sont autre chose que des pierres colorées. Sans leur couleur elles seraient simplement de petits cailloux. Puis jouant sur les mots, elle dit que celui qui s'attache à la *couleur* (*rang*) n'a pas de *poids* (pierre, *sang*), c'est-à-dire est léger; et que celui qui possède l'*odeur,* c'est-à-dire l'essence des choses, n'en recherche pas la *couleur;* comme celui qui recherche le vrai joyau des qualités foncières ne se contente pas d'une pierre commune.

On sait le pouvoir étonnant que donnait à Salomon, selon les juifs et les musulmans, le chaton de son anneau. La huppe apprend à la perdrix que cette pierre merveilleuse était néanmoins un obstacle pour Salomon dans la voie spirituelle. A plus forte raison, ajoute-t-elle, les pierreries qui attirent toute l'attention de la perdrix seront un embarras pour elle.

Le *humaï,* dont il n'a été question ni dans la revue préliminaire qu'Attar a faite des oiseaux qu'il met en scène, ni dans l'ouvrage de Mucaddéci, vient présenter, lui aussi, des objections au voyage proposé par la huppe. Le humaï est un oiseau fabuleux qu'on peut comparer au phénix des Grecs. Les Persans donnent aussi quelquefois ce nom à l'aigle et à l'oiseau de paradis. Quoi qu'il en soit, l'ombre du humaï est, selon eux, un présage de bonheur et même de royauté pour celui sur lequel elle tombe. De là, l'adjectif *humayûn,* dérivé de *humâï,* et qui signifie *fortuné, royal.* Voici au surplus le discours textuel du humaï :

« Sachez, ô oiseaux de la terre et de la mer, que je ne suis pas semblable aux autres oiseaux. J'ai une haute ambition, et c'est pour la sa-

[1] La perdrix fait son nid dans la terre ; c'est peut-être à cela qu'Attar fait allusion.

[2] M. de Hammer rappelle, dans la traduction qu'il a donnée de ce morceau, que la perdrix avale de petites pierres, surtout colorées.

[3] Attar veut indiquer par là l'éperon ou l'ergot des perdrix.

tisfaire que je me suis séparé des créatures, et que je méprise mon âme concupiscente [1]. Aussi est-ce à moi que Féridoun et Jamsched ont dû leur gloire; et c'est par l'influence de mon ombre que tous les monarques ont régné. Le vil mendiant n'est pas mon homme. Je ne nourris qu'avec des os mon âme concupiscente, je mets par là en sûreté contre elle mon âme *spirituelle,* et c'est ainsi que cette dernière acquiert un rang élevé. L'oiseau dont l'ombre crée les rois pourra-t-il détourner sa tête de la gloire?... Pourquoi rechercherais-je l'amitié de l'altier Sîmorg, puisque je dispose à mon gré des couronnes? »

Dans sa réponse, la huppe reproche au humaï de se laisser asservir par l'orgueil. Elle lui dit que son ombre, en donnant des royaumes temporels, fait souvent perdre la royauté spirituelle et conduit les rois à la réprobation éternelle. Comme preuve de cette assertion, elle cite l'exemple de Mahmûd, ce célèbre et zélé monarque musulman, grand destructeur d'idoles et de pagodes, mais dont le salut n'est pas certain, s'il faut en croire un sofi qui le vit en songe, et à qui il se plaignit qu'il avait à rendre compte de ses moindres actions. « Aussi, ajouta-t-il, aurais-je préféré d'être enfermé dans un puits, ou de glaner les champs de blé, plutôt que d'être roi. Que les ailes et les plumes du humaï se dessèchent, puisqu'il m'a donné place sous son ombre! »

Le faucon nommé *bâz* (c'est-à-dire celui, ainsi que je l'ai dit plus haut, qui est dressé pour la chasse) arrive après le humaï pour présenter aussi ses objections. Il a la tête haute, il fait parade de son équipement militaire et du chaperon qui couvre sa tête. Le discours qu'il tient fait allusion, comme dans Mucaddéci, à l'éducation qu'on lui donne et à l'usage qu'on fait de lui : « Moi, dit-il, qui veux me reposer sur la main du roi, je dédaigne de regarder les autres créatures du monde. Si je consens à me couvrir la tête d'un chaperon, ce n'est que pour pouvoir appuyer mon pied sur la main du roi. Je suis élevé dans la plus grande contrainte, et je me livre à la mortification comme les pénitents, afin que lorsqu'on m'amène devant le roi, je puisse faire exactement le service qu'il requiert de moi. Pourquoi voudrais-je voir Sîmorg, même en songe, pourquoi m'empresserais-je étourdiment d'aller auprès de lui? Je me contente d'être nourri de la main du roi, sa cour me suffit dans le monde. Pour me rendre agréable au roi, je n'ai qu'à prendre mon vol dans des vallées sans limites. Je n'ai pas d'autre désir que de passer ainsi joyeusement ma vie, tantôt auprès du roi, tantôt allant, d'après son ordre, à la chasse. »

La huppe reproche au faucon son peu d'attention aux qualités essentielles et son attachement aux choses extérieures. Elle lui dit que Sîmorg

[1] A la lettre : « Mon âme de chien (ma chienne d'âme). »

est le seul roi qui soit digne de lui, puisqu'il est unique dans sa royauté. « Le roi doit n'avoir pas d'égal, être fidèle et conciliant. Si les rois temporels sont souvent équitables, ils se livrent quelquefois à l'injustice. La situation surtout de ceux qui en approchent est embarrassante : aussi ces derniers sont-ils pleins d'appréhension et toujours en danger de perdre les bonnes grâces du prince. Les rois du monde sont comme le feu ; éloigne-toi d'eux, c'est ce qu'il y a de plus sûr pour toi. »

N'oublions pas que c'est un Oriental qui parle, et qu'il s'agit ici des rois de l'Orient, dont les caprices font le sujet d'une anecdote que cite Attar, et sur laquelle je dois m'arrêter un instant. On sait que tout nous vient de l'Orient : *Ex oriente lux.* C'est là entre autres qu'il faut chercher l'origine de nos fabliaux du moyen âge, de nos contes [1], de nos apologues. On a souvent considéré comme une légende fabuleuse l'histoire de la pomme que Guillaume Tell dut frapper d'une flèche sur la tête de son propre fils. Ce qui donne de la probabilité à cette opinion, c'est que la même histoire se trouve dans le *Mantic,* qui a été écrit dans le douzième siècle, ainsi que dans les chroniques de la Scandinavie [2]. Voici cette anecdote :

« Un roi éminent affectionnait un esclave dont la beauté avait attiré son attention. Il lui était tellement attaché, qu'il ne pouvait rester sans s'en occuper. Il lui donnait le premier rang sur ses autres esclaves ; il l'avait toujours devant ses yeux. Lorsque le roi s'amusait à tirer des flèches dans son château, cet esclave tressaillait de peur, parce que le roi prenait pour but une pomme qu'il lui mettait sur la tête. Or, lorsque le roi fendait cette pomme, l'esclave était malade de frayeur.

» Quelqu'un, qui ignorait ce qui se passait, lui demanda un jour pourquoi son visage avait la couleur jaune de l'or, pourquoi cette pâleur, qui *annonçait la souffrance.* L'esclave répondit : Le roi prend pour but de ses flèches une pomme qu'il place sur ma tête. Le roi dit que son esclave favori ne doit pas craindre d'être blessé, car il est le plus habile de son armée au tir de l'arc, et, en effet, la flèche va droit à son but, et tous louent l'adresse du roi. Quant à moi, je suis dans une vive appréhension et dans un trouble cruel, sans que le roi y prenne garde. »

Le héron (*butimar* en persan et *baglâ* en hindoustani) expose aussi

[1] Tel, par exemple, que celui qui a été mis en scène par l'immortel Shakspeare sous le titre du « Marchand de Venise ». La légende originale de Shylock, enrichie de beaucoup de détails négligés par le grand tragique anglais, se trouve dans l'*Autobiography* de Lutfullah, p. 154-167.

[2] Au surplus, il paraît que la chose est quelquefois pratiquée encore en Orient par d'habiles tireurs. Ainsi, dans un des chants populaires persans publiés par Al. Chodzko, un domestique se plaint de ce que son maître mettait une rose sur sa tête et s'en servait de cible pour décharger son fusil. »

ses objections contre le voyage projeté. Il aime la rivière, auprès de laquelle il demeure silencieusement. S'il en quitte les bords, il meurt[1]. Comment pourrait-il donc aller chercher Sîmorg?

La huppe lui répond que le voisinage de la rivière est dangereux à cause des crocodiles qu'on y rencontre. L'eau est d'ailleurs d'une nature changeante. Tantôt elle est calme, tantôt agitée; aussi combien de personnes qui ont voulu la traverser sur un bateau n'ont-elles pas été submergées, et combien de fois celui qui a voulu s'y plonger n'a-t-il pas reparu sans vie à la surface comme un brin d'herbe?

« Si tu ne te décides pas à quitter le bord de la rivière, ajoute la huppe, tu finiras par être entraîné dans le courant. La mer, dit-elle encore, s'agite par amour pour Dieu. Tantôt elle roule ses flots, tantôt elle fait entendre du bruit. Puisqu'elle ne peut trouver pour elle-même ce que son cœur désire, tu ne trouveras pas non plus en elle le repos de ton cœur... »

La huppe termine son allocution par une parabole. « On demanda un jour à l'Océan, dit-elle, pourquoi il était couvert d'une robe bleue, qui annonçait le deuil[2], et pourquoi son eau était agitée comme si le feu la faisait bouillonner. Il répondit que ses vêtements bleus annonçaient la douleur qu'il éprouvait d'être séparé de Dieu, et que c'était le feu de son amour qui le faisait bouillonner. »

Le hibou n'est pas plus disposé que le héron à partir pour le Caucase. Si le héron affectionne le voisinage des rivières, le hibou ne peut vivre que loin des lieux habités et au milieu des ruines[3]. « Il ne s'y tient pas, dit-il, pour boire du vin comme les mauvais musulmans qui vont s'enivrer, loin des regards, dans des maisons désertes et délabrées; mais conduit par l'amour de l'or et pour chercher en ces lieux les trésors qui y sont cachés, et que ne défend pas un talisman[4]. » L'amour de Sîmorg lui paraît une illusion, et il traite d'insensés ceux qui le ressentent. Pour cet être mystérieux, il ne veut quitter ni ses décombres ni ses trésors.

« O toi, lui répond la huppe, qui es ivre de l'amour de l'or, quand tu parviendrais à trouver un trésor, tu mourrais bientôt sur ce trésor, et ta vie se serait ainsi écoulée sans avoir atteint le but élevé *qu'on doit se proposer*. L'amour de l'or est le propre des mécréants, celui qui fait de

[1] Puisque c'est là qu'il trouve les grenouilles et les poissons dont il se nourrit.

[2] Le bleu est la couleur du vêtement de deuil chez les musulmans.

[3] Voyez dans *les Oiseaux et les Fleurs,* l'allégorie du hibou, une des plus belles du livre, et l'article du hibou dans l'*Ikhwân ussafâ,* dont on trouve une traduction anglaise dans l'*Asiatic Journal,* 1829, II, 179.

[4] On sait que les Orientaux croient que les ruines et les monuments anciens, entre autres les Pyramides, recèlent des trésors. Ils disent aussi que des talismans défendent souvent l'approche de ces trésors. Telle est la raison de la double allusion d'Attar,

l'or une idole est un autre Tharé [1]. Adorer l'or, c'est être infidèle. Ne serais-tu pas par hasard de la famille de l'Israélite [2] qui fabriqua le veau d'or?... »

Cette critique de l'or sous le point de vue spirituel me rappelle un morceau analogue sur la pièce d'or [3], par le célèbre écrivain arabe Harîrî, morceau qui est une des plus jolies pièces de vers de ses *Macâmât*, et dont voici la traduction :

« Fi de cette pièce [4] trompeuse, qui a deux faces comme le fourbe, et présente à la fois et la couleur brillante des belles étoffes qui parent la jeune épouse, et celle du visage hâlé de son mari, que l'amour a décoloré. La malheureuse envie de posséder l'or entraîne l'homme à commettre des crimes qui attirent sur sa tête l'indignation de Dieu. Sans l'or, la main du voleur ne serait pas coupée; sans l'or, plus d'oppression, plus d'oppresseur. L'avare ne froncerait pas le sourcil lorsque, durant la nuit, on vient lui demander l'hospitalité; le créancier ne se plaindrait pas des retards de son débiteur. On n'aurait pas à craindre l'envieux, qui attaque avec les flèches acérées de la médisance. J'aperçois d'ailleurs dans l'or un défaut palpable et bien propre à le déprécier, c'est qu'il ne peut être utile dans le besoin qu'en sortant des mains de celui qui le possède.

» Honneur à l'homme qui le méprise, honneur à celui qui résiste à son charme trompeur! »

Mais continuons à suivre Attar dans sa narration. Il nous reste encore à entendre la bergeronnette, qui est le dernier oiseau dont Attar fait connaître les excuses spéciales contre le voyage projeté, et qui est représentée par l'auteur persan comme faible de complexion et sans énergie morale. La bergeronnette vient donc se plaindre de cette double faiblesse, qui l'assimile, dit-elle, à la fourmi. Elle ne se sent pas la force de se mettre en route, et, d'ailleurs, pourrait-elle parvenir jamais à Sîmorg?

La huppe reproche à la bergeronnette son inertie et sa légèreté, défauts qui l'empêchent de se rendre à son invitation. Elle ne croit pas à son excuse hypocrite.

Après la bergeronnette, les autres oiseaux viennent aussi, dans leur ignorance des choses spirituelles, alléguer chacun quelque excuse. Attar juge, avec raison, qu'il serait trop long de les répéter. « C'étaient, nous

[1] Le texte porte *Azar*. C'est en effet le nom que les musulmans donnent au père d'Abraham, qui, selon eux, fut idolâtre et adorateur du feu.

[2] Cet individu est nommé ici comme dans l'*Alcoran*, xx, 87, *Sâmirî*. (Voyez la trad. du *Dabîstan*, par le cap. Troyer, t. III, p. 80.)

[3] Je ne parle pas de l'ode d'Horace sur le même sujet, III, xvi, si connue des amis de la littérature classique. — [4] Troisième séance, intitulée *Caïlihat*.

dit-il, de mauvaises excuses; mais comment les oiseaux qui avaient osé les apporter pouvaient-ils espérer de tenir jamais Sîmorg dans leurs serres?... Eux qui ne pouvaient digérer le grain *spirituel*, pouvaient-ils devenir les compagnons de jeûne[1] de Sîmorg?... Eux qui se seraient noyés dans une imperceptible goutte d'eau, pouvaient-ils s'élever du fond de l'abîme au sommet du *ciel?* »

Cependant les répugnances des oiseaux diminuent, ils n'éprouvent plus que des craintes, ils ne formulent plus que des appréhensions. Ils ne se plaignent que vaguement de la faiblesse de leur corps, de leurs ailes, de leurs plumes. « Enfin, disent-ils, comment pourrons-nous parvenir au sublime Sîmorg? Notre arrivée auprès de lui serait un miracle. Dis-nous avec quoi cet être merveilleux a de l'analogie, car, sans tes indications, des aveugles comme nous ne sauraient découvrir ce mystère. S'il y avait quelque rapport entre cet être et nous, nous éprouverions de l'inclination à aller vers lui; mais nous voyons en lui Salomon, et en nous la faible fourmi. Vois ce qu'il est et ce que nous sommes. Comment l'insecte qui est retenu au fond d'un puits pourra-t-il s'élever jusqu'à Sîmorg? Le mendiant sera-t-il propre à la royauté?... »

« Oiseaux dépourvus d'ambition, leur répond la huppe, c'est parce que votre cœur est sans énergie qu'un généreux amour ne peut y surgir.... Quand Sîmorg découvre sa face aussi brillante que le soleil, il produit par là des milliers d'ombres sur la terre, puis il jette son regard sur ces ombres pures, et alors de nombreux oiseaux se manifestent. Les oiseaux qu'on voit dans le monde ne sont donc tous que l'ombre de Sîmorg[2]. Sachez bien cela, ô ignorants! dès que vous le saurez, vous comprendrez exactement le rapport que vous avez avec Sîmorg. Admirez ce mystère avec intelligence, mais ne le divulguez pas. Celui qui est animé de ces pensées se perd en Dieu, mais gardons-nous de dire qu'il soit Dieu pour cela. Si vous vous perdez en Dieu, vous ne serez pas Dieu, mais vous serez à jamais submergés en Dieu. Un homme ainsi submergé est-il pour cela une transsubstantiation[3]?

[1] Il y a dans le texte *hamchilla,* c'est-à-dire « compagnon de quarantaine ». Or le mot *chilla* est le nom qu'on donne à un carême de quarante jours, que beaucoup de dévots observent dans l'Inde. Ce carême, qui n'a aucun rapport avec le ramazan des musulmans, remonte à la plus haute antiquité. Moïse et Élie jeûnèrent quarante jours et quarante nuits. (*Deutér.*, IX, 18, et III Rois, XIX, 8). N. S. Jésus-Christ observa la même abstinence; et, pour suivre son exemple, l'Église chrétienne a établi la quarantaine du jeûne qui précède la fête de Pâques.

[2] Ceci semble être presque l'équivalent de la doctrine révélée, que l'homme est l'image de Dieu. (Conf. *Gen.*, I, 26, 27, etc.) Young a dit (Nuit Ire) :

All, all on earth is shadow, all beyond
Is substance; the reverse is folly's creed.

[3] C'est-à-dire, peut-il se considérer comme la substance de Dieu même?

» Par excès de bonté, ajoute Attar en s'adressant au novice dans la voie du spiritualisme, Dieu a fait un miroir *pour s'y réfléchir*. Ce miroir, c'est le cœur humain...

» Si tu aimes la beauté de ton ami, prends ton cœur et contemples-y sa beauté. Fais de ton âme un miroir pour y voir l'éclat *de ton ami*. Il est ton roi; il habite le château de la gloire, et ce château est lumineux par le soleil de sa beauté. Admire dans ton propre cœur ton roi; vois son trône dans un atome. Toute apparence qui se manifeste à toi dans le désert du monde, doit être pour toi l'ombre de Sîmorg... Mais Sîmorg n'est pas distinct de son ombre; soutenir le contraire, ce n'est pas dire la vérité... Tu serais heureux de voir dans cette ombre le soleil; mais si tu te perdais dans cette ombre, comment pourrais-tu obtenir Sîmorg lui-même? Au contraire, si tu découvres que l'ombre se perd dans le soleil, tu te convaincras alors que tu n'es autre chose que le soleil. »

Sauf les répétitions qui sont contraires à notre goût, le passage dont je viens de donner la traduction paraîtra beau sans doute, et donnera, il me semble, une idée favorable de la poésie des sofis. On est assez habitué, je le pense, au langage figuré et mystique de l'auteur, pour que rien dans ce passage ait besoin d'explication ni de commentaire. J'ai assez dit que Sîmorg c'est Dieu, et que les oiseaux sont les hommes. L'ombre c'est la nature entière, qui, selon les sofis, émane de Dieu, véritable soleil de l'univers.

Désormais les oiseaux, instruits par la huppe, comprennent les mystères sur lesquels ils avaient médité auparavant. Ils reconnaissent leur rapport avec Sîmorg, et bien loin de se montrer encore rebelles à l'idée du voyage que la huppe les engage à faire, ils veulent l'exécuter sans retard, et, à cet effet, demandent à la huppe les renseignements dont ils ont besoin.

La huppe continue ses fonctions de missionnaire.

« Pour aimer véritablement, dit-elle, il faut renoncer à la vie. Puisque ton esprit n'est pas d'accord avec ton âme [1], sacrifie celle-ci, et tu parviendras au but de ton voyage spirituel [2]. Si cette âme t'intercepte le

[1] Le mot que je traduis par *esprit* est *dil*, qui signifie proprement *cœur*, et celui que je traduis par *âme* est *jân*. En effet, on peut distinguer dans l'âme l'*esprit*, qui a la faculté de s'élever aux choses spirituelles, et l'âme proprement dite, qui a celle de s'occuper des choses temporelles. Saint Paul fait cette distinction dans sa première épître aux Thessaloniciens, ch. v, v. 23 : « Que tout ce qui est en vous, dit-il, l'esprit, l'âme et le corps, se conserve sans tache pour l'avénement de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Le mot hébreu *lêb* « cœur » est pris aussi dans le sens d'*esprit* dans la Bible, Ps. xiv, 1, par exemple, où on lit : « L'insensé a dit dans son *esprit* (*lêb*) : Il n'y a pas de Dieu! »

[2] « Tuis enim fidelibus, Domine, » dit-on dans la préface des morts de la liturgie parisienne, « vita mutatur, non tollitur, et dissoluta terrestris hujus habitationis domo, æterna in cœlis » habitatio comparatur. »

chemin, écarte-la, puis jette ton regard en avant et contemple; et si on te demande de renoncer à la foi ou à la vie, renonce à l'une et à l'autre, laisse ta foi et sacrifie ta vie....

» L'amant met le feu à la moisson de sa vie; il enfonce la scie à son cou[1] et se perce le corps....

» Quiconque a le pied ferme dans l'amour, renonce en même temps à la religion et à l'incrédulité. L'amour t'ouvrira la porte de la pauvreté *spirituelle,* et la pauvreté (qui n'est autre que l'anéantissement[2]) te montrera le chemin de l'incrédulité. Quand il ne te restera plus ni religion, ni incrédulité, ton corps et ton âme disparaîtront à la fois, et alors tu seras digne d'avoir accès à ces mystères.... »

Ces réflexions produisent un effet favorable sur l'esprit des oiseaux. Ils se décident à renoncer, s'il le faut, à leur vie pour posséder Sîmorg. L'amour qu'ils ressentaient déjà pour cet être mystérieux s'accroît prodigieusement; leur départ est décidé, et ils prennent en définitive la huppe pour leur guide. A ce sujet, Attar donne, par l'organe des oiseaux, les avis suivants, qu'il est à propos de signaler :

« On ne doit pas dans la vie spirituelle suivre ses propres idées; il nous faut donc un directeur qui ait sur nous un pouvoir absolu, qui puisse *lier* et *délier* (pour me servir de l'expression *biblique* d'Attar). » Ils pensent, en conséquence, qu'ils ont besoin d'un excellent conducteur pour les guider dans le voyage qu'ils vont entreprendre, et se sauver avec eux de la mer profonde qu'ils doivent traverser. Ils se promettent de lui obéir fidèlement, de faire ce qu'il leur dira, bon ou mauvais, pour qu'enfin, « lancés dans l'espace mystique comme la boule du jeu de mail, ils aillent tomber dans le maillet du Caucase, où réside Sîmorg ».

Cependant, pour s'assurer que la huppe est vraiment digne d'être leur guide, les oiseaux, conformément aux préjugés orientaux, veulent en rendre juge le hasard. Ils tirent au sort, et le sort désigne précisément la huppe. Ainsi, plus d'incertitude, la huppe est solennellement reconnue comme chef des oiseaux, et, en signe de cette qualité, on lui met la couronne sur la tête. Par cette dernière circonstance, Attar veut faire évidemment allusion à l'ornement naturel que la huppe porte sur la tête.

Alors des milliers d'oiseaux accourent pour recevoir les ordres de leur chef et le suivre dans le voyage au Caucase. « Mais lorsqu'ils aperçoivent de loin, dit Attar, la première des sept vallées qu'ils doivent parcourir, leurs cris retentissent jusqu'aux astres. La terreur s'empare de leur âme, un feu dévorant attaque leur cœur. Leurs plumes et leurs ailes sont en-

[1] Allusion à l'usage de scier, dans certains cas, la tête des criminels.

[2] Le septième degré du spiritualisme est nommé *pauvreté et anéantissement.*

sanglantées. En voyant ce chemin sans limites, ils pensent qu'ils ne pourront satisfaire le désir qu'ils avaient conçu. Le vent du détachement des choses terrestres [1] soufflait tellement en ce lieu que le ciel en était comme brisé. Dans ce chemin du désert, où le paon du firmament (le soleil) ne se montre pas, comment un faible oiseau pourrait-il rester un seul instant? Aussi ces animaux ailés, dans la crainte que la vue de ce chemin leur fait éprouver, entourent-ils la huppe, et, hors d'eux-mêmes, devenus tous ses disciples (*tàlib*) pour la voie spirituelle, ils lui disent : « O toi qui as été si souvent en présence de Salomon et qui t'es assise sur le tapis royal, tu connais tous les usages de la cour, tu sais où il y a incertitude, où il y a assurance. Monte sur le *minbar* (la chaire), et instruis-nous au sujet du chemin où nous allons nous engager. Explique-nous aussi les usages et l'étiquette des cours, car nous ne voulons pas nous conduire follement dans cette affaire. Nous concevons tous des appréhensions dans nos cœurs, et il faut pour ce chemin un cœur libre de crainte. Dénoue donc ces difficultés, afin que nous nous mettions volontiers en route. »

Conformément au désir des oiseaux, la huppe se dispose à écarter le voile de la face du mystère, pour me servir d'une expression empruntée à Attar; la huppe est montée sur un trône, sa couronne sur la tête, et elle est entourée de milliers d'oiseaux.

Ici commence un nouvel acte du drame mystique que j'analyse. Déjà nous avons vu les oiseaux les plus connus venir discuter avec la huppe, qui n'était pas officiellement leur chef. Actuellement que le sort l'a désignée pour ce rôle et que les oiseaux ont promis de lui obéir, il semblerait qu'ils n'ont plus qu'à la suivre dans le voyage mystérieux qui a été résolu; mais il n'en est pas ainsi. Les oiseaux hésitent encore, et ils viennent discuter de nouveau avec la huppe. Cette fois même les interlocuteurs sont plus nombreux qu'en premier lieu, car ils sont au nombre de vingt-deux, tandis qu'ils n'étaient d'abord que onze. De plus, ils ne sont pas désignés par leurs noms, mais simplement par l'expression de *un oiseau* (*taïré*), et même rien n'indique les oiseaux dont il s'agit, à l'exception du faucon, dont le discours offre des allusions qui le désignent évidemment. Je suis donc forcé, en reproduisant une partie de cette discussion, de rester dans le vague où nous a mis Attar. On s'apercevra facilement que ces dialogues entre la huppe et différents oiseaux ne sont qu'un cadre pour placer des réflexions religieuses et mystiques.

Un premier oiseau, ami de l'égalité, reproche à la huppe de se poser comme supérieure aux autres oiseaux, tandis qu'elle est de la même

[1] Proprement, « du contentement », αὐτάρκεια.

catégorie d'êtres. Il lui demande s'ils sont coupables de quelque faute inconnue, en sorte qu'ils soient impurs tandis qu'elle est pure.

Dans sa réponse, la huppe fait allusion à la gratuité de l'élection de Dieu, représentée par la foi. Puis Attar modifie ce principe trop général, en annonçant la nécessité des œuvres et leur genre d'importance, malgré leur nullité réelle. On voit qu'Attar fait toujours ses efforts pour rester dans l'orthodoxie musulmane. Écoutons ses propres expressions.

« Ne néglige jamais l'obéissance, dit-il, mais ne mets aucun prix à cette obéissance [1]. Passe ta vie dans l'obéissance, et alors tu obtiendras un regard du *véritable* Salomon. »

Pour donner une idée de la grâce efficace figurée dans Saadi par l'essence de roses qui s'unit à la vile argile et qui lui transmet son odeur, Attar donne ici une touchante parabole, qui offre un souvenir lointain de la pêche miraculeuse de l'Évangile, lorsque saint Pierre, qui n'avait rien pris pendant toute la nuit, vit son travail béni par la puissance du Sauveur, et son filet se remplir de poissons gros et petits [2]. Écoutons Attar :

« On raconte qu'un jour le roi Mahmûd avait été accidentellement séparé de son armée. Tout seul, sans escorte, il poussait en avant son cheval vite comme le vent, lorsqu'il vit un enfant, assis au bord d'une rivière, lequel avait jeté son filet au fond de l'eau. Le roi lui fit signe de s'approcher et le fit mettre devant lui. Or, cet enfant était triste, il avait le cœur serré et l'âme froissée. « Cher enfant, lui dit le roi, quelle est la cause » de ton chagrin? je n'ai jamais vu personne aussi affligé que toi. » L'enfant lui dit : « Sire, nous sommes sept enfants sans père. Nous avons » encore notre mère, mais elle est fort pauvre et sans appui. Je jette tous » les jours mon filet pour pêcher du poisson, afin d'avoir un gîte pour » la nuit. C'est seulement quand j'ai pris du poisson, après beaucoup de » peine, que nous avons de quoi vivre ce soir-là. — Veux-tu, pauvre » enfant, lui dit le roi, que je m'unisse à toi dans ta tâche? » L'enfant y consentit, et Mahmûd jeta dans la rivière le filet qui participa au bonheur du roi, et prit ce jour-là cent poissons. »

« Si tu restes dans l'isolement, poursuit Attar, tu ne pourras franchir le chemin du *spiritualisme*. Il te faut un *pîr* (directeur). Ne va pas seul; n'entre pas à l'aveugle dans cet océan.... Puisque tu ignores entièrement ce que tu dois faire pour sortir du puits du *monde*, comment pourras-tu te passer d'un guide sûr?... »

Attar termine cette tirade par cette sorte de proverbe oriental : « Dans la main de celui qui est uni au bonheur, les épines se changent en roses. »

[1] « Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus. » (Év. de saint Luc, XVII, 10.) — [2] Conf. Év. de saint Luc, V, 5.

Un second oiseau se plaint de sa faiblesse, la huppe répond :

« Le monde est une fange immonde ; les créatures y périssent à chaque porte. Des milliers de personnes, comme le ver à soie qui jaunit, meurent au milieu des pleurs et de l'affliction. Il vaut mieux perdre misérablement la vie dans la recherche que je propose, que de languir désolé dans l'infamie... »

Après avoir encore exprimé, sous une autre forme, les mêmes idées, Attar s'écrie :

« Quelqu'un dira que le désir *des choses spirituelles* est de la présomption, et qu'on ne saurait parvenir là où n'est parvenu personne. Mais ne vaut-il pas mieux sacrifier ma vie dans l'orgueil de ce désir, que d'attacher mon cœur à la boutique [1] *de ce monde?* J'ai tout vu et tout entendu, et rien n'a ébranlé ma résolution. J'ai eu longtemps affaire avec les hommes, et j'ai vu combien il y en a peu qui soient vraiment détachés des richesses. Tant que je ne mourrai pas à moi-même, et que je ne serai pas indifférent aux créatures, mon âme ne sera pas libre [2]. Un mort vaut mieux que celui qui n'est pas entièrement *mort* aux créatures ; car il ne sera jamais admis derrière le rideau !...

» L'amour ne laisse pas l'homme en repos un seul instant ; il le tue, et il demande en outre le prix du sang. L'eau qu'il lui donne à boire, ce sont des larmes ; et le pain qu'il lui donne à manger a du sang pour levain...

» Tant que tu flotteras dans l'océan profond *du monde,* les vagues te repousseront et te recevront tour à tour [3]. Tantôt tu seras admis dans la Caaba, tantôt tu devras reposer dans une pagode. Si tu retires la tête de cet abîme, tu jouiras d'un bonheur constant ; mais si tu continues à y demeurer, la tête te tournera comme une meule, et tu ne trouveras pas un seul instant le parfum de la tranquillité... »

Un troisième oiseau confesse qu'il est couvert de péchés, et qu'ainsi il n'ose aller à la recherche de l'être parfait qui lui est annoncé.

La huppe l'encourage par la pensée de la grâce céleste. Son allocution rappelle le dogme chrétien, si consolant pour les pécheurs, de l'infinie miséricorde de Dieu, qui rend, pour me servir de l'expression d'Isaïe [4], plus blancs que la neige les péchés rouges comme l'écarlate, et qui, selon les paroles de saint Paul, couvre l'abondance du péché par la surabondance de la grâce [5].

« Ne désespère pas, lui dit-elle ; demande *à Dieu* sa grâce et son éternelle faveur. Si tu jettes si facilement ton bouclier loin de toi, ton affaire

[1] Allusion aux premières occupations d'Attar. — [2] Conf. *Imit.*, liv. II, ch. VII. — [3] Allusion à l'élection et à la réprobation. — [4] Is., I, 18. — [5] Rom., V, 20.

deviendra difficile. Songe, au contraire, que la chute t'est utile, puisqu'elle donne lieu au repentir [1]. Lorsque tu as péché, la porte du repentir reste ouverte ; fais donc pénitence... »

Ici se trouvent plusieurs anecdotes. En voici une dont le but est de prouver l'appréciation que Dieu fait, dans sa bonté, de la pureté d'intention :

« Une nuit, dit Attar, l'ange Gabriel était assis sur le Sidra [2], lorsqu'il entendit Dieu prononcer des paroles d'acquiescement. En ce moment, un homme invoque Dieu, dit Gabriel en lui-même, mais j'ignore où il peut se trouver. Tout ce que je sais, c'est qu'il doit être un éminent serviteur de Dieu dont l'âme concupiscente est morte, et dont l'esprit est vivant. Gabriel voulut savoir alors où était cet homme ; mais il ne put le trouver dans les sept climats. Il parcourut la terre et la mer ; il ne le trouva ni dans la montagne ni dans la plaine. Il se hâta de revenir auprès de Dieu, et il entendit encore une réponse favorable aux mêmes prières. Dans son extrême anxiété, il parcourut une autre fois le monde. Cette fois encore, il ne vit pas ce serviteur, et il dit : O Dieu ! indique-moi donc la voie qui doit me conduire auprès de l'objet de tes faveurs. Dirige-toi, répondit Dieu à Gabriel, vers le pays de Rûm, va dans un tel couvent, et tu le verras. Gabriel alla, et découvrit celui qu'il cherchait ; et précisément cet homme invoquait une idole. A son retour, Gabriel délia sa langue et dit à Dieu : O maître du monde, écarte loin de moi le voile de ce secret. Quoi ! tu exauces avec bonté celui qui invoque une idole dans un couvent ? Il a le cœur obscurci, répondit Dieu ; il ignore que par là il s'égare dans son chemin. Comme il a erré par ignorance, je pardonne son erreur : ma bonté l'excuse, et je lui donne même accès au rang le plus distingué. »

Enfin Attar revient à son thème favori de l'unité. Il voit dans l'homme Dieu lui-même, ce qui est en effet une conséquence des prémisses antérieures. Voici ses propres paroles :

« Il y a, dit-il, bien des choses à considérer dans la voie *spirituelle*. Une goutte d'eau est là un océan de miséricorde. Nuit et jour, les sept sphères célestes, ô mon enfant, sont employées pour toi [3]. L'obéissance à Dieu de la part des esprits célestes a lieu en ta faveur. Le ciel et l'enfer sont le reflet, l'un de ta bonté, l'autre de ta méchanceté...

» Le corps n'est pas distinct de l'âme, il en fait partie, et l'âme n'est pas distincte du tout, elle en est un membre. Mais dans le chemin de l'unité il n'y a pas de nombre ; on ne doit jamais y parler ni de portion ni de tout...

[1] Conf. Ps. CXVIII, 71. — [2] Un des arbres du paradis.
[3] On trouve une pensée analogue dans la préface du *Gulistan*.

» Tout ce que font les anges, ils le font pour toi (ô homme!), ainsi qu'il est dit dans le Coran [1]. Le Créateur te prodigue, en effet, tous leurs services, comme une éternelle pluie de perles. »

Un quatrième oiseau présente l'image fidèle de l'homme abandonné à lui-même, qui flotte entre le bien et le mal, entre la piété et le relâchement; qui ne fait pas le bien qu'il aime, mais le mal qu'il déteste, ainsi que le dit saint Paul de lui-même [2] :

« Je suis lâche et paresseux, dit cet oiseau, je ne sais que sauter d'une branche à l'autre. Tantôt je suis libertin, tantôt abstinent... Tantôt je vais dans les tavernes, tantôt je me livre à la prière. Quelquefois le diable me détourne de la route spirituelle, d'autres fois les anges m'y font rentrer... »

La huppe console cet oiseau timide par des paroles conformes à l'orthodoxie musulmane. « Si tous étaient originairement purs, lui dit-elle, Dieu aurait-il été obligé d'envoyer les prophètes? En t'attachant à l'obéissance, tu arriveras au bonheur. Tant que tu ne t'élèveras pas, comme une montagne, *à la recherche de Dieu*, tu n'auras ni repos ni félicité. O toi qui résides dans les étuves de la paresse, et qui es cependant plein de désirs, tes larmes de sang dévoilent les secrets de ton cœur, tandis que sa rouille annonce la satiété du bien-être. Si tu continues à fomenter les passions de ta chienne d'âme, tu ne seras jamais qu'un impuissant hermaphrodite [3]. »

Plus loin Attar, par l'organe de la huppe, parle aussi bien que pourrait le faire un prédicateur chrétien : « Sois un homme de Dieu, dit-il enfin, ne cherche ta gloire qu'en Dieu [4]. Lorsque tu caches cent idoles sous ton froc, pourquoi te montrer sofi devant les hommes?... »

Un cinquième oiseau se plaint d'une manière plus explicite que le quatrième, de ce qu'en lui l'élément du mal domine celui du bien : « Je suis mon propre ennemi, dit-il à la huppe, comment m'aventurer dans ce chemin, puisque je conduis avec moi le voleur qui doit m'arrêter? Mon âme brutale ne veut pas se soumettre; je ne sais même comment en sauver mon âme spirituelle. Je reconnais bien le loup dans les champs, mais cette chienne d'âme, belle en apparence, ne m'est pas encore bien connue... »

L'âme spirituelle est celle qui incline vers le bien; et l'âme concupiscente, *la chienne d'âme*, comme dit Attar, c'est la partie de l'âme, si je puis parler ainsi, qui incline vers le mal. Ce sont les mauvais penchants

[1] Sur. XXI, vers. 30. — [2] Rom., VII, 15.

[3] L'homme qui n'est ni bon ni mauvais n'appartient en effet à aucune catégorie, de même que l'hermaphrodite n'est d'aucun sexe.

[4] Conf. Ps. CXIII, 9.

que nous a légués le péché originel. Dans sa réponse, la huppe s'étend sur le danger de se laisser dominer par cette âme sensuelle.

« Ton âme concupiscente, dit-elle, est à la fois borgne et louche[1]... Il n'est pas bon que cette âme parvienne artificieusement à se fortifier. Dans l'enfance, tout a été inutilité, faiblesse et insouciance. Dans la jeunesse, tout a été singularité et démence. Dans la vieillesse, l'âme devient languissante et le corps débile. Avec une telle vie préparée par la folie, comment l'âme pourra-t-elle s'orner *des qualités spirituelles?* Comme nous vivons dans l'insouciance, du commencement jusqu'à la fin, le résultat que nous obtenons est nul. L'homme finit par obéir à son âme brutale. Le chagrin fait périr des milliers de cœurs : mais cette âme infidèle ne meurt jamais...

» Nous sommes tous sous la domination de cette âme infidèle et désobéissante que nous entretenons en nous-mêmes. L'esprit, comme un cavalier, parcourt avec confiance le royaume *spirituel;* mais, jour et nuit, cette âme est son commensal. Le cavalier a beau faire galoper son cheval, cette âme le suit sans relâche comme un chien... Toutefois celui qui liera ce chien avec vigueur prendra dans son filet le lion des deux mondes[2]. Celui qui l'asservit devancera tellement ses rivaux, qu'ils n'atteindront pas même la poussière que font élever ses pieds... »

Un sixième oiseau se présente sur la scène. Celui-ci se plaint du démon de l'orgueil, qui l'empêche de se réunir à ses compagnons dans le voyage mystique qu'il s'agit d'entreprendre. Il demande à la huppe comment il pourra résister à ses obsessions et être vivifié par le vin du spiritualisme.

« Tant que tu ne seras pas délivré de ton âme concupiscente, répond la huppe à cet oiseau, en proie à la tentation, le démon ne te laissera pas tranquille; il emploie ses agaceries pour te tromper. Bien plus, chacun de tes désirs est un démon pour toi... Le monde est pareil au chauffoir des bains et à une prison; que dis-je! il est la part du diable[3]. Retires-en donc entièrement ta main...

» Je mange du pain à la table de Dieu, disait un individu, et néanmoins j'obéis au démon. Il en est ainsi de toi; le démon te détourne de la *bonne* voie, et tu ne dis pas même la prière jaculatoire qui commence par les mots *la haul*[4]. Tu n'as de musulman que le nom[5]. Tu es enve-

[1] *Borgne* parce qu'elle voit mal, et *louche* parce qu'elle voit double et qu'elle admet ainsi la dualité et non l'unité des êtres.

[2] C'est-à-dire les deux mondes comme un lion. Voyez, au sujet de cette figure, mon *Coup d'œil sur la littérature orientale.*

[3] Conf. Év. de saint Matth., IV, 8, 9.

[4] Ce sont les premiers mots de l'éjaculation musulmane : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu. »

[5] A la lettre : « En fait d'islamisme, tu te contentes de prononcer la formule de la profession de foi. »

loppé dans les soucis du monde. Sa poussière couvre ta tête, comme un corps mort...

» L'amour du monde a enlevé de ton cœur le goût de la foi, et de vains désirs ont absorbé ton âme. Qu'est le monde, sinon un nid de passions et de désirs? Il n'a pu suffire à Pharaon et à Nemrod ; Coré n'y a fait que passer, et Schaddâd [1] l'a péniblement possédé. Dieu a proclamé le néant du monde, pourquoi donc te laisses-tu prendre dans son filet? Jusqu'à quand t'occuperas-tu de cette terre où l'on ne voit que vanité et impureté? Comment celui qui se perd dans ce vil atome peut-il être un homme digne de ce nom?...

» Le monde est un feu brillant où vient à chaque instant se brûler une nouvelle créature... Détournes-en bravement les yeux comme le lion, si tu ne veux pas t'y brûler comme le papillon. L'insensé qui, avec cet insecte, adore le feu, s'y brûlera nécessairement... »

Un septième oiseau, peut-être la perdrix, se présente ensuite et vient à son tour faire à la huppe ses doléances. Celui-ci est tourmenté par le démon de l'avarice. Ce vice, en effet, détourne de Dieu plus que tout autre peut-être. L'avidité pour les biens du monde éloigne la pensée des biens spirituels.

« J'aime l'or, dit cet oiseau ; l'amour de ce métal est en moi comme l'amande dans sa pellicule. Tant que l'or n'est pas dans ma main, comme un bouquet de roses, je ne puis jouir du repos. L'amour du monde et de l'or du monde m'a rempli de vains désirs, et m'a privé de l'intelligence des choses spirituelles. »

La huppe continue, à l'égard de cet oiseau, son rôle de directeur spirituel. « O toi, lui dit-elle, qui es dans l'ébahissement par l'effet d'une forme extérieure, toi dont l'esprit ne vit jamais l'aurore de la valeur réelle des choses, apprends que tu n'as pas cessé d'être nyctalope, et que tu es resté, comme la fourmi, étreint par une vaine apparence [2]. Attache-toi au sens des choses, et ne t'inquiète pas de leur forme. Le sens est l'essentiel, la forme n'est qu'embarras. Sans sa couleur, l'or ne serait qu'un métal commun ; cependant tu es séduit comme l'enfant par son attrayant éclat. L'or qui te détourne de Dieu est pour toi une idole ; ah ! rejette-la loin de toi sans hésiter. »

Mais la réponse de la huppe au septième oiseau ne s'arrête pas ici. Attar continue en ces termes le développement de ses préceptes ascétiques, revêtus du costume allégorique qui lui est familier :

[1] Ancien roi d'Arabie dont l'histoire fabuleuse se trouve entre autres dans le *Tarikh-i muntakhab*. (Voyez la traduct. du *Dabistan*, par le cap. Troyer, t. II, p. 459.)

[2] Allusion au corps de la fourmi, qui semble comme serré par une étroite ceinture.

« Chaque nouveau mois, il te faut donner le prix de ta boutique, et ce prix, c'est ton âme même. Mais ton âme précieuse et ta vie chérie te quittent avant que tu puisses gagner une seule obole... Dépense de tous côtés ce que tu possèdes, car il est dit : « Vous n'acquerrez le bonheur » qu'en proportion de votre générosité [1]. » Il faut laisser tout ce qui existe ; il faut même renoncer à la vie ; car si tu ne peux y renoncer, tu ne renonceras pas non plus à la richesse et aux honneurs... Quand tu n'aurais qu'une couverture grossière pour te coucher, ce serait encore une barrière qui t'empêcherait d'entrer dans la vie *spirituelle.* O toi qui connais la vérité, brûle cette couverture, emblème de ta double vue à l'égard de Dieu. Si tu n'oses brûler *aujourd'hui* cette couverture, comment te débarrasseras-tu demain [2] du large tapis *qui te servira de linceul?* »

Un huitième oiseau, c'est-à-dire le faucon, car il est clairement désigné par Attar, vient à son tour s'adresser à la huppe, et son discours rappelle celui qu'il tient dans l'allégorie de Mucaddéci qui lui est consacrée. Il se trouve heureux de demeurer dans un palais splendide où il est comme le roi des oiseaux : comment irait-il s'exposer aux fatigues qui lui sont proposées ? « Aucun homme raisonnable, dit-il, n'abandonnerait le jardin d'Irem pour entreprendre un voyage pénible et difficile. »

La huppe gourmande le faucon sur ses goûts mondains. Elle lui en fait sentir la vanité, et lui annonce que quelque magnifique que soit le château qu'il habite, la mort ne l'en fera pas moins sortir pour le confiner dans la prison de la douleur.

« N'as-tu pas vu, continue Attar, l'impatiente et vaine araignée?... Elle dresse par avidité un merveilleux filet, dans l'espoir qu'une mouche y tombe, et, dans sa prévoyance, elle se bâtit une maison qu'elle garnit de provisions à son usage. Lorsque la mouche se précipite, tête baissée, dans ce filet, l'araignée lui suce le sang. Ensuite elle laisse son cadavre se dessécher sur place, et elle continue à en faire sa nourriture [3]. Mais tout à coup le maître de la maison où l'*araignée a dressé son filet* arrive le balai [4] à la main. En un instant il anéantit et le nid de l'araignée et la mouche. Or, le nid de l'araignée et la mouche représentent le monde et la subsistance que Dieu y a placée pour l'homme. Quand même tout le monde te serait dévolu, tu le perdrais en un instant de la même manière....

» Celui qui compte pour quelque chose le tambour et le drapeau de

[1] Ces mots sont tirés du *Coran,* III, 86. — [2] C'est-à-dire au jour du jugement.
[3] On trouve des idées analogues à celles-ci dans l'allégorie de l'araignée de Mucaddéci.
[4] Mot à mot le *bâton.*

la royauté [1] n'est pas derviche. Il n'y a là que du bruit et du vent. En effet, le vent enfle le drapeau et le bruit sort du tambour : ces deux choses valent donc moins que la plus petite monnaie de cuivre. Ne fais pas tant caracoler le coursier de ta vanité, ne te délecte pas tant dans l'illusion de ta position élevée... Puisqu'il est impossible d'être distingué *individuellement*, il vaut mieux se perdre *volontairement* en Dieu et entrer *tête baissée dans le tout*. Il ne t'est pas possible d'être fier, humilie-toi donc, renonce à ta légèreté, courbe ta tête et ne cherche pas la domination... »

A un neuvième oiseau que l'amour désordonné de la créature éloigne du Créateur, la huppe signale la différence qu'il y a entre l'amour divin et l'amour humain. « O toi, lui dit-elle, qui t'es attaché à ce qui est visible, toi qui es entièrement demeuré dans le trouble qui en est la suite, sache bien distinguer l'amour de la forme extérieure de l'amour contemplatif de l'Être invisible. L'amour charnel nous assimile aux animaux. L'amour qu'inspire une beauté passagère ne peut être que passager. Tu donnes le nom de lune sans décroissance à une forme extérieure composée d'humeurs et de sang ; mais il est une beauté qui ne décroît pas, et c'est une impiété de la méconnaître.... Trop longtemps tu as erré auprès de la forme extérieure à la recherche de l'imperfection. La *vraie* beauté est cachée ; cherche-la donc dans le monde invisible.... »

Un dixième oiseau n'ose entreprendre le pénible voyage qu'on lui propose, dans la crainte de périr.

« O faible et impuissant oiseau, lui dit la huppe, veux-tu n'être jamais qu'une charpente formée de quelques os munis de moelle ? Sache que la vie, qu'elle soit courte ou longue, a toujours un terme prochain, car elle ne se compose que d'une aspiration et d'une respiration. Ne comprends-tu pas que quiconque naît, meurt, qu'il va en terre et que le vent disperse son corps ? Tu as été nourri pour mourir, tu as été apporté en ce monde pour en être emporté. Que tu sois pur ou impur, tu n'es qu'une goutte d'eau pétrie avec de la terre. Comment voudrais-tu disputer à l'Océan cette goutte d'eau ?

» Il n'y a de remède à la mort que la mort.... Celui même qui a tenu le monde sous le chaton de son anneau (Salomon) est actuellement comme un minéral sous la terre. Le guerrier qui de sa lance a atteint le firmament n'a pas tardé d'être enseveli dans la poussière du tombeau.

[1] Il est souvent question chez les écrivains musulmans du *kôs* ou *nacdra*, qui est proprement une double timbale qu'on bat à la porte des souverains, et qui est ainsi un signe de royauté. Il en est de même du drapeau *'alam*.

Tous les morts dorment sous la terre, mais, quoique endormis, ils sont troublés. »

Cette dernière phrase fait allusion à la doctrine musulmane des tourments de la tombe[1]. On voit qu'Attar rappelle, toutes les fois qu'il en a l'occasion, les dogmes de l'islamisme, quand il peut les mettre en harmonie avec ses doctrines.

La huppe continue ensuite son discours sentencieux sur l'existence et sur la mort :

« Tu t'es égaré à la recherche du mystère de la vie et de la mort; tâche de trouver ton chemin avant que la vie te soit enlevée. Si tu ne le trouves pas étant vivant, comment espères-tu atteindre à ce grand mystère lorsque tu seras mort? Durant ta vie, tu ne peux te connaître, et à la mort, il n'y a pas trace de ton existence. »

Un onzième oiseau avoue à la huppe son insouciance pour les choses spirituelles. Il lui dit qu'il n'a jamais recherché que la boule[2] du monde, et qu'il hésite ainsi à entrer dans la voie du spiritualisme.

Dans sa réponse, la huppe l'engage à ne pas désirer ce qui passe en un instant. « Puisque, dit-elle, le monde passe, passe toi-même au delà; abandonne-le et ne le regarde seulement pas. » Elle lui dit aussi qu'il faut accepter avec reconnaissance de la main de Dieu les épreuves auxquelles il nous soumet, aussi bien que ses faveurs les plus excellentes. « L'atome n'est jamais qu'atome. Si on le retourne, il prend une autre apparence, mais il n'en est pas moins un atome, et non la source brillante *du soleil*[3].... Mais si l'atome se perd entièrement dans le soleil, il participera à son éternité. »

Un douzième oiseau, plus docile que les autres, confesse à la huppe sa répugnance à affronter les fatigues de la route, mais il lui déclare qu'il est néanmoins décidé à lui obéir et à se soumettre à sa direction.

« Tu as raison de parler ainsi, lui répond la huppe; on ne peut attendre une plus grande perfection des créatures. Est-on, en effet, maître de soi-même, lorsqu'on suit ses propres caprices? On est bien plutôt son maître, lorsqu'on obéit volontairement. Celui qui se soumet à l'obéissance est délivré des déceptions : il échappe à toutes les difficultés....

» Lorsque l'homme marche constamment dans l'obéissance, il agit conformément à la parole de Dieu.... Celui-là n'est pas serviteur de Dieu qui se vante faussement de l'être, mais celui qui se montre fidèle au temps de l'épreuve. Subis cette épreuve et signale ta fidélité. »

[1] A ce sujet, voyez mon *Exposition de la foi musulmane*, traduite du turc.
[2] Allusion à la boule du mail. — [3] Par l'atome, il faut entendre l'*homme*, et par le soleil, *Dieu*.

» Un treizième oiseau se présente ; celui-ci est animé des meilleures intentions; il veut agir sincèrement dans la voie de Dieu. « Ce chemin, lui dit la huppe, n'est pas comme les chemins ordinaires : la droiture y suffit pour viatique. Celui qui se décide à le parcourir doit le faire paisiblement et avec simplicité. N'attache pas (à la lettre, ne couds pas) tes deux yeux à la déchirure reprisée *du monde;* que dis-je, brûle entièrement ce que tu possèdes. Lorsque tu auras tout brûlé par tes soupirs enflammés, rassembles-en la cendre et assieds-toi dessus[1]. Alors seulement tu seras libre de toute chose.... »

Arrive un quatorzième oiseau. Celui-ci apprécie plus que ses compagnons l'importance des choses spirituelles. L'entreprise que la huppe lui propose lui paraît digne de son ambition. Son corps est faible, dit-il, mais une noble ardeur l'anime. S'il n'est pas empressé à obéir aux préceptes de la religion positive, il n'en est pas moins zélé partisan des doctrines ésotériques.

La huppe approuve dans sa réponse son interlocuteur, et elle cherche à exciter de plus en plus son zèle religieux.

« Celui, dit-elle, dont l'ambition spirituelle n'a pas remué le cœur, ne peut parvenir au royaume éternel....

» Le monde est comme un coffre où nous sommes renfermés et où nous nous livrons follement à nos passions. Lorsque la mort enlève le couvercle de ce coffre, celui qui a des ailes s'envole jusqu'à l'éternité. Quant à celui qui est dépourvu d'ailes, il demeure dans le coffre en proie à mille angoisses. Ne néglige donc pas de donner à l'oiseau de l'ambition *spirituelle* l'aile du sens *mystique;* donne du cœur à la raison et de l'extase à l'âme. Avant qu'on ôte le couvercle de ce coffre, deviens oiseau du chemin spirituel, et déploie tes ailes et tes plumes ; ou bien, fais mieux encore, brûle tes ailes et tes plumes et consume-toi toi-même pour arriver plus tôt. »

Le quinzième oiseau est plein de confiance en lui-même. Il se flatte d'aimer la justice et l'équité et d'avoir la fidélité en partage ; aussi espère-t-il parvenir à la connaissance des choses spirituelles. La huppe le loue de ses bons sentiments. « Il vaut mieux en effet, lui dit-elle, observer les règles de l'équité que de passer sa vie entière dans les prosternations et les génuflexions du culte extérieur....

» Sois donc attentif aux paroles de la justice et de la fidélité, écoute la lecture du diwan des bonnes œuvres. Si tu es fidèle, entreprends le voyage auquel je te convie ; sinon, retires-en ta main ! »

Le seizième oiseau a besoin d'être encouragé. Il demande que la huppe

[1] Allusion à une pratique de pénitence usitée dans l'Inde.

répande pour lui à cet effet les paroles du sens spirituel et du mystère. La huppe se rend à ses désirs et s'exprime ainsi : « Pour entrer dans le harem des secrets divins, il faut qu'on soit digne d'y être admis.... Mais le chamelier, obligé de se tenir à l'écart, pourra-t-il être le confident du roi ?... S'il y a dans le chemin spirituel un véritable derviche, étranger au monde, le contentement qu'il éprouve lui donne une confiante hardiesse. Il voit *Rab* (Dieu) en tout ; il ne connaît pas la distinction de *rab* et de *rob* [1]. Il est hardi par excès d'amour ; et dans la folie que lui cause sa passion, il marchera poussé par son ardeur sur la surface même de l'eau. »

Cette dernière métaphore est peut-être un souvenir du miracle de saint Pierre marchant sur l'eau dans son empressement pour aller trouver le Sauveur [2].

Un dix-septième oiseau, qui paraît être le hibou, satisfait apparemment des réponses de la huppe aux difficultés élevées par ses compagnons, vient exposer les sentiments d'amour qu'il ressent pour Sîmorg et sa détermination à tout affronter pour aller le trouver. « Tant que je vivrai, dit-il à la huppe, l'amour de Sîmorg me sera agréable et cher. Séparé de tout, je réside loin de tout, mais je n'abandonne pas la prétention d'aimer cet être mystérieux. J'ai vu toutes les créatures du monde, et, bien loin de m'attacher à quelqu'une, je me suis détaché de toutes. La folie de l'amour de Sîmorg m'occupe seule et me suffit. Une telle folie ne convient pas à tout le monde....

» Le temps est venu où je dois tirer une ligne sur ma vie [3], afin de pouvoir partager la coupe de vin de ma bien-aimée. Alors je rendrai lumineux par sa beauté l'œil de mon cœur. »

Le discours de cet oiseau présomptueux n'inspire pas beaucoup de confiance à la huppe. Aussi lui fait-elle la réponse suivante :

« Ce n'est pas par des prétentions ni par des vanteries qu'on peut devenir commensal de Sîmorg au Caucase. N'exalte pas tant l'amour que tu crois ressentir pour lui, car personne ne peut prendre à son gré cet oiseau dans ses filets. Il faut que le vent de la félicité s'élève pour écarter le voile de la face de ce mystère. Alors Sîmorg t'attirera dans sa voie, et il te fera asseoir tout seul dans son harem.... Ton amour pour Sîmorg, sans réciprocité, ne serait qu'un tourment pour toi. Il faut pour ton bonheur que Sîmorg t'aime lui-même. »

Attar appuie d'intéressantes anecdotes cette doctrine, que dans

[1] C'est de ce mot *rob* (proprement *rubb*), qui est arabe, que dérivent les mots *rob* et *sirop* (sy-rop). — [2] Év. saint Matth. xiv, 29.

[3] Pour l'effacer. C'est-à-dire : le temps est venu où je dois mourir.

l'amour de Dieu la créature doit être l'objet passif; qu'elle doit répondre à la grâce, mais que d'elle-même elle ne peut rien. Voici à ce sujet quelques singulières maximes d'Attar :

« S'il plaît à Dieu de te gratifier de son amour, c'est pour lui une sorte de jeu qu'il joue avec sa créature. Quant à toi, tu n'es rien et ne peux rien : l'union avec ton Créateur effacera ta nullité.... »

Nous avons affaire actuellement à un dix-huitième oiseau qui se flatte d'être arrivé à la perfection par de pénibles austérités, mais qui ne peut se décider cependant au voyage dont il s'agit.

La huppe reprend vivement cet orgueilleux oiseau, pharisien du spiritualisme, qui végète dans les pratiques extérieures, sans s'occuper du but qu'elles doivent avoir. Elle lui dit entre autres choses : « Si une *fausse* lumière provenant de ton âme concupiscente se manifeste à toi, tu dois la considérer comme la piqûre d'un scorpion pour laquelle il te faudrait employer du persil. N'accepte pas la lueur de cette impure lumière. Puisque tu n'es pas le soleil, ne cherche pas à être plus que l'atome.... Si l'orgueil de l'existence ne te subjuguait pas, tu n'éprouverais pas de douleur d'être anéanti; mais il te faut la nourriture de l'existence, et, avec elle, l'infidélité et l'idolâtrie. Néanmoins, pendant cette existence, les flèches du malheur t'atteignent de toutes parts. Tant que tu vivras, en effet, tu devras plier ton corps aux douleurs de l'âme et courber ton cou sous cent adversités.... Aussi longtemps que tu demeureras dans l'ébahissement et la séduction de l'orgueil, tu resteras éloigné de la vérité. Chasse la stupéfaction, brûle l'orgueil et les suggestions de la nature corrompue.... Défais-toi de toute idée d'individualité, et deviens l'ennemi des deux mondes. »

Un dix-neuvième oiseau demande des renseignements précis sur le voyage que la huppe lui propose et qui excite ses alarmes. Il voudrait une direction spéciale, une sorte de grâce efficace qui lui aplanît toute difficulté. Dans sa réponse, la huppe fait allusion à la grâce suffisante, en prêchant le contentement à cet oiseau inquiet, et elle lui recommande de chercher à se corriger de ses propres défauts sans s'occuper de ceux des autres....

Un vingtième oiseau s'enquiert de ce qu'il pourra demander à Sîmorg. La huppe lui répond que la meilleure chose à lui demander, c'est lui-même. « Celui, ajoute-t-elle dans le langage allégorique d'Attar, qui a senti l'odeur de la poussière du seuil de sa porte pourrait-il jamais s'en éloigner ?...

» Mais tant que le paradis et l'enfer seront sur ta route, comment connaîtras-tu le secret que je t'annonce? Lorsque tu laisseras ces deux

choses, l'aurore de ce mystère s'élèvera de la nuit.... Renonce donc, comme les hommes spirituels, au paradis et à l'enfer; passe au delà sans y attacher ton cœur, et lorsque tu y auras renoncé et que tu en demeureras séparé, serais-tu femme, que tu deviendrais un homme spirituel. »

Le jeu de mots qui termine cette dernière tirade d'Attar rappelle l'idée défavorable qu'ont des femmes les musulmans. L'état d'asservissement où ils les tiennent généralement détruit en effet souvent en elles toutes les vertus, et les remplace par tous les vices. Les contes arabes, miroir fidèle des mœurs de l'Orient, sont pleins des traits de la sottise et de la perfidie des femmes musulmanes[1]. Dans les ouvrages sérieux, le sujet est traité gravement. C'est ainsi que nous lisons dans Wila, l'historien hindoustani de Scher-Schâh : « Les sages ont dit qu'on ne doit pas avoir confiance aux femmes, qu'il ne faut pas leur confier son secret ni les consulter sur aucune affaire, et qu'il est surtout essentiel de leur cacher son trésor. Celui, ajoute-t-il, qui est épris d'amour pour une femme au point d'être dominé par sa passion, doit au moins le lui laisser ignorer, pour qu'elle n'en abuse pas. Lorsqu'une femme comprend qu'on s'est laissé prendre dans le filet de son amour et qu'on ne peut vivre un instant sans elle, elle ne vous obéit plus, que dis-je! elle vous considère comme son esclave. Les sages disent que les femmes sont à la fois remarquables par leur manque d'intelligence et par leurs ruses et leurs fourberies. »

Mais revenons à nos oiseaux, ou plutôt aux réflexions dont Attar accompagne le dernier discours de la huppe, et qu'il place ici dans la bouche de Dieu :

« Tout ce qui est dans le monde, bon ou mauvais, visible ou invisible, tout cela peut changer, si ce n'est moi-même, qui n'ai ni remplaçant ni pareil. Puisque rien ne peut m'être substitué, ne cesse pas d'être avec moi. Je suis ton âme, ne te sépare pas *de moi.* Je te suis nécessaire, tu es dans ma dépendance, ne sois pas un instant insouciant au sujet de l'Être nécessaire.... Le monde visible te vend son néant; quant à toi, prends garde de ne pas vendre Dieu pour rien au monde. Tout ce que tu lui préfères est une idole qui te rend infidèle.... »

Nous avons actuellement affaire à un vingt et unième oiseau qui demande à la huppe de lui désigner un rubis précieux à porter à Sîmorg et qui puisse lui être agréable.

[1] Voyez entre autres les contes intéressants traduits en allemand par M. de Hammer, et habilement reproduits en français par M. Trébutien, et ceux du scheikh êl-Mohdy, traduits par feu Marcel, et qui ont obtenu l'honneur de deux éditions.

On sait en effet qu'on ne se présente généralement pas, en Orient, devant un roi ou même un supérieur sans lui offrir un présent, nommé en persan *nazar,* et en hindoustani *bhent*, sorte de tribut par lequel on reconnaît sa dépendance. Ce fut ainsi que les mages, qu'on appelle *Rois* non pas qu'ils le fussent réellement, mais parce qu'on donne ce titre aux sages dans l'Orient [1]; que les mages, dis-je, offrirent chacun un présent au Sauveur [2] : le premier de l'or, le second de la myrrhe, et le troisième de l'encens, produits de leurs pays, et qui représentent, ainsi qu'il est dit dans la prose de l'Épiphanie de notre belle liturgie parisienne, si supérieure à celle de Rome, la *charité*, l'*austérité,* le *désir,* et par lesquels les mages reconnaissent Jésus-Christ comme *roi* (spirituel), et comme *Homme-Dieu* [3]. Or, je ferai remarquer en passant que l'or qu'on a supposé en poudre ou en lingot devait être plutôt monnayé, comme il est encore d'usage de l'offrir dans l'Inde. Le mot χρυσός qui est employé dans le texte de l'Évangile signifie *une pièce d'or* aussi bien que de l'or en général.

« Si tu veux m'obéir, répond la huppe au dernier oiseau qui l'a interrogée, tu porteras ce qu'on ne trouve pas au pays de Sîmorg. Est-il, en effet, convenable d'y porter ce qu'il y a déjà? Là se trouve la science; là se trouvent les secrets; là se trouve l'obéissance des êtres spirituels. Portes-y donc abondamment l'ardeur de l'âme et la peine de l'esprit; car personne ne doit donner là autre chose. Les soupirs d'amour qui y parviennent y portent le parfum du cœur.... »

Enfin le vingt-deuxième et dernier oiseau de la série de ceux qui demandent à la huppe des explications et des conseils particuliers sur le voyage mystérieux et lointain qu'elle leur a proposé, prend la parole et demande des renseignements positifs sur la route, dont la longueur et la difficulté l'effrayent.

Cette fois, la huppe s'éloigne, dans sa réponse, des généralités philosophiques et mystiques qui distinguent les allocutions précédentes; et elle décrit, aussi nettement que le sujet le comporte, la topographie de la route mystérieuse qui doit conduire les oiseaux à Sîmorg, c'est-à-dire les hommes à Dieu. Cette route passe au travers de sept vallées. Ce sont

[1] En effet les sofis (sages) prennent avant leur nom le titre de *schâh* (roi). Voyez mon « Mém. sur la religion musulmane dans l'Inde, » p. 21, et celui sur « les noms et titres musulmans ».

[2] Év. de saint Matth., II, 11.

[3]
Offert aurum caritas,
Et myrrham austeritas,
Et thus desiderium.

Auro rex agnoscitur
Homo myrrhâ colitur,
Thure Deus gentium.

celles de la recherche, *talab,* de l'amour, *'ischc,* de la connaissance, *ma'rifât,* de la suffisance, *istignâ,* de l'unité, *tauhîd,* de l'étonnement, *haïrat,* enfin de la pauvreté, *facr,* et de l'anéantissement, *fanâ,* ces deux dernières dénominations ne désignant qu'une seule vallée.

On comprend aisément que les sept vallées dont il s'agit ici ne sont autre chose que les sept degrés du spiritualisme, degrés que quelques auteurs sofis réduisent à trois et que d'autres portent à quarante. On a vu aussi dans ces sept vallées les sept cieux que Mahomet parcourut le jour du *mi'râj,* c'est-à-dire de sa prétendue ascension au ciel.

Je ferai observer, avec feu S. de Sacy, que la distinction des sept vallées que doivent parcourir les oiseaux n'est pas bien marquée, et qu'il est difficile de reconnaître entre elles une gradation rationnelle. On va en juger par des citations textuelles.

La huppe prend d'abord, en s'adressant à son interlocuteur, une précaution oratoire. « Nous avons, lui dit-elle, sept vallées à franchir, et ce n'est qu'après ces vallées qu'on découvre le palais de Sîmorg. Personne ne revient dans le monde après avoir parcouru cette route.... Comment veux-tu donc qu'on puisse t'instruire à ce sujet de manière à calmer ton impatience? Insensé que tu es, puisque tous les mortels se sont égarés dans ce chemin, comment pourront-ils t'en donner des nouvelles? »

Ici la huppe énumère les sept vallées après lesquelles on ne peut avancer. « Là, dit-elle, on est attiré, et cependant on ne peut continuer sa route; une seule goutte d'eau sera pour toi l'Océan. Aussitôt, continue ensuite la huppe, que tu seras entré dans la première vallée (celle de la recherche), la peine et la fatigue ne cesseront pas de t'assaillir. Il te faudra passer plusieurs années dans cette vallée à faire de pénibles efforts pour avancer et pour changer d'état. Il te faudra renoncer, en effet, à ton état actuel et te jouer de tout ce que tu possèdes. Il te faudra entrer dans une mare de sang en renonçant à tout; et quand tu auras la certitude que tu ne possèdes plus rien, il te restera encore à détacher ton cœur de *tout.* Lorsque ton cœur sera ainsi sauvé de la perdition, la pure lumière du ciel l'éclairera. Alors tes désirs se multiplieront à l'infini. Y aurait-il sur cette route un feu ardent et mille nouvelles vallées plus pénibles à traverser les unes que les autres, que l'homme mû par l'amour s'y engagerait résolûment et se précipiterait, comme le papillon, au milieu de la flamme. Poussé par son amour, il se livrera à la recherche de l'*Être infini,* il demandera à son échanson une gorgée des *doctrines spirituelles.* Lorsqu'il en aura bu quelques gouttes, il oubliera

[1] *Pend-nameh*, p. 168 et suiv.

les deux mondes. Submergé dans l'océan de l'*immensité,* il aura cependant les lèvres sèches, et il ne pourra demander qu'à son âme seule le secret de l'éternelle beauté... Si en ce moment la foi et l'infidélité se présentaient ensemble à lui, il les recevrait également volontiers, pourvu qu'elles lui ouvrissent la porte *qui doit le conduire à son but.* En effet, quand cette porte lui est ouverte, que lui importe la foi ou l'infidélité, puisqu'il n'y a là ni l'une ni l'autre ? »

Par cette exagération orientale, Attar veut dire que lorsqu'on a le bonheur de posséder Dieu, que la foi reconnaît et que l'incrédulité nie, la foi et l'infidélité deviennent nulles devant la réalité.

Le discours de la huppe est ici interrompu par une série d'anecdotes à travers lesquelles Attar poursuit son dogme chéri de l'indifférence à tout, excepté au salut éternel, qui est pour lui l'unification en Dieu.

« Si tu mets de la différence, dit-il, entre le diamant et la pierre que tu tiens également de Dieu, tu n'es pas un homme de la voie spirituelle. Si tu te trouves honoré par le diamant et déshonoré par la pierre, Dieu n'est pas avec toi. Tu ne dois pas plus aimer le diamant que détester la pierre, car l'une et l'autre viennent de Dieu...

» Animé par un ardent désir et par l'espérance, l'homme ne doit pas craindre d'exposer sa vie. Il ne doit pas s'arrêter un instant dans sa recherche ; il ne doit pas demeurer un instant dans l'inaction. S'il s'arrête, il est violemment repoussé loin du chemin.

» Recueille-toi en toi-même, accroupi [1] comme l'enfant dans le sein de sa mère. Ne quitte pas l'intérieur, pour te produire à l'extérieur. A défaut de pain, sache te nourrir de sang. C'est le sang seul qui nourrit l'enfant dans le sein de sa mère, et c'est de l'intérieur et non de l'extérieur qu'il vient...

» Si tu te laisses aller au moindre orgueil, tu n'es plus maître de ton cœur, tu perds ton intelligence comme si tu étais enivré par la boisson...

» Ne détourne pas ta tête de ce chemin, jusqu'à ce qu'on t'y conduise ; reste auprès de cette porte jusqu'à ce qu'elle te soit ouverte. N'aie pas les yeux fermés ; cherche bien et tu trouveras. »

C'est ainsi que la huppe termine les avis dont elle accompagne la description de la première vallée, la vallée de la recherche. Puis elle continue d'exposer la topographie de la route mystique qui conduit à l'être allégorique qui représente la Divinité.

[1] La posture recommandée ici par Attar est en effet celle dans laquelle se tiennent les sofis pour méditer. Voyez le portrait de Saadi que j'ai publié dans ma *Notice sur les premières poésies hindoustanies.* (*Journal Asiatique*, 1843.)

La seconde vallée est celle de l'amour [1].

« Pour entrer dans la vallée de l'amour, *'ischc,* dit la huppe, il faut se plonger dans le feu; que dis-je! on doit être du feu soi-même, car autrement on ne pourrait y vivre. Quand on aime véritablement on est pareil au feu, on a le visage enflammé, on est brûlant et impétueux comme le feu. Pour aimer, il ne faut pas avoir d'arrière-pensée; il faut être disposé à se jeter dans les flammes et à y livrer cent mondes... Dans ce chemin, il n'y a pas de différence entre le bien et le mal. Avec l'amour, en effet, ni le bien ni le mal n'existent plus. Mais tu es indifférent à ce discours, il ne te touche pas, tu le repousses, tes dents ne peuvent y mordre...

» Tu dois ressembler au faucon, qui ne cesse d'être en proie au feu de l'agitation tant qu'il ne parvient pas à son but. Si le poisson est jeté par la mer sur la plage, il s'agite jusqu'à ce qu'il soit retourné dans l'eau. L'amour, dans cette vallée, est représenté par le feu, et la raison par la fumée. Lorsque l'amour vient, la raison s'enfuit au plus vite. La raison ne peut demeurer avec la folie de l'amour; l'amour n'a rien à faire avec la raison humaine.

» Il faut pour cet amour un homme éprouvé et libre. Tu n'as pas encore ce qui est nécessaire pour ce sentiment; que dis-je! tu es mort, comment y serais-tu propre? »

Nous arrivons actuellement à la troisième vallée, c'est-à-dire à celle de la connaissance, *ma'rifât.* Voici comment s'exprime la huppe à ce sujet :

« Lorsqu'on a franchi, dit-elle, les deux premières vallées, on aperçoit celle de la connaissance, qui n'a ni commencement ni fin. Qui ne serait découragé par la longueur du chemin qu'il faut faire à travers cette vallée? Là, en effet, il n'y a pas de *route tracée;* aucun chemin n'est pareil à celui-là. Mais autre est le voyageur temporel, autre le voyageur spirituel. L'âme progresse en perfection, tandis que le corps décline dans l'imperfection. Or, la vision spirituelle ne se manifeste aux créatures que dans les limites de leurs forces respectives. Comment, en effet, dans ce chemin que parcourut Abraham, l'ami de Dieu, une faible araignée pourrait-elle suivre le pas de l'éléphant? La marche de chaque individu est relative à l'excellence qu'il a pu acquérir, et il ne s'approchera du but qu'en raison de sa préparation. Si un moucheron volait de toute sa force, pourrait-il jamais égaler la rapidité du vent? Puisqu'il y a donc différentes manières de parcourir un espace, chaque oiseau ne

[1] Young a dit (Nuit IXe) :

Love finds admission where proud science fails.

peut voler de même. Dans cette vallée, la connaissance *spirituelle* a différentes faces. Les uns y trouvent le *mihrab*, les autres l'idole [1]. Lorsque le soleil de la connaissance brille à la voûte de ce chemin, qu'on ne saurait convenablement décrire, chacun en est éclairé selon sa disposition, et il trouve le rang qui lui est assigné dans la vérité. Le mystère se manifestera dans le feu, et ainsi la fournaise du monde deviendra un jardin de fleurs[2]. L'adepte verra l'amande au travers de sa pellicule[3]. Il ne se verra plus lui-même; il ne verra que son ami. Dans tout ce qu'il verra, il verra sa face; dans chaque atome, il verra le tout. Il apercevra sous le voile des milliers de secrets aussi brillants que le soleil. Mais combien d'individus ne se sont-ils pas perdus dans *cette recherche,* pour un seul qui a pu découvrir ces mystères! Il faut être parfait, si on veut franchir cette route difficile et se plonger dans cette mer orageuse. « Quand même tu atteindrais de ta main vers le trône glorieux, ne cesse pas un instant de prononcer ces mots du Coran : « N'y a-t-il rien de plus [4] ?... »

» Ce monde, palais de douleur, est tout obscurité [5]; mais la science *spirituelle* y brille comme une lampe pour éclairer le chemin. Ce qui, en effet, guidera ton âme dans ce lieu obscur, c'est le joyau de la science, de cette science qui dilate le cœur; car, dans ces ténèbres qui n'ont ni commencement ni fin, tu es comme Alexandre[6], sans guide....

» Si tu restes en arrière dans ce chemin, malheur à toi, tu te perdras et n'auras d'autre ressource que les larmes. Si tu te prives de dormir pendant la nuit et que tu ne boives pas de vin pendant le jour, tu pourras trouver ce que tu cherches; mais il est inutile que tu te livres à cette recherche si tu ne peux t'imposer ces privations.... Celui qui a longtemps supporté la veille a eu son cœur éveillé quand il s'est approché de Dieu. Puisqu'il faut se priver de sommeil pour avoir le cœur éveillé, dors peu, et tu conserveras ta fidélité....

» Si tu te contentes du royaume de ce monde, tu perdras celui de l'éternité. La *vraie* royauté réside dans la connaissance spirituelle; fais tes efforts pour y parvenir. Celui qui s'est enivré de la contemplation

[1] Le *mihrab* représente l'islamisme, et l'*idole* le paganisme, c'est-à-dire la foi et l'infidélité. Attar veut dire que la connaissance imparfaite des choses spirituelles conduit les uns à la foi et les autres à l'infidélité.

[2] Allusion à la légende apocryphe de la fournaise où fut jeté Abraham.

[3] C'est-à-dire Dieu à travers les voiles sensibles.

[4] *Coran*, L, 29.

[5] M. Mullak, professeur à l'université royale de Berlin, me signale une expression pareille dans Empédocle : « Le monde, dit-il, est une prairie de malheur et d'obscurité. » Ἄτης λειμῶνά τε καὶ σκότου, p. 165, édit. Karsten.

[6] Allusion à la recherche de l'eau de la vie que fit Alexandre, selon les Orientaux.

des choses spirituelles est roi parmi les créatures [1]. Pour lui le royaume de la terre n'est qu'une possession vulgaire, et le ciel n'est qu'un navire [2] de l'Océan.... »

Après les réflexions dont la huppe fait suivre la topographie de la troisième vallée, elle décrit la quatrième. Voici ce tableau, dont l'obscurité mystique ne le cède en rien au précédent.

« Vient ensuite, dit la huppe, la vallée de la suffisance, *istignâ;* là, il n'y a ni prétention à avoir, ni sens spirituel à découvrir. De cette atonie de l'âme il s'élève un vent froid dont la violence ravage en un instant un espace immense. Les sept océans ne sont plus alors qu'une mare d'eau, les sept planètes qu'une étincelle, les sept cieux qu'un cadavre, les sept enfers que de la glace brisée....

» Souviens-toi que pour qu'Adam fût éclairé de la lumière céleste, des milliers d'êtres aux vêtements verts furent brûlés par l'affliction [3]. Pour que Noé fût sauvé dans l'arche, des milliers de corps furent privés de la vie. Des milliers de moucherons tombèrent sur l'armée d'Abrahah [4], pour que ce roi levât le siége de la Mecque, et des milliers d'enfants eurent la tête tranchée, par l'ordre de Pharaon, pour que Moïse vît Dieu. Des milliers d'hommes prirent la ceinture des chrétiens pour que Christ fût le *mahram* des secrets de Dieu. Des milliers d'âmes et de cœurs furent au pillage pour que Mahomet montât une nuit au ciel....

» Si tu voyais le monde brûlé jusqu'au cœur par le feu [5], ce ne serait qu'un songe *au prix de la réalité*. Les milliers d'âmes qui tombent sans cesse dans cet océan sans limite ne sont qu'une légère et imperceptible rosée. Ainsi des milliers d'individus se livreraient au sommeil sans provoquer par là le soleil à les couvrir de son ombre....

» Quand même les deux mondes seraient anéantis tout à coup, il ne faudrait pas nier l'existence. Si la partie et le tout cessaient d'exister, ne resterait-il pas un fétu sur la face de la terre? Quand même les neuf coupoles de l'univers seraient détruites, on pourrait se contenter d'une goutte d'eau des sept océans. »

[1] Dans l'Inde, on nomme *schâh* « roi » les faquirs. Dans ce cas, ce titre se met en général avant leur nom, tandis qu'on le met ordinairement après lorsqu'il s'agit d'un souverain.

[2] Double jeu de mots entre *malik* et *mulk*, et entre *falak* et *fulk*, lesquels, sans points-voyelles, s'écrivent de la même manière.

[3] Je pense que c'est une allusion à la légende de l'adoration d'Adam par les anges couverts des vêtements verts du paradis. Ce ne fut pas en effet sans répugnance, selon cette légende, qu'ils adorèrent Adam. Beaucoup même d'entre eux, ayant Satan à leur tête, refusèrent d'obéir à Dieu sur ce point.

[4] Allusion à une légende connue de l'histoire des Arabes. (Voyez C. de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 67.) Ce vice-roi de l'Arabie Heureuse fit rédiger pour les chrétiens du pays des Himyarites un code de lois dont la rédaction existe en langue grecque et a été publiée par M. Boissonade.

[5] A la lettre, « ayant le cœur comme de la viande rôtie. »

Ces derniers mots font peut-être allusion à la doctrine de Thalès, déjà mentionnée ; ou bien ils sont simplement le développement de la pensée qui précède sur le fétu, qui peut servir d'élément à la reproduction du monde. La même pensée s'applique avec justesse à la résurrection des corps dispersés en parcelles, ou réduits en poussière, et rendus à une existence spéciale par un miracle de la toute-puissance de Dieu.

Un peu plus loin, Attar parle de l'avancement dans la voie spirituelle.

« Cette vallée, dit-il, n'est pas aussi facile à franchir que ton ignorance peut te le faire croire.... Quand même tu parcourrais toutes les routes possibles du monde, tu te trouverais toujours, si tu y fais attention, au premier pas. En effet, aucun voyageur *spirituel* n'a vu le terme de son voyage ; nul n'a trouvé le remède de son amour. Si tu t'arrêtes, tu es pétrifié ; ou bien tu meurs et tu deviens un cadavre. Si tu continues à marcher, et que tu avances toujours dans ta course, tu entendras jusqu'à l'éternité ce cri : « Avance encore. » Il ne t'est permis ni d'aller en avant, ni de t'arrêter.... »

Attar explique ici, par une ingénieuse comparaison, le néant du monde. « Ne sais-tu pas, dit-il, comment l'astrologue procède quand il veut chercher un horoscope? Il prend une tablette recouverte de sable, il y trace la figure du ciel et de la terre, des étoiles et des planètes, des constellations et des signes du zodiaque, du lever et du coucher des astres. Puis il en tire de bons ou de mauvais augures, il fixe le moment de la naissance et celui de la mort. Quand il a terminé ses opérations, il rejette la tablette ; les figures s'effacent, et on dirait qu'elles n'ont jamais existé. Or, le monde n'a pas plus de consistance que ces figures astrologiques.... Dans la vallée de la suffisance, il ne doit plus rester pour le voyageur aucune trace des deux mondes ; mais tu n'as pas le courage d'y entrer. En effet, serais-tu *lourd* comme la *montagne* (koh), que tu serais ici aussi *léger* que la *paille* (kah). »

Nous voici arrivé actuellement à la cinquième vallée, à l'importante vallée de l'unité, *tauhîd*. C'est ici que la huppe va encore prêcher aux oiseaux l'unité absolue des êtres, et par suite celle des actions ou leur indifférence.

« Ensuite, dit-elle à son interlocuteur et en sa personne à l'ordre entier des oiseaux, tu auras à traverser la vallée de l'unité, lieu de l'anéantissement de toutes choses et de leur unification.... Quoique tu voies dans ce chemin beaucoup d'individus, il n'y en a en réalité qu'un petit nombre ; que dis-je, il n'y en a qu'un seul. Ce qui se présente à toi comme unité n'est pas différent de ce qui se compte [1]....

[1] Si j'osais faire cette comparaison, je dirais que le raisonnement d'Attar rappelle la doctrine du symbole de saint Athanase sur la sainte Trinité : *unité d'essence et trinité de personnes*.

» Le monde visible où se trouve à la fois l'honneur et l'infamie est semblable à un palmier fait avec de la cire diversement coloriée. Si quelqu'un manie cet arbre, il redevient, comme auparavant, une masse informe de cire. Puisqu'il en est ainsi, va, et sois convaincu que les couleurs que tu admirais ne valent pas une obole. Puisqu'il y a unité, il ne peut y avoir dualité. Ici ni le moi ni le toi ne peuvent surgir....

» Dans cette vallée, l'œil de l'homme n'aperçoit rien d'accessible aux sens. Là, il n'y a ni caaba, ni pagode.... L'homme est en l'Être infini, par lui et avec lui, et il est en dehors de ces trois choses. Quiconque ne s'est pas perdu dans l'océan de l'unité, serait-il Adam lui-même, n'est pas digne d'appartenir à l'humanité. Qu'on soit du nombre des bons ou des méchants, on trouvera toujours un soleil de *grâce* dans le giron du monde invisible. Il viendra un jour où ce soleil rejettera le voile qui le cache. Quiconque est parvenu auprès de ce soleil est indifférent au bien et au mal. En effet, tant que tu vis individuellement, le bien et le mal existent pour toi; mais lorsque tu es perdu *dans ce soleil*, tout devient amour. »

Ici, le poëte s'aperçoit qu'il se perd dans sa théorie unitaire, et il s'écrie :

« O Attar, cesse tes discours métaphoriques et reprends la description de la vallée mystérieuse de l'unité. »

En effet, le zélé sofi reprend la description tout aussi métaphorique de la cinquième vallée.

« Lorsque le voyageur de la vie spirituelle, dit-il, entre dans cette vallée, il disparaît ainsi que la terre qu'il foule aux pieds. Il sera perdu, parce que l'Être unique sera manifeste; il restera muet, parce que cet être parlera. La partie deviendra le tout; ou plutôt elle ne sera ni partie ni tout; elle sera comme une figure sans corps ni âme.... Dans l'école de ce secret merveilleux, tu verras des milliers d'intelligences les lèvres desséchées par le mutisme. Qu'est-ce en effet que l'intelligence? elle est tombée sur le seuil de la porte comme l'aveugle-né. Celui *au contraire* dont l'esprit est illuminé par l'éclat de ce mystère, détourne la tête du royaume des deux mondes.... L'Être que j'annonce n'existe pas *isolément*. Tout le monde est cet être. Existence ou néant, c'est toujours cet être. »

Attar quitte enfin la cinquième vallée et arrive à la sixième, qui est celle de l'*étonnement* (*haïrat*), c'est-à-dire du degré de la vie spirituelle où l'âme est dans un tel état de stupéfaction qu'elle ignore si elle existe ou si elle a cessé d'exister. Voici en quels termes Attar décrit la vallée qui représente ce degré mystique :

« Après la cinquième vallée, dit la huppe aux oiseaux, on trouve celle

de l'étonnement. Là, on est en proie à la tristesse et aux gémissements; là, chaque respiration sort de la poitrine comme une épée, chaque souffle est un amer soupir. Ce ne sont que plaintes, que douleurs, qu'ardeur brûlante. C'est à la fois le jour et la nuit, mais ce n'est ni la nuit ni le jour. Là, de l'extrémité de chaque cheveu, sans qu'il soit même coupé par les ciseaux, on voit dégoutter du sang. Là un feu dévorant attaque l'homme; il est brûlé et consumé par l'amour. Comment dans sa stupeur pourrait-il avancer? il restera ébahi et se perdra en chemin.

» Celui qui a gravé dans son cœur l'unité, *tauhîd*, oublie tout et s'oublie lui-même. Si on lui dit : Es-tu ou n'es-tu pas? reconnais-tu ou méconnais-tu l'existence? en fais-tu partie ou es-tu en dehors? es-tu sur le bord de cet *océan*, es-tu visible ou invisible? es-tu périssable ou immortel? es-tu l'un et l'autre à la fois, ou ni l'un ni l'autre? as-tu enfin le sentiment de ton existence ou ne l'as-tu pas? Il répondra positivement : Je n'en sais rien ; je l'ignore et je m'ignore moi-même.... »

Pour bien faire comprendre ce qu'il entend par l'*étonnement*, Attar offre le tableau de ce sentiment tel qu'on peut l'éprouver, même pour des choses temporelles. Il suppose que les jeunes compagnes d'une princesse voulurent un jour s'amuser aux dépens d'un esclave. Elles lui firent boire du vin dans lequel elles avaient eu soin de jeter une drogue narcotique, et, lorsqu'il fut endormi, elles le firent transporter dans le harem. Au milieu de la nuit, quand l'esclave se réveilla, il se trouva sur un canapé doré, entouré de bougies parfumées, de cassolettes d'aloès et de femmes charmantes dont les chants le ravirent. Il éprouva alors l'état d'ébahissement dont Attar veut donner une idée. « Déconcerté, dit le poëte, et stupéfait, il ne lui resta ni raison ni vie. Il n'était plus dans ce monde et il n'était pas dans l'autre[1]. Son cœur était plein d'amour pour la belle princesse qui présidait à la réunion ; mais sa langue était muette. Son esprit était en extase.... Au matin, on ramena l'esclave à son poste par le procédé de la veille. A son réveil, le souvenir cruel de la nuit passée lui arracha des cris involontaires. Il déchira ses vêtements, il mit ses cheveux en désordre et jeta de la terre sur sa tête. On lui demanda ce qu'il avait, mais il ne sut que répondre. Il ne put dire si ce qu'il avait vu était un songe ou une réalité ; s'il avait passé la nuit dans l'ivresse ou en pleine possession de ses facultés. Ce qu'il avait vu avait fait une profonde impression dans son esprit, et cependant il n'en trouvait pas une trace certaine. Il avait contemplé une ineffable

[1] Comme il s'agit ici d'une allégorie mystique, on me permettra de rapprocher ce passage de celui de saint Paul, II Cor., XII, 2.

beauté, et il n'avait pas cependant la certitude de l'avoir vue. Il n'avait retiré de cette vision que trouble et incertitude.

Nous voici enfin à la septième vallée ou étape du chemin du ciel, dernier degré de la vie spirituelle auquel Attar donne le double nom de vallée du dénûment, *facr*, et de la mort ou anéantissement spirituel, *fanâ*, parce que ce degré exige le détachement absolu de la vie extérieure et de tout ce qui peut la faire aimer.

« Après la sixième vallée, dit la huppe, vient enfin celle du dénûment et de la mort, dont il est impossible de faire l'exacte description. Ce qu'on peut nommer l'essence de cette vallée, c'est l'oubli, le mutisme, la surdité et la pâmoison. C'est là que l'homme voit s'évanouir, par un seul rayon du soleil *de la spiritualité*, les milliers d'ombres éternelles qui l'entouraient. Lorsque l'océan de l'immensité agite ses vagues, comment les figures qui sont tracées sur sa surface pourraient-elles subsister? Or ces figures ne sont autre chose que le monde présent et le monde futur, que nous devons, en effet, considérer comme un pur néant. Celui qui s'est perdu dans cet océan y est pour toujours en repos. Dans cette mer paisible, il ne trouve autre chose que l'anéantissement.

» Le bois d'aloès et le bois de chauffage, mis au feu, se réduisent également en cendres ; sous deux formes, ils ne sont qu'une même chose, et cependant leurs qualités sont bien distinctes. Un objet immonde a beau tomber dans un océan d'eau de rose, il restera dans l'avilissement à cause de ses qualités impures ; mais si une chose pure tombe dans le même océan, elle perdra son existence particulière.... et en cessant d'exister isolément, elle participera à la beauté de cet océan.... »

Ces dernières pensées ont trait à la doctrine de la métempsycose, qui est admise par les sofis, ainsi qu'on l'a vu dans le huitième article de leur symbole. En effet, l'âme épurée seule peut s'unifier à Dieu, rien d'impur ne peut s'y joindre. C'est au moyen de la métempsycose que ce résultat s'obtient pour la généralité des hommes. Les sofis seuls ne sont pas destinés à languir sur la terre, mais les méchants y sont tenus longtemps dans différents corps, comme en enfer, en punition de leurs péchés.

Pour bien expliquer ce qu'il entend par le *dénûment* (*facr*), et par la *mort* (*fanâ*), Attar les compare au brûlement du papillon à la flamme de la bougie, et il cite à ce sujet une parabole qui rappelle l'ingénieuse allégorie de Mucaddéci sur le même sujet. Écoutons Attar :

« Une nuit, dit-il, les papillons se réunirent tourmentés du désir de s'unir à la bougie. Ils furent tous d'avis qu'il fallait qu'un d'eux pût s'en informer et leur en donner des nouvelles. Un papillon fut envoyé

jusqu'à un château lointain, et il aperçut dans l'intérieur la lumière de la bougie. Il revint et rapporta ce qu'il avait vu. Il se mit à faire la description de la bougie selon la mesure de son intelligence ; mais le papillon judicieux qui présidait cette réunion dit que le papillon explorateur n'avait aucune connaissance de la bougie. Un autre papillon alla passer auprès de la lumière et s'en approcha d'assez près. Il toucha de ses ailes la flamme de l'objet de son désir ; la bougie fut victorieuse et il fut vaincu. Il revint lui aussi, et il dit quelque chose sur le mystère à découvrir ; il expliqua un peu en quoi consistait l'union avec la bougie. Mais le chef des papillons trouva que son explication n'était guère plus satisfaisante que la première. Un troisième papillon se leva, ivre d'amour ; il alla se précipiter éperdument sur la flamme de la bougie.... Il se perdit lui-même et s'identifia joyeusement avec la flamme. Il s'embrasa complétement, et son corps devint rouge comme le feu lui-même. Lorsque le chef de la réunion vit de loin que la bougie s'était identifié le papillon et lui avait donné ses qualités : Ce papillon, dit-il, a appris ce qu'il voulait savoir, mais lui seul le comprend, et voilà tout.

» En effet, celui qui a perdu la trace et l'indice *de sa propre existence* saura ce que c'est que l'anéantissement. Tant que tu n'ignoreras pas ton corps et ton âme, tu méconnaîtras l'objet qui mérite ton amour.... »

La terrible description des sept mystérieuses vallées était bien faite pour décourager les oiseaux ; aussi Attar nous apprend-il qu'après l'avoir entendue, ils eurent le cœur serré et la tête basse. « Tous comprirent, dit-il, que cet arc difficile à tendre ne convenait pas à un poignet impuissant. Ils furent donc terrifiés par le discours de la huppe, et un bon nombre d'entre eux moururent au lieu même de la réunion. Quant aux autres oiseaux, ils consentirent, malgré leur stupéfaction, à se mettre en route. Ils voyagèrent pendant des années entières par monts et par vaux, et une grande partie de leur vie s'écoula pendant ce temps[1]. Comment développer d'une manière exacte ce qui leur arriva dans ce long chemin ? Il faudrait pouvoir y entrer soi-même un instant pour y jeter un coup d'œil et en voir toutes les sinuosités. On saurait alors ce que firent ces oiseaux, on apprendrait tout ce qu'ils souffrirent.

» A la fin, une bien petite partie de cette troupe parvint au but... Les uns furent submergés dans l'Océan, les autres furent anéantis et disparurent. D'autres périrent sur la cime de hautes montagnes, dévorés par la soif et en proie à toutes sortes de maux. D'autres, par l'effet de la chaleur du soleil, eurent les plumes brûlées et le cœur desséché ;

[1] Ceci rappelle les quarante années que les Israélites passèrent dans le désert avant d'arriver à la terre promise qui était l'emblème du ciel.

d'autres furent tristement dévorés, en un instant, par les tigres et les panthères du chemin, tombant saisis de terreur, sans résistance, entre leurs griffes; d'autres moururent de fatigue dans le désert; d'autres s'entre-tuèrent follement pour un grain; d'autres éprouvèrent toutes sortes de peines et de fatigues, et finirent par rester en route sans pouvoir atteindre à leur but; d'autres, ébahis par la vue des phénomènes de la route, s'arrêtèrent ensemble au même endroit; d'autres, occupés seulement de curiosité et de plaisir, périrent sans songer à l'objet de leur recherche.

» Les oiseaux qui s'étaient mis en route remplissaient le monde, et il n'en arriva que trente; encore ces oiseaux étaient-ils sans plumes ou ailes, épuisés et abattus, le cœur brisé, l'âme affaissée, le corps harassé de fatigue. »

L'allégorie d'Attar est belle, il me semble. Elle présente le tableau de l'effrayante vérité du petit nombre des élus. C'est une éloquente parabole destinée à appeler l'attention sur ce dogme terrible.

Nous voyons enfin les trente oiseaux élus arriver auprès de *Sîmorg*, de cet oiseau mystérieux dont le nom signifie *trente oiseaux*. Ainsi ils se retrouvent eux-mêmes dans Sîmorg. C'est, pour me servir des expressions *sofiques*, le rayon qui retourne au soleil, la goutte d'eau dans l'Océan, le tesson à la terre. Écoutons la description de ce moment solennel.

« Alors ils virent, dit Attar, cette majesté qu'on ne peut décrire et dont l'essence est incompréhensible; cet Être, qui est au-dessus de l'esprit, de l'intelligence et de la science. Alors l'éclair de la satisfaction brilla pour eux; ils virent cent mondes s'évanouir en un clin d'œil comme s'ils étaient consumés par le feu. Ils virent réunis des milliers de soleils plus resplendissants les uns que les autres; des milliers de lunes et d'étoiles toutes extrêmement belles, et ils restèrent étonnés et agités comme le vacillant atome...

» Un noble chambellan d'entre les officiers du roi, qui vit ces trente malheureux oiseaux, sans plumes ni ailes, et l'esprit abattu, leur demanda d'où ils venaient et pourquoi ils s'étaient rendus en ce lieu.

» Nous sommes venus, répondirent-ils, afin que Sîmorg soit notre roi. L'amour que nous ressentons pour lui a troublé notre raison. Pour suivre la voie qui devait nous conduire à lui, nous avons perdu notre esprit et notre repos. Il y a longtemps que nous avons entrepris ce voyage. Nous étions alors des milliers, et trente seulement d'entre nous sont arrivés ici. Nous sommes venus de bien loin, espérant pénétrer auprès de cette sublime majesté. . et d'être enfin favorisés de son bienveillant regard. »

Le chambellan fait d'abord des difficultés; il leur dit que le roi n'a pas besoin d'eux : « Avec vous ou sans vous, ajoute-t-il, il subsistera éternellement. Des milliers de mondes pleins de créatures n'ont pas plus de valeur qu'une fourmi à la porte de ce roi. »

Ce chambellan de la grâce, comme le nomme Attar, les introduit enfin :

« Alors un monde *nouveau* se présenta sans voile à ces oiseaux, et la plus vive lumière éclaira cette manifestation. Tous s'assirent sur le sofa (*masnad*) de la proximité, sur la banquette [1] de la majesté et de la gloire. Toutefois, on leur présenta un écrit en leur disant de le lire jusqu'au bout. Or, cet écrit devait leur faire connaître par allégorie leur véritable position. »

Attar compare l'écrit dont il s'agit ici au reçu que, d'après une légende rabbinico-musulmane, les frères de Joseph firent à Malik (le marchand ismaélien), des vingt pièces d'argent qu'il leur donna de Joseph [2], reçu que Joseph montra à ses frères pour se faire connaître à eux, lorsque ces derniers vinrent en Égypte s'offrir en esclavage pour avoir les moyens de vivre, renonçant ainsi (pour me servir du jeu de mots persan) à l'*eau* (c'est-à-dire à l'honneur) pour le *pain*. Joseph, prétextant que personne ne comprenait ce reçu, écrit en langue hébraïque, leur en demanda l'explication. Mais en l'apercevant, un tremblement convulsif s'empara de leurs membres, leurs yeux se troublèrent, leur langue resta muette. L'écrit qui fut remis aux oiseaux produisit sur eux le même effet, car ils y lurent l'histoire de leur vie.

Il est de foi chez les musulmans [3], que chaque homme recevra, le jour du jugement, un livre où les anges auront écrit ses actions. Le Nouveau Testament nous enseigne la même doctrine. On y lit en effet (Apocal. xx, 12) : « Des livres furent ouverts, après quoi on en ouvrit encore un autre qui était le livre de vie, et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. » On chante aussi journellement dans nos églises (Prose des morts, *Dies iræ*) :

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur.

C'était sans doute ce livre mystérieux qui fut remis aux trente oiseaux et qui leur fit éprouver une telle crainte et une telle confusion que leur corps s'évanouit et que leur âme fut anéantie. Puis, lorsqu'ils eurent été ainsi entièrement purifiés et dégagés de toute chose, ils trouvèrent en Sîmorg une nouvelle vie.

[1] J'emploie ces mots à dessein pour montrer qu'ils partagèrent le trône de Sîmorg, d'après l'usage de l'Orient.

[2] Conf. *Genèse*, XXXVII, 28. — [3] Voyez mon *Exposition de la foi musulmane*, p. 17.

Cette singulière croyance de l'anéantissement des êtres avant leur résurrection, qui devient ainsi une véritable création, est un dogme de la religion musulmane qui est fondé sur un texte du Coran [1].

Mais écoutons la suite du récit d'Attar : « Les trente oiseaux, dit-il, revinrent ainsi à la vie et furent de nouveau plongés dans la stupéfaction. Tout ce qu'ils avaient pu faire anciennement fut purifié et entièrement effacé de leur cœur. Le soleil de la familiarité darda sur eux ses rayons et leur âme en fut resplendissante. Alors, dans le reflet de leur visage ces trente oiseaux (*sî morg*) visibles [2] contemplèrent la face de *Sîmorg invisible*. Ils se hâtèrent de regarder *Sîmorg*, et ils s'assurèrent qu'il n'était autre que *sî morg* (trente oiseaux), c'est-à-dire eux-mêmes. Ils tombèrent tous dans l'ébahissement; ils ignoraient s'ils restaient eux-mêmes ou bien s'ils étaient devenus Sîmorg. Ils s'assurèrent enfin qu'ils étaient véritablement Sîmorg et que Sîmorg était réellement les trente oiseaux (*sî morg*). Lorsqu'ils regardaient du côté de Sîmorg, ils voyaient que c'était bien l'être qui régnait en ces lieux; et s'ils portaient leurs regards vers eux-mêmes, ils voyaient qu'ils étaient eux-mêmes cet être. Enfin, s'ils regardaient à la fois des deux côtés, ils s'assuraient qu'eux et Sîmorg ne formaient qu'un seul être. Cet être était Sîmorg et Sîmorg était cet être...

» Alors tous ces oiseaux, plongés dans la stupeur, se livrèrent à la méditation sans pouvoir méditer. Comme ils ne comprenaient rien à cet état de choses, ils interrogèrent Sîmorg [3]. Ils lui demandèrent de leur dévoiler ce merveilleux secret, de leur donner la solution du mystère de la pluralité et de l'unité des êtres [4]. Sîmorg leur fit cette réponse : « Le soleil de ma majesté, dit-il, est un miroir; celui qui le contemple y voit son âme et son corps; il s'y voit tout entier. Puisque vous êtes venus ici trente oiseaux, vous trouvez trente oiseaux (*sî morg*) dans ce miroir. S'il arrivait encore quarante ou cinquante oiseaux, le rideau qui cache Sîmorg serait également ouvert. Quoique vous soyez extrêmement changés, vous vous voyez vous-mêmes tels que vous étiez auparavant [5].

[1] Sur. LV, v. 26, 27.

[2] Il y a proprement dans le texte les *trente oiseaux du monde;* mais, comme l'a fait observer avec juste raison feu S. de Sacy, dans les *Notices*, t. XII, p. 311, les trente oiseaux représentent ce qui est visible, c'est-à-dire les créatures, et Sîmorg l'invisible, c'est-à-dire le Créateur.

[3] Il y a de plus dans le texte ici et en parlant de Sîmorg : « *sans se servir de la langue.* »

[4] A la lettre, du *nous* et du *toi*.

[5] L'Église nous enseigne aussi que les défauts corporels n'existeront pas dans le ciel. Saint Paul a dit (I Cor. xv, 42) : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione*, et (I Cor. xv, 51) d'après une correction qui a été proposée et que feu S. de Sacy admettait : *Non omnes quidem resurgemus, sed omnes immutabimur*. En effet, le texte grec, édition vaticane, porte : Πάντες μὲν οὐ κοιμηθησόμεθα, πάντες δὲ ἀλλαγησόμεθα· *Omnes quidem non dormiemus, omnes autem immutabimur*, et le contexte prouve qu'il faut entendre ainsi ce passage; car au

» Comment l'œil d'une créature pourrait-il parvenir jusqu'à moi [1]? Le regard de la fourmi peut-il atteindre aux Pléiades? Vit-on jamais cet insecte soulever une enclume, et un moucheron saisir de ses dents un éléphant? Tout ce que tu as cru ou vu n'est ni ce que tu as cru, ni ce que tu as vu; et ce que tu as dit ou entendu n'est pas non plus cela. Lorsque vous avez franchi les vallées *du chemin spirituel,* lorsque vous avez fait de bonnes œuvres, vous n'avez agi que par mon action, et vous avez pu ainsi voir la vallée de mon essence et de mes perfections. Anéantissez-vous donc en moi, glorieusement et délicieusement, pour vous retrouver vous-mêmes en moi. Les oiseaux s'anéantirent en effet pour toujours dans Sîmorg; l'ombre se perdit dans le soleil. »

Telle est la conclusion [2] du célèbre poëme allégorique que je viens de faire connaître. Le dernier chapitre de Mucaddéci est une sorte de résumé du *Mantic uttaïr,* mais le dénoûment est à la fois moins hétérodoxe et plus touchant. En outre, il offre une louable et adroite critique du paradis musulman, qui semble, d'après les textes du Coran, et surtout d'après les catéchismes populaires, ne consister qu'en des plaisirs terrestres. Voici, en abrégé, ce morceau, qui est plein de charme dans l'original arabe [3]:

« Lorsque les oiseaux furent arrivés dans l'île de ce roi, ils y trouvèrent tout ce que l'âme peut désirer et tout ce que les yeux peuvent espérer de voir. On dit alors à ceux qui aimaient les délices de la table ces mots du Coran: *Prenez des aliments sains et légers en récompense du bien que vous avez fait sur la terre* [4]; à ceux qui avaient du goût pour la parure et pour la toilette, ces mots du même livre: *Ils seront revêtus d'étoffes précieuses et d'habits moirés, et seront placés en face les uns des autres* [5]; à ceux pour qui les plaisirs de l'amour avaient le plus d'attrait: *Nous les avons unis aux houris célestes* [6]; mais lorsque les contemplatifs s'aperçurent de ce partage: Quoi! dirent-ils, ici comme sur la terre, notre occupation sera de boire et de manger! Quand donc le dévot pourra-t-il se consacrer entièrement à l'objet de son culte? quand obtiendra-t-il l'honneur qu'appellent ses vœux brûlants?... Nous ne voulons que ce roi pour qui nous avons traversé des montagnes, franchi tant d'obstacles

verset suivant, saint Paul dit qu'au son de la dernière trompette, *mortui resurgent incorrupti et nos* (viventes) *immutabimur.* On trouve la même idée exprimée dans I Thess. IV, 15 et 16, et au symbole de Nicée: *Et iterum venturus est cum gloriâ judicare vivos et mortuos.*

[1] Attar veut dire par là que l'homme, quoiqu'il se voie en Dieu, ne le connaît cependant pas.

[2] Après cette conclusion viennent encore des réflexions philosophiques, et enfin un épilogue (*khâtimat ulkitâb*) de deux cent vingt-quatre vers qui ne se rapporte pas à l'allégorie qui fait le sujet du *Mantic,* mais qui est un véritable hors-d'œuvre où l'auteur parle de lui et de son poëme.

[3] P. 111 et suiv. du texte, et 121 et suiv. de la trad. — [4] Surate LXIX, v. 24.

[5] Sur. XVIII, 30, et LVI, 16. — [6] Sur. LII, 19.

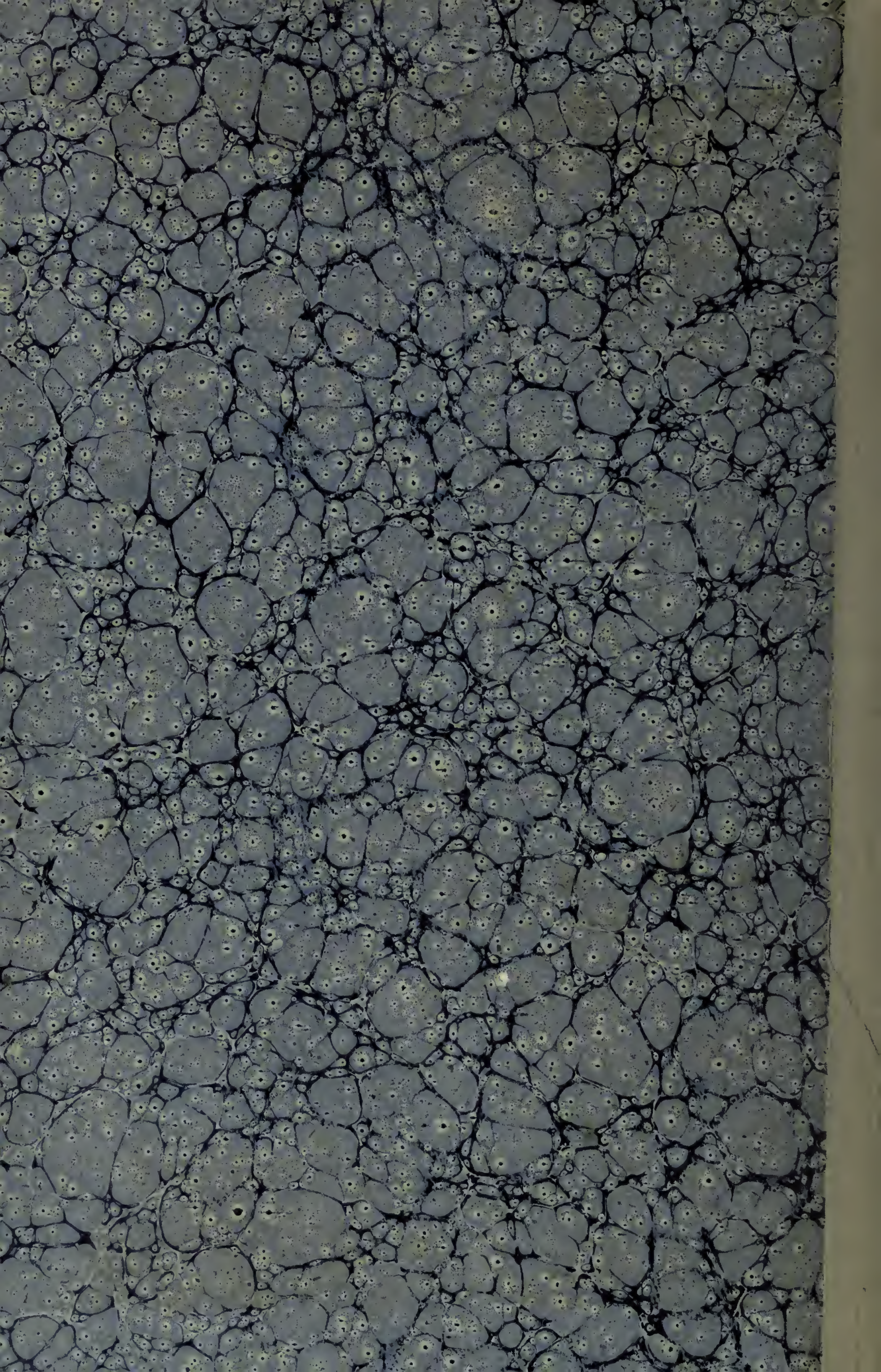
divers et supporté avec patience la soif ardente du Midi... Nous faisons d'ailleurs peu de cas des parures et des autres agréments. Nous le jurons par Dieu même, nous ne voulons que lui, c'est lui seul que nous désirons posséder... — Qu'avez-vous apporté? leur demanda le roi. — L'humilité qui convient à tes serviteurs, lui répondirent-ils..... — Retournez-vous-en, leur dit-il, Dieu n'a pas besoin de vous. — Seigneur, répliquèrent-ils, nous savons que tu n'as pas besoin de nous; mais personne parmi nous ne peut se passer de toi. Tu es l'Être excellent et nous sommes dans l'abjection; tu es tout-puissant et nous sommes la faiblesse même. Comment pourrions-nous retourner aux lieux d'où nous venons? Nos forces sont épuisées... notre existence elle-même est détruite. — Par ma gloire et ma dignité, dit alors le roi, puisque votre pauvreté volontaire est vraie et que votre humilité est certaine, je dois vous retirer de votre position malheureuse..... Alors le Seigneur les combla de bonheur.... Ils prirent leur vol avec les ailes de la familiarité, en présence de Gabriel, pour saisir le grain sans tache du chaste amour... Enfin, ils virent ce que l'œil n'a jamais vu, et ils entendirent ce que l'oreille n'a jamais entendu [1]. »

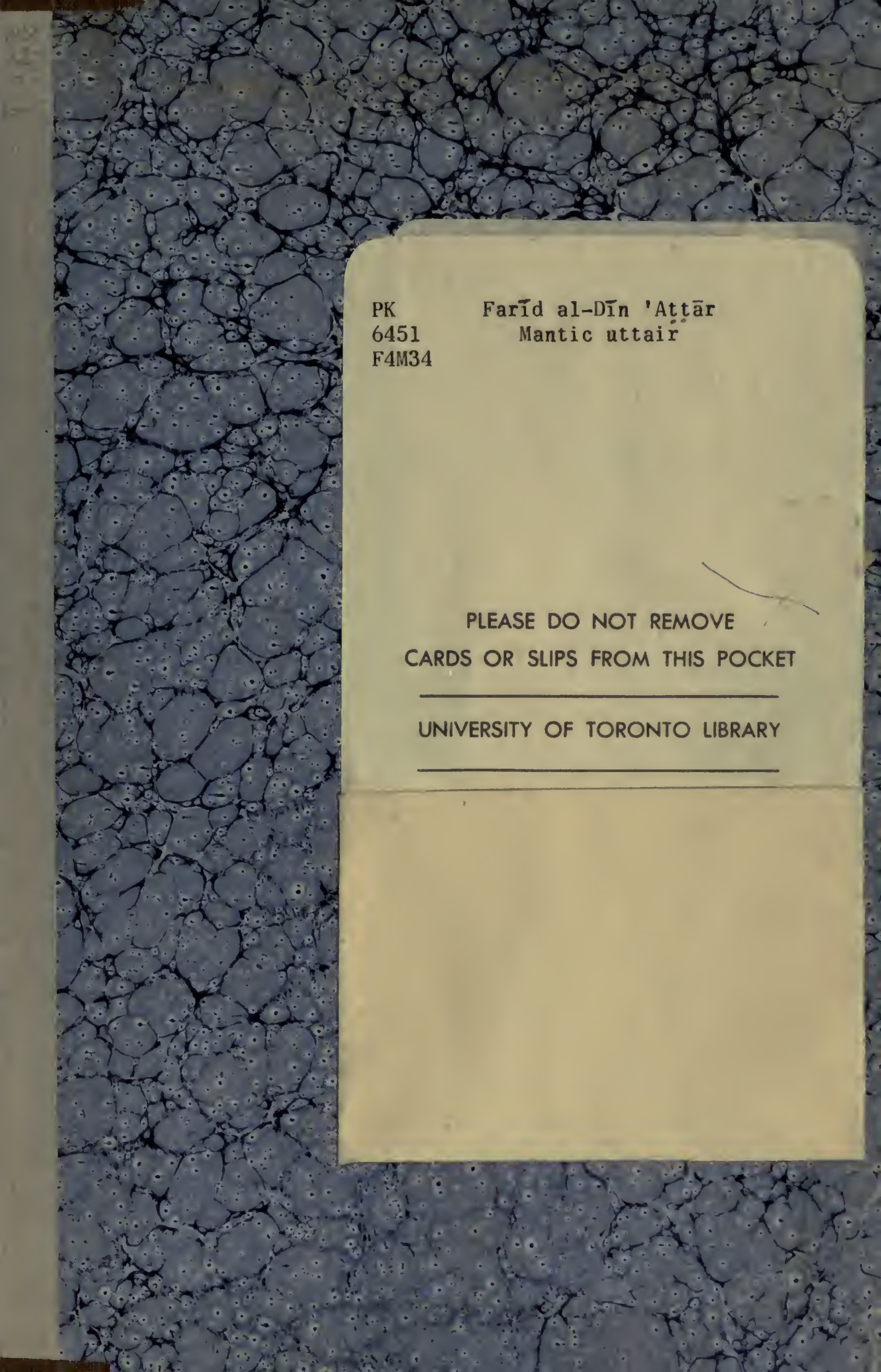
[1] Conf. Isaïe, IV; saint Paul, I Cor. II, 9.

(Extrait de la *Revue contemporaine*, t. XXIV, 93e livraison.)



PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.




PK
6451
F4M34
Farīd al-Dīn 'Aṭṭār
Mantic uttair
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

